This book was produced in EPUB format by the Internet Archive.

The book pages were scanned and converted to EPUB format automatically. This process relies on optical character recognition, and is somewhat susceptible to errors. The book may not offer the correct reading sequence, and there may be weird characters, non-words, and incorrect guesses at structure. Some page numbers and headers or footers may remain from the scanned page. The process which identifies images might have found stray marks on the page which are not actually images from the book. The hidden page numbering which may be available to your ereader corresponds to the numbered pages in the print edition, but is not an exact match; page numbers will increment at the same rate as the corresponding print edition, but we may have started numbering before the print book's visible page numbers. The Internet Archive is working to improve the scanning process and resulting books, but in the meantime, we hope that this book will be useful to you.

The Internet Archive was founded in 1996 to build an Internet library and to promote universal access to all knowledge. The Archive's purposes include offering permanent access for researchers, historians, scholars, people with disabilities, and the general public to historical collections that exist in digital format. The Internet Archive includes texts, audio, moving images, and software as well as archived web pages, and provides specialized services for information access for the blind and other persons with disabilities.

Created with hocr-to-epub (v.1.0.0)

Google This is a digital copy of a book thaï was prcscrvod for générations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's bocks discoverablc online. It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose légal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover. Marks, notations and other maiginalia présent in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journcy from the publisher to a library and finally to you. Usage guidelines Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we hâve taken steps to prcvcnt abuse by commercial parties, including placing lechnical restrictions on automated querying. We also ask that you: + Make non-commercial use of the files We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use thèse files for Personal, non-commercial purposes. + Refrain fivm automated querying Do nol send automated queries of any sort to Google's System: If you are conducting research on machine translation, optical character récognition or other areas where access to a laige amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for thèse purposes and may be able to help. + Maintain attributionTht GoogX'S "watermark" you see on each file is essential for informingpcoplcabout this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it. + Keep it légal Whatever your use, remember that you are lesponsible for ensuring that what you are doing is légal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countiies. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can'l offer guidance on whether any spécifie use of any spécifie book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liabili^ can be quite severe. About Google

Book Search Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps rcaders discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full icxi of ihis book on the web at|http: //books. google .com/l

Google A propos de ce livre Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne. Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public. Les notes de bas de page et autres annotations en maige du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains. Consignes d'utilisation Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages apparienani au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées. Nous vous demandons également de: + Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial. + Ne pas procéder à des requêtes automatisées N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter Nous encourageons pour la réalisation de ce type de

travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile. + Ne pas supprimer l'attribution Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas. + Rester dans la légalité Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère. A propos du service Google Recherche de Livres En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adressefhttp: //book s .google . coïrïl

The text on this page is estimated to be only 1.45% accurate

■'/.^M.v'h is^-'ï vnjTioy 'ïo "i [. ï: l ^ I VEJîs it y HOBKRT IMiVOH, M. A, VeJ:. F, HE B. 5S4

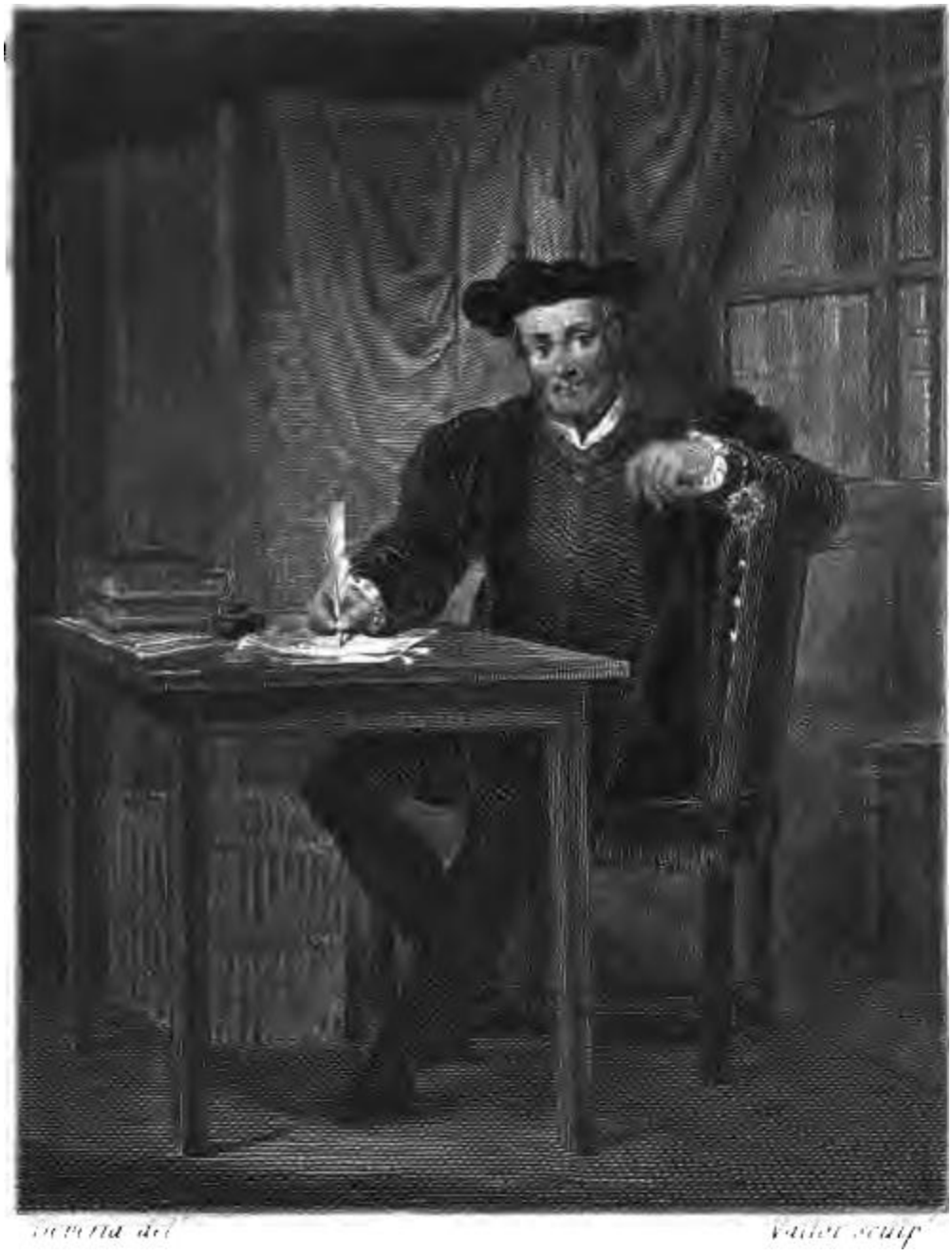
The text on this page is estimated to be only 20.83% accurate

The text on this page is estimated to be only 17.38% accurate

Imprimerie de ^nU$ ®iî>0f famé, IMPRIMEUR DU ROI.

The text on this page is estimated to be only 1.00% accurate

.fe'îfiw 5.a'«elf;i«.



The text on this page is estimated to be only 11.62% accurate

ŒUVRES DE RABELAIS ÉDITION FÀRIOKVM, ÀVOMEIITÉE DB FlÉCES INÉDITES, DES SONGES DROLATIQUES DE PANTAGRUEL, sa BEHlHqrES DB LK DCCHjkT, DS BBftRIEH, DE LE'MOTTEI]!, DE l'aIBÉ de MABST, DB TOLTtIBE, DE GIHGIIBIIÉ, ETC.; ET D'UN SOUVEAU COMMENTAIRE HISTORIQUE Et PHILOLaGll)DE, PAR ESHAHGART ET ÉLOI JOHANNEAD, KllHMU DI U HKliTi IlOIlLI DU IKTIQVtItll. TOME PREMrEB. A PARIS CHEZ DALIBON, LÏBRAIEE, F*I,lU-)IOTiL, OÏLEHIE DE IIEHOIIII9. M. DCCC. XXIII.

The text on this page is estimated to be only 22.08% accurate

LA VIE DE GARGANTUA ET DE PANTAGRUEL, EN CINQ LIVRES. 1. I

COMMENTAIRE HISTORIQUE ET SOMMAIRE GÉNÉRAL.

Le premier livre, presque sans liaison avec les suivants, contient la naissance et l'éducation de Garg^antua, ses victoires, les exploits de frère Jean, et la fondation de Tabbaye de Thelème. La guerre pour les fouaces^ déclarée par Picrochole à Grandgousier, qui , vu son grand âge et ses infirmités, charge son fils Gargantua de la mettre à fin, pour son premier fait d'armes, est la guerre du Milanois, par suite de la nouvelle usurpation de ce duché par Maximilien Sforce, du vivant de Louis XIL Ce bon roi, succombant de même sous le poids de Fâge et des infirmités , laissa en effet le soin de terminer cette guerre à François P', qui, presque aussitôt son avènement au trône, signala ses armes par la reprise de ce pays fertile. Les fouaces sont une allusion aux pâtes d'Italie, aux macaroni, et autres pâtisseries qui y sont en renommée, et peut-être aussi à la belle boulangère de Lodi, dont François I" devint amoureux dans cette guerre. Maximilien Sforce, aussi bien que Picrochole, finit par tomber entre les mains de son vainqueur, et en recevoir le plus ignominieux traitement. Ainsi Grandgousier est Louis XII, Gargantua est François 1", Picrochole est Maximilien Sforce ; et par conséquent Pantagruel, fils de Gargantua, est Henri II; Gargamelle, femme de Grandgousier, est Anne de Bretagne; Badebec, épouse de Gargantua, est la reine Claude, etc. , etc. Quant au ft^re Jean des Entommeures, nous prouverons que c'est le. cardinal du Bellay, et

4 COMMENTAIRE que Vabbaye de Theleme, dont la devise étoit Fay ce que voxidrcLSy est le château de ce cardinal, à Saint-Maur-des* Fossés, où la cour de François V^ prenoit ses ébats. Le second livre comprend la généalogie de Pantagruel , ses travaux civils et militaires, et le commencement du rôle de Panurge: l'immoralité, l'astuce, l'esprit, le caractère, le physique même de ce favori de Pantagruel, offrent un parallèle frappant avec le cardinal de Lorraine, favori de Henri IL La généalogie des ancêtres de Pantagruel est la liste exacte des rois de France, sous des noms de géants. La victoire remportée par Pantagruel sur les Dypsodes et les A Imy rodes y ou les Altérés et les Salés, est la victoire remportée en i548 sur les révoltés de-la Guyenne et de la Saintonge, pour les droits de gabelle sur le sel; leur punition et celle de leurs chefs est le trop fameux châtiment de ces peuples maritimes, ainsi que des chefs de la révolte. Dans le troisième livre. Fauteur continue de développer le caractère lubrique et superstitieux du cardinal de Lorraine , sous le nom de Panurge^ il fait en même temps entrevoir le goût de Henri II, le vrai Pantagruel ^ pour l'astrologie judiciaire. L'herbe nommée pantagruélion, dont il est amassé une forte provision pour le voyage du Lanter^ nois, n'est que le chanvre, dont il a été fait grand usage contre les hérétiques et non- conformistes, sous le régne de ce prince. Les incertitudes de Panurge pour se marier rendent ce livre un des plus agréables à lire, et suffisent pour le remplir presque tout entier. Dans le quatrième livre, Panurge se détermine à consulter sur son projet de mariage l'oracle de la dive bouteille. Pantagruel a la bonté d'y conduire son favori. Ce voyage et ses résultats sont la matière des quatrième et cinquième livres. L'embarquement ou départ de Pantagruel et de ses compagnons pour le Lanternois est l'avènement de Henri II au trône. Le cours de leur voyage, et leur descente

HISTORIQUE. 5 dans nombre de pays et d'îles , tous différents les uns des autres , sont les différents états , les situations différentes de la vie, que l'auteur fait parcourir à ses personnag^es, pour les mettre en scène , et pour peindre leur caractère , ainsi que les abus qui rég^noient dans tous les ordres de l'état, et dans toutes les classes de la société. L'empereur Charles-Quint, sous le nom du gféant BringuenarilleSy est si parfaitement signalé, qu'il n'est pas possible de le méconnoître. Le caractère spirituel, immoral, astucieux, vindicatif, et poltron du cardinal de Lorraine, le vrai Panurge, est aussi peint d'après nature, L'Ile de Cytbère est décrite sous la dénomination de Visle farouche. La cafardise et l'hypocrisie du pays de Papimanie^ ou de File des Papimanes^ sont peintes également avec des couleurs très fortes, et sont singulièrement ridiculisées. L'auteur exhale à ce sujet sa haine contre les abus de la puissance ecclésiastique de son temps. Dans le cinquième livre , il achève sa satire contre l'Église romaine, sous le nom de Visle sonnante, séjour des monagauXy des clergaux, des capucingaux, etc.; il couvre de ridicule et de mépris la rapacité et la barbarie des tribunaux de son temps et de tous les suppôts de la justice. Il tombe ensuite sur le charlatanisme, sur l'astrologie judiciaire et l'alchimie, et sur les abus des ordres monacaux. Il fait enfin surgir heureusement ses voyageurs au port du LaniemoiSy où se trouve l'oracle de la dive bouteille , après leur avoir fait traverser le pais de Satin; sous ce nom, il fait la peinture de la vie voluptueuse de Henri II et de sa cour. On trouve encore dans Rabelais une infinité d'autres faits moins marquants, mais qui, presque toujours conformes à l'histoire et à la chronologie, concourent à faire aperce

6 COMMENTAIRE HISTORIQUE. voir la liaison qui existe entre toutes les parties de l'ouvrage, et en expliquent les énigmes. Il ne faut pourtant jamais perdre de vue que les romanciers, comme les auteurs dramatiques, ont le privilège de ne point rendre les faits avec une rigoureuse exactitude, et que notre auteur avoit en outre un intérêt capital à n'être point deviné. Rabelais, comme le remarque très bien M. Ëusébe Salverte, observe une gradation adroite et une liberté toujours croissante dans sa composition : il prodigue d'abord les énigmes et voile les vérités; il ne s'abandonne tout entier àsafrancbisequ'en approchant du terme de sa course. C'est pour cela qu'il n'a publié ses deux premiers livres que sous le nom anagrammatique à^Alcofribas Nasier^ qu'il n'a mis son vrai nom aux suivants qu'après s'être assuré de puissants protecteurs, et que le cinquième, dans lequel il est plus libre et plus hardi encore, n'a paru qu'après sa mort.

LA VIE DE GARGANTUA ET DE PANTAGRUEL'. LIVRE PREMIER. LA VIE TRESHORRIFICQUE DU GRAND GARGANTUA^, PERE DE PANTAGRUEL, JADIS COMPOSÉE PAR MAISTRE ALGOFRIBAS^, ABSTRAGTEUR DE QUINTE ESSENCe4; LIVRE PLEIN DE PANTAGRUELISME ^ . I a ai AUX LECTEURS. Amys lecteurs , qui ce livre lisez , Dépouillez vous de toute affection ; Et le lisant ne vous scandalisez : Il ne contient mal, ne infection. « ' M'ous ayons cm deyoir substituer ce titre à celui d' Œuvres de Rabelais) parceque les oeuvres de Rabelais ne se divisent pas en cinq libres, comme on pourroit le croire à voir ce titre suivi de Livre pre^

4'. 8. LIVRE PREMIER. Vray est qu'icy peu de perfection Vous apprendrez , sinon en cas de rire : miery dans toutes les éditions. Cest le roman de Gargantua et Pantagruel qui est divisé en cinq livres, et non pas les œuvres, dans lesquelles ce roman est compris, avec les pièces détachées. Si Rabelais n'a pas mis un titre général aux cinq livres de son roman, c'est qu'il ne les a publiés que successivement, à. longs intervalles; que le cinquième n'a même paru qu'après sa mort. Nous avons donc cru devoir faire ce. qu'il eût fait lui-même, s'il eût publié son roman en entier, de son vivant , en ajoutant ce titre, qui manquoit, et qui étoit nécessaire à la tête des cinq livres qui le composent; mais nous avons dû aussi en prévenir le lecteur. * C'est le titre du Gargantua de l'édition de 1642 : la première, c'est-à-dire celle de i535, portoit : La vie inestimeible du grant Gargantua , père de Pantagruel, jadis composée par Vabstracteurde quinte essence^ livre plein de pantagruelisme. Nous avons préféré la rédaction de 1 542 , comme étant celle que Rabelais préféroit lui-même , et parcequ'elle renferme le nom de Maistre Alcofrihaa, sous lequel il a publié ses deux premiers livres; car ce n'est qu'auxlivres suivants qu'il a osé mettre son vrai nom. ^* Le nom d' Alcofribas , ou plutôt d\4lcofribas Nasier, est l'anagramme de François Rabelais. Par le choix qu'il a fait de ces deux mots, entre bien d'autres qu'il auroit pu trouver dans son nom, il semble qu'il ait vu, dans le premier, un «mot espagnol composé de algo, quelque peu, ou quelque chose, et de bribar, gueuser, mendier, briber, brifer, friper, qui bribe , brife , ou fripe quelque peu , un fripe-lippe ou fripe-sauce, qui aime la fripe, les franches lippées, un liguritor en latin; et dans le second, un mot françois dérivé du latin nasus, nase ou nez, qui a du nez, pour sentir et flairer, au sens propre et au figuré. Ce qui le confirmeroit, c'est que ce nomd'-^/cofribas qu'il prend ici, ainsi qu'au liv. I, ch. viii, et au liv, II, ch. xxxii et xxxiv, est expliqué dans ce sens à la fin du chap. xxxii, et est suivi de la qualité à'architriclin, c'est-à-dire de maître-d'hôtel de Pantagruel, dans le titre de la Pantagrueline prognostication. Ce bon vivant et joyeux compagnon signe une de ses lettres à Antoine Gulïet : «Votre très humble architriclin, convictor et amy, François Ra

 Aultre argument ne peut mon cueur eslire. Voyant le dueil qui vous mine et consomme, bêlais, medicin. » Sa réputation sur ce point étoit si bien établie, que Scaliger, irrité de ce qu'il se moque de lui en son cinquième livre, pour son abstraite Entéléchie, le traite de goinfre y dans sa réplique imprimée en iSSy; et que ^e Thou dit de lui, tome III, p. i58 : Se totus vitœ iolutcs ac gulœ mancipàvit. Alcofribas pourroit bien aussi, dans l'idée de l'auteur, être composé de al y article arabe de composition, en espa^ol, pour ely de coy préposition également de composition, pour con ou cum^ et de fribaSy dans le même sens que ciniessus; et signifier le con-léckeur (conliguritor) ; le con-fripeury le compagnon ou le co-ami de la fripe , c'est-à-dire de la friandise ; le con-hriheuvy soit parcequ'il aimoit en effet les bonnes bribes, les bons morceaux, la bonne chère, et le bon vin, soit parcequ'il avoit été ou qu'il étoit peut-être encore de l'ordre mendiant des cordeliers, à Fontenay, et que biibe signifioit panis men

lo LIVRE PREMIER. Mieulx est de ris que de larmes escripre : Pour ce que rire est le propre de rhomme^. de tous les abstracteurs en général^ chimistes, mathématiciens, théologiens, philosophes, etc., et comme la dame les retint en estai d'abstracteurs. -« Cest par allusion , dit Tabbé de Marsy, à cet office prétendu dont les panta(pruélistes furent pourvus, que Rabelais prend ici et dans le deuxième livre, en i533 et i534) ^^ titre à'abstracteur de quinte essence^ ou d'homme qui tire la quintessence des choses. » Il regardoit sans doute son roman comme une vraie quintessence. Il appelle lui-même, liv. Y, chap. ixii, Aristophanes, le quintessential ^ ou le maître en matière de railler; et peut-être que c'est en ce sens, dit un autre interprète, que Rabelais prend la qualité d'abstracteur. Rabelais devoit aimer Aristophanes ; il est digne de lui. ^ Il entend par ce mot, dit encore l'abbé de Marsy, une certaine gayeté (fesperit, confite en mespris des choses fortuites , comme il le dit dans le nouveau prologue du livre FV, c'est-à-dire une liberté d'esprit qui met l'homme au-dessus des événements. Cest la vraie philosophie d'Épicure. Dans une pièce de vers intitulée le Pantagruélismcy un élève de maître François définit ainsi ce que c'est quepa»^ tagruéliser : C'est da bon temps joyeusement user. Peu lire es doctes écritures , Sans remords prendre ses ébats , N'avoir procès , ne noise , ne débats , Chercher souvent la gente bachelette, Point n'épargner la veuve blondelette , Boire et manger, rire et chanter d'autant , Sans cure avoir, ne soin du demeurant. Voyez Poésies diverses y à la suite des Réflexions sur les grands hommes morts en plaisantant, attribuées à Deslandes, 1782, in- 1 6. JeanBaptiste Rousseau définit à-peu-près de même le pantagruélisme , d'après Rabelais, dans ces vers à l'abbé de Ghaulieu : Une ame libre et dégagée , etc. ^ Quelques philosophes ont défini l'homme animal risible, parceque, disent-ils, c'est le seul animal qu'on voie rire.

PROLOGE' DE L'AUTHEUR. COMMENTAIRE HISTORIQUE ET SOMMAIRE DE CE PROLOGUE. Rabelais, dit Ginguené, écrivoit dans un temps ou il falloit bien qu'il se couvrît d'un voile allég;orique : il débute en effet par prévenir ses lecteurs qu'il ne faut pas juger son livre sur les fictions joyeuses et en apparence frivoles qu'il présente, mais peser attentivement le sens qu'il renferme, « qui est bien d'aultre valeur que ne promet la boyte, re« vêlant par ses symboles les plus sublimes mystères, tant « en ce qui concerne la religion, que Testât politicq et vie « œconomique. » 11 réclame leur indulgence pour ses folies, leur avouant qu'il a composé son ouvrage en pantagruéli' Le Duchat remarque que toutes les éditions ont prologue en tête des prologues des trois derniers livres ; mais que ce mot est écrit proioge dans l'édition de 1 553, au devant du livre I et du livre II; et qu'on y lit de même, ainsi que dans celle de Dolet, philologe, au lieu de philologue y qu'on trouve dans le» éditions postérieures. Il n y a pas d'autre raison à donner de cette différence d'orthographe et de prononciation, qui n'en fait aucune pour le sens, que de dire que cela vient de ce que l'orthographe et la prononciation de ces deux mots n'étoient pas fixées à l'époque où Rabelais écrivoit. Il faut donc s'en tenir à celle qu'il a suivie à l'époque où il a écrit ses deux premiers livres, et regarder comme vaines toutes les conjectures de Le Duchat, sur la signification différente de prologe et de prologue. Nous n'en aurions pas même parlé, s'il n'eût pas fait une longue note à ce sujet.

 sant, c'est-à-dire en mangeant et buvant g^aiement, et il les eng^ag^e à se tenir toujours le cœur gai et joyeux. Il dédie son livre à des beuveurs tresiUnstres et à des verollez trespredeux, à des beuveurs de la prime cuvée et goutteux de francalleu^ ainsi qu'il les désigne dans le prologue du livre III , par conséquent à des buveurs d'un rang très élevé, et à des véroles dont la santé est d'un grand prix, à des buveurs du premier ordre, à des goutteux qui ne relèvent de personne. Comme, sous le nom de Gargantua, ce livre est l'histoire de François I^*", qui y est peint avec des couleurs trop lumineuses pour qu'on puisse s'y méprendre ; et comme ce prince a eu trois maladies galantes, dont la première en i5i2^ la seconde en 1 5 1 5 , la troisième en 1 538 , il n'y a pas de doute que ce ne soit lui et les autres personnages précieux et importants de sa cour que Rabelais avoit en vue dans cette dédicace. La suite de notre commentaire le prouvera. L'alphabet de l'auteur explique autrement verollez trèsprécieux, «Il donne, dit -il, aux vf?ro//ez l'épithète de trèsprécieux, à cause des onguents dont ils ont esté oingts, comme il lexplique au prologue du livre II , par une plaisante allusion aux onguents antiques composez d'huiles de bonne odeur et drogues aromatiques. Les anciens avoient accoustumé, en leurs délices, aux festins et assemblées notables, de parfumer non seulement le lieu avec ces onguents, mais de les espandre sur la table des personnes honorables et de qualité. Tels onguents estoient véritablement trèS'precieux , pour ce qu'ils estoient de grand prix. Il donne aussi cet épithéte aux goutteux , au prologue du livre III , pour ce qu'on ne les oseroit toucher sans leur faire mal, non plus que les choses précieuses , sans les gaster. » L'auteur, en effet, explique lui-même, au prologue du livre II , ce qu'il entend par verollez tresprecieux : « Mais que a diray je des paovres verollez et goutteux? o quantesfoys « nous les avons veu a l'heure qu'ilz estoyent bien oingtz ,

: PROLOGE. i3 u et en^essez a poinct : et le visage leur reluisoit comme la «claveure d'ung charnier, et.... le gosier leur escumoit u comme a ung verrat que les vaultres ont acculé entre les tttoilles, etc. » Le médecin Bemier est d'accord avec le scoliaste de Hollande. «Il dédie son livre, dit-il, aux beuveurs qu'il appelle illustres^ tant leur face semble allumée et enluminée. Quant à ces misérables {lue venereâ infecti)^ qu'il appelle précieux^ c'est que la cure de leurs maux étoit à si haut prix de son temps , qu'on aimoit mieux croupir dans l'ordure que de faire une grande dépense pour une cure incertaine; mais comme les riches pouvoient hasarder, et que les médecins de ce temps-là leur tenoient la bride fort roide, on appela, et les maladies précieuses^ et les malades pre-^ deux. » — « Par-tout, dit encore Bemier en parlant du prologue du livre V, par-tout beuveurs apostrophés, et encore une fois véroles très précieux, ou parcequ'on n'osoit toucher ces misérables , en ce temps-là , sans leur faire mal , tant ils étoient ulcérés et croustelevez; ou parceque les onguents dont on les frottoit étoient d'un grand prix, quoique fort au-dessous de celui des onguents que le luxe avoit inventés chez les Grecs et chez les Romains. » Selon lui, ce prologue est une pièce faite à plaisir contre tant de prologueurs de son temps , qui employoient toute leur science en prologues, et dans les livres desquels on ne trouve rien que paginas rerum vacuas. «Quoi de mieux pensé ^ ajoute le même commentateur, que la comparaison de son livre avec Socrate, de Socrate avec les Silènes ^ et avec cette moelle que le chien cherche avec tant de peine dans l'os qu'il casse? moelle qu'il compare encore avec ce qui regarde la religion, l'état politique et la vie œconomique, et fort bien, s'il est vrai, comme il semble l'insinuer, qu'il y a un sens caché sous la lettre où tombent les plaisanteries qu'il débite. »

 Le Duchat et Pabbé de Marsy ne voient dans ces expressions de beuveurs illustres et de verollez tresprecieux ^ que Rabelais emploie dans ses prologues, qu'une allusion au style ordinaire des préfaces et des épîtres dédicatoires : « C'est, dit le premier, un usage fondé sur le foible des patrons que d'y exalter leur noblesse. Il appelle illustres ces buveurs, par rapport à la noblesse de leurs inclinations, n il C'est aux beuveurs et aux verollez, dit l'abbé de Marsy, que Rabelais dédie son livre. Il leur donne le nom d'illustres et de précieux^ par allusion au style des épîtres dédicatoires, où ces sortes de titres sont ordinairement prodigués. Malgré le style badin qui régne dans ce prologue, on doit le regarder comme une excellente préface, dans laquelle Rabelais raisonne très solidement, et dispose avec adresse ses lecteurs à entrer dans ses vues et dans le plan qu'il s'est formé en écrivant. C'est un ouvrage burlesque qu'il met au jour: le titre l'annonce; et si l'on en juge par les apparent ces, on est tenté de croire que son livre ne contient en effet que moqueries jfolastrerieSf et menteries joyeuses. Mais quand on l'examine d'un œil attentif, on reconnoît bientôt que ce prétendu badinage sert de voile à d'importantes vérités, et qu'il est peu d'ouvrages de ce genre dont la lecture soit plus instructive. « Faut ouvrir le livre, dit maître François, et « soigneusement peser ce qui y est deduict... puis, par cuu rieuse leçon et méditation fréquente , rompre l'os , et sug « cer la substantificque mouelle, c'est a dire ce que j'entends « par ces symboles pythagoricques, avecques espoir certain « d'estre faictz escorts et preux a ladicte lecture; car en icelle « bien aultre goust trouverez , et doctrine plus absconse , la« quelle vous révélera de treshaultz sacremens et mystères « horrificques. » Il n'est personne un peu versé dans la lecture de Rabelais, qui n'y découvre non seulement d'excellentes plaisanteries, mais une érudition agréable et variée, des traits admirables de morale^ une satire fine et spiri

 tuelle, une allusion délicate à plusieurs événements historiques, et sur-tout 9 comme Fa remarqué LeDuchat, «un « talent merveilleux pour ne dire quà demi-mot mille chottses^ qui^ peu comprises d'abord, donnent pourtant une u extrême envie d'être entendues. » Ce que Rabelais ajoute touchant les allég^ories faussement attribuées à Homère demande quelque éclaircissement. U semble insinuer par là qu'on auroit tort de lui prêter à lui-même de semblables allé^ries, et d'imaginer qu'il ait eu des vues particulières, et sur-tout des intentions malignes, en écrivant. Mais tout cela n'est dit que pour donner le change aux lecteurs, et pour prévenir les applications dont son ouvrage n'étoit en effet que trop susceptible. Rabelais plaisantoit sur des matières délicates: princes, magistrats, moines, papes, cardinaux , il n'a épargné personne dans son roman satirique : Primores populi arripuit, populumque tributim. mais tout cela est voilé avec tant d'art, que la plupart de ceux qui furent l'objet de sa critique ne se reconnurent point dans les portraits, et que ses plus cruels ennemis ne purent jamais former contre lui que des accusations vagues et dénuées de preuves. C'est ce qui a fait dire de Rabelais : Sic homines, sic et cœlestia numina iusit, Yix homines, yix ut numina laesa putes. Ginguené, dans l'ouvrage anonyme. De l'autorité de Rabelais dans la révolution , ou Institutions royales , politiques et ecclésiastiques y tirées de Gargantua et de Pantagruel j imprimé en 1791, in-S*", étoit bien persuadé aussi qu'il y a dans Rabelais un sens caché; car il pose en fait, dans le titre de son premier chapitre, a qu'il y a dans les œuvres de Rabelais, sous l'extérieur de la folie, un sens profond , politique, et philosophique^ qu'on doit se donner la peine d'y

i6 LIVRE PREMIER. chercher; » et il ajoute : « En doutez-vous, lecteur? lisez ce qu'il en dit lui-même , au prologfue de son premier livre. » Beuveurs tresillustres , et vous, verollez tresprecleux^ (car a vous, non a aultres sont dédiez mes escriptz), Alcibiades, pn dialoge de Platon^, intitulé le Bancquet, louant son précepteur Socrates, sans controverse^, prince des philosophes, entre aultres paroUes , le dict estre semblable es Silènes ^ . * Cest ainsi qu'il dit au prologue du livre III, beuveurs tresillustres y et vous goutteux tresprecieux ; au chapitre xxvii du livre premier, jamais homme noble ne hayst le bon vin; au chapitre xxxiii du livre III, le noble pontife aymoit le bon vin, comme faict tout homme de bien; et au livre V, chap. xlvi , penser mocquer un si noble trincqueur. (L. *) ' Cest-à-dire, au dialogue de Platon. Dans ce dialo£;ue, intitulé le Banquet, en grec Sv/^ttoVio? , Platon compare Socrate, non pas à des boîtes nommées silènes, mais au dieu Silène. Sa figure étoit en effet semblable à celle des images de ce dieu. U en plaisantoit le premier, et disoit que son père, qui étoit sculpteur, avoit oublié de donner le dernier coup de ciseau. ^ Sans difficulté, du latin sine controversia. ^ Aux silènes. Cest ce que nous appelons aujourdliui des arabesques. On ne trouve ce mot, en ce sens, dans aucun glossaire; mais on a pu dire des silènes pom> des satyres. Cependant Oudin et Duez l'expliquent par figures, sur des boites ou pots d'apothicaires ou d'épiciers; car spetiali, dont se sert Duez, signifie en italien l'un et l'auN. B. Toutes les notes qui sont signées L. sont de Le Dacfaat ; toutes celles qui sont sans signature sont des deux nouveaux éditeurs, ainsi que le commentaire historique de chaque chapitre. Les notes historiques, qui donnent la clef du roman , sont distinguées par une étoile , jointe au chiffre de renvoi.

PROLOGE. 17 Silènes estoyent jadis petites boy tes, telles que voyons de présent es bouticques des apothecaires, painctes au dessus de figures joyeuses et frivoles , comme de harpyes, satyres, oysons bridez, lièvres eornuz, canes bastées^, boucqs volans, cerfs lymonniers7, et aultres telles painctures cohtrefaictes a plaisir, pour exciter le monde a rire; quel® feut Silène, maistre du bon Bacchus : mais, au dedans, Ton reservoit les fines drogues, comme baulme, ambre gris, amomon, muscq, zivette, pierreries , et aultres choses précieuses. Tel disoit estre Socrates^; par ce que, le voyans au dehors, et lestimans par lexteriore apparence, n'en eussiez donné ung coupeau d oignon '°, tant laid il tre, c*est>à-dire marchands d^épices, spetie. Mais il est à croire qu'ils ne Tont lu comme nous que dans Rabelais. Il se trouve ainsi expliqué dans r Alphabet de l'auteur: u Silènes, y est-il dit, estoient petites images si bien enchâssées et renfermées de leurs petits couvercles, qu'on ne les voyoit pas, si on n'ouvroit ces huissets sur lesqueb, par le dehors, il y avoit quelque peinture ridicule, lascive et deshonneste, comme la semblance d'un satyre ou d'un silène, qui estoit un yvro(rne, père nourrissier de Bacchus, fort effronté, et rempli de lasciveté. Mais lorsque les couvercles estoient ouverts, étendus ou aion^s^ il paroissoit au dedans cpelcpe figure de piété, l'image d'un dieu ou déesse, ou quelque chose semblable. On voit maintenant de telles images en la galerie du Palais, à Paris, faites en façon de miroir. » • Portant un bât. — ^ Cerfs attelés à un char, en forme de limoniers. — • Tel que ftit Silène. ' Tel, au dire d'Alcibiades, étoit Socrate. '• Voici une plume qui ne vaut pas un oignon, dit un petit grimaud du collège de Navarre , dans le livre De corrupti sermonis. erneri' I. ->

 estoit de corps , et ridicule en son maintien , le nez poinctu ", le reguard d'ung taureau, le visaige d'ung fol, simple en meurs, rusticq en vestimens , paovre de fortune , infortuné en femmes , inepte a tous offices de la republicque, tousjours riant, tousjours beuvant d'aultant'^ a ung chascun, tousjours se guabelant '^, tousjours dissimulant son divin sçavoir. Mais, ouvraiis ceste boyte, eussiez au dedans trouvé une céleste et împreciable*^ drogue, entendement plus que humain, vertus merveilleuses , couraige invincible , sobresse'^ non pareille, contentement certain, asseurance parfaicte, desprisement*^ incroyable de datione, de Mathurin Cordier: Ecce unum calamum qui non valet unum oignonum. Ménage, au mot Coupeau, explique coupeau tfoi^ gnon, dans Rabelais, -par pelure (foignon. (L.) " Nez pointu ne nous donne pas l'idée d'un nez enfoncé, et qui étoit rond par le bout, tel que les pierres gravées nous représentent celui de Socrate. (L.) '* Cette expression, qui revient souvent dans Rabelais, se rapporte au hrindeggiare des Italiens, et à \ich hring es euch des Allemands; et elle signifie proprement boire et reboire aux uns et aux autres, et les inviter à en faire autant. (L.) '^ Ci-dessous encore, liv. I, chap. xxxiv, on lit: Ce Gaultier ici se guabele de nouSj c'est-à-dire plaisante et se^moque de nous. Gaber^ dans les chap. vu et viii du roman de Gallien restauré y se prend pour railler et dire des sornettes. Gabeler est ici un diminutif de cet ancien mot. (L.) ' ^ In appréciable , inestimable . " Sobriété: c'est l'opposé d'ivresse. Du bas latin sobritia pour sohrietaSy dit Ménage; comme nuess^ nudité, de nuditia pour nuditas^ '^ Mépris.

PROLOGE. ig tout ce pourquoy les humains tant veiglent, courent, travaillent, naviguent, et bataillent. A quel propos, en vostre ad vis , tend ce prélude et coup d essay? Pour aultant que vous, ums bons disciples, et quelques aultres folz desejour *7^ Usans les joyeux tiltres d aulcuns livres de nostre invention, comme Gargantua^ Pantagruel ^ Fesse-pinte ' ^^ La dignité des Braguettes^^^ Des pays au lard^ "" Expression du Dauphiné et du Lan^edoc , pour dire fous oiseux y ou de loisir, comme sont les soldats pendant les séjours qn*on leur donne pour se refaire des fatigues d'une longue marche. Villon, dans son Grand Testament: Il est ung droit sot de séjour, Et est plaisanr, on ne Yen point. De là séjourné pour reposé: Frère ThU>aut sëjôamé gros et gras, dit Marot. (L.) — Cette expression vient de ce que pendant Us séjours, les soldats ne songent qu'à se divertir. " On lit de même au prol. du liv. H, Fessepinte, Orlando furioso , Robert le Diable, etc. Je n'ai jamais vu ce livre de Fesse-pinte; mais ce qui donne lieu de croire qu'il existe , c'est que Du Verdier , pag. 1 89 de sa bibliothèque, et après lui Draudius, tom. II, pag. i38 de la sienne, en citent une espèce de suite sous le titre de Bringuenarilles , cousin germain de Fesse-pinte, ou Voyage du compagnon h la bouteille, imprimée in-8*, à Lyon, chez Olivier Amoullet, et à Paris, chei Jean Bonfons, et réimprimée in- 1 6, en 1674, à Paris, chez Nicolas Sonfons, fils de Jean. Du reste, ce livre de Bringuenarilles , est la même chose que les Navigations de Panurge, imprimées à la niitè du Rabelais de Dolét,vi542; n'y ayant presque nulle autre différence, sinon qu'au lieu du nom de Panurge, dn a mis par- tout celui de Bringuenarilles. (L.) '•Il parle encore de ce prétendu livre, au chap. viii suivant : « Je « vous en exposeray bien dadvantaige au livre que j'ai faict de la 2. I

20 LIVRE PREMIER. cum commento ^°, jugez trop facillement n'estre au dedans traicté que mocqueries, folateries, etmenteries joyeuses: vèu que lensigne exteriore (c'est le tiltre) sans plus avant enquérir, est conmiunement receuz a dérision et gaudisserie^^ Mais par telle legiereté ne convient estimer les œuvres des humains : car vous mesmes dictes que Thabit ne faict poinct le moyne^^, et tel est vestu d'habit monachal qui au dedans n est rien moins que moyne , et tel est vestu de cappe hespaignoUe qui, en son couraige, nullement affiert a Hespaigne^^. « dignité dçs bra(yuettes; » et au chap. viii du liy. III, il veut que Tempereur Justinien ait mis dans le traité de Cagotis tollendis ({u'il lui attribue : Summum bonum. in hraguihus et brayuetis. *** Avec commentaire. — *' Moquerie. ^^ Ce proverbe se trouve aussi dans le Roman de la Rose^ édit. de i53i, fol. 68: Tel a robe religieuse , Doncques il est religieux : Cet argument est vitieux Et ne vauh une vieille gaine*, Car la robe ne faict le moyne. ^' Cest-à-dire, qui n'a rien du courage chevaleresque des Espagnols. Un des éditeurs de lySa explique très mal cette expression, par qui nest pas sujet de r Espagne , qui prend peu de part à ses in^ téréts. On disoit anciennement cela m' affiert, pour cela me touche , cela m'importe; et à Tinfinitif ajj/î^rer, du latin adferire, frapper à, toucher à. On lit dans Joinville : « Il aj^ert qu'il y ait paix et union entre le roy d'Angleterre et moi ; » et dans Froissard : « Les nobles et vaillants hommes qui bien y affièrent, » c'est-à-dire qui y touchent de bien près. Gaine ne rimant pas avec moyne. ne faut-il pas lire goyne ou mayne?

 Cest pourquoy fault ouvrir le livre, et soigneusement peser ce que y est deduict. Lors.congnoistrez que la drogue dedans contenue est bien d aultre valeur que ne promettoyt la boyte. C est à dire que les matières icy traictées ne sont tant folastres comme le tiltre au dessus pretendoyt^^. Et posé le cas que au sens literal vous trouvez ^^ matières assez joyeuses, et bien correspondentes au nom, toutesfoys pas demourer la ne fault, comme au chant des sirènes ; ains a plus hault sens interpréter ce que par adventure cuidiez ^^ dict en guayeté de cueur. Crochetastes vous oncques bouteilles? Gaisgne^7. Réduisez a mémoire la contenence que aviez. Mais veistes vous oncques chien rencontrant quelque os medulaire^®? Cest, comme dict Platon (lib. II de Rep.), la beste du monde plus philosophe. Si veu lavez, vous avez peu noter de quelle dévotion il le guette , de *^ Gomme le titre extérieurement Taiinoiiçoît. ** Que vous trouviez : au siècle de Rabelais, dit de Marsy, on ne connoissoit point d^autre temps subjonctif. '* Vous pensiez, vous croyiez; cuider vient de cogitarCy par contraction. '^ Interjection d* admiration ou de surprise, qui remplace celle de cazzo, trop obscène, et qui rëpond à notre vertuchou^ vertu de' chien. Elle vient, de l'italien cagna^ chienne, chienne chaude, en vieux françois une caisgne; d'où cagnaccia, grosse chienne chaude, qui se dit par injure, et cagnola^ petite chienne, interjection d'étonnement. Socrate juroit aussi par le chien. Voyez Oudin dans son Dictionn. ital. et franc, y au mot Cagi«a. '* Rempli de moelle.

 quel soing il le guarde, de quel ferveur ^^ il le tient, de quelle prudence il rentomme^*^, de quelle affection il le brise, et de quelle diligence il le sugce. Qui Tinduict à ce faire ^' ? Quel est l'espoir de son estude? Quel bien prétend il? Rien plus qu'ung peu de mouelle. Vray est que ^^ ce peu plus. est délicieux que le beaucoup de toutes aultres^^, pource que la mouelle est aliment elabouré ^^ a perfection de nature, comme dict Galen. III, facult. nat; et XI ^ de usu partium. A l'exemple d'icelluy vous convient estre saiges, pour fleurer, sentir et estimer ces beaulx livres de '5 II fait /erreur féminin, livre I, chap. xxiz, la ferveur de tes estudes. Ce qui prouve que le^enre de ce nom n étoit pas encore fixé. ^** IlTentame. Ce mot nest dans aucun glossaire, mais on le dit encore en Sologne; et il vient du grec fVTcyuvû», dorique ôtc^v» , j'incise ;mo^oc, incisé; ctto/am^ incision. «Voilà, précisément, lecteur, dit Ginguené, sur ce passage, la peine que je veux vous épargner, en la prenant moi->méme : j'ai rompu l'os, et je vous offre la moelle. » Nous pourrions en dire autant. A faire cela? — '* Il est vrai que. J'ai cru long-temps qu'il falloit suppléer ici viandes ou nourritures; mais il n'y a qu'à sous-entendre riens, et rapporter ce vieux pluriel à rien plus, qui, quelques lignes plus haut, revient à nulle chose. On sait qu'autrefois le mot rien étoit féminin, et signifioit chose, comme encore aujourd'hui, chez les Languedociens, quauque ré YevLt dire en françois quelque chose. (L.) — Rien en françois, et r

PROLOGE. !i3 haulte gresse^^, legiers au prochaz^^, et hardiz a la rencontre ^7. Puis, par curieuse leçon et medi* tation fréquente , rompre los , et sugcer la substantîficque mouelle , c est a dire ce que j entends par ces symboles pythagoricques, avecques espoir certain destre faictz escorts^® et preux a ladicte lecture ; car en icelle bien aultre goust trouverez, et doctrine plus absconse ^^^ laquelle vous révélera *^ Cest-à-dire souvent lus, de grande importance, de grand prix. Au chap. Yii du liv. Il, il est encore parlé de breviairei de haulte gresse. Le Duchat et de Marsy croient que livres de haulte gresse signifie des livres dont on fait un grand usage , et qu'on a tant maniés que la couverture et les feuillets en sont tout gras. Soit pour des bréviaires ; mais ce pourroit être aussi des livres où il y a des contes bien gras, comme celui de Rabelais. " Cest-à-dire légers à la main, peu volumineux. Prochaz est le même mot que pourchas, d*où nous avons fait pourchasser, pour> suivre , et il est composé de pour et de chasse. Cest un terme de vénerie. ^^ Cest-à-dire hardis à l'occasion, qui disent des vérités hardies, quand l'occasion s'en présente. Le Duchat explique legiers au prochax, et hardiz à la rencontre, par livres légers à poursuivre, et har^ dis à rencontrer de tels livres I ^' IKétre rendus avisés et habiles. Escort, prudent, discret, sage , avisé, de l'italien scorto, prudent. L'ancien traducteur de Sleidan a dit vigilant et escort, au Uv. XX, dans la réponse du pape à la protestation de l'ambassadeur Mendosse. Escort est le même que notre vieux mot accort, pour l'origine et la signification : il tient à cour et à courtisan. Il y a cependant entre escort et accort , comme' nous l'a très bien fait remarquer M. Ensébe Salverte,la même différence qu'entre les prépositions ex et ad : Yaccort s'accorde à tout ; Y escort au contraire, en homme prudent, se tient au-dehors, et ne s'accorde qu'à bon escient. ^^ Cachée, secrète : du latin absconsus.

 de treshaultz sacremens et mystères horrificqucs, tant en ce qui concerne nostre religion, que aussi lestât politicq et vie œconomicque. Croyez vous en vostre foy qu'oncques Homère , escripvant Iliade et Odyssée, pensast es allégories lesquelles de lui ont calefreté^° Plutarque^', Heraclides Ponticq^^, Eustatie^^, Phornute^^, et ce *^ Les éditions de Dolet, à Lyon, i542, et de Claude la Ville, à Valence, i547, ont beluté. Toutes les autres ont calfretéy à celle de Hollande près , qui a écrit calefreté. Ce sont deux métaphores équivalentes. Beluter, ou, cemme on écrit aujourd'hui, bluter des allégories, c'est les démêler et les tirer du corps de la fable, comme on sépare la farine d'avec le son, en la passant par le bluteau, Calfreter^ calefreter, calfater, calfeutrer ces mêmes allégories, c'est les accommoder de telle sorte, que d'embrouillées qu'elles étoient dans l'auteur original, on vienne, en vertu de cette espèce de radoub, à les débrouiller et à les reconnoître. (L.) — Rabelais, dit de Marsy, compare plaisamment les scholiastes ou commentateurs, aux gens qui calefretent, c'est-à-dire, qui radoubent un vaisseau. Il y a en effet plus de rapport qu'on ne pense entre ces deux métiers. Quand je me représente une troupe de savants, empressés à commenter un vieux manuscrit , restituant les textes , remphssant les lacunes , je crois voir une troupe d'ouvriers occupés à radouber un vieu2i navire, à le rapiécer, à boucher les ouvertures et les voies d'eau. *' Plutarque de Chéronée, philosophe et écrivain célèbre du commencement du deuxième siècle, qui voit en effet souvent dans Homère des allégories qui n'y sont pas. ^' Héraclide', du royaume de Pont, qui fut disciple de Platon et d'Aristote, à Athènes, quatre cents ans avant l'ère chrétienne. On voit par Diogène Laerce qui a donné sa vie, et par les fragments qui nous restent de lui, qu'il mérite le même reproche que Plutarque. ^^ EvLStathe, évéque de Thessalonique, dans le douzième siècle, à qui on attribue des Commentaires sur HomèrCy lesquels passent aujourd'hui pour être d'EumatheSy grammairien obscur du quinzième

PROLOGE. 25 que d'yceulx Politian^^ ha desrobé? Si le croyez, vous naprochez ne de piedz, ne de mains a mon opinion , qui décrète îcelles aussi peu avoir esté song[ées d'Homère, que d'Ovide, en ses Métamorphoses, les sacremens dé l'evangîle, lesquelz ung frère lubin ^^, vray crocquelardon ^7 s est efïbrcé siècle, qui s'est caché sous le nom d!Etistathius. Les savants donnent à ces commentaires beaucoup trop d'importance, et Rabelais les a parfaitement jugés quant aux vaines explications qu'on y trouve des aUégories homériques. ** Cest, selon Suidas, le même qu'Annseus Comutus, philosophe stoïcien, grammairien et poète, de la ville de Leptis en Afrique, qui fut le précepteur de Perse et de Lucain, et que Néron exila à cause de la liberté avec laquelle il avoit jugé ses vers. Il est souvent cité par Aulugelle, par Eusébe, et par Suidas. *^ Ange Politien, orateur et poëte célèbre, né à Monte-Pulciano , en Toscane, dans le quinzième siècle. Cest à tort que Rabelais l'accuse ici de plagiat pour sa préface sur Homère. Il semble ne s'être servi , dit Le Duchat , du terme dérober, que pour faire plaisir à son ami Budée, qui étoit jaloux, aussi bien que son ami Lascaris, de la gloire de Politien. Cette préface est un excellent discours dans lequel Politien a inséré, non en plagiaire, mais en homme d'esprit et de goût, une partie des découvertes que les anciens scoliastes de ce poëte avoient entassées sans ordre dans leurs vastes commentaires. Cest comme si l'on accusoit Michel Ange de plagiat, dit un des éditeurs de 1 763 , pour avoir bâti sa basilique avec des pierres taillées par des maçons. Au reste, Politien étoit haï de presque tous les écrivains célèbres de son temps. Voyez les épigrammes que Sannazar a lancées contre lui. Rabelais a donc bien pu se tromper, quant au plagiat qu'il lui reproche, et n'être que l'écho de l'envie qu'on lui portoit, sans s'en douter; parcequ'il ne se sera pas donné la peine de vérifier le fait. *^* u Quant au frère Lubin croque-lardon, dit Bemier dans son Jiabelais réformé^ c'est une injure que les luthériens de son temps

 demonstrer , si dadventure il rencontroit gens aussi folz que luy, et, comme dict le proverbe, couvercle digne du chaulderon. dboient aux religieux, et cpi'il applique tacitement à Thomas Walle, dominicain anglois, qui avoit moralisé les Métamorphoses d* Ovide ^ et trouvé des conyenances de ces fables avec quelques histoires de la Bible y à ce qu'il croyoit, comme on peut le voir en abrégé dans les Epistolœ obscurorum virorum. » « Les écrivains satiriques, dit Le Duchat, sont, il y a long-temps, en possession de traiter les moines généralement de frères lubins, nom qui pourtant semble convenir plus proprement aux cordeliers, moins par rapport à leur habit couleur de gris de loup, qu*à ce qu*on dit de leur patriarche, qui appeloit si bonnement son/rère, ce loup qui faisoit des dégâts dont les habitants de Gubio se plaignoient si fort. L'histoire en est contée fort naïvement au verso du feuillet 99 des Conformités y édit. de Milan ^ i5i3; et dans le Romain de Iç. Rose y au feuillet verso 69 de l'édition de i53i. Fauxsemblanty ou l'Hypocrisie, parle en ces termes, sous l'habit d'un moine quêteur : Je m'en plaindray tant «euUement A mon bon confesseur nouvel , Qui n'a pas nom frère Louvel : Car forment* se courrouceroit , Qui par tel nom l'appelleroit ; Et ja n'en prendrott patience , Qu'il n'en enst cruelle vengeance. Le caractère d'un frère Lubin est peint admirablement dans la troisième ballade de Marot. Le frère Lùbin, au reste, qu'entend ici Rabelais, n'est pas un cordelier, mais un jacobin anglois, qui a expliqué allégoriquement les Métamorphoses d'Ovide. Son livre in-4**^ de 93 feuillets, fut imprimé à Paris, l'an 1609, chez Josse Badius, sous le titre de Metamorphosis Ovidiana m.oraliter h magistro Thoma Walleys Anglico de professione Prœdicatorum y sub sanctissimo P. Dominico explanata. Il avoit paru à Bruges, in-fol., dès l'an 14^4) ^^ * Fortement.

PROLOGE. 27 Si ne le croyez , quelle cause est pourquoy aultant n'en ferez de ces joyeuses et nouvelles chrofrançois, par Golard Mansion, ipie La Caille, pa£|e 44 ^^ *^^ histoire de l'imprimerie j a pris pour rimprimenr de l'ouvrage. * « Quelle vision, s*ëcrie F abbé de Marsy, de chercher jusque dans les Métamorphoses d'Ovide des preuves du christianisme, et de faire passer ce poète pour un cinquième évangéliste ! Une imagination dévote, échauffée à un certain point, est capable de bien des extravagances, n « Le Hvre de Thomas Walleys, dit le dernier éditeur de Rabelais, a été non seulement traduit mais imprimé par Golard Mansion, malgré V assertion conù'aire de Le Duchat; il est intitulé : les Métamorphoses d^ Ovide y moralisées par Thomas Walleys; Bruges, Golard Mansion, i4B4viu-fol.; Paris, Michel Lenoir, iSSy, in-8% 3 vol.; i538, in-S®; le tout avec figures, et sous les titres différents de Bible des Poètes et de Grand Olympe. Walleys, ajoute-t-il, n*est pas le seul qui ait entrepris de moraliser Ovide. Bénouard etTrépagne se sont aussi imposé cette pénible et ridicule tâche. » Le scoliaste de Hollande assure également que le nom de frère Lufnn est un sobriquet donné par lés huguenots aux moines, et en cite pour preuve ces vers de la ballade de Marot : Pour faire plustost mal que bien , Frère Lubin le fera bien : Mais si c'est quelque bonne affaire , Frère Lubin ne le peut faire. Ainsi xm frère Lubin est un moine hypocrite qui cache un cœur de loup sous les apparences d'un agneau. Le sobriquet de frère Lubin est Je même que celui de frère Louvel, qui s'est dit plus anciennement, puisqu'on le trouve d^ns le roman de la Rose, ouvrage du treizième siècle : il signifie donc également /r^re loup, par allusion à ce loup que saint Gris, ou saint François d'Assise, fondateur .des cordeliers, appeloit son frère, et avec lequel ces dignes moines fratemisoient en effet, en ajoutant à toutes leurs conformités avec cet animal rapace, celle de porter un habit gris de loup. Il n'y a donc

a8 LIVRE PREMIER. nicques? combien que^®, les dictant, ny pensasse en plus que vous , qui par adventure beuvîez comme moy . Car, a la composition de ce livre seigneurial , je ne perdy ne employai oncques plus ny aultre temps que celluy qui estoit estably a prendre ma réfection corporelle , sçavoir est, beuvant et mangeant. Aussi est ce la juste heure descripre ces haultes matières et sciences profondes. pas de doute que Rabelais, qui avoit été cordelier, c'est-à-dire un de ces frères Luhins, que leur Alcoran appelle Viables^gris, dont on fait tant de bons contes, et qui en font eux-mêmes de si gras dans son roman, lÎT. H, chap. xt, et liv. III, chap. xviii, n*ait eu euTue de lancer ici un lardon à ses anciens confrères , qu'il appelle ailleurs patespelueSf par allusion à la fable du loup qui montroit patte de brebis à l'agneau pour le tromper, ou plutôt à Jacob qui se fit des pattes peines "pouT tromper son père aveugle, quoiqu'il applique le sobriquet de frère Lubin à un jacobin, c'est-à-dire à un enfant de saint Dominique. C'est ainsi que, quelques lignes plus bas, il applique évidemment celui de tirelupin, qui vient également de lupinuSy à un moine de l'ordre de Fontevrault. Ces deux sobriquets, qui ne se donnoient dans l'origine qu'aux enfants de saint François d'Assise, c'est-à-dire aux cordeliers et frères mineurs, ont donc ensuite été généralisés et donnés à tous les moines mendiants, aux augustins, aux carmes, aux dominicains ou jacobins, aux franciscains, aux capucins, aux religieux du tiers-ordre, parcequ'on les a comparés pour la rapacité à des loups, et que les vieux loups sont gris. Ainsi Olivier Maillard et Menot qui étoient cordeliers étoient à-lafois des frères Luhins et des Tirelupins. Voy. Tirelupin, note 52 *. *^ Un crocquelardon est, au propre, un vrai mangeur de lard, un goulu, un affamé qui dévore tout; et, au figuré, un homme qui croit tout, qui dévore les plus grosses sottises, les lardons^ c'est-à-dire les traits satiriques. *' Quoique.... je n'y pensasse non plus ou pas plus que vous.

PROLOGE. 29 Comme. bien faire sçavoit Homère^», paragon de tous philologes, et Ennie^°, père des poètes latins, ainsi que tesmoigne Horace, quoyqù'ung malautru ^ ' ayt dict que ses carmes sentoyent plus le vin que Thuyle. ^^ Gomme savoit bien le faire Homère, modèle de tons les écrivains, qui aimoit le vin, ainsi que Ënnius : Laudibus arguitar vini vinosns Homeras. HoRAT. , lib. I , epist. xix, y. 6. Paragon ou parangon^ est le mot italien |>ara^one, qui signifie littéralement, qui est hors depair^ de comparaison, qui excelle au-dessus de tous les autres : il est sans pair, incomparable, et sans parangon, dit Rabelais de son propre livre, au prologue du livre II. Ce mot vient de Fitalien paraggio, qui a le même sens, et qui est un augmentatif dérivé de Tadjectif latin par pair, pareil, égal. '° Cest Quintus Ennius, qui fut en effet le père ou le créateur de la poésie latine, et dont Virgile même emprunta des vers entiers; ce qu'il appeloit tirer de l'or du fumier d*Ennius, aurum ex stercore Ennii. Horace (lib. I, epist. xix) dit aussi d'Ennius qu'il n'entroit en verve qu'après avoir bien bu : Eanius ipse pater nunquàm , uisi potus , ad arma Prosiluit dicenda. Serenus en dit autant de cet ancien poëte, en parlant de la goutte à laquelle il étoit sujet : Eonius ipse pater dùm pocola siccat iniqua , Hoc Latio laies fertur meruisse dolores. '* Gi-dessous, liv. I, chap. xxxvii, Epistémon appelle malautrus les malheureux écoliers du collège de Montaigu ; et au chapitre xii du livre V, Panurge est traité de malautru par Grippeminaud, entre les griffes de qui il étoit tombé. Au premier tournoi où parut le chevalier Bayard, la simplicité forcée de sa parure contrastoit avec la magnificence des autres chevaliers. Les dames disoient de lui : « Voyeivous ce malautru, il a mieux fait que tous les autres. » Vie du chevalier Bayard.

 Autant en dict ung tirelupin^^ de mes livres; mais bren pour luy. L odeur du vin o combien ^' * Nous pensons ipie par ce tirelupin qui dit du mal de ses livres, il entend ce moine de Fontevrault, son compatriote et son contemporain, nommé Putherbeus^ ou Puy-Herbauty qu'il appelle Putherbe Venraigéy liv. IV, chap. xxxii, et qui étoit en effet son ennemi achs^rné. Ce tirelupin y qui étoit aussi le fléau des protestants, s'est déchaîné, comme un furieux, contre lui quelques années après; le pillant et le pouillant, dit Bernier, d'une manière peu chrétienne et indigne d'un religieux, dans un ouvrage intitulé, Gabrielis Putherbei Theotimus, sive de expungendis et toUendis malis libris , iis prœcipuè quos vix incolumifide ac pietate plerique légère queant; Paris, i549, in-B*^. Ce qui nous le persuade, c'est que les moines de Fontevrault ont des rapports frappants avec les tur lupins et les frères lubins : 1° ces disciples de Robert d'Arbrisselles, fondateur de l'abbaye de Fontevrault, dévoient porter le nom de pauvres de J.-C, et obéir aux femmes qui en étoient les servantes; ce saint se faisoit suivre par les femmes dans les déserts, menoit avec elles une vie de loup dans les forets, couchoit entre deux d'entre elles, pour mortifier, disoit-il, sa chair. On appeloit de même tirelupins ou turlupins une secte de gens qui se donnoient le nom de société ou fraternité des pauvres y qui faisoient profession d'impudence , marchoient nus par les rues , et avoient publiquement commerce avec les femmes , comme les cyniques; on croit que ce nom leur fut donné, qubd ea tantum. habitarent loca quœ lupis exposita erant. 2° Il est en effet composé de lupins, petits loups, et de tire pour ressemble, puisqu'on a dit retirer à pour ressembler à, qu'on dit encore tirer sur dans le même sens, et signifie par conséquent qui retire ou ressemble aux loups, ou aux frères Lubins, c'est-à->dire aux moines mendiants. (Voy. note 4^.) Cette secte se répandit en Angleterre, et dogmatisa à Paris en iSya; mais on brûla plusieurs de ses membres avec leurs Uvres, et les autres disparurent. On lit dans la vie de Charles V, par Gaguin : « En mesme temps print fin quelque hérésie ou superstition issue des Turlupins : c'estoit le nom des hérétiques qui s'esjouissoient estre nommez de la compaignie des pauvres. Leurs livres et vestemens furent brûlez an

PROLOGE. 3i plus est friant, riant, priant ^^, plus céleste et délicieux que d'huyle! Et prendray aultant a gloire marché aux pourceaux de Paris, hors la porte Saint-Honorë. m Dans la chronique des rois de France , sous Charles Y, par du TiUet : « La superstitieuse religion des Turlupins , qui avoient donné nom à leur secte la fraternité des pauvres , fut condamnée et abolie , et leurs cérémonies, livres et habits, condamnez et brûlez. » Enfin dans la chronologie de Genebrard : Turexupdi cynicorum sectam suscitantes de nuditate pudendorum et publico cditu. m Cest de là sans doute que vient le proverbe. Malheureux comme Turlupin et ses enfants y ou Malheureux de nature^ enfant de Turlupin. Selon Le Duchat, leur vrai nom est tirelupins: « Cest ainsi, dit-il, qu'on doit Ure.dans Rabelais et par-tout ailleurs ; et s'il l'écrit tirelupins, c'est qu'il étoit persuadé qu'ils avoient été nommés ainsi , parcequ'il serabloit qu'ils vécussent de lupins tirés par-ci, par-là... ! Dans le volume 6 de Perceforest, il est parlé des turpellins et turpellines, comme d'une secte; ce qui fait que je ne doute pas, ajout e-t-il, que ce ne soit celle des turlupins f ainsi appelés par inversion de turpellins^ fait de tur^ pis, À cause du scandale que donnoit leur vie débordée. » ^ Quoi qu'il en soit, ce nom étoit déjà .connu et populaire, quand un farceuri) nonmié Henri Legrand, garçon boulanger à Pans, le prit en i583, pour nom de théâtre, et le rendit plus fameux encore, en jouant des farces sons ce nom, pendant plus de cinquante ans : ce tfoà fit que turlupin devint depuis ce temps-là un nom appellatif. C'est ainsi que Hugues Guém, comédien de l'hôtel de Bourgogne, prit le nom de Gautier^ùarguille^ et Dominique celui d Arlequin. Turlupin signifie aujourd'hui mauvais plaisant, bouffon froid et fade, qui fait rire par de mauvaises pointes, par des quolibets, des équivoques tnsipides. D'où on a fait, dans le même sens, turlupinade et turlupiner, pour dire ou faire des turlupinades. « On appelle les mauvaises plaisanteries turlupinades , dit Ménage, d'un certain farceur appelé Turlupin, qui étoit le plaisant de la farce dans la troupe des comédiens de rhôtel de Bourgogne, du temps que Bellerose étoit le chef de cette troupe. » Voyez note 54Il est encore d'autres turlupins qui ont dit du mal de Rabelais^ de \

 qu'on die de moy que plus en vin aye despendu qu'en huyle, que feit Demosthenes quand de luy on disoyt que plus en huyle que en vin despenson vivant. « Petrus Ramus et Petrus Gallandus, dit Bcrnier, ne se sont pas fait une plus forte guerre qu'ils ne l'ont faite à notre docteur; aussi ne les a-t-il pas épargnés , car c'est d'eux qu'il parle dans le prolo^pie du livre IV, où il demande ce qu'on fera de ce Rameau et de ce Galland, qui ont troublé toute l'université, et où il métamorphose ces deux Pierres en deux animaux pétrifiés, assez spirituellement pour le temps... Jean Calvin, l'hérésiarque, s'est pareillement déchaîné contre lui, dans un opuscule intitulé de Scandalis, où il prétend que l'Église romaine ne devoit pas lui pardonner ce qu'il avoit dit de ses superstitions et de ses moines : mais ce qu'il en dit vient du déplaisir et ressentiment du chagrin qu'il avoit de voir un homme qu'il avoit compté entre les siens, prendre une absolution de sou apostasie, retourner dans l'ordre de Saint-Benoît, et demeurer dans le giron de l'Église, loin d'être hérétique, comme la plupart de ses ennemis l'ont publié. » Nous n'avons pas connoissance cependant que tous ces Hrelupins aient dit ou imprimé du mal des livres de Rabelais, à l'époque où il écrivoit ce prologue ; et ce n'est que par anticipation que nous signalons Rameau et Galland. Quant à Calvin, il est certain qu'il s'est déchaîné contre lui dès i533, dans la première de ses lettres, deux ans par conséquent avant l'impression du Gargantua; et que Putherbe étoit enragé contre lui, bien avant de publier son Theotimus^ imprimé en i549, puiscpie Rabelais l'appelle Putherbe ienraigé, dans son quatrième livre, qui a paru en i543. ^^ Allusion au second couplei de la troisième chanson de Marot, en rime couronnée. Du reste, il faut prendre garde qaef riant, riant, priant, ne sont pas des épithétes du mot odeur, substantif féminin; mais que ceci est dit à la manière du xctxov Bcto-iXfJc des Grecs, et du triste lupus des Latins, comme s'il y avoit: O combien plus est quel

The text on this page is estimated to be only 29.93% accurate

PROLOGE. 33 doyt^^. A moy n'est que honneur et gloire d estre dict et réputé bon gaultier^^ et bon compaignon : en ce nom, suis bien venu en toutes bonnes compaignies de pantagruelistes. A Demosthenes feut reproché, par ung chagrin, que ses oraisons sentoyent comme la serpieilliere d'ung ord et sale huylier. Pourtant, interprétez tous mçs faictz et mes dictz en la perfectissime partie ; ayez en révérence le cerveau caseiforme^^ qui vous paist de '^ Dépensoit. Despendu y trois lignes plus haut, dépensé, " « Des raisons ridicules, dit Le Duchat, nous ont fait attacher à certains noms propres des idées particulières. Ainsi, le cocuage et le nom de Jean étant deux choses communes, les cocus ont été appelés Jeans. C)n a dit Gautier pour bon compagnon, par allusion à gaudir; Nicodème pour sot, à cause de nice et de nigaud; Agnès pour innocente, comme tenant de \ agneau, » Mais comme on appeloit^au/^ten on gautiers ceux qui habitoient les bois , du vieux mot françois gauU ou gatUy bois, forêt, même mot que Tallemand waldy d'où tant de noms de lieux surnommés en gault, tels que SaitU-Çyr-en-Gault , Marcilly-enr-Gault ; comme, en outre, Favyn nous apprend qu'on appeloit^aufi^rs les gens de factions ou brigues y les brigands qui faisoient leur retraite dans les bois, et de là ravageoient les campagnes, il est bien plus "vraisemblable que ce n'est point par allusion à gau' diry mais dans le sens de compagnon des 6ots, de tirelupin^ qu'on a dit bongaultier pour 60» compagnon. De là Gautier-Garguille , per» sonnage de comédie, ou plutôt de farce, de turlupinades. Voyez Tirelupin, note S2*, , *^ Cest ainsi que lit Le Duchat, qui dit avec raison que c'est un mot de la façon de Rabelais, composé de caseus et déforma, pour exprimer la ressemblance de la cenreUe avec du fromage mou. D'antres bsent cassiforme, c'est-à-dire fait en forme de réseau, de membrane, du latin cassis, rets, filet, membrane. Nous préférons la première leçon , comme étant plus dans le goût tle l'auteur. I. 3

34 LIVRE PREMIER. ces belles bilevezees^7^ et a vostre pouvoir tenez moi tousjours joyeulx. Or esbaudissez vous, mes amours, et guayement lisez tout a Taise du eors et au proufiet des reins. Mais escoutaz, vietzdazes, que le maulubec vous trousque ^^ : vous soubvienne de boyre a ^^ Bille est une balle, et vezer s'est dit pour souffler, de veze dan» la signification de musette. De là hillevezée^ comme l'explique fort bien Furetière, pour halle soufflée y pleine de vent. De là gros vezé, dans Monet, pour ^ros boursoufflé. Veze est un mot fait par onomatopée. (L.) — Cette étymologie de billevezée est juste, mais celle de veze ne Test pas : ce mot yient du latin vesica, vessie. '* Ci-dessous, liv. III, chap. xxviii, maulubec signifie figurément un mal extraordinaire, une peste, une plaie envoyée d'en haut. Ici,^ de même que dans le prologue du livre II, c'est une imprécation familière au petit peuple de Languedoc. Laurent Joubert, qui avoit fait un long séjour à Montpellier, écrit mauloubet, c'est-à-dire mau^ vais petit loup, ce qui, selon lui, signifie loup y sorte de chancre ulcéré qui vient aux jambes. Pour moi, puisque Rabelais écrit constamment partout maulubec, je ne doute pas que ce mot ne doive s'entendre du chancre qui rouge la bouche et le nez, et qui, de là gagnant le cerveau, fait mourir promptement. Marot, élégie XI, appelle maubec la médisance, qui, dans le Roman de la Rose, est nom^ mée m^alebouche. Le patois messin , qui dit mau la bouche, pour mal à la bouche, et mau la tête, pour mal à la tête, suppose que nos pères appeloient mau le bec un mal qui vient au bec 'on à la bouche. J*oubliois de remarquer qu'au lieu que dans toutes les éditions modernes on Ut ici le maulubec vous trousse, dans celles de i535, de i543 et de i547, on lit le maulubec vous trousque, à la gasconne. (L.) Maulubec, en patois gascon, signifie un mauvais chancre; ce qui s'adresse aux véroles, que l'auteur apostrophe au commencement de ce prologue. Ce mot ne vient point de m,au le bec, mal de la bouché; il vient du languedocien màou-loubet, chancre, ulcère qui vient aux jambes : il est composé de maou, mal, et loubet, louveteau, dimi**

PROLOGE. 35 my ^9 pour la pareille, et je vous pleigeray ^° tout ares metys^'. nutif de loub, loup : mal de loup. C'est ainsi que nous avons fait hupe de loup. De là cette imprécation, dans le même patois, maouloubet te birCy que le maulubec te yire, te tourne à l'envers, te trousse, comme dit Rabelais. Le Duchat dit ailleurs qu'il se peut que trous^uer vienne de l'allemand stricken, étrangler, et qu'alors le maulubec seroit une espèce d'esquinancie. C'est encore une erreur : trousquer est notre mot trousser , prononcé à la gasconne, qui signifie à la lettre, enlever ou emporter eu trousse , et qui vient de trousse^ '® A moi. ^° C'est-à-dire, et je vous ferai raison. Pleiger, vieux mot qui signifie répondre, faire raison, de pleige, qui s'est dit pour caution et répondant, d'où ces phrases, dans Nicot, pleiger aucun, fide jubere pro aliquo, je le pleige de cent écusy etc. ^' Expression gasconne qui signifie, tout à cette même heure, de horâ metipsa, (L.) — En effet, on trouve dans le Dictionnaire toulousain des œuvres de Goudouli, aro ou aros, à cette heure; aro métis, tout à cette heure; et dans le Dictionnaire languedocien, aroy aros ou oros, à présent; aro-metis, aro-memo, aro-memeto , tout-àl'heure, dans l'instant : c'est donc d'aros, ou aras métis, que Rabelais a fait ares metys. 3. X

fS/^/%^t^/m/%t'%/%/%.'\^%^%/%/^/%/%/%/%/%/%/\,% CHAPITRE PREMIER De la généalogie et anticquité de Gargantua. COMMENTAIRE HISTORIQUE ET SOMMAIRE DE CE CHAPITRE. Rabelais fait remonter la généalogie pantagruéline aux géants et à l'arche de Noé , qui fut le premier planteur de vignes , et le premier ivrogne ; c'est une première allusion au penchante connu de Louis XII (qui est le vrai Grande gousier) pour le vin. C'en est une aussi à la vanité des généalogies. C'est ainsi que^ se raillant des écrivains qui faisoient des rois d'Elspagne une généalogie suivie , en remontant jusqu'à Adam , et des rois de France une autre qui les faisoit descendre du roi Priam , il dit dans la prognostication pantagruéline, chap. v: «Et par adven((ture en l'arche de Noé, Triboulet estoit de la lignée des ((roys de Castille , et Caiihette (autre fou de son temps) « du sang de Priam. » Bernier l'a bien remarqué : u L'auteur, dit-il, raille ouvertement des généalogies sans fin de petits particuliers, et même des grands, dont il appelle les titres et panchartes des fanfreluches, c'est-à-dire des pieds de mouches; car quant à ceux qui croyent qu'il a voulu y comprendre la maison de Lorraine, parcequ'elle se fait descendre des empereurs et de Godefroi de Bouillon ^ je ne puis me rendre à cette opinion , quoique Barclay (in Euphormione) semble avoir touché la même corde, n

GARGANTUA. 3^ Le Motteux Fa bien vu également : u Le premier chapitre , dit-il , parle de ia généalogie et antiquité de Gargantua , sans nous donner pourtant la liste de ses ancêtres , au sujet de laquelle Fauteur nous renvoie à la grande chronicque pantagruéline , c'est-à-dire au premier chapitre du livre II , où « Vous entendrez plus au long comment les geands nasaquirent en ce monde, et comment d'iceulx, par lignes il directes, yssit Gargantua , père de Pantagruel. » On peut regarder ce badinage comme une agréable raillerie de tous ceux qui semblent se chercher des ancêtres jusque dans l'histoire fabuleuse des géants ; mais on peut croire aussi que Rabelais avoit personnellement en vue le prince qu'il représente sous le nom de Grandgousier, père de Gargantua.... Gargantua et ses prédécesseurs sont représentés comme une race de géants: c'est qu'ils sont rois, et que les rois, dans un sens moral, sont des géants. On pourroit dire enfin que si Rabelais a fait de Grandgouàier, de Gargantua, de Pantagruel, des personnages gigantesques, c'est par une imitation ironique des romans de son temps. V Rabelais en effet n'est point Finventeur du personnage mythologique de Gargantua , la tradition de ses exploits étoit répandue particulièrement en Touraine, en Anjou, en Poitou , et dans le duché de Retz , bien long-temps avant qu'il songeât à faire de ce héros gigantesque le prototype de son roman. Sa fable ou sa légende est encore populaire dans toute la France, et peut-être dans toute FEnrope, et fait partie de la Ribliothéque Bleue, depuis an temps immémorial. Cette généalogie, trouvée dans un tombeau de bronze, long sans mesure, et qui entre fort avant dans les excluses de Vienne, annonce une suite d'hommes grands et illustres (celle des rois de France), dont Fauteur creuse les tombeaux jusque dans les écluses de la rivière de Vienne , en

38 LIVRE I, CHAP. I. Chinonois , son pays natal. Il en fait aussi le berceau des héros de son roman. L'inscription fiic bibitur (ici Ton boit), avec les neuf flacons qui raccompagnent, indique bien que Fauteur va entretenir ses lecteurs des amis de la -bouteille. Je vous remectz ' a la grande ehronicque pantagrueline , a congnoistre la généalogie et anticquité dond^ nous est venu Gargantua. En icelle vous entendrez plus au long comment les geands nasquirent en ce monde, et comment d'iceulx, par lignes directes, yssit^ Gargantua, père de Pantagruel : et ne vous faschera si pour le présent je m'en déporte. Combien que la chose soit telle que, tant plus seroit remembrée^, tant plus elle plairoit a vos seigneuries : comme vous avez Fauthorité de Platon in Philebo^^ et Gorgias^ et de Flacce^, qui dict estre aulcuns propous, telz que ' C'est-à-dire à Thistoire de Pantagruel. Voy. le premier chapitre du Pantagruel, ^ Pour dont; ce qui prouve que dont vient de de unde, ^ Sortit. Du latin exiit. * Remémorée, répétée : les Italiens disent encore rimembrare. ^ Philebus et Gorgias sont les titres de deux dialogues de Platon. Philebus signifie, en grec, qui aime la jeunesse, de 4>iXof , ami, et jiC», jeunesse. Gorgias de Leontium, ville de Sicile, étoit un philosophe et un orateur célèbre, qui fut le maître d'Isocrate et de plusieurs autres rhéteurs. Il vivoit environ quatre cents ans avant JésusChrist. ® Flacce est le grand poète Horace (Horatius Flaccus), qui dit en

GARGANTUA. Sg ceulx cy sans doubte, qui plus sont délectables quand plus souvent sont redictz. Pleuct a Dieu qu ung chascun sceust aussi certainement sa généalogie, depuis Farche de Noé jusques a cet eage. Je pense que plusieurs sont aujourd'huy empereurs, roys, ducz, princes, et papes en la terre , lesquelz sont descenduz de quelques porteurs de rogatons, et de coustrez7 . Comme, au rebours, plusieurs sont gueux de Fhostiere^, soufireteux et misérables, lesquelz sont descenduz de sang et ligne de grands roys et empereurs ; «flet, dans F Art poétique, vers 365 : Haec plaçait semel , haec dedes repetita plaoehit. ' Cette chose a plu une fois; cette aatre, répétée dût fois, plaira encore. ^ Et de cotrets. ' Rabelais, dit Ginguené, avoit à cœur ces changements d*état entre les gnénx et les rois. Il y revient encore, liv. I, chap. xxx. Cidessons on lit de même, liv. Y, chap. xi, tntrans etf, leur tapinaudiere, nousdict un gueux de l'hostiere. Un caimand (un mendiant) qoi va flenreter les huis des maisons, dit Pasquier, liv. VIII, ch. xlii, et liv. VII, chap. xxxix de ses Recherches. Furetière, au mot^u^ujc, dit la même chose. Tous. deux se trompent, comme Tobserve Le Duchat : un gueux de Thostiçre, c'est un gueux de.rhôpital. Eln effet, Oudin et Duez, dans leurs Dictionnaires françois'italien eifrançoisespagnol f rendent les mots hostiere et ostiere, en iCahen par hospedaie^ en espagnol par hospital. Ainsi ce mot n'est pas dérivé d'osîiuniy porte, et ne signifie pas un mendiant qui va gueusant de porte ea porte, mendicus osHariuSy qui vadit ad ostia, vel ostiatim; il vient dihospitium, hospice, et signifie un gueux d'hôpital. Ainsi osfterene signifie pas porte, comme le croit M. Roquefort, d'après cette fausse étymologie>

4o LIVRE I, CHAP. I. attendu 1 admirable transport des règnes et empires : Des Assyriens, es Medes; Des Medes, es Perses ; Des Perses, es Macedones ; Des Macedones, es Romains ; Des Romains , es Grecz ; Des Grecz, es Françoyz 9. Et pour vous donner a entendre de moy, qui parle, je cuyde que soye descendu de quelque riche roy, ou prince, au temps jadis. Car oncques ne veistes homme qui eust plus grande affection d estre roy et riche que moi : affin de faire grand chiere, pas ne travailler, point ne me soucier, et bien enrichir mes amys, et tous gens de bien et de sçavoir. Mais, en ce, je me reconforte, que en laultre monde je le seray ; voyre plus grand que de présent ne Fauseroye soubhaitter. Vous , ^ L'empire en effet, après la défaite de Philippe, de Persée, d'Antiochus, passa des Macédoniens aux Romains; car les rois grecs de Syrie et d'Egypte étoient Macédoniens d'origine. Il entend donc par Grecz y les Grecs du Bas-Empire, et il fait allusion au titre d'empereurs d'Occident rpi'ont porté Gharlemagne et Louis-le-Débonnaire de 798 à 84o, aux empereurs françois qui ont régné à Constantinople depuis Baudouin, en i3o3 jusqu'en ia6i, et peut-être aussi au titre d'empereur d'Onent que Léon X avoit promis à François I*' lors du concordat, et à la prétention que Charles VIII avoit eue à ce titre, lors de la conquête de Naples. Macedones est ici pour Macédoniens.

GARGANTUA. 4i en telle ou meilleure pensée, réconfortez vostre malheur, et beuvez fraiz si faire se peult. Retournant a noz moutons '°, je dy que, par don souverain des cieulx, nous ha esté réservée " lanticquité et généalogie de Gargantua, plus entière que nulle aultre; exceptez celle du Messias, dont je ne parle, car il ne me appartient: aussi les diables (ce sont les calumniateurs et capharts) s y opposent'^. Et feut trouvée par Jean Audeau, f o Il dit de même, an chapitre ii du livre I, retoumoit a ses mouions; et, li¥. m, chap. xxxiii, retournons a noz moutons. G est nn proverbe pris de la Farce de Patelin, dans laquelle est introduit un marchand drapier, qui, en plaidant contre son berger pour des moutons que ce berger lui avoit volés , sortoit de fois à autre de son propos, pour parler d'un drap que l'avocat de sa partie lui avoit volé aussi; ce qui obligea le juge d'ordonner au drapier de retourner à ses moutons. (L.) '* Conservée. " Ce passage explique celui du chapitre v du livre V, où il est dit : attitrés porter le trophée (fung calumniateur. Cest l'ordre de SaintMichel , sur le collier duquel cet archange est représenté terrassant le diable, qui est appelé le calomniateur ou le père du mensonge : diable même, ou plutôt /iaCcxoc, en grec, signifie calomniateur. Caffard ou cafardy que Nicod prétend devoir être écrit caphard, signifie proprement moine ou prêtre hypocrite, qui loge l'hypocrisie sous son capuchon ou son aumusse, comme le dit notre auteur, strophe ii des Fanfreluches : Taumusse étoit autrefois une espèce de capuchon. Le Dnchat a raison de croire que ce mot vient de caphardum , employé dans la signification de cape ou manteau à capuchon, titre x, J 7 des Statuts de la faculté des arts de l'université de Vienne en Autriche. Caphardum étant un habit monacal, il n'est pas surprenant, dit-il, que les moines aient été nonmiés caphardsy et qu'ayant toujours été accusés d'hypocrisie, cap^an/ soit devenu le s3^onyme d'hy

 f. en ung pré qu'il avoit près Farceau Gualeau, au dessoubz de l'Olive, tirant a Narsay '^. Duquel faisant lever les fossez '^, toucharent les piocheurs de leurs marres ung grand tombeau de bronze , long sans mesure : car oncques n'en trouvarent le bout, parce qu'il entroit trop avant les excluses de Vienne '^. Icelluy ouvrans en certain lieu signé '^ au dessus d'ung goubelet^ a l'entour duquel estoit èscript en lettres étrusques hic bibitur, trouvarent neuf flaccons, en tel ordre '7 qu'on assied les pocrite. Capharder, caf farder ou cafarder^ c'est agir ou parler en hypocrite, en cafard. Ainsi caphard \ient de cape, comme cagotde cagoule, qui vient lui-même de cucullus, capuchon. Il entend donc, par caphards et par cagotSy les gens à capuchon, à cagoule, comme il les nomme ailleurs les moines mendiants. La iBnale ard est le mot allemand hard, dur, rude, fort, gros, grand. '^ Ces heux sont près de Ghinon, en Touraine. (Voy. la carte du Ghinonois). Ainsi Le Duchat se trompe certainement quand il croit que Rabelais fait ici allusion aux tombes de Civaux en Poitou. Il semble que c'est de cet arceau qu'il dit, liv. V, chap. xxxv, où il vante l'antiquité de Chinon : « Ainsi descendlsmes sonbz terre par ung ar*> « ceau incrusté de piastre painct au dehors rudement d'une danse de «femmes et de satyres, accompaignans le vieil Silenus, riant sur « son asne ; » et que ce Silène est Rabelais lui-même : car qui dit JRabelais, comme le remarque très bien Le Mojtteux, dit une espèce de Silenus riant et montrant les dents à tout le monde. '* Faisant curer, nettoyer les fossés, les piocheurs touchèrent. Remarquez qu'au temps de Rabelais, les prétérits étoient en arent et non en ereni : ce qui est plus conforme aux prétérits latins contractés en arunt. / ^ Les écluses de la Vienne. La Vienne est une rivière qui passe à Chinon, ville natale de l'auteur. — '* Signé pour marqué. " Non pas toutes sur une ligne, comme en quelques endroits et k

GARGANTUA. 43 quilles en Gascoigne. Desquelz celluy qui au mi* lieu e$toit couvroit ung gros, gras, grand, gris, joly, petit, moisy livret, plus mais non mieulx sentent que roses*®. En icelluy feût ladicte généalogie trouvée , escripte au long de lettres cancellaresques'^, non en papier, non en parchemin, non en cere ; mais certain jeu, mais sur trois li^es parallèles, trois quilles sur chaque ligne. (L.) '* Cest-à-dire non mieux sentant que roses: c'est ainsi qu'il met ailleurs respondent ^our respondant, et qu'il écrit en ent tous les participes présents qui font ens en latin. Régnier, sat. X, a adopté cette expression proverbiale dans les vers suivants : Ainsi ce personnage , en magnifique arroy. Marchant pedetentim s'en vint jnsqnes à moy. Qui senûs à son nez , à ses lèvres descloses , Qu'il fleuFoit bien plus fort, mais non pas mieux que roses. ' ' Cest l'écriture dont on se servoit dans les expéditions de la chancellerie du pape,

44 LIVRE I, CHAP. I. en escorce d ulmeau ^°, tant toutesfoys usées par vétusté, que a peine en pouvoit on troys recongnoistre de ranc. Je (combien que indigne) y feuz appelle ; et, a grand renfort de bezicles , praetiquant l'art dont on peult lire lettres non apparentes, comme enseigne Aristoteles, la translatay, ainsi que veoir pourrez en pantagruelisant , c est a dire beuvans a gré, et lisans les gestes horrificques de Pantagruel. A la fin du livre estoit ung petit traicté intitulé les Fanfreluches antidotees ^ ' . Les ratz et blatao Cest-à-dire d'ormeau, du latin ulmus. On sait qu'avant rinyention du papier, on écrivoit sur des écorces d'orme, ou plutôt de tilleul : tilitty tilleul, signifie, dans Pline, la peau déliée qui est entre l'écorce et le bois, sur laquelle on écrivoit; /i6er, livre, volume, avoit aussi la même signification. Ainsi la fable de cette généalogie escripte en escorce d* ulmeau , et de cette inscription en lettres étrusques y n*a été imaginée par l'auteur que pour nous persuader de l'antiquité de l'une et de l'autre. " Cest-à-dire balivernes, fariboles, sornettes ou contes bleus, qui servent d'antidote et de passe-port au poison que renferme le roman historique et satirique de Rabelais. En effet , comme le dit de Marsy, tout ce chapitre n'est qu'un tissu de coq-à-l'âne. Fanfreluches y avLtref ois fanf élues et farfelues, sont, dans le sens propre, des feuilles que le vent emporte, selon Guiet; dans Bemier, des flammèches qui s'élèvent en l'air quand on brûle des feuilles , ou du papier, ou des chénevottes, ou quelque chose d'aussi léger; et, dans le sens figuré , des babioles, des bagatelles, des badinages, des sornettes. Selon l'Alphabet de l'auteur, ce sont certains petits pieds de mouches que font ceux qui ne savent pas écrire, et qui chafourent le papier. Selon Oudin et Duez, ce sont des foUes, des rêveries, des enfantillages , des babioles, des bagatelles, des facéties. Mais la définition la plus sûre est celle qu'en donne le dictionnaire de La Crusca. La voici :

 tes*', ou, afSn que je ne mente, aultres malignes bestes g.voyent brousté le commencement : le reste Fakfaluca. La frasca secca, le cui frondi ahhrucianate si levano in aria. Lot, stipula volans. E da questa similitudine si dicono fanfaluchcy le cose del tnondo fondate in aria. Ce mot, qui se dit en italien fanfaluche povar farfaluchcy flammèches, feuilles que le yent emporte, sornettes, dioùfanfalttcare, dire des fanfreluches ou des sornettes, vient defanfala -pour farf alla , autre mot italien qui signifie, papillon, d'où nous ayons fait parpail lots , dans le sens d'hérétiques , qu'on brùloit autrefois aussi facilement que des papillons qui s'approchent trop près de la chandelle. Cest par la même raison qu'on dit encore proverbialement sentir le fagot, pour dire être suspect d'hérésie y passer pour hérétique. Ces deux expressions viennent de la persécution qui s'éleva contre les protestants sous François P", « qui les faisoit suspendre à l'Estrapade sur des bûchers, pour donner à sa cour et savourer plus long-temps le plaisir barbare de leur supplice intermittent, et qui extermina par le glaive la population protestante de deux villes entières. » Le premier qui fut brûlé vif, par arrêt du parlement de Paris, fut Jacques de Pavanes, le 29 mars iSsS. Cette persécution dura trente-sept années consécutives. Rabelais y fait souvent des allusions. Ces fanfreluches, avec l'histoire de leur découverte, dit Le Motteux, pourront divertir ceux qui savent combien il s'en faut que tous les anciens manuscrits soient authentiques. » « Ce terme antidotées, dit l'abbé de Marsy, semble insiauer que le lecteur ne laissera pas de découvrir dans ces Fanfreluches quelques vérités qui serviront d* antidote et de correctif à tant d'iinpertinences apparentes. » Ce titre de Fanfreluches est le même que celui des Farfalloni de gli antichi historici notati del Lancellotti, Venise, i636, iii-8^; et semble expliqué et traduit par celui des Balivernes d'Eutrapel, Paris, i549, par Noël Dufail, un des premiers imitateurs de Rabelais, et qui, à son exemple, changea son nom en celui de Léon la Duljiy par anagranmie. "La blatte est un insecte domestique qui ronge , comme on sait, les étoffes et les livres. « Quand Rabelais, dit l'abbé de Marsy, ajoute que les lettres de cette prétendue généalogie étoient tant usées par vétusté y que a peine en pouvoit on troys recognoistre de ranc y et qu'il

46 LIVRE I, CHAR I. j ay cy dessoubz adjousté, par révérence de lan-^ tiequaille. y employa grands renfort de bezicles , il insinue par là combien il y a peu de fond à faire sur la plupart des titres généalogiques. Lbrscpi'il dit plus bas que les ratz et blattes, ou aultres malignes bestes ont brouté le commencement du petit traité des Fanfreluches, n'auroit-il point encore en yue les falsifications qui se commettent en matière de Chartres , de vieux diplômes et même de canons antiques, comme a fait un Gratien, et d'autres imposteurs insignes? »

antidotees, trouvées en ung monument anticque. COMMENTAIRE HISTORIQUE ET SOMMAIRE DE CE CHAPITRE. Ce petit poëme , où Fauteur a affecté d'être plus inintelligible encore que dans le reste de son roman ^ en est comme Tabrégé et le prologue général ; c'est un tableau historique des principaux événements des deux premiers reçues sous lesquels l'auteur a vécu , et une prophétie du r^;ne suivant , faite à l'imitation de celle de la quatrième églogue de Virgile , ou une énigme en prophétie, conune il intitule le chapitre lviii du livre I. Il a été jugé bien différemment par lès commentateurs, qui n'ont pas même essayé d'expliquer cette énigme qu'ils regardoient comque indéchiffrable , et se sont vengés de sa prudente obscurité par le mépris; trouvant plus court, comme bien d'autres, de mépriser ce qu'ils n'entendoient pas , que de chercher à l'entendre. Bernier, Le Motteux, La Croze, et l'abbé de Marsy, sont les seub qui en ont entrevu l'allégorie. L'abbé Pérau, dans son édition , s'est contenté d'en rapporter trois stances, u Tout ce qui est contenu dans ce chapitre, dit-il, est une critique dans le goût des prophéties de Nostradamns. Il semble que l'auteur, déjà si obscur dans la totalité

 de son roman , ait affecté d'être encore plus inintellig^ible dans ce poème , qu'il a sans doute forgé à plaisir pour embarrasser une certaine espèce de lecteurs qui se piquent mal-à-propos de subtilité. » L'abbé de Marsy en a retranché la moitié, parceque la lecture du reste ne devoit, en aucune manière, selon lui, intéresser la curiosité. Le Duchat, si prodigue de notes dans les autres chapitres, n'en a fait qu'un petit nombre, et toutes grammaticales, sur ce chapitre. ' M Cette pièce , dit-il , est un panneau tendu par Rabelais à ses lecteurs, qui se piqueront mal-à-propos de subtilité. Il auroit été lui-même fort embarrassé s'il lui avoit fallu déchiffrer ses Fanfreluches antidotées. On a beau dire qu'il les a qualifiées de la sorte , à cause de l'obscurité qu'il y a répandue, pour leur servir d'antidote contre le scandale qu'elles auroient causé, si elles a voient été plus intelligibles; je réponds qu'il prévoyoit fort bien que ce seroit cette obscurité même qui animeroit davantage les curieux k vouloir en pénétrer le mystère. Tel est le tour d'esprit de certains hommes, que plus les difficulté» sont grandes, plus ils recherchent l'honneur de les surmonter. Les prophéties de Nostradamus^ faites vraisemblablement à l'imitation des Fanfreluches, n'ont-elles pas trouvé des commentaires ? N'a-t-on pas vu diverses explications de la fameuse énigme de Bologne , jElia Lelia Crispis? Joseph Scaliger avoit coutume de dire que Calvin étoit bien sage de n*avoir poitit écrit sur V Apocalypse, Pour moi , sans comparer en profane les Fanfreluches avec l'ouvrage de saint Jean , je tiendrai toujours pour sages ceux qui n'entreprendront pas de les éclaircir. Permis d'y faire des notes grammaticales ; mais huée et dérision éternelle à quiconque en fera d'historiques, et, les ayant faites, les publiera, n Quoique Le Duchat, dans son orgueilleuse présomption, parle avec assez de mépris de ceux qui entrepren

GARGANTUA. 4g dront d'expliquer les Fanfreluches antidatées; quoique le dernier éditeur de Rabelais , à son exemple, prétende que tt c'est un véritable amphigfouri , dont il seroit ridicule de vouloir pénétrer le sens, » cela ne nous a pas empêchés d'en tenter non seulement l'explication grammaticale , mais historique : c'est au lecteur à décider si nous avons dissipé les ténèbres dont l'auteur s'est environné à dessein , et si nous avons trouvé, comme nous le croyons, le mot d'une énigme qu'il avoit tant d'intérêt à cacher. Au reste. Le Duchat lui-même , malg;ré l'espèce d'anathème qu'il lance contre ceux qui oseront chercher à percer ce mystère, ne peut s'empêcher plus bas de reproduire quelques explications données, dit-il, par les devineitrs^ et de citer quelques endroits de la lettre qui suit, laquelle n'a été publiée en entier qu'après sa mort, dans l'édition de 1741* Lettre de M. La Croze à M. Le Duchat, u Monsieur, je vais, puisque vous le souhaitez, mettre M par écrit ce que j'ai eu l'honneur de vous dire en conver« sation sur les Fanfreluches antidatées de Rabelais. Je ne « me vante pas de les entendre dans toutes leurs parties , «quoique je ne doute nullement que l'auteur avoit par-deu vers soi un sens historique , auquel l'obscurité servoit « d'antidote , à cause du danger qu'il y auroit eu à parler «plus clairement. C'est apparemment pour cela qu'il a «employé le mot Fanfreluches^ qui signifie souvent un « papillon qui périt par le feu , venant se brûler soi-même u à la chandelle. « n n'y a dans ce petit poëme qu'une stance qui me pa« roisse fort intelligible : sur les autres je n'ai que quelques tt conjectures dont je ne suis guère content ; cette stance est ttla sixième, qui ne peut être entendue que de Jean Hus u et du concile de Constance. I. 4

5o LIVRE I, CHAP. IL Pour les matter survint Q. B. qui clope. u Ce Q. B. est Jean Hus , dont le nom , écrit par ses lettres u initiales , I. H. , fait en grec (car ces deux lettres sont égaii lement grecques et latines) le nombre dix-huit. I. est lo, tt et H. 8. Q. B. est le même nombre en latin. Q. est la (I seizième lettre de Falphabet, et B. la seconde. Or, i6 et a a font i8; ce qui répond aux lettres initiales I. H., lues u selon l'arithmétique grecque. Q. B. qui clope , comme u qui diroit , qui claudiccU infide, expression des théologiens « scolastiques , pour désigner un homme qui erre dans la « foi. Au saufconduict des mystes sansonnetz. u Jean Hus vint à Constance , sous le sauf-conduit de l'emu pereur, et des mystes ou prélats , selon la signification du u mot grec mysta. Sansonnetz , jaseurs comme sont tous les u théologiens scolastiques. Le tamiseur, cousin du grand cyclope, Les massacra, chascun mousche son nez. H Polyphême, le grand cy clope, demeuroit au pied du mont (I Etna^ où sont , selon la mythologie y les forges de Vulcain. u Ainsi ce tamiseur est le feu , à qui les poètes donnent le ((nom de Vulcain. Il n^ a point de tamiseur plus prompt «que le feu, qui réduit tout en cendres, et qui effective((ment massacra Jean Hus et Jérôme de Prague. Chascun c(mousche son nez^ c'est-à-dire que Ton prenne garde à soi. En ce gueret peu de boulgrins sont nayz Qu*on n'ayt berné sus le moulin a tan. « En ce guéret, dans ce lieu , c'est-à-dire dans l'enceinte de « l'Église romaine. Peu de boulgrins sont nayz: il a paru peu a d'hérétiques. Vous savez que c'est ainsi que, dans les siè

 5i a des i4 et i5^ on a appelé ceux qui s'opposoient aux dog^a mes de TEg^lise romaine. Qu'on n'ayt berné sus le moulin a u tan, qu'on n'ait réduits en cendres. Courez-y tous et a l'arme sonnez, Plus y aurez que n'y eustes antan. « Courez à un concile que l'on promet, vous y serez traités u encore plus rudement qu'à Constance. u Je ne vous parlerai point ici de mes autres conjectures, a Vous les trouveriez peut-être frivoles, et je ne m'y oppo« serois pas. J'aime mieux vous les dire de bouche , lorsque u l'occasion s'en présentera. J'ai l'honneur d'être , etc. » Le Motteux n'a dit qu'un mot de cette énig^me , mais ce mot sufSt pour faire voir qu'il la croyoit comme nous pleine d'allusions aux affaires de la relig;ion. a Tout le monde, dit-il, savoit que Calvin ayant dédié son Institution chrétienne à François I«% en i5349 les bigots qui environnoient ce prince avoient artificieusement empêché qu'il ne la lût. Rabelais avoit lieu de craindre que son ouvrage n'eût le même sort ;^ et ce fut cette considération , au moins en partie , qui l'obligea à n'y produire ses sentiments que d'une manière mystérieuse. Aussi l'ouvrage fut-il lu au roi, en dépit de tous ceux qui le lui représentoient comme un livre hérétique... Les sentiments de l'auteur n'y sont pourtant pas tellement enveloppés sous l'allégorie que les gens d'esprit ne comprissent assez bien ce qu'il vouloit dire; car il n'y a pas jusqu'à ses Fanfreluches antidotéesy qui ne fassent apercevoir qu'il avoit en vue les affaires de religion, ainsi qu'il Tavoit dit lui-même dès le prologue. La première stance de ces Fanfreluches est un galimatias fait exprès pour donner le change à certains lecteurs ; mais on ▼oit clairement dans la seconde qu'il s'agit de Calvin et du pape. Le creux où l'on pêche aux gardons ^ c'est le lac de Genève. Je n'ai pas le temps d'examiner les stances suivantes. 4

5a LIVRE I, CHAP. IL Il y en a cependant quelques unes dont je crois que je pourrois donner l'explication. » De Missy, qui a traduit les remarques de Le Motteux sur Rabelais, et fait des contre-remarques, ajoute celle-ci sur cet endroit : n II faut convenir que le pape et quelqu'un des réformateurs y sont désignés assez intelligiblement; et que si Calvin y est traité de maroufle, c'est d'une manière ironique où l'on ne découvre rien moins que les sentiments d'un ennemi de la réformation. Rabelais étoit pour elle ; il écrivoit pour elle. » « En lisant Rabelais , dit l'abbé Pérau , il n'est guère possible de douter que l'auteur, dans le fond de l'ame , ne fût partisan de la nouvelle réforme ; et qu'il n'eût souhaité de tout son cœur la voir triompher en France , ainsi qu'il paroit au li V. I , chap. ii , et en d'autres endroits. Mais c'est parcequ'il étoit fâché d'être à4a-fois cordelier, bénédictin , et prêtre, et qu'ileût voulu redevenir laïque. Voilà la vraie source de tout ce qu'il a mis dans ses ouvrages en faveur de la religion réformée ; la vraie raison étoit dans son cœur, et non dans son esprit. » Bemier pensoit aussi que ce petit poëme , que nous regardons comme l'esquisse de tout le roman de Gargantua et de Pantagruel , étoit un tableau allégorique et satirique de l'histoire du temps. uGes Fanfreluches, dit-il, qu'il appelle antidatées , peut-être pour avertir de se garder des mangeries de la cour de Rome... ; c'est une excellente pièce, si on en avoit une bonne clef, et d'autant meilleure , qu'elle comprend toutes les affaires de l'Europe chrétienne. » « Voici une pièce , dit l'abbé de Marsy, d'un caractère fort singulier. C'est une énigme presque impénétrable ; et quiconque tenteroit de l'expliquer d'un bout à l'autre succomberoit infailliblement sous l'entreprise... Je supplie les lecteurs de ne point s'effrayer de son obscurité... qu'ils sachent que dans le siècle même de Rabelais , cette pièce etoit

GARGANTUA. 53 une énigme... Je ne pense pas tout-à-fait cependant comme Le Duchat, et, malgré l'obscurité qui régne dans les Fanfreluches, je suis persuadé qu'on peut y découvrir plusieurs allusions historiques. Ainsi les menaces de ce commentateur ne m'empêcheront pas de hasarder quelques conjectures sur les endroits qui m'ont paru plus intelligibles. » De Marsy cherche en effet à en expliquer quelques uns, mais il n'a réussi que pour celui qui regarde Calvin. Il rapporte ensuite la lettre de La Groze , pour donner quelque idée du dessein général de ce poëme, dont Le Duchat, dit-il , n'a pas jugé avec tout le discernement dont il étoit capable; et il ajoute: u II est surprenant qu'un aussi savant homme que La Croze ait borné à si peu de choses ses découvertes. Son commentaire arithmétique est cent fois plus obscur que le texte de Rabelais. Sans prétendre trouver les lettres I. H. dans la combinaison forcée de Q. B., il devoit se contenter d'appliquer les paroles du texte à Jean Hus , dont Rabelais se contente de désigner la personne, sans chercher à désigner son nom. » On verra plus bas que La Groze et de Marsy se trompent, et que cet endroit des Fanfreluches se rapporte au chancelier Duprat. Nous avons divisé ce poëme en trois paragraphes : le premier comprend les strophes qui concernent le régne de Louis XII; le second, celles qui font allusion au régne de François P"; le troisième, celles de la prophétie relative au régne de Henri II.

COMMEtîTAIRE HISTORIQUE DE LA PREMIÈRE STROPHE. Il est venu le grand vainqueur des Cimbres , c est-à-dire Jules II , vainqueur des ennemis du saint-siège ; il sembloit passer par Fair, pour la rapidité de sa course. On a rempli toutes les oreilles du bruit de sa venue. Dès que le sol de la Grande-Bretagne fut arrosé d'une pluie de beurre et de fromage qu'il y fit tomber, l'île entière s'écria : « Hé ! de grâce , secourez-le , car sa longue barbe est toute chargée de sueur et de poussière, ou, pour le moins, prétez-Iui aide et assistance. » O î i? enu ' le grand dompteur ^ des Cimbres, : : ' sant par Taer, de paour de la rousee, * Cest-à-dire, Voici vena le grand dompteur des Cimbres , Passant par l'aer, de paour de la rousee , De sa venue on ha remply les timbres. Le beurre fraiz, etc. Les premières lettres de ces quatre vers manquent , parceque les ratz et blattes, ou aultres malignes bestes, en avoyent brousté le commencement. Mais on devine bien que c'est une supercherie de Vanteur, pour rendre plus vraisemblable la découverte de ce petit poè'me en ung monument anticque, et pour ôter au lecteur toute envie d*y chercher des allusions aux affaires du temps, ce qui ne lui a que trop généralement réussi. On reconnoitra facilement, dit le dernier éditeur, que Rabelais a supprimé à dessein le commencement de cette pièce , pour en augmenter l'obscurité, et tourmenter la curiosité du lecteur. * * Bemier croit que ce qu'il dit du grand dompteur des Cimbres doit s'entendre des victoires de Charles-Quint sur les Allemands.

GARGANTUA. 55 Z . sa venue on ha remply les timbres, : ! . beurre fraiz ^, tumbant par une housee ^, Biais c'est évideinment Jules H, cpii, ii*ëtaiit «lors que simple ëréqae, ht eoToyë par le pape Sixte lY, son oncle, à la tête des troupes ecdésiastiques, contre les rëroltés en Otnbrie, qu'il dompta. • Il fit • même passer an fil de l'épée les habitants de la ville de Spolete • capitale de l'Ombrie. • Fie de Laurent de Médicis^ par William Roscoé, tom. I , chap. in , p. i86. « Joies II, dit le Dictionnaire historique , lut honoré de la pourpre en 1 47 1 9 par le pape Sixte lY, son oncle , qui lui confia la conduite des troupes ecclésiastiques contre les peuples réroltés en Ombrie... Ayant succédé à Pie III, en i5o3, il se fit appeler Jules (son nom étoit Julien de La Rorère). Comme il aroît les inclmations fpierrières , ses emiemis répandirent qu'il aToit pris ce nom en mémoire de Jules César. Tout entier aux armes et à b politique, il ne chercha, dans la puissance spirituelle, que le moyen d'accroître le pouvoir temporel. 11 jeta un jour dans le Tibre les cle£i de saint Pierre , pour ne se servir, dit^ , que de Fépée de faint Paul ; et on lit , dans la vie de Michel-Ange , un second trait semblable qui confirme le premier. Le pape Favoit chargé de jeter en fonte sa statue. L'artiste le modela en terre. Ne sachant que mettre dans la main gauche du pontife, il lui dit : « Voulez-vous , saint-père , que je vous fasse tenir un livre? — Non , répondit le pape ; une épée : je la sais mieux manier. » Voy. aussi Bayle , sur ce pape guerrier. Mais c'est sur-tout pour avoir dompté les Vénitiens, que Jules II avoit excommuniés, et auxquels il donna F absolution moyennant une partie de la Romagne, après la fameuse ligue de Cambrai, ourdie contre eux par lui en i5o8, avec Louis XII, qui les vainquit en 1609, il Agnadel, et avec Fempereur Maximilien et le roi d'Arragon, que Rabelais le nomme ici le grand dompteur des Cimbres: les Cimbres, tgBÛ avoient envahi le pays des Vénétes, ayant été également domptés par Bfarius, Fan 65a de Rome. « Les auteurs, dit Pelloutier, Hist. des Celtes j tom. I, pag. i63 (en citant Etienne de Byzance et Pline, liv. m , chap. XIV), placent les Cimbres non seulement dans la prorince qui a conservé le nom d'Ombrie, mais le long du P6, dans le pays de Venise. » Allusion plaisante à cette galéasse, chargée de fromages* de I*

56 LIVRE I, CHAP. II. Duquel quand feut la grand' mer arrousee ^, Cria tout kault : Hers^, par grâce, peschez le, jambons, de vins, etc. , ique Jules II envoya au roi d'Angleterre, pour Tentraîner dans la guerre contre Louis XII. « Jules II, dit le même Dictionnaire que nous venons de citer, n'ayant plus besoin des François (contre les Vénitiens ses ennemis), qu'il n'aimoit pas d'ailleurs, parcequ'ils avoient traversé son élection au pontificat, pour y porter le cardinal d'Amboise, se ligua contre eux la même année (en i5io), avec les Suisses, avec le roi d'Arragon, et avec Henri VIII, roi d'Angleterre. Il n étoit pas de l'intérêt des Anglois de faire la guerre à la France; ils y furent entraînés par une galéasse chargée de vins grecs, de firomages et de jambons, que le pape envoya à Londres, précisément à l'ouverture du parlement. Le roi et les membres du parlement, à qui l'on distribua ces présents, s'empressèrent tous de servir le ressentiment du pontife. Le pape , ne trouvant aucun prétexte de rupture ouverte avec Louis XII, lui fit demander quelques villes sur lesquelles le saint-siège prétendoit avoir des droits : Louis les refusa et fut excommunié. Le pape assiégea la Mirandole en personne. On vit ce pontife septuagénaire , le casque en tête et la cuirasse sur le dos^ visiter les ouvrages, presser les travaux, et entrer en vainqueur par la brèche, le 20 janvier j5i i. Sa fortune changea tout-à-coup. Trivulce, général des troupes françoises, s'empara de Bologne. Les Bolonois renversèrent et mirent en pièces, après l'a"voir tramée dans la boue, la statue de Jules II, ouvrage de MichelAnge. Les débris servirent au duc de Ferrare, à la fonte d'un canon, auquel il donna le nom de Jules. La tête de cette statue fut conservée, et on la montra pendant long-temps, comme une curiosité, dans le musée de Ferrare, avec les vers suivants : Qab , qu6 tam trepidus fugis viator, Ac si te Furiaeve Gorgonesve Aat acer basiliscus insequantur? Non hk Juliug , at figura Julii est. L'armée papale et celle des Vénitiens furent mises en pleine déroute. Jules II, obligé de se retirer à Rome, eut le chagrin de voir, en passant à Rimini, les placards affichés pour intimer l'indiction du concile général de Pise. Louis XII, excommunié, en avoit appelé à

GARGANTUA. 67 Car sa barbe est presque toute embousée 7 ; Ou, pour le moins, tenez luy une eschelle® , cette assemblée qui inquiéta beaucoup le pape. Après diverses citations, il fut déclaré suspens par contumace, le ai avril i5i2. Ce fut alors que, ne gardant plus de mesure, il mit le royaume de France en interdit, et délia les sujets du serment de fidélité. Louis XII irrité, fit excommunier à son tour le pape, et fit battre des pièces de monnoie qui portoient au revers : Perdant Bahylonis nomen. Jules II opposa au concile de Pise celui de Latran. Mais une fièvre lente l'emporta le ai février i5i3, à soixante-dix ans. » Cest de ce pontife que Budée, contemporain et ami de Rabelais, a dit, liv. IV, de Asse: • Enimi vero visendum spectaculum, patrem non mode sanctissimum, « sed etiam senio et canitie spectabdem, quasi ad tumultum gatiicum «è Bellonae fano suos evocatos cientem, non trabéa, non augustis « insignibus venerandum , non pontificiis gestaminibus sacrosanc« tum, sed paludamento et cultu barbarico conspicuum : sed furiali « (ut ità dicam) confidentia succinctum , fulminibns illis brutis et « inanibus luridum , eminente in truci vultu cultuque spirituum atro« citate. » Rabelais lui-même signale plus tard, ouvertement, les furies du pape Jules II. Voy. liv. IV, cbap. xii. Il y eut à Tours, en 1 5 1 o, un concile sur les mauvais traitements que les François recevoient de ce pape et sur les mesures qu'on devoit prendre à ce sujet. Il y eut aussi, en i5ii , un jeu du princje des sots et de la mère sotte, exécuté aux halles de Paris , par ordre de Louis XII, dans lequel Jules II et la cour de Rome ctoient représentés et joués sous les noms de prince des sots et de mère sotte. Voy. Dulaure, tom. Il, pag. 544. * Cest-à-dire par une ondée. Il dit de même, liv. II, chap. xxxii, furent saisis d'une grosse housee de pluie. Au lieu duquel mot on lit horée dans Nicod, pour une pluie d'une heure, ou environ, pluviosa tem pestas ad horam durons, vel circiter. On a dit aussi houssée dans la même signification; et tous ces mots viennent de horata par cormption et par le changement de la lettre r en 5^ si familier au menu peuple de Paris, d'Orléans, et de quelques autres villes du royaume. (L.) — On appelle encore à présent, dit Bemier, dans quelques endroits de la France, housée, une pluie imprévue, proroptie, et qui

 n'est ni universelle, ni de durée. Il croit que ces timbres remplis de beurre frais par une housée sont probablement la figure d'une fertilisation de la Hollande par les pluies. Ailleurs il dit que cette housée est relative aux Flamands, qui sont de grands mangeurs de beurre ! ^ * Bemier lit ta grand'mere, et y voit F Allemagne , sans doute parceque les anciens la regardoient comme Yofficina gentium. Il importe peu, selon Le Duchat, qu'on lise lagrancTmer, comme dans Fédition de Dolet, i543, ou la grand'mere, comme dans presque toutes les autres, parceque la première de ces leçons ne rend pas ici le sens plus clair que la seconde, ni la seconde que la première. « La gran(f mère, dit-il, est une expression énigmatique pour signifier la terre. Grand'mer, mare magnum, dans le style des anciens canonistes, signifie la vaste mer des dispenses et des indulgences. » Mais gréant' mère ne signifie point ici la terre, ni grand'mer la vaste mer des dispenses et des indulgences, comme il le prétend; et il n'est point indifférent, comme il le croit, d'adopter Tune ou l'autre leçon. D'après la note précédente, cette grand'mer doit être l'Océan, par opposition à la Méditerranée, d'où étoit partie la galéasse chargée de beurre, puisque la Grande-Bretagne, où elle est envx>yée, est située dans l'Océan. Il se pourroit cependant qu'il fallût lire grand'mere^ et entendre ici la Grande-Bretagne , qui se prétend la mère des nations; car l'île nommée Mona par les Romains dans Tacite, Mon en gallois, Anglesey en anglois, se vante, d'après un proverbe gallois et quatre vers latins d'Owen, d'être la mère des Gallois, qui se disent les anciens Britanni: Mon mam Gimri, dit ce proveAe, c'est-à-dire Mon ou Mona, est la mère des Gambriens, et non pas des Gimbres, comme traduit Le Pelletier au mot Mam de son Dictionnaire bivton. Cymri, en construction Gymri, nom que se donnent les GaUois dans leur langue, vient du gallois cym, qui signifie avec, en composition, et brOy pays, ceux qui sont du même pays, et n'a pas de rapport par conséquent au nom des Gimbres y qui a une tout autre origine; ce qui est d'ailleurs confirmé par ces vers latins d'Owen , où Çymri est traduit en latin par Cambri, et non par Cimbri: Donec quae mater Cambrorum Mona vocatur, Insala, quam Taciti non tacaére libri... et par ces deux vers-ci d'un autre poëte latin postérieur à Owen, qui

 viyoit sous notre Henri IV : Est Mono Cambforum mater Mammona patatur : Nam Mon mam Gimri lingua britanna docet. Rabelais ne devoit point i^orer cette ancienne prétention de la Grande-Bretagne et de Tile de Mona; mais nous n*en persistons pas moins à croire qu'il faut lire la grancTmer, et qu'il s'agit de la grande mer oîi est située File de la Grande-Bretagne : c'est ainsi que dans le livre des Métamorphoses d'Oride, en vers françois, par Clément Marot, on lit deux fois, les grantfs mers, pour les grandes mers: c'étoit le langage du temps. * Messieurs. Ce mot doit être l'allemand herr, seigneur, ou le latin herus, maître, francisé et mis au pluriel : c'est un titre d'honneur que Rabelais donne aux maîtres pêcheurs, matelots ou mariniers. Il se sert, sept vers plus bas, du mot françois seigneurs, comme pour expliquer ce mot latin et allemand. ' * Cest-à-dire souillée, couverte de bouse on de boue. Ce qui prouve qu'il s'agit ici de Jules II, c'est que Rabelais nofis le représente avec une grande et bougrisque barbe, dans le chapitre xxx du livre II, en le nommant sans détour par son nom : « Le pape Jules, y dit-il, es• toit crienr de petits pastez, mais il ne portoit plus sa grande et « bougrisque barbe. » « Il portoit encore la barbe longue en 1 5 1 2 , remarque Le Duchat sur ce dernier passage, s'il est vrai, comme on le dit, tom. III, p. 188 des Lettres de Louis Xll, que, sur la nouvelle de la reprise de Bresse par les François, il se l'arracha de rage. Apparemment que, pour prévenir de semblables effets de sa colère, il se fit raser ensuite, puisqu'on veut que, sur la nouvelle de la victoire des François devant Ravenne, dans la même année, il laissa de nouveau croître sa barbe, jusqu'à ce qu'apprenant que cette victoire avoit miné leur armée et leurs affaires en Italie, il recommença à se faire raser, et continua jusqu'à sa mort. » Voy. le Julius redivivus. WiUiam Roscoë dit qu'il laissa croître sa barbe pour inspirer par cette singularité un nouveau respect aux peuples. Voy. Vie de Léon X, tom. II, p. 161. * Tenir l'échelle ou le pied de l'échelle à quelqu'un, de peur qu'eUe ne glisse, c'est, comme on sait, l'aider, le secourir dans une entreprise. 1

 COMMENTAIRE HISTORIQUE DE LA DEUXIÈME STROPHE. Bien des gens disoient que baiser humblement la pantoufle du Pape Jules II , valoit mieux que de pratiquer des austérités ; mais il survint un rusé personnage , échappé du lac de Genève , qui dit à tout le monde : « Pour Dieu , messieurs , gardons-nous de 1 e« véque de Rome ; il y a ici anguille sous roche , et nous trouve« rons , si nous y regardons de près , qu'il a le fond du cœur rem« pli d'erreurs et de vices. » Aulcuns disoyent que leicher sa pantoufle Estoit meilleur cjue guaigner les pardons : Mais il survint ung afFecté marroufle \ Cest-à-dire un rusé matou. Affecté est rendu dans Nicot par astutus, vafer, veterator; et, dans le Dictionnaire françois-anglois de Hollyband, un gros maroufle signifie proprement un gros chat. Ce mot vient de marculphus, d*où on a fait aussi marcou dans le même sens. Il s'agit de CaKin. « Ce maroufle, dit Tabbé de Marsy, sorti du creux où l'on. pèche aux gardons, c'est-à-dire du lac de Genève, ressemble fort à Calvin, qui, voyant qu'on veut baiser la mule du saintpère, crie de toute sa force : Pour Dieu, gardez vous en, V anguille y est: Latet anguis in herba. Ces paroles glacent d'efiroi le pontife : Je, disoit-il, sens le fond de ma mitre si froid qu autour me morfond le cerveau. » « On aperçoit bien , dit Bernier, la raillerie , un peu libertine, à la vérité, où il est parlé à* un affecté maroufle, sorti du creux oîi Von pèche aux gardons; mais comme ce creux est Genève, située sur le lac, elle ne tombe pas moins sur Calvin, qui s'y retira) que sur le pape; et non pas sur le duc de Savoie, dépouillé de cette seigneurie. » Ces lardons lancés à Calvin par Rabelais, en passant, sont, comme le remarque le traducteur de Le Motteux, une suite de personnalités assez connues, et ne prouvent point qu'en l'attaquant, il attaquoit le calvinisme ou la réformation en général : ils pouvoient I

GARGANTUA. 6i Sorty du creux où Ion pesche aux gardons ', Qui dist : Seigneurs, pour dieu nous engardons"^, servir à donner le change à certains lecteurs. Il n y a rien que de fort probable, ajoute-t-il, dans ce qui vient quelques lignes plus bas : savoir qu'il s'agit de ce même réformateur, en qualité d'habitant de Genève... On auroit beau objecter que le lac de Genève n'est pas le seul ereux où Von pesche aux gardons, et que Calvin, qui n'étoit point Genevois , étoit encore moins un homme sorti du lac de Genève , cela n'empécheroit pas que Rabelais ne pût avoir eu intention de désigner et Genève et Calvin. Rabelais maltraite encore Calvin en deux autres endroits. Dans le prologue du livre II, itle traite de prédestinateur et SimposteuTy mais sans le nommer. Dans le chapitre xxxii du livre IV, il dit ouvertement qu'Antiphysie « engendra les demoniacles Calvins, • imposteurs de Genève, les enraigez Putherbes. » Quoique Calvin n'ait conmiencé à débiter sa doctrine qu'en i534, il s'étoit fait connoitre par son commentaire in-4** sur le Traité de la Clémence de Senèque, dès i53a; et, dès Tannée suivante, étant logé à Paris au collège de Fortet, il fut recherché et poursuivi comme soupçonné d'avoir eu grande part à la oomposition d'une harangue de Michel Cop, recteur de l'université, laquelle étoit pleine de la doctrine des nouveaux réformateurs : il s'enfuit et se cacha en Saintonge. Il sortit plus d'une fois de sa retraite pour aller prêcher la nouvelle doctrine dans les environs, et même à Poitiers, où il eut de très grands succès. Il retourna à Paris, et fut bientôt obligé d'en sortir de nouveau. Il se retira à Bâle, en i534, ^^ y pubUa son Institution chrétienne en i535, la même année où Rabelais publia son Gargantua^ alla à Genève, où la réforme venoit d'être établie, revint à Paris en i536, et retourna à Genève dans la même année. Cest donc lui certainement que l'auteur veut désigner ici ; et il n'est pas étonnant qu'il le ti^aite injurieusement , puisque Calvin, après avoir d'abord méprisé Rabelais, finit par se déclarer contre lui dans la première de ses lettres, en i533, époque où le livre II avoit déjà paru, selon Le Duchat, tom. II, p. i5et3ii, in-4°. Dans un opuscule intitulé de Scandalis, publié en fîrançois en i55o, il prétend que l'église romaine ne devoit jamais lui pardonner ses impiétés. Il importe cependant d'observer que ce détracteur de Rabelais avoit commencé par applaudir aux coups qu'il por

62 LIVRE I, CHAP. II. L'anguille y est, et en cest estau musse ^. La trouverez (si de près reguardons) Une grand' tare ^ au fond de son aumusse ^. toit aux superstitions romaines, et que dans le principe il disoit'de lui, comme d'Érasme, qu'il a^oit goûté un peu du pain de la vérité. ^ * Cest le lac de Genève. On sait que Calvin établit à Genève le siège de sa réforme , et y mourut en 1 564^ * Voxkt gardons-nous-en bien ; c'est-à-dire^ gardons-nous de baiser la mule du pape; et non pas on nous en donne h garder, on nous en fait accroire, comme l'expliquent ceux qui lisent, nous en gardons. * * L'anguille y est, et se cache en cette boutique. « Si ce n'étoit qu'estou musse rime mieux qvCestan musse avec aumusse, qui finit le hnitain, je croirois, dit Le Duchat, qu'il faudroit lire et en cet estan musse, le mot étang, stagnum, se rapportant mieux à anguille qu'estau cui étau, stallum. » Gomme une anguille ne se musse pas dans un étau, mais dans un étang, il semble en effet, au premier aperçu, et d'après l' avant-dernier vers, qu'il s'agit d'un étang et non d'un étau; que cet étang est le creux oii Von pèche aux gardons, c'est-à-dire le lac de Genève. Mais c'est le contraire : Rabelais entend ici ce que les protestants nommoient la boutique du pape. La preuve que nous en avons, c'est i** qu'on appeloit stallum, et qu'on appelle encore étau^ une petite boutique, soit fixe, soit portative, où on étale du poisson, de la chair de boucherie, des fruits et autres menues denrées; c'est 2** qu'on appelle aussi boutique les bateaux où l'on nourrit du poisson, en attendant qu'on en ait le débit. Voyez le Dictionnaire de Trévoux^ à ces deux mots. De Marsy l'a entendu et expliqué de même. "^ * Au propre , tare signifie vice, défectuosité; au figuré, les erreurs dont Calvin accusoit le pape. ^ L'aumusse est une fourrure dont les gens d'église, les chanoines, les chapelains, et les chantres, se couvrent la tête et même le visage, et qui semble ainsi favoriser l'hypocrisie; le fond de l'aumusse est donc ici le fond du cœm*. Voy. l'étymologie de caphard, note i â du chapitre premier.

The text on this page is estimated to be only 24.73% accurate

GARGANTUA. 63 COMMENTAIRE HISTORIQUE DE LA TBOUIÈME 8TBOPBE. Quand Jules II eut pris connoissance du concile de Pise , tenu contre lui , il s*en moqua comme des cornes d'un veau. Mais disoit-il , « je sens que Fâge et les infirmités me gèlent le sang. • On essaya de vains remèdes pour le guérir ; il se résigna à garder le coin du feu , pourvu qu'on donnât à la France un autre roi qui fît taire ses ennemis ohstinés. Quand feut au poinct de lire le chapitre % On n y trouva que les cornes d ung veau ^ . Je, disoit-il ^, sens le fond de ma mitre Si froid qu autour me morfond le cerveau * On leschaufiPa d'uog parfum de naveau 4, Et feut content de soy tenir es atres ^, f * Cest le concile de Pise , que Louis XO étoit parvenu à élever contre Joies H, qui s'en moqua en mettant le royaume de France en interdit, et en lui opposant le concile de Latran. Voy. Gamier, Viede Louis Xr/, tom. XXII, p. 2aB et suivantes, et les Chroniques de Belleforest, p. 444? verso, an i5o4. ** Pour exprimer la foiblesse, Fimpuissànce du concile de Pise contre le pape Jules H. ' * An milieu de ses grands projets, ce concile le glaça defirof , et il sentit l'alFoiblissement de ses forces, puisqu'il mourut peu de temps après d'une fièvre lente, malgré tous les secours de la miédecine. Voy. le Dictionnaire historique, au mot JvLfis II. ^ De remèdes sans vertu. ' * Cest-à-dire au coin du feu. Jules se résigna à souffrir, poumL qn'oD donnât à la France un autre roi que Louis XII. Voy. Bayle, au mot Jules H. (

64 LIVRE I, CHAP. II. Pourveu qu on feist ung limonnier^ nouveau A tant de gens qui sont acariâtres 7. ^ * Cest-à-dire un nouveau roi, assimilé ici au premier cheval de fatig[ue d'un chariot, au cheval de limon ou timon. Jules II poussa même alors la passion jusqu'à excommunier Louis XII et ses alliés. Voyez la Chronique de Belleforest, fol. 444^ verso. — « Il voulut (Jules II), dit Guichardin, engager le roi d'Angleterre à déposer Louis XII , et à donner le royaume au premier qui pourroit le conquérir. » Voyez Bayle, au mot Jules II. Ce limonnier nouveau est donc François l'T, successeur de Louis XII : Rabelais le désigne ainsi par allusion au nom de grande jument qu'il donne à Diane de Poitiers sa maîtresse , et peut-être à son mari, le grand sénéchal ^ qu'il carac> térise par une tête de cheval, dans les songes drolatiques, en suivant la même figure. Un tableau en médaillon, peint en émail, qui étoit au Musée des Petits-Augustins , et que M. Le Noir attribue au Primatice, représente Henri II à cheval, et Diane de Poitiers assise en croupe, le serrant de ses bras, avec cette inscription : Le portrait au naturel du dessin de Raphaël y du roy de France Henri II , accompagné de madame Diane de Saint-Vallier , duchesse de Falentinoîs, allant h la chasse; faict en Van mil cinq cent quarante sept, ^ * Ces acariâtres étoient tous ceux qui, en France , tenoient contre le pape.)

»/ GARGANTUA. 6: COMMENTAIRE HISTORIQUE DE LA QUATRIÈME STROPHE. Les membres du concile de I^atran n y parloient que du trou de saint Patrice, et de tous les trous d'enfer, contre leurs ennemis, trous qu ils auroient mieux fait de fermer, que de s'enrhumer à les ouvrir ; car il scmbloit impertinent de les voir ainsi se moquer de tout le monde , tandis qu'ils pouvoient faire tourner ces objets de superstition au profit de l'Église. Leur propos feut du trou de sainct Patrice % De Gilbathar, et de mille aultres trous ^ ; * * Jules II , furieux de se voir traverser dans ses desseins par le concile de Pise , mit le royaume de France en interdit , exconununia Louis Xn, et ouvrit contre lui et ses alliés, dans le concile de Latran, qu'il convoqua pour cela, tous les trous de l'enfer. Voyez Garnier, Fie de Louis XII ^ tom. XXII, p. 828, 343 et suivantes; et les Chroniques de Belleforest, pag. 444? verso. On sait que les trous de saint Patrice, de Gibraltar, et autres de ce genre , d'après les romans pieux, étoient des cavernes qui conduisoient de ce monde-ci dans le purgatoire et l'enfer, et que ceux qui avoient la foi et le courage d'en faire le voyage y obtenoient, dès cette vie, le pardon de leurs fautes, quelque énormes qu'elles pussent être. Voyez les Mémoires de l'Académie celtique^ tom. V, pag. 102. «Ce qu'il avance du trou de saint Patrice, est peut-être, dit Bemier, une raillerie de ce que des visionnaires ont pensé ou écrit du purgatoire , peu conforme à la doctrine des pères et des conciles. » Ce trou de saint Patrice, dit l'abbé de Marsy, que certaines gens veulent réduire à cicatrice y c'est-à-dire boucher, pourroit bien être le purgatoire dont les protestants nient l'existence. * Ce trou, c'est le détroit de Gibraltar, appelé, liv. I, chap. xxxni, Vestroit de Sibylle , parceque ce détroit est dans le voisinage de la ville de Séville, nommée Sibylle dans nos vieux romans. (L.) I. 5 \

66 LIVRE I, CHAP. IL S'on les pourroit réduire a cicatrice, Par tel moyen que plus n eussent la toux ^ : Veu qu'il sembloit impertinent a tous Les veoir ainsi a chascun vent baisler4. Si d adventure ilz estoyent a poinct clous ^^ On les pourroit pour houstaiges bailler^. ^ * C'est qu'en effet, lors de la tenue de ces deux conciles, il régna en France des rhumes et des coqueluches si dangereuses, qu'ils en furent suspendus. Voyezles C/iront^ue^deBeUeforest,p. 444» recto. ^ A chacun vent bâiller, bâiller à tous les yents. Il ne faut pas confondre baisler avec bailler qui suit : baisler a ici, ainsi que chap. ii et XVI, le sens d*oscitar€^ bâiller; tandis que bailler signifie tradere, livrer , mettre en main. ^ Cest-à-dire, si ces trous étoient clos à point, bien bouchés» ^ On les pourroit donner pour gages. Hostage, ou ostage, vient d^hosty ou ost, qui vient à'hostis. Host, ou ost, signifie camp , armée. De là hostage ou ostage, hostaginm, dans la signification de ce qui se donne à l'ennemi vainqueur pour la sûreté de la foi promise par le vaincu. Les éditions de iS^2 et 1 547 écrivent ostage; celle de i553 houstage. (L.)

The text on this page is estimated to be only 22.50% accurate

GARGANTUA. 67 S IL RÉGNE DE FRANÇOIS I". COMMENTAIRE HISTORIQUE DE LA CINQUIÈME STBOPBE. Lors de Y arrêté ou concordat du roi avec le pape , le corbeau , c est-à-dire Maximilien , fils de Louis Sforce, le Maure, fut vaincu et dépouillé par François I*'*. « Quoi! dit Minos ou le parlement, • je ne suis jamais appelé pour les affaires importantes , comme ■ on y appelle tant d'autres , et puis on veut que je m'amuse à ■ approvisionner Paris d'huîtres et de grenouilles ? Je me donne * au diable si je prends de ma vie le moindre souci des bateaux ■ qui y transportent des provisions. • En cest arrest le courbeau ' feut pelé ' Par Hercules^, qui venoit de Libye ^. ' * Maximilien étoit fils de Louis Sforce, surnommé le Maure ou rÉthiopien; cest à ce surnom que celui de corbeau fait allusion. Voyez le Dict. hist. au mot Sforce (Louis). Nous renvoyons à ce dio" tionnaîre, parcequ*il est sous la main de tous les lecteurs. * * François I**^, après avoir dépouillé du duché de Milan ce Maximilieu, le fit prisonnier, et Temmena en France, où il mourut comme son père. Voyez le même dictionnaire, au mot Sforce (Maximihen). ' * Dans cet Hercule qui venoit de Libye ^ Bemier voit, à travers les obscurités, dit-il» que Fauteur a semées, Charles- Quint revenant de Texpédition d'Afiique. Mais ce doit être François I**^ , FHercule de son temps, qui revenoit du Milanois, où régnoit, quand il y entra ^ Sforce, surnommé le Mawe. On lui donnoit le nom ^ Hercule^ et le surnom de grand y tant à cause de sa stature que pour sa victoire de Marignan, qu'on appeloit une bataille de géants : C'en un César quant an fait de bataille , Ub preux Hector, un puissant Hercules , £t de loi nn poète son contemporain, dans l'Épître du traveneur de^ 5. I

68 LIVRE I, CHAP. II. Quoy ! dist Minos ^, que n'y suis je appelé? Excepté moy tout le monde on convie. Et puis Ion veult que passe mon envie votes périlleuses f à Èléonore d! Autriche , seconde épouse de Fran-^ çois I^", p. I . Benvenuto Gellini F appelle presque toujours , dans ses mémoires, le grand roi. Pierre de L'Estoile commence ainsi les siens : M Le grand roy François, père et restaurateur des bonnes lettres ^ succéda au bon roi Louys, père du peuple, au commencement de janvier i5i5. » Dans les contes d*Eutrapel, un personnage rappelle que le grand roi^ grand de nom, de cœur, et de taille, grava son nom François sur une cloche, beaucoup plus haut qu'aucun autre homme ne l'auroit pu faire. Rabelais lui-même le nonmie le grand cyclope y dix vers plus bas, /e roy megistej le grand roy^ en divers endroits ; et M. Le Noir dit qu'il de voit avoir près de six pieds , d'après la longueur du tibia qu'il avoit mesuré, à l'exhumation de son tombeau. Cest donc par allusion à sa haute stature sur-tout que Rabelais fait de François V un Hercule et le géant Gargantua. Cest sans doute aussi par allusion à ce surnom que l'hôtel qui étoit à l'angle de la rue des Grands-Augustins et du quai, et qui portoit en i499 ^^ nom d'hôtel de Clérieu^ prit celui d'hôtel d'Hercule^ après que François l" l'eut donné au cardinal Duprat; et non pas parcequ'on y voyoit des peintures représentant les travaux de ce demi-dieu : le courtisan ne les y aura fait peindre que pour flatter le héros de Marignan. ^* Allusion à l'Hercule de Libye, cité aussi dans le Cymbalum mundi, dialog. iv, p. 1 69. La Libye comprenoit l'Ethiopie et la Mauritanie; l'auteur en fait plaisamment la patrie de ce Maximilien, à cause des surnoms d'Éthiopien et de Maure que portoit son père : ainsi la Libye est ici pour le Milanois. ^* Cest le parlement de Paris, que François I" ne consulta ni dans son concordat avec le pape, ni en d'autres occasions, et aux remontrances duquel il n eut aucun égard. Voyez Gamier, f^ie de François I^r^ tom. XXIII, p. i5i et suivantes. Bemier voit dans Minos le prince d'Orange : « Quant à Minos, dit-il , je n'ai pas peine à croire que c'est le prince d'Orange; si Rabelais a ^xx prévoir sa révolte. » Quelle pitié!

The text on this page is estimated to be only 29.47% accurate

GARGANTUA. 69 À les fournir d'huytres^ et de grenoilles : Je donne au diable , en cas que de ma vie Preigne a merey leur ventre de quenoilles7. ^ * Le parlement étoit alors chargé de F approvisionnement de Paris. y oyez ¥ Encyclopédie y au mot Chambre de la Marée. ^ Le mot de quenoille, dans le vieux langa^^e, signifioit un bateau de pêcheur servant aux approvisionnements de bouche. Voyez VEn" cyclopédie , au mot Quesouille. Bemier confond quenoilles avec grenoiliesy et dit que les HoUandois sont les ventres de gi*enouilles !

 Pour mater les membres du parlement, survint Duprat, le chancelier, qui clope, qui chancelle; avec les bulles de la cour de Rome. Louis de La Trémouille , grand chambellan , anéantit les membres du parlement, en leur intimant les ordres absolus du roi pour Tenregistrement dii concordat. « Que chacun , sous ce « régne, prenne garde à soi, car il y a, dans ce pays, peu de bou« grès ou hérétiques qu on n ait fait passer par les supplices. Gou« rez-y tous , et sonnez Talarme ; vous verrez encore aujourd'hui « plus de ces scènes d'horreur que par le passé. » Pour les matter ' survint Q. B.* qui clope , Au saufconduict des mystes sansonnetz^. ' * Cest-ànlire, pour mater les membres du parlement. Il ne faut qu'ouvrir T histoire du temps pour voir dans quels termes durs et humiliants le chancelier Duprat leur parla, de la part du roi, pour les forcer à enregistrer sans délai TaboUtion de la pragmatique sanction, et le concordat qui avoit été rejeté non seulement par le paHement, mais par l'université et par le clergé. Voy. Gamier, Vie de François I*", tom. XXIII, p. 179. ^ * Q. B. pour qui boite : jeu de mots, digne de Rabelais, et sur le mot chancelier^ qui chancelle, qui boite, qui clope , et sur celui qui Tétoit alors. En effet le chancelier Duprat, que ce jeu de mots désigne, étoit pourvu d'un embonpoint qui ne le laissoit marcher qu'avec beaucoup de peine : il canetoit, comme on dit. Voy. Moreri, au mot Prat (du). Varillas, Hist. de François /«", liv. VII, p. 24^

GARGANTUA. 71 Le tamiseur^, cousin du g^rand Cyclope^, Les massacra^. Ghascun mousche son nez. « Oui, c'est Dnprat, nous écrit M. Engébe Salverte, à qui nous ayons «ommiiJiîqaé cette note : reçardea. dans un miroir, en renversant le papier où tous aurez ëcrit les deux lettres q 6, tous trouverez dp, initiales de du prat , tournées de gauche à droite, et renversées. Sans même se donner la peine de recourir au miroir, on opère la même métamorphose, en les regardant au travers du papier renversé. » Cette remarque est très ingénieuse, mais Rdselais auroit écrit les lettres initiales Q. B., dans le texte, en minuscules, au lieu de les mettre en capitales. Le saufconduict est la bulle du concordat et de Taboliti^n de la pragmatique sanction; les myste's sansonnets sont les pères du concile de Latran, qui approuvèrent cette bulle. On a vu plus haut que La Groze pensoit que ce sauf*conduit étoit celui accordé à Jean Hns, par fempereur Sigismond, pour venir se défendre au concile de Constance, en 141^9 et que le% mysles sansonnetz étoient les pères de ce concile; que les deux lettres initiales Q. B. , ayant en latin la même valeur numérique que les deux lettres I. H. en grec, initiales de Jean Hns , Q. B. désignoit Jean Hus ; et que qui dope signifioit qui claudicat infide. Cette explication est aussi ingénieuse, mais elle est forcée : ce qui précède et ce qui suit prouve qu'il s'agit ici du concile de Pise et. non du concile de Constance , de Calvin et non de Jean Hus. Le terme de saufconduict, dont se sert Rabelais, pourroit tout au plus faire allusion an concile de Constance, à l'occasion de celui de Latran, dont Tapprobation étoit comme un sauf'Conduit, au milieu de l'indignation générale, pour le chancelier Duprat, qui avoit conclu le concordat avec Léon X, et qui détermina le roi à le signer le 1 4 décembre 1 5 1 7. Ce ministre, qui étoit à-la-fois chanceher, cardinal, et légat du pape ^ mourut en i535, c'est-à-dire la même année que parut le Gargantua. '* Ce sauf-conduit, c' étoient les bulles de la cour de Rome, dont le chancelier étoit porteur; et les tnysteSy ou mystiques sansonnets y étoient les membres de la même cour, les oiseaux chanteurs et mystérieux de File Sonnante, les prêtres de Té^^e romaine, que Fauteur qualifie d'oiseaux dans nombre d'endroits. Yoy. Gamier, Vie de François /"> tom. XXHI. * * Cest Louis de La Trémouille qu'il nomme le tamiseur, en jouant

72 LIVRE I, CHAP. II. En ce gueret7 peu de boulgrins sont nayz Qu'on n ayt berné sus le moulin a tan ®. sur son nom, qui semble en effet être Faugmentatif de trémie de moulin, espèce de tamis; parcequ'il fut chargé par le roi de faire passer comme au gros tamis, au gros sas, c'est-à^lire sans délai, les bulles concernant le concordat et la pragmatique sanction à Tenregistre» ment du parlement. Voyez Gamier, t6iV. ,p. 182. Selon Bemier, le tamiseur est Henri VIII, roi d'Angleterre. ' * Louis de La Trémouille , deuxième du nom , étoit allié au trône par sa femme, Gabrielle de Bourbon (voy. Moreri, à son article), et le roi le traitoit de cousin. François l" est donc ce grand Cyclope, par allusion au cyclope et géant Polyphème. * * Cest-à-dire, les anéantit par les ordres despotiques qu*il leur intima de la part du roi. Voici ce que dit l'histoire sur ce sujet : « Dès que le recteur de l'université et les douze députés qui l'accompagnoient furent sortis , les gens du roi entrèrent avec toutes les marques de l'abattement et du désespoir. » Quelques jours auparavant, François l" avoit parlé aux deux députés du parlement en ces termes : « Si demain, à six heures du matin, ils sont encore ici, j'enver« rai douze archers qui les jetteront dans un cul de basse-fosse, où «je les tiendrai six mois; je verrai q^i osera les réclamer! » Voyez Garnier, yie de François /*r, tom. XXIII, p. 182. ^ * Ce guérety disent les devineurs, c'est le champ de l'égUse romaine, lequel, au jugement de Rabelais, n' étoit pas alors cultivé comme il auroit dû l'être; et les boulgrins, ce sont les luthériens françois qu'il appelle boulgrins ou petits bougres^ parcequ'ils descendoient des Vaudois, qu'on nomma bougres^ du nom de la Bulgarie, où l'on prétend qu'ils s'étoient répandus. L'auteur veut dire que jusqu'à son temps, peu de personnes avoient entrepris de réformer l'église d'Occident , ou de se séparer d'elle , sans y laisser la peau , comme on dit. (L.) — Boulgres, boulgrins^ et hérétiques, étoient autrefois synonymes; ce qui vient sans doute de ce qu'on accusoit les hérétiques de sodomie, à cause de leurs assemblées nocturnes, dans des bouges, comme les premiers chrétiens. « L'horreur qu'on avoit des Albigeois.et des Vaudois, dit l'abbé de Marsy, ou plutôt l'envie qu'on avoit de les rendre odieux, leur fit imputer, peut-être sans aucun i

GARGANTUA. 73 Courez y tous et a larme sonnez 9, Plus y aurez que n y eustes antan '°. fondement, le crime le plus capable de soulever contre eux les hommes, parcequ*il attaque la multiplication de l'espèce humaine. Dès le temps de saint Dominique, on avoit de la peine à persuader, même au simple peuple, qu'un homme mérite le feu pour avoir erré dans la foi. Il fallut donc, jure an t'n/una , imputer aux hérétiques un crime proportionné à ce supplice. » On lit dans Froissard, vol. I, ch. ccxxvii : ■ Et fut (Pieire de Castille) en plein consistoire en Avignon , et en • la chambre des excommuniez, publicquement déclaré et réputé «pour BOUGRE et INCRÉDULE; » et vol. rV, chap. vu, un trésorier du duc de Berri est brûlé vif à Béziers, pour avoir avoué qu'il étoit hérétique^ et efuil tenoit V opinion des bougres, c'est-à-dire, dans le langage de ce temps-là, qu'il nioit la trinité et l'incarnation! On lisoit à Montargis l'épitaphe d'Alis, comtesse de Bigorre,^//e de Guy de Monforty qui pour la foi mourut contre les bougres et Albigeois. Par houlgrins Rabelais entend donc les protestants. Ces boulgrins, ou hérétiques, furent singulièrement tourmentés sous François ^^ 11 établit contre eux une chambre ardente, composée de juges délégués parle pape et d'inquisiteurs de la foi. Cinquante perso^mes furent condamnées au supplice dans un seul jour. Dans la croisade suscitée par l'exécrable d'Oppède, président du parlement d'Aix, et r avocat-général Guérin, contre les Vaudois de Mérindole et de Cabrières , vingt-deux bourgs furent mis en cendres , et leurs habitants massacrés. Un Mathieu Orry, dominicain, envoyé en France comme inquisiteur de la foi, en iSsS, y fit aussi de nombreuses et cruelles exécutions, sous le prétexte d'épurer la foi et les mœurs. Ce dominicain fut confirmé dans son office par Henri H, en i55i. Voyez Gamier, tom. XXTV, p. i5i, tom. XXV, p. 49^, et tom. XXVI, p. 3i3. « Sur-tout il fut (François I*') très grand justicier, dit Brantôme. U en a fait faire (des bougres ou hérétiques) de grands feux , et en épargna peu d'eux qui vinssent à sa connoissance ; et, dit-on, que c'est le premier qui a montré le chemin à ces brûlements. » Brantôme, Fie de François A'", tom. VD, p. 261. Quel justicier, qu'un roi qui brûle ses sujets pour leurs opinions ! • * Au propre, c'est le Heu où l'on tanne, et au figuré, où l'on sup

74 LIVRE I, CHAP. II. plicie les condamnés. On dit encore tanner y pour supplicier, tourmenter : ce moulin à tan est une allusion au supplice de l'estrapade. «On avoit inventé, dit M. Dulaure, tom. IIÏ, pag. 3o, d'après le P. Felibien, pour rendre le supplice des protestants plus douloureux , une machine appelée estrapade. On élevoit les patients à une grande hauteur, puis on les laissoit tomber dans les flammes ; on les élevoit de nouveau pour les y replonger encore, afin de prolonger leurs souffrances. » Cest de là qu'est venu le nom de la place de l'Estrapade. ^ « Parmi les éditions de Rabelais, dit M. D. L., dernier éditeur de cet auteur, les unes, dans cet endroit, portent h larme sonnet, d'autres a l'arme, d'autres enfin alarme. La première version est nécessairement fautive, car elle ne signifie rien. La seconde seroit assez impropre , car on ne dit point sonner à larme. Malgré l'inextricable obscurité du sujet, la troisième nous a paru la plus convenable. » M. D. L. se trompe, et il n'y a point ici à^ obscurité inextricable : il n'est pas difficile de choisir entre ces trois leçons. S'il s'agissoit d'adopter l'orthographe moderne, nous préférerions avec lui alarme sonnez y puisqu'on écrit aujourd'hui sonner V alarme. Mais conune alarme est composé de à Carme , ^our aux armes , ainsi que le prouve l'expression italienne aWarme, qui a le même sens, et comme cette orthographe est étymologique, il est évident que c'est celle-là qu'a dû ^suivre Rabelais, et que par conséquent a l'arme sonnez est la seule bonne leçon, et signifie sonnez l'alarme, pour courez aux armes. '°* Auparavant. Vieux mot qui vient d'ante annum, l'an passé. Mais ou sont les neiges d'antan? dit Villon, pour refrain de l'une de ses ballades. Ce mot est encore en usage dans quelques provinces. On dit aussi en espagnol antano, pour el ano de antesy l'année d'auparavant. Les interprètes protestants croient avec raison que Rabelais prédit ici aux hérétiques de son temps un traitement encore plus dur que celui qu'on avoit fait à leurs devanciers.

The text on this page is estimated to be only 24.65% accurate

GARGANTUA. 76 COMMENTAIRE HISTORIQUE DE LA SEFTIÈMB STBOPBIE. Qoelqne temps après , le pape délibéra s*il ne se rangeroit pas du côté des ennemis de François V; mais, voyant ce roi si terrible et si fier après la victoire de Marignan , il cTaiçrnit pour son empire, et mieux aima voir Téglise privée de la collation des bénéfices qu*il donna au roi, en recevant de lui les annatcs et autres droits équivalents, que de maintenir les décrets de la cour de Borne dans la pureté des principes canoniques qu il fouloit aux pieds. Bien peu après Foyseau de Jupiter ' Délibéra pariser pour le pire* : Mais, les voyant tant fort se despiter, Craig;nit qu'on mist ras, jus, bas, mat^ Fempirc, Et mieulx ayma le feu du ciel empyre ^ ' * Cest le pape, qui tient les foodres spirituelles de Téglise, comme Toiseau de Jupiter, ou rai(];le, porte le» foudres de ce dieu. Remier ▼oit dans Toyteau de Jupiter, l'aigle impériale : alors cette strophe devroit s'entendre de Charles-Quint , mais il se trompe. * * Cest-à-ilire, aller de pair avec le pire. Léon X délibéra en effet i^il ne se montreroit pas en ennemi de la France; mais Tétatde triomphe et de force ou il la voyoit alors l'en détourna. Yoy. Gamier, tom. XXIII, p. 83 et suiv. On ne trouve pariser nulle part. ' Mettre ras, c'est raser; mettre jut y c'est mettre dessous, à bas, à terre, déposer : mettre jus sa jaquette, dans P^icot, est rendu par ponere tunicatn; mettre mat, c'est tuer, mactare, comme au jeu des ëciiecs. ** he feu du ciel empyrée. Cest la collation des bénéfices due à la crainte des foudres du Vatican, et dont le trafic est le feu allégorique que Téglise avoit aussi grand soin d'entretenir que les vestales le feu sacré. J

76 LIVRE I, CHAP. II. Au tronc ravir ^ ou Ion vend les soretz^, Que Faer serain 7, contre qui Ion conspire, Assubjectir es dictz des massoretz®. * * Ravir au tronc, ou plutôt au trésor de Téglise. ^ * Ces saurets, ou harengs saurets, sont les bénéfices de la collation desquels le pape consentit à se dépouiller, en échange des annates. Rabelais les assimile plaisamment à des harengs saurets, par ce qu'ils ne sont accordés par l'église qu'à la condition de faire maigre, et de pratiquer les jeûnes et austérités que prescrivent les canons. ^ * Cet air serein, ce sont les principes canoniques que Léon X a évidemment violés, contre lesquels il a conspiré, en acceptant le concordat, et en abolissant la pragmatique sanction. ' * Ce sont les brefs et les bulles émanés des docteurs de la cour de Rome, que l'auteur assimile ici aux décisions des docteurs juifs, appelés massorets ou massorettes. « Je vous allegueray, dit-il, l'authorité « des massoretz , bons coudlaux et beaulx cornemuseurs hebraic« que& » Liv- II, chap. l

GARGANTUA. 77 COMMENTAIRE HISTORIQUE DE LA HUITIÈME STROPHE. Le traité entré le roi et le pape fut conclu par suite du combat de Marig;nan, à la pointe de lepée, malgré le parlement de Paris et l'université, qu'on méprisoit, et qu'on ne consultoit jamais. Chacun crioit à cette dernière : « Vilaine taupe, t'appartient-il de «parler ici, quand toi-même tu t'es soustraite à la juridiction du « saint siège de Rome? » Le tout conclud (eut a poincte affilée ' , Maulgré Até, la cuisse heronniere^, Qui la sas sit ^, voyantPenthasilee ^ I • Effectivement, raccord fait entre le roi et le pape se fit à la pointe de l'épée, et à la suite des mémorables faits d'armes de Marignan. * * Cest un terme dont s'est servi Marot, en parlant d'une maladie qui l'avoit extrêmement maigri. Tant afFoibly m'a d'estrange manière , Et si m'a faict la cuisse heronniere. UAté des Grecs étoit une déesse qui excitoit les noises et les querelles^ et Rabelais lui donne une cuisse héronnière^ c'est-à-dire grande et légère comme celle du héron, parceque Homère, pour insinuer que les dissensions arrivent bien vite , et souvent pour le moindre sujet , donne à cette déesse des pieds très légers à la course. (L.) — ^t^dans riliade, est nommée fille de Jupiter et déesse de la vengeance. Cest une déesse malfaisante , une furie , comme l'indique son nom grec «ra, darnnum^ clades^ calamitaSy peccatum^ d'où «rcti, les furies, ànÔMy lœdo, noceo. Son pas est rapide; les prières, Aitai, boiteuses la suivent de loin, et ne peuvent l'atteindre : c'est pour cela que Rabelais lui donne des cuisses de héron, oiseau de proie à longues jambes. Cest le parlement que l'auteur désigne ici par le nom à' A té, l'assimilant, ainsi que tous les gens de plume à sa suite , à un oiseau de proie, pour les plumes, le bec et les serres, comme le prouve la note qui suit. ' * Ce sont les séances que tint le parlement dans cette conjoncture. * ' Pour Penthésilée. Cest l'université, dont l'audace et les fureurs

78 LIVRE I, CHAR IL Sus ses vieulx ans prinse pour cressonnière^. Chascun crioit: villaine charbonnière^. T'appartient il toi trouver par chemin? Tu la toUuz la romaine bannière 7, Qu on avoit faict au traict du parchemin^. ont pu se comparer parfois à celles de Penthésilée, célèbre reine des Amazones, à qui Pline attribue l'invention de la hache d* armes, et qui combattit, à leur tête, pour Priam contre Achille, au siège de Troie, armée d'une espèce de hallebarde, comme le Suisse de la reine des facultés ou des Amazones littéraires. L'université joignit alor^ ses efforts à ceux du parlement contre François I"^. Voyez Garnier^ tom. XXIII, p. 85. Dans le haljoyeulxy en forme de tournayy hv.V, chap. XXV, parlant delaroyne Aurée : «Vous eussiez dict q«€~ce feust « une autre Penthasilée, amazone fouldroyante par le camp desGre« geois. w En effet cette Amazone étoit alors une gufirrière redoutable : « Gomme tous les suppôts de l'université, dit Mézerai, étoient ecclésiastiques, la jurisprudence et la médecine étoient aussi en leurs mains, et le pape étoit reconnu pour chef de ce corps, et de tous les gens de lettres. » Le doctorat même et ses privilèges ne se conféroient que sous les auspices et au nom du souverain pontife. * * Cest-à-dire que l'université, malgré son ancienneté, fut traitée avec mépris, comme on traite une marchande de cresson, une harengère. ^ * Il nomme ainsi l'université, à cause de la robe noire de ses cheÊ, ^ * Tu l'enlevas. Ne faudroit-il pas lire fw r

The text on this page is estimated to be only 25.09% accurate

GARGANTUA. 79 COMMENTAIRE HISTORIQUE DE LA NEUVIÈME STROPHE. L'église qui, comme son chef, pensok aux intérêts du sahitsiège, ne fut point consultée alors, et on lui eût fait un très mauvais tour, »i elle eut été lésée de tous points en cette occasion. Mais raccord fut tel, que le roi donna au pape, en retour de la collation des bénéfices, de gros revenus temporels et la jouissance de» annates , c est-à-dire la première année des revenus des bénéfices qu'il conféreroit; et si, de son côté, le roi de France se croyoit lésé, le pape offroit de lui donner en indemnité le titre d'empereur d'Orient. , Ne feust Juno % qui, dessonbz lare Céleste^ Avec son duc tendoit a la pipee ^, On luy eust faict ung tour si tresmoleste ' * Juno- et son duc som FÉglise et le pape: le pape, qui est ici' comparé à Jupiter foudroyant ; f Église , qui ne fat pas plus consultée qoe le parlement dans l'arrangement de François T" avec Léon X. Selon Bemier, « Juno et Ariié pourr oient bien être, ou Marguerite d'Autriche dite de Flandre, oa Marguerite de Parme, sa nièce, lesquelles forent gouvernantes des Pays-Bas , où elles s'opposèrent à 1» naissance des hérésies de Luther, m II se trompe certainement; mais ton erreur même prouve qu'il étoit persuadé que ce poëme est une satire de l'histoire du temps. Selon le même commentateur , le duc tendant h la pipée ^ est le duc d'Albe , « bien trouvé , dit-il , si Rabelais avoit pu prévoir ce qui arriva de son temps aux Pays-Bas. » Mais comme il n'a pu le prévoir, ce n'est donc pas lui. ' * Cette pipée , ee sont les moyens par lesquels la cour de Rome tiroit continuellement de toute la catholicité un argent considérable. Allusion rabelaisienne à cette espèce de chasse aux oiseaux qu'on appelle pipée , que font les oiseleurs en contrefaisant la chouette ou. le duc , qui est le nom d'une e^éce de hibou

8o LIVRE I, CHAP. II. Que de tous poinctz elle eust esté frippee. L accord feut tel que d ycelle lippee Elle en auroit deux œufs de Proserpine ^ : Et, si jamais elle y estoit grippée, On la lieroit au mont de TAlbespine^. ^ * Ce sont deux pontes infernales lucratives; savoir, les revenu» temporels et la jouissance des annates, ou de la première année des revenus des bénéfices que le roi cédoit au pape en vertu du concordat, et que fauteur, comparant l'Église romaine à Léda, appelle deux œufs de Proserpine ou d'enfer, comme objets simoniaques. C'est ainsi qu'il dit, livre V, chap. X, en parlant des reliques de Tile de Cassade , c'est-à-dire de mensonge : « La veismes tes cocques des œufs jadis ponnuz et esclouz par Leda , desquelz nasquirent Castor et PoUux , frères d'Helene la belle. » * * Ce mont de YAlbespine ou Aubépine signifie ici le mont des Olives, où étoit liée l'ânesse avec Tânon qui amena Jésus en triomphe à Jérusalem. Ce mont, sur lequel ce roi couronné d'épines fut lié et attaché en croix lors de sa passion, est, comme on sait, près de Jérusalem , qui fait partie de l'empire d'Orient , que le pape promettoit alors à François I^'- VoyezGamier,tom. XXIII, p. 99. Alexan* dre VI avoit déjà créé de même Charles VIII, empereur de Constantinople, lors de son passage à Rome pour la conquête de Naples. Voyez la Chronique de Belleforest, p. 4^4; et William Roscoé, tom. I, p. 224

 COMMENTAIRE HISTORIQUE DE LA. DIXIÈME STROPHE. Quelque temps après , les membres du parlement remontrèrent de nouveau à François I", relativement à son concordat avec le pape, qu'ils étoient prêts à lui sacrifier tout ce qu ils possédoient, pourvu qu il voulût respecter les libertés de l'Église gallicane ou la pragmatique sanction, en allouant quelque salaire à ceux qui avoient rédigé le concordat. Sept moys après, oustez en vingt et deux ', Cil qui jadis anichila Carthaige ^, ' * Gela est impossible dans le fait, et signifie seulement que François I'** ne donna aucun répit ni délai au parlement pour Tenregis" trement du concordat , et qu'il auroit voulu que la chose fût faite avant qu'elle le fût, tant il étoit pressé. Voyez Gamier , tom. XXIII, p. i8a et suivantes. Le sens de ce vers, sept moys après y oustez en vingt et deux, est aussi absurde, en apparence, que celui de ces deux expressions, la semaine des trois jeudis, trois jours après jamais; mais il sepourroit bien que l'auteur, pour ne pas se laisser pénétrer, eût dit exprès le contraire de ce qu'il entendoit, comme si la langue lui fourchoit, et qu'il fallût retourner sa phrase ainsi : « Vingt-deux mois après, (pour 1 52 2 ans après) ôtez-ensept; » ce qui feroit l'année i5i5, qui est précisément celle du concordat de François l" avec Léon X, dont il est ici question. Gette supposition est tout-à-fait conforme au style et an goût de Rabelais, et elle nous paroît confirmée par les autres énigmes de ce poème, et par les explications que nous en donnons. Cest par une méprise rabelaisienne semblable, qu'il dit, chap. 16 : « Si n estoyent messieurs les bestes, nous vivrions comme ' clercz, » au lieu de , « si n'estoyent messieurs les clercz, nous vivrions comme bestes; » et chap. xxxiii,Je tuerais un peigne pour un mercier, au lieu de^e tuerois un mercier pour un peigne. Quant à l'an 32 , pour fan 1 52 2, c'est encore ainsi qu'il met, chap. v de la prognostication, l'an 524) pour Tan i524. Gelui qui jadis annihila ou anéantit Garthage : c'est le sénat I. 6 % *

82 LIVRE I, CHAP. II. Courtoysement se mit on mylieu d eulx ^, Les requérant d avoir son heritaige^ : Ou bien qu on feist justement le partaige Selon la loy que Ion tire au rivet ^, Distribuant ung ta tin du potaige ^ A ces facquins qui feirent le brevet 7. romain , dont la maxime étoit delenda est Carthago. L'auteur lui assimile le parlement pour sa fermeté à résister au roi et au pape. Voyez Gamier, ibidem. ^ * C'est-à-dire se présenta humblement devant le roi et son conseil. Voyez ibidem. ^* Leur offrant le sacrifice de la vie, des biens et de la liberté de chacun de ses membres, s'ils vouloient renoncer à l'enregistrement du concordat. Voyez Garnier , tom. XXIII, p. i86. ^ Cest-à-dire d'après une loi juste et équitable. Cette expression métaphorique est prise de tout ce qui est tiré ou coupé pour faire un rivet : on y emploie toujours beaucoup de justesse et de précision. Un rivet est, selon l'académie, une pointe rivée du clou broché dans le pied d'un cheval; selon le dictionnaire de Trévoux, c'est l'exti-émité rivée d'un clou. ^ Un peu d'argent. Les Italiens disent aussi un tantino, pour un tant soit peu ; c'est le tantillùm des Latins. I9ous disons encore un tantinet, ^ * Ces faquins qui feirent le brevet, sont les secrétaires de la cour de Rome, qui avoient expédié le brevet, c'est-à-dire la bulle du concordat et de l'abohtion de la pragmatique. Le cinquième concile de Latran, qui avoit commencé en i5ia , sous Jules |I, et fini en 1617, sous LéonX, approuva en effet, dans sa onzième session, le concordat fait entre ce dernier pape et François I"^ , l'an 1 5i 6, et la bulle du 19 décembre suivant, par laquelle, du consentement de François l" , Léon X révoquoit et abrogeoit la pragmatique. Des Périers, contemporain de Rabelais, et valet de chambre de la reine de Navarre, dans sa 68« nouvelle, fait aussi allusion à la décision de ce concile, avec une naïveté bien plaisante imitée d'un autre endroit de Rabelais. Brevet est le diminutif de bref: un brevet est donc ici un semihref de bulle y comme il le nomme, livre V, chap. xxvn.

 COMMENTAIRE HISTORIQUE DE LA ONZIÈME STROPHE. Mais viendra TaniSoo, c'est-à-dire le seizième siècle, dans lequel un roi trop peu courtois sera poivré sous une robe de pénitent. Oh ! la pitié de perdre tant de trésors pour une femme lubrique qui, sous une Contenance douce et jQatteuse, donne des coups de griffe comme une chatte. « Cessez, cessez cette conduite « hypocrite, allez- vous-en au diable. » Mais Tan viendra % signé d'un arc turquoys^*, De cinq fuseaulx^, et troys culz de marmite ^, I * Cest Tan i5oo ou le i6e siècle, en prenant Tannée pour le siècle. Tout le monde sait que l'on met la semaine pour l'année, et l'année pour le siècle, en style prophétique. Voyez les trois notes suivantes. ■ * Cet arc turquois (fait à la turque) est l'M, qui, allongée, figure en effet un arc turc, et le mot mille dans les chiffres romains : FM celtihérienne entre autres , qui est figurée ainsi ^y"\P^ , ressemble à un arc. Voyez l'alphabet celtibérien, Mémoires de V Académie celtique tom. II, p. 3o6. On voit par les deux vers suivants , et par plusieurs autres passages rapportés par Sainte-Palaye , que l'expression d*arc turquois étoit connue avant Rabelais : Et gardoit Au dien d'amour deux arcs turcquoys. Roman de la Rose, tom. I , t. gaé^. Rabelais se sert encore lui-même de cette expression dans sa Sciomachie. Cet arc turquois est, selon Sainte-Palaye, à cet article de son Glossaire, l'arbalète, espèce d'arc dont les Turcs paroissent avoir été les inventeurs. «Les chrétiens, dit-il, qu'on croit n'avoir c

84 LIVRE I, CHAP. IL Onquel le dos d ung roy trop peu courtoys Poyvré sera ^ soubz ung habit d'herniite. balète qu'à toute autre espèce d'arc. On nommoit aussi ce même arc, un arc anglois, parcecpe les Anglois furent les premiers à en renouveler Fusage interdit aux chrétiens par les papes. ' * Ce sont les cinq jambages, II III, composant le nombre cin^ , en chiffres romains également. ^ * Ces trois culs de marmite sont trois zéro qui marquent les centaines. Tous ces signes réunis forment donc le nombre M. II III centaines ou l'an 1 5oo. C'est ainsi qu'on ht M. V C XIII pour M. D. XIII sur la boête d'or qui renfermoit le cœur d'Anne de Bretagne dans le tombeau de François II, son père, à Nantes. Remarquez i

GARGANTUA. 85 O la pitié ! Pour une chattemite ^, Laisserez vous engoufifrer tant d arpens? Prouvons d* abord qu'il est d'accord avec l'histoire. « Le roi François I®', dit Brantôme , après ayoir exposé les débauches de quelques rois de France, aima fort aussi , et trop : car, étant jeune et libre, sans différence il embrassoit qui l'une, qui Fautre (comme de son temps tel n'étoit pas galant qui ne fut putassier) indifféremment ; dont il en prit la grande vérole, qui lui avança ses jours; et ne mourut guère vieux Après s'être vu échaudé et mal mené de ce mal , avisa que, s'il continuoit cet amour vagabond, qu'il seroit encore pris, et comme sage du passé, advisa à faire l'amour bien galamment; dont, pour ce, institua sa belle cour, fréquentée de si belles et honnêtes princesses, grandes, et damoiselles , dont ne lit faute ; que, pour se garantir de vilains maux, et ne souiller son corps plus des ordures passées, s'accommoda et s'appropria d'un amour moins sallaud, mais gentil, net, et pur. » Ce qui suit, remarque M. Dulaure. Histoire de Paris, tom. III, pag. 24^, ne laisse pas d'incertitude sur cet amour, gentil, net, et pur. Brantôme nous apprend que François I*"" prit pour sa principale maîtresse mademoiselle d'Helly, qu'il créa depuis duchesse d'Estampes, laquelle, quoiqu'il lui prodiguât les dons et les richesses, ne lui tint, dit-il, pas fidélité, comme c'est le naturel des dames qui font profession d'amour. « Il ne s'y arrétoit pas tant, dit-il, qu'il en aimât bien d'autres.... Il les aimoit par discrétion et modérément, quand il en avoit à faire.... Bien leur donnoit et élargissoit-il ses libéralités.» Cest donc parceque François I" avoit eu déjà deux maladies galantes, quand Rabelais publia son premier livre, qu'il l'appelle ung Roy poyvré, et qu'il dédie ce livre , qui contient ses exploits, et ceux de ses courtisans, à des verolez très précieux, «t François l"^ continue M. Dulaure, atteint d'une maladie vénérienne, dut la communiquer à presque toutes les femmes de sa cour, comme il la communiqua à son épouse. Brantôme déclare assez positivement que les dames de cette cour n'en furent pas préservées, lorsqu'il dit qu'eHes étoient très nettes et très saines, au moins quelques unes, c'est-à-dire que le plus grand nombre ne l'étoit pas^». Le même savant nous apprend qu'on lui fit cette épitaphe : L'an mil cinq cent quarante-sept >

86 LIVRE I, CHAP. IL Cessez, cessez, ce masque nul n'imite , Retirez vous au frère des serpens7. François mourut à Rambouillet De la vérole qu'il avoit. Rabelais est également d'accord ici avec la tradition. « Au coin de la place, dit Millin, qui fait face à la cathédrale de Lodi, est une maison qu'on dit être celle dans laquelle François I^** prit la funeste maladie qui l'a conduit au tombeau. Si l'on en croit du Bellay, un mari jaloux l'infecta volontairement du poison dont la fatale communication avoit suivi la découverte de l'Amérique; il alla chercher dans un Ueu de débauche le mal immonde qui devoil , dans des embrassemens adultères, surprendre et dévorer le malheureux roi. Ce prince ardent et brave n'étoit pas plus effrayé des dangers de la volupté que de ceux de la guerre. Les Lodésans réclament pour une femme de leur ville, qu'on appeloit la belle boulangère^ le scandaleux honneur de l'aventure. On fait voir aux étrangers la chambre et le lit où l'impure siphihs atteignit un prince magnanime , ainsi qu'elle auroit frappé un brutal muletier. » Voyage de Millin dans le Milanais , I, 47* Si ce prince fut poivré sous un habit d'ermite, c'est qu'il se déguisoit sans doute sous un capuchon de moine pour aller voir la belle boulangère, à la manière des jeunes Romains débauchés qui craignoient d'être reconnus dans leurs courses de nuit; ce qui a fait dire à Juvénal, sat. vin, v. i45. Si Doctumas adnlter Tempora santonico vêlas adoperta cucuUo. Bemier et l'abbé de Marsy ne sont point arrêtés par les dates : ils croient que ce roi est Charles-Quint , devenu moine en 1 556. « Quant au roi poivré sous Un habit d*ermite , dit le premier , quoique notre docteur fut mort dès l'an 1 553 , ce peut être Charles-Quint , parcequ'en l'état où étoient les affaires de cet empereur et sa santé , on pouvoit prévoir, long-temps avant qu'il abdiquât, qu'il en viendroit là, tant il étoit pressé par son fils et par ses chagrins. « Toute cette stance, dit le second, conviendi'oit fort bien à Charles-Quint, qui en effet endossa l'habit d'ermite , et qui pour une chattemite , c'est-àdire dans un accès passager de dévotion , laissa engouffrer tant «far

GARGANTUA. 87 pensj abandonna tant de royaumes. Mais il y a nne {];rande difficulté à lever. Cfaarles-Quint abdiqua en i556, et Rabelais étoit mort en i553, c'est-à-dire trois ans avant l'abdication de ce prince: comment anroit-il eu en vue cet événement? On pourroit expliquer ce problème en supposant que Charies-Quint , prince bilieux et dévot, avoit conçu de longue main le dessein de se faire moine , et que Rabelais foigea sa prophétie sur les bruits qui couroient dans le monde. L'abdication de Charles-Quint , continue- t-il , en citant le Mercure de 1 75 1, ne fut point un projet enfanté ni exécuté avec précipitation. Depuis très long- temps ce prince Tavoit conçu, et le nourrissoit dans son sein. Guillaume Godelevœux, dans son histoire de l'abdication de Tempire, rapporte qu'on assuroit qu'il y avoit plus de trente ans qu'il Tavoit formé. Ainsi ils supposent à Rabelais le don de prophétie ! Une pareille supposition ne mérite pas de réfutation. Le temps des miracles est passé. ly ailleurs les mémoires du temps ne disent pas que Charles-Quint fut poivré. * * L'auteur entend ici la belle boulangère de Lodi , ou la duchesse d'Étampes, ou Diane de Poitiers, dont les faveurs coûtèrent bien cher à la France et à François F', qui fut assez peu courtois pour la ravir à son mari. L'auteur ne peut pas faire allusion encore à la belle Ferronnière, qui ne l'a poivré (jbl en i538. ^ Cest une malédiction burlesque, pour dire, allez-vous-en au diable. Le diable, comme tout le monde sait, est appelé 5e7]pent^ à cause de celui qui séduisit nos premiers parents. Voyez VApocafypse, cbap. 1 2 et 20. Frère des serpens est ici pour serpent , comme f raterculus gigantum ,]ponr gigas , dans Juvénal, sat. iv, v. 98. (L.) Cette expression de fraterculus gigantum y dans Juvénal, ne signifie pas on géant mais nn fils de la terre ^ selon la force étymologique de Si^^y mot grec composé de >n terre et yetç, né, né de la terre, un homme obsciu*, sans nom, sans naissance.

COMMENTAIRE HISTORIQUE V DE LA DOUZIEME STROPHE. Ce régne de François I" passé, le nouveau roi, Henri H, régnera paisiblement et sans trouble. Tout s'exécutera au gré des genS'de bien , «t la France recevra enfin les soulagements qui lui ont été promis. Alors les haras, c est-à-dire la grande jument, Diane de Poitiers , et les dames de la cour de Henri H , comparées à des juments poulinières, qui étoient alarmées, triompheront avec lui, en royal palefroi. Cest an passée cil qui est régnera ' Paisiblement^ avec ses bons amys. Ny bruscq ny smach lors ne dominera ^ : I * Cest-à-dire celui qui est en place pour régner, régnera. Ici commence la prophétie du régne de Henri U, qui n'étoit encore que dauphin et âgé de dix-sept ans. Ces trois dernières strophes sont une imitation de la iv* églogue de Virgile , daus laquelle ce divin poète prédit que Marcellus , neveu et héritier présomptif d Auguste, ramé" neroit l'âge d'or sur la terre. Comme elles renferment une sorte de prophétie , elles sont encore plus obscures que celles des deux premiers paragraphes, qui sont vraiment l'histoire du temps. * * « Lorsque ce grand roi, dit Brantôme en parlant de Henri II, vint à la couronne, il s'y trouva fort heureux ; car son royaume étoit paisible, franc de toute guerre avec l'empereur. » Voyez Brantôme , Fie de Henri II, tom. VIII , p. 56. De plus, à l'époque où Rabelais écrivoit, la France étoit déjà paisible, depuis le traité conclu à Cambrai, en 1629. Cest-à-dire ni brutalité ni paroles injurieuses. Brusq , comme Fa fort bien jugé Erythraeus dans son Index sur Virgile , vient de ruscus,

GARGANTUA. 89 Tout bon vouloir aura son compromis^. Et le soûlas qui jadis feut promis , Es gens du ciel , viendra en son befroy ^. Lors les haratz ^ qui estoyent estommis 7, oa ruscum y sorte de myrte sauvage dont les feuilles sont piquantes. Les Italiens 1* appellent bruscoy et les François brusc, en y préposant un 6 , comme à bruit y que nous avons fait de rugitus. Schmach , car c'est ainsi que Rabelais auroit dû écrire, est un mot allemand qui répond au mot latin contumelia. (L.) — Quelle que soit l'étymologie de6ru5^ et de smach, qui ne doit pas être discutée ici, nous pensons que cette phrase si^ifie qu'il n'existera nulle querelle, nulle brouillerie, littéralement ni brusquerie ni micmacq : ce dernier mot paroît avoir la même origine que le mot allemand schmach. Quant au mot brusq , on a déjà dû remarquer que Rabelais écrit par un q final les adjectifs qu'on écrit aujourd'hui en c et même en que; brusq est donc pour brusque; nous en trouvons même la preuve dans le dictionnaire italien-françois de Duez, où brusco signifie, i° un fétu, 2** brusque, âpre , aigre , rude. Le bruch et le smalch pourroient bien , selon Rernier, marquer la ligue de Smalcalde : c'est ainsi qu'il écrit ces trois mots. ^ * Cest-à-dire tout le bien qu'on désire aura son exécution , toute demande raisonnable sera accueiUie au gré des plaignants , telle que celle de Tabohtion de la gabelle, qui eut lieu en i549 dans les pro« ▼inces au-delà de la Loire. Voyez Gamier, tom. XXVI, pag. 21 a, et Bouchet, Annales et Aquitaine. ' * Cest-à-dire le soulagement qui fut promis par François I" aura Heu alors dans tout le royaume. Le beffroi étoit la tour, le clocher où Ton sonnoit la cloche d'alarme et des bannies ou pubUcations. ^* Comme les haras sont des troupeaux de juments poulinières qu'on met avec des étalons pour faire race , et qu'on aura la preuve par la suite que la grande jument de Gargantua est Diane de Poitiers, qui fut la maîtresse de François T', et ensuite de son fils Henri U, nous pensons que c'est elle qui est désignée ici comme devant triompher avec son royal amant et toute sa cour, après avoir éprouvé nombre d'humiliations de celle de François I'^ sur la fin de son (

90 LIVRE I, CHAP. II. Triumpheront en royal palefroy. règne. Le palefroy y selon Nicot, est un cheval pour une dame ; ce qui confirme encore qu'il a'agit ici de Diane de Poitiers. Cest la même figure que celle du limonier nouveau de la strophe m , et que celle de la grande jument. ' * C'est l'état d'étonnement, d'abattement, de crainte, et de stupeur, dans lequel ces haras étoient tenus sur la fin du règne de François I***, devenu dévot. Estommis signifie alarmés, troublés; c'est une altération d'estormisy participe à'estormiry alarmer, émouvoir, mettre en rumeur, qui est le même que l'allemand sturmen, donner l'alarme ; stumiy alarme ; et que l'itaUen stormire et stomio y et le bas latin stonvuSy qui ont le même sens : on lit de même, liv. I, ch. xliii, u et n'y a meilleur remède de salut a gens estommis et recrus , que K de n'espérer salut aulcun. »

GARGANTUA. 91 COMMENTAIRE HISTORIQUE DE LA TREIZIÈME STROPHE. Et ce bon temps durera jusqu'à ce que Mars cesse d*exercer ses fureurs et ses ravages ; après lesquels reviendront des jours de bonheur délicieux et ravissants. Élevez vos cœurs , braves et féaux François , et courez tous à cette fête ; car tel est trépassé qui , s'il pouvoit s*y trouver, ne retoumeroit pas pour toutes sortes de biens dans l'autre monde, tant sera grand et vanté le bonheur dont on jouira dans celui-ci. Et durera ce temps de passe passe Jusques a tant que Mars ayt les empas ' . Puis en viendra ung^ qui tous aultres passe, Delitieux, plaisant, beau sans compas^. Levez vos cueurs, tendez a ce repas, Tous mes feaulx : car tel est trespassé Qui pour tout bien ne retourneroit pas, ' Cest-à-dire jusqu'à ce que Mars soit enchainé, soit dans les fers. Empas est un vieux mot qui signifie entraves, chaînes, liens. On dit CD italien pastoia dans le même sens, pastoiare et impastoiare, entraver, mettre des entraves , impastura di cavallo , le paturon d'un cheval, l'endroit où l'on attache les entraves : d'où l'on voit qu'emJtas, paturon^ et pâture, sont trois mots de la même famille. '* Ce temps auquel il est fait ici allusion, c'est, comme nous Favons dit plus haut, le règne de Henri II. Cette prédiction a été en partie justifiée par la paix avec l'Angleterre , en i55o, et par celle du Cateau-Cambresis, en iSSg, entre Henri H, roi de France, et Philippe , roi d'Espagne. ^ Sans mesure. Dans la Nef des fols du monde, en vers françois, feuillet 14) verso, boire sans compas, c'est ivrogner. (L.)

The text on this page is estimated to be only 29.02% accurate

\ 92 £lVRE I, CHAP. IL Tant sera lors clamé le temps passée. ^ * Cest-à-dire tant sera vanté alors le temps passé. Cependatot , nous écrit M. Eusèbe Salverte, on ne yante pas le temps passé, quand le présent est parfaitement heureux. Ne seroit-ce pas, au contraire une ironie contre ceux qui se promettoient monts et merveilles du successeur de François I*'?

GARGANTUA. 98 COMMENTAIRE HISTORIQUE DE LA QUATORZIEME STROPHE. Finalement , Thomme d'église sera placé comme un cierge au gond du jaquemart; tous ceux qui tiennent aux cloches et aux bénitiers ne feront plus tant de scandaleuses persécutions au nom du roi. Ah ! si on pouvoit s'armer du glaive de sa justice, la France seroit bientôt purgée des maux affreux qui Taffligent , et on verrait tomber le grand magasin d abus. — Tout ceci annonce TaboHtion de l'inquisition , et que tout doit rentrer dans Tordre sous le régne du dauphin. Finableiuent , celluy qui feut de cire ' Sera logé au gond du jacquemart^. Plus ne sera réclamé cyre, cyre^, Le brimballeur ^ qui tient le cocquemart^. ' * Le cierge (pour rhomme d'église), ou le roi précédent : il joue sor les mots cire et sire, * he jaquemart est une petite figure d'homme en fer et en bronze, Tetne d'une jaque ou cotte de mailles , et tenant un marteau pour frapper les heures sur le timbre des horloges des églises. ' * Çyre pour sire : c'est ainsi , comme le remarque ailleurs Le Duchat , qu'on trouve ce mot écrit en cet endroit , et au chap. xxxiii du liv. I, suivant l'édition de Doiet, et celle de i553, au heu de sire qu'il y a dans les nouvelles éditions ; ce qui vient de ce que Rabelais dérivoit ce mot du grec iu/^ioc> dontinuSy tandis qu'il vient par contraction de sieur pour seigneur, du latin senior. C'est donc du roi qui devoit succéder à François I'", de Henri II, qu'il s'agit ici. Ce vers rap« pelle ce mot si connu : Ahî si le roi le savoit! * * Cest le clergé , ainsi nommé à cause du brimbalement des cloches qui annonce les offices de l'église , ou le roi qui met tout en branle dans l'état. ^ * Le bénitier. \

94 LIVRE I, GHAP. II. Heu^, qui pourroit saisir son bracquemart' Toust seroyent netz les tintouins cabus7 : Et pourroit on, a fil de poulemart^, Tout bassouer^ le maguazin d'abus. ® Cest 1 mterjection latine heul ah ! hélas ! ^ * Cest-à-dire les soucis rongeants, les tourments pommés comme des choux ; allusions aux persécutions qui eurent heu alors contre les réformés , au nom de la religion et du roi , comme cela se pratique toujours. Garnier, tom. XXV, pag. 49^' ® Quelle que soit Tétymologie du mot poulemarty il est certain qu'il ne signifie pas une espèce d'arme , comme le prétendent Oudin et Duez, mais une sorte de gros fil ou de petite ficeUe, ainsi appelée en Dauphiné par les marchands , qui s'en servent à lier les petits paquets de marchandises qu'ils vendent en détail. De là le poulemart des marchands, liv. II , chap. xvii. Ce mot se dit pouloumar en provençal, /70u/ouma5 en languedocien, dans le même sens. On disoit polomar et polomarium, en bas latin, pour gros fil. On lit dans le supplément au glossaire de Ducange : Comput. ann. 1399. Item pro polomario ad suendum.. Anno 1412. Item solverunt pro filo de polomar pro suendo pannos, etc. Ainsi on auroit tort de croire que de même que bracquemart signifie un sabre qui coupe bras et jambes, de même poulemart doit signifier le couteau avec lequel on égorge les poules et les poulets, et a fil de poulemart, au fil ou tranchant du couteau. Le mot qui suit le prouve. 5 Car c'est ainsi qu'il faut lire, et non pas baffouer: c'est bâtir, faufiler, coudre à grands points ; et ce verbe a été fait apparemment de ces deux mots espagnols, basta, faufilure, et soga, corde, 6aîsogar, bassouer. (L.)

GARGANTUA. gS CHAPITRE III. Comment Gargantua feut unze moys porté on ventre de sa mère. COMMENTAIRE HISTORIQUE ET SOMMAIRE DE CE CHAPITRE. Une tradition ancienne nous apprend , dit Fabbé de Marsy, que notre auteur a peint Louis XII dans la personne de Grandgousier ; François I", dans celle de Gargantua; la duchesse d'Étampes, dans la fiction burlesque de la grande jument. Il est clair, dit Voltaire, que Garçantua est François I"; Louis XII est Grandgousier, quoiqu'il ne fût pas le père de François I"; et Henri II est Pantagruel. Cest aussi notre opinion quant à ces trois personnages. Rabelais peint en effet au naturel le bon Louis Xlf , qui étoit homme robuste, aimant le vin, la bonne chère, et le plaisir, dans ce qu'il dit, en ce chapitre, de Grandgousier, père de son héros, qu'il étoit bon raillard, aymarit à boire net aultant que homme qui pour lorsfeust au monde, et ayant ordinairement bonne munition de jambons ; et au chapitre suivant, de son grand repas avec tous les citor dinsy où il prenait plaisir bien grand et commandoit que tout (Ulast par escuelles ; et enfin dans ce que dit de lui Picrochole, au chap. xxxii : Le paovre beuueur: ce vUest son art aller en guerre, mais ouy bien vuider les flaccons. Ce portrait sVcorde très bien avec celui de Louis XII, qui aimoit, comme on sait , à railler. Quant à la grossesse de Garga

96 LIVRE I, CHAP. III. me/Ze, qui dura onze mois, ou c'est une fiction, dont le but est de donner une haute idée du héros dont elle accoucha, en le comparant aux dieux et aux héros qui furent portés dix, onze, et douze mois dans le sein de leur mère; ou même ce terme est conforme à l'histoire; car Anne, devenue veuve le 7 avril 1498 , épousa Louis XII le 8 janvier 14999 et en eut Claude de France, la même année, onze mois peut-être après la mort de Charles VIII, son premier mari. Aussi la fait-il accoucher par l'oreille gauche. Voyez pag. io5, note lo. Oargamelle, selon nous, est donc A.nne de Bretagne. Nous n'ignorons pas cependant que Réneaume, médecin de Blois, au dix-septième siècle, prétend que Gargamelle étoit Louise de Savoie, mère de François I". «Par Gargamelle, dit-il (dans une lettre, imprimée en l'édition in-4**, tome III, p. 2 1 5), il entend la mère du roi François I*% laquelle étoit soupçonnée d'être trop lubrique. Le soufflet que bailla le roi François à Charles de Bourbon le tesmoigne, vu ce qu'il lui en dit, à ce que l'on en a escrit. » Selon l'abbé de Marsy , Gargamelle est Marie d'Angleterre, sœur de Henri VIII, et femme de Louis XII. Ce qui, outre les raisons qu'il en donne, et qu'on verra dans les notes, sembleroit favoriser son opinion , c'est que Rabelais fait régner ses héros dans la Touraine.et le Poitou, qui ont appartenu aux rois d'Angleterre. Mais ces raisons sont bien foibles, en comparai* son des nôtres. Marie n'a été reine que quelques mois, et n'a point eu d'enfants de Louis XII , tandis que Anne en a eu deux filles, Claude et Renée; tandis que François I" ayant épousé la première, ce Gargantua étoit par là , sinon le fils, au moins le beau-fils de Grandgousier. Il est étonnant que Bernier, qui voyoit, comme nous, dans le roman de Rabelais des allusions satiriques à l'histoire de son temps, n'ait pas reconnu Louis XII dans Grandgousier, et François I" dans Gargantua, a Pour ceux ,

 dit-il^ qui ont cru, sur le chap.'iii et iv, que Grandgousier et Garg^antua étoient les rois Louis XII et François P' , je n'y vois point de convenance. Tout ce qu'on peut dire, est que notre docteur y raille, avec bien de Ërudition , sur les naissances incertaines ; ce qui me fait souvenir de ce que Goquillard chante à ce propos : Combien qu'il soit sorti d'un trou, De la cliquette d'un meusnier, Voire ou de la lignée d'un chou, Enfant à quelque jardinier. (Cap, deprœsumpt. , p. 43*) Car que ne disoit-on point alors de la naissance de quelques ^ands parmi le peuple, sans penser que ces sortes de spéculations sont trop creuses , qu'il n'y a que Dieu et les dames qui en sachent le fin et le secret: c'est pourquoi on a toujours laissé les choses comme elles se sont trouvées, quant aux ^ands comme quant aux petits, sans vouloir profonder en des matières qui sonit l'obscurité même. Si Dieu l'avoit voulu, les philosophes auroient régné, et des princes auroient philosophé, ainsi ceux-ci se seroient donné du repos, et en auroieut donné à leurs peuples, n Le Motteux veut qu'on reconnoisse dans Grandgousier y Jean d'Albret, roi de Navarre; dans Pantagruel , Antoine de Vendôme, successeur de Henri; dansyrène Jean des Entommeuresy Odet de Châtillon, cardinal; dans Panurge, le célèbre Jean de Montlue, évéque de Valence, etc. «Mais, dit Fabbé de Marsy , Jean d'Albret , le même qui se laissa dépouiller de la Navarre par Ferdinand d'Aragon, n'est connu dans nos annales que par ses malheurs , dont sa lâcheté fut la principale cause. L'histoire lui reproche d'avoir fui honteusement devant son ennemi (voyez Mézeray , année i5i 2), et d'avoir laissé envahir ses états , au lieu de les défendre. Tout ce qu'on sait de Henri d'Albret, c^est qu'il porta , comme son père , le vain titre de roi de Navarre, et

 qu'il épousa une princesse fort spirituelle (Marguerite de Valois, sœur de François l"), qui fit beaucoup plus de bruit dans le monde que son mari. Or, quelle apparence que Rabelais, qui, comme on le suppose, vouloit égayer ses lecteurs aux dépens de deux souverains, ait choisi, par préférence, dans le fond de la Navarre, deux princes obscurs, dont la vie ne contenoit aucun trait plaisant, et n'offroit au contraire que des aventures tragiques? Quel rapport d'ailleurs entre ces deux princes, détrônés, fugitifs, et les deux héros du Gargantua, que Rabelais représente comme des monarques puissants et formidables , et qu'il fait régner, non dans la Navarre, ni dans le Béarn, mais dans le cœur de la France, je veux dire dans la Touraine et dans le Poitou? Quels traits dans la vie de Jean et de Henri d'Albret qu'on puisse rapprocher des aventures de Grandgousier et de Gargantua? M. Le Motteux auroit dû, ce me semble , fouiller dans les mémoires de ce temps-là , et re* cueillir quelques anecdotes particulières, capables, sinon d'établir, au moins de colorer son parallèle. Mais non: l'auteur de ce système n'a fait à cet égard presque aucune recherche. Tout ce qu'il rapporte de Jean d'Albret se réduit à un petit nombre de traits fort communs (et quels autres traits eût-il pu trouver dans la vie d'un tel homme?) Pour ce qui est de Henri d'Albret', il ne raconte aucune particularité de sa vie. Que M. Le Motteux nous apprenne donc quel est le fondement de son système à cet égard , et sur quoi porte la ressemblance qu'il prétend trouver entre le prince Henri et Gargantua. Cette ressemblance est-elle si frappante qu'on doive la saisir d'abord sans autre examen? Pour prouver que Rabelais a pensé au jeune roi de Navarre , dans le chapitre de l'adolescence de Gargantua , estce assez de dire que Henri IV fut à-peu-près élevé conune le fils de Grandgousier , et qu'il est probable que Henri d'Albret eut la même éducation que Henri IV, son petitfils? Pour expliquer l'allégorie de la grande jument et des

GARGANTUA. 99 cloches de Notre-Dame, que Gargfantua veut lui pendre au cou, est-ce assez de dire : Henri dAlbret pouvait fort bien avoir une mmJtresse? Si des suppositions si vagues peuvent passer pour des preuves, ou du moins , ce qui suffit en cette matière, pour des conjectures raisonnables et fondées, il n'est point d^allégories , ni d'énigmes dans Rabelais, dont l'explication ne soit facile; et avec de tels principes, on fera ressembler Gargantua, non seulement à Henri d'Albret, mais à tout autre prince qu'on voudra se figurer. » Ginguené a mieux deviné que Bernier et Le Motteux. tt Absolu ou non, dit-il^ un roi est toujours chose fort chère dans un état. Pour faire sentir cette vérité , autant qu'il le pouvoit sous un roi despote, magnifique, et prodigue, Rabelais se sert d'une allégorie ingénieuse, qui ne paroît aux yeux àesnon-voyans qu'une exagération ridicule. 11 fait son roi Grandgousier et sa reine Gargamelle de la race des géans. Le nom de Grandgousier ou gosier porte sa signification avec lui; et celui de Gargamelle y soit qu'il signifie aussi gorge ou gosier, en style burlesque, comme le veulent les commentateurs , ou qu'il ne soit qu'une corruption de grande gamelle , a , comme on le voit , le même sens. Le nom de leur fils Gargantua, ne veut pas dire autre chose, et vient de l'espagnol garganta, la gorge (en françois la gargote). Qu'il ait voulu désigner, dans le personnage de Grandgousier, notre bon roi Louis XII , ou qu'on lui ait prêté depuis cette intention , toujours est-il vrai qu'il a représenté dans cette famille royale, une famille de mangeurs, et sous cette allégorie, ce qu'est pour un état monarchique l'entretien de la maison d'un roi. Il ne fait pas plus de grâce à l'héritier présomptif. Lorsque «le petit Gargantua est né, et baptisé, il s'agit de le nourrir... Les frais de son habillement sont en proportioa de ceux de sa nourriture... H ne faut sans doute à nos fils de rois, ni tant de lait, ni tant d'étoffe; mais, ajoutez à leur dépense réelle les vole7

 ries et le gaspillage de ce qui les entoure, vous ne serez pas bien loin de compte. » C'est en effet pour ces énormes consommations et mangeries, que Rabelais fait de Louis XII, de François P% et de Henri II, des gëans, sous le nom de Grandgousier , de Gargantua, et de Pantagruel. Au sacre de Louis XII, on servit i6,36o pains salés, qui furent ensuite distribués aux pauvres (voyez Le Grand d'Aussi , tome I , page 84 et suivantes). Il nous semble qu'il a voulu aussi , par ces noms de Gargantua et de Grandgousier , faire allusion au titre de duc d^Angoulême (Engoulesme), que portoit François I", et à celui de duc de Faiois qu'a voit Louis XII, et jouer sur les mots engouler et avaler, ou avaioire. Il aime partout à faire de semblables allusions, et des jeux de mots aussi burlesques. Il a voit aussi sans doute en vue les impositions, exorbitantes pour le temps, qu'il fallut lever pour les expéditions ruineuses de ces deux rois en Italie, et le recouvrement du Milanais^ ainsi que l'énorme rançon que la France fut obligée de payer pour la délivrance de Fran-> çois I" et de ses deux fils. Grandgousier estoit bon raillard en son temps ', aymant a boyre net aultant que homme qui pour lors feust au monde ^, et mangeoit volontiers salle. * * Cest-à-dire railleur^ goguenard. Louis XII , le vrai Grandgousier, étoit en elE^'et, d'après Mézeray et le père Daniel, d'un caractère gai et plaisant ; il se piquoit même de dire des bons mots ; mais ses plaisanteries, ses railleries, nalloient jamais jusqu'à la méchanceté. « Il faisoit, dit le premier, un conte de bonne grâce, et se plaisoit à « entendre et à dire de bons mots. » Voy. Mézeray, F^ie de Louis XII ^ sur la fin, tom. II, pag. 874. Cest une allusion au penchant connu de Louis XII pour le vin. On sait la réponse de Ferdinand V, ou le Catholique , à quelqu'un qui

GARGANTUA. loi A ceste fin, avoit ordinairement bonne munition de jambons de Magence et de Bayonne ^, force langues de beuf fumées, abundance dandouilles en la saison, et beuf salIé a la moustarde. Renfort de boutargues^, provision de saulcisses, non de Bouloigne (car il craignoit li bouconi de Lombard^), mais de Bigorre, de Longaulnay, de la lui disoit que Louis XII se plaignoit d'avoir été par lui trompé deux fois : « Deux fois? reprit Ferdinand ; par IKeu, il a bien menti, dit-il, Vivrogne; je Tai trompe plus de dix.» Voy. Gamier, tom. XXI, p. 485. ' Les jambons de Mayence et ceux de Bayonne (car c'est Bayonne qu'il faut lire, et non Babyione, comme on lit dans quelques éditions) ont encore aujourd'hui beaucoup de réputation. On appelle ainsi les premiers, non qu'ils se préparent à Mayence, mais à cause que ces jambons, qui viennent de Wèsphalie, se débitoient autrefois à Mayence , à une foire qui a depuis été transférée à Francfoi:tsur-le-Mein. A l'égard des jambons de Bayonne, lès plus beaux prennent le chemin de Paris , où il s'en fait dès pâtés pour les meilleures tables. Voy. VHeptaméron de la reine de Navarre, nouv. 28. (L.) ^ On appelle ainsi en Provence les oeufs de muge confits dans l'huile et le vinaigre. Le muge est un poisson qui se pêche vers le mois de décembre. On sale ses œufs pour le carême ; et c'est ce qu'on nomme boutargues, espèce de boudins qui n'ont rien de recoramandable que d'exciter la soif. (L.) — Cest, dit l'abbé de Marsy, la poutargue des Provençaux, composée d'œufs de poisson, confits dans l'huile et dans le sel, et ensuite desséchés. Cette pâte, qu'on divise en petits bâtons, est fort dure. Je ne sais, ajoute-t-il, où Le Duchat a pris que la poutargue est une espèce de boudins. ' * Les saucissons de Bologne-la-Grasse , en Italie , sont fort renommés pour leur bonté; et ce qu'insinue ici Rabelais, que, quelque friand que fût ce manger, Grandgousier n'y touchoit point, parcequ'il craignoit li bouconi de Lombard^ vient peut-être de ce que les Italiens , quon accuse de ne pas faire grand scrupule d'empoisonner leurs ennemis, haïssoient extrêmement le roi Louis XII depuis que ce prince avoit porté la guerre chez eux à dessein de faire valoir ses droits au duché de Milan , qui lui appartenoit du chef

I02 LIVRE I, CHAP. III. Brene^, et de Rouargue. En son eage virile espousa Gargamelle7, fiUe du roi des Parpaillos^, de Valentine de Milan , sa grand'mère. De troys choses Dieu nous garde : de et cetera de notaire, de qui pro que d'apothicaire , et de bouchon (boucon) de Lombart friscaire , disoit-on en commun proverbe dès le temps d'Olivier Maillard. Et de ces expressions proverbiales, qui ont été rapportées par H. Etienne au chap. vi de \ Apologie dt Hérodote y la dernière pourroit bien être venue de ce que la duchesse de Milan , cette même Valentine de laquelle on vient de parler, fut de son temps violemment soupçonnée d'avoir employé les maléfices envers le roi Charles VI, et d'avoir enfin voulu l'empoisonner pour faire régner son mari, frère de ce roi. (L.) — Ainsi Le 'Duchnt reconnoît lui-même Louis XII dans ce qui est dit ici de Grandgousier ; tandis que Le Motteux qui voit , sans aucune sorte de raison, Jean d'Albret, roi de Navarre, dans Grandgousier, se prévaut de ce passage : « On conçoit facilement , dit-il , pourquoi Jean d'Albret devoit craindre li bouconi de Lombard^ c'est-à-dire les poisons d'Italie , lorsqu'on se rappelle combien le pape étoit son ennemi. On sait qu'il fut excommunié par Jules II ; et que ce fut en conséquence de cette excommunication qu'il perdit la Haute-Navarre , usurpée par Ferdinand , roi d'Espagne. » Mais Louis XII fut également excommunié , et son royaume mis en interdit par ce pape. « Louis XII, dit de Marsy, avoit raison de se défier du boucon, c'està-dire du poison de Lombardie, soit qu'ayant porté la guerre dans l'état de Milan , il craignît l'humeur vindicative des Lombards , qui s'étoient essayés sur plus d'un François pendant le séjour que nous fîmes dans leurpays ; soit qu'il se souvînt que Valentine de Milan fut soupçonnée d'avoir employé le^poison contre Charles VI, pour mettre sur le trône le duc d'Orléans , son mari , frère de Charles. » Avaler le boucon , c'est être empoisonné. ^ La Brenne est un petit pays marécageux de la Tour aine et du Berry, dont les deux lieux principaux sont Châtillon-sur-Indre et Saint-Michel en Brenne. On sait que la Touraine est le pays de l'auteur, et qu'il en fait le champ de bataille de ses héros. ^ * Ceci est de vérité historique. Louis XII étant né en 1462, avoit trente-sept ans quand il épousa , en i499 f -^^^^^ic ^^ Bretagne , sa se

 belle gouge et de bonne troigne^. Et feisoyent eux deux souvent ensemble la beste a deux dos "°, conde femme ; tandis qu'il avoit cinquante-deux ans quand il ëpousa Biarie, en i5i4' Gnrgatnelle est donc Anne de Bretagne. Ce nom annonce une femme de grand appétit ; ce* qui est encore conforme à fhistoire. « Dans le Languedoc, dit Le Duchat , Gargamelle et grande gamelle se disent d*une femme de mauvais air, et proprement d'une femme qui tend un grand cou ; ce qui donne lieu de croire que gargamelle, dans la signification de gorge ou gosier, pourroit bien être une corruption de grande gamelle. Gargouille même , sur ce pied-là, en seroit une autre de grande gueule ; mais , à dire le vrai , gargamelle y -pour gorge, gosier, qui est la signification propre, est un mot burlesque. Gargante, en espagnol, signifie la même chose, à quoi Gargantua et Gai^gamelle font allusion. Les Grecs ont leur yftfy^fiiù^ (gurgulio , guttur) ; et tous ce^ mots , de même que Xegurges des Latins, le gorgo des Italiens, \a gargouille des François, etc. , ont été fermés par la ressemblance du bruit que fait le gosier quand on se gargarise , et la gargouille par où coule Feau. » ' * Ce roi des Parpaillos , père de Gargamelle , est François II , duc de Bretagne , qui , d* après le portrait que fait l'histoire de ses mœurs dissolues , mena constamment une vie peu orthodoxe , donnant dans Texcès des femmes et du Tin , et qui entra d'ailleurs dans tous les partis qui troublèrent la France pendant son règne ; ce qui étoit plus que suffisant pour lui faire donner, par Rabelais , le nom de Parpaillon , c'est-à-dire d'hérétique et Ae paillard, qu'on prodiguoit alors à toute espèce d'ennemis ; comme le prouve ce vers d'Antoine Arena , dans son poème, de GuerrA genuensi , contre les hérétiques : Taies paillardi deberent este bridati. Mais c'est sans doute parceque ce duc de Bretagne avoit été excommunié, que Rabelais l'appelle le rot des Parpaillos: en i47^9 ^^ pape lui donna r absolution pour toute excommunication antérieure, et y joignit le privilège de ne pouvoir être excommunié même par les papes 1 Quel bon temps 1 Le Duchat, chap. vi de la Progn. , pense que c'est le roi de France ; de Marsy croit que c'est Henri VEII : mais il n'étoit pas encore excommunié ; mais Marie étoit sa sœur, et non sa

 joyeusement se frottans leur lard, tant qu elle engroissa d'ung beau filz, et le porta jusques a Funziesme moys. fille ; mais Gargamelle étant Anne de Bretagne, le roi des Parpaillons, ou des Parpaillos, ne peut être que François II , duc de Bretagne , son père. Parpaillon signifioit , dans le sens propre, un papillon qui se brûle à la chandelle; au figuré, un hérétique, que Ton brûloit alors comme des papillons. « On lit , dit Le Duchat, parpaillos, pour parpaillots y dans Tédition de François Juste, 1 535, et dans celle de Dolet, 1543, toutes deux de Lyon. Il faut lire parpaillons avec les autres éditions, d'autant plus que toutes généralement, au chap. xi suivant, ont parpaillons. Le parpaillon, le parpaillot des Gascons, et le parpaillol de ceux du Languedoc et de l'Auvergne, c'est le papillon.» Le fait est que ces mots se disoient alors indifféremment ■pour papillon et pour hérétique. « Ce mot, dit très bien Ménage, a été fait de l'italien farfalla , qui l'a été du grec ^^kka qui signifie cette sorte de papillons qui volent autour des chandelles. » Mais l'origine qu'il donne ensuite de ce sobriquet, ainsi que Borel, n'est qu'une historiette imaginée à plaisir. ^ * L'histoire nous peint en effet Anne de Bretagne, la vraie Gargamelle, comme une des belles et vigoureuses personnes de son temps. « Elle avoit toutes les grâces de l'esprit et du corps , » dit Mézeray, Vie (fAnne de Bretagne., tom. II. Le Duchat prétend qu'on doit lire belle gouge et de bonne troigne, et non pas belle gorge. « Gouge ^ dit-il, dans nos anciens auteurs, se dit d'une femme et d'une fille, quoique proprement ce soit la garce d'un soldat, comme goujat en est le valet. En Languedoc, tout garçon, valet ou non, s'appelle goujat, comme toute fille, servante ou non, s'appelle ^ou^e. Mais ^ou^e, dans l'usage le plus commun, se dit d'une fille ou d'une femme de mauvaise vie. De goujat, autrefois g oujart., on a fait gouge ^ de gouge le diminutif ^fowine, et goier l'amant d'une gouge, gougier, gouier, goier. » t • '** * Tout le monde entend cette expression rabelaisienne, iqui est encore aujourd'hui populaire, et qui est d'ailleurs clairement expliquée dans ce passage du chap. xxxi du hv. V: « J'y veids (dans des tapisseries) des bestes à deux dos, lesquelles me sembloyent joyeuses

GARGANTUA. io5 Car aultant, voyre dadvantaige , peuvent les femmes ventre porter, mesmement ' ' quand c'est quelque chief d'oeuvre , et personnaige qui doibve en son temps faire grandes proesses. Comme dict * Homère que l'enfant duquel Neptune engroissa la nymphe ", nasquit l'an après révolu , ce feut le douziesme moys. Car (comme dict jiulus Gellius, lib. III) ce long temps convenoit a la majesté de Neptune, affin que en icelluy '^ l'enfant feust formé a perfection. A pareille raison Jupiter feit dua merveilles et copieuses en culetis, plus que n'est la motacille, avec sempiternel remuement de cropions. » Voici la preuve qu'elle est relative à Louis Xn et à Anne de Bretagne. « Louis XII, dit Brantôme, n'estant encore que simple duc d'Orléans, aimoit Anne de Bretagne, et en estoit aimé ; on peut croire qu'ils se le prouvèrent forteoient dès qu'ils furent unis (peut-être même auparavant, voyez pag. 96). » y oyez Brantôme^ tom. II, pag. 2 et 8; et Gamier^ tom.-XXI, pag- ^o. «L'un et l'autre (Louis XII et Anne de Bretagne) s'aimoient si fort, qu'ils ne pouvoient se séparer», dit Legendre, in-fol., pag. 694. Il existe encore, dit M. Trébuchet, qui cite les Monuments de la monarchie fîrançoise de Montfaucon, des lettres en vers latins de Louis XII et d'Anne de Bretagne, qui expriment l'amour de ces deux époux. Une des lettres de la reine commence ainsi : « Une épouse tendre et chérie écrit à son époux, encore plus chéri, l'objet à-lafois de ses regrets et de son estime , conduit par la gloire loin de sa patrie. Amante infortunée, il n'est pour elle aucun instant sans alarmes. Quel malheur af&eux d'être privée d'un prince plus amant qu'époux ! n " Principalement, maxime. '* Cet enfant est Cycnus, que la fable dit être fils de Neptune et d'une nymphe marine ou néréide. Voy. le Dictionnaire de la fable ^ au mot Ctcuds. ' ' Afin que dans ce terme.

 rer quarante huit heures la nuyct qu'il coucha avecques Alcmene. Car en moins de temps n eust il peu forger Hercules '^, qui nettoya le monde de monstres et de tyrans. Messieurs les anciens pantagruelistes ont conformé ce que je dy '^, et ont declairé non seuUement possible, mais aussi légitime lenfant nay de femme le unzieme moys après la mort de son mary. Hippocrates, lib. de alimento. Pline, lib. VII, cap. v. Plante, in Ciste llaria. Marcus Varro , en la satyre inscripte le Testament y alléguant lauthorité d'Aristoteles a ce propos. Gensorinus'^, lib. de die natali. Aristot. , lib. VII, cap. m et iv de natura animalium. Gellius, lib. III, cap. xvi. Servius, in EcL iv, exposant ce mètre de Virgile ; Matri longa decem, etc. l^ Ceci est pris de Diodore de Sicile, auliv. IV de sa Bibliothèifue, pag. i5i, édit. de Rhodoman. (L.) '^ Ont parlé conformément à ce qae je dis, se sont conformés à mon dire. Gratian du Pont, sieur de Drusac, dans ses Controverses des sexes masculin et féminin, au feuillet i3a, verso, du deuxième livre de mon édition, s^exprime de même : D'autres docteurs un tel dire conforment , ' Par les exemples que comme verrez forment. (L.) De Marsy a donc tort d'expliquer conformé par confirmé. '* Aux chap. VII et XI. On peut voir, sur la même matière , L. Joubert, en ses Erreurs populaires, part. I, liv. m, chap. ii. (L.)

GARGANTUA. 107 Et mille aultres folz, le nombre desquelz ha esté par les légistes acreu ^ff, de suis . et legiL L intes^ tato,$.fin. Et in authenU de restit. et ea quœ parit in undecimo mense. D abundant en ont chaffouré leur robidilardicque loy "7 : Gallus.ff. de lib. et posthum, et L septimoff. de stat. homin.y et quelques aultres que pour le présent dire n'ause. Moyennant lesquelles loys les femmes vefVes peuvent franchement jouer du serrecropiere^^ a tousenviz, et toutes restes '9, deux moys après le " Chaffourety c'est ici barbouiller, griffonner. Robidilardicque est un mot forgé à plaisir par allusion à rohety c'est-à-dire dérober, et au grand chat, que Rabelais, chapitre dernier du quatrième livre appelle Ao(7arc/u$, rongelard. Ainsi les gens de robe, décrits, liv.V, chap. XL VI, sous le nom de chats-fourrés^ semblent prendre ici celui de Robidilards^ parceque, dégraissant les plaideurs comme ils font, ils dérobent véritablement et rongent le lard avec tant d'avidité', qu'il n y en a pas un d'entre eux après qui on ne put crier, comme dans la ballade de Marot : Prenez-le , il a mangé le lard. (L.) '• Cette façon de parler revient encore, liv. II, chap. v et xvn. n est naturel aux femmes de serrer le croupion dans l'action vénérienne, pour peu qu'elles y prennent du plaisir. Les femmes de métier sur-tout n'y manquent jamais; d'où l'on a dit Jouer du serre^ croupière, pour exprimer la lubricité de la femme daBS l'action. Antoine Oudin a donc employé une expression trop générale, lorsque, dans son dictionnaire françois- italien, il a rendu jouer du serrecroupière ^arfar Vatto venereo. Et quand il explique une serre-croupière par puttana , il auroit mieux fait de ne point ajouter secondo alcuni. (L.) '• Ci -dessous encore, au chap. V, voici trippes de jeu , goudebiU laux dtenvy. A tous enviz , c'est*à-dire à qui mieux mieux. De renvier

 trespas de leurs marytz. Je vous prie par grâce , vous aultres mes bons averlans^**, si d'icelles en trouvez que vaillent le desbraguetter^', montez dessus et me les amenez. Car, si au troisiesme moys elles engroissent , leur fruict sera héritier des defiîincts. Et, la groisse congneuê ^^, poulsent hardiment oultre, et vogue la galee^^, puisque la panse est pleine. Gomme Julie , fille de l'empereur Octavian , ne ou envier, termes de jeu, qui signifient enchériry surpasser. (!-•) — Babelais , ainsi que le remarque le dernier éditeur, emploie ici le plu* riel restes au féminin, comme le latin reliquiœ, dont il est la traduction. Il emploie aussi le singulier au même genre , liv. II, chap. xxix : la reste du sel. *° Le terme à!averlany qui ordinairement dénote un débauché, et qui, dans le Poitou, où on le prononce averlin, est une injure; ce terme, dis-je, au chap. IX du quatrième liv. de Rabelais, se prend en deux endroits pour lourdaud; mais il s* entend proprement de certains paysans wallons , qu'en Lorraine on appelle auerlins, en retenant l'aspiration et la terminaison allemande; et ce sont des routiers, habitants du village de Haver, dans le duché de Limbourg, gens lourds et grossiers encore plus que les autres de leur sorte. Ils font en France un grand trafic de chevaux, sous prétexte d*y apporter ou voiturer des marchandises de leur pays , et c'est à quoi Rabelais fait ici allusion. (L.) — Duez et Oudin exphquent averlan par débauché, bon compagnon ; et c'est le sens que ce mot a ici. ** Si vous en trouvez qui méritent qu'on abaisse la braguette; ce qui ne s'entend que trop. ^^ Et la grossesse une fois connue. Groisse est un mot du Languedoc ; et Laurent Joubert, qui étoit de ce pays-là, l'a employé dans le troisième livre de ses Erreurs populaires, en parlant de la grossesse des femmes. (L.) ' ' Pour vogue la galère.

GARGANTUA.' 109 sabandonnoit a ses laboureurs, sinon quand elle se sentoit grosse , a la forme que ^^ la navire ne reçoit son pilot que premièrement ne soit callafatee et chargée. Et si personne les blasme de soy faire rataconniculer ^^ ainsi sus leur groisse , veu que les bestes sus leurs ventrées n endurent jamais le masle masculant, elles respondront que ce sont bestes, mais elles sont femmes, bien entendentes les beaulx et joyeux menuz droictz de superfetation : comme jadis respondit Populie ^^, selon le rapport de Macrobe, lib. II, SatumaL Si le diavol ne veult quelles engroissent^7, il fauldra tortre le douzil, et bouche clouse ^®. ** De la même manière que. " De se faire caresser. « On appelle, dit Le Duchat, tacon^ à Metz, le gras-double; et à Genève, c'est une pièce de vieux cuir, de l'italien Uiccone , qu'Antoine Oudin dit signifier un bout à un soutier. Mais ici, dans le verbe rataconniculer, qui signifie proprement rapiécer un soulier, il y a une allusion ou à cuniculus, ou à deux monosyllabes c. et c. » *^ Voici le passage de Macrobe, auquel Rabelais fait allusion: Miranti cuidam quid essety quapropter aliœ bestiœ nunquam tnarem desiderarent^ nisi cum prœgnantes vetlentfieri, respondit Populia : Bestiœ enim sunt. Macrob. , Satumal. , lib. II , cap. V, in fine. *^ Si le diable s'oppose à ce qu'elles engrossent. "Il faudra membrum torquere, vaginâ clausa; ce qui ne s'entend encore que trop. Voici au reste la remarque de Le Duchat qui expliquera la phrase plus clairement. On disoit autrefois tortre pour tordre y comme benistre qij'on lit pour bénir y liv. IV, chap.xxvii; et le douzil y c'est le fausset d'un tonneau. Rabelais veut dire que passé le troisième mois de veuvage d'une femme , il ne faudra plus

 avoir de pmautés avec elle , si on ne veut bien courir le risque du scandale qui pourra s'ensuivre; et il appelle cela tortre le douzil, par une métaphore prise de ce qu'après avoir goûté le vin d*un muid, on y met pour boucher le trou un fausset qu'on rompt en le tordant.

GARGANTUA. III CHAPITRE IV. Comment Gargamelle, estant grosse de Gargantua, mangea grand planté de trippes '. COMMENTAIRE HISTORIQUE ET SOMMAIRE DE CE CHAPrrRE. Ce chapitre, ainsi que le précédent et le suivant, est fait pour donner une g^rande idée de l'appétit de la reine Anne, qui passe en effet, d'après l'histoire, pour avoir été une femme pleine de force et de santé. L'auteur le donne clairement à entendre, par l'énorme quantité de tripes qu'il fait avaler à Gargamelle; et en disant, chap. iii^ qu'elle ëtoit belle gouge et de bonne troigne; et que son mari et elle faisoyent eux deux souvent ensemble la beste à deux dos. Cette princesse, dit la Biographie universelle, étoit belle, d'une taille élevée, mais un peu boiteuse; elle avoit^de l'esprit et de la prudence.... Ayant perdu le duc François II, son père, elle se trouva, à l'âge de quatorze ans, unique héritière du duché de Bretagne... Elle épousa Charles VIII, à Langeais (château des du Bellay), le 6 décembre 1491 ^ en se réservant la souveraineté de ses états. Il fut inséré dans le ' Force tripes; c'est ainsi qu'il dit, dans la Progn. , chap. iv, planté de touts biens, et, chap. vi, planté de bleds, pour abondance de biens, de bleds. Planté vient par coniraction du latin plenitas, abondance, d'où Ton a fait plantureux et plantureusement, pour abondant et abondamment.

 contrat, u que le roi venant à mourir sans enfants, la reine seroit obligée d'épouser son successeur à la couronne , et que si elle le précédoit, le duché demeureroit au roi de France. » A la mort du roi, le 7 avril 1498, elle donna les plus grandes marques de douleur, et prit le deuil en noir, quoique les reines jusqu'alors l'eussent porté en blanc (d'où les reines veuves étoient nommées reines blanches), Louis XII, qui avoit montré pour elle une passion assez vive avant qu'elle épousât Charles VIII, divorça avec Jeanne, fille de Ijouis XI , dont il avoit été forcé d'accepter la main , et il l'épousa le 8 janvier i499* I^^ cette union naquirent plusieurs enfants; deux filles seulement vécurent. L'aînée, Claude de France, épousa le duc d'Angouléme, qui régna sous le nom de François l". Elle captiva sans partage Louis XII, connu par l'inconstance de ses amours. On a dit que François l" avoit attiré les femmes à la cour; il trouva cet usage établi par la reine Anne , qui aimoit l'éclat, la représentation, et qui fixa auprès de sa personne un grand nombre de demoiselles , auxquelles on donnoit le titre de filles d'honneur de la reine,.. Ces filles de la reine ont été remplacées, en 1673 , par les dames du pa^ lais,,. Son caractère la portoit à dominer, et Louis XII, qui l'excusoit, en disant u qu'il faut souffrir quelque chose d'une femme quand elle aime son mari et son honneur , n avoit quelquefois besoin de résolution pour lui résister. On connoît la fable des biches, qui perdirent leurs cornes pour s'être égalées aux cerfs, que ce prince lui cita, pour lui faire comprendre qu'il n'appartenoit pas à son sexe d'intervenir dans les affaires de l'état et de l'Église... ElJe mourut au château de Blois le 9 janvier i5i49 et fut enterrée à Saint-Denis. C'est la première reine de France qui ait eu des gardes, des gentilshommes à elle, et qui ait donné en son nom au

GARGANTUA ii3 dience aux ambassadeurs; mais elle ag;issoit en cela eomme souveraine de Bretag;ae. Elle étoit née le 26 janvier 1476 » ainsi elle avoit trente-huit ans quand elle mourut. Elle avoit eu trois fils de son premier mari. Elle ëtoit libérale; jouissant de la plus g;rande partie des revenus de la Bretagne, elle s'en servit pour secourir les misérables, pour donner des équipages aux pauvres officiers, pour soulager leurs enfants et leurs veuves; mais, parmi les objets de sa libéralité, elle choisissoit de préférence les Bretons : aussi le roi, dans ses goguettes , dit Brantôme, l'appeloit quelquefois sa bretonne , parcequ'elle avoit réellement le cœur plus breton que françois. Une de ses manies étoit de vouloir paroitre plus instruite qu'elle ne Fetoit. Dans les audiences qu'elle donnoit aux ambassadeurs, elle méloit toujours quelques mots de leur langue, qu'elle avoit eu soin d'apprendre par cœur. C'est peut-être par une allusion maligne à cette petitesse que Rabelais, dans le chapitre suivant, fait dire deux mots basques à un courtisan de Grandgousier, se réjouissant, au milieu des pots, de la grossesse de Gargamelle. L'occasion et manière comment Gargamelle enfanta feut telle. Et, si ne le croyez, le fondement vous escappe ! Le fondement luy escappoit une après disnee le troisiesme jour de febvrier *, • * En suivant le calcul de l'auteur, qui est que Gargamelle porta Gargantua jusques a l'unziesme ntoysy on trouve un peu plus de onze mois ; car, en se reportant à la véritable époque du mariage d'Anne de Bretagne, qui est la vraie Gargamelle , avec Louis XII, ce mariage eut lien le 8 janvier i449; ce qui fait, jusqu'au 3 février i5oo, près de treize mois au lieu de onze ; soit parceque Gargamelle ne devint grosse que deux mois après son mariage, soit parcequ'il étoit danI. «

ii4 LIVRE I, CHAP. IV. par trop avoir mangé de gaudebillaux^. Gaudebillaux sont grasses trippes de coiraux. Coiraux sont beufe engressez a la crèche et prez guimaulx. Prez guimaulx^ sont prez qui portent herbe deux foys l'an. Dlceulx gras beu£& avoyent feit tuer troys cents soixante sept mille et quatorae, pour estre a mardy gras saliez : affin qu'en la prime vere ^ ilz eussent beuf de saison a tas , pour au gereux pour Rabelais d'être plus exact et plus précis sur ce dujet, soit plutôt parcequ'il vouloit confirmer par ce nouvel exemple, ce que les anciens pantagrtielistes ont déclairé non seuUement possible y mais aussi légitime l'enfant nay de femme le unziesme moys après la mort de son mary. Voyez le chapitre précédent. ^ Quand il dit que le fondement escappoit à Gargamelle pour avoir trop mangé de gaudebillaux ou tripes , et quand Grangousier conseille plus bas à Gargamelle d'en manger moins, vu qu'elle approchoit de son terme, on devine bien de quelles tripes il entend parler. * Ce sont , selon Ménage et Bemier, chez les Poitevins , des prés qu*on fauche deux fois l'an, quasi bimales. C'est aussi l'explication que donne de ce mot, qu'on ne trouve nulle part ailleurs, le dictionnaire de Trévoux. Du latin bimus, qui a deux ans, on a pu faire 6tmalisy en bas latin, et guimal, au pluriel guimaulx y en fîrançois, par le changement du b en v, puis en g; comme on a fait ^ui de viscum, qui vient du grec /6io>xôc. Mais, dit ailleurs Le Duchat, la coutume de Touraine, titre xviii, art. 202, les appelle prés gaineaux^ et la note qui est à la marge de cet article, dans le grand Coutumier, dit que ce sont prata restibilia , appelés gaineaux parcequ'ils apportent du regain. Ç^ qui, ajoute-t-il, me fait douter de l'étymologie de Ménage, et croire que dans Rabelais il faut lire en cet endroit gaineaux et non guimaulx. Ce terme , qu'on Ut gaigneau et gaignau dans la coutume de Poitou, art. 196, y a la même signification. L'article 297 commence j^ar prez gaignaux ou de regaing. Au printemps , qui se dit prima vera en italien.

 commencement des respatz faire commémoration de saleures, et mieulx entrer en vin. Les trippes feurent copieuses, comme entendez, et tant friandes estoyent que chascun en leschoit ses doigtz. Mais la grand'diablerie a quatre personnaiges^ estoit bien en ce que possible n estoit longuement les reserver : car elles feussent pourries, ce que sembloit indécent. Dont feut conclud qu'ilz les baufïreroyent sans rien y per^ Expi'ession poitevine , pour dire , mais le malheur voulut que la grande diablerie y elé. , ne permît pas de les garder long^temps. « Elle vient, jdit Le Duchat, de ce que dans Pamphithéàtre de Doué, en Anjou, et à Saint-Maixent, dans le Poitou, on reprësentoit autrefois, à plus ou moins de personnages , des pièces de dévotion , dans les(pieUes on faisoit d'ordinaire paroitre des diables qui dévoient un jour tourmenter éternellement les pécheurs endurcis. Ces représentations s' appeloient petite ou grande diablerie. Petite, quand il y avoit moins de quatre diables; grande, quand il y en avoit quatre: d'où est venu le proverbe, faire le diable à quatre. » Bouchet, dans ses Annales d'Aquitaine , fol. i68, dit qu'en i486 , « on vy jouer et monstrer par mystères et personnages, à Poistiers, la Nativité, Passion, et Résurrection de notre Seigneur Jésus-Christ , en grand triomphe et somptuosité, n II dit aussi, fol. 267, qu'en 1534 (l'année où Rabelais écrivoit son livre I***) « feurent faites en la même ville joyeuses et triomphantes monstres des mystères de l'Incarnation, Nativité, Passion, Résurrection, et Ascension de notre Seigneur Jésus-Christ, et de la mission du Saint-Esprit, lesquels mystères on joua quinze jours après, au marché vieil de la dicte ville, en ung théâtre fait en rond , fort triomphant : et fut le dict jeu conmaancé le dimanche dixneuvième jour de juillet, et dura onze jours continués, ou il y eut de très bons joueurs et richement acoutrés.... On joua aussi la Passion et Résurrection, trois sepmaines après , en la ville de Saumur, ou je vey d'excellantes fainctes. » Dans cet heureux temps, d'ignorance et de crédulité , on jouoit, comme dit Boileau', Dieu et les saints par dévotion. 8.

 dre, A ce faire conviarent tous les citadins de Sainnais, de Suillé^, de la Roche Clermaud, de Vaugaudry, sans laisser arrière le Couldray, Montpensier, le Gué de Vede , et aultres voisins , tous bons beuveurs , bons compaignons , et beaulx joueurs de quille da^. Le bon homme Grandgou^ Tous ces lieux sont des environs de Chinon, en Touraine, d'où ëtoit Rabelais. L'auteur, comme enfant du Chinonnois, met toujours son pays des bons ëcots ; il en fait le lieu de la scène où se passent les exploits de la Gargantuade. Sainnaisy Suillé (qa on écrit aujourd'hui Cinais^ Seuilly-VAhhayé)^ et la Roche-Clermault , sont à cinq ou six kilomètres de Ghinon , sur la rive gauche de la Vienne : nous sommes allés visiter ces lieux en 1821. Suillé est mal écrit dans quelques éditions, entre autres dans la table de celle de 1820, Sevillé^ parcequ'on ne distinguoit pas autrefois l'u du v. Il vient, ainsi que celui de la ville de Sully ^ ville située sur le bord de la Loire , et dans une situation marécageuse, du vieux mot françois5ut7/e, qui est pris dans Rabelais dans le sens de l'adjectif latin suillus, formé de sus , porc, ainsi que le mot firançois soue^ toit à porc, et souillé^ souillon , etc. Le Duchat , qui écrit aussi par erreur Sévillé -pour Seuillé , dit que le Coudrai- Montpensier et le Gué-de-Vède sont en Poitou. C'est pour obvier à' celte confusion de l'u et du v, dans l'ancienne orthographe , que nous avons adopté pour le texte la distinction actuelle de ces deux lettres et de l't et du j. Elle offre l'avantage d'en faciliter l'intelligence , sans le rajeunir, comme l'ont fait audacieusement plusieurs éditeurs. • Da signi&e ici , assurément , de plus , en outre , comme dans ces deux exemples , il avoit une belle épée da^ cest un habile homme da^ cités par Ménage. La dernière édition, publiée en 1820, porte la pour da; quoique l'éditeur ait remarqué qu'on hsoit da dans tes deux éditions de Le Duchat. « Un grand nombre d'éditions, dit-il, posent en cet endroit, et beaulx joueurs de quille da. Celle de François Juste, de i542 , écrit quille la. Nous avons pensé que cette dernière expression , plus bouffonne et présentant un sens équivoque , étoit plus dans le génie de Rabelais. » Il se trompe : la première est la

 sier y prenoit plaisir bien grand », et commandoit que tout allast par escuelles. Disoit toutesfoys a sa femme qu elle en mangeast le moins , veu qu elle approchoit de son terme , et que cette tripaille nestoit viande moult louable. Celluy (disoit il) ha grand envie de mascher merde qui d'icelle le sac mange '°. Nonobstant ces remonstrances , elle en mangea seize muiz ", deux bussars ^^, et six tuseule bonne , la seule Françoise ; et ce qui prouve bien que Rabelais joue ici sur le mot quille y comme il a joué plus haut sur le mot tripes, pris dans le même sens , c'est qu'il écrit le mot quille au sinf^ulier, quand il faudroit le pluriel si ce mot étoit pris dans le sens propre. Marot le confirme , et explique très bien dans ces deux vers , relatifs au gascon, son valet, ce que Rabelais entend par beau joueur âe quilles : Prisé , loué , fort estimé des filles Par les bordeaux et beaux joueurs de quilles. ' * Voici le portrait que Brantôme fait de Louis XII : « Il étoit , dit-il, « très agréable y ainsi que tous ses portraits l'ont représenté , de très "belle et haute taille, de fort bonne (p*ace, et sur-tout un visage « doux et bon , et qui montroit toute candeur, n Voy. Brantôme, Vie de Louis XII , tom. VII, pag. 82. '** En Alsace , où ils sont grands mangeurs de tripailles et de grasdouble, il y a un proverbe qui dit que l'ordure qui reste dans les tripes les mieux raclées en fait pour le moins la dixième partie. (L.) * ' * Quel appétit ! Celui qu'Anne de Bretagne avoit en amour ne cédoit en rien à celui-là. « Quoiqu'elle regrettât beaucoup Charles VIII, son premier mari,» dit encore Brantôme, qu'il faut toujours citer quand il s'agit des choses galantes de ce temps-là, « elle ne désespéra pour« tant pas d'être encore un jour reine de France, si elle le vouloit : ses « anciennes amours (avec Louis XII , alors duc d'Orléans) lui faisoient «dire ce mot, qu'elle voudroit les rallumer dans sa poitrine échauf*fée encore un peu; ce qui arriva. » Brantôme , Fie d'Anne de Bre<

 pins'^. O belle matière fécale, qui debvoit boursouffler en elle ! Apres disner tous allarent pesle mesle à la Saulsaye '^, et la, sus Therbe drue '^, dancjarent au son tagne , tom. II, pag. 8. Il nous semble qu'outre Tallusion libre que fait ici Rabelais , il en fait encore une autre au village d'Andoille , en Bretagne, où eut lieu, le 33 juillet 1488, le commencement de la journée de Saint-Aubin , dans laquelle fut défait le parti du bien public , qui étoit celui de François II , duc de Bretagne , et de Louis , duc d'Orléans , depuis Louis XII , qui y fut fait prisonnier, et qui aimoit dès-lors Anne de Bretagne , qu'il épousa après la mort de Charles VIII. Les gouvernantes de Gargantua nomment, chap. xi, ma petite andoille vermeille, ce qui est ici nommé tripe. " Le bussart ou la busse ^ selon le dictionnaire de Trévoux, étoit une barrique de vin contenant une demi - pipe, ou la demi - queue d'Orléans , de deux cent seize pintes de Paris. Le Duchat dit seulement qu'en Anjou c'est un gros et court vaisseau à vin. L'académie dit que c'est un vaisseau de douves et de cerceaux qui tient presque un demi-muid. ' ' Le tupin est un pot de terre beaucoup plus petit que le bussart. Tupin vient de tofinus^ fait de tofus, qui est une espèce de grès dont on fait des pots à trois pieds, qu'on appelle tupins en Anjou et dans plusieurs antres provinces de France. De bonne vie bonne foi , De bonne terre bon tupin , dit le proverbe. (L.) — M. Eusèbe Salverte nous apprend qu'à Genève et dans la Suisse françoise on appelle encore un grand pot de terre , une toupine. Les Allemands usent aussi du mot topf en la même signification de pot : c'est de là que nous avons fait le diminutif tupin , et le verbe toper ou tauper à une chose , l'approuver, y consentir : taupe à cela, j'y consens ; taupe et tinc^ ou tôpe et tingue , de tout mon cœur, volontiers , je le tiens , et l'interjection ou impératif tope qui se dit quand on accepte un défi de boire, ou une santé qu'on porte. '* * Allusion à l'entrée de Louis XII à Gènes , en i5oi . « Les Gé

 des jayeulx flageoUetz, et douces cornemuses, tant baudement'^ que cestoit passetemps céleste les veoir ainsi soy rigouller'7. « DOIS , dit Fabbé Dan thon , menoient au roi (Louis XII) et à ses gens « leurs femmes et filles les plus belles , en les baisant les premiei's • pour en faire l'essai; puis les baisoit le roi très volontiers, dansoit « avec elles, et prenoit d'elles tout honorable déduit. » Voy. l'abbé Jean Danthon, yie de Louis XII y deuxième partie , chap. xxi. '< Pour « les exercices du corps , soit des armes , soit de la danse.... il emporM toit , dit Mézeray, le prix dans toutes les assemblées. » Voy. Méze« rayy in-fol. , tom. II, pag. io57, ^^ '^47' '^ Ici drue veut dire épaisse et pointue, comme encore au ch. xvii du livre V. Celui qni siffle et a les dents si drues Mordra quelqu'un qui en courra les rues. dit Marot, de tels procès, qu'il compare à une dangereuse couleuvre. Quelquefois dru signifie proprement dodu , bien nourri , comme liv. rV, chap. xvii, où il est parlé de Philippot Placut, lequel étant soin et dru , dit Rabelais , mourut subitement en payant une vieille dette. Et c'est dans cette dernière signification que ce mot se prend encore aujourd'hui en Lorraine, où, quand on dit d'une viande qu'elle est drue, on entend qu'elle est tendre et succulente. (L.) '* Cest-à-dire si joyeusement. S'ébaudir, à'exbaldirey c'est se réjouir^ et de l'italien baldo , d'où a été formé le latin barbare exbaldire , vient aussi le vieux mot firançois baude, qui, dans Nicot, répond au litingaudens, dans la signification de cette espèce de cordeliers qu'on a appelés pieds-déchaux , autrement frères bauldes, en latin /ra très gaudentes, parceque, n'ayant pas admis chez eux la réforme de l'ordre, ils avoient des biens en propre dont ils jouissoient jusqu'à en faire gaudeamus y comme on parle. Baudement signi6e donc ici à la lettre gaiement. Le roman de la Rose y au feuillet 3i de l'édition de i53i : Mais ribaulx ont les cueurs si baulds , Portant sacs de charbons en Grève , Que la peine point ne les grève.

rao LIVRE I, CHAP. IV. Si bauldsy car c'est haulds qu'il faut lire , et non pas baux^ avec cette édition; si haulds , dis-je, c'est-à-dire si portés à la joie qu'ils chantent même sous le faix. Il y avoit autrefois à Metz un couvent des frères haulds, que Bèze, tom. III, pag. 437 de son Histoire ecclésiastique y appelle pieds-déchaux , et qui en furent chassés pour avoir voulu, en i555, introduire dans la ville une grosse troupe d'Espagnols cpii dévoient se rendre maîtres de la place. (L.) '^ Vieux verbe qui signifioit se divertir, se trémousser de joie, se réjouir, selon Duez, qui le traduit en itaUen par gongolare.

i%»«««/«/%«««i>V«/%'%/«/V«M/VVW%/%/%'«/%/V«/«/«.'»/«>^^/«/*/«/^/«/«>'l CHAPITRE V Les propos des beuveurs. COMMENTAIRE HISTORIQUE ET SOMMAIRE DE CE CHAPITRE. Ce chapitre présente une scène que Louis XII et ses courtisans ont probablement réalisée en Bretagne lors de l'accouchement de la reine Anne , car c'étoit un amateur du vin et de la bonne chère : tous ces propos bachiques sont ceux que ce prince et les Bretons , qui ont encore la réputation d'être de bons et joyeux buveurs, ont dû ou pu tenir, dans les réjouissances qui ont eu lieu à cette occasion, en portant des toasts à la mère et à l'enfant. u Quoiqu'on trouve bien des éruditions dans ces chapitres V, VI, et VII, dit Bernier, on y voit bien aussi des sornettes, et même des profanations qu'on est obligé de blâmer; ce qui méfait croire que, comme notre docteur avoue qu'il écrivoit en buvant , il méditoit tout cela peu de temps après être sorti des cordeliers , en sa maison de la Devinière , où le vin ne lui manquoit pas. Que si l'on cherche quelque sens caché à cette naissance de Gargantua, dont il fait un géant, c'est apparemment qu'il veut marquer la grandeur des rois aux temps desquels il a vécu; car c'est ainsi que, sous des tailles de géants, les anciennes histoires nous ont représenté quelques uns de leurs héros Que si l'on se récrie sur la masse du corps de Gargantua et sur la

 mesure de ses habits, qui ne voit que le contenant et le contenu doivent répondre l'un à l'autre. Au reste , s'il y a en tout cela de la vision y il n'y en a pas moins en tous les contes que nous ont faits tant d'auteurs fameux , hébreux, ég^yptiens, ^recs, latins, et même chinois. Les premiers n'ont-ils pas donné six-vingts coudées au pied seul d'Og, roi de Bazan?... L'ang;e de l'Alcoran n'a-t-il pas plusieurs têtes, et chacune autant de bouches , chaque bouche autant de langues?» a Car, quant à ces peuples que nous allons chercher si loin pour les convertir , pendant que de petits villageois aussi ignorants que des Iroquois, des cannibales, et des Topinamboux, tout baptisés qu'ils sont, vivent comme s'ils ne l'étoient pas, ces Indiens et ces Chinois, que nous croyons si spirituels et si polis , croient-ils moins de sottises de leurs lois, de leurs législateurs , et de leurs divinités, que Rabelais en a écrit sur la taille de son Gargantua?... Que ne peut-on pas dire de saint Christophe géant, du purgatoire de saint Patrice ? Mais quelle plus grande surprise que de voir dans les visions deTundalus qu'un chrétien ait donné au prince des ténèbres un corps incomparablement plus grand et plus monstrueux que celui de Gargantua , et qu'un poëte chrétien tel que le Dante l'ait fait encore plus matériel qu'il n'est dans les visions de Tundalus et de Vetain {Fetini visio Valafrid, Strab,) ! pour ne pas parler de quelques visions plus respectables, quoiqu'elles ne soient pas articles de foi.... » «Quelles folies, quelles visions dans les religions des Égyptiens, des Grecs, des Romains, etc!.... Que ne peuton point dire des folies des anciens philosophes , des travers et visions de quelques uns des modernes ^ même de celles de quelques dévots et dévotes de notre temps, quoique gens de bonne foi?... Cependant, Hos tu Nile colis, et hos tu Tibris adotas !

GARGANTUA. isJ Il ne faut donc pas s'étonner si Rabelais, n'étant que la copie de Lucien , a suivi ses imaginations, bien moins ridicules après tout que celles de tant d'autres anciens, et même que celles de quelqiies chrétiens. Car, s'il a voulu nous figurer les grandes qualités de ses princes par Gargantua et Pantagruel , il a été encore plus modéré que ceux qui ont donné à l'un d'eux du Donec totum impleat orbem (à Henri II, qui avoit pris le croissant de Diane de Poitiers pour devise avec cette légende). Ce qu'il y a de plus supportable en Rabelais que dans la plupart des anciens , c'est qu'ils ont cru et donné pour vrai ce qu'ils ont écrit, et que Rabelais nous Fa donné pour tel qu'il étoit, jusqu'à l'avouer à ses lecteurs dans ses préfaces. » Puis entrarent en propos de reciner on propre lieu'. Lors flaccons daller, jambons de trotter, ' Goûter au même lieu, sur le lieu. Cest ainsi qu'il faut lire, et non ressiner, comme dans Tédition de Dolet, 154^, ni resjeûnery comme dans Fédition de i553 et dans toutes les suivantes. Ce mot, qui se retrouve encore en deux endroits du quarante-sixième chapitre du livre IV , signifie proprement faire collation après le dîner. Mathurin Cordier, chap. xxrv, n° 90 de son de corr. Serm. emend. , édition de 1539, dit merenday le goûter, lequel à Paris ou appelle reciner, de recœnarcy fait.de cœna^ qui, selon Festus, signifioit le dîner des anciens. (L.) — Reciner est en effet la bonne leçon, puisse ce mol vient de recœnare. Un passage de Rabelais, liv. FV, chap. XLti, met la signification de ce mot hors de doute : « Il n'est desjeuner que d'escholiers : dipner que d'advocats : reciner que de vignerons : souper que de jnarchands; » ainsi que celui-ci de Montaigne, liv. II , chap. II : « Il semble que tous les jours nous raccourcissons l'usage de cettuy-ci (de boire): et qu'en nos maisons, comme j'ay veu en mon enfance , les desjeuners , les ressiners , et les coUations fussent plus fréquentes qu'à présent. » Dans les départements d'Indre-et

ïa4 LIVRE I, CHAP. V. goubeletz de voler, breusses ' de tinter. Tire baille, tourne, brouille^. Boutte a moy, sans eaue; ainsi mon amy ; fouette moy ce voyrre gualentement^; produitz moy du clairet, voyrre pleurant^. Trêves Loire et de Maine-et-Loire , les paysans , comme nous Tapprend une note communiquée par M. Eusébe Salverte , appellent encore reicier, faire reiciéy le repas qu'ils font sur les quatre heures de l'aprèsmidi, ce qu'on appelle ailleurs /aire le goûter , la collation : nicier est une corruption de reciner. Quant à on il signifie encore aujourd'hui sur dans la langue angloise qui a conservé beaucoup de nos vieux mots. Les Allemands disent um. Breusse , vaso grande o tazzo di stagno , dit Antoine Oudin dans son dictionnaire françois-italien. Ci-dessous, liv. H, chap. xxvii, il est parlé d'une breusse , où Panurge et ses compagnons saussoient ; et au chap. I" du quatrième livre, on lit qu'une 6reu«e pendoit pour enseigne à l'un des vaisseaux de la flotte de Pantagruel. (L.) — On a dit aussi broisse, et broiche en vieux François, pour coupe y tasse^ vase à mettre du vin. Mais on ne lit pas dans Rabelais qu'une breuse. pendoit pour enseigne : il dit seulement que la grande nauf de Pantagruel avoit en poupe pour enseigne une breusse de odorant agalloche. Cette breusse étoit donc sculptée et non pendante à la poupe, comme toutes les figures qu'y mettoient les anciens, et qu'on y met encore. C'est une remarque que nous devons aussi à M. Eusèbe Salverte. ' Amyot , dans sa version du traité de Plutarque intitulé de tavarice et convoitise d! avoir, dit* que l'avare se tourmente et se tourne^ brouille comme une toupie. Ainsi lorsque, dans cet endroit de Rabelais, un buveur dit à un laquais, tire , baille, tourne, brouille , ne voudroit-il pas lui ordonner qu'en tirant à boire pour les uns, et présentant du vin aux autres, il le fasse si vite , qu'à le voir se tourner cà et là, il ressemble en quelque manière à une toupie dans le fort du mouvement ? (L,) * C'est-à-dire fouette-moi ce verre galamment. Fouetter un verre, c'est lui faire montrer le cul comme à un enfant qu'on fouetteroit. (L.) ^ On peut appeler verre pleurant un verre qu'on n'a que plongé

GARGANTUA. laS de soif. Ha faulse fiebvre , ne t en iras tu pas? Par ma fy^, commère, je ne peuz entrer en bette 7. Vous estes morfondue mamye®? Voyre. Ventre sainct Quenet, parlons de boyre^ : je ne boy que dans l'eau, sans le rincer autrement, parceque l'eau en dégoutte encore quelque temps après. (L,) ® En deux éditions de Lyon , l'une de François Juste , 1 535 , Fautre de'Dolet, i542, il y a par ma foy y ma commère. En deux autres de i542, gothiques, l'une du même François Juste, l'autre sans nom de lieu ni d'imprimeur, il y a par ma fi, qu'on a pris pour une allusion à l'italien fica , synonyme de potta. En effet il n'y a que les femmes qui jurent de la sorte; et d'ailleurs elles disent encore dans la même signification ma fie y ma figue y et mafiquette. Mais il est bien plus naturel de croire que , comme on a dit bieu, bleu y di^ dienne y etc., pour éviter de prononcer le nom de Dieu en jurant, les femmes de même ont juré leur^, leur figue , etc., parcequ elles n'osoient jurer leur foi; ce qui paroit même par cet endroit, où, au lieu de^, il y avoit originairement /oj. (L.) ^ Cest-à-dire je ne saurois me mettre en train de boire le petit coup. Bette pour boisson est une contraction de buvette y que la commère, toujours scrupuleuse, vouloit éviter. (L.) — Bette est plutôt pour boite y qui se dit encore pour boisson parmi les paysans des environs de Paris ; et en Sologne , on dit être en botte , pour être ivre. En termes de marchand de vin , nous écrit M. Eusèbe Salverte , on appelle la boite des mariniers , ce que les conducteurs du coche d*Auxerre ne manqueroient pas de prélever sur les tonneaux de vin qu*on y a chargés, et de boire dans la traversée, si on ne prévenoit pas cette avarie par une gratification : tant pour la boite des mariniers. ' Celle à qui ces paroles s'adressent venoit de se plaindre de la fièvre. Une autre, qui voit que celle-ci raille, prétend, sur le même ton , qu'en tout cas son amie ne sauroit être devenue si subitement malade que de morfondement, c'est-à-dire pour avoir été surprise de froid immédiatement après un travail qui l'auroit fait suer; ce qui en effet peut causer la fièvre. (L.). ' Il paroit que, du temps de Rabelais, le ventre saint Quenet, par

126 LIVRE I, CHAP. V. a mes heures, comme la mule du pape. Je ne boy quen mon bréviaire '°, comme ung beau père guardian. Qui feut premier, soif ou beuverye "? Soif: car qui eust beu sans soif durant le temps d'innocence ? Beuverye : car privatio presupponit habitum. Je suys clerc '^ : Fœcundi calices quem non fecere disertum? Nous aultres innocens ne beuvous que trop sans soif. Non moy pécheur sans lequel l'auteur fait jurer ses buveurs, étoit en aussi grande réputation que le ventre saint Gris sous Henri IV. Selon Le Duchat (qui cite les contes d'Eutrapel, chap. xii et xxix), ce jurement est une expression usitée en Bretagne, où ce saint, regardé comme un apôtre du pays, se nomme aussi Keut, par contraction. Elle revient encore liv. II, chap. XXVI, et liv. III, chap. viii. Il est bon d'avertir qu'après ces mots, ventre saînct Quenet, parlons de boyre, tout ce qui suit jusqu'à ceux-ci, cette main vous guaste le nez, n'est point dans l'édition de Dolet, iS^i , ni par conséquent dans celle de Valence, quoiqu'il soit dans l'édition gothique ci-dessus citée. '° Les religieux mendiants avoient autrefois inventé pour leur usage de certains flacons faits en forme de bréviaires; et ci-dessous, au chap. xlvi du liv. V, il est parlé d'un de ces flacons. Vin théologal^ boire théologalement y et autres semblables expressions, sont apparemment venues de là. (L.) — Vin théologal et sorbonique est passé en proverbe, dit Montaigne, liv. III, chap. xiii. Après la publication du troisième livre de Rabelais , des grands de la cour de François F' lui firent présent d'un superbe flacon d'argent semblable. Il s'en félicite dans l'ancien prologue du quatrième livre. ' ' Ovumne prius fuerit an gallinay demande-t-on dans Macrobe, au liv. VII, chap. xvi des Saturnales? Laquelle question est aussi traitée par Plutarque , au liv. II de ses Propos de table. (L.) '^ Sous ombre que celui-ci venoit d'alléguer un brocard pris de la loi remittity etc., au digeste de jure jurando , il se croyoit clerc, c'est-à-dire un grand homme de lettre. (L.)

GARGANTUA. 127 soif*^ : et sinon présente, pour le itioins future, la prevenent comme entendez. Je boy pour la soif advenir. Je boy éternellement. Ce m est éternité de beuverye , et beuverye d éternité. Chantons, beuvons; ung motet: entonnons'*. Ou est mon entonnouer? Quoy ! je ne boy que par procuration '^. Mouillez vous pour seicher,ou seichez vous pour vous mouiller? Je n entends point la theoricque '^. De la praticque , je m en ayde " Ceux-ci soDt des moioes, qui appellent béguin d'innocence leur capuchon ; mais leurs paroles me paroissent une impertinente aUusion à ce que peuvent dire des innocents, à qui^ pendant la question , on fait boire de Teau à force, pour tirer d'eux l'aveu d'un crime imaginaire dont ils sont prévenus. (L.) '* Ces paroles, qui sont apparemment de quelque ancienne chanson à boire , semblent avoir été faites pour des moines ou pour des chanoines qui font la débauche. Ils appellent le verre du même nom qa*ils donnent à leur bréviaire , afin que , comme ils ont accoutumé de prendre en main celui-ci pour entonner un motet ^ il semble qu'ils aillent entonner un motet lorsqu'ils se font verser à boire. (L.) — Un motet est un air à boire , selon de Marsy. Il est certain au moins que c'est un chant sacré. ' ' On peut dire des vieiUes édentées , qui mangent la croûte de leui pain amollie dans du vin , que de cette sorte elles ne boivent que pat procuration , le pain qu'elles avoient ainsi trempé, ayant bu pour elles le vin de leur tasse ; mais, comme ceux qui parlent ici sont toujours ces moines ou ces chanoines que le vin avoit rendus clercs, il y a de l'apparence que par cette façon de parler Rabelais a voulu faire dii'e ^ quelqu'un de la table, qu'on ne lui donnoit à boire qu'à regret, comme on prétend que font les chanoines et les moines à de certains officiers, à qui, pendant leur visite des églises ou des monastères, ils soDtobligésdedonnerdes repas qu'on appelle repas de procuration. (L-) '^ Lisez de la sorte,. et non pas rhétoritjue, comme ont les nou

128 LIVRE I, CHAP. V. quelque peu. Baste. Je mouille, je huinette'7, je boy ; et tout de paour de mourir. Beuvez tousjours , vous ne mourrez jamais. Si je ne boy je suys a sec, me voyla mort. Mon ame senfuyra en quelque grenoillyere. En sec jamais lame ne habite*®. Sommeliers, o créateurs de nouvelles formes , rendez nioy de non beuvant , beuvant. velles éditions. La théorique y pour la théorie , est ici l'opposé de la pratique, comme dans les vers du Roman de la Bo^e, fol. 80 : N'onc d'amour ne fuz a l'escolle , Où l'on me leust de theoricque. Mais je sçay tout par la practicque. *^ C'est ainsi qu'on lit dans les éditions de i558, iSSg, 1571, ï584, 1596, 1600, 1663, 1666, etc., au lieu de humecte qu'on lit dans les autres. J'ai préféré à humecte le verbe humette, diminutif de humer, parcequ'il m'a semblé devoir entrer dans la gradation que font visiblement le précédent et le suivant. (L.) '® C'est-à-dire en lieu sec, etc. Sur ces mots de saint Au^stin, Anima certè, quia spiritus est, in sicco hahitare non potest, rapportés dans la deuxième partie du Décret, caus. 32, quest. 2, chap. ix. Et est, dit la glose, argumentum pro Normannis, Anglicis, et Polonis, ut possint fortiter bibere , ne anima habitet in sicco. A quoi un médecin flamand, homme docte, nonuné Pierre Châtelain, a fait cette plaisante addition, verisimile est glossatorem ignorasse naturam Belgarum. C'est dans son Convivium satumale. La Nef des fols, traduite en vers françois, et imprimée l'an 1497^ «lit aussi, fol. 56, recto, que : Jamais (nostre ame) ne se contient. Ainsi que lisons , en sec lieu. (L.) Ce raisonnement de saint Augustin, l'ame ne peut habiter en lieu sec parcequ'elle est esprit, est peu conséquent, dit l'abbé de Marsy, et roule sur une preuve qui le détruit. Au contraire, c'est parceque tame est esprit, qu'elle peut habiter en lieu sec ou humide. Qu'importe tout cela à une substance spirituelle?

GARGANTUA. 129 Perannité '^ de arrousement par ce$ nerveux et secs boyaulx. Pour néant boyt qui ne s'en sent. Cestuy entre dedans les venes, la pissotière ny aura rien^**. Je laveroys voulentiers les trippes de ce veau que jay ce matin habillé^'. Jai bien saburré mon stomach^^. Si le papier de mes schedules beuvoit aussi bien que je foys, mes créditeurs auroyent bien leur vin quand on viendroit a la formule de exhiber ^^. Geste main vous g^uaste le nez^^. O quantz aultres^^ y entreront, avant que cestuy cy en sorte ! Boyre a si petit gué c'est pour rompre son poictrail ^^. Cecy s'appelle pipee ** Éternité de beuverye, du latin perennitas. *** U ne se perdra point par la pissottière. Oudin a trop restreint la signification de pissottière y en le rendant par la natura délia donnai puisqu'on lit, chap. xxvi du liy. III : « Si continuellement n'exerces ta « mentule, elle perdra son laict, et ne te servira que de pissottière. » " Autre quolibet d*iyro(pie. Ce veau qu'il a habillé, c'est lui-même. ** Cest-à-dire lesté. Liv. IV, chap. lxiii, on ht sahourré. La saburre, c'est cette (prosse arène qu'on met au fond du vaisseau pour le tenir ferme, appelée aujourd'hui lest, balast, et quintelage. (L.) *^ Terme de l'ancienne pratique : cette formule tenoit heu de ce qu'on appelle aujourd'hui, produire le titre de sa demande. (L.) — Cest-à-dire, quand il faudrait exhiber y produire le titre de créance. Gomme le papier de mes cédules ou billets auroient bu, l'écriture se trouveroit effacée, et par conséquent plus de titre. Schedules, signifie lettre de change , billets ; ce mot, dont nous avons fait cédules y vient du latin schedula, diminutif de scheda, grec f^^tiy tablette pngUlaire , feuille volante. ** Ce propos paroit s'adresser à quelque buveur qui avoit la main sur la bouche, et qui, par conséquent, ne pouvoit pas boire. (L.) '^ O combien d'autres. ** Allusion à ce que les chevaux sellés qu'on fait boire à une eau I. 9

i3o LIVRE I, CHAP. V. a flaccons. Quelle différence est entre bouteille et flaccon? Grande : car bouteille est fermée a bouchon, et flaccon a viz^7. De belles. Nos pères beurent bien et vuidarent les potz. Cest bien chié chanté , beuvons. Voulez vous rien mander à la rivière ? cestuy cy va laver les trippes. Je ne boy en plus ^? qu'une esponge. Je boy comme ung templier : et je tanquam sponsus: et moy sicut terra sive aqua. Ung synonyme de jambon ^9? c'est ung compulsoire de beuvettes, c'est ung poulain. Par le poulain on descend le vin en cave; par le jambon , en l'estomach. Or ça a boyre , boyre ça. Il n'y a point charge^**. Respice personam^\ ponepro duo: bus non est in usu. Si je montoys aussi bien comme j'avalle ^', je feusse pieça hault en l'aer. Ainsi se fit Jacques Cueur riche 3^; Ainsi proufictent boys en friche; trop basse courent risque de rompre leur poitrail à force de se gêner pour boire. Boire à petit gué, c'est boire peu de vin dans un grand verre. (L.) ^^ Tabourot a rapporté ceci dans ses Bigarrures, au chapitre des équivoques françoises. (L.) ^^ Je ne bois pas plus. ^9 Donnez-moi le synonyme de jambon, définissez-le moi. ^** Dose suffisante. s ' ' Cest-à-dire ayez égard à la personne, versez pour deux. Bus ou bu n est pas en usage, ne se dit pas : d'où Ton voit qu'il prend la finale but de l'ablatif

GARGANTUA. iSi Ainsi conqaesta Bacchos Flnde^; Ainsi Philosophie, Melinde^. Petite pluyè abat grand vent: longues beuvettes rompent le tonnoire ^. Mais si ma couille pissoit telle urine, la vouldriez vous bien sugcer? Je reFadmiiiistrateiir de ses finances, et le plus riiîhe négodiant du royaume et même de FuniTers. Il fut en butte à de grandes persécutions, parcecpiH s'étoit enrichi par le commerce. L*auteur du Spectacle de la Nature fait, avec raison, un grand éloge d'un citoyen aussi utile à sa patrie. Rabelais le loue ici parcequ'il sa-voit boire. Ceux qui Tondront connoitre Thistoire de Jacques Cœur, pourront cïonsulter le Recueil des pièces servant h l'histoire , imprimé in-4**, à Paris, i633; le premier livre des Lettres de Pasquier; les Observations sur les Épîtres de François Rabelais; et les Antiquités gauloises et françoises de Borel, an mot Jasebor . L'auteur des notes de l'édition de 1 762 , reproche à Le Dachat de n'avoir pas détaché ces vers de la prose, ainsi que ceux de sept à huit autres endroits du Gargantua : il a raison, et nous avons eu soin de les dégager du texte, en les mettant en lignes. ^* Cest que toutes les conquêtes de Bacchus, dans les Indes, ne Mmt autre chose que les chimériques projets que font les buveurs lonqne les fumées du vin leur montent à la tête. En cet état, ils reçuàesxt les richesses de l'Orient comme à eux quand ils voudront. (L.) " Mélinde est une ville et un royaume d'Afrique, sur la côte du Zangnd>ar. Les sages de Portugal, dit Le Duchat, ayant entrepris de convertir ceux de Mélinde, les gagnèrent autant par le vin et Peaude-vie

i32 LIVRE I, CHAP. V. tiens après. Paige , baille : je t'insinue ma nomination en mon tour ^7. Hume, Guillot, encores y en a il ung pot^®. Je me porte pour appellant de soif, comme d'abus. Paige, relevé mon appel en forme. Geste roigneure. Je souloys jadis boyre tout ^^^ maintenant je n'y laisse rien. Ne nous hastons pas et amassons bien tout. Voicy trippes de jeu, gôudebillaux^** d'envy, de ce faulveau^' a la raye noire. O pour Dieu estrillonsle^^ a proufict de mes^' Termes de pratique bénéficiale, pour dire je m'inscris à moD tour sur la feuille de ceux qui demandent à boire. Le cinquantedeuxième des Arrêts d'amours, porte : « Joinct que de l'heure qu'un « homme est marié, il ne lui est plus loisible de faire l'amom^eux, ne « insinuer ses nominations sur un autre que sa femme. » La même expression revient encore, liv. II, chap. xii, et liv. IV, chap. x. (L.) ' .^® Bois, Guillot, il y en a encore un pot. Ménage ht au pot, et remarque qu'en Anjou et au Maine le peuple dit humer le piot, pour boire du vin; et cite des passages de Rabelais, liv. I. chap. vu, xxvii, XXXIII, xxxix, et XL, où humer, humerie, et humeux, sont pris dans le sens de boire, de boisson, et de buveur. ^' Tavois coutume autrefois de boire tout. Je souloys, du latin solebam. ^° Cest-à-dire friands. Rabelais, au commencement du quatrième chapitre de ce livre, a exphqué lui-même ce que c'est que goudebillaux ongaudebillaux, comme il l'écrit en cet endroit : « Gaudebillaux, « y. dit-il, sont grasses trippes de coiraux. Goiraux sont beufe engrais« sez. » Tripes de jeu, ce sont des tripes servies pour entrée de table, comme pour entrer enjeu. Gaudebillaux dUenvy, ce sont d'autres tripes de renfort, tripes à faire envie, excellentes tripes. ^' Fauveau, nom qu'on. donne aux bœufs d'une couleur fauve. '^^ Ce qu'il s'agit d'étriller à profit de ménage, c'est le fauveau dont on vient de parler. Etriller, et le reste, qui est une expression poi

GARGANTUA. i33 naige. Beuvez, ou je vous.... Non, non, beuvez, je vous en prye. Les passereaulx ne niangent si* non qu'on leur tappe les queues ^^. Je ne boy sinon qu'on me flatte. Lagona edatera^^. Il ny ha rabouUiere^^ en tout teTine se prend ici pour décrotter, qui 3e dit figurément de la viande

 mon corps ou cestuy vin ne furette la soif. Cestuy cy me la fouette bien. Cestuy cy me la bannira qu il leur donne. On voit dans le petit dictionnaire de la grammaire basque de Harriet, in-i3, 174I9 que laguna signifie compagnon, et edatea boire; et que era est la finale du datif, ex. : etchea, la maison, etchera, à la maison; enea, le mien, enera, au mien, etc. D'où il suit que lagona edatera doit signifier en basque, comme l'a dit Le Duchat, compagnon y ou camarade h boire. Cette eiq>lication est confirmée par plusieurs expressions du même chapitre v: pa^e, baille..,; paige^ mon amy y em.plis et couronne ce vin; sur-tout par celle-ci, lansy tringuCy qui a le même sens, et qui est corrompue de l'aUev mand landsmann zu trinketiy camarade, ou pays, donne -moi à boire. Elle l'est aussi par le discours basque que tient Panurge à Pantagruel, Kv. II, chap. ix. Ceci écrit, un Basque, M. Daguerre, est venu nous voir; nous lui avons demandé, sans lui faire part de notre explication, ce que signifioit lagona edatera: il nous a répondu, sans hésiter, en présence de trois personnes qui nous l'ayoient amené, qa' edatera signifioit h boire ; et en a cité pour preuve ce commencement d'une chanson basque : Eman edatera maitia Cakialiny donne à boire, ma chère Catherine. Quant au mot lagona, il ne Ta pas reconnu, parcequ'on dit aujourd'hui dans son canton lahouna pour compagnon. Mais cette différence ne provient que de celle du dialecte , ou d'une altération produite par le changement ordinaire de la gutturale g , en l'aspiration h y comme dans dégingandé et déhingandé ; car deux Basques d'un canton de l'Espagne, qu'il a consultés ensuite sur ce mot, lui ont assuré qu'on disoit encore, dans leur dialecte, lagouna ou lagona pour compagnon. On peut donc regarder l'explication basque de ces deux mots comme incontestable, depuis que nous y avons ajouté les preuves qui lui manquoient. Mais ce qui doit achever de lever tous les doutes , c'est que nous venons de remar^pier que Le Duchat fournit lui-même une partie de ces preuves dans le dictionnaire de Ménage , à l'article lagona edatera. « Ces paroles , dit-il , que , dans l'Alphabet de l'auteur firançois, nos plus savants étymologistes ont pris pour de bon grec, signifiant, selon les uns, des boudins friands à manger, et, selon les auti^es, une certaine espèce de beignets que

GARGANTUA. i35 du tout. Cornons icy, a son de flaccons^^ et bouteilles , que quiconque aura perdu la soif ne ayt à faisoient les anciens, sont du basque tout pur, et elles signifient, camarade^ h boire; ou camarade ^ donne-moi à boire» Je sais cela de M. Arnaud , Basque de naissance , et capitaine d'infanterie au ré^ment de Vermandois, qui me l'assura en France, an printemps de l'aniiëe 1700. A ce repas, qui se fit en Béam pour la naissance de Gargantua, se trouvèrent des conviés de toutes les provinces voisines, et celui qui parloit de la sorte, outre qu'il ëtoit Basque, s'adressoit à un laquais qui sans doute l'étoit aussi. » Seulement Le Duchat suppose à tort qu'il se fit un repas en Béam sur la naissance de Gargantua. La scène est dans le pays de l'auteur, et parcequ*un convive y dit deux mots basques , il n'est pas nécessaire de la transporter dans le pays des Basques. Il pouvoit bien se trouver deux Basques parmi les convives. On voit à la fin du chap. xxviii que Grandgousier avoit pour laquais un Basque. ** Cest-à-dire il n'y a coin ni recoin dans tout mon corps. La rabouilièrcy au propre, est un trou de lapin, un creux à l'écart où la lapine fait ses petits , et où le furet la vient déterrer. Selon Nicot et Monet , on appeloit autrefois ce creux caterolle ou houlette. Nicot dit au mot caterolle : « Cest un petit creux que la connine fait à l'escart , dedans lequel elle fait et nourrit ses petits connins , jnsques à ce qu*ils soient grandelets. Aucuns l'^fppellent rabolliere, les autres houlette y nidus cunicularius. n Et Oudin, dans son dictionnaire françois-italien , raboliere, buca délia coniglia. Les An(]ilois appellent rahhet ou rabbit un lapin, et rabbet-nest ou rabbits-nest , c'est-à-dire nid de l^pin, une rabouillère. ** Allusion à l'ancienne coutume de corner Veau à l'heure des grands repas. Perceforest, vol. I, chap. xxvi : « Mais sitost que les deux roys furent descenduz , ils se tirèrent par devers leurs tentes , on les tables estoient mises, et les mangers si hautement et plantureusement qu'il appartenoit, dont Veauë fut cornée k la manière grégeoise.» Kt au chap. xxxvii du même vol. : « Adonc veissiez descendre chevaliers de tous costez, et embrasser dames et demoiselles, et mettre jus de leurs palfroyz, puis s'allèrent revestir de leurs nobles ^estnres, car temps estoit de manger : les trompettes comoient Feane I

i36 LIVRE I, CHAP. V. la chercher céans. Longs clysteres de beuverye lont faict vuyder hors le logis. Le grand dieu feit les planètes , et nous faisons les platz netz. J'ay la paroUe de dieu en bouche : Sitio^^. La pierre dicte asbestos^^ n'est plus inextinguible que la soif de ma paternité. L appétit vient en mangeant, disoyt Angeston^^^ mais la soif s'en va en beuvant. Remède en plusieurs lieux. » La même coutume s'observe encore dans les cours d'Allemagne, et Ton yoit dans Froissart, vol. Il, aux feuillets 27 et III, de l'édition de Verard, que, sous le règne du roi Charles V, elle avoit aussi lieu en France et en Flandre. (L.) — L'éditeur de 1762 assure qu'en Hollande et en Flandre on corne encore l'eau dans quelques endroits; et que tous les samedis au soir, dans toutes les villes, on corne les petits pains. Nous avons entendu corner les fouillées des fours banaux, en Sologne, avant la révolution. *^ Cest en effet d'après l'Évangile, le mot que proféra JésusChrist sur la croix : Posteà sciens Jésus quia omnia consummata sunt^ ut consummaretur scripturuy dixit: SiTio. C'est ainsi que dans une tragédie de la Passion, jouée aux anciens jeux de Gevré, village près de Dijon, célèbre par ses bons vins, le curé, auteur de la pièce, y faisoit dire au paysan qui faisoit le rôle du crucifix : Je clauce de soi (je glosse de soif), pour exprimer, dit La Monnoie, le sitio de l'Évangile. Voy. Glossaire bourguignon , au mot clavcé. ** Pierre minérale, susceptible, dit-on, d'être filée, et avec laquelle on fait une toile incombustible , comme avec l'amiante , qui est confondue souvent avec elle. Elle est ainsi nommée parcequ'elle ne se consume pas au feu : iaCtT^ùç signifie inextinguible , en grec. Les anciens ensevelissoient avec une toile d'amiante les corps qu'on mettoit sur le bûcher . ^* * Ce trait regarde apparemment Jérôme le Hangest, docteur de Sorbonne, grand scolastique, écrivain barbare de ce temps-là, et sert à faire voir que ce n'est pas , comme on l'a cru, Amyot, évêque d'Auxerre, qui le premier avoit mis ce mot en crédit. (L.) — Jérôme le ou de Hangest étoit de Compiègne ; il se signala contre les luthé

GARGANTUA. 187 contre la soif? Il est contraire à celluy qui est contre morsure de chien : courez tousjours après le chien, jamais ne vous mordera; beuvez tousjours avant la soif, et jamais ne vous adviendra. Je vous y prends. Je vous resveille. Sommelier éternel , guarde nous de somme. Argus avoyt cent yeulx pour veoir: cent mains fault a ung sommelier, conmie avoyt Briareus, pour infatigablement verser. Mouillons, hay, il faict beau seicher^**. Du blanc, verse tout, verse de part le diable ; verse deçà , tout plein : la langue me pelle. Lans tringue^': a toy, compaing^^, dehayt, de riens par divers ouvrages , dont le plus connu est son Traité des aca^ démies, contre Luther. Il mourut en i538. On attribue aussi ce provethe à Amyot , à qui Charles IX reprochoit de demander trop d'ab.bayes ; mais il paroît qu*il n'en a fait qu'une heureuse application. '^'* Ci-dessus déjà , dans le même chapitre , on lit : mouillez vous pour seicher, ou seichez vous pour mouiller? Ce qui revient à la chanson : Remplis ton verre vide , Vide ton verre plein. Je ne pais souffrir dans ta main Un verre ni vide ni plein. " Mots corrompus de Tallemand landsmann, zu trinken, c'est-àdire pays y ou camarade, donne-moi h boire. Cest à peu près ainsi qu'un François, qui ne sait que quelques mots d'allemand, demande à boire à un valet allemand. (L.) — Lans, tringue vient plutôt de l'allemand landsmann, trink, bois, camarade; bois, mon pays. Cest ainsi qu'on Ut au prologue du tiv. UI: Je ne suis pas de ces liffreloffres, qui contraignent hes lans et compagnons trinqi^. ^* Ici c'est un François qui demande à boire à un valet aussi François, ^ c'est comme .s'il disoit à ce valet : Pays, donne-moi du vin. Corn

i38 LIVRE I, CHAP. V. hayt^^' La, la, la, c est morfiaillé cela ^^.0/acrjmfl paing est un vieux mot auquel a succédé celui de compagnon ^ quoique compaing se dise encore en Languedoc et en Picardie. Perceforest, vol. I. chap. LUI. : Mafoy^ dit le bergié, vous êtes bon compains, et je liray quérir. Et Froissard, vol. I. chap. cxxvi, folio 114) recto, de Tédition de Jean Petit : Certes y compoingz, dit le chevalier y fay nom Thomas. (L.) — Le buveur, comme le remarque M. Eusèbe Salverte dans une note qu'il nous a communiquée, ne demande pas ici à boire à un valet qu'il traite de compagnon, de camarade; car il diroit à moi... Il porte la santé de son ami : Je bois h toi, camarade; ou plutôt comme le précédent a dit, en allemand : Bois, mon pays; celui-ci ayant bu, dit à son voisin : A toi, camarade; à ton tour de boire. Compaing^ compagnon est celui qui mange du même pain, comme camarade, celui qui est de la même chambrée. ^^ Le Duchat, qui a fait une longue note sur compaing , compagnon, n'en a pas fait sur ce mot, qui est bien autrement difficile à entendre. D'après Nicot, Monet, et les autres glossaires, deshait ou dehait signifie chagrin, déplaisir, tristesse; dehaiter quelqu'un, lui causer du chagrin, de la tristesse; se dehaiter, se fâcher; dehaité ou dehaitié, triste, chagrin; tu m* as dehaité, tu as changé ma joie en tristesse. Ces mots sont composés de la préposition privative de, et hait, qui s'est dit pour joie, allégresse, plaisir; dans de bon hait, avec plaisir; mal hait, déplaisir; d'où haiter, haitier, faire plaisir, rendre gai ; haitié, gai , joyeux , alerte ; d'où aussi souhait et souhaiter. D'où il suivroit que, a toy, compaing, de hayt, de hayt, signifie, à toi, compagnon, sans gaieté ou triste, qui n'as pas ce que tu souhaites; et qu'on ne doit pas répéter de hayt dans le texte, comme dans quelques éditions, mais ne l'écrire qu'une fois, comme dans l'édition in-4* de Hollande, parceque, pour répéter de hayt, il faudrait qu'il signifiât alerte! ou gail comme son simple haitié. Mais nous trouvons, dans Borel, que dehet a signifié gaillard; dans Marot, que se dehaitte s'est dit pour prend plaisir : ChaciAi la veut, l'entretient, la souhaitte, A la servir tout homme se dehaitte. Dans Rabelais lui-même, dehait est pris pour gai, gaillard, alerte, tiv. I. chap. xxvii : « Frère Jean des Entommeures, jeune, galant,

GARGANTUA. iSg Christi ^^! C'est de la Deviniere ^^ : c'est vin pineau ^7 . «firisque, de haytj bien à dextre. «A toy, compaing^ de hayt^âe kayty signifie donc, à toi, compagnon, gai, gai, ou alerte, alerte. M. Ëusêbe Salverte croit que de hayt, signifie ici, gaiement. Dehait est encore usitë aujourd'hui dans le pays de Rabelais : c*est le nom d'un témoin dans la conspiration de Saumur. ^* Baufiré, goulûment ^îc^^ ou fourré dans la bouche, que Fargot appelle morfe, Morfiety moifiaille et morfiaillery sont des termes du même langage, et ils Tiennent tous de celui de morfe. (L.) — Cest morfiaillé cela y signifie c'est avalé goulûment cela. On trouve, dans Ondin , morfiailler et morfiery expliqués en espagnol par corner y manger; la morfe y par el corner^ le manger ; dans Duez, la morfailley par golosithy gourmandise; dans le Dictionnaire comique et satirique de Le Roux, morfery par manger avec avidité : // ne faut pas % enquérir comment il fut morfé; morfiailler y par manger goulûment et en crevé; dans Ducange, morpheoy frustum, gallicè, morceau. Tabul. piperacense : morphea panis et pintaphus vint. Quo in tractu, motfier dicunt pro comedere, galUcè, manger. Nous pensons que ce mot et sa famille viennent de baufrer ou bâfrer y par la métathèse de IV, et le changement du 6 en m. ^^ Cest à huit milles de Viterbe, et à deux journées de Rome, sur on coteau enclavé dans le territoire de la petite ville de Montefias^ cône y que croit l'excellent moscatello , autrement appelé lachryma Christi y d'une abbaye voisine, qui se vante de conserver dans son trésor une larme toute semblable à celle de Vendôme. Ce vin est fort rare, même suries Ueux, le grand duc le faisant ordinairement enlever pour sa bouche et pour des présents. On Ht, dans les Epistolœ obscurorum virorumy qu'un maître ès-artsde Cologne allant à Rome, apparemment solliciter contre ReucUin, but au même endroit carouflse de ce lachryma y et le trouva si bon, que de l'abondance du cœur il s'écria : Utinam Christus vellet etiam fiere in patria nostral (L.) — Ce vin muscat est l'origine de la sainte larme de l'abbaye de Montefiascone (mont du Flacon) et du nom de cette abbaye : Bacchiis changeoit tous les ans, le 6 janvier, l'eau d'une fontaine en vin. Ce$ lettres de quelques hommes obscurs yCpie cite ici Le Duchat, et que nons-mêmes citons souvent, divertirent tant Érasme, qu'à force

i4o LIVRE I, CHAR V. O le gentil vin blanc ! et par mon ame ce n'est que vin, de taffetas^®. Hen, hen, il est a une aureille, bien drappé, et de bonne laine ^9. Mon conipaide le faire rire, elles déterminèrent la rupture d'un abcès au foie dont il étoit atteint ; ce qui lui sauva la vie , mais le fit accuser de n'être au fond qu'un partisan de la réforme. ** * Cest-à-dire c'est du vin de la Devinière. La Devinière est une closerie (et non pas une métairie) qui appartenoit à Rabelais ; elle est dans la commune de Suillé, à une lieue et demie de Chinon, vis-àvis la Roche-Glermault, sur la rive gauche de la Vienne ; elle produit le meilleur vin du pays : c'est un vin blanc qui mousse comme le Champagne. Nous sommes allés la visiter au mois de septembre 1 82 1, et nous avons bu du vin de la Devinière! Nous avons vu la chapelle souterraine de ce fief seigneurial, qui sert aujourd'hui de cave au vigneron, tandis que le cabinet d'étude de Rabelais, que nous sommes allés visiter également dans sa maison de la rue de la Lamproie, à Chinon, sert aujourd'hui d'écurie : l'âne broute, le bœuf rumine où le génie méditoit : Sic transit gloria mundiî ^^ S' agissant ici du vin piûeau, et non du raisin qui lui a donné le nom, c'est vin pineau qu'il faut lire, suivant les plus anciennes éditions; savoir, celle de i535 et les trois de i542; et non pas un pineau, comme dans l'édition de 1 553 et les suivantes. Le raisin pineau est ainsi appelé à cause que, par sa forme et par l'entassement de ses grains les uns sur les autres, il ne ressemble pas mal à une pomme de pin. En Touraine et en Anjou c'est un excellent raisin blanc, qu'à la gasconne Rabelais appelle /ôirart, liv. I, chap. xxv. Mais à Metz, où le pineau est noir, ce raisin n'est recommahdable que par sa grosseur. (L.) — On pourroit très bien Ure c'est un pineau, et même cest du pineau, et l'entendre du vin et non pas du raisin de ce nom; mais c'est ainsi qu'on lit chap. xxxviii : « Puis beut on' horrible trait « de vin pineau. » ^* Vin aussi doux à boire que le taffetas est doux à manier. (L.) — Cest un vin fin et moelleux. *® Vin à une oreille, c'est de bon vin, qui fait pencher la tête en signe d'approbation. Fin bien drapé et de bonne laine, se dit d'un vin qui a tout ensemble du corps et de la déUcatesse. Cette métaphore

GARGANTUA. i4t gnon, couraige. Pour ce jeu nous ne volerons pas, car j'ay faict ung levé^**. Ex hoc in hoc. Il n'y ha point d'enchantement : chascun de vous l'ha veu. J'y suis maistre passé. A bruni, a brum^', je suis presbtre Macé^^. O les beuveurs! O les altérez! fait allusion à'un endroit de la farce de Patelin, où ce matois, faisant mine de vouloir acheter certain drap qu'il manioit, dit qu*il est tainct en laine y et bien drappé. (L.) — Vin a une oreille est de bon vin , parce

142 LIVRE I, CHAP. V. Paige mon amy, emplis icy et couronne le vin^^, membre de l'Inquisition. Cest à ce dernier titre que Rabelais fait évidemment allusion, liv. I, chap. xxvii : « Feu de bonne mémoire iirere « Macé Pelosse, vray zélateur de nostre religion. » Voyez Moréri, au mot Macé. Macé est auteur de trois ouvi'ages manuscrits, en vers, dont le premier en commun ayec Guillaume Crétin , que Rabelais ridiculise, liv. m, chap. XXI, sous le nom de Raminagrohis. En voici les titres: i^ Les Chroniques de France y en vers héroïques, depuis Pharamond jusqu'au roi François T**; par Guillaume Crétin, poëte fi*ançois et historien 5' secrétaire et chroniqueur de Louis Xli, chantre et chanoine de la Sainte-Chapelle; et par René Macé, Vendomois, surnommé le Petit-Moine y chroniqueur du roi François I'*^ et son poëte : in-fol., 5 vol. Ces Chroniques commencent à la prise de Troie! 2® Suite de l'Histoire françoise de frère René Macé, religieux de la Trinité de Vendôme. Cette histoire est aussi en vers : ces deux ouvrages sont manuscrits, et font partie de la bibhothéque du roi. 3® Voyage de Charles V, empereur, par la France, en i539, décrit en vers par René Macé, religieux de la Trinité de Vendôme, in>4"Cest également un ouvrage manuscrit; mais sans doute que Rabelais avoit connoissance des deux premiers, quand il se moquoit du preshtre Macé et dix frère Macé, dans son Gargantua. Le surnom de Pelosse qu'il lui donne, vient du grec

GARGANTUA. i43 je te pry . A la cardinale ^^. Natura abhorret vacuum: Diriez vous qu'une mousche y eust beu^^? A la mode de Bretaigne^^. Net, net, a ce pyot. Avaliez, ce sont herbes ^7. expression est d'Homère, Iliade^ liv. I, vers 470; et Virgile Ta aussi employée liv. I, III et Vil de Y Enéide, coronant vina; et Géorgiques, liv. Il, vers 628, coronant cratera. ^^ A rouges bords, jusqu'aux bords du pot; verse un rouge bord. ^^ Cest-à-dire le verre est si plein qu'on ne diroit pas qu'une mouche même y eût bu. ** * Ci-dessous encore, liv. II, chap. xxvii, buvons ici a la bretesque. Cest-à-dire comme les Bretons, qui ne laissent rien dans le verre, au lieu qu'en d'autres provinces la coutume étoit de ne le point vider jusqu'à la dernière goutte. (L.) — A la mode de Bretaigne, net, net. Ce trait est précieux : l'auteur met ce propos dans la bouche de Grandgousier et de ses compagnons, par allusion au vin bu par eux chez les Bretons, dont Louis XII, notre Grandgousier, connoissoit les penchants et la réputation en ce genre. ^7 BIn Languedoc et en Dauphiné, quand un malade répugne à prendre une potion trouble, avalez y lui dit-on proverbialement, ce sont herbes y c'est-à-dire herbes médicinales qui vous feront du bien. Il se peut que Rabelais ait ici en vue ce proverbe, et qu'il l'emploie envers quelqu'un de ses buveurs , qui ne pouvoit se résoudre à se gorger du fond d'un tonneau qu'on avoit vidé jusqu'à la lie. Peut-être aussi que, faisant allusion à la coutume qu'on a dans les repas du printemps, de mettre de la pimprenelle et autres herbes dans le verre, il suppose qu'un des ivrognes de ce chapitre présentant à son voisin an verre où il avoit mêlé avec ces herbes du bouillon ou de la sauce , du beurre, du lait et de la crème, lui dit pour l'encourager à boire, avalez y ce sont herbes, (L.)

 '«/«/v'«/«/v %/ii/%x«/«/m>'«/«/%-'«/«/«-%/«^%' '*'■•/%.«/«/*>'«/«/«- %i^/%"%/%'*-^'v%>'V«/%'^/%^ '%/%/\^%/%y\'\/%/%.-*/%% CHAPITRE VI. Gomment Gargantua nasquit en façon bien estrange. COMMENTAIRE HISTORIQUE ET SOMMàlRE DE CE CHAPITRE. ' L'auteur fait voir, dans ce chapitre, qu'il étoit médecin et qu'il entendoit très bien les termes d'accouchement, par la manière savante dont il en parle. L'accouchement monstrueux de Gar^om^/fe^ par l'o^irelile senestre ou g^auche , fait allusion aux préjugés dti temps, qui traitoient de mariage irrégulier ou du ùôté gauche celui de Louis XII avec Anne de Bretagne, comme fait au préjudice de son mariage antérieur et légitime avec Jeanne de France , fille de Louis XI , avec laquelle il divorça pour épouser Anne , et par conséquent de bàtjards les enfants qui provenoient d'un semblable mariage. Cet étrange accouchement signifie aussi que François P*" n'étoit pas fils d'Anne de Bretagne et de Louis XII, mais gendre seulement. Le cri à bpyre, à boyre, à boyre^ du nouveau-né , comme invitant tout le monde à boyre , si bien qu'il feut ouy de tout le pays de Beusse et de BibaroySy annonce un amateur précoce du vin et des plaisirs. u Loys onziesme, dit Bouchet, ami et contemporain de Rabelais, avoyt une autre fille, nommée Jehanne, laquelle il avoyt faict espousser par force et menasse à Loys duc d'Orléans. Lequel Loys, le jour des espousailles , avoyt de

The text on this page is estimated to be only 1.17% accurate

].:v I. Ch,.p VI

GARGANTUA. i45 claire en présence de notaires et de plusieurs gens de bien, au desceû du dict roy Loys , que quelque promesse qu'il allast faire en face de saincte église, a la dicte Jehanne, qu'il n'entendoit l'espouser, ne contraicter mariage, et que jamais ne feroit d'elle approche charnel : parceque combien qu'elle eust beau visaige et fust plaine de vertus, estoyt contrefaicte ou demourant du corps, en sorte qu'on jugeoit que jamais ne pourroit avoir lignée, et depuis la répudia... Mous avons, dit-il ailleurs, veu cy dessus, comme le dict roy Loys (Louis XII), lorsqu'il estoit simple duc d'Orléans, fut contraint par le roy Loys onziesme d'espouser Jehanne de France, et comme le jour des espousailles, declaira que ce qu'il faisoit estoit pour complaire au dict roy Loys qui estoit cruel h ceulx de son sang : et quelques espousailles qui eussent esté, jamais n'avoyt voulu cognoistre madame Jehanne charnellement, et si et quant il couchoit avec elle, par le commandement du dict roy Loys onziesme, ou du roy Charles VIII son frère, avoyt des tesmoings secrets toute la nuit, pour déposer de son abstinence : et pour ces causes.... fut trouvé que le roy devoit faire déclarer le premier mariage nul, et se maria avec la duchesse de Bretaigne (pour ne pas desunir le dict duché de la couronne). Sur quoy le roy obtint un brief du pape Alexandre 1". » Voy. j^nnales (T Aquitaine , fol. i63 et 182. Louis XII fit en effet déclarer, par le pape Alexandre VI, son mariage nul , malgré les obligations qu'il avoit à la reine, le consentement des parties ayant été forcé; et César Borgia, fils de ce pontife, ayant apporté en France la bulle qui en prononçoit la dissolution , il épousa Anne de Bretagne, qu'il aimoit. a A l'appui de sa demande, dit M. Trébuchet, dans sa Vie d'Anne de Bretagne, le roi (Louis XII) produisit une lettre de son beau-père (Louis XI) au comte de Dampmar> tin , conçue en ces termes ; « Je me suis délibéré de faire I. 10

;i46 LIVRE I, CHAP. VI. le mariage de ma fille Jieanne et du petit duc d'Orléans, parcequ'il me semble que les enfants qu'ils auront ne leur coûteront guère à nourrir; vous avertissant que j'espère faire ledit mariage, autrement ceux qui iront au contraire ne seront jamais assurés de leur tranquillité en mon royaume....)} La reine Jeanne soutint dans ses interrogatoires (devant les commissaires du pape) que sa constitution ne pouvoit être un motif de divorce. « Je sais, disoit-elle, que je ne suis ni belle, ni si bien faite que la plupart des femmes, mais je ne m'en crois pas moins propre pour un mari. » Le Motteux, qui voit dans Grandgousier, Jean d'Albret, roi de Navarre; dans Gargantua, Henri d'Albret; et dans Gargamelle, Catherine de Foix, femme de Jean d'Albret, mère de Henri , remarque sur ce chapitre , « que les cris que Gargantua fait entendre de tout le pays..., de Bibaroys, en venant au monde, indique quelque pays voisin de celui de sa naissance. Or, il se pourroit fort bien, dit-il, qu'il y eût dans le nom de Bibaroys quelque chose de plus qu'une allusion badine au mot de bibere ou de boire. Le Bibaroys seroit, selon mon idée, ou le pays de Bigorre, qui étoit un des domaines du roi de Navarre; ou le Fivarais, qu'il seroit permis de considérer ici comme voisin du comté de Foix, autre pays que la Navarre pouvoit compter au nombre de ses dépendances , sous un roi héritier de Catherine de Foix, qui étoit sa mère; je veux dire, sous Henri dAlbrety prédécesseur et beau-père d'Antoine de Bourbon. Le pays de Beusse est nommé avec celui de Bibaroys , et est nommé le premier, comme celui des deux où Gargantua étoit né. Or, dans le nom de Beusse y aussi bien que dans celui de Bibaroys, je trouve quelque chose de plus qu'un simple badinage sur le mot de boire. On sait que le langage de ces contrées, entre plusieurs autres, est remarquable par la substitution du V au B, et du B au V. Sup

GARGANTUA. 147 posops-la dàn$ le nom dont il s'ajgit; et au lieu de Beusse nous aurons Veusse^ que nous pouvons faire venir de Vasatesy Fancien nom du pays d^Albret » De là , dit le traducteur de Le Motteux, le nom de Bazadois et de la ville de BazaSy dont le diocèse embrasse le pays à^Albret, et qui est situé sur la petite rivière de Beuve, — Tout cela est si absurde, et fondé sur des étymologies si pitoyables, que c'est le réfuter que de l'exposer. L'abbé de Marsy, qui, comme nous l'avons remarqué plus baut, croit que Gargamelle est Marie d'Ang^leterre , troisième femme de Louis XII , explique autrement cet accoucbement , et d'une manière assez ingénieuse pour mériter d'être rapportée avec toutes ses preuves, a Rabelais, dit-il , a raison de. dire que Gargantua nasquit en façon bien estrange. Rien de plus extraordinaire en effet que l'accouchement prétendu de Gargamelle. Après avoir porté son enfant onze mois, elle sent enfin les grandes douleurs. Les sages -femmes accourent, elles la tâtent; elles croient que l'enfant va venir : mais non ; c'est le fondement qui lui échappe. La plus vieille et la plus experte de ces sagesfemmes , contre tous les principes de son art, lui fait un restrinctif horrible; et, bien loin de préparer les voies, lui opile et resserre tellement les conduits de la génération , que l'enfant , au lieu de descendre, est obligé de remonter, prend son chemin à gauche, c'est - à - dire tout de travers , et sort enfin par l'oreille. Rabelais s'attend lui-même qu'on formera des doutes sur cette étrange nativité; et, au lieu de les dissiper, il les augmente encore, soit en alléguant cette preuve frivole ^ qu'un^ homme de bien, ung homme de ban sens croit tousjours ce qu'on luy dict, et qu'il trouve par escript^ soit en comparant la la nativité Gargamelle à celle de Roquetaillade et de Croquemouche. «Aussi n'est-ce point un véritable accouchement que Rabelais a voulu npus représenter ici : il a voulu faire al10.

 lusion aux efforts que fit la veuve de Louis XII pour devenir mère, aux arrançements qu'elle prit pour accoucher Yundesme moys après le trespas de son mary, et sur-tout aux obstacles qu'elle eut à essuyer de la part de Louise de Savoie, duchesse d'Angouléme, mère de François I•^ On sait, dit-il ailleurs, l'humeur galante de cette jeune reine, ses intrigues avec le duc de Suffolk, et les rendez-vous qu'elle accorda au comte d'Angouléme (depuis François I"), qui alloit s'y trouver, et peut-être se donner un maître, si Gouffier ne l'eût arrêté. On sait la conduite qu'elle tint après la mort de son mari. N'ayant point trouvé assez de ressource dans Louis XII pour lui procurer un héritier, et se trouvant veuve sans être mère,' elle prit son parti en femme d'esprit; elle imita ces veuves dont parle Rabelais, elle chercha à jouir du bénéfice de la loi, et fit tous ses efforts pour accoucher le dixième ou Vonzième mois. Un passage de Brantôme (Dames galantes, discours 4) répandra un grand jour sur toute cette allégorie. « Ce dit-on pourtant que la dite reyne fit bien ce qu'elle put pour vivre et régner reyne mère peu avant et après la mort du roy son mary. Mais il luy mourut trop tost; car elle n'eut pas grand temps pour faire cette besogne. Ce nonobstant faisoit courir le bruit après la mort du roy, tous les jours , qu'elle estoit grosse : si bien que ne l'estant point dans le corps , on dit qu'elle s'enfloit par le dehors avec des linges peu-à-peu, et que venant le terme elle a voit un enfant supposé que devoit avoir une autre femme grosse , et le produire dans le temps de l'accouchement. Mais madame la régente, qui estoit un savoyenne qui sçavoit que c'est de faire des enfants.... , la fit si bien esclairer et visiter par médecins et sages-femmes, et par la vue et descouvertes de ses linges et drapeaux, qu'elle fut descouverte et faillie en son dessein, et point reyne mère, mais renvoyée en son pays. » u En faut-il davantage pour expliquer l'allégorie de Ra

GARGANTUA. 149 bêlais? Cette Garg^amelle, qui se porte mal du bas, qui crie, qui pleure, qui se lamente, est précisément notre jeune veuve, qui fait mille simag^rées pour persuader sa g^rossesse. Les sages - femmes , qui accourent par milliers, sont les mêmes dont parle Brantôme, lesquelles furent chargées du soin de Vesclairer et visiter. Les matrones de Brantôme ne découvrent que des linges et drapeaux; celles de Rabelais ne trouvent que quelques pellauderies , assez de maulvais goust , et les vestiges effroyables de Findigestion la plus horrible qui fut jamais. Notez que c'étoit une indigestion d'andouilles. Notre belle Angloise les aimoit à la folie; et quoique son vieux mari, pour de bonnes raisons, lui eût recommandé (chap. iv) d'en manger sobrement, veu que ceste tripaille rC estait viande moult louable^ elle en avoit mangé seze muiz, Cétoit sans doute, comme le dit fort bien v maître François , de quoi lui faire boursouffler le ventre. Enfin cette horde vieille y de Rabelais, laquelle avoit réputation (Testre grande medicine^ et qui fait à la pauvre Gargaroelle un restrinctif horrible , n'est -elle pas visiblement la vieille d'Angouléme, dont parle Brantôme, cette savoyenne habile qui sçavoit que c'est défaire des enfants y laquelle mit tant de surveillantes autour de la reine, qu'elle l'empêcha bien de devenir mère. Je m'étonne que des allusions si frappantes aient échappé, je ne dis pas à M. Le Duchat , homme peu curieux de ces sortes de recherches, mais à M. Le Motteux, homme d'esprit et de goût, et qui étoit versé dans notre histoire. » Ëulx tenants ces menuz propos de beuverye, Gargamelle commença a se porter mal du bas ; dont Grandgpusier se leva de sus Therbe, et la reconfortoit honnestement, pensant que ce feust.

i5o LIVRE I, CHAP. VI. mal d'enfant, et luy disant qu elle s'estoit la herbee soubz la saulsaye ' , et qu'en brief elle feroit piedz neufe: par ce, luy convenoit prendre couraige nouveau, au nouvel advenement de son poupon , et encores que la douleur lui feust quelque peu en faschery e, toutesfoys que y celle seroit briefve; et la joye, qui toust succederoit, luy tolliroit tout cest ennuy : en sorte que seuUement ne luy en resteroit la soubvenance. Je le prouve, disoit il : Notre saulveur dist, en levangile JoanniSy XVI : Ija femme qui est a l'heure de son enfantement ha tristesse; mais, lorsqu'elle ha enfanté, elle n'ha soubvenir aulcun de apn angoisse. Ha, dist elle, vous dictes bien, et ayme beaucoup mieulz ouyr telz propos de l'évangile, et beaucoup mieulz m'en trouve que de ouyr la vie saincte Marguerite^, ou quelque aultre capharderie. Cest-à-dire qu'elle s'étoit incommodée par la fraîcheur de Therbe, en s'y asseyant sous la saussaie. ' Ce passage qu'à l'exemple du dernier éditeur, nous avons rétabli dans le texte, fait allusion à l'usage où l'on étoit autrefois de lire la vie de sainte Marguerite aux femmes qui accouchoient : cette sainte est encore invoquée aujourd'hui par elles pour obtenir un heureux accouchement, parcequ' elles croient que sa ceinture a la vertu de le procurer. Cette ceinture, qui avoit cette vertu miraculeuse, étoit une des reliques et un des objets curieux, conservés dans l'élise de Saint-Germain-des-Prés , et en vingt autres églises ou chapelles. Le prêtre en ceignoit les femmes grosses, pendant qu'il leur disoit des évangiles. L'abbé Thiers, curé de Vibraye, qui étoit presque un philosophe, malgré sa robe, en a parlé en vrai incrédule dans son Traité des superstitions. Le culte de cette ceinture et du dragon de samte

 Gouraige de brebis ^ (disoy t il) , despeschez nous de cestuy cy, et bien toust en faisons ung aultre. Ha, dist elle, tant vous parlez a vostre aise, vous aultres hommes : bien de par dieu je me parforceray, puis qu'il vous plaist. Mais pleust a Dieu que vous leussiez coupé. Quoy ! dist Grandgousier. Ha , dist elle , que vous estes bon homme , vous l'entendez bien. Mon mem?brel dist il. Sang de les cabres ^, si bon vous semble , faictes apporMarguerite, sont l'origine des noms de Sainte - Marguerite et du Dragon, donnés à deux rues de Fenclos de F Abbaye. ' Ayez du moins autant de courage qu'en a une brebis prête d'agneler. Au lieu de ces mots, couraige de brebis, jusqu'à ceux-ci inclusivement, puisquil vous plaist, on lit dans l'édition de Dolet, conformément à celles de François Juste, t534 et i535, ce qui suit : Je le prouve, disait-il, etc. , jusqu'à caphardise. (L.) — ^La note de Le Duchat n'explique pas du tout ce que l'auteur entend par couraige de brebis. Cesf une maligne allusion à ce vieux proverbe, qui se trouve dans les Curiosités françoises d'Oudin : Courage de brebis, toujours le nez en terre, pour poltronnerie , lâcbeté. * Par le sang des chèvres! Cette expression gasconne est une des raisons qui font croire à l'auteur de la traduction angloise de Rabelais que c'est Jean d'Albret, roi de Navarre, qui est désigné sous le nom de Grandgousier. (L.) — Il faut avouer que c'est appuyer son opinion sur un bien frêle fondement. Mais le traducteur de Le Motteux assure, en relevant ici l'inexactitude de Le Duchat, cpie Le Motteux ne dit rien nulle part sur ce juron gascon de Grandgousier. Par cette sorte d'imprécation burlescpie, Grandgousier répond à celles de Gargamelle, qui n'étoit pas maîtresse d'elle-même dans ce moment de douleur. « Les femmes, dit Brantôme, en leur mal d'enfant, jurent, protestent de n'y retourner jamais , et que jamais homme ne leur fera rien. Mais elles ne sont pas plustost purifiées, les voilà encore au premier branle : ainsi qu'une dame espagnolle, laquelle étant en mal d'enfant, se fit allumer une chandelle de Nostre Dame de Mont-i

i52 LIVRE I, CHAP. VI. ter ung coulteau. Ha, dist elle, j a a dieu ne plaise: dieu me le pardoint, je ne le dy de bon cueur, et, pour ma paroUe, n'en faictes ne plus ne moins. Mais j auray prou d'affaires aujourd'huy, si dieu ne me aide, et tout par vostre membre, que vous feussiez bien ayse. Gouraige, couraige, dist-il, ne vous souciez au reste, et laissez faire aux quatre beufe de devant^. Je m'en voys boyre eiicores quelque veguade^. Si ferrât, qui aide fort à enfanter, par la vertu de laditte Nostre Dame. Toutesfois ne laissa d'avoir de grandes douleurs, et à jurer que plus jamais elle n]|Lretoumeroit. Elle ne fut pasplustost accouchée qu elle dit à la femme qui la lui donnoit allumée : Serrez ce bout de chandelle pour une autrefois. » Dames galantes y discours quatrième. ^ Reposez-vous de tout sur la vigueur et sur la souplesse de la partie souffrante j on voit si peu de femmes, pour délicates qu elles soient, ne se pas tirer heureusement de l'état où vous êtes. Cette expression proverbiale est du Poitou, où, comme il n'y a pas assez de chevaux pour en atteler aux chariots, on y met d'ordinaire trois couples de bœufs lorsque la traite est longue et le fonds mauvais. Les quatre de devant, qui sont toujours les plus adroits, se suivent de fort près ; mais ils sont considérablement éloignés des deux qui sont au timon, afin que, quand le chariot se trouve engagé dans un mauvais pas, ces quatre qui sont faits à cela, puissent tirer du bourbier les deux autres avec le chariot. (L.) — Nous croyons avec Le Duchat que cette expression proverbiale tient en effet à l'usage tlu Poitou, pays voisin de celui où Rabelais est né; mais il nous semble que c'est aussi une allusion aux efforts que font les pieds et les mains de la mère, et peut-être de l'enfant, dans l'accouchement. Au reste c'est par une façon de parler semblable que Panurge dit, Uv. FV, chap. xxiv: M Je suis affamé de bien faire et travailler comme quatre bœufs, n ^ Mot gascon qui vient du latin vices y aussi-bien que voye, qu'on disoit anciennement au lieu de fois ou de coup y et qui, dans cette signification, est encore en usage dans le patois messin. (L.) — Quel

GARGANTUA. i53 cependent vous survenoit quelque mal, je me tiendray près : huschant en pàulme7, je me rendray a vous. Peu de temps après elle commença a souspirer, lamenter et crier. Soubdain vindrent a tas saiges femmes de tous coustez. Et, la tastantpar le bas, trouvarent quelques pellauderies® assez de maulvais goust, et pensoyent que ce feust lenfant, mais c estoit le fondement qui lui escappoit, a la moUifîcation du droict intestin , lequel vous appelez le boyau cuUier, par trop avoir mangé de trippes, comme avons declairé ci-dessus. Dont une horde vieille ^ de la compaignie, la ^ue vegade signifie en effet quelques coups, quelques verres ou rasades de vin. Vegadoy vejados, onfegadoSy en languedocien, vegada, en vieux languedocien, signifie ybis, et vient du latin vices ^ ainsi que fois, et voye pour fois; de là a vegados où a begados, parfois, a la vegaday à-la-fois, etc. On dit aussi en espagnol una vegada, une fois, a vegados y parfois. ' Sifflant avec la main, dont on forme un sifflet en disposant les doigts d*une certaine manière. Hucher, d'où on a fait huchet, petit cor de chasse, est un mot picard. (L.) — Hucher en paume y c'est en effet siffler avec les. doigts dans la bouche, ou plutôt disposer la paume de la main de façon qu'elle rende le son d'un sifflet. Un éditeur de 175a l'explique p^x frapper de la main: mais il se trompe. ' Rognures et raclures de peaux. En Normandie on appelle pellautier un ouvrier en peaux. (L.) — Pelauder, qui est de la même famille de mots et vient également de peau, s'est dit pour tenir au poil et à la peau. '* Cest horde, et non pas orde, qu'on lit dans l'édition de Dolet, 1543; ce qui donne lieu de croire que Rabelais dérivoit ord de horridus. (L.) — Cen est en effet la véritable étymologie et orthographe. On sait que ord signifie sale ; que nous en avons fait ordure, ordurier.

i54 LIVRE I, CHAP. VI. quelle avolt réputation d'estre grande niedicine, et la estoit venue de Brisepaille, d'auprès Sainct GenouP**, d'avant soixante ans, luy feit ung reset en vieuK français hordous. Une horde vieille est donc une vieille dégoûtante, sale, horrible. "^ Villon dans son ^and testament : Filles sont très belles et génies Demourantes a Sainct Genou , Près Sainct Julian des Voventes , Marches de Bretagne , ou Poictou. En Languedoc et en Dauphiné, dire d'une femme qu'elle est venue de Brisepaille d'auprès de Saint-Genou y d'avant ou dès devant tant d'années y c'est désigner une vieille débauchée ; et cela signifie qu'il y a long-temps qu^on a brisé avec les genoux la paille de son grabat. (L.) — Brisepaille est sans doute un nom de Ueu imaginaire qui désigne une femme qui vit en concubinage, en rompant les liens du mariage. Ce pourroit bien être une allusion maligne au mariage de Louis Xn avec Jeanne, qui avoit été rompu par ce prince pour en contracter un autre avec Anne de Bretagne, d'où s'ensuivit l'accouchement monstrueux de Gargamelle par l'oreille senestre. La preuve de cette conjecture est i ** qu'on dit briser la paille pour faire dissension, dissoudre l'amitié, rompre la bonne intelligence; 2° que cette expression proverbiale vient de ce que la prise de possession d'un bien se faisoit en donnant un fétu (festuca) ou brin de paille, ce qu'on appeloit infestucaiion ; et de ce qu'au contraire le déguerpissement, ou délaissement, se faisoit en rompant un brin de paille, ce qu'on nommoit exfestucation ; 3° que les mariages qui suivoient le concubinage avoient lieu à Paris dans l'église de Sainte-Marine par le moyen d'un anneau de paille ou de jonc; et que c'est de là que vient l'origine jusqu'ici inconnue de notre mot paillard. « Quant à la cour de l'official, dit Du Breul, dans ses Antiquités de Paris, page 90, il se présente quelques personnes qui ont forfaict à leur honneur, la chose étant avérée , si l'on n'y peult remédier autrement pour sauver l'honneur des maisons, l'on a accoustumé d'amener en ladite église l'homme et la femme qui ont forfaict en leur honneur; et là estant

GARGANTUA. i55 trinctif ■ ' si horrible que tous ses larrys " tant feurent oppîlez et reserrez que a grand poine avecques les dentz vous les eussiez eslargis, qui est condnicts par deux sei^ents (au cas qu'ils n*y veulent venir de leur bonne volonté) ils sont espousez ensemble par le curé dudict lieu avec un anneau de paille, » Le Sainct Genou y dont il est ici question, est Saint-Genou, près de Saint-Julien-de-Vouvantes et de Châteaubriant, dans le département de la Loire-Inférieure, et non pas SaintGenou en Berri, département de Loir-et-Cber, conmie le prouvent les vers de Villon. Un savant de nos amis, M.***', qui a lu ces deux notes nous écrit : > y adopte Fexplication de Le Duchat. Geniïms innixœ mulieres et prœsertim meretrices sœpiàs quant supinœ concumbebant : itaquidem nuunmarum molliiiem oculis manibusque amasii celantes; de cette manière elles brisaient avec leurs genoux la paille de leurs lits. Cette posture n'est pas nouvelle : elle et oit fort du goût des Grecs, et on la trouve dans Aristophane. » M. Boissonnade, à qui nous avons communiqué cette opinion de notre ami, a bien voulu nous faire part de la sienne sur cet endroit de Rabelais, trop obscur pour D*éfre pas controversé. « M.***, nous écrit-il, pense que la paille a été brisée par les genoux de la vieille dont le libertiiiajge choisissoit apparemment la posture que les Grecs appeloient mvÛKa^^ posture que Lucrèce a fort recommandée, et à laquelle Aristophane fait alhision dans la Lysistrate, vers a3i . » Je serois d'un autre avis; et je crois pourtant l'interprétation de Le Duchat plus naturelle- et phis simple que celle de M. ***. Il ne s'agit point des genoux de la vieille y ni des genoux de ses amants. C'est des amants ou du mari de sa mère qu'il est

 chose bien horrible a penser. Meainement que le diable a la messe de sainct Martin, escripvant le qu'il y avoit soixante ans et plus que les genoux de son père avoient dans l'acte conjugal, dont elle étoit le fruit, brisé la paille du lit de sa mère. Il faut ensuite remarquer que Brisepaille et Saint-Genou, sont des noms de villages. Saint -Genou est géographiquement connu par les vers de Villon, cités dans la note de LeDuchat. Il doit y avoir aux envû-ons un lieu nommé Brisepaille. » D'où l'on voit que M. Boissonnade ne contredit pas autant qu'il semble l'annoncer au commencement de sa remarque, l'opinion de M. ***, et que celle de Le Duchat ne la contredit pas non plus. Ainsi que ce soit la vieille ou son père qui ait brisé avec les genoux la paille de son grabat, dans l'acte conjugal, toujours est-il que Le Duchat, M. ***, et M. Boissonnade pensent que c'est à cet acte, quelle que soit la posture, que le nom de Brisepaille fait allusion. Nous nous ran* geons donc très volontiers à cette opinion, qui a pour elle l'autorité, et nous ne présentons la nôtre que comme une conjecture qui n'est pas aussi bien appuyée. Quant à la posture qui a donné lieu selon M. ***^ au nom de Brisepaille, voici les deux passages d'Aristophane où il en est question, et ce que nous écrit à ce sujet M. Pector, jeune médecin très lettré. « On lit, dit-il, dans la Lysistrate d'Aristophane, vers 23 1 : ot) ç'iiffofjtAt Xfetivdt iv) TvpnKvnç^J'^ç, non stabo tanquàm lesena in gladio efBcta. Bergler ajoute : Synecdoche speciei est pro oJç*NVo/bt«i TtlpAtto-o/ii^cv, quâ phrasi comicus de eâdem re utitur in Pace, vers. 897. Est figura quaedam coïtûs. Dicit autem xietivet co-i tutoxiiiçii'oçy quia manubria machaerarum, quarum usus erat in culinà ad comminuen> dum caseum, omabantur sculpturà lexnae, ut est apud Suidam et scholiastem. Sensus itaque est : non imitabor statum et figuram ejusmodi leaenx. Gxterùm fuerunt etiam meretrices leaenae duae diversâ aetate. Invenitur locus apud Lucretium in quo extollitur supra modum hicce futuendi modus , cùm multùm proférât ad perficiendam fœcundationem. Locus Pacis est : tivî yvç n'etketUiv , rfJpcMro^/ov iç'etfou (subaudi c^tV«ti) quod latine sic ferè sonat : humi pugnare, quadrupedum more stare (Ucebit). Selon le SchoUaste, l'on voyoit sur le manche des couteaux des lions en ivoire représentés les pattes fléchies, afin ' quils fussent moins exposés à se briser. Il explique ce vers par, ov»

GARGANTUA. 167 quaquet de deux gualoises'^, a belles dentz alongea bien son parchemin '^. Mri fliv/jpi ç^oùfM.1 ff'o^vci/oc/^ct, «c \uu^a iw tufùxi/iiçi^t, c'est-à-dire, noD coram homine stabo meretrix si eut leaena in cultello quo casens raditur. » " Un banda(]^e, selon l'abbé de Marsy. On trouve dans Nicot un restrainctif, sans explication. Dans le glossaire de la langue romane, restrainctif est expliqué par qui resserre, astringent, bandage pour les descentes. Duez rend restrainctif par restrettivo, restringente. Un médecin de nos amis nous écrit : « Je croirois plutôt que c'est un liniment, une potion, un remède astringent y tel que ceux que l'on administre à une femme que Taccouchement a trop dilatée, ou à une fille dont l'on veut renouveler la virginité. Ce qui suit le prouve, puisqu'on n'anroit pu élargir y même avec les dents, les parties soumises à ce remède. Remarquez qu'on l'administre à GargameUe, parceqne ie fondement lui escape, c'est-à-dire qu'elle a une descente de fondement, accident qu'un tonique astringent peut faire disparoitre, tandis qu*un bandage n'y fera à peu près rien. Mais grâce au voisinage, le remède astringent opère sur deux organes, quand il ne devroit opérer que sur un. Suivant mes foibles connoissances, un bandage hâteroit l'accouchement, en poussant la matrice vers le bas : un fort astringent le rendroit plus tardif et plus pénible, en resserrant toutes les parties qui doivent céder, se détendre, et s'élargir. Observez encore que le périnée se distend beaucoup dans l'accouchement, et que pour la descente de fondement, il est difficile d'appliquer un astringent qui ne porte pas sur le périnée; en sorte qu'une pareille application dans le moment d'un accouchement auroit un effet très funeste pour la femme. » M. le docteur Pector pense que ce restrinctif est une boisson ou injection astringente qui resseiTa fortement les ▼oies par lesquelles devoit passer le fœtus, c'est-à-dire le col de la matrice et le vagin. '* Les membranes du vagin, comme l'explique très bien l'abbé de Marsy. Oppilez pour bouchés, fermés^ du latin oppilare. On lit dans Grégoire de Tours, qu'Ëulalius, comte d*x\uvergne, sous Contran, ayant enlevé une jeune religieuse, ses concubines, par jalousie, la bouclèrent, oppilaverunt.

i58 LIVRE I, GHAP. VI. Par cest inconvénient feurent au dessus relaschez les cotylédons * ^ de la matrice , par lesquelz '^ Cest-à-dire le caquet de dans, galloises^ de deux femmes galantes, gaillardes, et libertines : Et puis s'en vont poar faire les galloises , Lorsijue devr oient vaquer en oraison. '* Pierre Grosnet, dans son Recueil des mots dorés de Caton et autres dictons moraux, rapporte ce conte en ces termes : Notez y en l'ecclise de Dieu Fenunes ensemble caquetoyent. Le diable y estoit en ung lieu , Escrtpvant ce qu'elles disoyent. Son rollet plein de poinct en poinct , Tire aux dents pour le faire croistre : Sa prinse eschappe et ne tient poinct ; An pdier s'est heurté la teste. A quoi Ton ajoute que saint Martin, dans le temps qu'il se toumoit vers le peuple pour dire Dominus vobiscuniy ayant vu cela, se mit à rire; ce qui ayant surpris, donna lieu, après la messe, de lui en demander la raison; qu'alors le saint révéla sa vision, et que c'est de là qu'on a su l'histoire. Les Contes d'Eutrapel la touchent en passant, chapitre de la goutte, et même on l'a vue, au moins jusqu'en 1678, représentée à Brest, dans l'église de la Recouvrance, en un tableau qui en contenoit aussi le récit en françois et en bas-breton. (L-) — Le Recueil de P. Grosnet est intitulé : Mots et sentences dorées du maistre de sagesse Cathon, par Pierre Grosnet, Lyon et Paris, i553, in-8®, 2 vol. C'est d'après ce recueil que nous avons rétabli, avec le dernier éditeur de Rabelais, l'ancienne orthographe du huitain cité par Le Duchat. Selon cette historiette , le diable ne s étoit donné un coup contre le pilier que pour faire rire saint Martin lorsqu'il se tourneroit vers le peuple, et lui faire perdre le mérite du sacrifice. Mais, dit un des éditeurs de 1752, si. le saint eût eu les yeux baissés ainsi qu'il le devoit, le diable eût été encore vaincu par le saint. ' ^ Les cotylédons de la matrice sont ce qu'on appelle aujourd'hui le placenta, organe spongieux et vasculaire qui met en rapport la

GARGANTUA. 169 sursaulta lenfant, et entra en la vene creuse '^, et, gravant par le diaphragme '7 jusques au dessus des espaules, ou la dicte vene se part en deux, print son chemin a gausche, et sortit par laureille senestre ' ®. Soubdain qu'il feut nay, ne cria, conune circulation de la mère avec ceDe du fœtus. En y comprenant les membranes fœtales, il s'appelle vulgairement le délivre ou l' arrière-faix. Note de M. Pector. '* CTest la veine cave inférieure, qui porte au cœur le sang des parties inférieures du corps. Rabelais suppose que Gargantua saute par dessus le placenta, pénétre par la veine cave inférieure, le cœur, la veine cave supérieure, la sous-clavière, la jugulaire externe et enfin l'auriculaire postérieure, pour sortir par l'oreille gauche. .Pfote du même. '^ Cest gravant qu'il faut lire, suivant les meilleures éditions, aa lieu de grimpant, qu'on lit dans les plus nouvelles. Gravir, c'est proprement, comme au chap. xxiii suivant, grimper avec des poignards ou des poinçons qu'on nommoit greffes, de yfoptUi. Au chap. IV du cinquième vol. de Perceforest, il est dit que Jules César fut tué à coup.s de greffes, c'est-à-dire qu'on le poignarda. (L.) — Gravant est la bonne leçon, et doit être dit pour gravissant, dont il est le primitif. ' ' * Cest encore une autre allusion maligne au second mariage de Louis XII avec Anne de Bretagne, regardé comme illégitime, à cause da premier qu'il avoit contracté avec Jeanne de France. L'auteur s'amuse aussi aux dépens de ceux qui prétendoient que Marie avoit €ïonçu par l'oreille. Les propagateurs de cette plaisante doctrine étoient encore nombreux du temps de Rabelais ; et ^i la crédulité avoit pu continuer dans les siècles de lumière qui se sont écoulés depuis, ne doutons point que les prêtres ne vinssent nous entretenir encore de la même sottise. L'erreur religieuse acquiert du poids par le temps et l'antiquité des témoignages. Par exemple, on nous citeroit ce qu'a dit Jeschu, au sujet de la conception de Marie : Je suis entré en elle par le sommet de la tête. On nous citeroit le bréviaire des Maronites, qui porte que le Verbe du^ Père est entré par l'oreille

 les aultres enfans, mies, mies^ mies: mais a haulte voix sescrioit: a boyre, a boyre, a boyre, comme invitant tout le monde a boyre; si bien qull feut ouy de tout le pays de Beusse et de Bibaroys '9- Je de la femme bénie. On nous citeroit saint Augustin ^ qui n'est pas mal fécond dans ce genre d'inventions, et le pape Félix, qui attestent que la Vierge devint enceinte par l'oreille. On nous citeroit saint Ephrem, qui l'a chanté dans une hymne : VirgOy quœ per aurem concepisti; et Voisin, traducteur de ce dernier, qui attribue cette pensée premièrement à saint Grégoire de Néocésarée ou le thaumaturge. On nous répêteroit les anciennes prières de FÉglise que l'on chantoit du temps d'Agobart : Le Verbe est entré par l'oreille de la Vierge, et il en est sorti par la porte dorée. Mais on ne fait plus .ces contes qu'aux enfants, qui eux-mêmes n'y croient plus. Voyez Voltaire, Dictionnaire philosophique , au mot généalogie. Sur un des vitraux de la salle du quinzième siècle de l'ancien musée des Petits-Augustiiis , figurant l'Annonciation , on voit d'un côté la Vierge à genoux qui lit ses heures, de l'autre le beau Gabriel, et dans un coin de la chambre le Saint-Esprit, du bec duquel part un rayon qui va droit à l'oreille de la mère de Dieu pour y déposer un embryon fort bien dessiné. Le peintre, dans ce tableau, n'a fait que représenter ce que l'Église chantoit alors dans la prose que nous venons de citer : Gaude , Virgo , mater Christi , Quae per aurem concepisti. '^ Beusse est un gros bourg qui donne son nom à une petite rivière que forment diverses fontaines voisines de Loudun. Le Bibaroys n'est autre chose que le Vivarets, comme les Gascons prononcent ce nom. Rabelais rapproche ici le pays de Beusse et le Vivarets, parcequ'il entend parler des pays de buverie et des buveurs qui l'habitent. (L.) — L'auteur joue en effet sur le nom du bourg du Chinonnois, nommé la Beusse, et peut-être aussi sur celui du Vivarais , prononcé à la gasconne; mais il n'entend parler ici, sous ces noms du pays de Beusse et du Bibaroys^ que du pays où l'on boit. La beusse ou la busse signifie en vieux françois, comme on l'a vu plus haut (voyez chap. IV, note 12), une barrique de vin qui contient une demi-pipe;

GARGANTUA. i6i aie doubte que ne croyez asseurement ceste estrange nativité. Si ne le croyez, je ne m'en soucie; mais ung homme de bien, ung homme de bon sens croit tousjours ce qu'on luy dict, et qu'il trouve par escript^**. Ne dict Salomon ^\ Provcrbiorum xiv: Innocèns crédit omni verbo^ etc.? Et sainct Paul , primœ Corinthior, xni : Charitas omnia crédit. Pourquoy ne le croiriez vous? Pour ce , dictes vous, qu'il n'y ha nulle apparence. Je vous dy que, pour ceste seule cause, vous le debvez croire en foy parfaicte. Car les sorbonnistes disent que foy est argument des choses de nulle appaparence. Est ce contre nostre loy, nostre foy, contre raiet le Biharoys est le pays où l'on boit) comme le Pinsaroys le pays où Ton pense y tout en jouant peut-être sur le rapport du nom de ce pays imaginaire aTec celui du pays réel du Piuserais (le pays de Poissy): tout cela sort donc du cerrean de l'auteur. C'est de beusse ou busse qu'on a fait bussart. Liv.I, chap. xiii : «Voulez-vous payer un bussart de vin breton? » Quant à l'étymologie du nom du bourg de Beusse^ Le Duchat croit que c'est le bourg qui a donné son nom à la rivière, nous pensons nous le contraire : ce qui le prouve c'est que ce nom signifiant tonneau convient mieux à une source de rivière qu'à un bourg, et que la source existoit avant le bourg. '*• Après ces mots on ht dans l'édition de François Juste, i535, et dans ceUe de Dolet, i542 , ce qui suit : « Ne dict Salomon, etc. , » jusqu'à la fin de l'alinéa. (L.) Il paroît que c'est la crainte de la Sorbonne et même du parlement qui lui a fait supprimer ce passage et celui de la pag. 1 5o (voy. note 2 de ce chapitre); il manque dans toutes tes éditions modernes, excepté dans celle de 1820, qui l'a rétabli dans le texte. *' Salomon ne dit-il pas? I. It

 son, contre la saincte escripture? De ma part je ne trouve rien escript es bibles sainctes qui soit contre cela. Mais, si le vouloir de dieu tel eust esté, diriez vous qu'il ne leust pu faire? Ha , pour grâce , n emburelucocquez ^^ jamais vos esperitz de ces vaines pensées. Car je vous dy que a dieu rien nest impossible. Et, s'il vouloit, les femmes auroyent doresnavant ainsi leurs enfans par l'aureille. Bacchus ne feut il pas engendré par la cuisse de Jupiter? Rocquetaillade nasquit il pas du talon de sa mere*^? Crocquemouche de la pantoufle'^ '* Le verbe emburelucocquer revient encore liv. II, chap. xni, el liv. III, chap. XXII, et il sig^nifie proprement s*emplir la tête de chimères semblables à ceUes que les moines ont accoutumé de loger sous leurs capuchons de bure. (L.) — Nous pensons que ce mot pourroit bien venir plutôt de berlue pour un radical, et pour l'autre tenir à cette expression, avoir des y ers coquins dans la tête, des vertiges, des chimères. On appelle vers coquins les vers luisants qui jettent le soir une fausse lueur qui peut égarer comme celle des follets, dont ils ëtoient peut-être aussi un symbole dans notre ancienne mythologie. Mais, quelle que soit l'étymologie de ce mot, en voici la signification usuelle et certaine : Emhurelucoquer, embrelucoquer, et emberlucoquer, sont traduits dans Oudin, par trorubler, brouiller Tentendement; dans Dnez, par brouiller la cerveUe; s'emburelucoquer, dans les Curiosités d*Oudin, est expUqué par s'embrouiller, s'enivrer. Dans le roman du Fauvel, cité dans le glossaire de Roquefort, le Fauvel, demandant fortune en mariage, dit : Je cuyde par nuit a la lune , Embureîicoquer fortune. . Enfin on ht dans la comédie de Crispin médecin, par Hauteroche: « Â quoi bon s'aller embrelicoquer l'esprit de ces bâtards de noms ! C'est peut-être le fameux cardinal de la Rochetaillé, ou Rocas •

GARGANTUA. i63 de sa nourrice? Minerve nasquit elle pas du cerveau par laureille de Jupiter? Adonis, par Fescorce d une arbre de mirrhe? Castor et PoUux, de la cocque d'ung œuf, pont et esclous^^ par Leda? Mais vous seriez bien dadvantaige esbauys et estonnez, si je vous expousoys présentement tout le chapitre de Pline auquel parle des erifantemens estranges et contre nature. Et toutesfoys je ne suis point menteur tant asseuré comme il ha esté. Lisez le septiesme de sa naturelle histoire^ chap. ni, et n en tabustez ^ plus lentendement. quetailiade, homm^ de grand mérite, mais sans naissance, que l'auteur fait sortir ici du talon de sa mère , pour désirer la bassesse de son extraction ; ou Jean de La Roquetailladey alchimiste de Bordeaux, qui a publié au seizième siècle des écrits recherchés par les adeptes , entre autres un intitulé : Cœlum philosophorum , seu sécréta naturœ , 1543, in-8°. Voyez Mélanges de littérature, lettres ZZ, page i38. Mais il se pourroit que ce fût le Johannes de Rupescissa du Mirabilis liber (folio 123, verso), moitié de l'ordre des frères mineurs, qui a prédit Tantechrist, la fin du monde, etc., dont Fauteur se moque ici à son ordinaire. Il s*appeloit Jean de Rochetaillée : c'étoit un cordelier qui obtint de la réputation par ses prédications en 1373. Il attaqua particulièrement les mœurs du clergé, et comparoit l'Église à un oiseau qui, après avoir été embelli des plumes des autres, se pavanoit, le& méprisoit, et cherchoit à les dépouiller encore. *♦ Bruscambille, page 4^7 de ses œuvres, édition de i6a6, donne Pantou^ pour père aux quatre fils Aymon. (L.) '* Pondu^t éclos. *^ Ci-dessous encore, dans le prologue du liv. III, boutoit, tabustoity cullebutoit; et au chap. ix du même livre, de ces tahus je me pasterois bien, Cest une contraction du verbe tarabuster; et je crois que l'un et Tautre ont été formés par onomatopée du bruit incommode que font avec leurs maillets, ou avec leurs marteaux, deux ou trois II.

 tonneliers ou forgerons qui frappent ensemble. (L.) — Ne m en ta" bxistez plus l'entendement, signifie ne m*en fatiguez plus la tête. On dit aujourd'hui tarabuster dans le même sens : il est dérivé de tara6at, nom d'un instrument qui servoit à réveiller les religieux la nuit , pour aUer prier Dieu ; et ce nom de tarabat paroît composé de tard rabat: on appeloit et on appelle encore rabat un esprit, un lutin, qui revient la nuit^ et qui fait du bruit dans la maison. De rabat on a fait rabater^ faire du bruit comme un rabat. Quant à tabuter^ il vient de tabut^ qu'on a dit pour noise, querelle, débat.

GARGANTUA. i65 CHAPITRE VII. Comment le nom feut imposé à Gargantua, et comment- il humoit le piot. COMMENTAIRE HISTORIQUE ET SOMMAIBE DE CE CHAPITRE. Ce chapitre n'est qu'une continuation du précédent^ et présente la même moralité. L'enfant de Gargamelle fut nommé Gargantua^ et naquit en criant, ^ boire! On voit aisément que les noms de Grandgousier^ de GargameUe, et de Gargantua, ont tous une signification commune. On dit encore gargamelle pour grande avaioire, et gargote pour gosier. Le bonhomme Grandgousier, beuvant et se rigouUant' avecques les aultres , entendit le cry horrible que son filz avoit faict entrant en la lumière de ce monde, quand il brasmoit* deman' Se divertissant, tenant de joyeux propos. ' Cest-à-dire quand il crioit ou brailloit. « Bramer y dit Nicot, c^est crier énormément. Il vient de J^fi/MÊ, id est resono , fremo , in vocem erumpo. Le Languedoc et nations adjacentes en usent ordinairement, disans bramary qu'ils attribuent proprement au braire des asnes, et par métaphore à tout cry hautain. L'espagnol en use aussi pour crier,

i66 LIVRE I, CHAP. VIL dant a boyre, a boyre, a boyre* dont il dit: que GRAND TU AS, (supple) le gousier! Ce que ouyans les assistans, dirent que vrayement il debvoit avoir par ce le nom de Gargantua^ y puisque telle avoit disant bramar; mais l'italien en use pour désirer (avec passion). » En français on dit encore, le cerf brame, comme on dit, le loup hurle, le chien aboie. ^ * Pour cela le nom de Gargantua. On sent bien ^e Tétymologie que Rabelais donne ici de Gargantua n'est qu'une plaisanterie, ainsi que celle qu'il donne, chap. xn, du nom de la Beauce. Gargantua est pour notre mythologie ce qu'étoit l'Hercule pantophage, pamphage, polyphage^ buphage^ adépkage des Grecs , dont aucun aliment ne pouvoit remplir ni rassasier le vaste estomac ; ce qu'étoit le dieu Manducus des Romaiiis. Son nom est ainsi que celui des deux monts Gargan, dont un est en Italie, et l'autre près de Rouen, où l'on montre l'empreinte de ses fesses, un dérivé augmentatif de mépris de l'espagnol ^rar^fanto, du vieux français gargante, qui s'est dit pour ^ar^ate, gorge, gosier, d'où on a fait aussi en français, dans le même sens ^gargamelley composé de gorge et de gamelle , gargote, gargoter, gargotier , gargouille, gargouiller, gargouillement, gargouillis, gargariser, gorgoyer, faire des gorges chaudes, gargonner etjargonner, ^Rvler jargon , gourgosser, parler de la gorge , carcan , coHier qui serre la gorge , etc. , etc. ; en espagnol, gargantez, gourmandise; garganton, gourmand, goulu, glouton ;^ar^antoneria, gourmandise, etc. ; en italien, yar^afto,^argattone^ gosier; gargandilla , collier de femme, etc. Garganta ou gargante, gargate, primitif de Gargantua , est dérivé lui-même du latin gurges^ d'où les Italiens ont fait ^or^o, gouffre, et gorgia, gorge; les Espagnols, gorja, gosier ^ g orgueta, gorgerette, gorgoritas, gargouillements; les Français, gourgue, qui s'est dit pour gouffre, et gorge, qui n'en est qu'une variante. Nous avons dit, dans le sommaire du chap. IV, que par ces noms de Gargantua et de Grandgousier il nous sembloit que Rabelais avoit voulu faire allusion au titre de duc d'Angouléme et de Valois que portoit François I"^, et à celui de duc de Valois qu'avoit Louis XII, en jouant sur les mots engouler et avaler, ou avaloir. Nous ajouterons, poui» confirmer

GARGANTUA. 167 esté la première parolle de son père a sa naissance, a rimitation et exemple des anciens Hebrieux. A quoy feut condescendu par icelluy, et cette conjecture, que c'est ainsi que Clément Marot, contemporain de Rabelais, joue, dans ces yers d'une complainte de madame Louise de Savoye, mère du roy (François I*"), sur les noms dlAngouléme^ êiAmhoisey de RemoranHn^ et de Congnac, viUes où François V et sa mère ont fait de longs et fréquents séjours : CoNGNAG s'eo coigiie en sa poitrine ble«me : Remorantin la perte remémore : Aniou fait you : Angoulesmb est de mesme : Amboise en boit une amertume eitresrae : Le Maine en meine an lamentable bruit : La pauvre Toutre, arrosant Angoulesme, A son pavé de truites tout destruit, etc. Bemorantin , ou plutôt Romorantin , venant par contraction de Ruau Morantifiy nom du ruisseau sur lequel cette ville est située, Cognac de CondatCy Amboise d*Amhaciay et Engoulesme dilnculismay anciens noms latins de ces trois villes, il est évident que Marot n a pas pu prétendre donner sérieusement la véritable origine du nom de chacune d'elles; qu'il n'a saisi, à la manière de Rabelais, que le rapport du nom avec la perte qu'il déplore. Rabelais, qui n'ignoroit pas sans doute ces vers, à l'époque où il écrivoit, puisque Louise de Savoie est morte en 1 532 , et qui aimoit ces jeux de mots, a donc bien pu songer au titre de duc d'Angouléme et de Valoisy ainsi qu'à la taille et aux prodigalités de François r% quand il lui a donné le nom de Gat" goHtua; et au titre de duc de Valoir y quand il a donné à Louis XII le nom de Grandgousiery ou grande avaloircy et par suite le nom de Gargamelle à Anne de Rretagne, qui étoit sa seconde femme, et la mère de Claude, femme de François V. Le nom de Grandgousier n'a pas été non plus inventé par Rabelais, c' étoit celui qu'on donnoit autrefois et qu'on donne encore aujourd'hui au pélican, à cause de sa grande poche ou avaloire ; c'est ainsi qu'on appeloit le dragon de Poitiers, la Grande geule y et le prince de la sottise, Engouieuent. Voyez Dulaure, tom. II, pag.3i , et III, pag. 4^6.

i68 LIVRE I, CHAP. VIL pleut tresbien a sa mère. Et, pour lappaiser, luy donnarent a boyre a tirelarigot , et feut porté sus les fonts, et la baptisé, comme est la coustume des bons christians. Et luy feurent ordonnées dix et sept mille neuf cens treze vaches de Pautillé et de Brehemond ^ pour l'alaicter ordinairement ; car de trouver nourrice suffisante n estoit possible en tout le pays, considéré la grande quantité de laict requis pour icelluy alimenter. Combien qu aulcuns docteurs scotistes ^ aient affermé que sa mère Falaicta et qu elle pouvoit traire de ses mamelles quatorze cens deux pipes neuf potées de laict pour chascune foys. Ce que n'est vraysemblable. Et ha esté la proposition declairee mammallement scandaleuse ^, des pitoyables aureilles7 offensive, et sentent de loing hérésie. ^ La carte du Chinonois, dans le Rabelais réformé de Bemier, met Poulie sur la Vienne, à une lieue de Chinon, et Brehemont sur la Loûre, à trois lieues de Chinon, dont dépend ce village. Là se font des fromages que Didier Ghristol, traducteur français du Traité de Platine de Obsoniis, a si fort estimés, que, dans sa traduction imprimée en 1 5o5 , quoique Platine ne parle point de ces fromages , il n a pas laissé d'en faire une mention expresse et fort honorable ; en quoi il a été suivi par Bruyerin ou de la Bruyère-Champier, lib. XFV de Re cibaria , cap . viii. (L.) — Pautillé et Brehem ont sont en effet deux villages du Chinonois, renommés par leurs bons pâturages, auxq^ek Rabelais fait l'honneur d'avoir allaité le prince. ^ Trait de satire contre la doctrine extravagante de Scot. ^ * Rabelais se moque de quelques assemblées modernes , et de certains docteurs de son temps qui avoieiit condamné, en termes très

GARGANTUA. 169 En cest estât passa jusques a un g an et dix moys, onquel temps, par le conseil des medicins, on commença le porter, et feut faicte une belle charrette a beufe par Tinvention de Jehan Denyau ^. Dedans y celle on le pourmenoit par cy par forts et pareils à ceux qu'il emploie ici, des propositions de peu d'importance, pour ne pas dire ridicules. Il pourroit bien même avoir particulièrement en vue Tanathème prononcé par les universités de Louvain et de Cologne, et ensuite par le pape Léon X, en i5ao, contre les propositions de Luther, lesquelles, de Taveu même de ses adversaires, nétoient pas toutes également hérétiques ni capitales. On peut voir là-dessus le deuxième livre de Sleidan, et le premier de l'histoire que Fra Paolo a faite du concile de Trente. (L.) — Proposition mammallement scandaleuse, c'est-à-dire selon M. D. L., qui offense la pudeur des mamelles; mais mammallement pourroit bien si^ifier prodigieusement, d'une manière outrée. Le même éditeur croit que cet adverbe a été forgé burlesquement par Rabelais ; cela pourroit éU'e , mais il n'est point impossible qu'il ait été employé dans le langage de la théologie scolastique : on trouve l'adjectif mammal, d'où il est formé, pour mammillaire^ dans Oudin et dans Duez. ^* Pieuses oreilles. Ci-dessous encore, au prologue du livre V, comme vous pouvez... pitoyablement croire, c'est-à-dire pieusement. Le Songe du verger, chap. lxviii : // appert que nous devons piteablement croire et de bonne foy : ce que la version latine de ce livre , chap. Lxix, a rendu par pie credendum. Ainsi le grammairien Joannés Baptista Pius est appelé par Geoffroi Tory, dans son Champ fleuri, Jean-Baptiste le Pitoyable. (L.)- — Cest-à-dire offensant les oreilles pieuses : termes dont se sert la cour de Rome dans les anathèmes. Cest un sarcasme, dit Ginguenédans son Autorité de Rabelais, contre les décrets de la Sorbonne, qui, sur le moindre prétexte, déclaroit alors hérétiques, et livroit pieusement un homme aux fagots de la justice. ' Ceux de cette famille sont depuis parvenus aux emplois de la robe : cinq ont été conseillers au parlement de Bretagne. Jacques Denieau, ou Deniau, conseiller au présidial de la Flèche, étoit en {

The text on this page is estimated to be only 28.33% accurate

I70 LIVRE I, CHAP. VII. la joyeusement ; et le faisoit bon veoir, car il portoit bonne troigne et avait presque dix et huict mentons, et ne crioyt que bien peu; mais il se concbioyt a toutes heures : car il estoit merveilleusement phlegmaticque des fesses^, tant de sa complexion naturelle, que de la disposition accidèntale qui luy estoit advenue par trop humer de purée septembrale '®. Et n'en humoyt goutte sans 1634 procureur général du roi dan^ l'odieuse commission chargée de faire le procès au malheureux Grandier, curé de Loudun ; et un autre de la même famille étoit juge de Poitiers dès environ l'année i58o. On lit dans la Gente poitevin rie , réimprimée en 1610 à Poitiers : E Tallebot d'in appelly, E mé le va faire ally A Poeters, devant Douynea. Il yavoit encore, de nos jours, une famille de ce nom dans le dé^ parlement de la Sarthe. Peut-^tre, nous écrit M. Ëusëbe Sahrerte, le Denyeau de Rabelais étoit-il un médecin de la cour, qui conseiUoit la gestation, en forme d'exercice aux malades un peu riches , et dont notre philosophe se moque. Boileau, satire X, vers 4' 3 , nomme Denieau , médecin de la faculté de Paris : Courtois et Denieau , mandés à son secours , Lui sauront bien ôter cette santé d*athléte. ® * Nous n'avons pu découvrir si François I*', notre Gargantua , fut sujet dans son enfance a se conchier; mais ce fut cette incommodité qui termina sa vie (en i547)• * ^^ roi (François V^), étant au châ« teau de Rambouillet, fut aggravé de longue maladie, laquelle se «termina en flux.de ventre. » Voyez la Chronique àc BéUefdrét, pag. 48^9 verso. '° Le vin, qui, dans les pays chauds, se fait ordinairement en septembre. (L.) — Cependant , dit un des éditeurs de 1 762 , en Provence, qui est une province très méridionale, on ne le recueille qu'en oc-s

GARGANTUA. 171 cause. Car, s'il advenoit qu'il feust despit, çourroussé, fasché, ou raarry ; s'il trépignait, s'il plouroit, s'il cryoit, luy apportant a boyre Ion le re-^ mettoit en nature", et soubdain demouroit coy et joyeulx. Une de ses gouvernantes m'ha dict, ju* rant sa fy '^, que de ce faire il estoit tant coustumier qu'au seul son des pinthes et flaccons il entroit en ecstase, comme s'il goustoit les joyes de paradis. En sorte que elles, considerans ceste complexion divine, pour le resjouir au matin, faisoyent devant luy sonner des voyrres avecques ung coulteau, ou des flaccons avecques leurs toutobre; et en Bourgogne, au cOBtraire, où il fait moins chaud qu'en Provence, on le recueille en septembre. Cest qu'en Provence on peut laisser le raisin jusqu en octobre sans craindre la gelée, et non pas en Bourgogne. ' ' On lui rendoit sa gaieté naturelle. Rire est le propre de l'homme , dit Rabelais dans le dizain qui précède le prologue du premier livre. (L.) '^ On pourroit croire, au premier aperçu, que cette expression iÏQniûe jurant sa foi ; mais Ménage, qui cite ce passage, prouve très bien, au mot fiquette, (faefy est ici jpour fique, pris dans un sens obscène, dans cehii àefica en italien ; que les Italiens jurent de même cazzo et potta, et que les Grecs se sont servis du mot de figue en la même signification. Le Molza, dit-il, dans son Capitoh délie fiche, remarque que les femmes de la Provence ont coutume de jurer de la sorte: Perè in provenxa, in quei paesi lieti , 11 giurar per majiga è an sagramento Che usan le donne , oCid' ogni buon s'acqueti. Mais, il n'est pas sûr, nous écrit M. Eusébe Salverte, que le capitolo soit de Moka : dans un recueil assez rare, imprimé à Bénévent en 1737, il est placé parmi les ouvrages d'autort incerti. {

172 LIVRE I, CHAP. VIL pons '^, ou des pinthés avecques leurs couvercles. Auquel son il sesguayoit , il tressailloit, et luy mesme se bressoit'^ en dodelinant ^^ de la teste, monochordisant ^^ des doigtz et bary tonnant '7 du cul. '^ Couvercles. Cette harmonie de pintes ëtoit un joli commencement d'éducation pour un jeune prince. '^ Par métathèse, pour se berçait. On disoit autrefois hres et hresseau pour bers et berceau. "^ Dodeliner si^ifie remuer, et vient ou de Titalien dodolare, ou du mot français enfantin dodo y parcequ'on remue le berceau des enfants afin qu'ils fassent dodo. Ce verbe dodeliner, qui eftt de l'Anjou revient encore liv. I, chap. xxii, et au chap. xxxvi du liv. III. (L.) '^ Remuant les doi^s, comme pour jouer de l'instrument appelé par les anciens monochorde, parcequ'il n avoit qu'une corde. Le monochorde des modernes a conservé le même nom, quoiqu'il ait plusieurs cordes, parcequ'elles sont à l'unisson. (L.) '^ L'Art de rhétorique, cité par Borel, a dit barytoniser. Jean le Maire de Belges , en sa Description du temple de Vénus , a écrit barritoner. Là maint gosier barritonant bondit , Qai lay prononce , on ballade accentae , Vire lay vire , ou rondel arondit. Il faut écrire barytoner, c'est-à-dire donner un ton,- un accent grave ^ctfunanh. Gargantua formoit l'accent aigu avec ses doigts, et le grave avec son cul. (L.) — Cest-à-dire qu'il accompagnmt cette belle musique des accents graves de son derrière. Bar^toner signifie, selon le glossaire de M. Roquefort, se remuer beaucoup, se déhancher en dansant; et barytoniser, chanter, jouer des instruments : Pan oncques mieux ne barytonisa Diapason au son de ses musettes. Cest le sens qu'en effet barytoner a dans cet endroit ; mais sa signification primitive est celle du mot grec ^fu*rtnh , gravi sono ef ferre.

The text on this page is estimated to be only 22.29% accurate

GARGANTUA. 173 d*où il a été formé ; et c'est aussi celle qu*il a dans cet auti*e passage de Jean le Maii*e, en sa seconde épître de l'amant vert : Lune partie en bas barytona, Et l'autre après en haut contre entonna.

 '\f\/%'^y\/%.'\/\/%i-%r^r^'^/\f^'\/%/%/'%/9^^-^y%/%,'%f%/%'%r%/%.'\/%r%.-\/*/\,-%/%/\.^/m/\,'\j%/^-%^ CHAPITRE VIII. Comment on vestit Gargantua.

COMMENTAIRE HISTORIQUE ET SOMMAIRE DE CE CHAPITRE. La prodigieuse quantité d'étoffes employées à habiller le jeune Gargantua^ ainsi que les diamants et autres parures qui ornent son habillement, ne sont mis ici que pour donner une idée du faste, de la profusion, et delà dépense énorme qu'occasione la toilette et l'entretien des princes. «Les chapitres viii, ix, et x, dit Le Motteux, traitent au long de tout ce que Grandgousier ordonna touchant les habillements de Gargantua, touchant sa livrée, touchant ses couleurs, et des raisons qu'il eut d'ordonner qu'elles fussent blmic et bleu. L'attention du bon -homme Grandgousier à ces sortes de choses assortit {est daecord) avec ce que j'ai insinué au sujet du goût de Jean dAlbretipoxxv l'art héraldique, et pour toutes les dépendances de cet art. » Tout est en effet blanc ou bleu^ dans la livrée de Gargantua : manteau , panache , damas , velours , estamet , etc. Mais ces deux couleurs sont celles de Louis XII, et de tous les rois de France, et non pas celles de Jean d'Albret, roi de Navarre : nouvelle preuve que Gargantua est PVançois I". On en verra bien d'autres dans ce chapitre.

GARGANTUA. 175 Luy estant en cest eage , son père ordonna qu'on luy feist habillemens a sa livrée, laquelle estoit blanc et bleu. De faict on y besoigna, et feurent faictz, taillez et cousus a la mode qui pour lors couroit*. Par les anciennes pantarches^ qui sont a la chambre des comptes a Montsoreau ^, je trouve qu il feut vestu en la façon que s ensuyt. ' Cest-à-dire comme le remarque M. La Mesangère, à la mode espagnole, laquelle consistoit principalement en taillades, ou ouvertures ovales, faites aux habillements, pour donner passag^e à des boufFettes d*une étoffe différente. " Le même se retrouve encore dans le prologue de la prognostication pantagruéltne. Liv. II, chap. x, et liv. III, chap. xlix, Rabelais a pré> féré pancartes. Pantarche et pancharte signifient la même chose, quoique l'origine de ces deux mots soit différente, pantarche ou pantatque venant de ««v et d'tifX^ , et pancharte du bas latin pancharta, tiré du grec t^etfXûifmiç. (L.) — « Panchartes. Il faut ainsi lire, dit l'auteur des Scolies alphabétiques, et non pantarches: ce sont donc pati" chartes, les titres anciens, généraux, et authentiques des droits, héritages, et seigneuries d'une grande maison. •* Pantarche est une corruption de pantarque, et pantarque en est une de pancarte^ par métatfaèse : il vient donc, ainsi que pancarte, du grec «vAvXtîiftiis -) et non pas de t^xi et ê^ÀfX^^ comme le dit Le Duchat. Cette étymologie est absurde, et le fait est impossible. Pancharta se trouve, comme le remarque Ménage, dansAnastase le bibliothécaire. ^ * Rabelais, plaçant la scène de son roman dans la Touraine et dans une partie des provinces circonvoisines , s'est avisé de mettre une ckambre des comptes à Montsoreau, petite ville et comté dans l'Anjou , sur la mière de Loire, par allusion apparemment à la qualité de comtes qtt'avoient les seigneurs de Montsoreau , maison si considérable vers le douzième siècle que Gautier de Montsoreau est quaKfié prince très chrétien dans un titre de ce temps-là, comme le remarque M. Ménage, page i53 de son Histoire de Sablé, après M. Pavillon, 4aos son Misteire de Robert d*Arbris$el. (L.) — Montsoreati est un

176 LIVRE I, CHAP. VIII. Pour sa chemise feurent levées neuf cens aulnes de toille de Ghastelleraud \ et deux cens pour les bourg près de Ghuion, au confluent de la Loire et de la Vienne ; son château est bai{[né par cette dernière rivière. « Il est assez plaisant, dit Tabbé de Marsy, que Rabelais se soit avisé d'établir une chambre des comptes à Montsoreau, pauvre petite ville d'Anjou. Le Duchat prétend que c'est par allusion au titre de comté que porte cette ville. En ce cas l'allusion seroit bien froide. Pour moi, je crois que Rabelais n'a eu d'autre vue que de tourner en ridicule les petits bourgeois de cette petite ville, ou peut-être la chambre des comptes de Paris. » ^ C'est Châtellerault , près de Chinon, ville sur la Vienne, située dans un pays fertile en lin, et par conséquent abondant en toiles. Rabelais habille son héros de toile de Ghâtelleraut, sans doute parceque cette ville est voisine de Chinon et de Lemé, où il place ses premiers exploits. Nous saisissons cette occasion pour faire remarquer que deux raisons ont pu le porter à faire de la Touraine, et en particulier du Cliinonnois, le théâtre des personnages de son Gargantua. La première, la préférence qu'il a dû accorder à sa patrie, par r amour qu'il lui portoit, et parcequ'il en connoissoit mieux les localités ; la deuxième , parcequ'en effet plusieurs de nos rois y ont résidé. Charles Vil a souvent habité, avec Agnès Sorel, les châteaux de Chinon et de Loches ; Louis XI , ceux d'Amboise et de Plessis-les-Tours ; et François I**^ , celui de Ghâtelleraut, sans parler de ceux de Blois et de Ramorintin, où il a également fixé sa résidence, ainsi que Louis XII, ni de celui d'Azay le Rideau, où nous avons vu la salamandre, qui étoit la devise de François I*"* , sculptée au-dessus de la porte. Louis XI, comme héritier de Charles, roi de Sicile, comte de Provence, avoit uni la vicomte de Ghâtelleraut à la couronne en 1482; elle vint ensuite à la maison de Bourbon, et François l" l'érigea en faveur de François de Bourbon, en duchépairie, en i5i4* Les biens de Charles de Bourbon, connétable de France, ayant été confisqués, ce duché fut de nouveau réuni à la couronne, en i538^ par ce même roi. Cest à Ghâtelleraut qu'il cé-. lébra, en iS^i , les noces de Jeanne d'Albret, sa nièce, avec le duc de Glèves, avec un faste si extravagant, avec une si grande prodigalité, que pour combler le déficit qui en résulta dans ses finances,

- GARGANTUA. 177 coussons^ en sorte de carreaulx, lesquelz on naeit soubz les esselles. Et n estoit point fronsee ; car la fronsure des chemises^ nha esté inventée sinon il établit la gabelle sur le sel. Cet impôt odieux occasiona des ré▼oltes, et de sanglants moyens de répressions, qui firent donner à i ces noces le nom de noces salées y d'où est venu sans doute à Ra- ' bêlais l'idée de celui de Pantagruel , le tout altéré, et de ceux de I^ypsodés et dAlmyroJeSy les altérés et les salés. ' Cest-à-dire pour les goussets des chemises. Bemier explique coussons par goussons : c'est le même mot que goussets; il n'y a de différence qu'en ce que gousson est un augmentatif, et gousset un diminutif « En Anjou, nous écrit M. La Mesangère, les ouvrières de campagne donnent encore à ce mot le sens dans lequel Rabelais l'a employé, m ^ C'est ce que dit Rabelais, liv. I, chap. lu, qu'une femme qui n'est plus ni jeune ni belle est du moins encore bonne à faire des chemises, froncées s'entend, ou à la mode nouyelle.. Ce qui est fondé sur ce que, du temps de Rabelais, on commença à froncer les chemises. Nam rugœ hœ, quidaliud sunt hoc tempore, quam nidi aut receptacuia pediculorum et pulicum ^ dit quelqu'un dans Vives , pour raison de ce qu'il ne vouloitpas suivre la nouvelle mode des chemises froncées. Or, comme pour froncer des chemises on se sert du cul de l'aiguille, Rabelais' borne à cette besogne les vieilles qui commencent a se rider ou kfronzWy comme on parle en Languedoc. Perqué noun té marides , Jaoe, Hai! Qaoure té maridaras? Caouque jour té repentira» Ran noun sies maridade. As acabat de cordura. Frounzinsses are » dit une vieille chanson de ce pays-là, dont il est bien sur que Rabelai» savoit quelque chose du patois avant que d'y avoir jamais mis le pied. (L.) — Rabelais, qui, pour l'ordinaire, parle des modes avec tant d'exactitude, altère ici la vérité : à la cour de Louis XII, on portoit des chemises froncées -, mais le cynique écrivain avoit en tête une plaisanterie sur les lÏDgères. Note de M. La Mesangère. I. i^ i

178 LIVRE I, CHAP. VIII. depuis que les lingieres, lors que la poincte de leur aigueille estoit rompue , ont commencé besoigner du cul. Pour son pourpoinct feurent levées huict cens treze aulnes de satin blanc; et, pour les aguillettes 7 quinze cens neuf peaulx et deniye de chiens. Lors commença le monde attacher les chausses au pourpoinct^, et non le pourpoinct aux chausses : car c est chose contre nature 9, comme amplement ha declairé Ockam *® ' Ce sont les pièces orales qui ressortent des taillades. M. La Mesangère. ^ . Cet usage à^ attacher les chausses en pourpoinct se pratiquoit il n y a pas encore très long-temps, c'est-à-dire avant que Ton fît usage de bretelles. Les personnes dont les hanches neforraoient pas de saillie, faisoient coudre quatre boutons à leur veste et quatre anneaux à leur culotte, pour maintenir la culotte à une hauteur convenable ; ainsi, la culotte étoit attachée à la veste, et non la veste à la culotte. Quant à la forme du pourpoinct, nos vestes, lorsqu'elles ont des manches, correspondent à ce vêtement. Les premiers pourpoints tinrent lieu de cottes de mailles, et, pour qu'ils en fissent bien l'office, on les composa d'étoffe en plusieurs doubles, piquée; de là son nom depourpoinct, formé de pourpoindre. M. La M esangère. ^ £n effet, il n'est ni naturel ni possible d'attacher ou d'appendre une chose à une autre qui seroit plus basse qu'elle. (L.) '° La copie de la main de Rabelais portoit Olzam en vieux caractères, suivant lesquels, dans les manuscrits et dans plusieurs imprimés de ce temps-là, le k est fait comme Iz ; ce qui est cause que pas une dçs éditions que j'ai vues ne porte Okam, ou Ockam y qui est le vrai nom de ce docteur anglais, mais toutes Olkanty Olcam, ou O/zam. Ci-dessous, au ehap. xxxiii, les imprimeurs ont fait la même faute dans le mot Lubec, que dans l'édition de Nierg, i573, on lit Luhelz, au lieu de Lubek, comme ou lit dans celle de Dolet, i54a. Au chap. XL du liv. III, dans l'édition de i553, il y a Stolzom pour Stockholm, et au prologue du hv. IV, Ollzegen pour Ockeghem, tou

GARGANTUA. 179 sur les exponibles de M. Haulte chaussade ". Pour ses chausses feurent levées unze cens cinq aulnes et ung tiers destamet blanc '^, et feurent deschicquetees en forme de colonnes striées et • jours par la même bëvne; et il n*y a pas jusqu'à ceux qui ont travaillé pour Henri Etienne à la meilleure édition de son Apologie d'Hérodote, qui est celle de 1 566, en 672 pa^es, qui, page 229 et page 628, n'aient bronché contre les mots kyrielle et lansqueneks, au lieu desquels ils ont mis Izirielle et lansquenelz. (L.) — Ockatn ou Occam, général des cordeliers, est un théologien scolastique anglois, disciple de Scot, qui fut le chef des nominaux, et qui s'acquit Une si grande réputation qu'on le surnomma le Docteur invincible , parcequ'il imagina de nouvelles subtilités pour mettre aux prises les champions de l'école. Il est mort en 1347? ^^ ^ laissé différents ouvrages, imprimés à Paris en 14769 ^^^ ^ ^ol. in-fel., et à Lyon en i49^) ^6^~ lement en 2 vol. in-fol. : le premier sous ce titre : Super quatros(sïc) lihros sententiarum annotationes; le deuxième sous celui-ci : Opuscula^ dialogi, summaria seu epitomata, cxxiiii capit. operis xc dierum. Quel dommage que les premières presses aient gémi pour de tels ouvrages ! Rabelais se moque ici de ce docteur en citant de lui un ridicule commentaire sur les exponibles , à peu près comme Molière cite Âristote au chapitre des chapeaux. " Il y a bien de l'apparence que c'est d'ici qu'est pris le chapitre des chapeaux j que le Médecin malgré lui de Molière attribue à Âristote. A regard d* exponibles y terme du Parva logicalia de Petrus HispanuSj ce terme, autrefois si mystérieux pendant la barbarie des écoles, renfermoit la science à* exposer un même mot en mille manières, selon qu'on se voyoit plus ou moins pressé dans la dispute; et c'est par rapport au ridicule de cette prétendue science, qui s'enseignoit sérieusement dans le temps de la barbarie des écoles, que Rabelais lui attribue un maître d'un nom extravagant. (L.) - — En effet, par ce nom, il entend évidemment un faiseur de haut-de-chaussesy un tailleur de croupières. '* D'étamine blanche. Ginguené expHque estamet par tricot, de Bfarsy par étoffe de laine. M. La Mesangère , que nous avons prié de (

i8o LIVRE I, CHAP. VIII. crénelées par le derrière , affin de n'escbaufFer les reins. Et flocquoit par dedans la descbicqueture de damas bleu , tant que besoing estoit. Et notez qu'il avoit tresbelles grefVes '^ et bien proportionnées au reste de sa stature. Pour la braguette feurent levées seize aulnes ung quartier d'icelluy mesme drap , et feut la forme d y celle comme d ung arc boutant, bien estachee'^ joyeusement a deux belles boucles d'or, que prènoyent deux crochetz d'esmail, en ung chasctin desquelz estoit enchâssée une grosse esmeraugde de la grosseur d une pomme d'orange. Car (ainsi que dict Orpheus, libro de lapidibus^ et Pline, libro ultimo) elle ha vertu erective et confortative du membre naturel. L'exiture V^ de la faire des notes sur le costume de Gargantua, nous écrit que c'étoit avec des lés d'une étoffe tissée, ou avec de la peau, et non avec du tricot, cfae Ton faisoit les chausses du temps de Rabelais. '^ C'est-à-dire de très belles jambes. Nicot rend grève de jambe par tibia y et traduit ^ui a belle grève par eucnetnusy en citant Budée. Ce mot grec signifie «jui a de belles cnémides ou guêtres, 6enè Ocreatus. Mais le mot grève a deux sens, celui de gras de jambe y c'est celui qu'il a ici, et celui de guêtres ou bottines. Les Espagnols disent greva dans le premier sens, et grevas -pour jambières, Brantôme, dans la vie de Catherine de Médicis, distingue la grève d'avec la jambe. Il dit que cette reine avoit la jambe et la grève très belle. ** C est-à-dire bien attachée. '* Cest-à-dire sortie, saillie, avance; ce qui fait un meilleur sens i^'extiturey que quelques uns croient qu'on y dcvroit lire. (L.) — Vexiture de la braguette, c'est la fente ou l'ouverture de la culotte : exiture est traduit dans Duez par uscita, en italien ; dans Oudin, par ,$alida, en espagnol, la sortie , l'issue; il vient donc du latin exifus.

GARGANTUA. i8i braguette estoit a la longfueur d'une canne '^, deschicquetee'7 comme les chausses, avec le damas bleu flottant comme davant. Maïs, voyans la belle brodure de canetille '^, et les plaisans entrelaz d'orfebvrerie '9 garniz de fins diamans, fins rubiz, fines tourquoyses,, fines esmeraugdes, et unions persicques ^®, vous l'eussiez comparée a une belle corne d'abundance, telle que voyez es anticquailles, et telle que donna Rhea es deux nymphes Adrastea et Ida, nourrices de Jupiter. Tousjours gualante, succulente, resudante, tousjours verdoyante, tousjours fleurissante, tousjours fructifiante, plene d'humeurs, plene de fleurs, plene de fruictz, plene de toutes délices. Je advoue dieu s'il ne la faisoit bon veoir. Mais je vous en exposeray bien dadvantaige au livre que j'ay faict de la dignité des braguettes^\ D'ung cas vous advertis, '• Selon Du Gange, la canne, en fait d'aunage, est de huit empans, ou d'une aune et demie. '7 TaiUadëe. *■ Nos merciers vendent encore de la canetille, sorte d'agrément, qui a du rapport avec une plante aquatique dite canetille, parceque les jeunes Canards en sont friands. M. La Mesangère. ' ' * Quand on a, conune nous, sous les yeux les portraits du temps , on admire la justesse des descriptions de modes que fait Rabelais. M. La Mesangère. '* Perles qu'on pèche dans le golfe Persique : unions,, du latin uniones^ perles. " Ci-dessus, dans le prologue, l'auteur avoit déjà parlé de ce prétendu livre; et, au chap. viu du liv. HI, il veut que l'empereur

x82 LIVRE I, CHAP. VIII. que, si elle estoit bien longue et bien ample, si estoit elle bien guarnie au dedans et bien avitaillee, en rien ne ressemblant les hypocriticques braguettes ^^ d'ung tas de muguetz , qui ne sont plenes que de vent , au grand interest ^^ du sexe féminin. Pour ses souliers feurent levées quatre cens six aulnes de velours bleu cramoysi, et feurent deschicquetez ^^ mignonnement par lignes parallèles, joinctes en cylindres uniformes. Pour la quarrelure d'iceulx feurent employées unze cens peaulx de vache brune, taillées a queues de merluz. Pour son saye ^^ feurent levées dix et huict cens aulnes de velours bleu tainct en grene, brodé a lentour de belles vignettes ^^, et, par le milieu, JustiDien, dans un traité de Cagotis tolleudis qu'il lui attribue, ait mis, dans le quatrième livre de ce traité, summum bonum in bragui" bus et braguetisH (L.) '^ Les femmes, comme le remarque encore M. La Mesangère, ont imaginé à leur tour (en 1780) un vêtement hypocrite, qu'elles ont nommé le fichu menteur. ^^ CT est-à-dire au grand préjudice, comme portent quelques éditions peu scrupuleuses de rajeunir et d'altérer le style d'un auteur : interest est pris dans le même sens de dommage et préjudice en plusieurs endroits, entre autres dans la Chresme philosophale, « au grand dommaige et interest des paovres maistres es' arts, » comme l'a remarqué M. D. L. *^ * Tailladés. Nous écrivons, ayant un portrait de François I*' sous les yeux. M. La Mesangère. '^ Casaque militaire, surtout, manteau court; c'étoit le sagum des Gaulois, et le mot saye en vient. '* On voit ici qu'autrefois les vignettes représentoient effective

 de pinthes d'argent de canetille^7^ enchevestreesde verges dor^®, avecques force perles; par ce dénotant qu'il seroit ung bon fessepinthe ^^ en son temps. Sa ceinture feut de troys cens aulnes et demie de sarge de soye, moitié blanche, et moitié bleue , ou je me suis bien abusé. ment et proprement des vignes, mais que ce mot se disoit d'antres bordures que de celles des livres. (L.) " Les ornements faits avec des métaux tissés prennent quelquefois le nom de canetille : ordinairement la eanetille est de soie. Il s'agit ici de galons sur lesquels , comme sur des galons de livrée , étoient figurées des pinthes (pintes), armes parlantes. M. La Mesangère. ** Le mot verges est ici équivoque, et l'auteur disant tout d'une suite que ces pintes d'argent, enchevestrées de verges d'or, du saye du jeune Gargantua dénotoient qu'il seroit un bon fesse-pinte en son temps, on pourroit croire qu'il l'emploie dans la signification de verges à fesser; mais on se méprendroit, et par ces verges, autrement bagues nues, Rabelais entend différents cercles d'or en relief, qui partageoient extérieurement ces pintes en chopines et en demi-setiers ; ce qui se pratique encore sur les mesures d'étain et de plomb. (L.) — Par ce saye à verges (for, c'est-à-dire à raies ou rayures d'or, Tau* teur semble faire allusion aux virgata sagula des Gaulois,. dont parle Virgile. Dans le préambule d'une ordonnance que Henri II rendit en 1 549? on lit, selon M. Dulaure qui le cite , que les gentilshommes faisoient des dépenses excessives, poUr leurs habits, « en draps, en étoffes d'or et d'argent, pour filures, passements, bordures, orfé^eries, cordons, canetilles, velours, satins, ou taffetas barrés d'or on d'argent. » '* Cest-à-dire un bon buveur. Duez rend ce mot par imbriacone, bevitore, en italien; Oudin, par bevedor, borracho, en espagnol. On dit, dans le même sens ^fesser ses poules, pour s'enivrer; et, dans nn sens analogue, un fesse-mathieu, pour un usurier, un fesse-miehe ou fesse-pain, pour un mange-pain, un mangiapane en italien.

i84 LIVRE I, CHAP. VIII. Son espee ne (eut valentianne, ni son poignard sarragossoys^®: car son père hayssoit tous ces indalgos bourrachous, marranisez^' comme dia^° Uune et l'autre auroient été peu conyenables à un enfant : les épées de Valence en Espagne et les poignards de Saragosse ayant la trempe excellente, et semblant ne pouvoir se manier que par les braves de ces deux villes, qui passent pour les plus adroits et les plus déterminés de toute l'Espagne. (L.) ^' On appelle en Espagne hidalgos les Espagnols originaires ou citadins, qui, par leur naissance de parents vieux chrétiens, comme ils parlent, ont, entre autres privilèges, celui de porter l'épée et le poignard. Rabelais, qui ne savoit les langues que superfirielleroent, avoit écrit indalgos bourrachons au lieu de hidalgos borrachos. L'édition de i559 a seule bourrachons, mot francisé de borrachos: les autres, en changeant n en u, bourrachous. Or, comme les Espagnols, ennemis de l'ivrognerie, ont coutume d'appeler borrachos^ c'est-àdire bouteillons, ceux qu'ils veulent injurier, et particulièrement les François, appelés de même cra^au$/r

GARGANTUA. i85 bles; mais il eut la belle espee de boys, et le poignard de cuir bouilly, painetz et dorez comme ung chascun soubhaiteroyt. Sa bourse feut faicte de la couille d'ung oriflant ^* celui des Francs n*est qu'une traduction dans la lan(yue de ces peuples : ce nom tient à l'usage où ils étoient de ne reeonnoître comme nobles que les enfants légitimes , et comme légitimes que ceux dont la légitimité ayoit été éprouvée, en les exposant sur le Rhin. C'est de là aussi que par opposition est venu le nom des Esclavons et des hertziens. Borracho , en espagnol, signifie ivrogne. Marrano , dans la même langue, est un porc châtré, par allusion sans doute aux Mores et aux Juifs qui sont circoncis; en Italien, c'est un infidèle qui n'est pas chrétien. Cest en outre, en espagnol, une injure qui se dit à ceux qu'on accuse d'irréligion, comme les Mores et les Juifs; car, pour les fanatiques , n'être pas chrétien , c'est n'avoir pas de religion , ni même de probité; c'est être aussi immonde qu'un porc. On lit les marans espagnols y dans les Mémoires de la Ligue. En Espagne , dit l'abbé de Marsy, on appelle hidalgos les nobles d'ancienne race et issus de parents vieux chrétiens, sans mélange de juiverie. Rabelais, qui n'admet point des nobles de cette espèce, dit que ces prétendus hîdalgos^sont marranisez (de rac«. marrane ou morisque), comme diables. Borracho, ivrogne, est un terme fort injurieux chez les Espagnols, peuple sobre s'il en fut jamais. Ainsi ces mots, indalgos, bourrackous, marranisez , forment une cacophonie des plus plaisantent. ^* Ci-dessous encore, liv. III, chap. xvii, une couille de heMer plene de carolus nouvellement forgez. Ce qu'ici et plus bas, au chap. xvi, Rabelais nomme oriflant, par une corruption autorisée par nos vieux livres, c'est Y éléphant. Des bourses de ce prodigieusement gros animal, Rabelais fait une bornée à mettre l'argent que le jeune Gargantua portoit ordinairement sur soi ; et ce qui le porte à cela, c'est que, comme anciennement les particuliers faisoient leurs bourses de la peau qui enveloppe les testicules du bélier, il falloit qu'un géant et un grand prince comme Gargantua, eût une bourse incomparablement plus grosse^ puisqu'elle devoit être proportionnée aux riches{

i86 LIVRE 1, GHAP. VIII. que lui donna her Pracontal, proconsul de Libye^^. Pour sa robbe feurent levées neuf mille six cens aulnes moins deux tiers de velours bleu^^ comme dessus, tout pourfilé d or^^ en figure diagonale , dont, par juste perspective, yssoit une couleur innomee ^^, telle que voyez es coulz des tourterelles, qui resjouyssoit merveilleusement les yeulx des spectateurs. Pour son bonnet feurent levées troys cens deux aulnes un quart de velours blanc , et feut la forme d'icelluy large et ronde à la capacité du chief. Car son père disoit que ces bonnetz à la marrabaise^7^ faictz comme une crouste de pasté, porteses et à la taille de cet homme extraordinaire. (L.) — Cet usage des anciens, rapporté par Festus et par Pedianus, de faire leurs bourses à argent de la peau qui enveloppe les testicules du bélier, tient sans doute à la fable du bélier de la toison d'or, et à la croy.ance , encore aujourd'hui répandue parmi le peuple des campagnes, que là où il y a un trésor caché en terre, il y a un bélier dessus. ^^* L'ancienne maison de Pracontal est originaire de Montelimar en Dauphiné. Le sire Pracontal étoit probablement lieutenant de roi en ce pays ou dans la Provence. (L.) — Her signifie maître ou seigneur, du latin herus^ ou de l'allemand herr. La Libye doit être ici pour le Milanois. Voyez page 69 et 68. ^^* Cest bien là évidemment le manteau royal de France, qui est de velours bleu, parsemé de fleurs de lis d'or, qui semblent placées diagonalement quand il flotte sur les épaules. " Profilé d'or. ^^ Sortoit une couleur qui n'a point de nom, ou plutôt qu'on ne sanroit nommer, parceque, dit M. La Mesangère, elle change suivant ses aspects. Yssir, sortir, en itahen uscirCy vient du latin exire. ^^ * Ci-dessous encore , liv. III , chap. TKii^je gaige quil est marra»

GARGANTUA. 187 royent quelque jour mal encontre a leurs tonduz^®. Pour son plumartpourtoit une belle grande bais. Un bonnet à la marrabaise, c'est-à-dire à la juive, et comme en portent les Espagnols, dont plusieurs passent pour une espèce de joifs et de mahométans cachés. Le Tocsain des massacres y pag. 90 : « Environ le mesme temps il s'esmeut une sédition à Paris contre les Italiens, que le peuple accusoit d'avoir tué plusieurs petits enfants, et prins de lem* sang : les uns disans que c*estoit pour baigner le duc d* Anjou, pour quelque maladie secrette, et les autres pour la roine mère. En somme, sous cette couleur, plusieurs Italiens furent pillez et outragez par la popnlasse, accusez d'estre marrabetSy c'est-à-dire juifs cachez , » car on sait qu'encore aujourd'hui les juifs sont soup* çonnés, assez communément, d'égorger d'année à autre quelque en* fant chrétien, à l'imitation de ces Italiens qu'un semblable soupçon fit passer pour marrabaisf vers le miheu du seizième siècle. A considérer le mot en soi, marrabais, dans les dictionnaires françois-espagnol et françois-italien d'Oudin, est interprété marrano, tpii signifie proprement un chrétien de race juive ou mahométane. Marrabais paroit un mot composé de Maurus et d'Arabs, parceque les Mores et les Arabes ont long-temps commandé dans une partie de l'Espagne ; et comme il y avoit beaucoup de juifs mêlés parmi eux , de là est venu que marrabais se prend pour mahométan et pour juif. Et parceque les Espagnols sont nommés injurieusement marranes et marrabais y comme s'ils tenoient du judaïsme, de là vient que, loroqa'au chap. xxii du liv. III on lit du poète Raminagrobis, « il est par dieu sophiste argnt, ergoté, et naïf , je gaige qu'il est marrabais y » il est indubitable que là Rabelais nous donne ce poëte pour aussi fin et madré que les Espagnols, qui étant, comme on sait, fort attachés à la scolastique, sont par conséquent grands et snbtils logiciens. (L.) — Marrabais est en effet la même injure que marrano y puisque Duez et Oudin l'expliquent par ce mot. Nous ajouterons que c'est le même mot que marabais, qu'on trouve dans ces deux lexicographes pour nom d'une espèce de petite monnoie, et qu'ils viennent l'un et l'autre par contraction de Maure et Arabe, d'où on a fait aussi mosarabe par le changement de l'r en s. Les Marrabais, Marabais, on Marrabets, sont donc les juifs espagnols, ou plutôt les \

i88 LIVRE I, CHAP. VIII. plume bleue prinse d'ung'onocrotaP^ du pays de Hircanie la saulvaige , bien mignonnement pendente sus laureille droicte. Pour son imaige avoit, en une plataine ^^ d or pesant soixante et huict marcs, une figure d'esmail compétent : en laquelle Espagnols qui descendent des Maures et des Arabes; delà ceux qui passoient pour tels à Paris étoient jadis outragés par la populace. An reste, comme le remarque de Marsy, Rabelais en veut moins ici aux juifs qu'à nos prêtres et à nos docteurs, qui portent des bonnets courts, carrés, et étroits, fort différents du bonnet large et rond que portoit le bon Gargantua. ^' Rabelais semble faire allusion ici à l'accident qui arriya à François V à Romorantin, en i52i. On sait que ce prince, un jour de carnaval, ayant assiégé et attaqué l'hôtel d'un de ses courtisans à coups de pelottes de neige, fut blessé au visage, d'un tison qui lui fiit lancé d'une fenêtre; et que ce fut pour cacher la cicatrice de cette blessure qu'il laissa croître sa barbe. ^^ Nom que les anciens donnoient au pélican, qui est appelé aussi grandgousiery comme le père de Gargantua. Cet oiseau aquatique a de très belles et grandes plumes, et a fe braire de l'âne quand il veut respirer; de là son nom grec, composé d'ôvor, âne, et ;|^fo7fltAoT, bruit, crepitaculum. Il ressemble au cygne; il est surtout remarquable par la vaste poche qu'il porte sous le bec. Voyez V Encyclopédie, au mot PÉLICAN. Peut-être, dit un des éditeurs de ijSa, que, par une plume d*onocrotal, il veut désigner quelque docteur de son siècle; cela est assez dans son goût. Cest ainsi qu'au liv. V, chap. vm, il dit: « aperçeumes ung vieil evesgaut a teste verde, accompagné d'un soufflegan et troys onocrotales. » On voit évidemment qu'il veut dire un évéque, un sufPragant et trois docteurs. Alors ces docteurs seroient pour lui des ânes on des butors; car, comme le remarque l'auteur de l'Alphabet, quelques uns disent que Tonocrotale est le butor, et son nom signifie qui a le braire de l'âne. ^° Pour patène ou bassin, du latin patena ou patina, du grec tarttûetin. On trouve plateinne dans nos glossaires, pour plaque de métal; platine de calice pour patène^ dans Oudin et dans Duez.

GARGANTUA. 189 estoit pourtraict ung corps humain ayant deux testes, lune virée vers Faultre , quatre bras, quatre piedz, et deux culz; tel que dict Platon, in Symposioy avoir esté l'humaine nature a son commencement mysticq , et autour estoit escript en lettres ionicques, h A'rAnH ot zûteï tàkaicths^^ *' Il est bien étonnant, dit nn éditeur de 1753, que parmi tous les interprètes de Rabelais il n'y en ait pas un qui ait expliqué ce texte, et qu'ils aient tous supposé que tous ceux qui lisoient Rabelais sayoient le grec. Mais il est encore plus étonnant de trouver un passage de saint Paul dans cet endroit de Gargantua. Tout étoit égal à Rabelais, sacré, profane, Bacchus, saint Jean, etc. C*est bien de lui que le docteur séraphique pouvoit dire : « Presque point d'autetin qu'il ne dévorât, et dont il ne portât Fextrait dans sa tête; Moïse, Isaïe, Platon, Virgile, saint Paul, César, Origène, Barthole! n Cette peinture sur émail , enchâssée d'or, représentant deux corps humains , en regard, avec cette devise qui est un passage de l'épître première, cbap. xin, de saint Paul aux Corinthiens : H dyÂTti où (nlulei ietvltîçy c'est-à-dire Charitas non quœrit (quœ sunt) sua y ou sua ipsius: La charité ne cherche point ses propres intérêts ou son profit ; signifie que l'homme et la femme ne sont que deux moitiés d'un même tout. Platon, dans le traité que cite Rabelais, prétend en effet que l'homme, dans son origine, étoit androgyne, c'est-à-dire homme et femme ; qu'il fut ensuite partagé en deux moitiés, l'une mâle, et F autre femelle ; et que c'est pour cela que ces deux moitiés cherchent encore à se réunir dans une conjonction chamelle pour ne plus faire qu'un. La Genèse nous o£&e aussi la même fiction. Adam, dont le nom signifie V homme en hébreu , avoit été créé d'abord mâle et femelle : Ad inuÈginem. Dei ereavitillum y masculum etfeminam creavit eos. Dieu dit ensuite : Il n'est pas bon que l'homme soit seul, faisons-lui un aide semblable à lui; et, lui ayant envoyé un sommeil, il en tira une cÀte ou une moitié dont il fit la femme, qu'il amena à Adam; ce qui lui fit dire en la voyant : Voilà l'os de mes os, la chair de ma chair; l'homme quittera son père et sa mère et s'attachera à sa femme, et I

igo LÏVRE I, CHAP. VIII. Pour porter au col eut une chaisne d or pesante vingt et cinq mille soixante et troys marcz d or, faicte en forme de grosses bacces^^, entre lesquelles estoyent en œuvre gros jaspes verds engravez et taillez en dracons, tous environnez de rayes etestincelles, comme les portoit jadis le roy Necepsos^^. Et descendoit jusques a la boucque du hault ils seront deux dans une seule chair, et erunt duo in cameuna. Peut\ \ on trouver un rapprochement plus firappant? Est-ce la Bible cpi a copié Platon, ou Platon qui a copie la Bible? ^'* Du latin baccoy qui signifie |° baie, graine d* arbre, ou arbrisseau; 2° perle, parceque la perle ressemble à une olive : c'est dans ce dernier sens qu'il est pris ici ; 3° anneau de chaîne. Au lieu de bacces, il écrit bagues: liv. I, chap. lvi^ g arny de force bagues et boutons d'or; et liv. V, chap. xxxiv, bien verdoyons et tout chargez de bagues. Mais ce n*est qu'une variation de prononciation et d'orthographe. Bague vient également de bacca , ainsi que baguenaude , baguenaudiery et baguenauder. La chaîne d'or pesant vingt-cinq mille soixante - trois marcs que l'auteur destine au cou du jeune Gargantua, rappelle ces coUiers d'or, lourds et massifs, que nous offrent en effet les portraits et médailles de Louis XII, de François I**^, et autres princes de ce temps -là. Les grosses bacces de ces colliers étoient les gros grains ou pommettes qui les garnissoient. ^^ Cétoit un roi d'Egypte, grand astrologue, qui croyoit, selon Galien, liv. IX des Simples, que le jaspe vert qu'il portoit continuellement su^ lui, le feroit vivre longues années. Ausone dit de lui : Quique magos docuit mystena vana Necepsos; et Julius Firmicus, liv. VIII, Mathes. ; Nccepso jEgypti potentissimus imperator, optimus quoque eistronomus^ per ipsos decanos omniavitia valetudinesque collegil; ostendensy quant valetudinem quis decanus efficeret: quia una natura ab aliâ vincitur, unusque deus ab altero divinus ille NecepsOy ut remédia valetudinem inveniret manifestis tractatibus explicavit.

 ventre^. Dont toute sa vie en eut lemolument ^^ tel que sçavent les medicins {jregeoys^^. Pour ses guandz feurent mises en œuvre seize peaulx de lutins, et troys de loups guarous pour la brodure ^7 d'iceulx. Et de telle manière luy feurent faictz par lordonnance des cabalistes de Sainlouand^®. Pour les anneaulx (lesquelz voulut ** Cest-à-dire jusqu'au nombril. Boucque est ici sans doute pour boucle, et non pas pour bouche. On trouve bouqu/e, dans ce sens, dans le nouveau glossaire. En effet le nombril est comme la boucle du ventre, et c*est par une expression analogue qu'on dit 6ouc/er une cavale. *^* Cet émolument est probablement Fembonpoint. En effet, Pline, liv. XXXVII de son Histoire naturelle, dit que la polissure de l'agate, on jaspe, engraisse; Achates politura pinguescit: Or, l'auteur vient de parler de la bedaine du jeune Gargantua. L'agate et le jaspe sont à peu près de même nature, puisqu'il y a des jaspes agates, et de» agates jaspées. (Voyez Y Encyclopédie, au mot agate.) L'histoire nous dit que François V étoit beau de figure, grand, et gros à proportion. «Il (Louis Xn) disoit, en soupirant, du jeune François d^AngouIcme (le vrai Gargantua) : Hélas! nous travaillons en vain, ce gros garçon gâtera tout. » Voyez Gamier, Histoire de France , tome 12, page 544. ^^ Tout ceci est pris de Galien , liv. IX de Simplic. , au chapitre intitulé Jaspis viridis, (L.) — Cest-à-dire les médecins grecs. Gré-' geois pourprée existe encore dans feu grégeois. ^' Pour bordure, par métathèse. Ménage en fait la remarque au mot broder. ^* Sainlonand est un prieuré situé sur la Vienne, à une petite lieue plus bas que Chinon. Ce nom vient de Idnentius, moine de Saint-Mémin d'Orléans, qui mourut là; et Rabelais traite de caba» listes les religieux de Saint-Louens, par la même raison que ciliés*sous, an chap. xv du liv. III, il appelle cabale monastique toute institation qui n'a pour fondement qu'un perpétuel et constant usage \

192 LIVRE I, CHAP. VIII. son père qu il portas! pour renouveller le signe anticque de noblesse) il eut au doigt indice de sa main gauche une escarboucle ^9 grosse comme des moines. (L.) — Saint-Louand (c^est ainsi qu'il faut lire, et non Saint- Louaud) est un bourg d'Indre-et-Loire, à deux kilomètres de Chinon, et un prieuré, dont les habitants et les moines passèrent pour cabalistes. Il tire son nom d*un prieuré et d'une église consacrés à saint Louens, en latin LiventiuSy moine qui vivoit au septième siècle, selon l'abbé Ghastelain dans son Martyrologe universel, où il avoit écrit Linentius (ce qui est sans doute cause de l'erreur de Le Duchat qui l'écrit de même) ^ nom qu'il a ensuite corrigé, dans son errata, en Liventius, qui doit être une corruption de lupentiuSy dérivé de lupus, loup. C'est peut-être le nom de ce saint Loup qui aura donné à ce saint et à ses moines la réputation de cabalistes, c'est-àdire de sorciers. Il n'en falloit pas davantage dans les temps d'ignorance. ^^ * Cette belle escarboucle, que l'auteur donne ici au jeune Gargantua, est évidemment encore une allusion à cette rose d'escarboucle, que portoit en effet François V au combat de Marignan. « Il portoit, dit Legendre, en parlant de François V% sur son casque ou armet une rose d'escarboucle, qui jetait un feu merveilleux. » Voy. Legendre, in-fol., tome i, pag. 6i4; voy. aussi M^eray, tomes, page 902 , qui dit la même chose. Voy. note 44* ^° Léunclaw, pag. 223 des Pandectes de l'histoire des Turcs, dit que séraph étoit une monnoie d'or égyptienne , ainsi nommée du soudan Melech Seraph, qui la fit frapper le premier. Ici, or de séraph, c'est comme qui diroit or de ducat, puisque le séraph, dont il est encore parlé liv. II, chap. xiv, et liv. III, chap. ii, est proprement cette monnoie turque qui répond au ducat d'Europe. (L.) — Or de serap/i, c'est-à-dire or poli et brillant, de l'hébreu zarap^, flamboyant, d'où vient séraphin; ou plutôt de l'italien seraffo^ saphir, par métathèse de saphirus; ce qui nous feroit croire i° que l'or de séraph est le même que l'or d'Ophir, Ophir ayant pu s'écrire par une h initiale qui se sera changée ens^ selon l'usage, dans saphirus et dans séraph; 2° que la monnoie d'or de ce nom, égyptienne ou turque, car Duez et Oudin disent que séraph est le nom d'une monnoie d'or tur

GARGANTUA. igS ung œuf d austruche , enchâssée en or de sera phe^® bien mignonnement. Au doigt médical^* dycelle eut ung anneau faict des quatre metaulx ensemble, en la plus merveilleuse façon que jamais feut veue, sans que lassier froissast For, sans que largent fouUast le cuyvre^^. Le tout feut faict par le capitaine Ghappuy s ^^ et Alcofribas son bon facque, ponrroit bien être une monnoie d'or imaginaire, dont l'existence aura été supposée d'après une fausse étymologie de ce nom , et reçue ensuite par les compilateurs de dictionnaires comme réelle. ^' Cest le doigt le plus proche du petit doigt, le doigt annulaire, qui est nommé aussi digitus medicus, parceque les anciens avoient coutume de délayer les médicaments avec ce doigt. Galien dit dans son introduction à l'étude de la médecine : Médium, sequitur ^a-iifU9ùÇy medids dicatus, atque ab iis nomen sertitus. Au reste c'étoit encore à ce doigt y comme le remarque M. Pector, que la jeune épouse mettoit l'anneau conjugal, parceque l'on croyoit qu'il en partoit une veine qui alloit directement au cœur. ^* Ingénieuse manière d'exprimer qu'un métal faisoit valoir l'autre, dit M. La Mesangère. *' Claude Chappuys, valet-de-chambre du roi François !*% et garde de sa bibliothèque, puis doyen de l'égUse de Rouen, après qu'il se fut fait ecclésiastique , ce qui a fait croire à La Croix du Maine que Claude Chappuys étoit de Rouen. Mais Gabriel Chappuys , qui en tête de toutes ses traductions se qualifioit Tourangeau, assure que ce Claude et lui étoient parents; et d'ailleurs Du Verdier-Vaupnvas, qui prétend que Claude Chappuys étoit de Touraine, est plus croyable cjue La Croix du Maine, puisque Rabelais, qui en étoit aussi, parle du même Claude Chappuys comme d'un homme de sa connoissance particulière. La Croix du Maine et Du Verdier-Vauprivas ont publié les catalogues de ses ouvrages. Marot le nomme dans son Épître de Fripe-Lippe à Sagon; et Salman Macrin, qui étoit, comme Claude Chappuys, valet-de-chambre du roi François I*"", page 124 de ses hymnes , liv. III , adresse quelques vers phalevques ad ClauI i3

194 LIVRE I, CHAP. VIIL teur^^. Au doigt médical de la dextre eut ung agneau faict en forme spirale , auquel estoyent enchâssez ung balay en perfection ^^, ung diamant dium Cappusiuxn ydecanum roihomagensem y où il le traite de son ancien compagnon et ami. (L.)-^Nous avons de Claude Chappuys, Tourangeau, entre autres ouvrages, un panégyrique de François r"", et le discours de la court (en vers); Paris, André Rosset, i543, in-8^. Dans le titre de ce discours, il se qualifie de libraire, c'est-àdire de bibliothécaire du roi. '^ * AlcofribiiS'Nasiery c'est l'anagramme de François Rabelais y qui se nomme encore lui-même Alcofrihas sur la fin du trente-deuxième chap. du second livre de son roman. Il se qualifie ici le bon facteur de Gargantua, c'est-à-dire le fidèle historien des faits de ce prince. Aussi voit-on que, dans les vieilles éditions de ce roman, il l'intitule les Faictz etDictZy etc.; et André Du C^éne explique aiâsi, dans sa préface sur Alain Ghartier, le mot facteur^ que nos vieux livres emploient ordinairement dans la signification â^ historien. (L.) — Cest de lui-même que Rabelais parle ici, et Hv. I, chap xxi, ainsi que liv. U, chap. xxxrv, sous le nom ^ Alcofrihas^ auteur de ce hvre, n'ayant pas osé mettre son nom aux deux premiers livres de son roman, « apparemment, dit ailleurs Le Duchat, parceque, lorsqu'il les composa, il étoit moine de Saint-Mâur; ce ne fut que dans les suivants qu'il prit la liberté de se nommer après s'être sécularisé. « La qualité de bon facteur de Gargantua qu'il prend signifie Httéralement historien, ou narrateur des faicts. '* De figure ronde, comme Rabelais > s'en explique ci -dessous, liv. rV, chap. XXXII, où il dit que cette figure est la seule qui soit parfaite. (L.) — Le balai, au plutôt balais^ est une sorte de rubis de couleur de vin fort paillet; et c'est sans doute de sa couleur de paille, palea en latin, qu'il tire son nom, car ce nom est un adjectif qui ne s'emploie, selon l'académie, qu'avec le mot rubis^ comme le prouvent en effet ces phrases qu'elle cite : Acheter ou vendre un rubisbalais; Un rubis-balais bien monté, ou bien mis en œuvre. On appelle figurément, selon le dictionnaire de Trévoux, balais, des boutons rou

GARGANTUA. igS en poiacte, et une esmeraugde de Physon ^ de pris inestimable. Car Han& Carvel, grand lapidaire du roy de Melinde ^7, les estimoit a la valeur de soixante-neuf millions huict cens nouante et quages qui Tien&ent sur le -visage des iTrognes ; et c'est peat-«tre pour cette raison que Rabelais en met un au doigt de Gargantua. ** * Cest-à-dire du fleuve Physon. Moïse dit que tout le pays qu'arrose le Physon est abondant en pierreries, perles, émeraudes, etc*, et le place dans le paradis terrestre. Ce n'est point encore sans mo* tif que Rabelais donne pour anneau au jeune Gargantua une esme^ raugde de pris inestimable. Voici ce que nous trouvons dans l'histoire : «Du i5 avril iSij, après Pâques, paiement d'une grande émeraude enchâssée en or, en un chaton... , achetée par François I"^ aooo livres tournois, aux héritiers de feu Louis de Grayille, en son vivant amiral de France.... » Article extrait du i66* titre, concernant l'histoire de France, au cabinet des manuscrits de la bibliothèque royale. Voyez note 49. '^ * Cest Camelf et non Carvel, qu'on ht dans l'édition de Dolet , i54a, dans celle de i547, et dans celle de i553. U est vrai que de ce temps-là la figure de Vu consonne étoit la même que celle de Vu voyelle ; mais Caruel se trouve écrit Caruel avec deux points sur Tu en trois endroits de l'édition de iSSq, et même en cinq du Rabelais de 1626, liv. m, chap. xxviii. Ainsi Caruel pourroit bien être la bonne leçon, et non Carvel y qui est. celle que La Fontaine a suivie. L'état maritime de Mélinde , que les Portugais découvrirent sous la conduite de Vasque de Gama au commencement de l'année i49^9 est situé en Afrique, à trois degrés de latitude méridionale, et il est riche particulièrement en escarhoucles et en rubis. Cest la raison pourquoi Rabelais donne au roi de Mélinde un grand lapidaire, qu'oA prend pour estimer les pierreries de Gargantua. Mais, comme il n'y a pas d'apparence. qu'on soit allé chercher si loin un lapidaire pour évaluer les bijoux de notre héros, je croirois bien plutôt que, par le roi de Mélinde, Rabelais a entendu le roi de France. A l'égard de Hans Carvel y par le conte que l'auteur fait de lui, liv. III, chap. xxviii, je ne doute point que ce ne fût quelque Picard, gros financier, qui i3. \

196 LIVRE I, CHAP. VIII. tre mille dix et huict moutons a la grand' laine ^* : aultant lestimarent les Fourques d'Augsbourg ^9. deyint fort jaloax d'une jeune personne qu'il avoit épousée, sans faire réflexion qu'il étoit trop -vieux pour elle. (L.) ^^ Ces moutons, qui reviennent encore au chap. lui suivant, et liv. m, chap. II, étoient une monnoie d'or fin, du poids de trois deniers cinq grains trébuchants; elle valoit douze sols six deniers d'argent fin ; et elle fut appelée de la sorte parcequ'à un de ses côtés étoit représenté Jésus-Christ, sous la figure de V agneau^ avec ces mots autour : Agnus Dei, qui tollîs peccata mundi, miserere nobis. Elle commença sous le règne de saint Louis, et dura jusqu'à celai de Charles VIII. (L.) ^^ Marchands riches et très renommés dès la fin du quinzième siècle. Ils étoient d'Augsbourg, et ils y avoient exercé leur trafic; mais, dès Tan i5io, ils possédoient des terres considérables dans le diocèse de Constance; et ce fut aussi vers ce temps-là que l'empereur Maximilien I*^ les honora du titre de barons. Rabelais parle d'eux dans la première de ses épitres frahçoises; et c'est à cette occasion que MM. de Sainte-Marthe expliquent l'origine de cette famille, dans leurs observations sur ces épitres. Leur vrai nom est Foucker, et ils sont aujourd'hui comtes de l'Empire. (L.) — Les Fourques dtAugshourg étoient de riches joailliers ou lapidaires qui commerçoient à Augsbourg, en Allemagne, où ce genre de commerce étoit établi dès le temps de Charlemagne. Voyez les Mémoires de V Académie celtique^ n** i3, pag. 129. Cest par métathèse qu'on a dit en françois Fourque pour Foucre, comme on a dû dire d'abord Foucre pour Foucker ou Fugger : c'est ainsi que de nos jours nous avons fait Klèbre de Kléber; c'est ainsi que plus anciennement on a fait ministre de minister, et nombre d'autres mots semblables. Ces riches négociants prêtèrent des millions à Charles-Quint, et brûlèrent un jour ses reconnoissances devant lui, dans des aromates, après lui avoir donné un grand festin.

GARGANTUA. 197 «/*

igS LIVRE I, CHAP. IX. tout ce que Rabelais dit là de ces couleurs, pourquoi n'y a-t-il fait aucune mention du blanc et du clairet (vm blanc et vin rouge en Touraine et Biesois) , qui sont de si bonnes couleurs pour un bomme de cabaret? car pour la couleur d'amitié, il a eu raison de ne la pas mettre avec celles d'un aussi bon et aussi franc gaulois que son Gargantua , tant elle est trompeuse, et tant le monde est plein de Joabs et de Judas. Quoi qu'il en soit, il ne faut pas oublier ici au sujet de Gargantua, pour égayer un peu la matière, que Gui Patin, grand copiste de Rabelais, mais aussi déclaré contre l'antimoine minéral qu'il étoit grand antimoine-claustral, ayant appris qu'un partisan (de l'antimoine) nommé Gargan^ étoit mort après avoir pris le vin antimonial, il nomma le médecin qui le lui avoit ordonné Gargan-tua, allusion et étymologie laquelle vaut bien celle que Rabelais nous donne de Gargantua,» On voit que le jeu de mot sur Vantimoine n'est pas nouveau. Les couleurs de Gargantua feurent blanc et bleu , comme cy dessus avez peu lire. Et , par icelles, vouloit son père qu'on entendist que ce luy estoit une joye céleste. Car le blanc luy signifioit joye, plaisir, délices et resjouyssance; et le bleu , choses célestes. J entends bien que , lisans cesmotz, vous vousmocquez du vieil beuveur, et reputez l'exposition des couleurs par trop indague ' et abhorrente : et dictes que blanc signifie ' Indague, dishonesto, torpe, brutto^ dit le dictionnaire françoisitalien d'Oudîn. Le mot indague ^ dans la signification la plus vraisemblable, se dit proprement d'un homme qui, dans un pays comme

GARGANTUA. 199 fby; et bleu, fermeté. Mais, sans vous mouvoir, courroucer, eschaufer, ni altérer (car le temps est dangereux) , respondez moy, si bon vous semble, Daultre contraincte ne useray envers vous, ni aultres quelz qu'ilz soyent, SeuUement vous diray ung mot de la bouteille. Qui vous meut? qui vous poinct? qui vous dict que blanc signifie foy; et bleu, fermeté? Ung (dictes vous) livre trepelu ^, qui se vend par les rEspagne, où les çentilshommes portent la dague y paroîtroit en pu* blic sans dague au côté; et c*est ^e là qu*en France on le dit d*UB homme décontenance et de manvaise grâce. Mais ici Rabelais remploie pour exprimer une chose qui fait de la peine au sens commun. (L.) — Indague est un adjectif qui a signifié en effet, au sens propre, qui est sans dague , et qui ensuite s* est dit, au sens figuré, d'un homme du commun mal mis et mal vêtu, ou décontenancé, parceque c*étoit alors la mode de porter la dague au côté; de sorte que, dit le grand dictionnaire de Trévoux, celui qui sortoit sans dague, étoit appelé indague y c'est-à-dire sans ajustement, sans grâce et sans contenance : ainsi indague signifie ici sansgrtice, Borel, qui explique indague par déshonnéte, honteux, dit qu'il se prend aussi pour un homme décontenancé. Le dernier éditeur de Rabelais se trompe donc, en expliquant cet adjectif par maniéré, recherché, trop subtil ; il le confond avec le substantif indague y qui signifie recherche subtile, et qui, ainsi ciplindaguery rechercher, vient du latin indagare; ce qui est bien différent. De Marsy explique indague par inepte, Téditeur de i^Sa par impropre : il falloit au moins dire inconvenant, * Ci-dessous encore, liv. DI, chap. xx, ce vieux et trepelu Terpsion; et au chap. xxviii du même livre, c. gogueluy c. farfelu y c. trepelu. Un livre trepelu y c'est un livre mal bâti. Dans ce temps-là un trepelu y c'étoit un homme mal coiffé, comme cpii diroit entrepelu, ainsi qu'on a dit treluircy et qu'en Rourgogne on dit trevoir pour entrevoir. On a dit aussi trepelu dans la même signification, et ce mot s'est pareillement dit des choses et des personnes : mais toujours

200 LIVRE I, CHAP. IX. bisouarts^ et porteballes, au tiltre te Blason des couleurs. Qui l'ha faict? Quiconques il soit , en ce en mauvaise part, soit d'un homme de peu, ou d'une chose du néant, ou de trupety ou tripety comme on parle en Lorraine. (L.) — Trepelu est traduit dans Duez par un meschino^ un mendico; dans Oudin, par brivion^ cpii si{piifie un gueux, un coquin, un hélltre, qui mendie des bribes de pain. Le Roux, dans son dictionnaire comique, l'explique par sot, mauvais, i^orant; M. Roquefort, par moisi, gâté, parceque, dit-il, ce qui est moisi, est plein de poils; et tons les deux citent ce passage de Rabelais, pour justifier leur explication. Nous pensons nous que trepelu est pour trèspeluy ou trèspoiluy comme très tous pour tous tous: Vous estes très tout forcené, lit-on dans Patelin; comme tartuffe pour tretruphey de très et trupher, variante de tromper; tréou très vient du grec'Jpic ter: c'est ainsi qu'on dit en ^eclçtfffjitixcLf ter beatus, et que Rabelais dit lui-même triscaciste pour trois fois mauvais, de ^ftç et de KoxtalùÇy superlatif de uoMot mauvais. Trepelu est donc un adjectif qui signifioit, dans le sens propre, qui est trois fois poilu, et dans le sens figuré, mesquin, de peu de valeur, de peu de prix; c'est dans ce dernier sens que Rabelais le prend, puisqu'il parle d'un livre de la bibliothèque bleue, que vendent les porte-balles, les colporteurs. Ce qui semble encore le confirmer, c'est qu'on trouve dans les Curiosités d'Oudin qu'on dit, il est bas de poil y pour il a fort peu d'argent ; il a laissé du r^oil, pour il a. fait de grandes dépenses; le poil lui reluit, pour il est gras, il est bien nourri. Selon l'éditeur de 1752, il y a apparence qu'ici Rabelais a voulu faire un jeu de mots, et qu'il a voulu dire très peu lu. ^ Ci-dessous encore, au chap. v de la prognostication pantagruéine, bisouarts..., laquays, nacquets, voyrriers, estradiots. Ceux qu'on nomme bisouarts sont proprement les habitants des montagnes du Haut-Dauphiné, et particulièrement ceux de la vallée du Rourgd'Oisans. Comme le pays ne leur fournit pas de quoi subsister, et qu'an contraire ils courroient risque d'y mourir de faim, pendant dix mois de l'année qu'ils y sont assiégés par les neiges, ils sortent de leurs montagnes avant l'hiver, et se répandent en différentes provinces, où, entre autres marchandises, ils vendent de petits livres, à feuilles brochées, tels que des almanachs, des Jeans de Paris, des

GARGANTUA. 201 ha esté prudent qu'il n'y a poinct mis son nom. Mais, au reste, je ne sçay quoy premier en luy je doibve admirer, ou son oultrecuydance , ou sa besterie^. Son oultrecuydance, qui, sans raison, sans cause, et sans apparence, hà ausé prescripre, de son authorité privée , quelles choses seroyent dénotées par les couleurs : ce qu'est l'usance des tyrans, qui veulent leur arbitre tenir lieu de raison, non des saiges et sçavans, qui, par raisons manifestes, contentent les lecteurs. Sa besterie, qui ha existimé que, sans aultres démonstrations et argumens valables, le monde reigleroit ses divises par ses impositions badaudes^. De faict (comme dit le proverbe, a cul de foyrard tousjours abunde merde), il ha trouvé quelque reste de niays du temps des haultz bonnetz^, lesquelz ont eu foy a ses escriptz. Et selon Pierres de Provence, le Blason des couleurs, et autres semblables. I f^aldesiy dit Mënage dans ses Origines italiennes, au mot bizogo, ritiraH nelle valli del Delfinato, chîamansi oggi Bizi e Bizordi. Voilà tout juste nos hisouartSy et on leur a donné ce nom, à cause qu'ils sont communément vêtus d'une grosse bure de couleur bise. Au jugement de Rabelais le Blason des couleurs^ livre qui par parenthèse a pour auteur un quidam qui se faisoit nommer Sicile, hérault d'armes du roi d'Aragon, ne devoit se débiter c[ue par les hisouarts^ {Ij.) — jIu tiltre pour intitulé, ^ Sa présomption ou sa bêtise. ' Rabelais se trompoit s'il croyoit que l'auteur du Blason des couleurs fut Parisien. Il se disoit de Mons en Hainaut. (L.) ' Par ces hauts bonnets, l'auteur entend ces grands et ridicules bonnets qui ont précédé les grands chaperons, qui étoient encore

202 LIVRE I, CHAP. IX. iceulx ont taillé leurs apophthegmes et dictiez, en ont enchevestré muletz 7, vestu leurs pages , escartelé leurs chausses , brodé leurs guandz , frangé leurs lictz, painet leurs enseignes^ composé chansons ; et (que pis est) faict impostures et lasches tours clandestinement eqtre les pudicques matrones. En pareilles ténèbres sont comprins ces glorieux de court, et transporteurs.de noms, lesquelz, voulens en leurs divises signifier espoir, font pourtraire une sphère; des pennes d oiseaulx pour poines® : de lancholie, pour mélancholie; la lune bicorne, pour vivre en croissant; ung banc rompu, pour bancqueroutte; non, et ung halcret^, pour non dur habit; ung lict sans ciel, pour un licentié. Qui sont homonymies '® tant ineptes, tant fades, tant rusticques et barbares en usage en i565. Y oyez Y Apologie d* Hérodote, chap. xxtiii. Dans le siècle de Rabelais, la mode des hauts bonnets fut fort décriée : celle des chaperons, qoi lui succéda, devint avec le temps tout ans» ridicule. ^ Alors on faisoit entrer ju8({ue dans les harnois les livrées de sa maîtresse, comme le prouve le cinquième des arrêts d* amours de Martial d'Auvergne, qui mourut vers la fin du quinzième siècle : En possession et saisine, quil ne doit point aux harnois de ses chevauix porter la livrée d'elle, (L.) ^ Ce rébus, et celui d'une sphère pour exprimer l'espoir d'un amant, étoient encore en vogue entre quelques courtisans, du vivant de Des- Accords. (L.) — Pennes est pour ailes, et poines pour peines. ^ Sorte de cuirasse ou cotte de maille de fer. '** Qui sont des équivoques, des choses du même nom, des jeux de mots : du grec o/uwva/x/dt, équivoque.

GARGANTUA. io3 que l'on debvroit attacher une queue de regnard ' * au collet, et fiiire ung masque dune bouze de vache a ung chascun d'iceulx qui en vouldroyent doresnavant user en France, après la restitution des bonnes lettres. Par mesmes raisons (si raisons les doibz nommer, et non resveries) feroys je paindre ung penier, dénotant qu'on me fait peiner. Et ung pot a moustarde, que c'est mon cœur a qui moult tarde ". Et ung pot a pisser, c'est ung officiai '^. Et ' ' Façon de parler prise de Tusage des anciens,

 le fond de mes chausses, c'est ung vaisseau de petz. Et ma braguette, c'est le greffe des arrestz '^. Pour prouver que cette origine est un conte invente à plaisir, faute de connoître la yéritable, c'est que le nom de la moutarde vient très certainement du latin musium ardenSy moût ardent; et que c*est aiiisi que les Bretons appellent Feau-de-vie, dans leur langue, gwin ardanty vin ardent. '^ Ci-dessous encore, au chap. xxi suivant, pissant donc plein officiai; car c'est officiai qu'on lit dans l'édition de Dolet, 154^9 et dans celle de 1 547 •> ^^ ^^^^ burinai qu'il y a dans les autres. Ofji-r cialy pour pot de chambre, vient de ce que ce vaisseau est officieux et rend service à quiconque en a besoin, comme ces officiales ou appariteurs ainsi nommés, dit Isidore, ideo quod prœsto sint ad obse^ quium. (L.) — Voyez une seconde note sur ce mot, chap. xxi. '* On lit dans l'ancien dictionnaire latin-françois, intitulé Voeahularius familiaris exsumma Januensis, Huguicione et Papia excerptus y imprimé en petit in-folio , lettre gothique, sans date et sans nom de lieu: « Graphius, phii, greffe, t. Stilus in quo scribitur in cera, et dicitur à graphia, phiae. Et graphium, phii, idem, greffe. Item au mot stilus. Stilus, li. i. Grafium, greffe^ et dicitur à sto, stas, quia stat in cera, et quidquid longum est et erectum dicitur stilus à stando. » Greffe ou style est donc proprement tout ce qui est long, droit, et élevé en haut. Or, comme d'autre côté on appeloit arrest cette pièce du hamois, où Thomme d'armes affermissoit sa lance, convenons que Rabelais ne pouvoit guère finir sa tirade plus gaillardement que par ces deux équivoques. (L.) — « Arrest y dit M. D. L., est cette petite cavité du hamois, dans laquelle l'homme d'armes arrétoit sa lance. Ainsi ces deux mots réunis, et formant équivoque, rendent bien la définition que Rabelais vouloit donner de sa braguette, ou plutôt de ce qu'elle contenoit. » he greffe des arrestz, équivoque grossière, dit de Marsy, sur laquelle Le Duchat s'est appesanti, suivant sa coutume Voilà, ajoute-t-il, des ordures toutes crues, pour servir de commentaire à une équivoque qui avoit au moins une sorte d'enveloppe. De Marsy auroit raison, si cette équivoque s'entendoit sans explication. On appeloit autrefois, dit l'auteur des notes alphabétiques de 1 762 , le style qui marque les heu

GARGANTUA. 2o5 Et ung estronc de chien, c'est un tronc de céans, ou gist Famour de m'amye. Bien aultrement faisoyent on temps jadis les saiges de Egypte, quand ilz escripvoyent par lettres qu'ils appelloyent hieroglyphicques : lesquelles nul nentendoit*^ qui nentendist, et ung chascun entendoit qui entendist la vertu, propriété, et nature des choses par icelles figurées. Desquelles Or us Apollon '^ ha en grec composé • res dans un cadran, greffe y de graphius: seroit-ce de là que M. de La Motte auroit appelé un cadran, un greffier solaire y expression néologique et si critiquée par Tabbé Desfontaines? ' ^ Il faut lire, cooune dans l'édition de Dolet, 1 54a : « Lesquelles nul n entendoit qui n' entendist, et ung chascun entendoit qui entendist. » Cest l'édition de Pierre Estiart, Lyon, 1571, qui a fait cette omission; et de toutes les suivantes, je ne sache que celle de 1626 où elle ail été réparée, à cela près qu'au lieu d'un chacun on y lit en chacun. Mais, et dans l'édition de Dolet, i54a, et dans celle de i6a6, la ponctuation est vicieuse. Pour la rectifier il faut une Tirgnle après entendait y et une autre après entendist, (L.) — Le texte de Le Duchat porte : lesquelles nul n^entendoit, qui n entendoit la vertu : il a tort, ce nous semble, de préférer la leçon de sa note à celle qu'il a adoptée dans le texte, et qui paroit une variante de F autre; ce seroit un monstrueux galimatias que de les admettre toutes les deux à-la-fois dans la même phrase. Il faut que Dolet, Le Duchat, et les autres éditeurs, ne l'aient pas plus entendue que si elle étoit en effet en langage hiéroglyphique. Nous nous sommes cependant soumis avec Téditeur de 1820 à leur autorité. '^ Horus ApoUo, Horapollon, ou UorapoUe, est un grammairien qui professa les belles-lettres à Alexandrie et à Constantinople, sous Théodose-le-Grand, et auquel on attribue un ouvrage intitulé Explication des hiéroglyphes, qui est donné pour avoir été écrit d'abord en égyptien, et traduit ensuite en grec, mais qui est évidemment

 deux livres, et Polyphile '7^ au songe d'amours , en ha dadvantaige exposé. En Fiance, vous en avez d'un savant du quinzième siècle. Bien fou seroit celui qui y chercheroit TexpUcation des hiéroglyphes. Aide Manuce est le premier qui ait publié cette version grecque ; Mercerus ou Mercier en a donné deux autres éditions, l'une en i548, l'autre en i55i. Trebatius de Vicence en a donné une version latine à Baie, en i5i8. Ainsi cet ouvrage étoit très connu du temps de Rabelais, et devoit alors avoir une grande importance à cause de son titre ambitieux. Moreri prétend que c'est le Pharaon dont Joseph expUqua les songes, et qui reçut, dit-il, avec tant de bonté le patriarche Jacob. M. A. M., dans un article du Journal des débats, écrit ce nom Hora^PoUo ; mais c'est sans doute une faute typographique, car il est composé de Horus Apollo y par contraction. '7 Voici le titre de ce hvre : Hypnerotomachia Poliphili, ubi omnia non nisi somnium esse docet, atque ohiter plurima scîtu sanè quant digna commémorât. 11 fut imprimé pour la première fois à Venise che? Aide Manqce^ l'an i499) iu-fol. Vossius le Père, qui, dans ses historiens latins, lib. 3, a dit sur la foi de Balthasar Boniface que c'a été à Trévise, l'an 1499) s'est trpmpé et pour la date et pour le lieu. Il est vrai qu'au bas du dernier chapitre on Ht ces mots qui sont la clôture de Touvrage : «Tarvisii cum decorissimis Poli» amore, lorulis distineretur misellus Poliphilus. mccgclxvii, cal. maii. » Mais, outre que cette date n'est point conforme à celle que rapporte Vossius, il est visible qu'il ne s'agit là que du temps de là composition, celui de l'impression étant marqué diÉtis le fbuillet suivant : « Venetiis, mense decembri mid, in âedibus Aldi Manutii, » au bas de Terrata. Plusieurs connoissent ce hvre par les traductions françoises qu'en ont faites, à plusieurs années l'un de l'autre, Jean Martin et Béroalde de Verville ; mais l'original italien est assez rare. Leonardo Grasso de Vérone l'a fait imprimer, et c'est un chef-d'oeuvre de Timprimerie pour la beauté du papier, des caractères, et des figures. L* auteur s' étoit caché, et il avoit eu ses raisons, quoiqu'il paroisse, par les épigrammes et les vers c^i sont au commencement du Uvre, que son nom n' étoit pas inconnu à ses amis. Il est même nommé dans une octave itatienne, que Mathieu Visconti de Bresse a ajoutée k

The text on this page is estimated to be only 29.67% accurate

GARGANTUA. 207 quelque transon en la divise de monsieur lad*» une préface latine a la louanf;e de cet ouvrage. En voici les deux derniers vers , que Rabelais n avoit très certainement pas vus , puisque dans ses notes sur son liv. IV il appelle cet auteur Piètre Colonne. Mirando poi Francisco alta Colomna , Per cal phama immortal de voi rissona. Cet ouvrage est purement erotique, et les épisodes dont Fauteur a voidu Tembellir regardent uniquement l'ancienne architecture, et une philosophie platonicienne assez mal entendue. H y a aussi inséré quelques inscriptions hiéroglyphiques, hébr«ques, grecques, arabes, et latines; mais si peu heureusement imitées de F antique, que Rabelais a eu tort de s'exprimer d'une manière à faire prendre pour une exposition des faiéroglypliiques plus ample que celle d'Horus, le Songe de Poiiphiley'qjui n'en est tout au plus qu'un supplément destitué d'autorité. En général, on ne peut rien voir de plus pédantesque que ce livre. Tout l'ouvrage ne contient qu'un songe d'une longueur prodigieuse, où l'auteur, sous l'emblème de sa vie, a voulu tracer un modèle des accidents auxquels souvent les hommes sont exposés par leur choix, ou par leur mauvaise conduite. Son nom est désigné p«r les lettres initiales des chapitres du livre, qui étant rassemblées font ces mots, Poliam Frater Franciscus Columna peramavit. Il paroit par là que l'auteur étoit moine ; et l'on connoît par pluûeurs endroits de l'ouvrage que sa maîtresse étoit une religieuse appelée Lucretia Mauruy et qu'elle descendoit d'un Calo Mauro nommé originairement LeUo Mauro y de l'ancienne famille LeHa de Trévise. Polia est un nom romanesque, d'où François Colonne, amant de cette belle, a pris le nom de Poliphile; et Rabelais^ qui a écrit Polyphilcy pourroit faire douter qu'il eût vu le livre, si d'ailleurs il ne paroistoit pas clairement qu'il l'a imité dans sa description du jeu des échecs. La maîtresse de Poliphile lui avoit été cruelle au commencement; mais elle se radoucit dans la suite. Us étoient l'un et l'autre de Trévise; et quelques épigrammes, qui sont à la fin et au commencement de l'ouvrage, font conjecturer que la prétendue Polia étoit morte quand le livre fut imprimé. Outre la beauté des planches, et peut-être , pour le temps , une connoissance assez rare de l'archi\

 mirai '^, laquelle premier porta Octavian Auguste. Mais plus oultre ne fera voile mon esquif entre ces lecture, il ny a rien qui doive fort porter les curieux à rechercher cet ouvrage, qui, jusqu'à présent, n'a été recommandable que par les chimères de Jacques Gohori, le premier qui y chercha la pierre philosophale. (L.) — François Colonne, donùnicain, né à Venise, mort en i5io à l'âge de plus de quatre-vingts ans, est l'auteur de ce roman singulier, soûs le nom de Poliphilcy qui signifie amant de Politty autre nom romanesque de sa maîtresse, qui étoit une religieuse appelée Lucretia Maura. Hypnerotomachia , qui est le titre de ce livre, est un mot grec composé duTrnSi sommeil, fpoc, amour, et /âÂx^ 9 combat, et signifie par conséquent le combat de l'amour et du sommeil. Il a été traduit en firançois, i° par Jehan Martin, Paris, i56i , in-folio; a° par Béroalde de Verville; 3° tout de nouveau par J. G. Legrand, architecte, et imprimé à Paris en i8o4, en 2 vol. in- 18. Les alchimistes, dit le dernier éditeur de Rabelais, le croient rempli d'allégories relatives au grand oeuvre. On trouve une semblable allusion dans le roman d'Athénagoras, du vrai et parfait amaur^ par Marin Fumée de Genillé; et en général, cette interprétation, toute ridicule qu'elle est, est en même temps si facile, que nous avons entendu un vieil adepte soutenir que le roman de Rabelais renfermoit tout le secret de la pierre. Cet enfant, disoit-il, qui coûte la vie à sa mère, est l'emblème de notre soleil, qui ne peut s'élever sur l'horizon que par la destruction des premiers principes. Le nom de Pantagruel rappelle cet adage, sine sole et sale nihil. Enfin, le mot de la dive bouteille désigne à-la-fois et le sujet et les admirables qualités de la bénite pierre, unique et véritable panacée 1 *^ * Au chap. XXXIII suivant, où Rabelais parle encore de la devise de Fempereur Auguste, il dit positivement que cette devise éxoiifes' tin a lente; et dans ses remarques sur son quatrième livre, on voit que M. l'amiral avoitpris la même devise, dont le corps étoit, comme de celle d'Auguste, une ancre, instrument très poisanty et un dauphin y poisson legier sur tous animaux du monde. Cependant il est bien sûr que l'ancre entortillée d'un dauphin, avec les paroles /esft'na lente, fut proprement la devise de l'empereur Tite, celle d'Auguste ayant été, comme le remarque H. Etienne, terminus fulmini con

GARGANTUA. 209 çouflfres et guez mal plaîsans. Je retourne faire junctusy avec les mêmes jparoles festina lente. Mais, sans nous arrêter à cette faute, qui avec plusieurs autres fait pourtant voir que très souvent Rabelais écrivoit de mémoire, la question est de savoir qui est proprement Famiral à qui il domie cette devise. Ménage, dans les notes marginales de son Rabelais , veut que ce soit M. d'Annebant ; mais comment cela se peut-il , puisque ce sei(pieur ne fut fait amiral de France qu'environ quatorze ans après le temps auquel Rabelais composa le premier livre de son roman? Et n'y a-t-il pas toute sorte d'apparence que l'amiral dont il veut parler, c'est M. de Brion Philippe Chabot, fait amiral en 1626, et mort seulement en 1543. Du reste, M. de Brion avoit choisi la devise de l'ancre et du dauphin, apparemment pour marquer son emploi sur la mer, et son attachement particulier à la personne de monseigneur le dauphin, k qui il étoit redevable de cette dignité. (L.) Le Duchat a tort de reprendre Rabelais d'avoir dit que la devise d'Auguste étoit feslina lente; Suétone, dans la vie de cet empereur (n^ 35), l'assure positivement: Crebrà illajactabat, dit-il, ^Ttû^t C(A^iat. Or^feUina lente n'est que la traduction de cette devise grecque. De plus il dit (n*' 5o) : u In diplomatibus, hbellisque et epistolis signandis , initio sphinge usus est ; mox imagine magni Alexandri ; novissimè suâ , Dioscoridis manu sculpta, quà signare insecuti quoque principes perseveraverunt. » Ainsi Rabelais ne citoit point ici de mémoire, ou au moins avoit très présent alors le premier passage. Quant à l'amiral dont il veut parler, que non seulement Ménage, mais Bernier prétendent être d'Annebaut, que Le Duchat et M. D. L. prétendent être Chabot, pourquoi ne seroit-ce point plutôt l'amiral Bànnivet , qui est bien plus célèbre sous ce nom de Yamiral que Chabot et 'd*Annebaut; qui en outre étoit un favori de François V\ et d'une an> cienne famille du Poitou , province qui touche au Chinonois ; qui enfin avoit fait bâtir un château magnifique à la vue de Châtellerault, près Chinon, château dont Rabelais fait mention sous le nom de Boniuety liv. I, chap. lui, mais qui ne fut point achevé, parceque l'amiral fut tué à la bataille de Pavie en i5a5? D'ailleurs Paradin dit que Chabot avoii la basle de vent à jouer pour devise ; et l'ancre et le dauphin ne dévoient pas être la devise particulière de cet amiral. ■4

2IO LIVRE I, CHAP. IX. scale *^ au port dont suis yssu. Bien ay je espoir den escripre quelque jour plus amplement; et monstrer tant par raisons philosophicques, que par authoritez receues et approuvées de toute ancienneté, quelles et quantes couleurs sont en nature , et quoy par une chascune peult estre designé, si Dieu me saulve le mouUe du bonnet ^°; c'est le pot au vin , comme disoit ma mère grand. Nous n'ignorons pas cependant que M. de Marsy a adopte ropinion de Le Duchat, et Ta corroborée : «Le Duchat, dit-il, prétend avec plus de fondement qu'il s'agit ici de Brion, fait amiral en iSsô, et qui en faisoit les fonctions dans le temps que Rabelais ëcrivoit. Ce terme du texte, monsieur l'admirai y sans autre désignation, semble supposer qu'on parle d'un homme actuellement en place. » Le lecteur jugera entre nous. '9 Mouiller au port dont je suis sorti. L'escale, en terme de marine , est une arrivée ou mouillage dans un port pour éviter la tempête ou les ennemis. (L.) — Faire scale ^ c'est poser Yéchelle à terre, pour aborder; c'est prendre terre : du latin scala, échelle. *** Le vin monte à la tête , et tête vient de testa y qui veut dire un pot. Au chapitre viii du livre III on lit : « Sauve , Tévot , le pot au vin, c'est le criion. » Cest-à-dire la tête, que les Poitevins appellent crujoriy c'est-à-dire petite courge y ou petite cruche y quands ils veulent exprimer une tête mal faite. (L.) — Cette plaisanterie fait allusion au mot latin testa y qui signifie cruche, pot de terre , et au mot françois teste, qui est le véritable moule du bonnet.

The text on this page is estimated to be only 28.92% accurate

GARGANTUA. 211 CHAPITRE X. De ce qu'est signifié par les couleurs blanc et bleu. COMMENTAIRE HISTORIQUE ET 80MMAIBE DE CE CHAPITBE. Le blanc signifie, dit Fauteur, j'oie et plaisir. Cette couleur convenait parfaitement à François I^ , qui fut Fami de la joie, et même Fami de son peuple, selon un courtisan du temps. (Voy. la note i.) Le blanc doncques signifie joye, soûlas, et liesse ' ; et non à tort le signifie, mais a bon droict et juste tiltre. Ce que pourrez vérifier, si , arrière mises vos affections , voulez entendre ce que présentement vous exposeray. Aristoteles dict que , supposant deux choses ' Rabelais donne cette couleur à Gargantua, parceque le blanc écoit la couleur des rois de France et des Galli , comme il le dit plus bas, et peut-être aussi pour indiquer la joie que Tavènement de François V au trône causa à son peuple. « Il a été , dit Brantôme parlant de ce prince , bon à son peuple , ne le tyrannisant jamais , ni n'exigeant pas trop... Il fut doux et miséricordieux... » Voyez Brantôme, Fie de François /", tome VII, pag. 258 et 259.

312 LIVRE I, CHAP. X. contraires en leur espèce, comme bien et mal, vertu et vice, froid et chauld^ blanc et noir, volupté et doleur, joye et dueil ; et ainsi de aultres, si vous les coublez^ en telle façon qu ung contraire d une espèce convienne raisonnablement a lung contraire d une aultre, il est conséquent que laultre contraire compete avecques l'aultre résidu. Exemple : vertu et vice sont contraires en une espèce ; aussy sont bien et mal. Si lung des contraires de la première espèce convient a lung de la seconde, comme vertu et bien (car il est seur que vertu est bonne)^ ainsi feront les deux résidus > qui sont mal et vice; car vice est maulvais. Cette reigle logicale ^ entendue , prenez ces deux contraires, joye et tristesse, puis ces deux blanc et noir; car ilz sont contraires physicalement. Si ainsi doncques est que noir signifie dueil, a bon droict blanc signifiera joye. Et nest cette signifiance^ par imposition hu* lï y a apparence que c'est ici une faute d'imprimeur, et qu'il faut lire copiez^ du latin copulare y joindre. (L.) — Si vous les coûtiez, c!est-à-dire si vous les accouplez, si vous les joignez. Le Ducbai a tort de supposer qu'il y a ici faute , et qu'il faut lire ici copiez. On trouve dans le glossaire de la langue roaiane cobler et coubler, pour accoupler, joindre, unir ensemble ; et le peuple, en Sologne, dit encore une couble pour une couple , par le changement très ordinaire du p en 6. Les Anglois ont retenu ce mot , et appellent un savetier cobler. Il vient du latin copulare: ' Cest-à-dire cette régie de logique. * Et n'est cette signification instituée par imposition humaine.

 maine instituée, mais receue par consentement de tout le monde , que les philosophes nomment jus gentium, droict universel, valable par toutes contrées. Comme assez savez que tous peuples, toutes nations (j'excepte les anticques Syracusans ^ et ^ Plntarqne , Récrivant la ma^piificence des funérailles que firent les Syracusains à Timoléon, dit qu'ils y parurent dans leurs habits les plus propres, ïl'iflSv uctBafctç i^^nletç ^ogovfléSy. D'où Alexander ab Alexaodro , cbapitre tu du troisième livre de ses Jours géniaux , a pris occasion d'écrire que la coutume des Syracusains étoit d'assister aux funérailles en robe blanche. En quoi il a fait deux fautes copiées ici fidèlement par Rabelais : Tune d'avoir parlé de robe blanche , Plntarqne n'ayant point marqué la couleur, mais seulement la propreté des habits ; l'autre d'avoir pris la pompe fiinébre extraordinaire que firent les Syracusains à Timoléon, pour une coutume établie parmi eux d'en user ainsi dans toutes les funérailles. (L.) Le passage de Plutarque ne dit point que les Syracusains parurent aux funérailles de Timoléon dans leurs habits les plus propres, mais portant tons des habits purs , et par conséquent blancs : ainsi Alexander ab Alexandro et Rabelais sout encore accusés à tort par Le Dnchat de s'être mépris sur ce point; c'est lui évidemment qui se ^rompe, en traduisant xciêctpeLC Mîtletç habits purs, par les habits les plus propres. Le blanc , chez les anciens , étoit censé une couleur pure et de bon augure; le noir, une couleur impure et de mauvais augure. L'autre passage de Plntarqne cité dans la note 6 le confirme. Nous ne parlons point de la faute âiiBnlttç qu'on lit dans son édition de 171 1 pour i^BTlctç, parcequ'elle doit être rejetée sur l'iroprimenr, quoiqu'il s'y distingue généralement par une rare correction. « 0 y a des auteurs , dit un des éditeurs de i ySa, qui ont écrit que les Syracusains et les habitants d'Argos portoient le deuil avec des robe:» blanches. Le Duchat prétend que ces auteurs se sont trompés , sans faire voir comment ils se sont trompés. Mais , puisqu'il convient que les Argives portoient le deuil en blanc, pourquoi quelques peuples de la Sicile n'auroient-ils pas pu avoir la même coutume. » Rabelais, comme le remarque de Marsy, pouvoit encore excepter les Chinois ,

2i4 LIVRE I, CHAP. X. quelcques Argives qui avoyent l'ame de travers)^, toutes langues voulens exteriorement demonstrer leur tristesse, portent habit de noir : et tout diieil est faict par noir 7 . Lequel consentement universel n'est faict que nature n'en donne quelque argument et raison : laquelle ung chascun peult soubdain par soy comprendre sans aultrement estre instruict de personne, laquelle nous appelions^ droict naturel. Par le blanc, amesmes inductions ^ de nature, tout le monde ha entendu joye, lyesse, soûlas, plaisir et délectation. Au temps passé, les Thraces et Crêtes'^ signoyent les jours bien fortunez et joyeulx de pierres blanches; les tristes et defortunez", de noires. La nuict n'est elle funeste, triste, et melancholieuse? Elle est noire et obscure par privation. La clairté n'esjouyt elle toute nature? Elle chez qui, dans tous les temps, le blanc a été la couleur du deuil. Selon l'éditeur de i8ao, le deuil des Grecs étoit le vert foncé (sans doute à cause de Tache, consacrée aux funérailles, aux jeux néméen5 et aux jeux isthmiques), et non le noir, comme le dit Rabelais. ^ Un certain Socrate dit dans Plutarque que quand ceux d'Ai^gos portoient le deuil, c' étoit avec des robes blanches, lavées de frais dans de l'eau bien nette. (L.) — Argives pour habitants d^Argos, ^ Se porte en noir..' — * Cest cette raison que nous appelons. ^ Par les mêmes inductions. '° Les Thraces et les habitants de l'île de Crète marquoient les jours heureux de pierres blanches. Cest ce que rapporte en effet Perse, sat. I, Pline, liv. VII, chap. XL, et Alexander ab Alexandre 9 au chapiti*e xx du quatrième livre de ses Jours géniaux : de U lexpression, alho dies notanda lapillo. — " Infortunés, malheureux.

GARGANTUA. 2i5 est blanche plus que chose que soit. A quoy prouver '*, je vous pourroy renvoyer au livre de Laurens Valle contre Bartole '^ : mais le tesmoig^nage evangelicque vous contentera. Matth, 1 7, est dict '^ que, a la transfiguration de nostre Seigneur, vestimenta ejusfacta sunt alba sicut lux. Ses vestemens feurent faictz blancs comme la lumière. Par laquelle blancheur lumineuse donnoit entendre a ses troys apostres, l'idée et figure des joyes éternelles. Car, par la clairté, sont tous humains esjouys. Gomme vous avez le dict d une vieille qui n avoit dentz en gueuUe , encores disoit elle : Bona lux ' ^. Et Tobicy chap. v, quand il eut perdu la veue, lors que Raphaël le salua, respondit : Quelle joye pourray je avoir, qui poinct ne voy la lumière du '* En preuve de quoi. ' ^ Cest Laurent Vaila , savant professeur italien de belles-lettres et de rhétorique , dans le quinzième siècle , qui a effectivement ëcrit contre le grand jurisconsulte Barthole. On a aussi de lui, outre ses Élégances de la langue latine, qui sont son ouvrage le plus connu, un traité contre la fausse donation de Constantin, et un autre du faux et du vrai. '^ Il est dit, Matth, 17. " f«c iyabin. Id est: Lumen bonum. Vita lumen est. Id autem dictum est ah anu quapiam moriente, quant etiamnum juvahat vivere, dit Érasme lui-même, sous le nom de Listrius , sur le ^St eiyaBof de YEncomium Moriœ, pag. 64 de l'édition de Bâle, 1676. (L.) — Cest aussi à peu près ce que dit Mécène dans quelques vers latins que nous a conservés Senèque, et que La Fontaine a imités, fable 1 5, liv. 1; et Antigone, en mourant, dans la tragédie de Sophocle. L*Eloge de la Folie avoit paru quand Rabelais écrivoit son premier livre.

!îi6 LIVRE I, CHAP. X. ciel? En telle couleur '^ tesmoignarent les anges la joye de tout l'univers a la résurrection du saulveur, Jean^ 20, et a son ascension, Act. i . De semblable parure veid sainct Jean evangeliste, Apoc. 4 et 7, les fidèles vestuz en la céleste et béatifiée Hierusalem. Lisez les histoires anticques, tant grecques que romaines, vous trouverez que la ville d'Albe (premier patron de Rome) feut et construicte et appelée a rinvention d'une truie blanche. Vous trouverez que, si a aulcun, après avoir eu des ennemys victoire, estoit descreté qu'il entrast a Rome en estât triumphant, il y entroit sus ung char tiré par chevaulx blancs. Autant celluy qui y entroit en ovation *7 : car, par signe ny couleur, ne pouvoyent plus certainement exprimer la joye de leur venue que par la blancheur. Vous trouverez que Pericles, duc des Athéniens, voulut celle part de ses gens d'armes, esquelz par sort estoyent advenues les febves blanches *^, passer toute la journée '^ Par telle couleur les anges, etc. '^ Petit triomphe permis aux capitaines , lesquels avoient eu quelque bon succès en guerre, et non pas un fait d'armes insigne, ainsi qu'estoit une notable bataille. Celuy à qui on octroyoit Tovation entroit à pied , ou sur un cheval blanc avec liesse , couronné de myrte , suivy du sénat jusques au Gapitole , où il sacrifioit à Jupiter une brebis dite ovisy unde ovatio ex Servio in 4 ^n. Mais ceux à qui on donnoit le vray triomphe et parfaict, ils immoloient un taureau. (Alphabet de l'auteur.) '* Le sort, chez les Athéniens, se tiroit avec des fèves, dont les

GARGANTUA. 217 en joye, solas et repos, cependent que ceulx de l'aultre part batailleroyent. Mille aultres exemples et lieux a ce propos vous pourroy je exposer, mais ce n est icy le lieu. Moyennant laquelle intelligence pouvez resouldre ung problème, lequel Alexandre Aphrodisé '9 ha réputé insoluble : pourquoy le leon, qui de son seul cry et rugissement espouvente tous animaulx, seuUement craint et révère le cocq blanc ^°? Car (ainsi que dictProclus^', libro de saunes étoient blanches et les autres noires. Les blanches signifioient gain , et les noires perte ou condamnation. Pcriciès , assiégeant la ▼ille de Samos , et ayant dessein de tirer le siège en longueur, ne ▼onlut pas employer toutes ses forces contre cette place. « Il divisa, dit Plutarque , toute son armée en huit troupes , lesquelles il fit tirer au sort ; et celle à qui écheoit une febve blanche demeuroit en repos à faire bonne chère , pendant que les sept autres combattoient ; et , dit-on , que de là Tient qu'on appelle encore aujourd'hui un jour blanc celui auquel on a fait bonne chère , et reçu du plaisir, à cause de la febve blanche.» Plutarque, dans la Vie de Périolès, traduction d'Amiot. ' ' Cest Alexander Aphrodisœus y c est-à-dire Alexandre , natif d'Aphrodisias en Carie , philosophe péripatéticien du deuxième siècle, le plus célèbre et le plus ancien commentateur des œuvres d'Anstote. '° Dans la préface de ses Problèmes, où il est cependant à remarquer qu'il ne dit pas précisément que ce soit d'un coq blanc que le lion ait peur, mais simplement d'un coq. (L.) *' Babelais le cite encore livre II, chapitre xviii. Proclus, au reste , non plus qu'Alexandre Aphrodisé , ne détermine point la couleur du coq. (L.) — Ce Proclus, natif de Lycie, mort en 4^5 de l'ère chrétienne , étoit un philosophe platonicien qui a écrit contre la religion chrétienne , et dont il nous reste des commentaires sur quel

2i8 LIVRE I, CHAP. X. crificio et magia) c'est par ce que la présence de la vertus du soleil , qui est lorgane et promptuaire ^^ de toute lumière terrestre et sidérale, plus est symbolisante et compétente au cocq blanc: tant pour icelle couleur, que pour sa propriété et ordre specificque, qu au leon. Plus dict qu'en forme léonine ont esté diables souvent veuz, lésquelz, a la présence d'un cocq blanc, soubdainement sont disparuz. C'est la cause pourquoy Galli (ce sont les Françoys, ainsi appeliez parce que blancz sont naturellement comme laict, que les Grecz nomment Gala^) voulen tiers portent plumes blanches sus leurs bonnetz. Car, par nature, ilz sont joyeulx, candides, gratieux et bien esmez^^; et, pour leur ques -livres de Platon, et pinsiears ouvrages grecs qai ont été ûnprimés plusieurs fois. ** Cest-à-dire le réservoir, la source, du latin promptuarium , dérivé de promo , je produis , je fais voir, je mets au jour. *^ Bien aimez, dans la signification de gens quon aime bien y ne faisoit pas un bon sens. Bien amez, qu'on lit dans l'édition de i553, dans celle de 1 696^ et dans les dernières , n'en faisoit pas un meilleur, puisqu'en termes de chancellerie amé est l'équivalent iTaimé. De croire que bien amez revient au latin bene animati, du verbe amer qu'on auroit dit pour animer, on auroit de la peine à en trouver un exemple ; et quand on en trouveroit , une expression si peu usitée ne seroit pas intelligible. De prendre aussi bien aimez dans le même sens de biefi animez , sous ombre que dans nos vieux livres il se trouve quelques exemples qu'on a dit anciennement aime pour ame , c'est une erreur. Rabelais , par bien aimez , a entendu bien esmez , c'està-dire bien disposés , bien intentionnés , de bonne volonté , de bon

GARGANTUA. 219 symbole et enseigne, ont la fleur plus que nulle aultre blanche, c'est le lys. Si demandez comment, par couleur blanche, nature nous induict entendre joye et lyesse : je vous respondz que l'analogie et conformité est telle. Car, comme le blanc exteriorement disgrege et espart la veue ^^, se dissolvent manifestement les esme : mot qui par abréviation vient d'estime, dans la signification de jugement, de sentiment. Ce mot est fréquent dans nos vieux Gaulois ; qai écrivent toujours esme. Écrire aime en ce sens est une faute , et c'en est une à Rabelais d'avoir écrit bien aimez au lieu de bien esmez. Les paysannes de Bourgogne disent d'un homme qui ne leur témoigne nuUe bonne volonté, qui ne leur fait nulle signe d'amitié,- ^ui7 n'a point d'esme. Jean Bouchet finit ainsi sa trente-quatrième épitre : Escript soabdain en brief et lourd propos. Après souper qu'on perd souvent son esme. Où esme signifie netteté de sens , génie, présence d'esprit. Le même, épitre lxxxiv, a dit, dans la même signification, si je nay perdu Vesme. Mais dans ces vers de l'épître xiii : Et si Tespouse au roy Loys unzième Fille d'Escosse eut telle extime et esme De Charretier, qu'en dormant elle touche D'un donlx baiser son éloquente bouche Pour les bons mots qui en estoient yssus ; esme n'est qu'un synonyme d'estime. L'ancienne orthographe d'esmer étoit aesmer d'adœstimare. L'histoire de Geoffroy de Villehatdouyn , hv. VIII, pag. i58 de l'édition de Vigenère, i585: «Et aesmérent que ils avoient bien quatre cens chevaliers , et que ils n'en avoient mie plus. » (L.) — Cette critique de Le Duchat est très juste , et la correction est heureuse : elle méritoit de passer dans le texte , et nous l'y avons insérée, avec d'autant plus de confiance que l'édition de 1830 porte esmez. Celle de Le Duchat écrit aymez dans le texte , mimez dans la note ! — ^* Dissipe et disperse la vue.

 esperitz visife^^, selon ropinion d'Aristoteles en ses problèmes, et des perspectifz: et le voyez par expérience, quand vous passez les montz couvertz de neige; en sorte que vous plaignez ^^ de ne pouvoir bien regarder, ainsi que Xenophon eserîpt estre advenu a ses gens, et comme Galen expose amplement libro X de usu partium. Tout ainsi le cueur, par joye excellente, est interiorement espars, et patit manifeste resolution des esperitz vitaulx: laquelle tant peult estre acrue, que le cœur demoureroit spolié de son entretien, et par conséquent seroit la vie estaincte par cette pericharie^7^ conmie dict Galen, lib, XII, Method., libro V de locis affectis,, et libro II de symptomatxm cousis. Et comme estre au temps passé advenu tesmoignent Marc Tulle *^, libro I, quœstion. TuscuL, Verrius^^^ Aristoteles ^®, Tite Live^', après la bataille de Cannes, Pline, /ife. VII, chap. xxxn et un, A. Gellius, lib. m, xv, et aultres, a Diagoras ^^ Les esprits visuels. ^® Vous vous plaignez. *^ C'est-à-dire par cette joie excessive , du grec «•ifi;^*f fwt , snmma etimmodica lœtitia; vrtçt^ttf^Çf supra modum itetus. *• Marcus Tuliius Cicero. *^ Cest Verrius Flaccus , qui est cité à ce sujet psa* Pline, iiv. VII, chap. LUI. (L.) Cité par Anlugelie, Iiv. III , chap. xv. Les exemples rapportés par Tite-Live regardent la bataille de Trasiméne et non pas celle de Cannes , en quoi Pline et Aulugelle ne sont pas d* accord avec lui. (L.) 3o 3i

The text on this page is estimated to be only 25.82% accurate

GARGANTUA. 221 Rhodien^*, Ghilon, Sophocles, Dionysius, tyran de Sicile, Philippides, Philemon, Polycrate^^, Wiiliston ^^, M. Juventi ^^, et aultres qui moururent de joye. Et comme dict Avicenne, in 2 canone, et tibro de viribus cordis, du zaphran ^^, lequel tant '* Voici le texte «TAiiIagéfle': « Cognito repente insperato çaudio expirasse animam refert Aristoteles, Polycritam (et non pas Polycratem) nobilem fœminam... Philippides qnoque comœdiarum poeta haud ignobilis... Cum in certamine poetamm praeter spem Ticisset,, ioter illad gaudiam mortuas est. Diagoras très filios habuit eosque omnes yidit vincere eodem die Olympiae... In osculis et manibus filio* mm animam ^Bavit... » Chilon^ moamt aussi en recevant son fils^ qui venoit d*étre couronné aux jeux olympiques; Sophocle ^ pour avoir remporte un prix , aux mêmes jeux , à Và^ de quatre-vingtcinq ans; Denys^ l'ancien, en apprenant qu'il avoit été proclamé vainqueur à Atbènes aux jeux lénéens; Philistion , -poëte comique^ pour avoir ri excessivement; Juventms, en recevant des lettres du sénat qui lui demandoit une grâce. Pour Philémon y voyez le chapitre XX. '* Cest Polycrite- qu'il faHoit nonuner cette femme avec Parthénins et Plutarque , et non pas Folycrate avec la vieille édition d'Aulugelle, qui avoit déjà trompé Textor in Officina. (L.) — Voyez la note précédente. ^* Suidas parle de loi. Cétoit un poëte comique , qui mourut pour avoir ri excessivement. (L.) '^ M. Juventios Talva. PKne , fib. Vil, cap. Uii. Valère -Maxime ^ lib. IX , cap. XII , où Phigio» observe , sur la foi des fastes capitolins et des manuscrits qu'il faut écrire Thaina. (L.) — Cest donc M, Juventius qu'il faut lire dans Rabelais , qui tronque souvent la fin des noms qu'il cite : c'est ainsi que dans le prologue du livre I"* il écrit Aristotel, comme si c'étoit ainsi qu'il le uMnmoit, tandis qu'il met ici Aristateles en entier. ^^ Du saf&an. Ce mot se £t zafferano ou zaffaran en italien , et s'est dit zaffframen ou zaffranum en bas latin. Voyez Ducange

222 LIVRE I, CHAP. X. esjouyt le cueur qu'il le despouille de vie, si on en prend en dose excessifve , par resolution et dilatation superflue. Icy voyez Alex. Aphrodisé, libro primo probtematum, cap. xix, et pour cause. Mais quoy? j'entre plus avant en ceste matière que nestablissoys^7 au commencement. Ici doncques calleray mes voiles , remettant le reste au livre en ce consommé du tout ^®. Et diray, en ung mot, que le bleu signifie certainement le ciel et les choses celestes, par mesmes symboles que le blanc signifie joye et plaisir. ^^ Que je ne me proposois. Au livre où je traiterai à fond cette matière.

GARGANTUA. aaS ■\/^j'^x/\/%.'*/%^\.'%r%/^/-
*/%/%.'%/%^^'%r^f%.'>/%/%'\/\/%r%/%r%,'%/k/^'%/\/%rt/\/^'\/\/%/'%/^^
'%/^%, CHAPITRE XI De Tadolescence de Gargantua. COMMENTAIRE HISTORIQUE ET SOMMAIRE DE CE CHAPITRE. Ce que Rabelais dit ici de Fenfance de Gargantua, et surtout de Fardre que donna son père de lui faire passer son temps à boire, manger, et dormir, est une satire delà manière dont on élève la plupart des enfants des princes. Tous les commentateurs sont d'accord sur ce point, a L'onzième chapitre, dit Bernier, est une satyre contre les mauvaises habitudes des princes qui n'ont pas été bien élevez, contre les sottises et badineries qu'on apprend à tous les enfans dès le berceau, n C'est aussi l'opinion de Voltaire : l'éducation de Gargantua, dit-il, et le chapitre des torche-culs, sont une satire de l'éducation qu'on donnoit aux princes. u Si vous voulez, dit Guinguené, avoir une idée de ce que Rabelais trouvait de ridicule dans l'éducation de son temps^ et de celle qu'il auroit voulu mettre à la place, lisez ce chapitre et le suivant.... Après ce trait plaisant (celui où il est dit que Gargantua passoit son temps à boire , manger, et dormir; à manger, dormir, et boire; à dormir, boire et manger,) vient une longue énumération des passe-temps du bambin. Ce sont quatre pages d'absurdités et de niaiseries. Si je disais , par exemple, il avait passé sa minorité à battre le tambour^ à sonner du cor y à faire de petits jets et eau

224 LIVRE I, CHAP. XL avec des tuyaux de plume , à prendre des moineaux avec des pieS'pièches , j^aurois Pair de copier Rabelais parlant du petit Gargantua. Point du tout : c^est une note sur Louis XIII, datée de 1617 , trouvée à la Rastille le jour des révélations, c'est-à-dire le jour de sa prise. (V. Mémoires sur la Bastille , tome I.) » u De savants commentateurs , dit un membre distingué de FUniversité, dans une analyse manuscrite du roman de Gargantua et de Pantagruel f qu'il nous a communiquée , ont cru reconnoitre dans le tableau de l'adolescence de Gargantua tous les défauts que montra François l" avant de monter sur le trône, et leurs conjectures paroissent assez bien fondées. Rabelais le peint en effet comme un jeune bomme insouciant ^ étourdi , libertin , dépensier ; enfin comme le peignoit Louis XII, lorqu'il disoit: Nous avons beau faire, ce gros garçon gâtera tout, n u Rabelais, dit de Marsy, qui a ci-'dessus ébaucbé le portrait de Louis XII dans la personne du vieux Grangousier, commence à peindre ici François P^ sous les traits de Gargantua, enfant folâtre , évaporé , et déjà même vieux. Notre auteur les a peints l'un après l'autre tels qu'ils étoient , et tels que l'bistoire les représente. Louis XII était un prince modéré , prudent , appliqué aux affaires , pacifique > modeste, économe, plein de tendresse pour ses peuples, dont il fut appelé le père , exempt des vices et même des foiblesses de la royauté. u L'histoire nous donne une idée beaucoup moins avantageuse de François I". Ce prince eut à la vérité des vertus ; il fut magnifique , généreux , plein de franchise. Il aima les arts: il eut une intrépidité héroïque, mais toutes ces belles qualités furent ternies par de grands défauts. Louis XII le connoissoit bien : prévoyant les maux que son humeur inconsidérée devoit causer à la France: Ce gros garçon, disoit-il, gâtera tout. En effet ce prince ne connut

 jamais, ou ne connut que fort tard , Fart de rég^ner. Il n'eut dans sa jeunesse ni dig^nité ni maintien. Soldat à l'armée plutôt que général , folâtre et badin dans sa cour jusqu'à Fenfantillage, d'une familiarité excessive avec ses favoris, mauvais politique, ennemi du travail, en proie à ses favoris ou à ses maîtresses. Ces défauts éclatèrent principalement dans sa jeunesse; et je trouve que l'enfance de Garg^antua les retrace , au moins en partie , d'une manière assez sensible. £n reprenant (dans led notes) le texte de ce chapitre, on y découvrira plusieurs rapports avec le caractère que je viens de tracer : dans la suite nous trouverons d'autres convenances plus sensibles... L'ingénieuse satire, enveloppée sous ces allégories, en apparence n'a rien que de trivial et de bas, si on en excepte quelques portraits naïfs , qui , toute allusion à part , ont sans contredit leur prix et leur agrément ; mais c'est mal entendre notre auteur que de se borner ici au sens de la lettre : et c'est par là qu'ont péché tous les commentateurs de Rabelais, qui n'ont pas même soupçonné que ce chapitre renfermât une allégorie. Gargantua, depuis les troys jusques a cinq ans, faut nourry et institué en toute discipline convenente, par le commandement de son père ; et celluy temps passa comme les petitz enfans du pays, c'est assavoir, a boyre, manger et dormir; a manger, jdormir et boyre; a dormir, boyre et manger. Tousjours se vaultroit par les fanges, se ma^aroyt' le nez, se cbaufFouroy t ^ le visage, acculoyt ' Au sens propre , se masquoit le nez , se le ronvroit d*un masque, de l'italien moscansre ou masêherare, masquer, mascara ou maschera, 1. l'S

 ses soliers, baisloyt souvent aux mousches^, et couroyt voulontiers après les parpaillons ^, desquelz mascpie , moscarato on tnascherata, mascarade; mascarone^ un^os vilain masque , un mascaron en architecture ; d'où les rois mores on mages ont étë nommes en vieux franc ois les rois machurez. Duez traduit mojcarer par mascherare; et Oudin par disfrazar, pour disfraçar, masquer, déguiser. Mais mascaroyt est pris ici dans le sens figuré , et signifie , comme le remarque très bien M. Guizot , se noircissoit le nez avec du charbon : on dit encore, dans les patois méridionaux, mascarat pour noirci. ■ Cest-à-dire se noircissoit le visage. On ne trouve pas chauffouP' rer dans aucun de nos glossaires ; mais chauffour, d'où il vient , est composé de chaux et de foar^ et s'est dit pour four à chaux, comme nous l'apprend P^icot; et on en a fait chauffourt^e , que Duez traduit, dans le sens figuré, par imbroglio, et Oudin par amhroUo , embrouillement. Il n'y a donc pas de doute que chauffourrer a le sens que nous venons de lui donner; il est confirmé quelques lignes plus bas, où on lit que Gargantua, qui ne se plaisoit que dans le mal^ ratissoit le papier, chauffourroit le parchemin. ^ Bâilloit souvent aux mouches. ^ * Cest-à-dire couroit après les papillons légers auxquels on a souveht comparé les François , dont son beau-père , Louis XII, étoit roi. On recherchoit les hérétiques pour les brûler; car Rabelais entend ici par le mot de parpaillonSf au sens propre, les papillons, au sens figuré, les nouveaux hérétiques qu'on brûloît sous François I"^, comipe des papillons à la chandelle. Il dit

GARGANTUA. 227 son père tenoy t lempire. Il pissoyt sur ses soliers , il chioy t en sa chemise , il se mouschoit a ses manches, il mourvoit dedans sa souppe: et palrouilloy t par tout ^, et beuvoit en sa pantoufle , et se frottoyt ordinairement le ventre d ung panier. Ses dentz aguisoit d ung sabot, ses mains lavoyt de potaîg;e, se pignoit d'ung goubelet, sasseyoit entre deux selles le cul a terre , se couvroyt d ung sac mouillé, beuvoyt en mangeant sa souppe, mangeoyt sa fouace sans pain, mordoyt en riant, rioyt en mordant, souvent crachoyt au bassin, petoyt de gresse, pissoyt contre le soleil, se cachoyt en leaue pour la pluye, battoyt a froid, songeoyt creux, faisoyt le succré, escorchoyt le regnart, disoyt la patenostre du cinge ^, retournoyt a ses moutons, tournoyt les truyes au foin, battoyt le chien devant le leon , mettoyt la charrette devant les beufz, se gratoyt ou ne lui demangeoyt point, tiroyt les vers du nez, trop embrassoyt et peu esce seils qae Rabelais Femploie chapitre m, où il faut écrire par conséquent parpaillots et non parpaillons^ comme le veut Le Duchat. ' Patouilloit partout. Nicot remarque qu'on a dit patrouiller pour patouiller : patouiller, dit-il , est touiller avec la pâte ; car il est composé de ces deux-là : aucuns y entremeslent une r, patrouiller. * Cest-à-dire murmurer entre ses dents , comme fait le singe en grondant et remuant les babines : c est ainsi que ce proverbe est expliqué dans les Curiosités dtOudin, dans le dictionnau'e de Le Roux et dans celui de Trévoux. Dire les patenostres du singe, c'est, dit Ondin, claquer des dents, de colère ou autrement, gronder, grommeler. i5.

228 LIVRE I, CHAP. XI. traignoyt, mangeoyt son pain blanc le premier 7^ ferroyt les cigalles, se chatouilloyt pour se faire rire , se ruoit tresbien en cuisine , faisoy t gerbe de feurre ® aux dieux, feisoyt chanter magnificat a matines 9 et le trouvoyt bien a propous, mangeoyt choulx et chioyt pourrée'®, congnoissoyt mousches en laict ' ' , faisoy t perdre les pieds aux mousches, ratissoyt le papier, chaufFourroyt le parchemin , guaignoy t au pied , tiroy t au chevrotin , comptoy t sans son hoste ' ^, battoyt les buissons sans prendre les oizillons'^, croyoit que nues feussent paelles d arin , et que vessies feussent lanter^ * Cest ce que François V fit eo Italie , où il débuta par la bataille de Marignan, et finit par celle de Pavie. * Cest-à-dire leur offroit une gerbe de paille , au lieu d'une {j^erbe de blé. ^ Faisoit tout à contre-temps, n'avoit aucun ordre. '** La poirée autrement pourrée, est une herbe potagère notoirement différente du chou. Ainsi c'est pour marquer que le jeune Gargantua faisoit tout de travers , qu'il est dit qu'il chioit poirée quand il avoit mangé des choux. (L.) " Ci-dessous encore, liv. m, chap. xxii, « apprenez moi a congnoistre mousches en laict. » Gonnoître mousches en lait, comme od parle , c'est savoir discerner le blanc d'avec le noir. Gette expression proverbiale est du poète Villon, dans la dernière de ses balades. (L.) ' * * Tout cela , dit de Marsy, nous peint au naturel l'inconsidération de François T'. ' ' * G'est le personnage , dit de Marsy, que firent faire à François I" le pape , les Vénitiens , les princes d'Allemagne , et Henri VIII , qui l'engagèrent dans plusieurs expéditions dont il fit tous les frais et dont ils retirèrent tout le profit. « Il mettoit la nappe , dit Brantôme , et il n'étoit pas de l'escot. »

GARGANTUA. 229 nés '^, tiroyt d'ung sac deux moultures ' ^, faisoy t de Tasne pour avoir du bren '^, de son poing faisoy t ung maillet, prenoyt les grues du premier sault, vouloyt que maille a maille on feist les haubergeons'7, de cheval donné tousjours reguardoyten la gueuUe'^, saultoyt du cocq a l'asne, mettoyt entre deux verdes une meurre'^^ faisoy t de la terre le foussé, guardoyt la lune des loups. Si les '* Cest-à-dire croyoit qae les nues fussent des poêles d'airain. Ces deux proverbes sont du même poëte Villon : Toasjours trompeur autruy engeaultre , Et rend vescies pour lanternes. Du ciel une paesle d'arain. Des nttes une peau de veau. " * Cest François r% qui foula , dit de Marsy, extraordinairement le peuple , rendit les charges vénales , et épuisa la France. '^ Cest-à-dire pour avoir du son. " Ce vers est de JoinviUe : Plusieurs raisins procèdent de bourgeons , Et maille a maille feit on les haubergeons. Haubergeon est le diminutif de haubert^ cotte de maille à manches et gorgerin , selon Nicot. '* On voit que du temps de Rabelais on ne disoit pas comme aujourd'hui la bouche dtun cheval. Ce chapitre au reste se trouve enflé de quantité de proverbes que je n'ai vus que dans l'édition de i553, celle de Dolet, 1642 , n'en contenant que très peu, mais qui représentent parfaitement bien l'enfance de Gargantua, au lieu que la plupart des autres sont ici hors d'œuvre. (L.) '* Cest-à-dire mettoit tout confusément une chose bonne parmi de mauvaises, dépareilloit et bigaroit tout. Ce proverbe est très ancien : on le trouve dans les fabliaux des douxième et treizième siècles, notamment dans celui intitulé de YHerberie. Il e«t aussi dans Oudin, dans Lit Roux, etc.

23o LIVRE I, CHAP. XL nues tomboyent, esperoyt prendre les alouettes, faisoyt de nécessité vertus , faisoyt de tel pain souppe, se soucioyt aussi peu des raiz comme des tonduz. Tous les matins escorchoyt le regnard ^°, les petitz chiens de son père mangeoyent en son escuelle , luy de mesmes mangctoy t avecques eulx. Il leur mordoyt les aureilles, ilz lui graphinoyent ^ ' le nez , il leur soufïloy t au cul , ilz luy leschoyent les badigoinces^^. Et sabez quey hilao Cest-à-dire rendoit gorge , et vomisSoit ce qa'il avoit mangé. Ce proverbe se dit encore d'un ivrogne , dans ce sens. ** Us lui égratignoient le nez. On trouve graphigner, dans Nicot, traduit par lacerare ; graffignery dans Duez, par sgraffinare y sgraffiare ; dans Oudin, par grafinary aranar, rascunar; et graffineure, dans Duez, par sgraffiata et sgraffiatura. Outre que ceci, dit de Marsy peut passer pour une critique de Textrême familiarité de François \" avec ses favoris; c'est, à mon gré, une allusion manifeste à une aventure assez tragique qui lui arriva. Un jour qu'il folâtroit avec déjeunes courtisans fort bien désignés ici par le nom de parpaillons, c'est-à-dire papillons , et qu'on se lançoit fort familièrement de part et d'autre des pelotes de neige et toutes les choses qu'on trouvoit sous sa main , Montgomery lui jeta à la tête un tison , et lui fit une blessure si profonde, que les chirurgiens furent obligés de lui couper les cheveux pour le panser. «Depuis, dit Etienne Pasquier, il ne porta plus longs cheveux, estant le premier de nos roys qui, par un sinistre augure , dégénéra de cette vénérable ancienneté. ^^ Cest-à-dire les babines, les b.ajoues, les jeues basses et pendantes, de l'italien batti^ qui signifie qui bat, en composition etguaii' ciay les joues : on trouve, dans Duez, hattersi la guancia^ se battre la joue, pour se repentir de quelque chose, expression tirée de ce que le repentir rend la joue pendante. On a dit aussi badigoines et badingoinces : il lui jeta toute la croûte aux badingoinces, (Hist. comique de France, liv. III.)

GARGANTUA. a3i lots ^^? Que mau de pippe vous byre^^, ce petit paillard'^ tousjours tastonnoyt ses g^ouvernantes cen^^ dessus dessous, cen devant darriere, harry^7 bourriquet: et déjà coininençoyt exercer sa *3 Cest-à-dire, et sayez-Tous quels fiUots c'ëtoient? Hillot doit être une variaote de notre mot fillot y diminutif de^î/s^ par le changement de r/en h y ordinaire aux Gascons et aux Espagnols; il est expliqué par Talet, serviteur, domestique, dans le glossaire de M. Roquefort, qui le fait venir mal à propos êi ilotes y nom que les Lacédémoniens donnoient à leurs esclaves. Voyez les notes du chap. xl du liv. III. *^ Puissiez-vons tomber ivres morts.. Imprécation usitée en Languedoc et en Gascogne, où l'on appelle mau-de~pipe Tivresse, parceque c*est le vin de la pipe ou du tonneau qui la produit. (L.) — Littéralement, que le mal de pipe ou de tonneau vous vire, vous jette à Tenvers. Puisque vous aimez le vin, que le vin ne peut-il vous corriger! *' * A ce trait, dit de Marsy, il est encore aisé de reconnoître François I*', très digne de Tépithète que Rabelais donne à son petit Gargantua: Sic oculos , sic ille manus , sic ora ferebat. '^ Cest comme on lit dans l'édition de Dolet, i543, et dans celle de 1 553,- et non pas sens Ce qui fait voir que ceux-là pourroient bien avoir raison, qui par ces termes entendent ce que dessus dessous y ce que devant derrière. Autrefois on disoit cen pour ce; et à Metz, où Ton conserve quantité de nos vieux mots, le peuple dit voilà cen que cest y pour voilà ce que c*est. (L.) — Le Duchat se trompe très certainement pour l'orthographe et la signification de cen : c'est notre mot sens, pris pour côté , comme on l'écrit aujourd'hui : c'est ainsi que Rabelais l'écrit chap. xii, où il eût dû cependant écrire cen pour l'équivoque, plutôt qu'ici. Voyez chap. xii, note 3i. ^' Termes dont on se sert en Languedoc, dit Le Duchat, pour eiciter les ânes à marcher. Merlin Gocaie, dit, dans la huitième de ses macaronées : Non tibi substigans asinom pronanciat ari. Harryy ou ari^ est en effet un cri qu'on fait, en Languedoc, aux

232 LIVRE I, CHAP. XI. braguette. Laquelle ung chascun jour ses gouvernantes ornoyent de beaulx boucquetz , de beaulx rubans , de belles fleurs , de beaulx flocquars : et passoyent leurs temps a la faire revenir entre leurs mains, comme ung magdaleon^® dentract. ânes pour les faire avancer; il répond à celui de aie! de nos charretiers : les Italiens disent aussi arri, que Duez rend -par. hare, harry, hay, hay-avant, et ajoute tjue c'est le cri du muletier pour chasser ses mulets et sommiers (bétes de somme, ou qui portent la charge sur le dos); les Espagnols disent harre dans le même sens, d*où ils ont fait ^arrear ou harriar, harasser, chasser, tourmenter; harrear asnoy menacer les ânes, et les hâter de paroles ou les piquer; harria, une troupe d'ânes; harrier'oy un ânier qui la conduit, un muletier qui la touche et la chasse. Cest aussi de ce mot que nous avons fait harier^ qu'on trouve dans Nicot, traduit par urgere, molestare; harer les chiens après le loup, qu'il rend par concitare, instigare canes in lupum; harasser et haro, et même le nom de la ville de Castelnaudary (château neuf d'Ary), où se fait encore la procession de l'âne. ^^ Rouleau Centrait ou dientracty sorte d'onguent. Les auteurs latins barbares ont dit magdaleones; d'autres, plus corrects, magdalia au neutre; les Grecs, ^ety^toJeUy et /ÂctyJ'AxiJ'iç au féminin. Le tout dérivé de fAxcmy pétrir, parcequ'on pétrit cet onguent pour lui donner la forme de cylindre. Entract ou entrait est fait d^intractum, parcequ'on le tire pour l'étendre et pour l'arronilir en long. (L.) — Un magdaléon est un rouleau d'emplâtre , ou un onguent cylindrique ; c'est ainsi que ce mot est exphqué par Nicot, par Duez, par Oudin, par le dictionnaire de Trévoux, et par Ducange, qui cite des passages des médecins grecs et romains, où cet onguent est nonuné magadalium, magdaliolum ^ magdaleo, magdalia; entre autres celui-ci de Sextus Empiricus, c. 20 : Cœtera vino optimo madefacta simul in mortario colliges, ex quibus trochisci vel magdaliae yient. D'où il résulte que ce mot est synonyme de 'r^o;^KXoc, mot plus connu aujourd'hui, diminutif de tftiX^ç^ roue, et signifiant ^a$a7/z«5 in orbiculum confectus. On trouve dans Nicot faire un magdaléon, cylindrum finger«ï.< On trouve aussi entract, dans 0«din, pour espèce

GARGANTUA. 233 > Puis s esclafFoyent ^^ de rire quand elle levoit les aureilles, comme si le jeu leur eust pieu. L'une la nommoit ma petite dille ^°, laultre ma pinne ^' d*oiiguent, et entrait dans Oudin et dans Duez, qui l'expliquent par enchâssé, emboîté, enclavé, enchâtoné. Mais ce qui précède ces deux mots dans notre auteur, fait voir qu il leur donne un sens libertin , que tout lecteur entend aisément. *' Encore au chap. xx suivant, Ponocrates et Eudémon s'esclaffèrent de rire. S'esclaffer de rire, pour éclater de rire, est un mot du Languedoc et du Dauphiné. (L.) — On ne le trouve dans aucun lexico{];raphe, excepté dans M. Rocquefort, qui Fa sans doute pris ici. Il vient de l'allemand schlapp, italien schiaffo, soufflet. ^* Dille, au sens propre, n'est qu'une variante de douille y tube de fer qui reçoit la hampe d'une arme ou d'un instrument : ils viennent donc l'un et l'autre du latin tubulus. On ne trouve dille que dans le dictionnaire de Trévoux, qui l'explique par douzil ou.fausset par lequel on tire du vin. Quant au sens figuré où il est pris ici il s'entend de reste. ^' Le Roman de la Rose, au feuillet 4^, verso, de l'édition de 1 53i , emploie ce mot dans la signification de testicules : Je voy sonvent que ces nourrices , Dont maintes sont baudes et nices , Quand leur enfant tiennent et baignent , Et les manient et applainent , Les couilles nomment autrement. Fa au feuillet suivant : Femmes ne les nomment en France , Mais ce vient par accoustumance. . . Chascnne qui les va nommant , Les appelle ne say comment , Bourses , harnois , piches , et pin$s , Comme si ce fussent espines , Mais quand ilz les sentent joignants , Pas ne les tiennent pour poignans. P inné y au titre 69 de la loi des Allemands, semble être pris pour une

234 LIVRE I, CHAP. XI. laultre ma branche de coural ^^, laultre mon bondon , mon bouchon , mon yibrequin , mon poussouer, ma teriere, ma pendilloche^^ mon rude esbat roide et bas , mon dressouer, ma petite andoille vermeille y ma petite couille bredouille ^^. sonde. Pinnoy instrumentum chirurgicum quo vulnera tentantur, dit Du Can(]fe, en son glossaire latin, au mot pinna. (L.) — Pinne doit venir du latin pénis ^ qui a le même sens, et qui doit venir luimême du latin penna , penne de plume. Penil doit en être le diminutif ou venir de penicillum y petit pinceau , qui est au reste un diminutif de pénis ou de penna. '* Cest ainsi que Dindenault dit àPanurge, liv. IV, chap. v : « Je luy (à sa femme) porte de mon voyaige une belle et d'unze poulcées longue branche de coural rouge, pour ses estreines. » Cette branche de coural rouge, d'unze poulcées longue rappelle le Sesquipedalis mentula de Martial. ^' Ceci est de l'édition de i553. — Mon rude esbat roide et bas, est une paronomasie ou jeu de mots. ^* Autrefois le mot couille n'étoit pas obscène. On le lit au feuillet 43 b. du Roman de la Rose, et l'ancien traducteur de TExamen des esprits Ta toujours employé sans scrupule. Les ennemis d'Érasme trouvoient mauvais que, dans son colloque Adolescentis et scortiy il eût introduit une fille de joie traitant de mea mentula son amant; mais Érasme s'en justifie dans son De colloquiorum uti' litate. « Unica vox, dit-il, commovit quosdam, quod impudica puella blandiens adolescenti vocat illum suam mentulam, cum hoc apud nos vulgatissimum sit etiam honesti Maronis. » A plus forte raison donc des nourrices, parlant entre elles , pouvoient-eUes dire sans façon, ma petite couille bredouille , en apostrophant cette partie de leur nourrisson. Bredouille peut être de bis-rotula, ou de rotundula. (L.) — Cette étymologie de bredouille est ridicule; et ce n'06t pas d'ailleurs ici le lieu de donner des étymologies, à moins qu'elles ne soient très certaines, qu'elles n'éclaircissent le sens, et qu'elles n'exigent pas de discussion^ L'important est de déterminer ce que 6redouille signifie quand il est accolé avec le mot qui le précède. Or,

 • Elle est a moy, disoit Tune. C'est la mienne, disoit l'autre. Moy, disoit l'aultre, n'y aurai je rien? par ma foy je la coupperay doncques. Ha coupper, disoy t l'aultre , vous luy feriez mal : madame , couppez vous la chose aux enfans? Il seroit, monsieur sans queue ^^. Et, pour s'esbattre comme les petitz enfans du pays , luy feirent ung beau virolet^^ des aeles d'ung moulin a vent de Mirebalays^7. bredouiller si{];nifiant balbutier de U langue, articuler mal les mots, parcequé la langue n'est pas libre, cela suffit, ce nous semble, pour faire entendre dans cpiel sens Rabelais Tentend ici. Ajoutons qu'on dit, selon Trévoux, qu'un homme est sorti bredouille d'une dispute, d'un bal, pour dire qu'il en est sorti sans avoir pu y disputer ou y danser, et par suite confus, honteux. ^^ Manque dans l'édition de i555 de F. Juste, et dans celle de Dolet, 1542, quoiqu'il se trouve dans celle de la même année 1642 de F. Juste. (L.) ^^ A l'imitation et sur le modèle de ceux que les autres enfants font de deux morceaux de carton larges d'un doigt, et longs comme une carte à jouer. Ils les attachent l'un sur l'autre à angles droits au bout d'un bâton avec une épingle, et courent en cet état contre le vent qui fait tourner ou virer cette petite machine comme un moulin à vent. (L.) — Le virolet est un petit moulin de cartes pour les enfants; mais l'auteur donne ailleurs à ce mot une toute autre signification. Voyez liv. lU, chap 11. ^' Le Mirebalais est un pays très montueux du Poitou, qui doit par conséquent être bien pourvu de moulins à vent.

236 LIVRE I, CHAP. XII. CHAPITRE XII. Des chevaulx faictices ' de Gargantua. COMMENTAIRE HISTORIQUE ET SOMMAIHE DE CE CHAPITRE. L'auteur, par les propos plaisants et grivois qu'il met dans la bouche de Gargantua enfant^ annonce déjà dans le jeune prince qu'il veut peindre un amateur précoce de propos joyeux et d'aventures g^alantes. Il fait voir aussi au commencement de ce chapitre que tous les termes de manège et d'équitation lui sont familiers. Brantôme qui a vécu sous François P' et sous Henri II paroît avoir calqué ce qu'il écrit du goût de ce dernier^ pour les chevaux , sur ce chapitre des chevaux factices de Gargantua : Dès son jeune âge^ dit-il, il avoit toujours fort aimé cet exercice des chevaux; aussi l'a-t-il continué... J'ai ouï conter à MM. Carnavalet et Sipierre , grands- écuyers , qu'un jour l'empereur ayant envoyé son grand-écuyer vers le roi, lui-même fit voir tous ses grands chevaux , etc. Ce grand écuyer ayant vu et entendu tout cela s'en ébahit et admira, etc. » Voyez ses Hommes illustres, pa g. 96. Les éloges que les seigneurs de Fr an crêpas et de Mouillevent donnent au jeune Gargantua, pour les platitudes Faits à fantaisie. (L.)

GARGANTUA. 287 dont il les a régales, sont une allusion bien fine aux flagorneries que les courtisans prodiguent aux enfants des rois comme aux rois , quelques absurdités qu'ils puissent dire. Le chapitre xii, dit Bernier, nous dépeint un petit sagouin mal élevé, qui ne pense qu'à ses plaisirs et à la débauche, et en qui la malice a déjà suppléé à l'âge, ce qui arrive encore plus fréquemment parmi les grands que parmi le peuple , quand le gouverneur est de ceux dont le satirique a dit : Quis custodiet ipsos custodes? Certain prince souverain, mais encore sous la régence d'une mère et sous la vue d'un gouverneur, s'étant échappé une nuit, et ce père gardien s'étant réveillé par le retour du prince , qui revenoit doucement au gîte, il lui demanda d'où il venoit de coucher : avec une belle fîlle , dit le pupille. Une belle fille , dit le gouverneur : oh ! puisque vous êtes de cette humeur, je vous en livre demain une encore plus belle. Quis custodiet ipsos custodes? Puis, afïin que toute sa vie feust bon chevaulcheur, Ion luy feit ung beau grand cheval de boys, lequel il faisoyt penader^, saulter, voltiger, ruer et dancer tout ensemble ; aller le pas , le trot, ientrepas, le gualop, les ambles, le hobin^, le " Dans le langage du Languedoc, dit Le Duchat, c'est donner du pied. Dans le dictionnaire françois-italien d'Antoine Oudin, c'est se mirer dans ses plumes comme le paon. Ici penader doit se prononcer pantuier^ et se dit d'un cheval qui marche fièrement comme fait le paon lorsqu'il regarde sa queue et se contemple dans ses plumes. On dit aujourd'hui 5e pavaner y qui vient aussi de paon, par le latin pavo. ^ Cest-à-dire l'allure du cheval ccossois, nommé hobin. Je ne sais, dit Le Duchat, si ces hobins, qu'on veut origmairement avoir été con

238 LIVRE I, CHAP. XII. traquenard ^j le camelin ^ et lonagrier ^. Et luy faisoit changer de poil comme font les moynes de courtibaulx7, selon les festes; de bailbrun, d'aleduits des A sturies en Irlande, seroient les mêmes chevaux dont la race se seroit depuis répandue de là dans l'Ecosse; mais il est sûr qu'autrefois on a appelé hobins, haubins, et aulbins, certains chevaux d'Ecosse, dont l'allure est plus douce encore que l'amble des chevaux ang^ois. M. de La Noue dit que le haubin est proprement un cheval d'Ecosse ; et au premier chapitre du roman de Perceforest, où il est dit déjà que le haulbin vient d'Ecosse, ce royaume est appelé jiilbanie. De sorte qu'il y a beaucoup d'apparence que nos vieux Gaulois n'ont appelé ce cheval haubin , haulbin y ou hobin^ que parceque nous le tirions d'Ecosse. (L.) — Hobin, qui est rendu par asturco, equus tolutarius (cheval d'Asturie qui va l'amble , l'entre-pas), dans Nicot, pourroit bien venir plutôt de hober, que Nicot rend par bouger, moveri, et tenir à hobereau, nom d'un oiseau de proie. ^ Ëntrepas qui est un train ou amble rompu, qui ne tient ni du pas ni du trot, mais approche de l'amble. On nomme alissi traque' nard le cheval qui a cette allure, comme on le verra plus bas. ^ Le pas du chameau y du latin camelus. ^ Un pas vite et menu comme celui de l'âne sauvage, dont le nom latin, fait du grec oVa^^oc, est onager. (L.) ' Courtibaut, fait de curtum tibiale, est. une sorte de tunique ou dalmatique ancienne, qui s'apelle encore de ce nom en Berri, dans la Saintonge et dans la Touraine. Les moines en changent selon les fêtes, et on nomme ainsi cet habit, parcequ'il ne passe le genou que de quelques doigts. (L.) *— Et luy faisoit changer de poil, comme font les moynes de courtibaulx, selon les festes , ne signifie donc pas, ainsi qu'un interprète l'a cru, comme font les moines de ï abbaye de Courtivaulx en Màconnois. Il ne s'agit pas ici d'une abbaye, mais d'un vêtement, et puis courtivaulx a une autre origine que courti' baulx : il vient de courtils vaulx. L'auteur veut dire seulement que Gargantua faisoit changer de poil à son cheval de bois, comme les moines changent de courtibaulXy c'est-à-dire de tuniques ou dalmatiques, selon les fêtes.

GARGANTUA. 289 zan , de gris pommelé , de poil de rat , de cerf, de rouen, de vache, de zencle^, de pecile^, de pye, de leuce '°. Luy mesme, dune grosse traîne", feit ung cheval pour la chasse ; ung aultre d ung fust de pressouer, a tous les jours : et, d'un grand chesne, une mule avecques la housse, pour la chambre. Encores en eut il dix ou douze a relays, et sept pour la poste : et tous mettoit coucher auprès de soy. Ung jour, le seigneur de Painensac*^ visita ' De Çdyxx» ou Çayxkùf faix , à cause des taches en manière de faulx qu*airoit ce cheval. (L.) ' Du grec 4roix/\o(, varius, Cëtoit un cheval de plusieurs couleurs, et dont les poils ëtoient tellement mêlés, qu*il étoit difficile de distinguer les blancs d'avec les noirs et le roux d*avec le bai. De varius on a dit cheval vair dans la même signification. (L.) '" Blanc. Du grec Xtuxot. (L.) ' ' Traîne y selon Monnet, est le synonyme de traîneau^ qui est un assemblage de quelques pièces de bois en carré sans roues, qui sert à traîner et à transporter des ballots. (L.) — Monet dit seulement : traîne y c'est un train à trayner; Budée le rend par traha : ainsi traîne n*est point ici le synonyme de traîneau, dans le sens d*nn assemblage de bois en carré pour traîner; il signifie en cet endroit un gros bâton, un soliveau, et c'est le sens que Rabelais lui donne plus bas, où /tvter remplace traîne : « Les chargeant d'ung gros livier, je vous donne, dist il, ce phryzon, il est bon petit chevallet. m '* De ce nom, qui d'abord paroit forgé à plaisir de pain-en-sac , étoit le sire de Pennensac, sénéchal de Toulouse en i452. Voyez VHîstoire de Charles Fil, mal attribuée à Alain Chartier. (L.) — Il est évident que par ces noms de pure fiction, le seîgneur de Paînen^ sac, le duc de Francrepas^et le comte de Mouillevent, l'auteur a voulu 8*amuser des airs vains et fanfarons des seigneurs de son temps, à la cour de France. Il appelle le premier Paînensac, soit à cause de sa

 son père en gros train et apparat , auquel jour Festoyent semblablement venuz veoir le duc de Francrepas, et le comte de Mouillevent. Par ma foy, le logis feut un peu estroict pour tant de gens , et singulièrement les estables : dont les maistre d'hostel et fourrier dudict seigneur de Painensac, pour sçavoir si ailleurs en la maison estoyent estables vacques'^, sadressarent a Gargantua, jeune guarsonnet, luy demandans secrettement ou estoyent les estables des grands chevaulx '^, pensans que voulentiers les enfans decellent tout. Lors il les mena par les grands degrez du chasteau , passant par la seconde salle en une richesse, soit parccque le jeune Gargantua lui a mis son pain en son sac, par ses gentillesses d'esprit; le second Francrepas y c'est-àdire qui a ses repues franches; et le troisième Mouillevent, ou homme plein de vent et de gloriole. Ces noms sont évidemmment calqués sur ceux de Taillei)ent, de Baillevent, et de Pennensac, du grand Testament de Villon, strophe 3o, et pages 2 et 22 de ses Repues franches. '^ C'est-à-dire vides, vacantes, du latin vacuus. (h.) ' * J'ai dit ailleurs qu'apparemment cette étable des grands chevaux étoit ce qu'on nomme aujourd'hui chez le roi la grande écurie, Cest ce que confirme Brantôme dans ses Hommes illustres françois, tome 2 , page 387 , où, parlant d'un grand prince qui étoit de la maison de Guise, il dit que ce seigneur avoit d'ordinaire sa grande écurie de dix ou douze pièces de grands chevaux. Cest apparemment aussi de la distinction qu'on faisoit autrefois en France entre les grands chevaux et les moindres ou moins forts que vient la distinction qui s'y fait entre gendarme et chevau-lëger, entre grosse et petite gendarmerie, entre les gardes -du-corps et la cavalerie légère. (L.)

GARGANTUA. 241 grande galerie, par laquelle entrarent en une grosse tour, et, eulx montans par d'aultres degrez, dist le fourrier au maistre d'hostel: cet enfant nous abuse, car les estables ne sont jamais au hault de la maison. C'est, dist le maistre d'hostel , mal entendu a vous: car je sçay des lieux a Lyon, a laBasmette'^, a Chaisnon'^ et ailleurs, ou les estables sont au plus hault du logis : ainsi peult '* Cest un couvent à demi-quart de lieue au-dessous d'Angers, dans le creux d'une montagne. René d'Anjou, roi de Sicile, duc d'Anjou et comte de Provence, le fit bâtir en 1 4&i pour les Gordeliers, sur le modèle de la Sainte -Baume de Provence, appelée de la sorte du latin barbare balma; et il le nomma Baumette , comme n'étant

The text on this page is estimated to be only 20.84% accurate

a42 LIVRE I, CHAP. XII. estre que derrière y ha yssue au luontouer '7. Mais je le demanderay plu8 asseurement. Lors deioanda a Gargantua : Mon petit mignon , ou nous menez vous? A Fçstable, dist il, de mes grands cbevaulx. Nous y sommes tantoust, montons seuUement ces eschallons. Puis , les passant par une aultre grand salle, les mena en sa chambre > et, retirant la porte , voici , dist il , les estables que demandez : voila mon genêt'®, voila mon guildin'», mon lavedan*®, mon traquenard^', et, les chargeant dunggros livier, je vous donne, dist il, ce phryzon ^^ ; je Tay eu de Francfort, mais il sera vostre, '7 Comme dans toutes les maisons situées sur la eroupe ou tout au pied d'une montagne. Là, au-delà des ëcuiies, il y a un chemin aise qui mène à un endroit où l'on peut monter à cheyal, et pourfoivre de plain-^ied son chemin. (L.) ' ^ Le genêt ^ de l'espagnol ginete , est un chenal d'Espagne. (L,)— ^ « Le genêt est un cheval léger ou de légère taille, dit Oudin dans son Dictionnaire espagnol; e'est aussi le cavalier même qui chevauche à la genette, et qui combat avec la lance et l'ëcu : c'est une sorte de cavalerie arabesque , maintenant commune eu Espace. » '^ Un guilledin est un cheval hongre anglois qui va l'angle, et qui est très vite à la course. Guilledin vient du mot anglois geldin, qui a le même sens , et ^i est le participe présent de to gefd^ châtrer. (L.) *^ On appeloit lavedans une espèce d'excellents qhevaux qu'on tiroit autrefois du pays de Lavedan en Gascogne^ (L.) — Lauedan, dit Valois, equis generom nomen oUtn suum dédit ^ in gyrwn ver^ soiitis , etiam inter currendwn. Monstrelct nous apprend, vol. I, chap. Lxi, que « ces chevaux sont terribles et accoustumez de virer en courant. » *' Cheval qui va l'amble. Voyez la note 4* ** he frison, car c'est ainsi que Rabelais auroit dû écrire ^ est on

The text on this page is estimated to be only 29.30% accurate

GARGANTUA. 243 il est bon petit chevallet , et de grand poine *^: avecques ung tiercelet d autour, demie douzaine d'hespaignolz^^, et deux lévriers, vous voila roys des perdris et lièvres pour tout cest hiver. Par saint Jean , dirent ilz , nous en sommes bien ; a ceste heure avons nous le moyne ^^. Je le vous nye, dist gros et pesant cheval du pays de Frite. Cette sorte de chevaux vient en France ordinairement par Francfort, où l'on en voit beaucoup pendant les foires. (L.) *^ Fait à la latine, coaime nous disons un homme de peine. ** Épa(vneuls. On nomma ces chiens d'abord espagnols, parceque la race nous en est venue d'Espagne. C'est ce que nous apprend Ma* thurin Cordier, dans son Uvre De cor. serm. emendatione, chap. xv, note i3, édition de i539. H est encore à remarquer que pour exprimer la nation même , le nom diespaigneul est plus ancien chez nous i^ecehnê^ espagnol. L'Histoire du duc de Bretagne, Jean IV, p. 787 du tome a de l'Histoire de Bretagne de Dom Lobineau. Le roi grand chevauchée envoie Aux Espaigneux, qu'il leur donna. Et plus bas : Les Espaigneux n'osèrent pas Descendre à Saille ne à Baaz. (L.) Monnel écrit epagnol. « Cest, dit-il, une certaine manière de chiens de poil blanc taché et court, ayants la teste grosse, le corps moyen et la queue espiée (en épi), que aucuns appellent epagneuls. Us sont ainsi appelés parceque la race en vient d*Espaigne.n *' A cette heure en tenons-nous, ou nous sommes présentement bien attrapés. Cest ce que vouloient dire le fourrier et le maitredlièteI par cette façon de parier qui, entre les pages et les écoliers, 9*entend ordinairement d'une malice qui se fait à un dormeur, en lui attachant à l'orteil une ficeUe, que celui qui couche avec lui, feignant de dormir aussi, tire par-dessus la quenouille du lit, ce qui l'oblige à se lever bientôt. Le jeune Gargantua qui ignoroit ce proverbe , et qui croyoit qu'on vouloit dire que le moine frère Jean des Entomi6.

 il. Il ne feùt troys jours ha céans *^. Devinez icy duquel des deux ilz avoyent plus matière, ou de soy cacher pour leur honte, ou de rire pour le passe temps. Eulx en ce pas descendens tous confus, il demanda : Voulez vous une aubeliere^7? Qu'est ce? dirent ilz. Ce sont, respondist il, cinq estroncz pour vous faire une muselière. Pour ce jourd'huy, dist le maistre d'hostel, simous sommes roustiz, ja au feu ne bruslerons, car nous sommes lardez a poinct, a mon advîs. O petit mignon, tu nous as baillé fein en corne ^® : je te voirray quelmeures ^oit actuellement au logis de Grandgousier, nie qu*il y soit, et soutient qu'il y a trois jours qu on ne Fy a vu. (L.) — On appelle moine un fer chaud renfermé dans un étui, qu'on met dans le lit des personnes qui couchent seules pour les réchauffer : c*est de cet usage sans doute que yient le proverbe avoir le moines ou bailler le moine ^ et le nom de moine donné à ce chauffe-lit. Le jurement par saint Jean doit 8*entendre de Jean des Entommeures. '^ Cest-à-dire il n a pas été trois jours ici : il faudroit donc lire a céans. '^ Ne seroit-ce pas proprement une espèce de licou ou de muselière composée de cinq pièces d'un cuir blanc comme le cuir de cheval? (L,) — AuJbelièrey qu'on trouve écrit aussi aubilière, aubiliaire, doit venir de hober^ mouvoir, ou plutôt de hobelliery cavalier qui monte le cheval nommé hobin ; et ce dernier mot du grec î^r^roç cheval, d'où le breton ebeul^ poulain, petit cheval. *® Fœnum habet in cornu, longe fuge (Hor. sat. 4> ^v. i), crioiton dans Rome contre les railleurs et les médisants; et cette façon de parler venoit de ce que lorsqu'un bœuf étoit vicieux , le maître de cet animal devoit lui attacher aux cornes une poignée de foin pour signal d'éviter sa rencontre. Le maître-d'hôtel se fait une pareille idée de Gargantua, et le voyant si corrompu, tout enfant qu'il est, lui dit qu'il en sait assez pour devenir un jour pape. L'opinion com

^ GARGANTI^ 345 que joui^ape. Je Fentendz, dist il, ainsi : mais lors vous serez papillon ^^^ et ce gentil papeguay sera un papelard tout faict. Voyre, voyre, dist le fourrier. Mais, dist Gargantua, devinez combien y ha de poihctz d agueille en la chemi se de ma mère ? Seize, dist le fourrier. Vous, dist Gargantua, ne dictes Fevaiïgile ^® : car il y en ha sens devant et sens mane des bonnes gens ëtoit que le pape savoit tont , d*où ils conclnoient que la science étoit le (prand chemin de la papauté. La fable de la papesse Jeanne, et les exemples de quelques prêtres, tant séculiers que réguliers, aidoient à cette croyance. Vraiement vous estes docte y dit Verville, chap. xxvn de son Moyen de parvenir; vous estes en danger dtestre un jour pape. Thomas Naogeorgus n y a pas entendu raillerie lorsqu'il a dit dans une satire contre Jean de la Case : « Quippe hoc sanctorum mérita e£fecére paparum ut vulgo insigni jam de nebulone feratur : Tarn malus est , neqaam , Chris tique inimicoc , et 08

QBar 246 LI#*; I, CHAP. XII. darriere ^ ' , e t les conap tastes trop mal . QBànd ? dist le fourrier. Alors, dist Gargantua, qu'on feit de vostre nez une dille pour tirer ung muy s de merde ; et de vostre gorge ung entonnouer, pour la mettre en aultre vaisseau, car les fonds estoyent esvcntez^\ Cor Dieu^^, dist le maistre d'hostel, nous avons trouvé ung causeur. Monsieur le jaseur, Dieu vous guard de mal, tant vous avez la bouche fraische ^^. truy, comme accroire quelqu* argent , credere pecuniam. D*où l'on voit que Le Duchat écrit non seulement très mal en françois, mais qu*il se sert d*un françois plus ancien que l'époque à laquelle il écri"voit : ce qui vient de ce qu'il étoit un des François réfugiés à Berlin, par suite de la révocation de l'édit de Nantes; et de ce que les descendants de cette colonie, qu'on appelle à Berlin la Colonie françoise y parlent encore presque le même françois que leurs pères. Cest ce qui nous a porté à corriger souvent son style, à le rajeunir, pour n'être pas obligé de faire des notes sur ses notes. Si nous en avons fait une ici, c* étoit pour profiter de cette occasion d'en prévenir le lecteur. Ainsi quand Le Duchat dit: A tel feuillet tourné, nous substituons verso au mot tourné. ^' Équivoque de cent, que Gargantua sembloit dire, à sens y impératif du verbe sentir. (L.) — Il y en a sens devant et sens derrière. Jeu de mots fort ancien sur le mot sens côté, et le mot cent y centum, qui veut dire qu'il y avoit à cette chemise des points d'aiguille par devant et par derrière. Le mot sens est ainsi écrit ici , et prouve qu'il faut récrire de même plus haut. Voy. chap. xi, note 26. ^' Par cette métaphore Gargantua reproche au fourrier sa fatuité, et c'est dans la même signification que ci-dessous, Uv. Il, chap. I, Rabelais dit de lui-même que la réponse qu'il prépare à ses lecteurs les contentera, ou qu'il a le sens mal gallefreté y c'est-à-dire le cerveau éventé ou mal soudé. (L.) ** Cest notre jurement corhieu ou corbleuy qui vient de corps dieiiy qu'on a dit au lieu de par le corps dieuy dans la farce de Patelin.

GARGANTUA. a47 Ain^ descendens a g^and haste, soubz larceau des de^z laissarent tomber le gros livier qu'il iear avoit chargé. Dont dist Gargantua : Que diantre vous estes maulvais chevaulcheurs ! Votre courtault ^^ vous fault au besoing. S'il vous falloit aller d'icy a Cahusac ^^, qu aymeriez vous mieux , ou chèvaalcfaer ung oyson , ou mener une truye '* On dit d*un clieval qui écume , ou qui jette de la ba'Ve , tfa% a la bouche fraîche. Auquel sens, c'est comme si Ton disoit ici artt jeune Gargantua : Quel bavard vous êtes! on, Que vous dites de sornettes! Guillemette au drapier dans la Farce de Patelin , Hé Dieu , que vous avez de bave! Au fort, c'est toujours vostre guise. Souvent frais signifie reposé, prêt à travailler, en état de bien faire. Bouche fraîche en ce sens est une bouche prête à en dégoiser. Gueule fraîche, dans un autre sens, se dit d'un gourmand qui a toujours Tappétit ouvert. (L.) ^* Courtault^ dit Nicot, est un cheval, qui a crin et oreilles coupées, n paroit qu'on donnoit aussi ce nom à un chien à qui Ton avoit coupé les oreilles et la queue, et que c'est de là qu'on nomme encore courtaut de boutique, un commis marchand, un garde-boutique. Rabelais parle ailleurs du chien courtault qui ébranle la roue d'Ixion et garde les enfers. ^^* Terre dans l'Agénois, appartenante pour lors à Louis baron d'Estissac. Il est encore parlé de Cahusac, liv. IV, chap. lu. (L.) — n y a trois autres terres de ce nom en Languedoc, mais ce doit être celle de l'Agénois, pour deux raisons : la première, parcequ'elle est la moins éloignée de Cognac, où François I", le vrai Gargantua, est né, et d'Angoulême, où il a pris ses premiers ébats; la seconde, parcequ'elle appartenoit à la famille de Geoffroy d'Estissac , évéque de Maillezais, patron de Rabelais, qui lui a écrit les seules lettres que nous ayons de lui, et qu'il désigne ailleurs, à ce qu'il paroit, par le nom de la lanterne de la Rochelle.

348 LIVRE I, CHAP. XII. en laysse? j aimeroys mieulx boyre ^7^ dist le fourrier. Et ce disans entrarent en la salle basse, ou estoit toute la briguade, et racontans ceste nouvelle histoire , les feirent rire comme ung tas de mousches ^^. ^' Le pauvre homme nosoit plus répondre directement depuii qu*il avoit été si souvent attrapé par le jeune Gargantua. (L.) — Il y a dans Rabelais, dit un des éditeurs de i75i, à l'occasion de ce passage, des endroits excellents pour les arlequins : combien de chapitres qui sont vraiment le cacata ckarta de Catulle! ^' Rire d'un bruit confus, comme les mouches bourdonnent quand elles sont dans leur force, au temps de la canicule.

GARGANTUA. 349 CHAPITRE XIII. Gomment Grandgousier congneut Tesperit merveilleux de Gargantua, à Tinvention d'ung torchecul. COMMENTAIRE HISTORIQUE ET SOUHAIBE DE CE GHAPITBE. Dans ce très plaisant chapitre des torche-culs de Gargan» tua, Fauteur fait faire au vrai Gargantua (François 1") Faveu du grand nomhre de ses maîtresses, et de la première maladie galante que lui communiqua une belle vasconnoise , lorsqu'il n'avoit encore que dix-huit ans. Gargantua nous semble en faire clairement l'aveu, en disant: tt Une autre fois me torchai des aureillettes de satin cramoisi d'une dame, mais la dorure m'écorcha tout le derrière. Que le feu saint Antoine arde le boyau culier de Forfévre qui les fit et de la dame qui les porta.)> Ce chat de Mars , dont les griffes lui exulcérèrent aussi tout le périnée, signifie la même chose; sa guérison, en se lirchant des gants parfumés de sa mère, exprime bien les soins recherchés que la mère de François I" a pris de lui dans cette maladie. On lit, dans le journal de Louise de Savoie, qu'à dix-huit ans (en i5i2) u François l*% allant en Guyenne, eut un mal en la partie de secrète nature.» Ce trait satirique pourroit encore s'expliquer par Faventure de la belle boulangère de Lodi en i5i5. Voyez chapitre II, strophe iv, note 5.

The text on this page is estimated to be only 27.04% accurate

a5o LIVRE I, CHAP. XIII. Ce chapitre en général exprime fortement l'attrait que le I jeune prince avoit pour les plaisirs et les voluptés. Villon, j dans sa deuxième repue^franche ^ psLQ. 26, a aussi un grand article de torche-culs , qui peut avoir donné à Rahelais l'idée du sien. Les fréquentes ahlutions, dont les Turcs ont hesoin, font dire à Tournefort, Foyage du Levant y tom. H, liv. XIV, pag. 337 : « Le chapitre que Rabelais a fait, et qui porte un si plaisant titre, leur seroit d'un grand secours, si on le traduisoit dans leur langue. Un de nos amis, M. Ëusébe Sal verte, littérateur distingué, et qui a écrit sur Rabelais, nous objecte que si ce chapitre est, comme nous le croyons, une allusion à la maladie galante de François P% il faut qu'il ait été ajouté aux éditions postérieures à i538 : le passage du journal de Louise de Savoie, que nous venons de citer, répond à cette objection) puisqu'il prouve que François I" a eu une première aventure dès i5i2 , à l'âge de dix- huit ans. Ce n'est donc point à celle qu'il eut en 1 538 avec la belle Feronnière, et dont il mourut neuf ans après, que ce chapitre fait allusion. Ainsi il est inutile de supposer qu'il a été ajouté aux éditions postérieures à i538. Ce passage répond aussi à de Marsy, qui ne suppose pas même qu'il ait été intercalé, et qui l'explique par la maladie galante de i538, comme si Rabelais pou voit prévoir en iS35, et même en iSiS, époque de la publication de son premier livre , ce qui devoit arriver en i538. o Toutes mes conjectures , dit-il , au sujet de l'allégorie renfermée dans ce chapitre, no aient sur ces paroles : Je me torchay v»^ mitre fois des aureittettes (d'un chaperon), tnais la dorure tPun tas de sphères de merde m'eseorchèreni tout le derrière : et plus bas , en parlant du chat de Mars : Ses gnpkes m'exnleérèrent tout le périnée. Il est certain que François l" eut à cette partie un ulœre dangereux que tou^

GARGANTUA. aSi Fart des chirurgiens ne put guéfir^ et qui à la fia le conduisit au tombeau, m Sur la fin de 1 538, dit Mezeray, le roi fut grièvement malade d'un ulcère qui lui vint h la partie ifue les médecins nomment le périnée. Le mal, disoit*on, ëtoit Feffet d'une mauvaise aventure qu'il avoit eue avec la belle Feronnière, Tune de ses maîtresses. Le mari de cette femme, désespéré d'un outrage que les gens de cour n'appellent que galanterie, s'avisa d'aller en un mauvais lieu s'infecter lui-même pour la gâter, et faire passer son mal jusqu'à son rival. La malheureuse en mourut; le mari s'en guérît par de prompts remèdes ; le roi en eut tous les fâcheux symptômes... et il lui en resta toute sa vie quelques uns dont la malignité altéra fort la douceur de son tempérament.}) 11 est assez probable, continue de Marsy , que Rabelais fait allusion à cette aventure, lorsqu'il représente son jeune Gargantua s'écorchant et s'exulcérant le périnée avec le chaperon d'une demoiselle, et maudissant avec raison et l'ouvrier qui le broda, et la demoiselle qui le portoit. Peut-être que tout ce chapitre est une satire indirecte de l'incontinence de François r% et sur-tout de l'inconstance de ses amours. Tout cela pourroit être peint allégoriqnement dans cette fable burlesque, et dans cette prodigieuse quantité de torche-'Cub, que Gargantua essaie tourà-tour, dont les uns lui causent une volupté bien grande, dont d'autres lui écorchent le derrière , lux donnent la caque" sangue, lui exulcèrent le périnée, n Bemier ne voit dans l'invention des torche-culs par Gargantua que celle qu'imagina François I"* de se tordier, pour ainsi dire , le derrière avec les privilèges des villes. M Ce chapitre xiii , dit-il , si on s'en rapporte aux apparences, ne contient que des ordures, mais il ne laisse pas d'avoir un sens caché et de marquer, dit on, la manière indigne avec laquelle le roi François 1*' traita les privilèges des villes, s'en moquant, les cassant, et s'en servant,

252 LIVRE I, CHAP. XIII. pour ainsi dire , d'aniterges {anitergià) , tant ce prince faisoit peu de scrupule de donner dans tout ce qui Faccommodoit, et tant il lui falloit d'argent pour faire du bruit, pour satisfaire à ses vanités, son luxe, et contenter ses harpies, entre lesquelles sa mère ëtoit la plus importune; au point que , pour exténuer tous les excez du fils, un des auteurs même qui Font tiré au parti huguenot, quoique, pour ainsi dire, par les cheveux, n'a pas trouvé de meilleur moyen que de le comparer avec ceux de ses successeurs: uCujus etiam vitia subsecutorum temporum mores fecerunt ut penè virtutes videri possent.» {Hist. martyr Juthercui.) u Cependant si Ton se récrie sur la saleté et Fordure de cette invention {anitergium) de Gargantua, je n'ai qu'à ren* voyer aux problèmes de Goclénius , de crepitu ventris, comme à autant de jeux d'esprit , où des hommes d'esprit et d'érudition ont donné... Quant h la solution (de ces problèmes) , je renvoie le lecteur à la page 3o4 , Amphitheairi socraticœ sapientiœ joco-seriœ. S'il faut rejeter tous les contes que l'on fait sur semblables matières , Gicéron auroit eu grand tort d'écrire ainsi à Pœtus : ((Ânum appellas alio nomine, cur non suo potiùs? Si turpe est, ne alieno nomine, si non est, suo potiùs? » C'est ainsi que notre docteur n'a pas oublié dans sa librairie chimérique de saint Victor , Ars honestè petandi in societate, per magistrum Ortuismm, celui auquel les lettres intitulées Obscurorum virorum sont adressées. » «Villon, mettant sa vie en compromis au lazanon d'Edouard VI, roi d'Angleterre (voyez Rabelais, livre IV, chap. Lxvii) , pour l'honneur de son prince et de sa patrie, quoique exilé, ne.seroit donc qu'un ordurier, quoiqu'il n'ait jamais plus dit d'or qu'en cette rencontre, et qu'il ait été en cette occasion un bon homme d'affaires ' pour la France... Après tout, cet aniterge de Gargantua sera-t-il Officiers qui accompagnent le prince à la chaise percée.

GARGANTUA. 253 pire que le cacata charta, le catharmay et tant d'autres malfaoïmétes emportements de nos savants. Mais que ne se dit-il point sous des enveloppes? que ne se fait-il point , même à présent, de plus sale que ce que Rabelais fait dire et faire à son petit Gargantua? que d'ordures et d*ordurier$ que la nuit et le secret cachent , si on s'en rapporte au baron de Fseneste?» Quoi qu'il en soit du trait historique auquel ce chapitre fait une maligne allusion , nous profiterons de celle qu'y trouve de Marsy pour apprendre au public qu'on vient de vendre à l'enchère au château d'Onzain , près Rlois , un portrait qu'on attribue à Léonard de Vincy , et qu'on nomme la beUe Feronnièrey ou la bergère de Bwrjy du nom d'un château voisin, aujourd'hui en ruines, d'où il avoitété transporté à celui d'Onzain. On nous a assuré que ce portrait , qui avoit été adjugé à un fripier de Rlois pour une modique somme, dans un moment où il n'y avoit pas de connoisseurs, avoit été revendu sur le lieu même, quand les riches amateurs furent arrivés , d'abord 600 f. , puis 3ooo f., pub 24,000 f., et enfin 36^ooo f. Sus la fin de la quinte année, Grandgousier, retournant de la defaicte des Canarriens ^, visita son * * Ou GanarrienSj par le changemeot du c en y, cromme an chapitre L suivant, où dans Fédidon de Dolet, i543, an lieu de SaintAubin-du-Comiier y on lit Saint- Aubin-du-Gormier. (L.) — Il est parlé en outre an chapitre h SAlpharhal y roy de Canarrûy snr quoi Le Dncliat fait cette antre remarque : « Comme dans plusieurs édî* tions on lit Ganarriensj et que dans le prologue du livre IV Fauteur parle des Génois comme de trompeurs (^gannatori)y et de gens qui en tontes choses nont cFautre vue que le gain^ je ne sais si sous le nom de Canarre on ne doit pas entendre la ville de Gènes y y ayant

 La feut resjouy, comme ung tel pei e povoit estre , voyant ung sien tel enfant. Et, le baisant et accoUant, Finterroguoit de petitz propous puériles en diverses sortes. Et beut d aultant avecques luy et ses gouvernantes, esquelles par ung grand soin demandoit , entre aultres cas , si elles lauoyent tenu blanc et net? A ce Gargantua feit response que il y avoit donné tel ordre qu'en d'ailleurs un merveilleux rapport entre la douceur dont il est dit ici que Grandgousier usa envers les Ganarriens qu'il aVoit subjugués, et la clémence que le bon roi Louis XII fit paroître envers les Génois en 1 507, lorsqu'il força ce peuple à rentrer dans son obéissance. » Nous pouvons confirmer ce que Le Duchat ne fait que soupçonner : ce qui prouve qu'il s'agit vraiment ici des Génois^ c'est 1° le rapport du nom de Ganarriens avec celui de Gènes ^ qui se dit Genova en italien, d'où Rabelais a pu faire ce dérivé au lieu de celui de Genuariens; en le confondant à dessein avec celui de Canariens y dérivé du nom des îles Canaries: on disoit autrefois en françois les Genevois, et on dit encore en italien Genovesi pour les Génois^ tandis qu'on dit dans cette langue Ginevra pour Genève^ et Ginevrino pour Genevois* Cest ^° qu'en prenant la fin de la quinte année^ où Grandgousier retourna de la defaicte des Ganarriens^ pour la fin de la i5o5' année (comme il prend ailleurs 22 pour 1622 , et 624 pour i524, voy. liv I, chap. 11, strophe x, note i) , Rabelais marque même l'époque où Louis XII revint triomphant à Paris après avoir soumis et défait les Génois révoltés, puisque c'est réellement en 1 5o6. Ainsi , puisque les éditions varient, et qu'on y lit tantôt CanarrienSy tantôt Ganarriens, c'est la seconde leçon qu'il faut préférer ; et ce nom n'a pas le moindre rapport avec gannatori ni avec gain^ comme le croit Le Duchat, puisqu'il dérive de Gènes^ et qu'il est impossible qu'on fasse Ganarriens de gannoton*. Cette heureuse conjecture a été rejeté^ cependant par les éditeurs de 17S2 : « On prétend, disent-ils, que Rabelais veut désigner les Génois, et qu'il fait allusion à leur révolte sous Louis XII , qui les défit, entra dans leur ville en vainqueur, et leur pardonna. U avoit

The text on this page is estimated to be only 27.21% accurate

GARGANTUA. a55 tout le pays n estoit guarson plus net que luy. Comment cela? di&t Grandgousier. J ay, respondît Gargantua, par longue et curieuse expérience, inventé ung moyen de me torcher le cul, le plus seigneurial, le plus excellent, le plus expédient que jamais feut yeu. Quel? dist Grandgousier. Comme vous le raconteray, dist Gargantua , pre^ sentement. Je me torchay une foys d'ung cacfaemis sur sa cotte d'armes , non utitur aculeo rex cui paremus. Qael roi, et quel exemple de paternité qui arrachoit des larmes à tout le monde ! Gomment peut-on croire que Rabelais ait voulu peindre un si grand prince sous les traits de Grandgousier, qui, excepté dans deux ou trois chapitres , ne parle jamais que d'un ton poissard et ^«nadier ? On est révolte quand on lit toutes les honneurs que Rabelais met dans la bouche de ce Grandgousier, et qu'on pense en même temps à Louis XII. m Mais ces reproches sont faux, et Grandgousier y est au contraire peint comme un bon roi et un bon père. — Il faut lire Canariens , selon l'Alphabet de Fauteur. « Les Canariens sont y dit-il , les habitants de i'ile de Canarie , une des six iles fortunées , nommée ainsi à cause du nombre des grands chiens de cette île , et parceque les Canariens mangent goulûment et tout cru comme des chiens : Carbon, canarien, dévoroit vingt conils en un repas, ou un grand bouc. Or, tels peuples , ainsi quaUfiës , doivent être rangés sous la seigneurie et puissance de Grandgousier. » Nous ne réfuterons pas cette conjecture qui n'est fondée que sur un rapport de noms, qui est bien foible, et qui l'est bien davantage encore en lisant Ganarrtensy comme le portent quelques éditions. D'autres voient dans le royaume de Canarre l'université, et dans les Canarriens ses suppôts, sans doute parceque quelques uns sont nommés ckiens de &asfe-coMr par les écoliers, et parceque Louis Xn > notre Grandgousier, fut obligé, en 1499^ d'aller, en personne réprimer leur audace, qui alloit jusqu'à déclamer on aboyer contre le gouvernement. Voyez Gamier, tom. XXI, pag. 91 . Mais c'est encore une r^v^rie : Louis X0 n'a pas f.iit la guerre à l'université.

256 ' LIVRE I, CHAP. XIII. let^ de velours d'une damoiselle, et le trouvay bon ; car la moUice de sa soye me eausoit au fondement une volupté bien grande. Une aultre foys, dung chaperon d'y celle, et feut de mesme. Une aultre foys, dung cachecoul; une aultre foys des aureillettes^ de satin cramoisy : mais la dorure d ung tas de sphères de merde qui y estoyent ni escorcharent tout le derrière. Que le feu sainct Antoine arde ^ le boyau culier de lorfebvre qui les feit, et de la damoiselle qui les portoit. ^ Un masque. Cest comme qui diroit cachelaid ; et ce masque a été nommé de la sorte , parceque les laides s*en servent volontiers et commodément. (L*) ^ Pierre Grosnet , dans son recueil des mots dorés de Gaton , et autres dictons moraux : Mais que vallent ces grands estais? Robes , cottes de taffetas , Chaînes d'or, rubis , et aneaulz , Dyamans et autres joyaulx? Vos oreillettes de velours , Vos grands manches , aultres atours , Et grands queues trainant par terre , En enfer vous feront grant guerre. Ces aureillettes étoient.une dépendance du chaperon que les femmes portoient en France dans le seizième siècle. Nicot : « On appelle aussi chaperon Tatour et habillement de teste des femmes de France, que les damoiselles portent de velours, à queue pendant , touret levé, et aureillettes attoumées de dorures et sans dorures , autrement appelé coquille , et les bourgeoises, de drap, toute la cornette quarrée, hormis les nourrices des enfants du roy, lesquelles le portent de velours à la dite façon bourgeoise. » CTétoit Tor de ces oreillettes qui avoit écorché le derrière du jeune Gargantua. (L.)

GARGANTUA. 557 Ce mal passa, me torchant d'uiig bonnet de paige^, bien emplumé a la souice. Puis, fiantant derrière ung buisson, trou vay ung chat de mars 7 ; d'icelluy me torchay , mais ses gryphes m'exulcerarent tout le périnée. De ce me gueryz au lendemain , me torchant de guandz de ma mère, bien parfumez de maujoin®. Puis me torchay de saulge, de fenoil, de aneth, de marjo# ' Brûle 9 du latin ardeo. Ce feu Saint-Antoine s*appeloit aussi feu sacré , feu d'enfer, lea ardents ; on prétend que c'est l'érésipèle. Il paroit que cette maladie faisoit de grands ravages aux onzième et douzième siècles ; et ce fut pour soulager les malades qui en étoient attaqués que Tordre de Saint-Antoine deViennoisfut institué en 1098. Tout ce que le feu infernal attaquoit devenoit sec et noir comme s'il eût été brûlé. ^ Un bonnet emplumé , c'est un bonnet orné de plumes par-dessus, comme en portent chez les princes leurs gardes suisses dans les jours de cérémonie. (L.) ' * Une. martre. Ci -dessous encore , liv. IV, chap. xxxii, s il grondoit, cestoient chats de mars. (L.) — Nous ne pensons pas qu'un chat de mars soit une martre. Comme les chats entrent en chaleur en mars, il appelle ainsi, au sens propre, les matous qui miaulent, qui font miaou: chaque chat a son janvier, dit le proverbe italien. Au sens figuré, il fait sans doute allusion au Mercure, ou à Mars qui fit c... Vulcain, comme François V fit c. le mari de la belle boulangère. ' * Le benjoin appelé en quelques lieux maujoin par antiphrase, et par corruption maujoint et maujoinet; c'est le benjoin, appelé par les Espagnols benjuy et menjuy. (L.) — Ce maujoin est le benjoin , résine d'une odeur suave, dont les gants des dames de la cour pouvoient bien être parfumés ; mais on l'employoit sur-tout pour corriger la mauvaise odeur des fumigations mercurielles dans le traitement des maux vénériens; ce qui n'est point mis ici sans dessein, comme nous r avons déjà donné à penser. L'auteur attribue cette cure merveilleuse Àla vertu des gants de la mère d« Gargantua, parceque effectivement I. '7

26o LIVRE I, CHAP. XIII. Ouy dea , respondit Gargantua , mon roy , je rhythme tant et plus, Et en rhythmant souvent m'enrime '9. On voit la preuve de cela aux chapitres xlvi et xlvii du livre V, où ceux qui avoient consulté l'oracle de la bouteille,. sans en excepter Pantagruel, le plus sage de la compagnie, riment tous à Tenvi l'un de l'autre. L'édition de Dolet, 1 543 , établit elle-même ces deux significations du verbe rhner, en ce qu'à la première on lit rimer^ et à la seconde rithmer. Dans le dictionnaire de la langue tolosane , ruma^ c'est rôtir, brouir, cuire excessivement. (L.) — Rimery nmeure, dit encore Le Duchat, dans Ménage, se dit du bouilli ou d'autre chose qui a pris au pot, et qui sent la fumée. Le traducteur de Platine, liv. VU, de ObsoniiSp fol. 78, s'est servi plusieurs fois de ces deux mots en cette signification. C'est donc, dit M. D. L., un mauvais calembourg , une froide équivoque sur les verbes rimer (brûler) , et rimer ou rhythmer. Rabelais a malheureusement beaucoup de mauvais jeux de mots conmie celui-ci : Js tu prins au pot? As-tu bu au pot? As-tu consulté la bouteille^ le dieu des buveurs, qui inspire l'enthousiasme poétique, puisque tu rimes déjà? « François V (notre Gargantua) n étoit pas, dit Gaillard (Vie de François V% tom. VU , pag. 35), un des moindres poètes de son temps : peut-être ne le cédoit-il qu'à Marot; il a fait des vers à la gloire d'Agnès Sorel, de la belle Laure et autres. » D'autres lisent au piot: piot est pris, disent-ils ici , pour vin; pier, boire : Tandis que j'ay la maia an pot » Veux-tu , Lyot , Du doux piot? '9* Et en rimant, souvent je m'enrhume. Ceci est de Marot, qii commence ainsi sa petite épître au roi : En m'esbatant , je fais rondaulx en rithme , Et en rithmant biea souvent je m'enrime. Bref c'est pitié , entre nous rimailleurs ; Car vous trouvez assez de rime ailleurs , Et quand vous plaist , mieulx que moi rimassez , Des biens avez et de la rime assez. C«mme du ruma des Toulousains les Dauphinois ont fait rimer ^ ici

Gargantua: 261 Escoutez que dict nostre retraict aux fianteurs : Chyart, Foyrart, Petart, Brenous, Ton lard, Chappart»», S'espart^», Sus nous, Hordous 22, Merdous, ESgfOUS ^y Le feu de sainct Antoine t'ard, Si tous Marot adolescent a dit s*enrimer pour s enrhumer , en quoi il est suivi par le jeuoe Gargantua. (L.) — ^Notez que Gargantua appelle Grandgousier mon roy^ en citant un vers que Marot avoit adresse au roi François I*". ** Ou chaparty comme qui diroit échapart, qui échappe. Ces vers sont de même mesure que ceux de Marot à la lingère Linote. (L.) * ' Se répand : âiespartir, composé de la préposition ex et de partir dans le sens de départir^ de partager. Il vient donc de partiri, et non pas di exspatiare ^ comme le dit le nouveau glossaire. ** Sale, ord., succido, sporcOy disent les Italiens. Froissart, vol. 2, chap. Lxxvi, au feuillet 99, verso, de l'édition de Verard: « Et comment, garçon ordouXy as-tu esté si bardy, que sur la deffense que je leur avoys faicte, tu leur as consenty a chevaucher, et as esté en leur compaignye? Par monseigneur saint Jacob, je te ferai pendre. » Et la reine de Navarre, dans son Heptameron, nouvelle 87, où elle parle d'une chambrière laide et crasseuse, qui avoit été prise sur le fait par sa maîtresse avec le maître de la maison : « Si le mary honteux et marry, étant trouvé par une honnête femme avec une telle ordouscy ce n estoit pas sans grande occasion. » De horridosvs^ comme ci-dessus, chap. vi, horde ou orde vieille de horrida. (L.) *' D'ex et de guttOy parceque les eaux 8*y égouttent. (L.)

The text on this page is estimated to be only 28.95% accurate

202 LIVRE I, CHAP. XIII. Tes trous , Esclous^^, Tu ne torches avant ton départ. En voulez vous dadvantaige? Ouy dea, dist Grandgousier. Adoncq, dist Gargantua. RONDEAU. En chiant Faultre hyer *^ senty La guabelle qu'a mon cul doibz, L'odeur feut aultre que cuydoy^ : J'en feus du tout empuanty. 0 1 si quelqu'un^ eust consenty M'amener une qu'attendoys, En chiant. Car je luy eusse assimenty ^ Son trou d'urine à mon lourdoys ^7, Cependent eust avecq ses doig^tz Mon trou de merde ^uaranty, En chiant. ** Esclous est dit ici pour chus, c est-à-dire clos, fermés. Ainsi écluse au lieu de cluse, qui aui^it dû être le Trai mot, témoin Titalien chiusa. (L.) ^^ L'autre jour, en style de vieux romans, comme aux chap. xlv et XLVii de Galien restauré. Marot, dans sa dernière épitre : L'autr bier le vy aussi sec , aussi palle , Comme sont ceux qu'au sépulcre on dëvalle. (L.) "^ Selon Cotgrave, assimentir signifie clore, resserrer, fermer, boucher. On le prend aussi pour cimenter, consolider. ^^ Cette expression, qui revient encore, liv. III, chap. x et LZiv, ;»ignifie tout lourdement , et sans y chercher de finesse. Lourdois , parlar b procéder goffo , dit le Dictionnaire françois-italien d'Ant. Oudin, Ant. du Pinet, au liv. VIII, chap. xxxvi de sa traduction de

 Or dictes maintenant que je n y sçay rien. Par la merdé^® je ne les ay faict mie: mais, les oyant reciter a dame grand que voyez cy, les ay retennz en la gibbessiere de ma mémoire. Retournons, dist Grandgousier, a nostre propous. Quel? dist Gargantua, chier? Non, dist Grandgousier, mais torcher le cul. Mais, dist Gargantua, voulez vous payer un bussart^^ de vin breton, si je vous foys quinault ^° en ce propous? Ouy vrayment , dist Grandgousier. Pline, dit, en parlant de Tours, qu'il n'y a point d'animal plus fin et plus malicieux en son lourdoys que celui-là, pour exprimer ces paroles du texte latin : Nec alteri animalium in maleficio stultitia solertior» Lesquelles il auroit rendues autrement s'il avoit su que c'est astutia^ et non pas stultitia qu'il falloitlire. Pasquier, chap. viii du liv. VI de ses Recherches, rapporte la plaisanterie que le moine de Marcoussi proféra, dit-il, en son lourdoys. Expression méprisante dont il a été blâmé par le P. Garasse dans son Anti-recherche. (L.) •* G-dessous encore, au chap. xxv et xxxv suivants. Cest l'équivalent de marmes et de merdigues qu'a expliqué le Scholiaste des éditions de Hollande ; à cela près qu'ici tnerdé fait allusion à la mar tière du chapitre. (L.) *9 * On appelle bussart en ^njou une demi-pipe de vin, et vin breton y tout le meilleur vin qui croît dans la presqu'île que forment aux environs de Ghinon, la Loire et la Vienne. On lui donne ce nom vraisemblablement à cause que les Bretons l'enlèvent ordinairement pour leur boire. (L.) — .Le canton qui produit cet excellent vin s'appelle Verron. — Il est très remarquable que l'auteur en revienne toujours au vin breton , quand Grandgousier (Louis XII) est en scène : c'est sans doute une allusion à Gargamelle, ou Anne de Bretagne; c'est là le vin breton qui le met en train. ^^ On lit de même, liv. II, chap. xix, comment Panurge fit qui{

264 LIVRE I, CHAP. XIII. Il n'est, dist Gargantua, point besoing torcher le cul, sinon qu'il y ait ordure. Ordure n'y peult ,estre, si on n'ha chié: chier doncques nous fault davant que le cul torcher. O ! dist Grandgousier, que tu as bon sens, petit guarsontiet ! Ces premiers jours je te feray passer docteur en gaye science^', par dieu , car tu as raison plus que d'eage. Or poursuy ce propous torcheculatif, je t'en prie. Et, par ma barbe, pour ung bussart tu aunault UAngloiSy et nous disons il demeura .quinaut y il fut bien quinauty pour dire il demeura camus, il fut bien camus, Quinault est un Tieux mot qui doit signifier un singe, car il dérive de quin^ qui est le mâle de la {!;uenon. Dans Jean le Maire ^ être quinault doit donc signifier faire la moue comme un singe. *' Le guay saber, autrement le métier qu'exerçoient les anciens conteurs et troubadours de Provence. Le jeune Gargantua venoit de faire paroitre devant son père, dans tout ce chapitre, un esprit si fertile en nobles imaginations, et une si belte disposition à la poésie, que le bon homme Grandgousier mettant dans une espèce de parallèle ces gaillardes productions de l'esprit de son fils avec la plupart de nos anciens romans et fabliaux, se résout à faire agréer ce jeune homme parmi ceux qui à un besoin auroient pu faire revivre la guaye science des anciens Provençaux. (L.) — En science guaie ou joyeuse, La science des anciens troubadours, ou poètes provençaux, ne consistant qu'en chansons ou romances qui inspiroient la joie et les plaisirs, s'appeloit

GARGANTUA. 265 ras soixante pipes, j'entends de ce bon vin breton lequel point ne croist en Bretagne , mais en ce bon pays de Verron ^^ . ^* On appelle pais de Verron toute la presqu'île depuis le confluent de la Loire et de la Vienne jusqu'au territoire de Chinon inclusivement. Cest là en effet que oroit le bon vin breton, et nullement en Bretagne, où si un conte, qu'on attribue au roi François I*', n'est pas fait à plaisir, l'on peut dire que le meilleur raisin ne vaut rien , même aux environs de la ville de Rennes, qui est encore moins mal située que les autres de la Breta(pie. Ce prince racontoit un jour que le chien de M. Ruzé, conseiller de Rennes, pour avoir man{;ë une seule (prappe de raisin breton, près de Rennes, aboïa dans le moment le cep de la vigne, « comme protestant de se venger de telle aigreur, qui jà commençoit lui brouiller le ventre. » Voy. le dernier chapitre des Contes d'Eutrapel. (L.) — Ainsi ce que l'on appelle du vin breton y continue Le Duchat (dans Ménage), n'est pas du vin crû en Bretagne, où il n'en vient point de bon ; mais c'est d'excellent vin de Chinonnois,! canton de Verron. De dire à présent pourquoi on le nomme vin breton, c'est peut-être parceque les Bretons ont accoutumé de l'enlever pour eux, comme très bon, et croissant dans le voisinage de la Loire, d'où il leur est aisé de le transporter dans leur province. Au chap. xlvh du liv. I, il est parlé de Verron comme étant un village de laTouraine, entre les coldreaux et coulaines (il se trompe : il n'est encore question là que du pays de Verron ; il n'y a pas entre les coldreaux et coulaines de village de Verron). Ce canton de Verron, ajoute Le Duchat, est une langue de terre au confluent de la Loire et de la Vienne , du territoire de Chinon , où , suivant la reibarque deGuyet, dans son Rabelais, en marge de ce passage , ch. xiii, vouleZ'Vous payer un bussart de vin breton? croît le vin de Verron. Et la paroisse de Quinquenois est enclavée dans le même canton, témoin Rabelais, qui ayant fait dire à Chicanneux, parle seigneur de Bâche, liv. IV, chap. xiv, qu'avant que de recevoir sa citation il vouloit lui faire boire de son bon vin de Quinquenois, raconte, au chapitre suivant, que la noise commença après que Chicanneux eut dégouzillé une grande tasse de vin breton

266 LIVRE I, CHAP. XIII. Je me torchay après , dist Gargantua d'ung couvrechief, d ung aureiller, d une pantophle, d une gibessiere, d'ung penier, mais, o le mal plaisant torchecul ! Puis d'ung chappeau . Et notez que , des chappaulx , les ung sont raz , les aultres a poil, les aultres veloutez , les aultres taffetassez ^^ , les aultres satinizez. Le meilleur de tous est celuy de poil ; car il fait tresbonne abstersion de la matière fécale. Puis me torchày d'une poulie, d'ung cocq , d'ung poullet , de la peau d'ung veau , d'ung lièvre , d'ung pigeon , d'ung cormoran , d'ung sac d'advocat, d'une barbute*^^, d'une coyphe, d'une leurre. Mais, concluant, je dy et maintien qu'il n'y ha tel torchecul que d'ung oyzon bien dumeté^^, 33 La yio^rt-quatrième Nouvelle de rHeptameron : « Son chapeau estoit de soie noire, sur lequel estoit une riche ensei(pie, où il y ayoit pour devise un Amour couvert par la Force, tout enrichi de pierreries, n A. propos de ces chapeaux de taffetas, qui sont encore aujourd'hui fort communs en Espagne, on ne sera peut-être pas fâché de savoir que nos anciens écrivoient et prononçoient taffetaf. Ce qui confirme Topinion de Bochart, qui, conformément à Govarruvias, prenoit ce mot pour onomatopée. La grant Nef des fous, imprimée en 1499? ^^ feuillet 7 verso : les bources comme panetières , les sainctures de taffetaf. (L.) ^* Mentonnière. '^ La note sur le vers 44 ^^ chant 4 du Lutrin de Boileau veut que la ouate soit proprement ce mol duvet dont parle ici Rabelais, et qu'il exalte si fort dans les oisons ; et que ce mot vienne d'oue, comme nos anciens disoient pour oie y ainsi opiouette pour oison. Cette étymologie est juste, et Le Ducliat a tort de la rejeter, dans

GARGANTUA. 267 pourveu qu on luy tienne la teste entre les jambes. Et m'en croyez sus mon honneur. Car vous sentez au trou de cul une volupté mirificque , tant par la douceur d'icelluy dumet, que par la chaleur tempérée de Foyzon : laquelle facilement est communicquee au boyau culier, et aultres intestins : jusques a venir a la région du cueur, et du cerveau. Et ne pensez que la béatitude des heroes et semidieux, qui sont par les champs elysiens , soit en leur asphodèle ^^ ou ambroisie , ou nectar, comme disent ces vieilles icy . Elle est selon mon opinion , en ce qu'ilz se torchent le cul d'un oyzon. Et telle est lopinion de maistre Jehan d'Escosse ^7, le Dictionnaire de Ménage, à ce mot, sous prétexte que la ouate n*est pas de la plume ^ mais de la bourre de soie. ^^ Herbe dont la racine est nourrissante, qui a une odeur forte quand elle fleurît. Lucien suppose qu'il y a un pré planté d'asphodèles dans les enfers, près du fleuve d'Oubli; et les poètes feignent que les héros en vivent dans les Champs-Elysées. On la nomme hastula regia en latin. " Plaisanterie que Rabelais jette en passant sur Jean Scot. Son nom latin étoit Joannes Scotus, d'où plusieurs ont inféré mal à propos, selon Le Duchat et de Marsy, qu'il étoit Écossois. Rabelais a tombé dans cette erreur comme les autres. « On a cru, dit Le D|ichat, que Jean, surnommé le docteur subtil, étoit d'Ecosse, et que Duns étoit son nom de famille. Lélandus, fondé sur de bons titres, et après lui Pitséus, disent que c'est une erreur. Jean, selon eux, étoit né à Dynstam , vulgairement Dyns, village à trois milles d'Angleterre d'Alnwich dans le Northumberland. Son nom de famille étoit Scot y mais sa patrie étoit l'Angleterre, n L — Nous avons de lui des quodlibeta, et des questions sur le livre des Sentences. Rabelais lui attribue, liv. II, chap. vu, Barhouillamenta Scoti, ouvrage imagi

368 LIVRE I, CHAP. XIII. naire, pour indiquer que ses œuvres sont dignes de servir â^aniterges. On trouve dans l'histoire littéraire de M. Bérin^on , que vient de traduire de Tan^^lois le respectable M. Boulard, qui aime et cultive les lettres pour elles-mêmes, comme il fait le bien par amour du bien, des notions plus précises sur ce tnaistre Jehan d* Ecosse , que Thistorien nomme Duns Scot. « Il vivoit , dit-il , au commencement du qua

 CHAPITRE XIV. Gonunent Gargantua feut institue par un sophiste es lettres latines. COMMENTAIRE HISTORIQUE ET SOMMAIRE DE CE CHAPITRE. L^auteur ridiculise, dans ce chapitre, la futilité deh études de son temps, en introduisant sur la scène maistre Thubal^Hobfeme y maistre Jobelin-Bridé ^ et autres pédag^ogués de Gargantua ; et en passant en revue les titres extravagants des livres qu'on mettoit entre les mains de la jeunesse. La différence de la mauvaise et de la honne éducation que reçoit successivement Gargantua , dit M. Ëuséhe Salverte , est un tableau tracé de main de maître. Tous les bons esprits sont d^accord sûr ce point. Orandgousier cherche un savant pour endoctriner son fils : on lui enseigne un grand docteur sophiste nommé Thubal-Holofeme, qui apprend à Gargantua son alphabet, si bien qu'il le disoit par cœur à rebours; il lui fait ensuite lire trois ou quatre bouquins inutiles et pédantesques, inconnus aujourd'hui, et dès ce temps-là fort dignes de l'être, dit Ginguené; vient ensuite une bordée d'autres auteurs encore plus obscurs, dont les œuvres ridicules sont en partie de l'invention de Rabelais, et n'annoncent que sottise et inutilité. Au milieu de cette belle instruction , le pédant meurt : un autre lui succède, vieux tousseux, dit Rabelais^ nommé maître

5170 LIVRE I, CHAP. XIV. Jobelin-Bridë , lequel suit les mêmes errements, et ne far* cit la tête de son élève que de telles et sembrables lectures. Tout ce chapitre, dit de Marsy, renferme une critique sensée de la mauvaise méthode qu'on suivoit alors dans les écoles publiques. Dès le siècle de Rabelais, on faisoit perdre beaucoup de temps aux enfants, qu'on occupoit des années entières à des minuties ^grammaticales. C'est dans la vue de critiquer cet abus, que Rabelais fait faire à son jeune Garg;antua un cours de g;rammaire, qui seul dure cinquante ans. Nous verrons dans le chapitre suivant quel fut le fruit de ces belles études. Je ne crois pas, écrit Clément à Voltaire (lettre II), en parlant de Rabelais, qu'on ait rien dit de plus sensé sur l'éducation, que ce qu'on lit dans les xiv% xv% xxiii* et xxiv* chapitres de son Gargantua, où il fait sentir si finement tout le vice et le ridicule des études de ce temps-là , et donne ensuite un plan si raisonnable d'une éducation saine et salutaire à Tesprit comme au corps. Mais personne n'a mieux su apprécier ce plan d'éducation, en développer, et en faire ressortir tous les avantages, que M. Guizot. uOn ne m'entendra pas sans étonnement, dit-il, nommer d'abord Rabelais comme un de ceux qui ont le mieux pensé et le mieux parlé en fait d'éducation, avant liOcke et Rousseau... Ce n'étoit pas une chose facile que de parler raisonnablement d'éducation au moment où écrivoit Rabelais... Rabelais avoit commencé par se soustraire au danger de choquer directement les idées reçues; en se transportant lui et ses leçons dans un monde extriavagant et imaginaire, il s'étoit donné la liberté de les élever et de les diriger tout autrement qu'on ne faisoit de son temps. Les régents de collège ne pouvoient prétendre à ce que Gargantua , qui 9 à peine né , fiumoyt a chascun de ses repas le Uàct de quatre mille six cents vaches (Uv. II, chap. iv) , et pour la

GARGANTUA. 271 première chemise duquel on avoit levé neuf cents aulnes de toille de Chastellerault (iiv. I, cfaap. viii), iïkt traite comme un des petits garçons qui trembloient devant leur férule: Féducation d'un tel enfant ne pouvoit ressembler à celle des petits enfants ordinaires. Voilà donc Rabelais , grâce» à ses suppositions folles , libre d'élever à son gré Gargantua... La première éducation de Gargantua fut toute physique... aussi devint-il grand et fort de bonne heure : son père continua à lui faire exercer son corps pour le rendre adroit et agile... Vint cependant le temps où il falloit commencer à l'instruire ; la promptitude et la facilité de son esprit, qui s'étoit développé naturellement et sans contrainte, firent concevoir à Grandgousier de grandes espérances... Par malheur , le bon Grandgousier n'avoit pas encore l'expérience de l'absurdité des méthodes d'enseignement généralement usitées : il remit donc Gargantua u à un grand docteur sophiste nommé Thubal-Holofeme (li. I, ch. xiv), ^1 qui commença par l'élever comme on élevoit alors... Grandgousier n'étoit pas entêté; il ne fermoit pas les yeux pour ne pas voir, et croyoit ce qu'il voyoit : Gargantua fut ôté des mains de ses anciens maîtres , et remis à Ponocrates , précepteur d'un genre tout différent, qui fut chargé de le conduire à Paris pour y refaire et achever son éducation. Ponocrates se garda bien de le placer dans un collège... il voulut d'abord le laisser se livrer à ses premières habitudes, u afin d'entendre par quel moyen ses précepteurs L'avoient rendu tant fat, niays et ignorant (liv. I , chap. xxi)...)» Il s'appliqua alors à le réformer, non par la crainte, mais en lui faisant prendre peu à peu un autre genre de vie: jamais il ne chercha à asservir la raison de son élève sous le joug de l'autorité; il vouloit la rendre capable de commander, non la restreindre à obéir ; car il pensoit que u c'est Fusage.des tyrans qui veulent leur arbitre tenir lieu de

â72 LIVRE I, CHAP. XIV. raison. » Aussi Gargantua prit-il bientôt goût au travail... Les connoissances qu'on cherchoit à lui faire acquérir ëtoient intéressantes et variées. » a On ne peut se défendre d'une surprise mêlée d'admiration , quand on songe aux progrès immenses qu'a faits l'esprit humain depuis Rabelais... Au seizième siècle, les mathématiques , les sciences naturelles étoient dans l'enfance, ou plutôt , ce qui est pis encore , elles étoient changées en astrologie, magie, alchimie, ou autres vaines sciences sans utilité comme sans vérité... les bonnes méthodes d'enseignements ignorées. N'est-ce pas un phénomène très remarquable, que, dans un tel état de choses, un homme ait eu assez de sagacité , assez de justesse d'esprit, non seulement pour regarder les sciences naturelles comme un des principaux objets d'étude qui doivent entrer dans l'éducation, mais encore pour faire de l'observation de la nature la base de cette étude, pour arrêter son élève à l'examen des faits, pour lui indiquer la nécessité d'appliquer la science, et l'engager à étudier les arts et les métiers, qui profitent de ces applications? N'est-il pas étrange que cet homme se soit placé ainsi , non seulement dans la route où l'on pût acquérir quelques connoissances exactes et utiles dans des sciences qui n'existoient pas, mais encore dans la route par laquelle les savants arrivent aujourd'hui à des résultats grands et certains, à des découvertes fructueuses et solides? c'est cependant ce qu'a fait Rabelais... Suivons-le dans ce qu'il veut qu'apprenne son élève, et dans les méthodes dont il se sert. Gargantua étudie Vastronomief mais non pour y chercher l'astrologie et deviner l'influence des astres. «Laisse-moi, lui écrit son père, l'astrologie divinatrice et l'art de Tullius, comme abus et vanités, n li Les mathématiques sont la base de l'astronomie : Ponocrates fait servir les amusements de Gargantua à l'en instruire, u On leur apportoit des chartes non pour jouer,

 mais pour y apprendre mille petites gentillesses et inventions nouvelles, lesquelles issoient de arithmétique. En ce moyen entra uhe affection d'icelle science numérale » (liv. I , chap. xxiii). Ce n'étoit pas à cela seulement qu'ils s'esbaudissoient; Ponocrates savoit que le meilleur moyen de rendre Fétude intéressante et profitable, c'est de la rendre active , et d'en chercher l'occasion dans les circonstances ordinaires de la vie... Ponocrates et son élève alloient-ils se promener? la botanique les occupoit alors. Si le temps pluvieux ne leur permettoit pas d'aller herboriser, «ils visitoient les boutiques des drog^eurs, herbiers et apothicaires» (liv. I, chap. XXIV). Ces visites s*tendoient souvent à toute la «cience que nous appelons technologie; car « partout, donnant le vin, apprenoient et considéroient l'industrie et invention des métiers (ib,). « u Et qu'on ne croie pas qu'en dirigeant ainsi l'attention de son élève vers l'étude de la nature, ou des avantages que les hommes en peuvent tirer, Ponocrates lui laissât négliger les sciences morales ; il lui enseignoit au contraire à chercher dans tout ce qu'il voyoit ou apprenoit quelque bon précepte de conduite^., n'étoient-ce pas là des journées vraiment bien employées, et une éducation bien conçue? Il n'est pas jusqu'à l'éducation physique, la gymnastique proprement dite, que Rabelais n'ait pris soin d'y faire entrer. Il décrit avec le plus grand détail les exercices de toute espèce auxquels se livroit l'élève de Ponocrates , et ces exercices ne sont pas de vains jeux, leur utilité est toujours clairement indiquée , ils tendent en général à faire de Gargantua ce que dévoient être tous les jeunes gentils-* hommes d'alors, un homme d'armes fort et adroit. » u Telle étoit la marche que suivoit Ponocrates avec son élève ; tel est le plan d'éducation que propose Rabelais : plan vaste, bien entendu, bien ordonné, où tout est bien disposé pour faire de Gargantua un homme et un homme I. ï8

 éclairé. Ce n'est pas tout encore ; on a déjà remarqué peutêtre que je n'avois pas parlé jusqu'ici des études littéraires proprement dites, en particulier de l'étude des langues, de rhistoire et de tout ce qui s^ rattache. Rabelais ne les a cependant pas négligées : il a développé ses idées sur ce sujet et sur plusieurs points dans une lettre de Grandgousier à son fils: lettre non moins sage que touchante, où les intentions du père de Gargantua se montrent parfaitement d'accord avec les méthodes de son précepteur, et où il donne à son fils, avec tout le désintéressement de l'amour paternel, les meilleurs conseils que puisse donner un père. Je parlerai dans un second article de cette lettre >, des voyages de Pantagruel , et des résultats de son éducation, tels qu'ils se manifestent par son caractère. Ces résultats sont la pierre de touche des préceptes. » Annales (£éducation^ tom. II, pag. 323. Ces propos entenduz , le bon homme Grand-' gousier feut ravy en admiration , considérant le hault sens et merveilleux entendement de son filz Gargantua ^ . Et dist a ses gouvernantes : Philippe , ' Voy. liv. I, chap. xxix, Lettre de Grandgousier à Gargantua; liv. II, chap. vm, et liy. IV, chap. m, Lettres' de Gargantua à Pantagruel, et liv. in, chap. xlvi, ses Remontrances snr le mariage. * * Ce que Rabelais dit ici de l'enfance de Gargantua, Thistoire le rapporte de François l" : «François T^fut élevé au collège de Navarre, où il apprit peu de latin ; il prouva néanmoins que T amour des lettres avoit chez lui devancé l'âge. A peine âgé de quatorze ans , il fit des réflexions si fines et si justes au fameux Baltazar de Castiglione, italien, sur la première partie de son Courtisan, appelé par les Italiens le livre (for, (]ue cet auteur en fut étonné, qu'il en profita ^ et présagea dès-lors

GARGANTUA. 275 roy de Macedone^,coiîgneut le bon sens de son filz Alexandre, a manier dextrement ung cheval. Car ledict chevaliestoit si terrible et effréné que nul n ausoit monter dessus, pource que a tous ses chevaulcheurs il bailloit la saccade, a Tung rompant le col, a laultre les jambes, a laultre la cervelle, a Taultre les mandibules. Ce que considérant Alexandre en l'hippodrome (qui estoit le lieu ou Ton pourmenoit et voltigeoit les chevaulx), advisa que la fureur du cheval ne venoit que de frayeur qu'il prenoit a son umbre. Dont, montant dessus le feit courir en contre le soleil, si que^ l'umbre tumboyt par derrière, et par ce moyen rendit le cheval doulx a son vouloir. A quoi congneut son père le divin entendement qui en lui estoit , et le feit tresbien endoctriner par Aristoteles, qui pour lors estoit.estimé sus tous les philosophes de Grèce. Mais je vous dy qu'en ce seul propous que j'ai présentement devant vous tenu a mon filz Gargantua , je congnoy que son entendement participe de quelque divinité ; tant je le voy agu , subtil, protout ce que seroit un jour François l", » Voyez Gaillard, tome 6, page 2429 Histoire de François I^". « Il fut, dit Brantôme du même prince, fort grand amateur des lettres et gens savants, et y ëtoit reçu qui venoit; mais il ne falloit qu*d fût âne, ni qu*il bronchât, car il étoit bientôt relevé de luir même. Voyez Brantôme y tome 7, page 267. * ^ Macédoine. ^ De sorte que. 18.

2^6 LIVRE I, CHAP. XIV. fond et serain^. Et parviendra a degré souverain de sapience , s il est bien institué. Pourtant je veulx Iç bailler a quelque homme sçavant,.^ur l'endoctriner selon sa capacité. Et n'y veulx rien espargner. De faict, Ion lui enseigna ung grand docteur sophiste, nomme maistre Thubal Holoferne ^, qui ^ Calme, posé, tranquille, exempt de trouble : serenm* ^ * Antoine Du Verdier , page 1 1 85 de sa Bibliothèque , parle d'une Prognostication nouvelle et joïeuse pour trois jours après jamais y coni' posée par Thubal Holoferne, et imprimée à Paris Van 1478. Mais si le nom de Tauteur est faux , la date de Timpression n*est pas moins fausse. On peut juger par les deux quatrains que rapporte Du Verdier, tirés de cette Prognostication, que le style n*en est pas de 147^* Pour le nom de Thubal Holoferne, je le crois inventé par Rabelais, et ensuite emprunté par Tauteur de la Prognostication, quel qu*il soit; mais qui n est assurément ni Geoffroi Vallée, brûlé à Paris Tan 1674, ni Bonaventure Des Périers, cru peut-être auteur de cette pièce à cause d'une Prognostication pour tout tems à jamais, mentionnée dans le catalogue de ses œuvres, rapporté par Du Verdier. Je l'ai vue; rien n'est plus différent de celle de Thubal Holoferne. (L.) — Cette pronostication est, selon Bemier, une raillerie sur la contention des Cordeliers et des Jacobins sur des questions de ce temps-là. Nous avions cru d'abord que le nom de Thubal Holoferne pourroit être le nom défiguré de Grégoire Tiphemes ou Tiphemas, savant professeur, natif de Tifemo en Italie, qui a traduit les sept derniers livres de Strabon, et quiprofessoit, en 147^, le grec à Paris; mais étant mort dans cette ville, vers i479) il u'apu être le pédagogue de François r% qui étoit né en i494* ^ous pensons que ce doit être plutôt Balthazar de Castillon qui, d'après la note précédente , a été comme le précepteur de ce prince par son livre Del cortegiano. Le nom hébreu de Thubal que Rabelais lui donne nous semble faire allusion à-la-fois à son prénom de Balthazar et à sa qualité d'Italien, vu que la Vulgate traduit Thubal par Italia^ chapitre Lzvi, verset 19, d'Isaïe. Celui d'Holopherne, qui étant composé

GARGANTUA. 277 luy apprint sa charte 7 si bien qu'il la disoit par cueur au rebours® ; et y feut cinq ans et troys mois : du grec 0x0; tout, et ^c^vm dot, signifie doué de tous les dons ou de tous les talents , et qui est le nom d'un général de Nabuchodonosor, paroit lui convenir également, tant parcequ'il étoit aussi brave guerrier qu'habile négocialeur, poëte et écrivain distingué, que parceque son livre du Courtisan est appelé par les Italiens un livre tJCor. Il est né en i47^9 ^^^^ vraie ou fausse de la pronostieation qui lui est attribuée. Il est mort en 1629, et Rabelais, dans le même chapitre, le fait mourir en i^^o^ sans doute pour 1620 et tant d'années : « Je ne doute pas, dit Le Motteux, que maistre Thubal Holofeme et son successeur maistre Jobelin Bridé^ ne fussent des gens bien connus lorsque Rabelais écrivoit. » Il se pourroit bien cependant que Thuhal Holofeme^ au lieu d'être Balthazar de Gastiglione, auteur du Ck>u,rtisan, fut Jacques Colin d'Auxerre, secrétaire de François T", à qui l'on doit une traduction de cet ouvrage, revue et corrigée par Mellin de Saint-Gelais , son ami. « On croit avec assez de vraisemblance, dit la Monnoye, sur la quarante-neuvième Nouvelle de Des Périers, que Colinet, dans le Prologue du liv. V attribué à Rabelais, n'est autre que Jacques Colin, désigné de même par le nom de /acquêt dans une églogue de Marot à François V^...» L'honneur qu'il eut d'être secrétaire de oe prince lui donna beaucoup de crédit auprès de lui, et le mit en état, comme il affectionnoit les lettres, de favoriser ceux qui en faisoient profession. Il ne contribua pas moins que Jean Du Sellai et Guillaume Budée à l'établissement du collège de France... La plupart des poètes, ses contemporains, ont fait des vers à sa louange. On voit, parmi les poésies latines du cardinal Du Reliai, de très beaux hendecasyllabes , par lesquels il l'invite à sa maison de Saint-Maur. On peut dire que c'est lui qui commença la fortune de Jacques Amyot. Ce fut aussi lui qui, à son très grand préjudice, produisit Pierre Du Châtel à la table de François I*'. Il eut tout sujet de s'en repentir. Du Châtel, outre la capacité qu'il s'étoit acquise par l'étude, avoit encore beaucoup voyagé ; de sorte qu'il parloit sûrement d'une infinité de choses que Jacques Colin ne connoissoit que par la lecture. Celui-ci, par cette raison, fut moins goûté i certains discours, d'ailleurs un peu trop in*

278 LIVRE I, CHAP. XIV. puis luy leut Donat ^ , le Facet , Theodolet , et Jla^ nus in parabolis '°, et y feut treize ans six mois et deux sepmaines. considérés qu'il avoit tenus, avoient fait à la cour diverses querelles qui r avoient rendu odieux. Il fut donc disgracié et obligé de se retirer vers l'an iB3y. » Cest sans doute parcequ'il étoit encore en faveur quand Rabelais écrivoit son premier livre, qu'il ne le nomme pas par son iîom, tandis qu'il ne garde pas la même réserve dans le Prologue du livre cinquième. ^ On appelle charte de charta , ou , conformément à l'édition de Dolet, chartre, de chartula, l'A B G, parceque toutes les lettres en caractères majuscules, et antres de différentes sortes et grandeurs, y étoient tracées sur une feuille qui se colloit sur un carton ; ce qui se pratique encore aujourd'hui en France et ailleurs. Les Espagnols disent dans le même sens cartilla. (L.) — lU disent aussi, diaprés la même origine, carta, lettre missive, épitre, carteu^ cartes à jouer, cartel, un cartel, etc. Le traducteur de Rabelais en an^ois a rendu charte par A B G, et Simon de Valhébert Ta expliqué de même à la marge de cet endroit de son Rabelais. • Cest-à-dire qu'il récitoit son A B G par cœur, en remontant de la fin au commencement. ^ JElii Donati de octo partibus orationis libellus. Cest de ce livre qu'au chap. i du liv. V de Rabelais, Frère Jean dit qu'il n*y trouve que trois temps, le prétérit, le présent, et le futur. Les enfants, dit Furetière au mot Rudiment y l'appellent leur Donet^ par corruption de Donat ^ qui a écrit les premiers principes de la grammaire. Villon, au grand Testament, le Donnait, est pour eulx trop rude, s'entend pour des enfants qui, n'étant pas destinés aux belles-lettres, n'ont que faire de ce Rudiment. (L.)^ — La plus ancienne édition du Donat est de Venise, par J. de Geroto, i4979 in-4°. Le Donat estJElius Donatiis, célèbre grammairien qui vivoit au cinquième siècle, et qui fut le précepteur de saint Jérôme. Il a fait aussi des Gommentaires sur Virgile; mais la Vie de Virgile est de Tibère Donat, ainsi que l'a fait voir Vossius. "* Ces trois Traités font partie des Auctores octo morales en vers latins, imprimés avec leur glose aussi latine à Lyon chez Jean Fa

GARGANTUA. 279 Mais notez que, cependent, il luy apprenoit a escripre gothicquement, et escripvoit tous ses livres. Car Tart d'iiapression n estoit encore en usaige. bri. Fan 1490. Voici comment débute le commentateur du premier : « Ex prohemio Faceti , titulus istius libri est. Incipit Ethica morosi Faceti. Et supponitur philosopbiae morali. Solet enim sic communiter describi. Facetus est quidam liber metricus a magistro Faceto editu8,loquen8 depraeceptis et moribus a Cathone in sua Ethica obmissis. Et dicitur Facetus per etymologiam quasi favens cœtuif id est placens tam in dictis quam in factis populo. » L'auteur du Facet étoit un certain Reinerus Alemanniy qui a été cité par le Vocabuliste Hugutio, mort vers Fan 1312. Il est surprenant que tant d'habiles gens aient cru que ce Theodulus , qui yivoit sur la fin du cinquième siècle, et duquel parle Gennade dans son Gatalo^e de& écrivains ecclésiastiques, ait composé Fimpertinent poème intitulé Theodolus. Cest une églogue non pas de deux mille vers, comme Fa rêvé Naudé ; mais seulement de trois cent quarante-cinq. Elle est à trois personnages, le Mensonge^ la Vérité y et la Sagesse. Le Mensonge y soutient les fables du paganisme ; la Vérité y oppose les histoires de l'Ancien Testament, et les mystères du Nouveau; la Sagesse, témoin et juge de la dispute, décide en faveur de la Vérité : le tout en vers léonins. Cette manière d'écrire, absolument inconnue dans le cinquième siècle, n'a été introduite tout au plus que vers le dixième. Les paraboles d'Alain sont un peu plus dignes d'être lues que le Théodolet et le Facet. Elles ont été traduites en françois, Paris, 1493, et en allemand. Outre même les anciens Commentaires, André Senfdeb de Breslaw y en a fait de nouveaux , imprimés in-8° , à Breslaw, et à Leipsick, en i663. A la tête est la vie d'Alain, où sont rapportées les différentes opinions touchant cet auteur, et le temp» auquel il a vécu : les uns le plaçant à la fin du douzième siècle, les autres le reculant jusqu'à i320. Ce qu'il y a de sûr c'est qu'Alain de Lisle, religieux de Gteaux, auteur des Paraboles, et aussi des sept livres d'explications de la prophélie de Merlin, marque nettement au livre III de ces explications, qu'il les écrivoit sous Henri II, roi

38o LIVRE I, CHAP. XIV. Et portoit ordinairement unggrosescriptoire, pesant plus de sept mille quintaulx, duquel le gualimart ' ' estoit aussi gros et grand que les gros pilliers de Enay '^ : et le cornet y pendoit a grosses d* Angleterre, qu*on sait avoir commencé à régner Tan ii54, et qui mourut l'an ii8g. (L.) — On appeloit Alain le Docteur universel. Le vrai nom de Fauteur du Facet nest pas Reinerus^ mais Jean de Garlande. La première édition séparée du Facet, est intitulée : Liber Faceti morosi docens mores hominum. Daventriae, Jac. de &eda, 1494) ù^~4^Voici le titre de Fouvrage de Theodolet auquel Rabelais fait ici allusion : Ecloga Theoduti cum notabili commento; Colonise, 1 494) ^^'4^Ces trois auteurs, dont Rabelais n'a pas l'air de faire grand cas, ont été rassemblés dans un même recueil, commentés par un anonyme, ont été imprimés à Lyon en 149*^? en i536, et i54o, in-S^, sous ce titre : Autores pœtœ morales octo. Ils étoient fort connus dans les anciennes notes; ils sont oubliés aujourd'hui, et ils ne valent pas la peine qu'on les tire de leur obscurité. " Ce mot est de l'Anjou. C'est une corruption de ca/emar fait de calamarium^ d'oii, par une autre corruption, on a fait aussi calmar y qui est comme Ant. Oudin a écrit ce mot. (L.) — Ménage prétend que galimarty qu'il écrit galemar^ vient de calamarium^ et cite les gloses anciennes qui ont KctXA/ÀAftov y atramentarium ; mais il vient immédiatement de l'adjectif latin calamarius^ propre à mettre des plumes à écrire, d'où calamaria theca^ dans Suétone, calemar, casse d'écriture, étui à mettre des plumes ; theca calami, qu'indoctes nomment calemarty dit Sarrasin : Pour Janotus , mon vieil ami Sera mon gentil braquemart : Puis encor theca calami, Qu'tndocles nomment calemart. L'abbaïe d'Énay à Lyon, ou, comme on doit écrire, l'abbaie d*Ainaiy bâtie sur les ruines de l'ancien Atheneum. y ou temple d'Auguste, à la pointe et embouchure du Rhône et de la Saône, est fameuse par plusieurs antiquités qu'on y voit encore ; mais on n'y

GARGANTUA. 281 chaînes de fer, a la capacité dung tonneau de marchandise. Puis luy leu t De modis significandi * ^, avecques les commentz ' 4 de Hurtebise , de Fasquin ' ^, de Troptrouvé rien de plus remarquable que ces piliers, qui, parcequ'ils sont tachetés de rouge et de blanc, passent, chez les Lyonnois, pour de la pierre fondue. II y en a quatre, tous également gros. Ainsi, c*est fort mal à propos que dans les dernières éditions de Rabelais on s*est éloigné de celle de Dolet, Lyon, 1642, qui met ici les gros pilliers d'Énayy et non pas le gros pillier. (L.) — On ne connoît pas le nom ancien de Tabbaye d'Ainai , qui étoit située où étoit Para lugdunensis , ce fameux autel , consacré à Auguste par soixante-quatre peuples de la Gaule : tout ce qu'on sait, c'est qu'elle étoit nommée Ataneum , au moyen âge. Cest donc sans autorité que Le Duchat traduit ce nom par Atheneum. '^ Un Jean de Garlandia (quelques*uns écrivent Garlandria)^ An^ois du onzième siècle, est auteur de ce Hvre barbare, dont Érasme parle avec mépris dans son discours De utilitate Colloquiorunty imprimé à la suite de ses Colloques. Il faut voir aussi les opuscules de BabeUus. (L.) — Jean de Garlande est né en France, suivant les auteurs de l'Histoire littéraire. '^ Les commentaires. « Rabelais, dit De Marsy, joue ici sur le mot, se servant de l'expression équivoque commentSy commenta, mensonges. Au reste tous les noms comiques de ces prétendus commentateurs sont de l'invention de maître François, qui s'égaye ici aux dépens du méprisable auteur de modis significandi. Hurtebise y qui heurte la bise, qui verberat aéra; tropditeux, qui en dit trop. *i ' * Heurtebise est le nom d'un petit château sur le bord de la rivière qui sépare la France d'avec l'Espagne, et c'est là que se virent le roi Louis XI et le roi Henri de ' Gastille. Un certain François de Billon fit imprimer en i555 un livre ridicule, q«'il intitula le Fort inexpugnable de Vhonneur du sexe féminin. Je ne sais s'U n'étoit pas peut-être descendu de ce fat de Billonio dont parle Rabelais , ou si sous un tel nom ne seroit pas désigné quelqu'un dont le savoir impertinent ne valoit désormais plus rien que pour du billon y ou si

 diteux, de Gualehault, de Jehan le Veau, de Billonio , Brelingandus , et ung tas d aultres : et y feut plus de dixhuict ans et unze mois. Et le sçeut si enfin ce ne seroit pas ici Jean de Builhoriy astrologue et mathématicien du roi Louis XI. A l'égard des autres noms qu*on lit ici, il y a bien de Tapparence que Fauteur les a forgés exprès, ou employés pour représenter Fignorance, le verbiage, et la bêtise de ceux qui se méloient d'enseigner avant le rétablissement des belles-lettres. Tel étoit déjà plus haut celui de Hurtebise, pour représenter un homme qui perd son temps à étudier, comme il le perdroit s'il heurtait la hisCy s'il battoit le vent ou l'air. Goquillart, dans ses Droitz nonveaulx : Et dire franc à son mary, Que maistre Enguerrant Hurtebise Son ayeul, qui mourut transi L'autre jour au pays de Frise , Si luy laissa par bonne guise. Tous ses biens à son testament. Fasquin et trop-diteux, conmie on lit dans les éditions de 1 54^ et de 1626, et plus bas, au chap. xxv de ce livre, ce sont ces jaseurs ou disans trop y qui ne disent ni n'écrivent que de jpurés fadaises. Joann. Kalb^ ou Jean le Veau, nom d'un maitre-ès-arts allemand, dans les épîtres Obscurorum F^irorum, est l'un des sobriquets que les Parisiens donnent à ceux qui font le veau, aux écoliers nouvellement débarqués, qui s'amusent à regarder les enseignes des boutiques et des cabarets. O Deus omnipotens Vituli miserere Joannis, Quem mors praeveniens non sinit esse bovem. lit-on pour épitaphe de maître Jean le Veau, dans les Bigarrures de Tabourot, laquelle épitaphe, dont le huitain de Marot n'est qu'une paraphrase, a été un peu changée par l'historien Méteren, qui l'a apphquée au comte Fitelli^ tué dans les guerres civiles des Pays-Bas. Gualehault est le nom barbare du roi d'Outre-les-Mai'ehes, au vol. i , chap. lxv, du roman de Lancelot du Lac, Et BrC' linganduSy ou Prélintfant, est chez les Poitevins un terme d'injure

GARGANTUA. 283 bien que, au coupelaud '^, il le rendoit parcueur a revers. Et prouvoit sus ses doigts a sa mère , que de modis significandi non erat scientia. Puis luy leut le Compost '7^ ou il feut bien seize et de mépris , qui dans la Gente Poitevin rie est appliqué à un président de grands jours, peut-être parcequ*un président prendlangue des juges avant que de former l'arrêt qu'il doit prononcer. (L.) — Fasquin doit venir defasquey qui s'est dit pour étui et pour pochette; et hrelingandusy doit être le vrai mot françob latinisé, berlinguey herleng y berlang, brelanCy ou berline^ jeu de brelan, et non d'une mesure de deux pintes environ. Le Duchat dit, dans le dictionnaire de Ménage, que le nom de hurtebise désigne un gueux qui s'est laissé mourir de froid pour s'être, faute d'habits, heurté contre le vent de bise; et liv. I, chap. xxv^ que trop^iteux, signifie disant trop^ ja^ seur; qu'un vieux Dictionnaire latin-picard, imprimé en gothique, sans nom de lieu et sans date, porte : dictator, qui dite bien, diteur. '^ Au lieu de copulaud^ comme on lit dans les éditions de Hollande, après celle de i553, il faut lire, conformément à l'édition de Dolet i54î2, au coupelaud y c'est-à-dire à l'essai, à l'examen, à la coupelle. S'il y a quelqu'un de ces examens d'écoliers qu'on appelle ccpulaud, ce doit être quand on les accouple l'un avec l'autre pour voii* qui des deux saura mieux sa leçon. (L.) '^ Cest la traduction franc oise du traité intitulé: Liber Aniani, qui Computus nuncupatury cum commente. On y apprenoit, tant bien que, mal, la connoissance du cours de la lune, celle du cycle solaire, du lunaire, autrement appelé le nombre d'or, de l'épacte, de l'indiction, etc. Ce qui le fit nommer aussi compost ecclésiastique, et même compost des bergers, par rapport à l'usage que pouvoient faire d'un tel livre les personnes des champs. Et ce livre, qui depuis long-temps est au rang des livres bleus y étoit particulièrement réservé pour les curieux, qui vouloient apprendre l'astronomie, n'y ayant en ce temps-là que le seul compost, où ils pussent prendre quelque teinture de cette science. (L.) — C'est-à-dire le comput, (et non pas la composition , ainsi qae le disent deux de nos glossaires), ou l'art de computer les époques, en matière de chronologie; du j

 ans et deux mois, lorsque son dict précepteur mourut : Et feut l'an mil quatre cent vingt, De la vérole qui luy vint '8. latin computare. Ce livre a été imprimé à Paris, Alain Lotrian, s. d. in-4°, et à Lyon, Cl. Nourrit, i5o4, in-4'*. U en existe un autre à peu près pareil intitulé: Le compost et le Calendrier des Bergers ^ Paris, 149^) ^ fol* Mais ce nest pas de ces deux composts qu'il s*agit ici, ajoute Le Duchat, dans le Dictionnaire de Ménage. Celui dont Rabelais parle, étoit une espèce de grammaire et de syntaxe, intitulée Composita verborum^ que M. Pet. Halenmusius, pag. 37 des Epist. obsc. vir.y attribue an fameux Johannes de Garlandia, auteur de quelques livres de semblable farine. Hildbrandvs Mont' macus, auteur de la dix-septième lettre des lamentationes obsc. vir., y prend le titre de doctor in compositis verborum, et plus si vellet! ' ® * Ces deux vers sont de Fépitaphe que Marot fit à frère Jean l'Évéque, cordeiier, natif d'Orléans. (L.) — a II est bien étonnant, en vérité, dit, au mot feust y Fauteur des notes alphabétiques de lySa, sur ce passage , que Le Duchat ait laissé dans Rabelais tant de vers sans les dégager de la prose. Voilà sept à huit endroits où les vers devroient être détachés, ou du moins mis en lettres italiques, surtout lorsque Rabelais les emprunte des différents poètes. Ceux-ci sont de Marot, qui les fit pour le frère Jean. Cette épitapbe est singulièrement caustique : Gy gist , repose et dort léans IjC fea evesqne d'Orléans , J'entends l'evesque en son sumom , Et frère Jean en propre nom. Qui feust Can mil cinq cent et vingt De la vérole qui lui vint. Or afin que saincts et anges Ne prennent ces boutons estranges Prions Dieu qu'au frère frappart Il donne quelque chambre à part. Langlet Du Frenoi change ainsi le cinquième vers : Qui m.ourut l'an cinq cents et vingt, l\ ne comprenoit pas le mot de feust, qui, suivant

GARGANTUA. 285 Apres en eut ung aultre vieux tousseux , nomme maistre Jobelin Bride '9, qui luy leut Hugutio^% qu*il est placé, signifie dans les anciens auteurs defunctus fuit , parce' qu'on sous-entend mort. Afin d*y substituer mourut, qui rend le vers prosaïque, il a été obligé de supprimer mil; il est vrai qu'il est sous-entendu. Quant à Le Duchat, il. a bien laissé feust , mais il a mis quatre cents; il n*a reculé que de cent ans, la mort de frère Jean, et il a fait son vers de neuf syllabes, tandis qu'ils sont tous de huit. » Feust y dans cette épi(p'amme, simplifie en effet defunctus fuit ; mais il est inutile de sous-entendre mort, il vient, ainsi que^eu pour ^unct de functuSy comme défunt vient de defunctus. Ce précepteur, que l'auteur fait mourir de la vérole, est celui qu'il nomme au commencement de ce chapitre, Thubal Holoferne. '^ Jobelin est un diminutif de Johy nom qui laisse l'idée d'une patience extrême, et telle que doit être celle d'un maître d'école qui a quantité d'enfants à instruire et à discipliner. Rabelais donne à celuici le surnom de bridé y pour marquer la contrainte dans laquelle vit un pédagogue qi:^^ propose de ne négliger aucun de ses disciples : et il l'appelle Jo6e/m 9 dans la même signification qu'au chap. ix, dn liv. ni, il parle de tiercelet de Job. J'oubliois de remarquer qu'oison bridé se prend rarement au propre , mais très souvent au figuré. Au premier sens, s'il s'agbsoit, comme entre frère Jean et Panurge, de mener une truie en lesse, ou de prendre pour monture un oison bridé, je veux dire un de ces oisons dont la figure gi^otesque n'^ pour but que d'amuser ceux qui se plaisent à considérer les boîtes d'apothicaires, il faudroit être plus fou que Bndoies, pour ne pas prendre le même parti que Panurge, qui aima mieux boire. Au second, se reposer de quoi que ce soit sur un oison bridé, comme on parle, c'est s'en fier à une personne simple comme un oison, et pécore comme un cheval de carrosse. (L.) "* Ou Ugutioy dont j'ai ci-dessus marqué le temps, étoit de Pise, et fut évêque de Ferrare. Il a fait un Traité de grammaire, suivi d'un Dictionnaire tiré de celui de Papias, mais augmenté de plusieurs mots et étymologies, la plupart impertinentes, quoique depuis fidèlement copiées par le jacobin Balbi dans son Catholicon, et par Reuchlin dans son Breviloquus. (L.)

286 LIVRE I, CHAP. XIV. Hebrard Grecisme^', le Doctrinal", les Parts *^, *' Héhrard^ ou plutôt Éhrard àe Béthune, composa, Fan 1112, en vers, le livre intitulé Grœcismus, ainsi nommé parcequ'il y explique une grande quantité de dictions, ou grecques, ou d'étymologie grecque. On lisoit encore le Grécisme dans l'école de Deventer, en 1476. Et Érasme, comme les autres écoliers de Deventer, avoit fait une partie de ses classes dans ce livre , qui fut réimprimé avec un commentaire de Vincent Quillet ou Quillot, peut-être (Metulin) de Guienne, à Lyon, chez Jean du Pré, 149^9 ^t à Angouléme encore en la même année. (L.) ^^ Rudimens de la langue latine, composés environ Tan i^^2, en vers léonins, par Alexandre de Ville-Dieu, cordelier de Dol en Bretagne. Ceux qui ont cru qu'avant que ce Doctrinal fût reçu dans les écoles, on y lisoit une manière de grammaire du nonuné Maxi^ mien se sont trompez. Lorsque le bon Alexandre au conunencement de son ouvrage, a dit qu'U l' avoit entrepris pour l'instruction des enfants, et pour leur ôter des mains les badineries de Maximien, il n a entendu autre chose, sinon que la jeunesse^k lieu de continuer à se remplir la mémoire des sottes élégies oe ce poète, auroit de quoi se la remplir plus utilement des préceptes du Doctrinal. Il est divisé en quatre parties, dont il n'y eut que les deux premières, imprimées l'an i493. Il a été depuis imprimé entier chez les héiitiers de Henri Quentel, à Cologne, en i5o6. Cest dans la première partie, chap. iv, de generihus nominum, qu'on trouve le Barbara Grœca genus retinent ffucd habere solebant, appliqué si spirituellement par le roi Louis XI, au cardinal Bessarion, né en Grèce, et qui avoit rendu visite au duc de Bourgogne , avant que de la rendre au roi. (L.) — Ainsi Bemier se trompe, quand il dit que le Doctrinal est un livre de théologie, composé par un archevêque de Reims. U s'agit ici d'un livre de grammaire, et non de théologie, il est intitulé : Doctrinale puerorum. '^ On appelle pars en Bourgogne et dans quelques autres provinces de France, les rudimens des petits enfans, et on les appeUe de la sorte, parcequ'il y est traité des huit parties de l'oraison. Le Quid est? doit être pareillement quelque Uvre d'étoole, digéré par forme de demandes et de réponses. (L.)-^ C'est peut-être dans ce

Marmotret**, de ■ sens (des parties du discours), dit Menace, qu*il faut entendre le doctor in parfUms, de cet (sic) , ëpitapbe, que Naudé a produit dans son dialogue de Mascnrat et de Saint-Ange : Hic j&cet Jodocus , Qui fuit Romae coquus , Magister in artibas Et doctor in partibus ; Et de gratiâ speciali Mortuus in hoipitali. '^ Le supplementum n est pas, comme le prétend le traducteur allemand du premier livre de Rabelais, ce Supplément, que firent au Traité des formalités de Jean Scot, le nommé Langschneider et le docteur Etienne Brulefer, mais la chronique de FAugustin, Jacques Philippe de Bergame, intitulée Supplementum Chronicorum , augmentée à son tour d*un Supplément, mentionné au commencement du ehap. xxxvii suivant. (L.) — De Marsy est de l'avis du traducteur allemand : Un supplément, dit-il , aux formalités barbares de Scot , étoit pour maître Jobelin bridé, un morceau bien plus friand qu*un livre d'histoire. *' Rabelais écrit encore MarmotretuSy chap. vu du livre II; et peut-être a-t-il affecté d'écrire ce nom de la sorte pour le rendre plus ridicule. Les éditions que j*ai vues du livre dont il s'agit ici, ont toutes Mammotrectus , non point par corruption de Mammc threptus du grec /«flify^o9pMn>roc , comme la vraisemblance le voudroit, mais par rapport à une autre raison, dont l'auteur, qui étoit un cordelier de Reggio, dans le Modénois, s'explique en ces termes de sa préface : et quia morem geret talis decursus pœdagogi qui gressus dirigit parvulorum, mammotrectus poterit appellari. Ce mot se trouve diversement écrit, MammoirectuSj Mamotrectus, Mamotretus, MammetretuSy Mammetractus , et ici Marmotretus. L'orthographe la plus conforme k l'étymologie rapportée, devoit être Mammotractus, de l'ancien mot Lombard mammo , poupon, enfant, dont reste le diminutif mamm 0/0 9 et de tratto tractus, comme qui diroit puer traetusy manuductus, parcequ'à la faveur de ce Uvre, les jeunes frères sont introduits à l'intelligence des termes de la Bible, et du bréviaire, comme des enfants conduits par la main. Luc Wadingue,

288 LIVRE I, CHAR XIV. moribus in mensaservandis^^ : Seneca de quatuor vir^ nomme Marchesino le eordelier, autem* du Mammetrect, et le met en Fan i3oo. Sixte de Sienne, peu exact en chronolo^e, à son ordinaire, recule cet écrivain jusqu*à Tan i^So; en quoi il se trompe manifestement, puisque Barthélemi de Pise, qui publia, en i385, ses Conformités de saint François avec Jésus-Christ, y parle de l'auteui* du Mammotrect, comme d'un homme mort il y avoit déjà du temps. Locum de Regio, dit-il, pag. 109 de l'édition de Milan, i5i3, de quo fuit f rater quifecit Librum qui dicitur Mamotretus. (L.) — Voici le titre de cet ouvrage, d'après M. D. L. : Mammetractus sive expositio in singulis libris Biblice^ authore Marchesino; Mayence, Schoiffer, 1470, in-fol., et Métis, i5i i, in-4°- Quoi qu'en dise Le Duchat, il nous paroît certain que ce nom de marmotret^ qu'il a trouvé écrit tnammotrectus dans toutes les éditions de ce livre, est une corruption du mot gi'ec /utsLfAfJtoBfivrroç , a nutrice vel ab avia educatus, et qu'il ne vient pas de l'italien mammolo tratto^ Rabelais, qui cite encore , dans le chap. vu du liv. II, Marmotreius de babouinis et cingis aura aussi attaché à ce nom l'idée de pédagogue des marmots, des babouins^ ou des petits enfants. Ainsi Marmotret est le titre du livre, et non pas le nom déguisé de l'auteur : il revient à celui d'a/umnus en latin, à celui de nourrisson en fîrançois. Bernier dit que cet ouvrage est une espèce de dictionnaire, fait par un Augustin. Nous avons lu ailleurs que cestJohannes Sulpicius à qui on le doit, ainsi que celui de Moribus puerorum. *^ Benaier dans son Jugement, sans jugement, sur Rabelais, fait ici; comme partout, un nombre innombrable de fautes. Il lit tout de suite marmotret de moribus, etc., comme si ce n'étoit qu'un seul et même traité. Il le place entre les huit auteurs moraux, qui, à ce compte, seroient neuf, et rapporte enfin des vers qu'il a tirés du chap. VI des Prolégomènes de René Moreau, sur l'école de Saleme, et qu'il a l'impudence d'attiibuer au prétendu Marmotret. Le traité de moribus in mensa servandis, entendu par Rabelais, n'est autre chose que le petit poème élégiaque de Jean Sulpice de Véroli, commenté par Radius. (L.) — Le Duchat, selon M. D. L., reprend à tort Bernier d'avoir dit que ce traité se trouvoit avec le Facet et le Théodolet parmi les auctores octo morales: on le trouve en effet dans l'édition de i54o; cette édition est augmentée de trois traités,

GARGANTUA. 289 tutibus cardinalibus^T y Passavantus cum commento^^^ Et Dormi secure ^9^ pour les festes. Et quelques dont un poëme élë^aque , intitulé : Sulpitti verulani de moribus in tnetisa servanda. Ce Jean Sulpice de Véroli, en latin Sulpitius ou Sutpitianus^ florissoit à la fin du quinzième siècle. !Nous avons de lui un commentaire surLucain, et quelques ouvrages de grammaire; ce mauvais petit poème, à l'usage des basses classes, inûtulé : De morUms servandis, est nommé qtios decet, dans la nouveUe soixantesept de Des Périers, parcequ'il conunence par ces deux vers : Qaos decet in mensâ mores servare docemus , Virtuti ut studeas litterttUsque simul. '^ Le faux Sénèque de Firtutibus cardinalibus, est un traité en prose de Martin, mort évéque de Brague, Fan 583, abbé, premièrement, et depuis, évèque de Mondonedo, après l'érection de cette abbaïe en évêché. (L.) *• Jacques Passavant, célèbre jacobin de Florence, vivoit sur la fin du quatorzième siècle. Cest de lui que nous avons le Specchio délia vera penitenzay si estimé parmi les Toscans pour la pureté du style. Il n'avoit pas le même talent pour le latin, témoin les petites notes qu'il ajouta aux commentaires de deux autres jacobins, Thomas Valois, et Nicolas Trivet, sur saint Augustin, de la Cité de Dieu. On sait comment Vives les a tous trois turlupinés, et en particulier le bon Jacques Passavant. « At Thomae Valois, dit-il y et Nicolao Trivet prodiit velut succenturiatus Jacobus Passavantius, qnem nomen ipsum indicat fuisse scurram aliquem festivum qui sodalitium totum oblectabat, cui, ut credo, per jocum, lusumque no* men Passavant est à reliquis fratribus inditum. » Vives qui savoit fort bien le françois, trouvoit je ne sais quoi de comique dans le nom de Passavant, qui effectivement ressemble à ceux de Trutavànt et de Tiravant. Rabelais, par un autre jeu de mots, en disant Pa5savantusy au lieu de Passavantius, a fait une allusion à pas-savant, et y a burlesquement ajouté cum commenta, façon de parler dont on avoit coutume de se servir, quand on vouloit marquer qu'une chose étoit si bien conditionnée, que rien n'y manquoit. (L.) '^ Les sermons intitulés i)ormi securè, vel Sermones de sanctis par annumsatis notabiles et utiles omnibus sacerdotibus ,' pastoribus

290 LIVRE I, CHAP. XIV. aultres de semblable farine , a la lecture desquelz il devint aussi saige qu oncques £uis ne fourneasmes nous^°. et capellanis, qui dormi securè, vel dormi sine cwâ sunt nuticupati, eb quod absque magno studio faciliter possint incorporari in mente et populo prœdicari, furent imprimés Fan i486, à Nuremberg, chez Ant. Kobergers, à Paris, en i5o3, chez Jean Petit, depuis à Lyon, chez Jean de Vincle, et enfin à Cologne, en 161 2, et en 16 j 5, chez Jean Grithius , avec des Notes d*un Rodolphe Clutius , jacobm. Luc Wadingue de Scriptorih. Ordinis Minor. , nous apprend que Matthieu Hus, cordelier allemand, est Fauteur du Dormi securè, (L.) — La plus ancienne édition est sous ce titre : Bichardi Maidstoni sermones Dormi securè ^ in-fol., sans date, mais on la croit de 1480. '^ G-dessous, liv. III, chap. xxii, la même façon de parler revient encore dans les éditions de iSSq, i^yS, et i6a6. Au lieu de nenfoumasmes nous, qu*on lit dans celles de i553, de 1696, etc., il faut]ire foumeasmesy dans l'un et dans l'autre endroit, conformément à réédition de Dolet, i542, et k celle de 1547^ ^^ ^^ ^^ ^J^ de la sorte. Foumer, suivant les termes de la coutume d'Anjou et de celle du Poitou, au fait de labannalité des fours de certains fie£s, c'est la même chose qvC enfourner. Or, comme enfourner se dit figarément pour commencer, il y a grande apparence qu'en certaines provinces^ lorsqu'on disoit nous voilà aussi avancez qu oncques puis ne foumeasmes nous, cela signifioit nous voilà aussi avancez qu'au commencement, Cétoit une expression proverbiale : et comme ces sortes d'expressions ne doivent point être altérées, Rabelais a conservé soigneusement les termes de celle-ci ; de sorte que quand il a dit que Gargantua devint aussi sage (c'est-à-dire savant), après soixante et tant d'années de lecture (de tels livres), qu oncques puis ne foumeasmes nous, il donne à entendre que Gargantua perdit son temps, et que son pain, pour se servir de la métaphore, ne se trouva pas plus cuit que l'étoit le nôtre quand nous enfournâmes. (L.) — Gela veut dire que Gargantua fut aussi avancé, après toutes ses études, qu'il l'étoit le premier jour.

 *n/%.-
v^%'%/m/9f%/*/^'%/%,^'%/%/%f%0%/%^%tm/%
'%/»y^'%/*/%'%/*/%/^/»r*,'%/%^%^/%t%/%/%/%'%/%/%^%/^/%f%t^,^/
%/^/%. CHAPITRE XV. Gomment Gargantua feut mis soubz aultres pédagogues. COMMENTAIRE HISTORIQUE ET SOMMAJBE DE CE GHAPITIIE. u Au milieu de cette belle instruction, dît Ginguené, le pédant meurt: un autre lui succéde^vieux tousseux, nommé maître Jobelin-Bridé, lequel suit les mêmes errements, et ne farcit la tête de son élève que de telles et semblables lectures. Son père consulte un homme sage, qui lui dit qu'il Tandroit mieux ne rien apprendre que tels livres sous tels précepteurs. Cet homme fait voir au roi un jeune page élevé par de meilleurs niaitres. Le page adresse à Gargantua un discours plein de grâce, de politesse et de bon sens. Mais toute la contenance de Gargantua fut qu'il se prit à pleurer comme une vache , et se cachoit le visage de s

292 LIVRE I, CHAP. XV. à la couronne d'Espag^ne. Le premier président lui adressa un compliment: le prince avoit appris une réponse de six lig^nes ; il dit et répéta plusieurs fois monsieur... sans pouvoir aller plus loin ! Le premier président attendit le peu de temps qu'auroient pu durer deux phrases , et s'inclina profondément^ comme si la réponse eût été finie. Ce prince, affligée du déconcertement où il s'étoit trouvé, ne levoit pas les yeux, et garda un silence morne jusqu'à Versailles. Pour l'achever, une princesse de Montauhan vint au-devant de lui à son arrivée, et le félicita impudemment sur son éloquence. Le prince, n'y pouvant plus tenir, s'échappe brusquement, et lorsqu'il est en liberté, s'abandonne aux larmes et aux cris; il s'emporte contre son g[ouverneur qu'il accuse de sa mauvaise éducation, u On n'a cherché qu'à m'abrutir, s'écrie-t-il en sanglottant, on y a réussi ; on m'a rendu incapable de tout. Cet état violent dura deux heures.» {Mém. de Duclos, tom. L) N'est-ce pas précisément la scène du fils de Grandgousier?» Grandgfousier , las de voir son fils Gargantua étudier beaucoup et ne rien apprendre , se détermine à expulser maître Jobelin-Bridé , et autres pédants sophistes, et lui donne pour précepteur Ponocrates, avec lequel Gargantua va à Paris pour étudier plus fructueusement. L'histoire est encore ici d'accord avec le roman, et rapporte de Louis XII ce que Rabelais dit de Grandgousier. u Louis XII , dit Garnier, tom. XXII, pag. 544 5 se voyant sans enfants mâles, donna toute sa tendresse à François I". Il méditoit les excellents ouvrages philosophiques de Cicéron , en recueilloit les plus belles maximes , s'en nourrissoit, et tàchoit de les inculquer à François d'Angouléme, son gendre et successeur; il chérissoit ce jeune prince, comme s'il eût été son fils... » Il n'est pas étonnant d'après cela que Louis XII ait congédié tous les Jobelins-Rridés, qui faisoient perdre le temps

GARGANTUA. 293 au jeune comte d'Angouléme , qui étoit en effet d'âge à recevoir ses leçons, quand il devint à-la-fois son gendre et son héritier présomptif. Ce prince, étant né en 1494? ^^ ayant été fiancé en i5o6 à Claude de France, fille de Louis XII et d'Anne de Bretagne, qui n'avoit que sept ans ^ il n'avoit lui-même que douze ans, quand il devint, pour ainsi dire , le fils adoptif de Louis XII par ce mariage. C'est alors que Louis XII dit à la reine, qui s'y opposoit: «Je vois bien que ce gros garçon gâtera tout; mais le moyen de ne pas se rendre aux désirs de mes sujets. » A tant ' son père apperceut que vrayment il estudioit tresbien , et y niettoit tout son temps, toutesfoys que en rien ne proufiîtoit. Et, qui pis est, en devenoit fou, niays, tout resveux et rassoté^. De quoy se complaignant a don Philippes des Marays, viceroy de Papeli gosse ^, entendit que ' Cependant. * Sot, hébété, doublement sot. '* Ce des Marais, vice-roi de Papeligosse, auquel Grandgonsier se plaint de l'ineptie de maître Jobelin, est évidemment le cardinal George d'Amboise, premier ministre de Louis XII, homme plein de talents et de vertus. L'auteur lui donne le titre de vice-roy de Papeligosse, parcequ'il ëtoit légat du pape en France, et que même, sans les intrigues du cardinal de La Rovère (depuis Jules II), il eût succédé à Alexandre VI. Rabelais, qui avoit le plus grand intérêt de masquer ses personnages, lui donne le prénom de Philippe y qui signifie en grec qui aime les chevaux , par allusion à son prénom de Geof^e, saint qu'on représente toujours à cheval, et au proverbe monté comme un saint George , parcequ'en effet il montoit très bien à cheval. Quant au nom de des Marais qu'il lui donne aussi, c'est

!i94 LIVRE I, CHAP. XV. mieulx luy vauldroit rien h apprendre que tek livres , soubz telz précepteurs , apprendre. Car comme habitant vraisemblablement, à Paris, le Marais, quartier de la cour dé Louis XII, qui occupoit le palais des Tournelles, sur la place Royale. Bemier et Le Motteux sont bien éloignés d'avoir rencontré juste ici. « Les chapitres xv et xvi, dit le premier, regardent entre autres choses un don Philippe des Marais ^ vice-roi de Papeligosse, qu'on croit marquer M. de La Trémouille, un des favoris et lieutenants généraux es armées du roi Louis XII , lequel commit au gouvernement de François de Valois certain Ponocrates (homme laborieux) ^ pour lui inspirer des maximes différentes de celles qu'il avoit apprises de Louise de Savoie sa mère ; de sorte que lui confrontant Eudémon , j^une homme bien appris et instruit, l'auteur fait voir par cette opposition la différence qu'il y a d'un enfant bien élevé à un qui n'a rien appris de bon. » « Le chapitre xv, dit Le Motteux, nous apprend comment Gargantua feut mis soubz aultres pédagogues, par le conseil de don Philippe des Marais. Je conçois que ce don Philippe des Marais pourroit être Philippe, ^t/s du maresghal de Navarbe. Le don est un titre navarrois aussi bien qu'espagnol, et marais approche assez de maréchal. » Quelle pitié! quand on sait que maréchal vient de l'allemand marschall, qui signifie étymologpquement valet de cheval , et n'a par conséquent aucun rapport de sens avec marais» Quant à Le Duchat, il n'a pas même songé à percer ce mystère ; mais il a très bien vu que Papeligosse est un pays imaginaire nommé ainsi, parcequ'on suppose qu'on y vit dans une entière Uberté, jusqu'à pouvoir impunément s'y gausser du pape. « Papeligosse, ajoute-il, dans Ménage, est proprement un pays où l'on se gausse du pape, tel que File des Papefigues du livre IV, chap. xlv, xlvi et xltii; et je me trompe fort si le traducteur de Rabelais, en anglois, n'a fort bien rencontré de prétendre que le pays de Papeligosse étoit la Navarre, mise à l'interdit avec son roi Jean d'Albret, par le pape Jules II. Ce prince s' étoit gaussé de Jules, en ne voulant pas déférer à la bulle papale qui lui ordonnoit de renoncer à l'alliance qu'il avoit avec le roi de France Louis XII. Jules à son tour lui fit la figue en le faisant dé

GARGANTUA. agS leur sçavoir n'estoit que besterîe : et leur sapience nestoit que moufles ^. abastardissant les bons et poniller de la meilleure partie de son royaume : de sorte qu'après une révolution si funeste au roi de Navarre, il ne faut pas s*étonner si, dans si peu qu'il lui restoit de pays, le pape et ses suppôts, comme les sorbonnistes , y ëtoient haïs et méprisés, comme ils Fét oient par don Philippe des Marais, vice-roi de Béarn. » Mais Le Duchat ne fait pas attention que Jules H, après avoir supplanté le cardinal d'Amboise son concurrent pour la papauté, avoit aussi excommunié Louis XII, et mis le royaume de France en interdit, que Ton s'y gaussoU de lui, et que Louis XII même le fit condamner au concile de Pise. * Cest-à-dire n'étoit que pédantisme, billevesées et bouffissures, par allusion à un visage enflé et boufB, anciennement appelé, mo-' Jbie. (Voyez le Dictionnaire de Trévoux.) D'où on a dit moufiu , qu'on trouve dans Duez rendu par paffuto, joufBu, qui a les joues potelées, qui font pa/ quand on les soufflette. D'où l'on dit encore,, en languedocien, selon M. Guizot, es moufle y il est gras, bouffi. Ce mot est donc composé de moue pour premier radical, et de flare, Jh^ pour le second, comme jouffbi Y est déjoue et du même mot. Ainsi Fétymologie suivante de Le Duchat, qui fait venir moujle de mollicubis , est inadmissible. « Moufle y dit-il, vient peut-être de mollicu~ lus. n On appelle moufle ^ à Toulouse, dit Gaseneuve, une chose qui, pour estre rempUe ou fourrée de plume ou de laine, est tellement molle y que les doigts s'y enfoncent si on la presse tant soit peu. n En ce sens quand Rabelais dit que la science des maîpres dont il parle n'est que moufles, il entend qu'elle n'est rien moins que solide» Rabelais, ajoute Le Duchat dans le dictionnaire de Ménage, com-> pare à des moufles la sapience des sophistes, mot qu'il savoit bien venir de sapere, qui signifie proprement goûter, savourer; parceque comme une main garnie de moufles, qui sont toujours ou de laine ou de drap, ou de peau avec le poil ou la laine , ne peut rien discerner de ce qu'elle touche ; de même la teinture qu'un jeune homme avoit prise dans l'école des sophistes faisoit que, loin d'y avoir appris quelque chose, il ne lui restoit même plus de disposition à apprendre ce qu'on auroit pu lui enseigner de meilleur. Livre IV,

296 ^ LIVRE I, CHAP. XV. nobles esperitz, et corrompant toute fleur de jeu-^ nesse. Qu'ainsi soit^, prenez, dist il , quelqu ungde ces jeunes gens du temps présent, qui ait seuUement estudié deux ans : en cas qu'il n'ait meilleur jugement, meilleures paroUes, meilleur propous que vostre filz , meilleur entretien et honnesteté entre le monde, reputez moi a jamais ung taille bacon ^ de la brene. Ce qu'a Grandgousier pleut tresbien, et commanda qu'ainsi feust faict. Au soir en souppant , ledict des Marays inchap. XXX de l'édition de i553, il compare le palais de QuarémePrenant à une moufle; et à la fin du même chapitre, sa discrétion aussi à une moufle. Item, toujours suivant la même idée, liv. V, cha. xxiii, parlant de la dame Quinte-Essence, reine des chimistes et autres cerveaux déréglés, il dit qu'encore qu'elle eût de bonnes dents, et que ses viandes requissent mastication , elle ne mangeoit ni ne £;oûtoit rien de ce qu elle mâchoit, parcequ'elle avoit le gosier doublé de satin cramoisi. ^ Si vous en doutez. ^ Taille -bacon, comme taille - boudin , veut dire un homme de néant, quoique proprement ces mots désignent un fanfaron, un batteur de vache liée, un briseur de portes ouvertes, tel que le trinc' amellùs (voy. le Dictionnaire de la langue toulousaine, aux mots ▲MELLO et trinca), trinquamclle on tranche-amende des Toulousains. Bacon , dans le Lyonnois, dans le Dauphiné , dans le Poitou, et dans la Lorraine, signifie du lard ; en Angleterre de même. En Provence c'est un porc salé, ce qui me rappelle châ d' poché ça don bacon, paroles d'une vieille chanson messine qui disent que chair de pourceau c'est du bacon. La Bréne est un petit pays de la Touraine , où est Mézières, autrement appelé Saint-Michel-en-Brêne. (L.) — Un taillebacon doit signifier un tranche-lard ou un châtreur de porcs, puisqu'il est certain que bacon signifie lard. De Marsy le traduit par uii bailleur de balivernes.

 troduict ung sien jeune paige de Ville Gongis nomme Eudemon 7, tant testonné , tant bien tiré ®, tant bien espousseté, tant honneste en son maintien que trop mieulx ressembloit quelque petit angelot qu ung homme. Puis dist a Grandgousier : Voyez vous ce jeune enfant? il nha encore douze ans 9, voyons, si bon vous semble, quelle différence y ha entre le sçavoirde vos resveurs mateologiens '° du temps jadis, et les jeunes gens de maintenant. L essay pleut a Grandgousier, et commanda que le paige proposast. Alors Eudemon , demandant congé de ce faire ' ' audict viceroy son maistre, le bonnet au poing, la face ouverte, la ' * Ce charmant Eudemon , dont le nom grec iuJ'eti/jion simplifie heureux £ [énie, étoit le jeune Cossé-Brissac, appelé par les dames de la cour le beau Brissac, prince accompli, dit l'iiistoire^ tant au physique qu'au moral. Kauteur le fait venir de Ville-Gongis, bourg du Berri, entre Buzançais et Châteauroux, par allusion sans doute au bourg de Villa-Gonza y dans le royaume de Naples, dont les Cossé étoient en effet originaires. Voyez Brantôme , tom. VIII, pag. 334' Tiré à quatre épingles, comme on parle. (L.) — Si bien coiffé. Testonné vient de tête : on disoit testonneur pour coiffeur. ^* Le beau Brissac, né en i5o6, avoit douze ans de moins que François I"*. Mais Rabelais ajuste tout cela à son roman : son Gargantua n* ayant commencé à étudier qu'à onze à douze ans, et y ayant employé près de cinquante-quatre années, sous Thubal Holoferne, sans compter le temps qu'il reçut des leçons de maistre Jobelin, d'après le chapitre précédent , il devoit avoir environ soixante-six ans ^ quand Eudemon n'en avoit encore que douze. "* Cest-à-dire de vos rêves-creux, de vos pédants et vains discoureurs, du grec ftfltTAioxo^oc , vaniloquuSj composé de /Jidrrenoçy vain, vide, et xoyo; discours. — " Demandant permission de faire cela.

298 LIVRE I, CHAP. XV. bouche vermeille , les yeulx asseurez , et le regard assis sur Gargantua , avecques modestie j uvenile ' *, se tint sus ses pieds et commen

GARGANTUA. 299 manière que feust son ire modérée. Puis commanda qu'il feust payé de ses guaiges, et qu on le feist bien choppiner theologalement '7 ; ce faict qu'il allast a tous les diables. Au moins, disoit il, pour le jourd'hui ne coustera il gueres a son houste , si d'adventure il mouroit ainsi saoul comme ung Angloys*®. Maistre Jobelin parti de la maison, consulta Grandgousier'9 avecques le viceroy quel précepteur l'on luy pourroit bailler, et feut advisé entre eulx qu'a cest office seroit mis Pono" Cest ainsi qu'on lit dans Tédition de Dolet. La crapule des an^ tÀens régents de collège et des sorbonistes des siècles passés avoit donné lieu à cette expression proverbiale, que H. Etienne explique par boire beaucoup et du meilleur vin. (L.) — G*est-à-dire à la mode des théologiens du temps ^ qui étoient pour la plupart de grands ivrognes. '* Le soldat et le petit peuple anglois trouvent le vin d'autant meilleur, qu'il n'en croit point en Angleterre. La nation est d'ailleurs fort carnassière, et elle avoit long-temps ravagé la France. En ce temps-là où le boui^eois firançois ne pouvoit voir sans un extrême crève-coeur les Anglois se gorger de ses biens, vint déjà la coutume d'appeler Anglois tantôt, comme dans Fépitre du poëte Crétin au roi François 1*% un rude créancier, tantôt, comme dans Marot, un recors impitoyable, vivant à discrétion cbez un débiteur. Et c'est à ce même temps-là qu'il fafUt encore rapporter cette expression proverbiale dont Érasme avoit déjà fait mention dans ses Adages, et qui se trouve aussi dans les œuvres de médecine de Rondelet, au chapitre xviii, de sudoris Excretione. (L.) — Lorsque sous Charles VII, dit un des éditeurs de 1752, les Anglois possédoient la plus grande partie de la France, ils vivoient à discrétion chez le bourgeois; et quand les vins de France étoient communs, la raison angloise étoit fort rare. ' ' Crandgousier consulta .

 crates^^, pédagogue de Eudemon, et que tous en. semble iroyent a Paris ^% pour congnoistre quel estoit lestude des jouvenceaulx de France pour icelluy temps. ao* Ce Ponocrates doit être Jean-Jacqnes Trivulce , Milanois, maréchal de France, qui servit sous Charles VIII, Louis XII et François I'^'^: il dirigea les premiers faits d'ai'mes de ce dernier prince, entre autres à la bataille de Marignan, et vraisemblablement aussi ceux du jeune Brissac. Ponocrates vient du grec ironc travail, et K^tturiu je commande, qui commande le travail, le maître des travaux, par allusion à Tautorité qu'il prenoit sur son élève, ou plutôt à ses exploits miUtaires. Ce guerrier, qui fut long -temps en faveur sous François T**, et qui mourut à Châtres, sous Montlhéri, en i5i 8, ordonna qu'on gravât sur son tombeau cette courte épitaphe , qui exprime bien le caractère que ce nom indique : hic quiesgit, qui ruitQUAM QuiEviT (ici rcposc Jean-Jacques Trivulce, qui, auparavant, n'avoit jamais eu de repos) ; et il y a de l'apparence, dit Le Duchat, que ce fut pour ne la point faire mentir, qu'étant prêt d'expirer, il s'escrimoit encore de son épée à droite et à gauche. ^ ' * François T", notre Gargantua, étudia effectivement à Paris, au collège de Navarre. Voyez Gaillard, yie de François /*", tom. I. — Cette résolution d'envoyer Gargantua à Paris, pour congnoistre quel esloit testude des jouvenceaux de France pour icelluy temps ^ est une preuve, selon Le Motteux, que Grandgousier n'étoit pas roi de France , comme on se l'imagine ; et que Gargantua ne doit être censé paroître dans ce royaume qu'en qualité d'étranger. Mais il se trompe : elle prouve seulement que François V n'étoit pas né roi, et qu'il est venu étudier à Paris de la ville où il étoit né et où il avoit été élevé.

^ GARGANTUA. 3oi CHAPITRE XVI. Comment Gargantua feut envoyé à Paris, et de Tenorme jument qui le porta : et comment elle deffeit les mousches bovines de la Beauce. COiMMENTAIRE HISTORIQUE ET SOMMAIRE DE CE CHAPITRE. Rabelais monte son béros sur une énorme jument, présent fait à Grandgousier par le prince Fayotes, quatrième roi de Numidie. Cette jument piquée et barcelée par les mouches et les taons de la forêt d^Orléans en abbat tous les arbres à grands coups de queue. Gargantua, en ayant admiré Feffet , dit : Je trouve beau ce', de là le nom du pays de Beauce, Ce conte fait allusion à la passion dé François P' pour Diane de Poitiers, qui étoit la femme de Louis de Brézé, seigneur de Fayoles, quatrième grand-sénéchal de Normandie, et qui obtint, entre autres dons du roi (d'après la tradition) , l'abbatis à son profit de tout ou partie des forets de la Beauce. Ce pays , que Gargantua traverse pour Tenir à Paris, est en effet celui par lequel François I" a dû passer pour venir de Cognac, où il est né, et où il a été élevé dans sa première enfance. C'étoit l'opinion commune avant nous que la grande jument étoit la duchesse d'Étampes. L'auteur de V Alphabet , Bernier, Le Duchat, l'abbé de Marsy, et même Le Mot/

 teux, l'ont adoptée, faute d'avoir fait attention que cette grande jument avoit été envoyée par Fayoies , quart roy de Numidie, qui est évidemment Louis de Brézé, mari de Diane de Poitiers , et seigneur de Fayoies. u Le chapitre xvii, où il est parlé de la jument qui porta Gargantua à Paris , est fort injurieux, dit Bernier, au moins suivant l'opinion commune , à la mémoire d'une madame d'Estampes % si les femmes tiennent à injure ce qu'on en a pensé ^ car enfin ce nom ne se trouve point parmi ceux des puta di chronica de ce temps-là, non plus que le don de quelques arpents de bois en la forest d'Orléans à cette maîtresse. Quant au chapitre suivant , où il est fait mention des cloches de Notre-Dame que le roi fit racheter aux chanoines pour acheter de leur prix des pandeloques à cette dame, en vérité si cela est vrai, il ne faut plus douter de bien d'autres choses qu'on a dites de ce prince dissipateur? mais pour le nom de jument y on le donnoit alors aux femmes qui faisoient l'amour tambour battant. » u Cette jument énorme, monstrueuse, grande comme six éléphants, destinée à servir de monture au géant Gargantua, dit l'abbé de Marsy, est j^nne de Pisseleu, duchesse d'Etampes, maîtresse de François I". Rabelais la fait venir d'Afrique, pays fertile en monstres, pour nous donner à connoître quel étoit le caractère de cette femme. On pourroit croire que par ce Fayoies, quart roy^ c'est-à-dire tétrarque de Numidie , qui envoie à Grandgousier cette belle jument, Rabelais a eu en vue quelque seigneur décoré d'un grand gouvernement, qui avoit produit madame d'Etampes à la cour : on pourroit, dis-je, soupçonner cela, si Brantôme, Mézeray, et d'autres écrivains, ne nous appre* ' Marie Hurant, fille de Jac(pies Huraut, sieur dç la Grange, et de Ghivemi, épouse de Louis d'Estampes, seigneur de VallenceY, goaverxieur et bailli de Blois eu iSao.

GARGANTUA 3o3 noient que ce fut Louise de Savoie, mère de François I"", qui la produisit elle-même à son fils en Guyenne, au retour de sa prison d'Espagne. Au reste la Savoie n'est pas mal désignée ici par la Numidie (sans doute parceque la Maurienne en fait partie) ; et le nom de quart roy convenoit fort bien alors aux ducs de ce petit état, qui ne jouoient pas un grand rôle dans le monde. Il est remarquable que Rabelais fait aborder sa jumeiit au port âHOlonne en TaU mondois: c'est là en effet, ou du moins c'est fort près de là que se fit l'entrevue de François \" et de mademoiselle de Pîsseleu. Enfin c'est le bon homme Grangousier qui destine lui-même cette monture à son fils, et qui approuve qu'il s'en serve : u Voici, dit*il, bien le cas pour porter mon « fils à Paris, n Tout cela se rapporte aux démarches que fit en cette occasion Louise de Savoie , qui , connoissant l'humeur voluptueuse de son fils , ne fut pas fâchée de lui donner une maîtresse de sa main. Mademoiselle de Pisseleu étoit une des filles attachées à cette princesse. » ttje soupçonne, continue-t-il , quelque malice dans le portrait que Rabelais fait ici de cette fameuse jument. Cette taille démesurée qui égale en grandeur six orifians, ces aureilles pendantes^ ce poil iostadey c'est-à-dire brûlé, cette petite corne au cul y etc. , tout cela, dis-je, pourroit renfermer plusieurs allusions malignes. Peut-être que la duchesse étoit d'une grandeur ou d'une grosseur démesurée: peutnêtre qu'elle étoit excessivement brune ; peut-être qu'elle avoit quelques défauts secrets: l'éloignement des temps, et le silence des historiens, ne permet à cet égard que des eonjectares. Pour ce qui est de l'horrible ravage que fait la jument avec sa queue, abattant bois à tords, à travers, cela fait allusion (selon l'auteur anonyme de \ Alphabet francois, qui n'étoit pas fort éloigné du siècle de Rabelais,) à une grande coupe que la duchesse fit faire dans une forêt de la Beausse, qu'elle abattit entièrement. Ce que Rabelais ajoute

 que Garçantaa u y print plaisir bien çrand , sans toutefois a sans vanter,» est, à mon g;ré, un trait inimitable. » L'auteur de V Alphabet^ au mot Gargantua^ parle de l'allusion à la duchesse d'Étampes, comme d'une chose qui étoit publique dans le temps où il écrivoit. u Tout le monde sçait, dit-il^ que cette jument est madame d'Estampes, maistresse du roi , qui est la mesme qui fit abattre les forests de Beausse; à laquelle le roi voulut donner un collier de perles, et faire quelques levées sur les Parisiens, lesquels ne vouloient point payer : en sorte que le roi, et madame d'Estampes aussi , les menaça de vendre les cloches de Nostre-Dame pour acheter son collier. » M. Eusébe Salverte trouve cette allusion si forte, qu'il est surpris que Rabelais se la soit permise. Ce qui pourroit favoriser principalement l'opinion que la g^rande jument est Anne de Pisseleu, c'est qu'après avoir porté Gargantua à Paris , ce géant compisse les Parisiens. Mais cette observation que nous faisons nous-mêmes à l'appui d'une opinion que nous rejetons est bien foible en comparaison des preuves dont nous appuyons la nôtre. Le Motteux qui voit Henri d'Albret dans Gargantua est ici bien embarrassé, et auroit bien dû reconnoitre qu'il se trompoit, plutôt que de chercher à s'excuser sur le manque de livres et de temps, a Quoique Gargantua , selon moi , dit-il , ne soit pas François P% j'avoue que Rabelais auroit bien pu vouloir nous divertir en nous faisant reconnoitre occasionellement une pareille aventure, si elle étoit véritable. Mais ce qui me fait beaucoup douter qu'il ait eu réellement ce dessein, c'est que François I" s'étant fait lire l'ouvrage de Rabelais pour juger des clameurs que ce livre avoit excitées , il l'approuva : ce qui ne seroit apparemment pas arrivé, si lui-même eût été mis en jeu d'une manière si visible. L'histoire du collier et des cloches m'a tout l'air d'une fable, et je ne la trouve attestée nulle autre part.

GARGANTUA. 3o5 Que la jument tpii 's^escarmouche avec sa queue soit une maîtresse de Garg^antua, à la bonne heure; mais Henri dAlbrety qui est toujours mon Garg;antua^ n'a voit-il pas quelque maîtresse aussi bien que François I"? Je n^ai au reste ni tous les livres, ni tout le temps qu'il me faudroit pour déchiffrer cette énigme. Mon libraire, qui me presse, m'accorde à peine quinze jours pour faire mes recherches. » Belle excuse! Le temps ne fait rien à l'affaire. En cestemesme saison, Fayoles", quart roy de Numidie, envoya du pays de Africque a GrandgouI* Ce Fayoles, quatrième roi de Numidie , est Louis de Brëzé, quatrième grand-sénéchal de Normandie, de son nom, et grand-veneur de France, qui, depuis l'époque de son mariage avec Diane de Poitiers jusqu'à sa mort, la céda toujours complaisamment au roi François r*". Ce nom de Fayoles que lui donne l'auteur vient de ce que la seigneurie de Fayoles en Auvergne, comme celle de Varennes, petite ville près de Moulins, faisoit partie des domaines des seigneurs de Brézé. Il fait venir la jument de la Numidie, i** parceque les cheTaux numides ont toujours été des montures très renommées ; 2^ parceque la Numidie est en Afrique, pays qui, comme le dit l'auteur, apporte toujours quelque chose de nouveau, d'après ce proverbe ancien, quid novij ou quid monstri fert Africa? 3** sans doute aussi à cause de la conformité qu'offrent entre eux les noms de la Numidie et de la Normandie^ province également renommée par ses haras. Voyez, le Dictionnaire des Gaules de d'Expilly, au mot Fayoles. Louis de Brézé n'étoit que le troisième sénéchal de Normandie, de son nom; comme Louis XI, le voyant sans enfants mâles, avoit, par l'acte de donation qu'il lui en avoit faite, substitué à son frère Jean de Brézé les biens et les dignités de sa maison, l'auteur en profite pour donner ce Louis de Brézé conmie le quatrième sénéchal de Normandie, et pour mettre en défaut la sagacité du lecteur. Le premier |;rand-«énéchal d'Anjou, de Poitou, et de Normandie, de cette fa-*

3o6 LIVRE I, CHAP. XVI. sier une jument ^ la plus énorme et la plus grande que feut oncques veue, et la plus monstrueuse mille, étoit Pierre de Brézé, le deuxième, Jacques de Brézé, le troisième Pierre, fils aîné de Jacques de Brézë, le quatrième, Louis de Brézé. V. Moreri. Cest Pierre de Brézé qui disoit à Louis XI, monté sur une petite haquenée, « que, quelque foible que partit cette monture , elle étoit poiirtant la plus forte qu on pût trouver, puisqu'elle portoit seule sa majesté et tout son conseil. » Jacques de Brézé son fils, grand-sénéchal de Normandie, épousa en 1462 Charlotte , fille naturelle de Charles VII et de la belle Agnès Sorel , et aussi galante que sa mère. Il la surprit couchée avec son veneur, et les poignarda tous deux, en i470- H fut condamné à cent mille écus d'amende, pour le paiement desquels il abandonna toutes ses terres. Peut-être aussi que Louis de Brézé étoit un des quatre barons de sa province, €u un des quatre vassaux de Tévéque. Quart rojy signifie le quatrième roi ou gouverneur de province, comme le quart livre ^ le quatrième livre. Selon Le Duchat, et l'éditeur de 1752, quart roy, répond à tétrarque^ mot grec qui signifie, celui qui commande à la quatrième partie d'un royaume ; il est pris ici pour un gouverneur de province ; et Fayoles est peut-être celui à qui Jean Bouchet àdressoit ces vers : Va y lettre , va pour moi porter paroUe A monseigneur monsieur de la Fayolle. Le Duchat dit qu'il ne connoit point ce Fayoles, à moins qu'il ne fût delà maison de Melet, dont il y avoit, en 1687, un Bertrand de Melet de Fayoles, sieiu* de Nenfvy. Les interprètes de Rabelais, dit l'éditeur de 1 762 , prétendent qu'il veut désigner ici un certain courtisan, ami de la duchesse d'Angoulême, mère de François V'^ qui produisit à la cour Anne de Pisseleu , depuis duchesse d*Étampes ; que ce fut la duchesse d'Angoulême qui la présenta elle-même à son fils, en Guyenne, à son retour d'Espagne; que la duchesse d*Ëtampes est la grande jument ; que l'histoire des bois coupés et des cloches enlevées, est vraie, et très vraie. Par cette grande jument , Rabelais doit entendre la monture du roi, de même que par les estables des grands cheyaulx, il enflend la

GARGANTUA. 307 (comme assez sçavez que Africoue apporte tousjours quelque chose de nouveau; : car elle estoit grande écurie da roi. Cette fameuse jument, d'un fardeau -vraiment énorme pour la France, et qui avoit les pieds fenduz en doigtZy est, conmie nous Tayons déjà dit, Diane de Poitiers, que Fhistoire, et les monuments du temps , prouvent avoir été une des maîtresses de François I**". « François I"^ n'accorda la grâce de Jean de Poitiers, père de « Diane , qu'après avoir pris d'elle ce qu'elle avoit de plus précieux.. . » MézEBAi, Abrégé chronologique y tom. IV, pag. 5 20. « Le plus grand scandale vint de ce qu'on ne doutoit pas qu'elle «(Diane de Poitiers) ne se fût abandonnée aux désirs de Fran« çois I*', pour sauver la vie à son père, et ainsi l'on ne voyoit pas « sans indignation, qu'une fenmie, qui avoit servi successivement « de concubine au père et au fils, eût la principale autorité dans le « royaume. » Batle, au mot Poitiebs (Diane de). « Elle (Diane) le demanda (Henri II) au roi (François V) pour • son chevalier Ceux qui ne jugeoient pas le nouveau commerce « qu'elle lia avec Henri, aussi pur et aussi respectueux qu'on se le « fignroit s'indignoient de la monstrueuse complaisance du père, « et du peu de délicatesse du fils. On jeta sur le lit de Henri un éciït « qui contenoit la malédiction de Jacob, contre son fils Ruben. » Garbier, Vie de Henri II y tom. XXVI, pag. 3. « La syndérèse (la conscience) eut beau lui reprocher (à Henri U) • que c'étoit un double crime d'avoir eu conunerce avec la maîtresse « de son père; la honte même d'aimer, toute' surannée qu'elle étoit, «cette Diane impudique, qu'on appeloit pour cela : Diana regum « venatrix, (par allusion sans doute à son nom de Diane et au titre « de grand-veneur de son mari), ne servit de rien, et on ne recon« nut que trop, aux dépens de ce prince infatué, que Qaisquis amat ranam , ranam pntat esse Dianam. Bebhieb, Rabelais réformé, pag. 409. Voici cependant encore, à l'appui de notre opinion, trois vers latins, que le cardinal du Bellay, ami intime de ce prince, avoit inscrits sur la façade de son beau château de jSaint-Maur-des-Fossés.

3o8 LIVRE I, CHAP. XVI. grande comme six oriflans ^, et avoit les pieds fenduz en doigtz, comme le cheval de Jules Gesar, Le nom de Diane y est inséré adroitement, en tête des divinités chéries de François I"^: Hune tibi , Francisée , assertas ob Palladis artes , Secessum , vitas si forte palatia , gratae Diana et Charités et sacravére Camœnae. Voyez la traduction de ces vers dans les notes du chap. lii. Diane étoit née sur la fin de i4999 ^^ Jean de Poitiers, seigneur de Saint-Vallier ; elle fut placée fort jeune auprès de la comtesse d*Àngouléme, mère de François ^^ Elle épousa, le 39 mars i5i4, Louis de Brézé, comte de Maulevrier. Elle devint la maîtresse du roi en i5:»3, et perdit son mari en i53i. Cinq ans après, Henri II, fils de François I'", se sentit épris des charmes de Diane, qui étoit dans sa trente-septième année. En i54B, Henri fit don à Diane de l'usufruit du duché de Valentinois. Après la mort tragique du roi, arrivée le 10 juillet i559, elle se retira dans sa terre d'Anet, où elle mourut le a6 avril i566, laissant de son mariage avec Louis de Brézé, deux filles, dont Fainée, Françoise, épousa Robert de La Marck, duc de Bouillon, et Tautre, nommée Louise, fut mariée à CSlaude de Lorraine, duc d*Aumale. Tous nos monuments sont pleins de la passion de Henri II pour elle; mais un des plus curieux, est une lettre inédite, publiée par M. Gail, dans laquelle Henri et Diane réunissent leurs écritures et l'expression de leurs sentiments pour le connétable Anne de Montmorency, alors prisonnier: Diane a commencé la lettre, le roi Ta continuée, Diane l'a terminée; tous les deux l'ont signée ainsi: Fos ansyensetmylleursamysy Henry, Dianne. Y oyezle fac-similé. Cependant il existe une médaiUe symbolique, sur laquelle la nouvelle Diane est représentée parée des attributs de l'ancienne, foulant aux pieds l'Amour, avec cette légende : Tai vaincu le vainqueur du monde entier. UOriJlan est l'éléphant, c'est ainsi qu'on le nommoit dans oe temps-là; c'est une corruption d^ éléphant. Éléphant, olifant, orifant, orijiant. Cette monstrueuse jument grande comme six éléphants qui sont la monture des rois dans l'Inde, est la monture de Gargantua,

GARGANTUA. Sog les aureilles ainsi pendantes^ comme les chievres de Languegoth, et une petite corne au cuP. Au reste, avoit poil d alezan toustade^, entreillizé de grises 7 ponmielettes. Mais sus tout avoit la queue horrible*. Car elle estoit poy^ plus, poy moins, et figure 9 dans ce roman, nous le répétons, la maîtresse de François I*'. Les pieds fendus en doigts achèvent d'expliquer l'énigme. ** Ces oreilles pendantes, comme les chèvres de Languedoc, indiquent la coiffure du temps, en oreilles de chien, qui, d'après les monuments du seizième siècle, faisoit tomber les cheveux le long des joues. '* Cette corne figure les coups qu'elle pouvoit donner de ce côtélà, ou une petite corne proéminente, semblable à celle qu'on figure au front des jeunes faunes. Nous en deqiandons pardon au lecteur: c'est du style Rabelaisien. ** Le poil d'un roux brûlé, ou d'un blond ardent. Alezan toiistade, sont des termes de maquignon, qui viennent de l'espagnol alaxan on alezan tostado: alezan est un cheval d'une couleur roussàtre, tostado signifie brûlé y rôti, grillé, hâlé, c'est le participe de tostar, rôtir, d'où tosiadadepan^ rôtie de pain, du latin tostus, participe de torreo, d'où on a dit même en françois, comme on le voit dans Nicot, une tostée, panis tostus. Alezan, signifie aussi un cheval ardent. Or, Diane de Poitiers étoit, d'après l'histoire, non seulement très ardente, mais elle avoit les cheveux très bruns, et même noirs. « Elle avoit, dit Saint-Foix, les cheveux extrêmement noirs et bou«clés, la peau très blanche, etc » Voy. Essais de Saint-Foix, tom. I, pag. 301. ^ Rabelais nous semble faire ici allusion aux cheveux grisons de Diane de Poitiers , qui avoit trente-six ans, et étoit déjà veuve quand le Gargantua parut. Elle en avoit près de quarante quand elle devint la maîtresse de Henri IL « Cétoit grand'pitié de voir un jeune « prince (Henri H) adorer un visage décoloré, une tête qui grison« noit. n Batle, au mot PorriERS (Diane de). '* Cette queue horrible sont les suites et les conséquences funestes

 grosse comme la pile sainct Mars '° auprès de Langes, et ainsi quarree, avecques lesbrancars" ny plus n'y moins ennicrochez que sont les espicz au bled. qu*entraînoit une pareille monture, son luxe, «sa dépense. Voyez la note 12. ^ Peu plus, peu moins. De paucum, dont on a fait aussi poay en la même signification, et quelquefois en celle de petit. On disoit poy •pour peu, dès l'an 1293. Voyez du Gange à Godendac, et Ménage à Peu. On lit dans l'histoire du duc de Bretagne, Jean FV, écrite sur la fin du quatorzième siècle : Car quand il ot ung poy musé. et plus bas : Mais souventes fois il advient Qui trop empoigne poay retient. (L.) '° C'est comme il faut lire, conformément à l'édition de i553. Dans celle de iSSg, au lieu de Langes il y a Langres, et Saint-Mars au lieu de Saint^Mas, qu'on lit dans celle de Dolet. Mais quoiqu'il y ait près de Langres un village nommé Saint-Mars, il est pourtant sûr que suivant toutes les autres éditions il faut lire ici Langes. Auprès de cette petite ville dé Touraine, est la pile Saint-Mars, village qu'on a peut-être ainsi appelé la pile, à cause du clocher de l'église fait en pilier carré et fort élevé. Ce n'est donc pas Saint-Mas qu'on doit lire avec l'édition de Dolet, c'est Saint-Mars , en. latin 3fartius, et quelquefois MeJardus. Celles de François Juste, i535, et i542, ont déjà Saint-Mars, comme celle de i553. (L.) — Ce n'est point, comme le dit Lé Duchat, et comme l'ont répété sans doute d'après lui, le dernier éditeur de Rabelais, et celui de ly'îs, à cause du clocher de l'église, que ce village s'appelle ainsi, mais à cause d'une pile ou tour carrée, massive, un peu pyramidale, qui doit être un tombeau de l'époque romaine. Quant au nom de Saint-Mars, qu'on écrit aussi, mais mal à propos cinq mars, et en latin quinque mqrtes, il ne vient point de Mars ni de Martius, mais de Medardus, puisque saint Médard est le patron du lieu. Ce monument est entre le bourg de Saint-Mars et Langeais, au pied du coteau qui borde

GARGANTUA. 3ii Si de ce vous esmerveillez , esmerveillez vous dadvantaige de la queue des béliers de Scythie, que pesoit plus de trente livres ; et des moutons de Surie ' ' , esquelz fault (si tenaud dict vray ' ^) afFuster la Loire et la route de Tours à Saumur. La SauTagère, dans ses Antiquités de la Gaule y m-4**, l'a gravé et décrit; mais pour justifier le nom de cinq mars y comme il l'écrit, il prétend à tort qu'il étoit surmonté de cinq petites pyramides : il n'y en a jamais eu que quatre ; nous l'avons vu et examiné plusieurs fois. « Il est quadrangulaii^e, « de cent pieds d'élévation sur treize et demi de laideur, pour cha« que face, surmonté de quatre petits piliers. On ne connoit ni l'o«rigine ni la destination de cet antique monument. » Voyez Mémoires de V Académie celtique y tome IV, pag. 3o2. ' ' Avec les bras crochus ou recourbés en anse de panier. Le Duchat, dans une remarque sur ce passage, à l'article Anicroche du Dictionnaire de Ménage, avoue qu'il ne sait pas bien ce que veut dire là ni hrancars, ni ennicrochez, ' ' Cest-à-dire de Syrie. « Les bergers arabes (et syriens), dit Hé«rodote, font comme des petits chariots, où ils mettent la queue « de leurs moutons , et les moutons les traînent après eux en mar« chant » Hérodote, liv. III. '^ On dit que l'abbé Guyet, par Tenaud , entendoit le géographe Stephanus, en quoi il se seroit trompé. Stephanus n'a rien rapporté de tel. Cest Hérodote, livre III, n^ ii3, parlant des brebis d'Arabie, et après lui, Élien, chap. rv, liv. X des Animaux. Aristote, chap. yni^ Animal, y liv. XXVIII, parle de la queue des moutons de Syrie, qu'ils ont large d'une coudée; mais c'est tout ce qu'il en dit. Ainsi ce Tenaud pourroit bien être quelque moderne nommé Etienne, soit en son nom de baptême, soit par surnom; peut-être Etienne Do" leiy bon ami de Rabelais, comme on sait. Mais en ce cas, ce seroit dans quelqu'un des premiers ouvrages de Dolet, qui u'avoit que vingt ans lorsque Rabelais écrivoit ceci. La Surie y comme parle Rabelais, suivant l'usagé de son temps, peut-être de l'italien Soria^ est l'ancienne Syrie. (L.) — « Hérodote , Aristote , et Élien , dit un éditeur de 1762, parlent bien de la grosseur des moutons de Syrie, mais ils (

3i3 LIVRE I, CHAP. XVI. une charette au cul, pour la porter, tant elle est longue et pesante. Vous ne l'avez pas telle, vous aultres paillards de plat pays '^. Et fut amenée par mer en trois quarraques '^ et ung briguantin , jusques au port de Olone en Thalmondoys '^. Lors lie disent rien de semblable à ce que Rabelais rapporte. Par le nom de Tenant ou Toinnot, ou il a touIu rendre leur relation burlesque, ou il a voulu désigner quelque mauvais géogr&pbe de son temps, qui se nommoit Etienne, et qui, trompé par quelques histoires des croisades, avoit mis cette fable dans sa géographie. » Ce Tènaud, dont le nom est un diminutif d'Etienne, pourroit être un des fameux imprimeurs du nom à* Etienne; trois ont été les contemporains de Rabelais, et ont publié des ouvrages avant le sien, tels que Charles Etienne qui auroit pu, dans son Prœdium rusticum, ou dans son Dictionarium historicum, i^apporter le fait auquel il fait allusion. Bernier se contente de mettre : Tenaud, Stephanus, '^ Paillard s*est dit proprement dans le sens d'impudique, d'homme adonné au plaisir de la chair, ensuite de tout méchant homme en généra], de coquin, de fripon, quelquefois de gaillard, de di^le, de bon compagnon. Mais ici, paillards de plat pays y est l'équivalent de rustres y comme on appeloit en France les fantassins françois. Au chap. XXIX, du liv. U, le géant Loupgarou appelle aussi paillards de plat pays, les géants ses soldats, par la même raison que les Allemands ont nommé leur infanterie Lands knechts, c'est*à-dire gens rustiques y ou levés à la campagne, où ils couchoient ordinairement siu- la paille. (L.) — Par ces deux passages, continue Le Duchat, dans Ménage, il est évident que Rabelais dérivoit paillard de palea. Paillard de plat pays , est l'opposé de gentilhomme ; on lit dans le roman du nouveau Tristan de Laonnois, 1544? chap. XLviii: F'oU'driez-vous que moy^ honoré de V ordre de chevalerie y allasse me présenter h Vennemy nu comme un paillard y ou vilain ? ' ^ Pour carraquesy gros vaisseaux du port de deux mille tonneaux. '** Ce port d'Olonne, en Thalmondpis, où l'auteur fait aborder fort adroitement la fameuse jument de Gargantua, est en effet dans

GARGANTUA. 3i3 que Grandgousier la veit, voici, dist il, bien le cas pour porter mon filz à Paris. Or ça , de par dieu, tout ira bien. Il sera grand clerc on temps advenir. Si n estoyent messieurs les bestes , nous vivrions comme clercz '7. Au lendemain, après boire (comme entendez), prindrent chemin Gargantua, son précepteur Ponocrates, et ses gens: la principauté de Talniont, eu Poitou: c'est un nouveau trait de lumière qui devroit dissiper tous les nuages , si on doutoit encore que la grande jument fut Diane de Poitiers, femme du grand sénéchal du Poitou. Il est évident qu*il fait venir de Numidie, par ce port du Poitou, la grande jument de Gargantua, parcequ'il entend sous ce nom la femme du grand sénéchal de cette province , qu'on appeioit poiu* cela la grande sénéchale. Elle avoit d'abord été fille d'honneur de la reine Claude; elle avoit épousé Louis de Brézé, grand sénéchal, en i5i47 et étoit devenue la maîtresse de François r% en iSaS, lorsqu'elle se jeta à ses genoux, pour obtenir, au prix de son honneur, la grâce de son père, le comte de Saint-VaUier, qui avoit été condamné à avoir la tête tranchée. Elle devint veuve en i53i. '^ Froissart, au chap. clxxiii, du tom. II, au folio a38, verso, de l'édition de Verard, dit bonnement que les seigneurs temporels ne saurotent vivre , et seraient comme bestes, se le clergié nestoit. Mais ici, Rabelab pour faire voir quelle étoit là-dessus son opinion par rapport à la capacité du clergé de son temps, affecte de se méprendre aux paroles de Froissart, comme pour faire dire à Grandgousier, qui prenoit la résolution de faire étudier son fils, qu'après tout on se passeroit bien d'un tel clergé, dont l'exemple étoit cause que personne ne songeoit à s'instruire. (L.) — Un proverbe du temps disoit : Si nestoient messieurs les clercz , nous vivrions comme bestes. Rabelais, sous couleur de citer ce proverbe, y fait une transposition ingénieuse, qui change l'éloge en une satire très fine; c'est une méprise Rabelaisienne. Cest ainsi qu'il dit, strophe lo des Fanfreluches: Sept moys après, oustez-en vingt et deux, pour, vingt-deux mois après, 6tez-cn sept.

3i4 LIVRE I, CHAP. XVI. ensemble eulx ^^ Ëudemon, le jeune paige. Et parce que c'estoit en temps serain et bien attrempé, son père lui feit faire des bottes faulves, Babin les nomme brodequins '9. Ainsi joyeusement passarent leur grand chemin, et tousjours grand ' ' Avec eux. '^ * Je ne connois point ce Babin , dont le nom, italien peut-être, pourroit bien être aussi quelque diminutif, comme déjà plus haut celui de Tenaud. Le brodequin, ou la botte fauve y comme on par^ loit plus communément, étoit une ancienne chaussure, qui, pour être particulière aux amoureux du temps jadis, n'eu étoit ni plus belle, ni plus galante, quoique Marot, sur ce vers d'une ballade de ViUon, Chaussans (sans meshaing) fauves bottes, dise dans une note marginale : Fauves hottes : La belle chaussure dtalors. On appeloit aussi houseauxsans avant-piedy une espèce particulière de ces brodequins, qui en général, selon le même Marot , étoient une sorte de chausses semellées, dont la tige étoit d'une peau qui se retournoit aussi facilement que le cuir d'un gand. (L.) — Les brodequins y ajoute Le Duchat, dans Ménage , ont été appelés autrefois 6rosequins, et c'étoit une chaussure découpée, qui apparemment venoit d'Italie, à en juger par la terminaison de son nom. Le grand Nef des fous, imprimé en 1 499, nous apprend qu'autrefois ondisoit brosequinsy et qu'ils étoient découpés sans doute comme les chausses à la suisse, pour en faire sortir, comme hors des fentes de ces chausses enflées comme des bourses, quelque étoffe qui lui servoit de doublure. Cette mode ridicule avoit presque repris la vogue sous le règne de Louis XIII, et même dès celui de Henri IV. — Ce Babin est probablement Philibert Babou, seigneur de Givrai et du Solier, sous François I*"". L'auteur pour ridicuUser ce seigneur du Solier, fait de lui un connoisseur en chaussures, en jouant sans doute à -la -fois sur ce nom du Solier y et sur celui de BaboUy qui a quelque analogie avec babouche y nom d'une sorte de pantouffle ou de mule, qui a un quartier de derrière, et qui est faite en cuir du Levant, d'où cette

GARGANTUA. 3i5 chiere, jusque» au dessus de Orléans^*'. Auquel lieu estoit une ample forest, de la longueur de trente et cinq lieues, et de largeur dix et sept, ou environ. Icelle estoit horriblement fertile et copieuse en mousches bovines , et freslons ^ ' , de sorte mode nous est yenue ; et en le comparant avec ce cordonnier qui critiqua la chaussure d'un tableau d*Apelles. *° Cest que le pays est très bon et très abondant. ** Deux sortes d'insectes qui tourmentent les bêtes à cornes et celles de somme dans les forêts. La première, qui est le taon, est appelée mouche bovine^ parcequ'elle incommode les bœufs et les vaches; Feutre naît des chevaux morts, et désole ceux qui sont en vie. (L.) — Malgré cette destruction de la forêt d'Orléans, par la grande jument, cette foret, qui étoit très considérable autrefois, est encore très vaste : ell^j^atient soixante mille hectares, d'après une note communiquée par IVTe. S. Ce qui en reste est encore infecté de ces sortes de mouches et frelons, qui rendent les voyages dans le bois très désagréables pendant l'été; et c'est sans doute de là qu'on a donné le sobriquet de guépins, c'est-à-dire de guêpes, aux Orléanois, plutôt que pour leur caractère piquant et caustique. Ce sobriquet est fort ancien. La Nouvelle cinquante-six de des Périers commence ainsi : « Une dame d'Orléans , gentille et honneste , encore, qu'elle fust gucspiue. » Il marque selon La Monnoye, qu'une personne est fine, et qu'elle est de la ville d'Orléans; Bèze, qui étoit contemporain de des Périers et de Rabelais, a dit aussi des Orléanois (Epigr. in phil.) : AureUas vocare muscas suerimus , Ut dicere olim mes erat nasum atUcum. Ce qui vient de ce que les mouches, et surtout les guêpes, ont une grande finesse d'odorat pour sentir de loin la nourriture qui leur est propre ; d'où cet autre proverbe , c'est une fine mouche. Les Orléanois ont encore un autre sobriquet très ancien, on dit les chiens et Orléans* On le trouve dans Mathieu Paris, à l'année 1261 ; voici Torigine qu'il en donne : Pastorcs armati, quicivibus benè acceptan"

3i6 LIVRE I, CHAP. XVI. que c estoit une vraye briguanderie pour les paovres juniens, asnes et chevaulx. Mais la jument de Gargantua vengea honnestement tous les oultraiges en icelle perpétrez^* sus les bestes de son espèce , par ung tour, duquel ne se doubtoyent mie. Car, soubdain qu'ilz feurent entrez en la dicte forest, et que les freslons luy eurent livré lassault, elle desguaina sa queue, et, si bien sescarmouchant, les esmoucha^^, quelle en abbatit tout le bois , a tords , a travers , de ça , de la , par cy , par la,^ de long, de large, dessus, dessoubz abbatoit bois comme ung fauscheur faict d'herbes. En sorte que depuis n y eut ne bois ne freslons ^^ ; mais feut tout le pays reduict en campaigflR Quoy voyant Gargantua, y print plaisir bien grand, sans aultibusy civitaiem Aurelianam intraverant , conniventibus oculis , dissimulante populo civitatisy sedverius consentiente , unde caninus meruit appellari, mnltos clericos trucidarunt, multosque in Ligerim demerserunt. Ce sobriquet injurieux a la même origine que le nom des Camutes; il tient au culte de Cerbère et de Charon, comme nous le prouverons dans notre Géographie archéologique des Gaules. ** Commis. ^' Ces deux expressions font ici un très bon effet, pour représenter le combat de la jument contre les mouches. Esmoucher, c'est proprement chasser les mouches; et c'est dans cette signification que Rabelais emploie si souvent ce mot au chap. xv du liv. H. (L.) '^ La forêt d'Orléans subsiste pourtant toujours; mais c'est que comme elle avoit été coupée tout nouvellement au temps dont Rabelais parle, on ne manque pas encore de fois à autre d'y faire de grands abatis, lorsqu'elle devient trop épaisse. (L.)

GARGANTUA. 317 trement s en vanter, et dist a ses gens : Je trouve beau ce. Dont feut depuis appelé ce pays la Beauce; mais tout leur desjeuner feut par baisler. En mémoire dequoy, encores de présent, les gentilz hommes de Beauce desjeunent de baisler ^^, et s'en trouvent fort bien , et n en crachent que mieulx. Finablement arrivarent a Paris ; onquel lieu se refraischit deux ou troys jours , faisant chiere lye ^^ avecques ses gens, et senquestant quelz gens sçavans estoyent pour lors en la ville, et quel vin on y beuvoit. *' Coquillart, au monologue des perruques, parlant de certaines gens qui se font propres, quoiqu'ils manquent du nécessaire : Et desjeuner tous les matins Gomme les escuiers de Beaalce. Cest-à-dire, bâiller et cracher y comme c'est Tordinaire le matin, quand on demeure à jeun. Ces paroles au reste, et ny crachent que mieulx y ne se trouvent point dans Fédition de Dolet, mais bien dans celle de i553. (L.) — Cest-à-dire, depuis ce temps -là, les gentilshommes de Beauce, privés de ces forêts, où ils prenoient les plaisirs de la chasse, bâillent, comme font les personnes à jeun, ou qui n'ont plus de gibier pour se régaler, déjeunent tristement chez eux, et s'ennuient. La pauvreté des gentilshommes de Beauce est passée en proverbe ; on dit encore proverbialement d'un pauvre gentilhomme : C'est un gentilhomme de Beauce , Qui est au lit , quand on refait ses chausses ; Ou, Qui vend ses chiens pour avoir du pain. *^ Chère joyeuse, grand chiere, comme il dit plus haut : Lie, de Lœta,

 CHAPITRE XVII. Comment Gargantua paya sa bien-venuë es Parisiens , et comment il print les grosses cloches de l'ecclise Nostre Dame. COMMENTAIRE HISTORIQUE ET SOMMAIRE DE CE CH&nTRE. François I" fit deux entrées solennelles à Paris , avant la publication du Gargantua : la première, après son couronnement en iSil^jOÙ il fut reçu triomphamment^ dit Bouchet (en ses Annales (T Aquitaine)^ et y eutjoustes et tournois en la rue Saint' Anthoiney ou Use porta hardi et vaillant; la seconde en i526, après sa captivité en Espagne. Il est évident qu'il s^agit ici de la première. Les flots d'urine dont Gargantua noya les Parisiens, à son passage dans la capitale, et pour sa bien venue, sont les nouvelles contributions dont François l" fut obligé, lors de son avènement au trône , de surcharger son peuple , et notamment les Parisiens, pour la guerre d'Italie: « François P"", dit Mézerai, déterminé à reconquérir le Milanez, doubla les contributions en tout genre, établit la vénalité des offices, etc.» Voyez Mézerai, Fie de François I*^^\ Tous les commentateurs sont d'accord à ce sujet. Le Duchat même , comme on le verra dans une note de ce chapitre , n'a pu s'empêcher de reconnoître ici François P^ Voici ce qu'en dit l'abbé de Marsy. « L'arrivée de Gargantua à Paris, l'empressement des Parisiens, et ensuite la mutinerie

GARGANTUA. Sig de ce même peuple, qui voudroit le voir bien loin, renferme une allusion remarquable que Le Duchat a entrevue (voyez la note). François ï" montra d'abord des qualités si aimables, qu'il fut adoré des François, et en particulier des Parisiens.» «Venant à la couronne, dit Brantôme, il donna g;rande espérance de lui, car il estoit beau prince, jeune, gaillard, affable, de bonne g;race et majesté, tant que chacun se mit à l'aimer: si bien qu'on dit quUlfil son entrée à Paris la plus triomphante que jamais roy fit\ il s'y assembla nn fort grand nombre de seigneurs, et mesme de peuple et de noblesse, qui jettoient fort l'œil sur luy. » Mais peu après son avènement au trône, ce prince, à qui l'argent manquoit pour la guerre d'Italie, créa quantité d'impôts inconnus jusqu'alors, et foula extraordinairement le peuple de Paris. C'est ce qui fait dire à Rabelais que Gargantua, peu de jours après son arrivée dans cette ville, compissa aigrement les Parisiens. u J'ajouterai une anecdote plaisante rapportée par Brantôme, que Rabelais peut encore avoir eue en vue, et qui explique à la lettre non seulement cet endroit, mais une autre plaisanterie du chapitre xxxviii, où il est dit que Gargantua pissa si copieusement y que son urine coupoit le chemin aux passants, u JTay ouy conter, dit Brantôme, que le roy François, ayant en main une fort belle dame (la duchesse dÉtampes)^ qui luy a long-temps duré, allant un jour inopiné à la dite dame, et en heure inopinée coucher avec elle, vint à frapper rudement à la porte, ainsi qu'il debvoit et avoit le pouvoir; car il estoit maistre. Elle, qui estoit alors accompagnée du sieur de Bonnivet, n'osa pas dire le mot des courtisannes de Rome : Non si parla , la signora è accompagnata. Ce fut à s'adviser là oii son galant se cacheroit pour plus grande sûreté. Par cas c'estoit en esté, où l'on avoit mis des branches et feuilles en la cheminée, ainsi qu'est la coutume de France. Par quoy elle lui conseilla de

320 LIVRE I, CHAP. XVII. se cacher dans ces feuillages tout en chemise... Après que le roy eut fait sa besog;ne avec la dame, il youlut faire de l'eau, et se levant, la vint faire en la cheminée, par faute d'autre commodité, dont il eut si grande envie, qu'il en arrousa le pauvre amoureux, plus que si on lui eût jette un seau d'eau. Car il l'en arrousa de tous côtés, voire, et sur le visage, par les yeux, par le nez, la bouche et partout. Je vous laisse à penser en quelle peine estoit ce gentilhomme; car il n'osoit se remuer. Le roy, ayant fait, s'en alla, et sortit de la chambre. La dame fit fermer par derrière, et appella son serviteur dans son lit, l'eschauffa de son feu , et lui fit prendre chemise blanche; » Dames galantes ^ tome II. u L'enlèvement des cloches de Notre-Dame par Gargantua, qui prétend les mettre au cou de sa jument, est, continue de Marsy, le trait allégorique le plus frappant. Presque tout le monde le saisit dans le temps , et le commentateur, anonyme de Rabelais {V Alphabet de l'auteur français)^ qui n'est guère postérieur à cet écrivain, que d'une cinquantaine d'années , en parle comme d'une chose que personne n'ignoroit. m Tout le monde sait, dit- il, que cette jument est madame d'Estampes, maistresse du roy, qui est la mesme qui fist abattre lesforests de Beausse, à laquelle le roy voulut donner un collier de perles, et faire quelques levées sur les Parisiens , lesquels ne vouloient point payer: en sorte que le roy, et madame d'Estampes aussy, les menaça de vendre les cloches de Notre-Dame pour achepter son collier. » u Au reste rien de plus ingénieux , ni de plus plaisant, ajoute encore de Marsy, que toutes les allégories renfermées dans ces deux chapitres. U n'étoit pas possible de couvrir d'un voile plus agréable et plus léger ces hauts sacremens et ces mystères horrijicques. Ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que François I**^ et la duchesse d'Étampes, qui

 eurent la curiosité de se faire lire le Gargantua par Rabelais lui-même, ne se reconnurent point dans tous ces portraits, n Quelcques jours après qu ilz se feurent refraischiz ', il visita la ville, et feut veu de tout le monde en grande admiration. Car le peuple de Paris est tant sot, tant badault^, et tant inepte de nature, qu ung basteleur , ung porteur de rogatons , ung mulet avecques ses cymbales ^, ung vielleuz au myllieu d'ung carrefour, assemblera plus de gens que I • « Afin que les Parisiens prennent part à la joie de son ayène« ment à la couronne , il les honora de sa présence ; » dit Mézerai, in-fol. , Fie de François /*", pag. 897. * On a prétendu jusqu'ici que le sobriquet de Badauds, donné AUX Parisiens, venoit du nom d'une très ancienne porte, à Test de Paris, près Téglise Saint-Genrais, appelée, dit-on, autrefois. Porta Bagatiday aujourd'hui la porte Baudoyer. (Voyez le deuxième plan de Paris, Traité de la police de La Mare, tom. I, et les notes.) « Non t^desuntf dit Du Cange, qui Parisienses y vulgb Badauts, per ludi» brium appellant, tanquam à primis bctjgaudis ortum duxerint » (Voyez Glossar. Du Gang. Verbo Bagaudœ)^ mais cette étymologie est absiu*de, on n'a pas pu faire badauds, de bagauda; le g ne se change jamais en d. Ce sobriquet Tient, selon nous, du mot bader, qui est encore usité dans la Beauce et dans tout l'Orléanois, non seulement pour béer, qui en est une variante, et dont il est le ra . dical, dans béer aux corneilles, mais pour babiller comme une pie; et il tient à la fable de la pie voleuse , qui est très certainement une fable mythologique du druidisme. Cest ce que l'un de nous se propose de prouver dans un autre ouvrage, intitulé: Paris mytholo" gique et hagiologique , ou Paris ancien et moderne, ^ Sonnettes.

 ne feroit ung bon prescheur evangelicque. Et tant molestement le poursuy uîrent qu'il feut contrainct soy reposer sus les tours de l'ecclise nostre Dame^^. Onquel lieu estant, et voyant tant de gens a Fentour de soy, dist clerement : Je croy que ces marroufiles ^ veulent que je leur paye ici ma bien venue et mon proficiai^. G est raison. le leur voys7 donner le vin; mais ce ne sera que par rys®. Lors en soubriant destacha sa belle braguette, et, tirant sa mentule en l'aer, les compissa si aigrement 9 qu'il en noya deux cents ^ * Les rois de France vont toas solennellement à cette église , lors de leur avènement au trône : on voit que Fauteur n oublie rien. ^ Marroufjle ou maroufle^ est la même chose que maraud, terme injurieux qui pourroit bien venir de marra y pour donner à entendre, quand on traite quelqu'un de maraud ou de marroufjle ^ qu on veut dire par là que c'est un rustre qui n'est propre qu'à manier la marre , sorte de boue. (L.) — Ces deux mots viennent plutôt de Maure. * C'étoit un droit que les évêques levoient autrefois sur les ecclésiastiques, et qui faisoit partie de ce qu'on appeloit les louables coutumes. ' Je leur vais donner le vin. ' Pour rire. On verra plus bas que Rabelais joue ici sur le mot. ** Le roi François I*', si tant est que Rabelais ait prétendu le dési^ptier sous le nom de Gargantua, avoit tant d'aimables qualités naturelles, que les François furent ravis de l'avoir pour roi. Les Parisiens surtout l'admiroient. Mais peu après son avènement à la couronne, ce prince, à qui les fonds manquoient pour la guerre qu'il étoit sur le point de porter en Italie^ ayant créé plusieurs impôts, et établi la vénalité de beaucoup d'ofBces, tout cela ensemble affoiblit considérablement les espérances que les Parisiens avoient conçues de la douceur de son règne : et c'est apparemment ce qui Habdais entend, quand il dit que Gargantua les compissa fort aigre'

GARGANTUA. 323 soixante mille quatre cents dix et huict '**, sans les femmes et petitz enfans. Quelcque nombre d'iceulx évada ce pissefort ' ' a legfiereté des pieds. Et quand feurent on plus hault de lUniversité, suans, toussans, crachans, et hors d'haleine, commençarent a renier et jurer, les ungs en cholere, les aultres par rys. Carymary, Carymara ". Par saincte m'amye, nous sommes baignez par rys. Dont feut depuis la ville nommée ment peu après son armée dans la ville; c'est-à-dire qu*il leur fit des torts et des affronts, qa*ils eurent bien de la peine à digérer (L.) — fiompisser^ dit Nicot, c* est plus que pisser, et comme si on dinoit pisser partout , et tout souiller de pissat. Ce dëluçe urinaire est une allusion éyidente aux nouvelles taxes qui furent établies pour la guerre du Milanois: « Or, pour la levée de ces troupes, dit Mézerai, « et pour un si grand attirail, il falloit aussi faire de grandes levées « de deniers...» Voyez Mézerai, in - fol. , Vie de François /«", pag. 898. '^ Il paroit que c*est à ce nombre d'habitants qu*on portoit la population de Paris , du temps de Rabelais. " Pissefort est proprement un endroit où, par le moyen du pissat qui Ten^ironne, on est en sûreté comme dans une forteresse. (L.) — Pissefort n est-il pas plutôt une épithête qu'il donne à Gargantua? *' Si quelque chose peut contribuer à l'intelligence de ces deux mots, c'est, à mon avis, de consulter le passage entier, comme il se Ih dans les éditions de François Juste, 1534, et i535, à Lyon, in- 12, et celle de Dolet, in-i6, 1642, aussi à Lyon, dans lesquelles ces termes de carymary, carymara, avec plusieurs sortes de plaisants jurons qui les accompagnent, représentent fort naïvement les cris confus et les murmures d'une nombreuse canaille, rassemblée de divers pays et de différentes provinces. Ainsi je m'imagine que le carymary, carymara, qu'ils croient, comme déjà Patelin dans ses rêveries , et qui se prend encore aujourd'hui pour un amas confus de livres ou d'autres marchandises, signifie proprement ici la confusion qui règnoit dans cette tumultueuse assemblée du petit peuple de ai.

324 LIVRE I, CHAP. XVII. Paris; laquelle auparavant on appeloit Leucece *^, comme dict Strabo, lib. IV, c'est a dire, en grec, Paris. (L.) — Voici le passage de Patelin, auquel Le Duchat fait allusion . Ostez ces gens noirs marmara , Garimari , carimara : Amenez-les moi, amenez. • Dans Tédition tant vantée de Dolet, et dans deux autres (que Le Duchat vient de citer), après ces mots et hors eThaleine, on lit, comme le remarque Féditeur de i8ao : « Commencèrent a renier et jurer les plagues (plaies) Dieu, je renie bieu; fraudienne voy tu ben la mer; de po cap de bious; das dich gots leyden scend; la martre scend; ventre sainct Quenet, ventre guoy, par sainct Fiacre de Brye, sainct Treignan ; je fays vœu a sainct Thibault; pasqnes Dieu; le bon jour Dieu, le diable m'emporte; carymary, carymara; par sainct AndouiUe, par sainct Guodepin, qui fut martyrisé de pommes cuytes; par sainct Foutin l'apostre; ne dia madia; par «aincte m'amye , etc. » Ducange, au mot Caria, prétend que carymary étoit un cri propre aux habitants de Boulogne, et qui annonçoit la sédition. Ménage nous apprend que les libraires de Paris appellent un carimara de livres, un amas de livres qu'on vend en gros, sans les examiner; et que dans la Picardie, on nomme les Bohémiens des carimara, sans doute parcequ'ils avoiênt coutume de pousser ces sortes de cris. On dit encore proverbialement en Picardie : Je le ferai, malgré tous les carimara, c'est-à-dire malgré tous les propos, tous les efforts contraires. Ces deux mots, étranges et burlesques, nous paroissent être deux variantes de notre mot charivari^ caribari^ en vieux françois, carivari et calibari en languedocien, qui signifie en général, tintamarre, tapage, en particulier, le tintamarre qu'on fait à ceux qui se marient en secondes noces ; et nous croyons le mot charivari composé du grec jut^ùy noix, et ^uA^poy, marre, parceque c' étoit l'usage de jeter des noix dans les mariages, que ce l'est encore en quelques provinces d'y danser la poche aux cacas, et dans les mariages mal assortis y de faire un bruit de chaudrons, de poêlons, et de marres, d'où vient aussi le mot tintamarre, dans le même sens.

GARGANTUA. SaS blanchette , pour les blanches cuisses des dames dudict lieu : et par aultant que a ceste nouvelle imposition du nom tous les assistans jurarent chascun les saincts de sa paroece. Les Parisiens , qui sont faictz de toutes gens et toutes pièces, sont par nature et bons jureurs et bons juristes, et quelque peu oultrecuidez '^. Dont estime Joaninus de Barrauco ' ^, libro de copiositate reverentiarunij que ilz sont dictz Parrhesiens en grecisme , c est a dire fiers en parler'^. Ge faict, considéra les grosses cloches qui estoyent es dictes tours , et les feit sonner bien har" Cette étymologie de Rabelais n'est qu'une plaisanterie. Ce n'est pas Strabon, mais Julien, dans son Misopogon, qui nomme Paris Ati/jri«ri«, comme si ce nOm yenoit de Aic/xoç, blanc, tandis que c'est une corruption de Aotmxiet. Strabon appelle cette irille Aot/ico«rojti«, Ptolëmëe, Aùvxvrttutty César, Lutetiay pour Lutecia, contraction de Lucotecia, ou Lucotocia, qui sont les deux vrais noms primitifs. Nous en donnerons l'origine dans notre Géographie des Gaules, '^ Arrogants, présomptueux. "* Ce Joaninus de Barrauco , nous paroit être le même personnage que le Janotus de Bragmardo de la fin de ce même chapitre, et des chapitres xviii, xix, et xx, c'est-à-dire Jean Bricot. '*• Cette opinion, qui est réfutée par Hadrien de Valois, pag. 899 de sa Notice des Gaules, est l'une de celles que propose André Du Chêne an chap. i de ses Antiquités de Paris, où l'on voit que celui que Rabelais désigne sous le nom de Joaninus de Barrauco y on BarrancOy comme on lit dans l'édition de Dolet, est entre autres Guillaume le Rreton, qui, au liv. I de sa Philippide, parle ainsi des Parisiens ! Finibns egressi paU'iis , per Gallica mra Sedem quserebant ponehdis mœnibus aptam^

326 LIVRE I, CHAP. XVII. monieusement. Ce que faisant, luy vint en pensée qu elles serviroyent bien de campanes au col de sa jument* 7 laquelle il vouloit renvoyer a son père , toute chargée de fromaiges de Brye , et de Et se Parrhisios dixerunt nomine Grseco , Quod sonat exposituni nostris audacia verbis. Erroris causa vitandi , nomine solo A quibus exierant Francis distare volentes. (L.) — Gomme' il y a bien d' autres auteurs que Guillaume Le Breton , qui ont fait venir Parisii du grec wat^joua/A, liberté de parler ; il ne s'ensuit nullement que ce poëte soit Joaninus de Barrauco , qui fait ici allusion à cette origine. Quant à ce que Le Duchat ajoute que rien n'est plus faux que cette origine, et qu'elle a été vivement refutée par Adrien de Valois, l'éditeur de 1752, remarque que tous ceux qui connoissent les Parisiens, sont très convaincus du contraire, et que Rabelais n'a voulu faire qu^un jeu de mots. '^* L'alphabet de Fauteur françois prétend que ce trait rappelle les menaces faites aux Parisiens par François V\ et la duchesse d'Étampes, sa maîtresse, de vendre les cloches de Notre-Dame, sur leur refus de payer un collier de perles que le roi vouloit lui donner. Gette allusion en ce cas seroit si forte, qu'il seroit étonnant que Rabelais se la fut permise. Mais nous n'avons trouvé nulle trace de ce fait dans les mémoires du temps , ni rien qui puisse servir de fondement à cette opinion. Quoi qu'il en soit, il nous paroit certain que les campanes, ou cloches de Notre-Dame, que Gargantua destine au col de sa jument, figurent quelque collier d'un grand prix, qui aura été le produit de quelque impôt ou octroi levé sur la ville de Paris, et dont le roi aura fait présent à Diane de Poitiers ou à la demoiselle de Pisseleuy au nom de laquelle cette plaisante expression de compisser les Parisiens, semble faire allusion. On lit dans l'histoire de Paris, de M. Dulaure(tom. III, pag. i49et 257), que François V emprunta à la ville de Paris des granges de l'ars^ial ; qu'il donna sa parole qu'il les restitueroit au plus tôt, et qu'il viola sa promesse. Peut-être est-ce à ce trait particuher que Rabelais fait allusion.

GARGANTUA. 327 harans frays'**. De faict, les emporta en son logis. Cependant vint ung commandeur jambonnier de sainct Antoine '^, pour faire sa queste suille^**: lequel, pour se faire entendre de loing , et faire trembler le lard au charnier", les voulut emporter furtivement ; mais par honnesteté les laissa , non parcequ elles estoyent trop chauldes , mais parcequ elles estoyent quelque peu trop pets* Cest sans doute sur les fromages de Brie et les harengs frais y qui, d'après ce passage, formoient déjà dans Paris, deux grands objets de consommation, qu*aura été levé un impôt pour mettre des campanes au cou de cette grande jument. '^ Religieux Antonien qui, étant pourvu d'une commanderie de Tordre, avoit sous lui des m.o\nesjamhonniersy c'est-à-dire quêteurs de jambons. Noël du Fail, un des singes de Rabelais, a dit chap. xxiii de ses Contes (TEutrapely « qu'il n'y a andouille à la cheminée, ne jambon au charnier, qui ne tremble à la simple prononciation et voix d'un petit et harmonieux ave maria. » (L.) — Cest un trait lancé contre les moines quêteurs. L'ordre de Saint- Antoine, dar suite de l'espèce de culte qu'on rendoit au porc en l'honneur de ce saint avoit le privilège d'avoir des pourceaux qui vaguoient dans les rues, et d'aller quêter des jambons. Cette idée de Rabelais est fort plaisante, dit Tabbé de Marsy : il suppose qu'un religieux de saint Antoine, commandeur de V ordre jambonniery est tenté d'enlever ces cloches pour se faire entendre de plus loin, et faire trembler le lard au charnier par leur terrible bourdonnement. '** Du latin suUluSy de chair de porc, adjectif dérivé de sus porc, par allusion au cochon de saint Antoine, ou au sobriquet des religieux de cet ordre. ■* Le charnier, où l'auteur fait plaisamment trembler le lard, à l'approche du frère quêteur de saint Antoine, étoit le lieu dans une maison destiné à garder les chairs salées, et le saloir ou vaisseau dans lequel on les conservoit, d'après Oudin, Duez, le dictionnaire de Trévoux , et celui de la langue romane.

328 LIVRE I, CHAP. XVII. santés a la portée. Cil ne feut pas celluy de Bourg "^ car il est trop de mes amys. Toute la ville feut esmeue en sédition , comme vous sçavez que a ce ilz sont tant faciles '^ que les nations estranges *** Antoine du Saix, on SaxanuSy Savoyard, commandeur de SaintAntoine de Bourg en Bresse , précepteur de Charles , duc de Savoie, et son aumônier en i532. Voyez la liste de ses œuvres dans du Verdier, pag. 78 et 79 de sa Bibliothèque, et dans Guichenon, pag. 35 de la première partie de son Histoire de Bresse. (L) — Que ce soit ce du Saix ou un autre, dit de Marsy, cela est assez indifférent aujourd'hui. Mais il importe de remarquer avec quelle adresse Rabelais, après s'être égayé assez librement aux dépens des religieux de Tordre de Saint-Antoine, termine cette satire par un trait obligeant pour le commandeur de Bourg, personnage sans doute accrédité dans son ordre, et en état de soustraire Rabelais au ressentiment de ses confrères. Ce du Saix étoit un poëte françois qui avoit alors la commanderie de Bourg en Bresse , que le duc de Savoie lui avoit donnée. Ce duc pouvoit l'avoir demandée au général de Tordre pour du Saix, parceque c'étoit le général ou 'T abbé du Bom^g Viennois qui nommoit seul à toutes les commanderies de Tordre. ^^ Jean Bouchet rapporte dans la quatrième partie de ses annales d'Aquitaine, jusqu'à six différentes mutineries ou séditions dupe^it peuple de Paris, en moins de soixante ans, depuis la prison du roi Jean, jusqu'en i4i8, ce qu'il attribue à ce que cette populace étant un amas de gens de tous pays et de toutes les provinces qui viennent de temps en temps s'établir dans cette capitale, il n'est pas possible qu'elle ne soit composée d'autant d'humeurs diverses et presque incompatibles. (L.) — Le peuple de Londres, dit Tabbé de Marsy, n'est pas plus inquiet que celui de Paris Tétoit alors. Aujourd'hui c'est le plus soumis de tous les peuples. On voit, par ce portrait des Parisiens, nous écrit un membre distingué de Tuniversité, qu'ils ont toujours été à peu près les mêmes, et que depuis les pantins et les bilboquets, jusqu'aux convulsionnaires , aux baquets mesmériques, et aux illuminés, le premier charlatan qui s'est présenté a presque toujours été sûr d'avoir la vogue. Si l'on consulte Thistoire de France, on

GARGANTUA. 829 s esbahyssent de la patience des roys de France , lesquelz aultrement par bonne justice ne les refrènent, veuz les inconveniens qui en sortent de jour en jour. Pleust a Dieu que je sceusse l'officine en laquelle sont forgez ces schismes et monopoles, pour les mettre en évidence es confrairies de ma paroece. Croyez que le lieu auquel convient le peuple ^^ tout folfré ^^ et habeliné feut trouvera que Paris est la ville du royaume où il y a eu le plus d'insurrections : les ministres qui ont poussé à bout sa longue patience , et ont enfin amené la mémorable révolution de 1789, n'avoient probablement pas fait cette réflexion. On voit aussi que Fauteur ne se cache pas qu'il s'agit ici du roi de France. • ^^ Depuis le règne de Charles VI, on l'appelle : le parloir aux bourgeois. (L.) ** Guelfe et Gibeline y peut-être, c'est-à-dire, divisé en factions, comme autrefois en plusieurs villes d'Italie les Guelfes et les Gibelins. Rabelais peut avoir eu ses raisons pour déguiser ainsi ces deux noms, particulièrement le premier, qui vient de l'adjectif allemand wolffer et qui y répond. (L.) — « Cette interprétation de Le Duchat, dit le dernier éditeur, n'est ni heureuse , ni vraisemblable : rien n'indique ici le partage d'opinions; tous, au contraire, sont furieux de l'enlèvement des cloches. Mieux eût valu dire : je ne sais. » Il a raison, mais il se trompe lui-même en expliquant folfré par affolé j rendu fou; et habeliné ^ par fâché, impatienté, importuné, conchié. L'éditeur de lySa voit d'abord de l'arabe ou de l'hébreu dans ces deux mots! puis remarquant que Rabelais, sur la fin du prologue du hv. rV, dit corbinés et belinés, pour niais comme des corbeaux et sots comme des béliers, il ajoute : « peut-être que habelinés signifie ici furieux comme des béliers. » Mais /bZ/r^ doit être la contraction de fol effaré, et habeliné un dérivé de hober, bouger, mouvoir, qui signifie par conséquent ému, en émoi, en mouvement. Nous n'avons trouvé ni l'un ni l'autre dans les nombreux glossaires que nous avons consultés. Le Duchat lit et explique autrement le mot folfré.

33o LIVRE I, CHAP. XVII. Nesle^^, ou lors estoit, maintenant n'est plus loracle de Leucece ^7. La feut propousé le cas, et remonstré l'inconvénient des cloches transportées. dans Ménage, au mot Solfié, en citant ce passage et celui du liv. IV, chap. m: et restions tous pensif s , matagrabolisez y sesolfieZy et faschezy sans dire mot. Dans le premier, dit-il, l'édition de 1572, qui d'ailleurs est fort correcte, ^orte folf ré : et je ne sache que celle de 1673, et les éditions qui Tauront copiée, où on lise solfié. Cependant comme IV de folfré ou soif ré est éiridemment une faute , et que pour trouver du sens à ce mot, il faut Mre folfié ou solfié; je ne sais si, à en juger par le deuxième passage, ce nest pas solfié qu'on doit lire le premier. Ce mot, qui est françois, et qu'Antoine Oudin explique par chanter la sol fa en musique, dénote assez bien l'embarras des Parisiens dans la conjoncture de renlévemenC de leurs cloches, par rapport à celui d'un musicien, qui sur-tout balance long-temps si la note qu'il veut mettre sera un sol ou un fa. Mais d'aiUeurs il me semble que Rabelais, qui forge des mots quand il lui plait, a pu vouloir ici faire celui de folfié^ pour dire que les Parisiens devenus fous à cause que Gargantua avoit emporté leurs cloches, cabalèrent pour les ravoir; c'est là, à mon avis, ce qu'emporte le mot habalinez {sic) y dans le même premier passage. Dans le second, sesolfiez est un composé des notes si sol fa, qui marquent l'ennui des gens qui rêvent à ne rien faire. » '^ Nesle, où l'auteur feint que le peuple de Paris s'étoit réfugié dans son effroi, étoit un hôtel, avec une porte, une place, et une tour du même nom, situé sur l'emplacement du collège Mazarin et de l'hôtel de la Monnoie. On a , jusque vers le miUeu de dix-septième siècle, battu dans cet hôtel de Nesle, de la monnoie de billon. Voyez V Encyclopédie y au mot Nesle. ^^ La déesse Isis passe pour avoir été la divinité tutélaire des Parisiens, lorsqu'ils étoient encore engagés dans le paganisme. L'idole qu'ils lui avoient consacrée subsistoit encore en son entier dans l'édifice abbatial de Saint-Germain-des-Prés, au commencement du seizième siècle; mais en i5i4, elle fut abattue par les soins de Guil' laume Briçonnet, évêque de Meaux et abbé de Saint-Germain, qui ttt mettre à la place une croix rouge. A l'égard de cette idole, sa

GARGANTUA. 33i Apres avoir bien ergoté pro et contra, feut conclud en Baralipton que l'on envoyeroît le plus vieulx et suffisant de la faculté vers Gargantua , pour luy remonstrer Fhorrible inconvénient de la perte d'y celles cloches. Et, nonobstant la remonstrance d'aulcuns de l'Université, qui alleguoyent que ceste charge mieulx competoit a ung orateur qu'a ung sophiste, feut a ceste affaire esleu nostre maistre Janotus de Bragmardo ^^. statue, qiii étoit haute et droite, décharnée et toute enfumée de irieillesse, étoit placée contre la muraille, du côté septentrional, à l'endroit où est le crucifix de ré(||lise; et elle étoit nue, à la reserve de quelques draperies à peu d'endroits. (L>) — C'est sans doute ce (pie Rabelais entend ici par Voracle de Leucece. L'abbaye de SaintGermain-des-Prés, où étoit encore en i5i4 celte idole, n* étoit pas éloignée de l'hôtel appelé alors le séjour de Nçsle, *® * Vallambert d'Avalon , médecin et poète, a fait des épi(prammes latines, parmi lesquelles il y en a quelques unes contre un Janotus y orateur très fatigant. Le surnom de Bragmardo fait souvenir de ce roûtre Jehan le Cornu , à qui Villon dans son petit testament lègue son branc d'acier, mot que Marot, à la marge de son édition, explique par celui de hraquemart. Sarrasin, qui savoitbien son Rabelais, a visé à cet endroit dans son testament de Goulu, c'est-à-dire du fameux parasite Pierre de Montmaur : Pour Janotus mon vieil ami Sera mon gentil hraquemart: Puis encor theca calami Qu'indoctes nomment calemart. (L.) Le Motteux veut que le personnage bouffon et pédantesque de Janotus de Bragmardo soit Robert Cenalis , évêque d'Avranches ; de Marsy, que ce soit l'université; nous pensons, nous, que c'est Jean Bricot, docteur de Paris. Afin de le rendre plus ridicule, Rabelais.

The text on this page is estimated to be only 26.76% accurate

332 LIVRE I, CHAP. XVII. semble avoir forgé le nom de Bragmardoy cpi signifie hraquemart, à l'imitation des mots qui désignoient dans les logiques barbares de son temps, la qualité des propositions des syllogismes. Voyez la note I du chap. xix.

GARGANTUA. 333 CHAPITRE XVIII. Gomment Janotus de Bragmardo feut envoyé pour recouvrer de Gargantua les grosses cloches. COMMENTAIRE HISTORIQUE ET SOMMAIBE DE CE PROLOGUE. Le nom de Janotus de Bragmardo , son costume, son cort^e, et Tobjet de sa demande, offrent une scène comique des plus ridicules. Sous ce n#m bouffon l'auteur mystifie Jean Bricot, docteur de l'université, et l'université ellemême , qui étoit alors composée de sophistes et de pédants, qu'il détestoit. il Quand on compare , dit Le Motteux, les chapitres xviii, XIX et XX avec celui qui les précède , où l'on voit que maitre Janotus étoit député de l'université de Paris ^ il est naturel de penser que sa ridicule harangue a été imaginée pour se moquer des universités de France, qui dans ce temps-là méritoient bien d'être un peu turlupinées. Aussi veux-je bien croire que cette raillerie entroit pour quelque chose dans le dessein de Rabelais ; mais je m'imagine en même temps qu'il en vouloit plus particulièrement à un docteur de Sorbonne qui fut depuis évéque d'Avranches, et qui est connu sous le nom de Cenalis. Cet homme écrivit un livre fort plaisant sur les signes ou caractères distinctifs de la vraie église et de la fausse. Un caractère décisif, selon lui , c'est d'avoir des cloches, ou de n'en avoir pas, et d'être ré

 duit, comme Fetoient alors les protestants de France, à tirer un coup de mousquet pour sig^nal de leurs assemblées. Les cloches sonnent, les mousquets tonnent : les cloches font une ag^réable musique , les mousquets un bruit horrible: les cloches ouvrent le ciel, les mousquets l'enfer: les cloches dissipent le tonnerre et les nuages, les mousquets élèvent des nuages et imitent le tonnerre. Telle étoit la logique de Cenalis. Il argumentoit sur les cloches de l'église catholique avec autant de bon sens que Janotus de Bragmardo argumente ici sur les grandes cloches de l'église de Notre-Dame. » Mais ce que Le Motteux dit ici du livre de cet évêque d'Avranches, comme le remarque de Missy, est tiré de V Histoire ecclésiastique attribuée à Béze, liv. II, pag. 124, édit. d'Anvers, i58o; et le livre de Cenalis ne parut qu'en iSSy, selon Béze et selon de Thou (liv. XIX, pag. 690, édit. de Genève, 1626): comment d#nc Rabelais pourroit-il faire alluçion à ce livre, qui ne fut publié qu'après sa mort? u Autre conjoncture, continue Le Motteux. Comme une ville qui capitule est obligée de racheter ses cloches, il ne seroit pas impossible que l'enlèvement des grosses cloches de Paris représentât ici par analogie la suppression de certains privilèges de l'université de cette ville ou de quelque autre , qui pourroit n'avoir été désigné sous le nom de Paris que pour dépayser les lecteurs. La députation et la harangue de Janotus de Bragmardo pour recouvrer les cloches , représentoient alors les démarches de l'université pour obtenir le rétablissement de ses privilèges : et le commandeur Jambonnier de sainct Antoine , qui étoit venu auparavant (dans le chapitre xvii) pour emporter furtivement les cloches, pourroit fort bien y avoir été introduit non seulement pour nous faire rire en passant du cochon de saint Antoine, à qui il faut toujours une cloche au cou, mais pour représenter quelque commandeur ou quelque

GARGANTUA. 335 prieur réel, qui auroit a^ji sous main pour faire tourner à son avantagée , ou à celui de ses moines jambonniers, la disgrâce de l'université. Notez qu'il y a des relig^ieux de Saint-Antoine à Paris, et que Rabelais met à Paris la scène de cette aventure. Je ne sais pourtant si Paris ne seroit pas nonrnié ici pour quelque autre lieu. Le prologue du quatrième livre parle , ce me semble , de la même aventure , et le fait arriva dans la Gascogne, dont une partie étoit sous la domination de Henri dAlbret, qu'il convient toujours de regarder comme l'original de Gargantua. Icy sont les GuasconSy dit ce prologue, icy sont les Guascons renions et demandons rétablissement de leurs cloches. Je ne saurois m'assurer non plus de la véritable cause de la disgrâce soit des Parisiens, ou des Gascons : je vois seulement qu'il y eut des mutins qui commençarent à renier et jurer, les ungs en colère^ les aultres par rys, et que par rys aussi ils furent baignez; ce qui est le commencement de leur disgrâce. Mais en quelque endroit que la chose soit arrivée, et quelles que soient les circonstances du fait, il faut qu'il s'agisse de quelque événement assez considérable; car d'un côté, dans le chapitre où les coupables paroissent être de Paris, l'auteur les accuse vivement sur leur facilité à se mutiner : et de l'autre, dans le prologue oii ils paroissent être de Gascogne, ils demandent un rétablissement : expression que je trouverois trop forte , s'il ne s'agissoit que de ravoir des cloches. » De Missy fait encore ici une remarque très juste sur cet endroit de Le Motteux: Le Motteux, dit-il, revient à l'histoire des cloches dans ses remarques sur le prologue du livre IV. On les trouvera à leur place, et on jugera s'il avoit raison de confondre les cloches des Parisiens avec celles des Gascons.

336 LIVRE I, CHAR XVIII. Maîstre Janotus, tondu a la cesarine', vestu de son li ripipion ^ a Fanticque , et bien antidote ' C'est-à-dire à la manière dont se faisoit tondre Jules César, qai les faisoit revenir par devant afin de cacher son front chauve : « Ur~ « baniy servate uxores, mœchum Calvum (^Julium Cœsarem) addu« cimus. » (Suétone^ Vitâ Julii Cœsarisy page 65). — « Tonsure fenestrée, ainsi que nos premiers roys, et entre - autres Clodion le chevelu, qui non seulement portoit ainsi sa chevelure, mais aussi fit la loy que les enfants des roys et ceux de leur race porterotent]on{]^e chevelure, les autres la porteroient rognée. Or elle s'appelle Césarine, à cause de Jules César, qui^ pour couvrir sa chauveté, faisoit que les cheveux de derrière la tête, qui estoient longs, rebroussoient sur le devant, et les coupoit sur le front, afin qu'ils n'outrepassassent plus avant; car ainsi qu'on lit en Suétone, ch. xlv du liv. I , il mettoit grand soin à se faire tondre proprement, ce qui lui fut reproché par Cicéron mesme, disant qu'il n'eust jamais crû que celui qui laissoit couler et espandre ses cheveux si mollement et si mignardement, eust voulu aspirer à la tyrannie. L'auteur représente ici magisterJanotuSy ainsi bien peigné, rasé, et testonné. » Alphabet de l'auteur. ^ Rabelais joue sur ce mot. Le Liripipion étoit, selon Ménage (à ce mot), le chaperon des docteurs; selon Le Duchat, l'ancien chaperon doctoral sorbonnique ; selon de Marsy, un capuchon de docteur. Ducange définit ainsi ce mot : « Liripipium^ epomis seu potiùs longa fascia vel cauda caputii, et il expUque epomis par superhumeraley » enjcitant cette définition qu'en donne Sussannœus : « in Vocabulario : epomis apud Erasmum significat capitium magisterii^ notât etiam cervicem. » Chompré traduit epomis par mantelet. Les passages latins du moyen âge, que citent Ducange, dans son glossaire à ce mot et au mot tympa, et Le Duchat, dans le dictionnaire étymologique de Ménage, vont faire juger si ces différentes définitions du liripipion sont justes. Le premier porte : « In tunicis partitis... cum capuciis brevibus, et liripipiis ad modum cordarum circa caput advolutis. » Le deuxième : « Liripipium sive tympam retrô latam duplicem et oblongam habens per dorsum descendentem. » Le troisième : « Patrem quekidam in longâ nigrâ togâ usque ad ta

GARGANTUA. 337 Icstomach de coudignac de four^, et eaue beniste de cave^, se transporta au logis de Garganlos protensà incedcntem, caputio nigro magno cum lirrippio seu tympà caput tegentem, habuimus adTersarium contradicentem ; et ii explique tyrnpa par cauda caputii accuminata. n Le quatrième : « Longâ tunicà vestitus, ni(p*o caputio, cum ^andi liripipio collo indutns. » Le cinc[tiième : « Duo viri satis honesti habuerunt nigras tunicas et magna caputia cum liripipiis suis. » Le sixième : « est habitus mag^strorum (in jure) , sicut scitis , capntium magnum cum liripipio. » Le septième enfin tiré d'une charte de Tan I2i5 : « Sotalares (pour subtalares, souliers) non babeat sub cappâ rotundâ la» qaeatos, nunquam liripipiatos. » Cbompré, sans doute d'après Ducange, rend liripipium par petit manteau pour couvrir les ëpaiiles. Voilà pour la signification de liripipion ou liripipium. Reste Tétymologie de ce mot. Ménage, qui cite les deux passages de Rabelais où il est employé, dit que c'est un mot latin barbare, qui a été fait du flamand liere-pijpe ^ et renvoie à Vossius de Vitîis sermonisy pag. 238, et dans l'appendix pag. 807. Ducange et Le Duehat, dans la note ii3 du chap. vu du Ht. II, admettent cette étymologie que le dernier éditeur de Rabelais, trouve avec raison ridicule, mais sans en donner une autre. « Le liripipion , dit Le Duehat, est appelé de la sorte du flamand liere pype(c*est pijpe qu'il falloit écrire), comme qui diroit une sorte de musette qui descend de la tête sur les épaules. » Liere ou lier^ en flamand, leier, en aUemand, signifie une lyre ou vielle, pijpe ou pijp dans la première langue, pfeife dans la deuxième, une flûte, un fifre ou pipeau : ce nom signifieroit donc une lyre flûte y ce qui est absurde. Gomment n'a-t-il pas adopté plutôt celle de Becman, qu'il rapporte lui-même ainsi dans Ménage, à cet article : Becman n'est pas du sentiment de Ménage sur l'origine de ce mot. Cleropeplum^ dit-il, pag. 53^ de ses origines latines, id est singulare omamentum ordinis clericiy quod nunc corruptissimè liropipium. péplum etpepluSy ex grœco vi^Kùç : at «Aupoç... id est sors, clerus. Cette signification de péplum, ou manteau du clergé convient, et cette étymologie ne suppose que le changement du c en A et de la perte de 1'^, ce qui est arrivé souvent, comme dans Ludovicus, pour Cludovicus, dans Lotharius, pour Clothàrius, etc., car I. 22

338 LIVRE l, CHAP. XVIII. tua , touchant devant soy troys vedeaulx^ a rouge museau, et traînant après cinq ou six maistres inertes ^, bien crottez a proufict de mesnaige. A Louis est le même nom que Clovis, et Lothaire que Clotkaire. Nous ne regardons cependant pas cette étymoiagie comme certaine , quant au premier radical. Nous donnons à ce mot une origine toute latine; et c'est ainsi que nous admettons péplum pour le second. Quant au premier, nous pensons que ce doit ctre le mot leria, cpie Festus explique par omamenta aurea tunicarum; ces deux mots conviennent bien ensemble, puisqu'une des deux sortes de péplum étoit une tunique. Liripipium signifie donc l'ornement d'or, l'espace de gland qui terminoit ce capuce ou chaperon. Ce qui confirme notre étymologie, c'est qu'on trouve dans Carpentier que leria est rendu par il pallio dans un ancien glossaire latin-italien, manuscrit : c'est U tout pour la partie. ^ Cest-à-dire cotignac, compote ou confiture cuite au four. De Marsy explique coudignac de four par pain. ^ C'est le vin, par opposition à Veau bénite de cour. ^ * Cest-à-dire, faisant marcher devant lui trois bedauts à face enluminée, comme un ioucheur de bœufs, comme les meuniers fouchent leurs ânes, m Tout cela, dit de Marsyf^st peint d'après nature. Ces bedeaux sont les huissiers ou massiers de l'université. Ce qui est rapporté ici, dit Le Duchat, dans Ménage, au mot VEnEàU, que maître J^notus, vêtu de son liripipion, qui est un ornement doctoral, touchoit devant soi trois vedeaux à rouge museau, fait voir que Rabelais fait ici allusion de vedeau qui est un jeune veau (vitel/us), à bedeau, (Ipedellus ou bideUus)^ pour insinuer que les trois bedeaux dont ce docteur se faisoit précéder, étoient de vrais veaux à rouge museau, c'est-à-dire si jeunes, que si on leur eût tordu le nez, le lait en seroit sorti ; plus le veau est jeune, plus il a le museau rouge; du reste ces bedeaux pouvoient s'être enluminés la trogne comme leur maître Janotus, à force de boire : et je crois que c'est là proprement ce qu'a voulu dire Rabelais. Ceux que Rabelais appelle ici maîtres inertes ou ignorants. étoient des maitres-ès-arts de l'ancienne université de Paris. Il les

GARGANTUA. SSg lent^^ee les rencontra Ponocrates7, et eut frayeur en soy, les voyant ainsi desguisez, et pensoit que # • ' appelle de la sorte par allusion au mot François iners fait du latin in artibus, parcequ'ils étoient si ignorants de la bonne latinité, qu'eux-mêmes se qualifioient en latin magistri in artiims au lieu d*artiutn; agnoscisy mi lector, atticam eloquentiam , dit Érasme, à propos de ce qu'entre plusieurs pauvres raisons que certains entêtes alléguoient pour faire défendre aux jeunes gens la lecture de ses colloques j ils disoient que dans cet ouvrage, arduœ difficilesque theologiœ quœstiottfs proponebantur , contra statuta per magistros in artibus jura ta. Les trois vedeaux à rouge museau, que Janotus de Bragmardo touchoit devant soi, étoient autant de bedeaux, pedelli, que Rabelais traite de vedeaux, à la gasconne, par allusion de bedeau à vedeau fait de vitellus : et de vedeaux à rouge museau, parceque tous jeunes qu étoient ces vedeaux que Janotus toucboit devant soi, ils avoient déjà le visage enluminé par le vin, comme ces veaux que les bouchers amènent de la campagne ont tous le museau rouge. Qnq ou six maîtres inertes suivent Janotus, c'est-à-dire, vraisemblablement, autant de régents de logique, et ce nombre ne doit pas surprendre, puisque dans le seul collège de Navarre il y avoit pour lors jusqu'à dix-huit régents pour la seule grammaire. (L.) — Nous ne savons ce que veut dire Le Duchat par le mot françois mers, c'est sans doute le nA>t latin iners, ou le mot françois inerte dont il veut parler. Au surplus, il est évident que l'auteur joue ici sur les mots, qu'au lieu de magister in artibus, maître-ès-arts, il dit maistres inertes^ magistri inertes. Avant la restitution des bonnes lettres en France, dit Le Duchat sur ce passage dans Ménage, au mot Inerte, les maitres-ès-arts se qualifioient eux-mêmes magistri in artibus^ au lieu d*artium qu'on a dit depuis. Mathurin Gordier, dans son livre i>e corrupti sermonis emendatione, au chapitre intitulé : Puniendi summa y note 8, dans l'édition de Lyon, en iSSg, est regens in artibus, est regens artium. Il est régent en arts, il régente en arts , et plus haut, note 5 : est magister^ in artibus, il est maître-ès-arts, estartium magister. Or, comme ces maîtres m artibus étoient de véritables ignorant^ Rabelais les traite ici d'ignorants, par allusion d'm artibus avec inertes, pluriel d'mers, qui signifie un homme qui n'a ni art ni science. Du 22,

 feussent quelcques masques hors du sens. Puis s enquesta a quelqu ung desdictz maistres inertes de la bande, que queroit ceste mommerie? Il luy feut respondu qu'ilz demandoyent les cloches leur estre rendues. Soubdain ce propous entendu, Ponocrates courut dire les nouvelles a Gargantua, affin qu'il feust prest de la response , et deliberast sus le champ ce que estoit de faire. Gargantua , admoneste du cas, appella a part Ponocrates son précepteur, Philotime® son maistre d'hostel, Gymreste, quand Rabelais dit que ces maistres inertes ëtoient bien crottez à profit de ménage y il entend qu'il ne leur manquoit rien pour être crottes en vrais pédants, desquels, plus bas, au chap. xx, il dit qu'il» firent, environ en ce temps-là, un vœu de ne se décrotter jamais, jusqu'à ce qu'il en fût autrement ordonné par arrêt définitif, et ce qu'il appelle cela, être crotté à profit de ménage, c'est par allusion à ce qu'on dit encore communément aujourd'hui, qu'en famille un membre de mouton a été décrotté à profit de ménage, c'est-à-dire mangé jusqu'aux os; en sorte que ce que d'autres, qui auroient eu moins d'appétit y auroient laissé, a tourné entièrement au profit du ménage. F.t cette façon de parler, vient de ce que les bœufs et les vaches, à la campagne, où ces animaux sont sans litière, se couchent et se vautrent ordinairement dans leur ordure : il y a double profit à les étriller et bien et souvent, l'un, en ce qu'ils s'en portent beaucoup mieux, et l'autre en ce que la crotte qui leur tombe de dessus le corps par le moyen de l'étrille ou du torchon, sert à fumer les teires. Cest pour cela que Rabelais dit, chap. v, estrillons le a proufict de mesnaige. Voyez ihidy note 4^. Voyez la note du chapitre xv et du chapitre xxxiv. Ce nom est le mot grec

GARGANTUA. 34i naste^ son oscuyer, et Eudemon; et sommairement conféra avecques eulx sus ce qu estoit tant a faire que a respondre. Tous feurent d advis que on les mesna au retraict du goubelet '°, et la on les feist boyre rustrement, et affin que ce tousseux n entrast en vaine gloire, pour a sa requeste avoir rendu les cloches, Ion mandast (cependent qu'il choppineroit) quérir le prevost de la viUe, le recteur de la faculté, le vicaire de lecclise, esquelz davant que le sophiste eust proposé sa commission, l'on delivreroit les cloches. Apres ce, iceulx presens, l'on oyroit sa belle harangue ; ce que feut faict: et, les susdictz arrivez, le sophiste feut en pleine salle introduict, et commença ainsi que s'ensuit, en toussant. battit à la bataille de Marignan en héros, à côté Je François I"? Cf prince vonlut, à cette occasion, être armé chevalier par lui, et 9 chap. XXXIX, le firère Jean, favori de Gargantua, jure par /este dieu Bayard, Bayard mourut en i534: c'est sans doute pour cela qu'il n'est plus question de Philotime dans le roman de Gargantua. ^ * Le maître de gymnastique ou grand-écuyor : c'rst Loni.« de I..-1 Trémooille. '• A roffice.

34» LIVRE I, CHAP. XIX. CHAPITRE XIX. La harangue de maistre Janotus de Bragmardo, faicte à Gargantu;i pour recouvrer les cloches. COMMENTAIRE HISTORIQUE ET SOMMAIRE DE CE CHAPITRE. La harang^ue que prononce devant Gargantua Janotus de Bragmardo répond parfaitement au ridicule de sa personne et de ses acolytes. C'est une très plaisante critique des orateurs de ce temps-là : elle peint au naturel l'ignorance, la barbarie, le pédantisme des écoles d'alors , et les mœurs des professeurs de ces écoles; ainsi que la ridicule manie que les orateurs avoient de parler tantôt françois, tantôt latin , et un latin corrompu, dans un même discours. Toute la harangue de maître Janotus est farcie de cette bigarrure ; aussi excite-t-elle le rire universel. Encore Janotus ëtoit-il , dit Rabelais, le plus viei4x et suffisant de lafa^ culte. On peut juger par lui des autres docteurs de l'université : Ex uno disce omnes. Cette harangue que fait maître Janotus de Bragmardo à Gargantua est très certainement la parodie de celle que Jean Bricot^ théologien de la faculté de Paris, fit, à la tête de l'université, à François!", lors de son avènement au trône. L'auteur s'est plu à ridiculiser ici Jean Bricot sous le nom burlesque de Janotus de Bragmardo, parceque ce pédant, voy. p. 3oi, Epistolœ obscuroruminrorum, s'étoit déclaré son

GARGANTUA. 343 ennemi , et Favoit voulu faire passer pour hérétique. Si on joint aux conformités de style, de ton, de manière, âejanotisinCf si je puis m'exprimer ainsi ^ celles du nom et du prénom deJanotus de Bragmardoy qui ne sont évidemment que ceux de Jean Brîcot défigurés, on y reconnoltra sans peine et la harangue et le harangueur. On Va en juger par l'extrait suivant de cette harangue : a Très excellent et très chrétien roi, notre souverain et naturel seigneur, votre très humhle et première fille, l'université de Paris, notre mère, nous a transmis et envoyés pardevant vous, très haute majesté, pour la saluer et congratuler de votre joyeux avènement à ce noble sceptre et couronne de France , et quand scut votre dit joyeux avènement, elle fut remplie de grande jubilation , et certes elle a eu bien cause de se réjouir par plusieurs raisons : « La première, parcequ'étes parvenu à la couronne de France par droite ligne et vraie succession. (I La seconde, parcequ'étes parvenu à ladite couronne jeune de Fage de vingt et un ans, beau prince et premier de ce nom. w La tierce, parceque y êtes parvenu vaillant, très prudent , et exercité au fait de la guerre. uLa quarte, etc. (i4 grands rôles in-4^ manuscrits et tout du même style.) a Péroraison : Je prie le benoit Créateur et Rédempteur d»' monde qu'il vous doint longuement, en grand'paix et triomphe, prospérer en ce très noble royaume de France, et après vous couronner en paradis. Amen.)' Extrait de FHistoire des deux premières années de François I", par Jean Barillon, secrétaire du chancelier Duprat, tiré des manuscrits de la bibliothèque royale de Paris. 1

 Ehen , hen , hen ' , mnadies , monsieur, mnadies ' . Et vobiSy messieurs. Ce ne seroyt quebon que nous rendissiez nos cloches. Car elles nous font bien besoing. Hen, hen, hasch. Nous en avons bien aultrefoys refuse de bon argent de ceulx de Londres ^ en Cahors, sy avions nous de ceulx de Bour' Ce qui faisoit ainsi tonsser Janotus avant que de commencer sa haran(p]e, ce n étoit ni le grand âge de ce docteur, ni la quantité de pain qu'il avoit mangé tant chez lui qu'à l'hôtel de Gargantua; c'étoit de sa part une affectation préméditée d'imiter le fameux prédicateur Olivier Maillard, qui de son temps en avoit usé de la sorte aux principaux endroits de quelques semions. Le ministre le Faucheur, pag. 8i du Traité de l'action de l'orateur, attribué mal à propos par bien des gens à Conrart : « Pour ce qui est de la toux, il s'est trouvé autrefois des prédicateurs assez extravagants pour l'affecter comme une chose qui donnoit de la grâce ou de la gravité à leurs discours; témoin cet Ohvier Maillard , qui , en un sien sermon fait à Bruges Tan 1 5oo, marquoit les endroits de son discours où il avoit dessein de tousser, y mettant, comme cela se voit en rimprimé,hem, hem, hem. » Ce qui a fait dire au prétendu Vigneul-Marville (dom Bonaventure d'Argonne), copiste peu exact de cet endroit, que, sans cet exemple, on ne se seroit peut-être jamais avisé d'une éloquence tousseuse. (L.) ' Il ne SQ peut rien de mieux imaginé que le mna dies... par oiî débute le vieux Janotus^ puisque cette impertinente prononciation de hona dies marque également le bredouillement d'un ivrogne , et l'élocution vicieuse et corrompue qui régnoit dans les écoles avant le rétablissement des belles lettres. D'ailleurs ce pédant pouvoit-il dire rien de plus grossier, que de commencer par un bona dies une harangue qu'il faisoit à son prince ? Et enfin n'y a voit-il pas bien peu de sagesse à cet homme de vouloir faire revivre cette ridicule manière qu'avoient eu les Menots et les Maillards de parler tantôt françois et tantôt latin dans un même discours? (L.) — Cette prononciation nasillarde et doctorale de ma'idies pour bona dies, dit de Marsy, est digne d'un orateur tel que Janotus.

 deaulx en Brye ^, qui les vouloyent achapter, pour la substantificque qualité de la complexiou élémentaire qui est intronificquee en la terresterité de leur nature quidditatifVe, pour extraneizer les halotz et les turbines ^ sus nos vignes, vrayement non pas nostres, mais d'icy auprès. Car, si nous perdons lepiot, nous perdons tout, et sens, et loy. Si vous nous les rendez a ma requeste, je y gaigneray six pans de saulcices^, et une bonne paire ^ Londres est un petit bourg du Quercy, près Gahors , capitale de la même province ; ce bourg avoit été privé de ses cloches, comme le reste de la Guyenne, et pour même cause, c'est-à-dire pour la révolte contre la gabelle. * * Trait de raillerie contre ceux qui osent parler de ce qui les passe. Ils font autant de fautes qu'ils disent de mots. (L-) — ^AUusion à l'affreuse punition des Bordelois pour la même rébellion. Rabelais fait placer Bordeaux en Brie à Janotus soit pour peindre son ignorance , soit pour donner à croire qu'il n'a pas l'intention de faire une allusion. Sy avions nous de ceux y pour et nous avions de ceux. ^ Rabelais devoit écrire halos y car les Grecs, parlant de ce météore, ne déclinent pas eiKmt «x»to(, mais éUttç ùLkm. Ils appeUent ainsi l'aire d'une grange où l'on bat le blé : et parceque ces aires ordinairement étoient rondes, ils en donnèrent le nom à ce cercle lumineux qui paroît autour du soleil ou de la lune, et qui présage la pluie. (L). — Janot vent dire, par tout ce verbiage scolastique, que ces cloches ont une grande vertu pour détourner les orages. Cétoit la croyance du temps, et c'est encore celle du peuple des campagnes. Turbines est le mot latin turbines^ pluriel de turboy inisy tourbillon de vent. ^ Au lieu de six, comme on Ut ici et dans toutes les éditions, il faut lire

346 LIVRE I, CHAP. XIX. de chausses, qui me feront grand bien a mes jambes; ou ilz ne me tiendront pas promesse. Ho, par dieu , Domine y une paire de chausses est bonne, et vir sapiens non abhorrebit eam. Ha, ha, il nha pas paire de chausses qui veult. Je le sçay bien, quant est de moy. Advisez, Domine ^ il y ha dixhuict jours que je suis a matagraboliser 7 cette liage , il signifie la distance qu il y a du pouce au petit doigt, lorsque la main est étendue en largeur. Ce n'est pas au reste de saucisse!» communes que parle ici Janotus ; sue ou dix pans de telles saucisses auroient été peu de chose ponr la provision d'un grand mangeur comme lui ; il entend de gros saucissons ou cervelas , qu'en I>anguedoc on appelle aussi saucisses , et qui se gardent tout un hyver. (L.) — Pan ne vient pas de l'allemand spann: il vient, ainsi que spann , du latin palma y paume de la main. ' Brusquambille écrit metagrahouliser. Ondin l'écrit de même. Cest pourtant non pas meta^ mais matagraboliser qu'ils dévoient écrire , conformément à Rabelais qui en forgeant ce mot a eu en vue ces trois- ci : juta/rettùt ineptus, y^aijpm scriboy et fiâxx» jeicio, d'où faisant à sa mode fAduréuvy^eLfù^oxi^êtf y ineptas scriptiones emitterey il a formé ensuite son françois matagraholiser. (L.) — « Mot forgé à plaisir, dit l'Alphabet, pour signifier une estude de choses vaines. » Mais ce mot ne seroit-il pas composé plutôt de mat qu'on a dit pour mottey grumeau, et de grahelety éplucher, discuter ; ^rafre/eur, qui épluche, discute, examine; grabeauy discussion, examen, choix? Tous ces mots se trouvent dans le glossaire de la langue romane. Rabelais emploie lui-même grabeau pour discussion, examen, liv. III, chap. xvi: « Remettons à vostre retour le grabeau et belutement de ces matières » ; grabeler pour éplucher, discuter, examiner, liv. IV, chap. xviii : « Lesquels (moynes) alloient au concile de Ghesil pour grabeler les « articles de la foy contre les nouveaux heretieques » ; grubeleurSy au prologue du livre III, pour critiques qui épluchent syllabe à syllabe toutes les paroles d'un auteur; et il en a forgé le mot latin gra^ bellatioy dans sa bibliothèque de Saint- Victor. De plus Le Duchat

GARGANTUA. 347 belle harangue. Redditequœ sunt Cœsaris Cœsari, et quœ sunt Dei, Deo. Ibijacet lepiis. Par ma fby , Do^ mine , si voulez soupper avecques moy in caméra ^, parle corps dieu, charitatis, nonfaciemus bonum chérubin ^, Ego occidi unum porcum , et ego habel bonum vino^^. Mais de bon vin on ne peult faire noa8 apprend, clans Ménage, que matons , en Messin, sont des grumeaux, des mottes de lait caillé. Ainsi notre étymologio est parfaitement d* accord avec le sens qu'il donne ici à matagraholiser. Celle de Le Duchat, quoique adoptée par M. D. L. et par les éditeurs de 1753, doit donc être rejetée comme n'offrant pas un sens convenable, comme supposant des altérations absurdes, et contraires à toutes les régies étymologiques. Il paroît au reste qu'il l'a rejetée plus tard loi'méme; car il en propose une autre, dans Ménage, à l'article Matagraboliser : « Cest un mot, dit-il, forgé à plaisir, qui signifie être profondément appliqué à quelque chose ; et il vient du grec fA^ctyfi^ot y corrigOf muto scribendo idquod scriptum erat. De meta y préposition grecque, Rabelais a fait mato; et de metagraphein^ il a fait matagraboliser, qui signifie proprement courir en fou, après beaucoup de recherches ; car graboliser est un diminutif de graheler; et graheler est tmdegraphein. Rabelais, Uv. II, chap. x, a dit 5fm6e/er un procès, pour l'examiner scrupuleusement. » Mais cette seconde étymologie ne vaut pas mieux que la première. ' La chambre où les moines mendiants font bonne chère des bribes qu'on leur donne par charité. Charitatis est un mot qui se répète en débauche dans la chanson du père La Butte. (L.) ' Nous ferons bonne chère y et à force de boire nous nous rendrons la face chérubique. Cest ce que ces mots signifioient autrefois dans l'école de Paris; et pour preuve que ce beau latin étoit encore en vogue entre les écoUers an commencement du régne de François I'", c'est que Maturin Cordier relève et corrige cette locution barbare jusqu'à trois fois pour le moins dans ses dialogues De corrttpîi sermonis emendatione imprimés pour la première fois, l'an i55i.(L.) '• On pourroit croire que Rabelais auroit ici voulu outrer J a rail

348 LIVRE I, CHAP. XIX. niaulvais latin ".Or sus, départe Dei '% date nobis lerie, ou qu'elle ne regarderoit tout au plus que les théologiens, par rapport à la maxime non debent verba cœlestis oraculi subesse regulis Donati; mais point du tout, et il n'est rien de plus vrai qu'un grand nombre de docteurs de toutes les facultés soutenoient qu'on pouToit congrument joindre les pronoms de la première personne avec la troisième d'un verbe. « Incredibile propè dictu est , dit Freigius dans la Vie de Ramus, sed tamen verum, et editis libris proditum, in parisiensi academia doctores extitisse , qui mordicus tuerentur ac defenderent, ego amat, tam commodam orationem esse, quam ego amo^ ad eamquepertinaciam comprimendam consiliopublico opus fuisse.» On auroit au reste bien de la peine à deviner sur quoi ces docteurs fondoient une telle opinion , qui effectivement fut condamnée solennellement par la Sorbonne et par la faculté de théologie d'Oxfort, si Agrippa ne donnoit à entendre que c'étoit sur le texte hébreu de deux passages de l'ancien Testament. Érasme, qu'Agrippa n a fait que paraphraser, avoit déjà touché ce plaisant démêlé dans son Encomium moriœ, pag. i53 , de l'édition de Baie, 1676 , où il faut voir le commentaire. (L.) — «Toutes ces phrases barbares, dit l'éditeur de 1 762 , ne sont rapportées par Rabelais que pour désigner l'état où et oient les écoles de théologie, qui se piquoient de parler latin encore plus mal que les autres , en donnant pour raison : Non debent verba cœlesti oraculi subesse regulis Donati, » Cest fort commode pour Fignorance. Cest qu'à l'incongruité près , par bonum vino, ou bonus vina^ comme on lit dans l'édition de Dolet , on comprend aussi aisément que par bonum vinum qu'il est question de bon vin. Or, suivant les canonistes, il suffit de se faire entendre. On demande chez eux si ce seroit baptiser que de dire omine atris et ilii^ etc., au lieu de nominc patris etfilii, etc. On répond « que non, et que telle diminution empêche le baptesme: car, dit-on, le sens et l'entente des paroles est mué , car atns ne signifie pas le père : ne ilii le fils ; pour ce , baptesme ainsi fait est nul. Mais si celle diminution est en la fin de la diction, comme qui oteroit s de celle diction patris^ en disant patn, et des autres semblables , telle diminution n'empesche pas le baptesme , car ung même sens demeure éz paroles ; mais que l'intention

GARGANTUA. 349 clochas '^ nostras. Tenez, je vous donne, de par la faculté, ung sermones de Utino *^, que utinam vous de bien dire y soit. Et en décret est rapporté ung exemple, de consecr. dist. 4 cap. retuleruntf d'ung prêtre ignorant de la langue latine baptisant ung enfant en disant in nomina patria et filia et spiritum sancta amen. Auipiel décret le pape dit que l'enfant fut baptisé. Considéré que le prêtre étoit bien dévot bomme, et a voit intention de bien dire, et ne failloit que par ignorance et inscience. » (L.) " De parte Dei^ c'est ici le jurement de par Dieu; mais l'auteur a bien l'air d'avoir voulu se moquer en passant du style du mirabilis liber de Jean Lycbtemberger^ qui s'exprime de même, folio 144? ^^rso , et ailleurs. ' * * Il étoit défendu aux protestants d'avoir des cloches, mais, pour y suppléer, ils tiroient des coups de mousquets. De là on concluoit que les cloches étoient le caractère distinctif de la vraie église , et Notre-Dame eût passé pour une église protestante , si Gargantua no lai eût pas rendu ses cloches. '^ Allusion du mot utinam, plût à Dieu, au nom dHJtinum ou Udine, ville capitale du Frioul, et patrie d'un religieux dominicain, «inquel on a un gros volume de sermons , sous le titre de Sermones aurei de sanctis Fr. Leonardi de Utino., imprimés pour la première fois Fan i47^ à Venise, réimprimés en 149^7 encore en i5o3 à Lyon par maître Jean Cleinmann, puis encore l'an i5i7 aussi à Lyon. Pour entendre cet endroit du discours de Janotus, il ne faut que supposer que^ comme ces sermons étoient fort en vogue, la faculté, qui croyoit flatter le goût du prince , s' étant persuadée que Gargantua pourroit se laisser fléchir à rendre les cloches, si, dans le même temps qu'on l'en prieroit de sa part, elle lui faisoit présenter un exemplaire des sermones de Utino y le pédant Janotus crut ne pouvoir faire plus à propos son présent, qu'en accompagnant d'un affectueux utinam la très humble supplication qu'il faisoit à Gargantua de rendre les cloches de l'église Notre-Dame. (L). — ^LeDuchat, selon M. D. L. , a commis bien des erreurs et des omissions dans sa note sur cet article. On a de Léonai^ Matthei, dominicain d*Udine, deux recueils de sermons, 1° Quadragcsimale aureum de sanctis, dont la première édition est de 147^9 in-4°; celle de i473, in-fol., est la

35o LIVRE I, CHAP. XIX. nous baillez nos cloches. Vultis etiam pardonos "^? Per diem *^ vos habebitis, et nihil poyabitis. O, monsieur Domme, clochidonnaminor^7 nobis, Dea ! est bonum urbis. Tout le monde s'en sert. Si vostre jument s'en treuve bien^ aussi faict nostre faculté, quœ comparata estjumentis insipientibus y et similis facta est eis, psalmo nescio quo *®, si l'avoys je quatrième et de Cologne; à^ Quadragesimales sermonesy dont la première est de 147^9 in-fol., Venise, et la quatrième de i494> ûi-4") Lyon. Ce dominicain d'Udine, qui vivoit dans le quinzième siècle, fut Un des plus célèbres prédicateurs et théologiens de son temps. Au reste Rabelais, par son jeu de mots de Utino et utinam^ se moque du titre impertinent des Sermones aurei Fr. Leonardi de Utino. ' ' Voulez-vous aussi des pardons? par Dieu vous en aurez y et vom ne les paierez pas. Cétoit, dit l'abbé de Marsy, un grand article pour ces temps-là , où les pardons ctoient fort chers, pour quiconque n'avoit pas le secret de Panurge. Voyez liv. Il, chap. xvii, comment Panurge gagnoit les pardons. * ^ Il jure per diem n'osant jurer per Deum ; et Bèze est encore plus facétieux lorsque, jurant per diem dans son Passavant, il ajoute sicut dicit David, comme pour mieux sauver encore son jurement à la faveur du sixième verset du psaume 1 20 ou 121. Et nihil poyabitis. Les pardons ne se payant communément que dans les églises aux jours qu'il y a indulgence. (L.) — Il vient de jurer ^ parte Dei; per diem est une autre manière de jurer par Dieu, et non pas par le jour, comme le croit Le Duchat, dans Ménage, au mot pardi, dont per diem est la traduction. Cette traduction est fondée sur une fausse étymologie, car pardi vient certainement de par Dieu. '^ Donnez-nous nos cloches. Espèce d'impératif foi^é par l'auteur, qui fait ici le plus plaisant effet, sur-tout dans la bouche d'an Janotus de Bragmardo. '^ L'étourdi, que ce maître Janotus! Ces paroles sont prises da psaume 4B ou 49 : « £t homo, cum in honore esset, non inteUexit; comparatus est jumentis insipientibus et similis factus est illis. » An

GARGANTUA. 35 1 bien quotté en mon paperat "9^ et est unum bonum Achilles*®, hen, hen, ehen, hasch. Ca je vous prouve que me les doibvez bailler. Ego sic argumentor. Omnis clocha clochabilis in clocherio dochandoy clochans clochativo, clochare facit clochaveste ce qui fait qu'il applique ce passage à l'université de Paiis, c'est qu'ayant abusé de sa trop grande autorité pour exciter diverses mutineries sous les règnes précédents, elle se trouvoit alors un peu bridée en comparaison de ce temps-là. (L.) — L'éditeur de 1762 se moque avec raison de ce que Le Duchat se montre si cordialement étonné de Tétourderie de Janotus. '* «Antoine Oudin, dans son Diction, franc, ital., dit Le Du-< chat, dans Ménage sur ce passage , explique ce mot par libro di conti. Je crois qu'en efFet -paperat est un livre de compte ; mais que c'est proprement le livre que les marchands appellent brouillart, parcequ'ils y brouillent et raturent ; et je m'imagine qu'on a appelé ce livre paperaty comme qui diroit papier à ratures. Ici c'est proprement le brouillon de la harangue de Janotus. » Il se trompe sur l'étymologie : paperat est le même mot que l'augmentatif de mépris, paperasse; il n'y a que la différence du genre. '** Il veut dire que son argument pris du psaume étoit invincible comme un second Achille. Vives, en son dialogue intitulé: Sckola. « Argumentum hoc est plané Achilles invincibilis : jugulum petit , non poterit propugnator se tueri, statim dabit manus. » Le cinquante-deuxième des Arrêts (famour^ ajouté aux précédents de Mar^ tial d'Auvergne par Gilles d'Aurigni dit Pamphile : « Quelque chose que lesditz marys veulent dire et faire leur Achilles de l'arrest des ribaultz mariez. » (L.) — Cest-à-dire mon argument est démonstratif; il est invincible comme Achille. En termes d'école on appelle achille un argument auquel il n'y a point de réponse. Zenon d'Élée avoit un aiigameiit contre l'existence du mouvement qu'il appeloit achille^ dans lequel il démontre qu'une tortue qui précèderoit de quelques degrés Achille y qu'Homère appelle toujours Achille aux pieds légers, ne pourroit jamais en être précédée. C'est de là qu'on a appelé depuis un argument invincible un Achille.

352 LIVRE I, GHAP. XIX. biliter clocliantes. Parisius liabet clochas, Ergo gluc^\ Ha, ha, ha, c'est parlé, cela. Il est in tertio primœ en Darii^'^ ou. ailleurs. Par iHon anie, j ay veu le * ' Cette expression , qui nous est venue de Tuniversité , pourroit bien être une contraction d'ergo goguelu. Rabelais, liv. V, chap. xiii: Et toy, Goguelu , ny veulx~tu rien dire? Goguelu est on terme de mépris, et selon Ménage, ce mot vient de cucullutus^ c'est-à-dire encoq ueluché , comme les moines qui autrefois prétoient le collet à tous venants dans les disputes, et qui le plus souvent concluoient fort mal. Les capettesde Montaigu, espèce de pauvres écoliers, portoient aussi la cuculle; de sorte que comme souvent aussi il leur arrivoit de disputer, et que rarement ces pauvres jeunes gens raisonnoient juste, que sait-on si ce n'aura pas été principalement par rapport à eux qu'on aura dit ergo gluc, on g lu y comme on parle aujourd'hui, pour ergo goguelu? Et cela après leurs propres régents qui, les oyant d'ordinaire mal conclure, avoient coutume de les apostropher d'un ergo glu ou ergo goguelu; c'est-à-dire eh! bien, sot ou âne encoqueluché que tu es, quelle conséquence veux-tu tirer de tes prémisses ou de ton argument ? Gluc est aussi un mot dont usent les Allemands pour souhaiter à quelqu'un que Dieu l'aide, que Dieu l'assiste; et en ce sens il se peut qu'après eux nous l'aurions appHqué à un logicien timide, et que, le voyant dans les convulsions de son er^o, nous lui aurions dit gluck, c'est-à-dire courage, bon, pour l'exciter à pousser ferme son argument. (L.) — ^Nons nous servons de cette expression, dit Ménage, à l'article ergo glu, quand nous voulons dire qu'un raisonnement ne conclut rien : elle nous est venue de l'université. On disoit anciennement ergo gluc. Dans le Catholicon .* « Or est-il que tous les jeunes curez, prestres et moines de nostre université, et nous aultres docteurs, pour la pluspart, avons esté promoteurs de cette tragédie. Ergo gluc. » Nous pensons que cette expression pourroit bien venir plutôt de hère goguelu , pour maître Go^ guelu y pauvre hère qui avale des gogues. Datii est, comme on sait, un de ces mots barbares de la logique de l'école qui indiquoit une forme de syllogisme. Nouvelle V de des Periers, un raisonneur dit : « Tonte bonne volonté est réputée

GARGANTUA. 353 temps que je faisoys diables de arguer. Mais de présent je ne fays plus que resver. Et ne me fault plus doresnavant que bon vin, bon lict, le dos au feu ^ le ventre a table , et escuelle bien profunde. Hay, Domine ^^^ je vous prie, in nomine Patris et Fila etSpiritus sancti, amen , que nous rendez nos cloches : et Dieu vous guard de mal et nostre Dame de santé *'^, qui vivit et régnât per omnia secula seculorum, amen. Hen, hasch, chasch, granhenhasch^^. Verum enim vero y quando quidem , dubioprocuL Edepol quoniam ita certe meus deus Jidius , une ville sans cloches est comme ung aveugle sans baston, ung asne sans croupière, et une vache sans cymbales. Jusques a ce que nous les ayez rendues, nous ne cesserons de crier après vous, comme ung pour le fait, Ergo in tantum consequentia est barbata; ou ailleui^ : c« qui est imité de Rabelais. *' C'est le deh et Vahi des Italiens. Nous écrivons aujourd'hui plus» communément hé ou eh, (L.) ** L'intention de ce vieux rêveur étoit de dire : Dieu et NotreDame de santé vous gardent de mal : mais Rabelais lui a prêté cette expression qui est dauphinoise, pour, en la personne d'un ignorant et d'un pédant , tourner en ridicule la vicieuse façon de parler de nos anciens et du petit peuple d'aujourd'hui, qui souvent donne lieu à des équivoques essentielles ; car, de la manière dont s'exprime Janotus , on diroit qu'U prie que Notre-Dame préserve de santé ceux que Dieu aura gardés de mal. (L.) *^ Mots imitant les efforts que faisoit Janotus pour tousser et cracher. Granhenhasch doit faire les trois mots grand hen hasch. I. a3

354 LIVRE I, CHAP. XIX. aveugle qui ha perdu son baston ; de braisler *** comme un asne sans croupière, et de bramer ^7 comme une vache sans cymbales. Ung quidam latinisateur, demourant près Thostel Dieu, dist une fois, alléguant lauthoritéd'ungTaponus (je faulx, c'estoitPontanus^®), poète séculier, qu'il desiroyt'^ *^ Brailler, braire. — -'^ Beu^er comme une Tache en chaleur. *' Cest le célèbre Jean Jovien Pontan. Janotus le traite de poëte séculier par un sobriquet , sous Tidée duquel les sorbonnistes comprenoient généralement tous les bons auteurs grecs et latins, tant anciens que modernes, mais particulièrement les amis de Reuchlin, et les autres personnes qui de ce temps-là avoient renoncé aux vains titres de l'école et à sa barbarie pour s'adonner à Fétnde des langues, de la philosophie et des belles lettres. Jean de Sarisberi, Hy. I, Metalog.y chap. m, où U parle de la barbarie qu'introduisit dans les lettres la vaine science des scholastiques : « Sufficiebat ad victoriam Terbosus clamor, et qui undecumque aliquid inferebat , ad propositi penreniebat metam: poetx, historiographi habebantur infâmes, et si quis incumbebat laboribus antiquorum , notabatur, et non modo .asello Arcadiae tardior, sed obtusior plumbo omnibus erat in risum. n La haine de ces gens-là pour ce qu'ils appeloient par mépris secularia scripta n'est pas moins sérieusement décrite par Budé, part. r% de ses Annot. sur les Pandectes, pag. 469 et suiy. de l'édition in-d**, Lyon 1 562 ; mais où elle l'est dans les termes les plus facétieux, c'est en plusieurs endroits de la satire que quelques amis de Reuchlin publièrent sous le titre d'Epist. obscur, viror. contre ses adversaires. Sous ombre que Gicéron', Virgile et semblables auteurs n'avoient pas pris le bonnet de docteur à Paris ou à Cologne, c'étoient, selon ces théologiens barbares, tout autant de chetifs poètes séculiers^ dans les ouvrages desquels certain Allemand de Nuremberg, désigné plaisamment sous le nom de docteur hafen muss, ou potage de marmite ^ croyoit qu'il étoit dangereux que les écoliers puisassent les principes de la langue htine. Et scribatis tnihi, le fait-on écrire à Ortvinus son ami et son oracle, an est necessarium ad œter'

GARGANTUA. 355 qu'elles feussent de plume , et le batail feust d une queue de regnard^*', pour ce que elles luy engennam salutem quod scholares discunt grammaticam ex poetis secularibus, sicut est Virgilius, Tullius, Plinius et alii? (L.) — Pontan, quoique bon philosophe ^ boB orateur, et bon historien, étoit mauvais poète. Il fit un jour cette énigme sur un trou : Die mihi qoid majus fiât qu6 pluria demas? Scrivertus lui répondit plaisamment : Pontano demas cannina , major erit. De plus il donnoit dans Tastrologie judiciaire : c'étoit assez pour quft Rabelais mystifiât ce poëte séculier, et le latinisateur, qui est sans doute Técoher limousin, pour ses vers carminiformes. Ce mot, qui est attribué ici par ce malin à un certain latinisateur alléguant à faujc PontanuSy est attribué à Pontan lui-même, liv. V, chap. xxvii; ce qui a fait douter que Rabelais fût Fauteur de ce Uvre V : il s'ensuit, dit-on, ou que Rabelais erre en fait, tout exprès, comme pour se contredire, ou qu*il nest point auteur.de ce livre. Mais on sait, dit Le Duchat, dans sa préface, qu'il écriyoit de mémoire, et tout en prenant ses repas. Nous ajouterons qu'il aimoit à se jouer de son lecteur. '^ Cet il est équivoque, et on doit le rapporter non à Pontan, mais au quidam latinisateur. En effet Pontan a bien fait quelque raillerie des cloches dans son dialogue intitulé Charon; mais nullement celle dont il est ici question. Il est sûr de plus qu'il n'a jamais été déclaré hérétique ni pour avoir plaisanté sur les cloches , ni pour d'autres raisons, quoique son dialogue Charon ait été défendu à cause de la liberté avec laquelle il est parlé des gens d'é^^ise. J'avoue que, nonobstant tout ce que je viens de dire, Rabelais semble uniquement avoir eu en vue Pontan, ayant lui-même, chap. xxvii du hv. V, repété cette plaisanterie touchant les cloches, et douté si peu qu'elle fût de Pontan, qu'il la quaUfie divise pontiale. Cela est embarrassant, et pourroit confirmer le soupçon qu'on a que ce cinquième livre est supposé; outre que difficilement Rabelais auroit fait dt Pontanus un adjectif aussi irrégulier que l'est pontial. (L.) '" Cette pensée, qui revient encore au chapitre xxvii du livre V, 23.

356 LIVRE I, CHAP. XIX. droyent la chronicque aux trippes du cerveau^', quand il composoyt ses vers carminifonnes. Mais, nac petetin petetac, ticque^^, torchejorgne ^^, il feut déclaré hereticque : nous les faisons conune se trouve dans le livre intitulé la Nef des fous , au chapitre qui a pour titre : De n'avoir cure des détractions et vaines parolies ttun chacun. Toutes les calomnies qu*on sauroit semer contre la réputation d'un honnête homme, dit ce vieux livre, ne doivent Fémouvoir non plus que si on ébranloit à ses oreilles une cloche dont le batail seroit d'une queue de renard. (L.) — Cest au latiniseur en effet que Rabelais prête cette plaisanterie, et non à Pontan, quoiqu'il soit vrai que celui-ci, dans son Charon, ait cherché à jeter du ridicule sur les cloches. « Omnes homines, dit burlesquement Mercure à Caron, quanquam ventris multùm, capitis certè minimum habent ; atqne hoc , quantulumcumque est , habere noUent. Que circà diù quaeritantes quânam ratione faciUus illud perderent, campanas adinvenerunt. » Régnier et Roileau ont aussi exhalé leur mauvaise humeur contre les cloches. Le premier dit maligneniént , mais grossièrement à sa manière : Persécuteurs du genre humain , Qui sonnez sans miséricorde , Que n'ayez-vous au cou la corde Que vous tenez dans votre main. Le second a dit plus poliment, mais non moins énergiquement : Tandis que dans les airs nulle cloches émues , D'un funèbre concert font retentir les nues ; Et se mêlant an bruit de la grêle et des vents , Pour honorer les morts font mourir les vivants. ^' Il entend la migraine, maladie chronique du cerveau. Les médecins distinguent entre maladie aiguë UaBoç ôÇù qui ne dure pas, soitparcequ'on en meurt, soit parcequ'on en guérit en peu de temps, et maladie chronique TIa9oç ;tforior, ainsi dite de Xf^foç tempusy parcequ'elle revient de temps à autre, et dure. (L.) — ^Lui causoient une grande douleur (la cohque) aux fibres du cerveau. Mots qui imitent le bruit que font plusieurs forgerons qui frap3a

GARGANTUA. SSy de cire ^4. Et plus n'en dist le déposant, Falete et plaudite ^^ Calepinus recensui ^^. pent ensemble. Bellean dans son Dictamen metrificum, ... Patatic patatacque sonantes Enclumas. Janotus se rappelle le moment que toute la Sorbonne en corps daubant sur le latinisateur le déclara hérétique pour avoir parlé irrévéremment des cloches de Notre-Dame : et à ces mots de sa harangue il se démène des bras comme s*il gourmoit encore actuellement ce pauvre homme. Régnier, satire X : Ainsi ces gens , à se piquer ardents , S'en vinrent du parler à tictac , torche lorgne , Qui casse le museau , qui son rival éborgne. *' Encore au chapitre xxix du livre II , en frappant torche lorgne dessus le géant ^ c'est-à-dire h tors et h travers. Torche ici, et dans la signification de flambeau tors^ vient de torquere, et lorgne^ d'où lorgner, de ^o/>«^ûç, d*où lordus qui, en bas latin, est celui qui a le dos et la tête courbés en devant; lordicare dans du Gange, c'est marcher la tête ainsi baissée. Lordus, lordicus, lordicinus, lordicare, lordicinare, lorgner, parcequ'on ne peut dans cette situation regarder que de côté. (L.) — Le Duchat ajoute dans Ménage à ce mot , en citant les deux mêmes passages : « Torcher, c'est frotter d'un linge ton, ou avec de la paille torse ; et lorgner, c'est regarder de travers. » ^^ Nous faisons les hérétiques comme il nous plaît, en pei*fection, et comme si nous les jetions en moule. Le Roman de la Rose, au feuillet 6 verso de l'édition retouchée par Marot. De son nez ne vous sçay que dire , Fors que mieulx fait ne fust de cire. (L.) Cest de lui-même que Rabelais entend parler ici, puisque Jean Bricot l'a présenté comme hérétique. ^^ Janotus venant de donner la comédie, il étoit bien juste qu'il finit de la même manière que Plante et Térence finissent la plupart de leurs pièces. (L.) "^ Le pédant finit sa harangue à la manière des anciens grammai

358 LIVRE I, CHAP. XIX. riens, qui mettoient leurs noms au bas des manuscrits qu'ils avoient revus et corrigés, après quoi on les copioit. On voit en cette manière, CalUopius recensui, Eutropius recensui; parceque Galliopius avoit corrigé le manuscrit de Térence , Eutropius celui de Végèce. De même Julius Celsus recensui, Symmachus recensui; parceque le premier de ces deux auteurs critiques avoit corrigé le manuscrit des Commentaires de César, et l'autre Aurélius Victor. A cet ancien usage a aussi visé Verville, lorsqu'au bas du titre de son Moyen de parvenir il a mis recensuit sapiens ah A. ad Z. Rabelais au reste donne ici à entendre que le vocabuliste Calepin, qui mourut environ l'an 1 5 1 o, avoit revu la Harangue de Janotus, que cet ignorant avoit fait encore moins latine que nous ne la voyons. (L.) — Revu par Calepin* Calepin est un minime italien qui a fait un dictionnaire en plusieurs langues, qu'on peut regarder comme l'encyclopédie de son temps. Ce dictionnaire avoit une si grande vogue, que le nom de l'auteur est devenu appellatif, et qu'on dit encore un calepin pour un recueil de mots , de notes , d'extraits qu'une personne a composé à son usage. Verville dit plaisamment que c'est un dictionnaire qui apprend à dormir en plusieurs langues. Le député de l'ordre séraphique dit à Mercure : La bibliothèque est belle ; Deux heures chaque matin , lii je pique l'escabielle , Pour lire mon calepin.

GARGANTUA. SSg CHAPITRE XX. CommeDt le sophiste emporta son drap, et comment il eust procès contre les aultres maistres. COMMENTAIRE HISTORIQUE ET SOMMAIRE DE CE CHAPITRE. Le drap noir, le bois, le vin, les saucisses et les chausses, dont Gargantua gratifie Janotus de Bragmardoy pour sa belle harangue; la manière pateline dont il emporte son drap, et finalement le refus que fait l'université de lui remettre ses chausses , les saucisses et les autres présents qu'il a reçus, complètent la scène comique que joue au naturel ce pédant de collège. Le sophiste n'eut si tost achevé que Ponocrates et Eudemon s esclafïerent ' de rire tant profundement qu ilz en cuidarent rendre Tame a Dieu , ne plus ne moins que Crassus^, voyant ung asne ' Ci-dessus au chapitre xi, puis s'esclaffoient de rire. On parle de la sorte en Languedoc et en Dauphiné, et même en Bretagne. Cest une onomatopée qui se remarque dans l'allemand schlapp^ et dans Titalien schiaffo , souflet. (L.) — Éclatèrent de rire. ^ Cest sans cloute la seule fois qu'il a ri, car, au rapport de Ma

 couillart qui mangeoit des chardons; et comme Philemon ^, voyant ung asne qui mangeoit des figues qu'on avoit apprestees pour le disner, mourut de force de rire. Ensemble eulx commença rire maistre Janotus, a qui mieulx mieulx, tant que les larmes leur venoyent ez yeulx 4, par la véhémente concussion de la substance du cerveau , a laquelle feurent exprimées ces humiditez lacrymales, et transcouUees jouxtes les nerfs opticques. En quoy par eulx e&toyt Democrite heraclitisant, et Heraclite democritisant représenté ^. Ces rys de tout sedez^, consulta Gargantua avecques ses gens sus ce que estoyt de faire. La feut Ponocrates d advis qu'on feist reboire ce bel orateur. Et, veu qu'il leur avoit donné du passecrobe , Gicéron disoit qu*il ne Tavoit vu rire qu*une fois : ce qui prouve que les plus riches De sont pas les plus heureux. ^ Cest le même qu*au livre IV, chap. xvii, Rabelais appelle Philomenes pour montrer c[U*il avoit vu aussi le Valère Maxime, in-fol.^ Paris, i5i7, où il est nommé de la sorte, liv. IX, chap. xii. Cette histoire au reste se trouve encore dans Lucien , liv. II , au chapitre de la longue vie de quelques personnes. (L.) * Marot, dans l'épitaphe de Jean de Serre, excellent joueur de farces : Que diS'je? on ne le pleure point? Si fait-on ; et voici le poinct. On en rit si fort en maints lieux , Qne les larmes viennent aux yeulx. (L. } Ceci n'est pas dans Fédition de Dolet, 154^, non plus que dans celle de Fr. Juste, i535. (L.) * Entièrement apaisés. Sedez du latin sedati.

 temps, et plus faict rire que n'eust faict Songecreux 7, qu'on lui baillast les dix pans de saulcices^ mentionnez en la joyeuse harangue, avecques une paire de chausses, trois cens de gros boys de mouUe 9, vingt et cinq muitz de vin, ung lict a triple couche de plume anserine *^, et une escuelle bien capable et profonde : lesquelles disoyt estre a sa vieillesse nécessaires. Le tout feut faict ainsi qu avoit esté délibéré : excepté que Gargantua, doubtant qu'on ne trouvast a l'heure chausses conmiodes pour ses jambes, douptant aussi de ^ Pierre Gringore, dit Vaudemont, bérault d'armes du duc de Lorraine , a fait un livre intitulé les Contredits de Songecreux ^ partie en prose, partie envers, espèce de satire générale, imprimée in-8°, à Paris, chez Galiot du Pré, i53o. Ce n'est pas très assurément de ce Songecreux, froid et insipide, que Rabelais a voulu parler, c'est du magister noster Songecrusius , auteur de l'almânach facétieux, rapporté dans le catalogue de la bibliothèque de Saint- Victor. L'ouvrage, d'impression gothique en quatre feuilles in-4°, est en rimes françoises par petits quatrains. Il est intitulé la Pronostication de maître Albert Songecreux Blscain , et au bas de l'exemplaire que j'ai vu, sont ces mots écrits à la main, d'une écriture fort ancienne, Proclamatum mense decembri, iBiy. Cest de cet almanach que fait mention H. Etienne, chap. xxxix de son Apologie d'Hérodote, pag. 525 de l'édition de i566 en 572 pages. (L.) — C'étoit apparemment un almanach facétieux et rempli de bouffonneries; sa date prouve que le Gargantua a été écrit postérieurement à 1527. Voy. liv. n, chap. vu. ' Dans la Harangue de Janotus toutes les éditions précédentes ne parloient que de six pans; mais on voit ici qu'au Heu de 5tjc il faut lire dix dans cette harangue. (L.) » De compte. — '*» D'oie.

362 LIVRE I, CHAP. XX. quelle façon mieulx duyroyent audict orateur, ou a la martingale ' " , (qui est ung pont levis de cul ,) pour plus aisément fianter; ou a la marinière '^, pour mieulx soulager les rongnons ; ou a la souice, pour tenir chaiilde la bedondaine '^; ou a queue " Ce qui est entre ces marques {) sl été ajouté sur l'édition de i553. Bèze, dans sa lettre sous le nom de Benedictus Passavantivs au président Liset, nouvel abbé de Saint-Victor, témoigne que le président Liset portoit de «ette sorte de chausses. « Quamids, lui « dit-il, non plus faciat ad propositum, quam si canendo Missam tu « faceres totum (tu bene me intelligis) in câlins tuis ad martinga« lam. » Du reste, cette manière de culottes, ainsi nommées à cause que les Martégaux, peuples de Provence, en portoient de. telles, étoit encore à la mode environ Tan 1^79, entre les mignons de la cour, qui les faisoient servir à un tout autre usage que celui pour lequel on les avoit inventées. (L). — Ces culottes à la martingale tirent leur nom de ce qu'elles étoient faites à la façon des Martégaux, c'est-à-dire des pêcheurs de Martigues en Provence. Les Italiens disent* dans la même signification alla Martingala; et les Espagnols a las Martingalas. Elles avoient cela de particuUer, dit l'abbé de Mar^ sy, qu'elles s'ouvroient par derrière. C'est pour cette raison que Rabelais les appelle pont-levis de cul. Henri Etienne, Dial. I, du nouv. Long. fr. it. , pag. 210, dit malignement que ces espèces de culottes étoient encore à la mode sous le règne de Henri IH, entre les mignons de cour, qui les faisoient servir à plus d'un usage. On les a appellées aussi des chausses à la suisse. '^ Ces culottes, différentes de celles que depuis on nomma chausses à la matelotte, étoient froncées par haut et par bas, et ne passoient point le dessus du genou. Voyez le Nomenclator de Junius, et Nicot au mot bragues. D'autres prétendent que ce qu'on appelle chausses à la marinière sont celles qui descendent sur les talons. Voyez les Gymnopodes de Séb. RouUiard , Paris, 1624, pag. 20. (L.) '^ Et liv. n, chap. vu, la bedondaine des présidents. Bedon est la racine des mots bedaine et bedondaine. On a dit bedon par ono

GARGANTUA. 363 de merluz '^, de paour deschauffer les reins, luy feit livrer sept aulnes de drap (noir ■^, et troys de) blanchet pour la doubleure. Le boys feut porté par matopée pour tamboury de bedon bedaine; et par réduplication bC' dondaine. Rabelais donne aux Suisses pour centre des bedondaines, pareeque cette nation , qui pour Tordinaire a le y«ntre fort gros , porte ses culottes d'une manière qui le fait paroître encore plus gros. (L.) '^ Culottes non à la manière d'un cotillon fort court, mais divisées par le bas en deux parties propres à y passer les jambes et les cuisses. On les appeloient chausses h queue de Merlus y pareeque le merlus, espèce de brodiet de mer, a la queue ainsi partagée en deux parties pointues. (L) ' ' Cest ainsi qu'il faut lire , conformément aux éditions de 1 535 et de i54a. Cest de celle de i553 que l'omission de ce qui est entre ces marques () a coulé jusque tlans les plus nouvelles. Si on demande pourquoi ceux qui députèrent Janotus lui promirent de Fétoffe pour salaire de sa harangue, j'oserois bien assurer que c'est parcequ'on le regardoit sur le pied d'un ancien régent, à qui de son temps les leçons étoient payées partie en drap, partie en argent. Cest Richard de Bury, chancelier d'Angleterre, qui nous apprend cet usage , chap. i de son Philobiblium , imprimé in-S**, à la fin de la Centurie des épîtres philologiques, publiées par Goldast, l'an 1610, à Francfort. « Hi sunt veri magistri, dit-il parlant des livres, qui nos «instrunnt sine virgis et ferula, sine verbis et choiera, sine pannis « et pecunia. » Ce que Rabelais appelle blanchet étoit proprement une étoffe de laine blanche, qui le plus souvent servoit à faire des chemisettes, et que, pour cette raison, on nomma blanchets,' quoiqu'il se vit de ces chemisettes dont l'étoffe étoit brune. Patelin, dans la farce qui porte son nom , Et pour un blanchet, Gaillemette , Me faut trois quartiers de brunette. Or la même étoffe ne servoit pas seulement aussi à des doublures, comme ici dans Rabelais : on en f aisoit encore des culottes galantes , témoin cette vieille chanson Mesaine, qui dépeint la parure d'un

364 LIVRE I, CHAP. XX. les gaingnedeniers , les maistres ez arts portarent les saulciees et escupUe; Maistre Janot voulut porter le drap. Ung desdictz maistres, nommé maistre Jousse Bandouille '^, luy remonstroit que ce n'estoit honneste ny décent a son estât , et qu'il le baillast a quelqu ung d'entre eulx. Ha, dist Janotus, baudet, baudet, tu ne concludz point in modo jeune amoureux, Il è les châsses de blancha E lo porpoin de taffeta « £ lo mante de camela. Vraisemblablement il s'en faisoit aussi des cotillons pour femmes, et alors le 6/ancAet prenoit le nom de bureau ou de brunette^ suivant que Tëtoffe étoit ou teinte ou non teinte, ou fine ou grosse. Et de là vient le proverbe du Roman de la Rose^ rapporté dans la vingt-neuvième nouvelle de l'Heptaméron; qu' Aussi bien sont amourettes Sous burreau que sous brunettes. Enfin on voit au chapitre xi du livre II de Rabelais , qu'il y avoit aussi des blanchets rayés comme le sont une partie des flanelles qui nous viennent d'Angleterre. Du reste, puisque dans les chausses de Janotus, il ne devoit entrer que trois aunes de drap, il faut, ce me semble, de deux choses l'une : ou que le blanchet fût plus large de plus du double que le drap noir qu'on employoit à des culottes, ou que ces extravagantes culottes fussent de beaucoup plus amples que leur doublure ; ce qui suppose qu'elles étoient bouffantes et enflées par le dehors, à la manière de celles que les portraits de ce temps-là donnent aux personnes du beau monde et aux gens de cour. (L.) '®* C'est vraisemblablement Matthieu Bande Ue , dominicain lombard, dans le seizième siècle, auteur de plusieurs ouvrages sans réputation, et que Rabelais ridiculise ici à sa manière. Voir la Vie de Léon A", par William Roscoé, anglois, tome IV, page 128.

 et figura. Voila dequoi servent les suppositions, et parva logicalia *7. Pannuspro quo supponit? Confuse, dist Bandouille, et distributive. Je ne te demande '^ Agrippa, dans rénumération qu'il fait des ridicules et dangereuses subtilités de la science des sophistes ou scholastiques de son temps, parle ainsi du livre intitulé : Parva logicalia, où cette pernicieuse doctrine étoit enseignée et traitée à fond : « Longe plura prodigia majoraque portenta iis addidit recentior sophistarum schola^ de terminorum passionibus, de infinito, de comparativis, de superlativis, de differt aliud ab alio, de incipit et définit, de formalitatibus,haecceitatibus, instantibus, ampliationibus,restrietionibus, dis* tributionibus, intentionibus , supposition ibus , appellationibus , obligationibus, consequentibus, indissolubilibus, exponibilibus, reduplicativis, exclusivis, instantiis, casibus, particularisationibus, suppositis, mediatis et immediatis, completis et incompletis , complexis et incomplexis, et caeteris intolerandis vanisque vocabulis quae tra- • duntur in Parvis logicalibus, quibus omnia qusecunque reipsa falsa sunt et impossibilia , vera esse facile convincent : et contra quaecunque vera suiit,velut ex equo trojano erumpentes, iis machinis subito verborum incendio ac ruina vastabunt. » Cette fausse dialectique, qui ne s*étoit établie dans le douzième siècle, que sur le décri de la solide dialectique enseignée par Aristote , fut quelque temps après réduite en art par Petrus Hispanus de Lisbonne, qui fut depuis pape, sous le nom de Jean XXII. Cet homme est Fauteur du Parva logicalia, composé de huit traités particuliers, qu'on augmenta de deux autres dans la réimpression qui se fit de ce volume en gros in-8**, avec un ample commentaire, à Cologne, chez Henri Quen tel. Tan i5oo. Et c'étoit dans ce bel ouvrage, dont les vieux pédants faisoient un cas merveilleux, que le sophiste Janotus avoit puisé la science dont il prétendoit se faire honneur auprès de Gargantua^ et des personnes de la suite de ce prince. (L.) — Rabelais se moque ici des impertinentes subtilités de la dialectique de son temps, et en particulier d'une logique barbare, intitulée : Parva logicalia, dans laquelle la belle doctrine de suppositionibus , de suppositis, de adpositis, tient un rang distingué. Un pédant du caractère de Janotus,

366 LIVRE I, CHAP. XX. pas, dist Janotus, baudet, quomodo supponit ^ mais pro quo: c'est, baudet, pro tibiis meis. Et, pource, le porterai je egomet, sicut suppositum portât apposi" tum. Ainsi l'emporta en tapinois, comme feit Patelin son drap '®. Le bon feut quand le tousseux, glorieusement en plein acte tenu chez les Mathudevoit être consommé dans cette haute science, dont il va donner un bel échantillon. Voici le titre, entier de cette logique : Pétri Hispani ulyssiponensis Parva logicalia, Cologne, H. Quentel, i5oo, in-8°. '^ Le drapier, dans la farce qui porte le nom de Patelin, dit de ce dernier: Dea , il s'en vint en tapinois Â tout mon drap soubz son esselle. Cette farce fut imprimée pour la première ibis in-8° , à Paris , par .4 Simon Vostre, sans date; elle parut en latin peu de temps après traduite par Reuchlin, qui prit le faux nom à^Alexander Connibet' tus. Comme cette édition étoit pleine de fautes, le neveu du traducteur en procura une seconde gothique, en petit in-i 2 , sur vélin, chez Guillaume Eustace, avec privilège de Louis XII, en daté du 6 septembre i5i2. Le titre de cette traduction, laquelle, soit dit en passant, ne vaut rien, est tel : Comœdia nova quœ Veterator inscribitur, alias Pathelinus, ex peculiari lingua in romanum traducta eloquium. Simon de Colines la réimprima in-S**, en i543. Latinis aurihus gratior , dit le titre de celle-ci, ce qui donne lieu de croire que Gesner pourroit bien s*étre trompé d'avoir attribué à Reuchlin la traduction latine de la farce de Patelin. (L.) — Le Duchat avoit raison de soupçonner que Gesner l'induisoit en erreur. Cette traduction est réellement d'Alexandre Connibert, per Alexandrum Conni' bettum, comme l'indique la fin du titre de l'édition de i5i2, qu'il vient de rapporter : La Monnoy e , dans ses notes sur la bibliothèque de Duverdier (tom. III, pag. 879), prouve que Rabelais n'en est point l'auteur, et qu'il avoit seulement donné une assez mauvaise traduction de cette pièce , qu'on ne doit pas confondre avec la traduction d'Alexandre Connibert; il dit de plus que cette traduction est esti

GARGANTUA. 367 rins "9^ requist ses chausses et saulcices. Car péremptoirement luy figurent déniez, par autant qu'il les avoit eues de Gargantua,^ selon les informations sus ce faictes. Il leur remonstra que ce avoit esté de gratis^^^ et de sa libéralité; par laquelle ilz n estoyent mye absoudz de leurs promesses. Ce nonobstant luy feut respondu qu'il se contentast de raison, et que aultre bribe n'en auroit. Raison, dist Janotus , nous n'en usons point céans ^ ' . Traistres malheureux, vous ne valez rien. La terre ne porte gens plus meschans que vous estes. Je le sçay bien: ne clochez pas devant les boiteulx^^. J'ay exercé la meschanceté avecques vous. Par mée. Le dernier éditeur de Rabelais cite six éditions sans date de cette farce, dont la plus ancienne, in-4'*9 passe pour être de i474) et une avec date, de 1490, iu-4*^, Paris. L* auteur est Pierre Blanchet. Brueys Ta mise en prose et Fa donnée en 1706, sous le nom de V Avocat Patelin. Telle quelle est, dit un éditeur de 1752, elle vaut encore mieux que la prose de Brueys : ce qui fait bien voir qu'un ouvrage en vers est de tout autre prix qu un ouvrage en prose. '* Béze, sur l'an i533, au liv. I de son Histoire ecclésiastique y nous apprend qu'en ce temps-là l'université de Paris, avoit coutume de s'assembler dans le temple des Mathurins , pour y omr haranguer le recteur. (L.) — Elle y a tenue ses assemblées jusqu'à l'époque de la révolution. '° Mat. Cordier, De corrupti sermonis emendatione , chap. xxxi, n. 3o. Avons-nous quelque gratis? Nous a-t-on fait quelque grâce? (L) '* Ce qui donne une grande idée de la très ornée faculté des lettres de ce temps-là, et de ses représentants. *' Expression proverbiale empruntée des Grecs. Voy. H. Etienne, pag. 178 et 179, de son Traité de la précellence etc. (L.)

368 LIVRE I CHAP. XX. la ratte dieu, jadvertiray le roy des énormes abus qui sont forgez céans ^ et par vos mains et menées ^^. Et que je soye ladre s'il ne vous faict tous vifs brusler comme boulgres ^^, traistres, lie'^ C'est ainsi, comme je crois, qu il faut lire coiiforinément à Tédition de Dolet de i542. (L.) * * Anciennement ces deux mots ëtoient synonymes, lorsqu'ils étoient joints immédiatement ; et ordinairement le second expliquoit le premier... Dans ces deux passages de Froissart (cités p. 72), hérétique et bougre ne sont qu'un ; mais ici dans Rabelais ce n'est point toutà-fait cela; et je trouve plus de vraisemblance à croire que Janotus accuse ses confrères de sodomie, de trahison, et d'hérésie. On sait le proverbe rapporté dans la confession de Sanci, liv. I, chap. 11. In Francia los grandes y los pédantes. Tous les docteurs de l'université de ce temps-là étoiest généralement soupçonnés de cette infamie, conmie il y en eut depuis qui en furent fortement accusés. Nicolas Maillard fut de ce nombre, sur quoi l'on peut voir H. Etienne chap. XIII de son Apologie ctHérodote, et la comédie du Pape ma' lade, où après ce vers : C'est magister noster Maillard , On lit ces deux-ci : Qui donc ? nostre maistre paillard. Ce vénérable sodomite ? La pièce fut imprimée à Rouen, ou plutôt à Genève, in-S**, Tau i56i ; mais en 1691 , il s'en fit une autre édition in-i6, sans nom de lieu, par François Forest. Et au revers du titre de cette dernière édition se trouve un sonnet où, parlant du même N. Maillard, lepoëte s'exprime ainsi : Pourquoy dedans Poîssy n'est-il à la dispute? 11 dit qu'à son regret il en est eslongné ; Car Beze il eust vaincu , tant il est habile homme. Pourquoy dont n'y est-il ? il est embesongné Après les fondemens , pour rcbastir Sodonie.

GARGANTUA. 369 reticques et sedu^îteurs, ennemys de Dieu et de vertus. A ces motz, prindrent articles ^^ contreluy : luy, de Faultre costé, les feit adjourner. Somme, Je procez feut retenu par la court , et y est encores. Les J*ai dit que généralement tous les sorbonistes de ce temps -là ëtoient soupçonnés du vice de pédérastie ; mais aucun d'eux n'en fut si hautement accusé que ce Maillard. Une anatomie de la messe, réimprimée en i562, lui reproche ^bq. 542 de cette édition, d'avoir ▼oulu violer un jeune clerc de palais , sur quoi on lui fit Tépitaphe suivante, où il est mal nommé Jean. Ici gist maistre Jean Maillard , Beaucoup plus bougre que paillard : Soutenant, si la chair irrite Un de nos maistre de Sorbonne , Qu'il ne pesche estant sodomite : Trouvant ceste voye fort bonne : De peur qu'une femme fragile , Son secret ne pouvant celer. Ne scandalizast l'Evangile , Nostre maistre allant déceler , Qui par simple et bonne équité Se seroit à elle preste. £t c'est ce même fait, et plusieurs autres tout semblables, dont le nommé Taurin Grai;;elle avoit connoissance , qu'il osa reprocher en ■face à Maillard en 1 55^ , à la veille qu'étoit Gravelle d'être brûlé pour la religion. Voyez Béze, Histoire ecclésiastique , tom. I, pag. 127. (L.) '^ Articuli dicuntur capitula in judicio probando, disent nos dic> tionnaires de droit. Janotus venoit de s'empoi^er contre eux ; ils prennent de là occasion de recueillir contre lui quelques chefs d'accusation, sur lesquels ils prétendent lui fhire faire son procès. De temps immémorial on ne voyoit qu'articles de la Sorbonne contre de savants hommes, que ce corps accusoit d'hérésie. £t c'est à quoi il ast fait allusion dans les épitres Obsc. Vir.y lorsque, vol. II, épitre XVI, M. Jean PilentorLs écrivant à notre maître Ortvinus : Salâtes I.

370 LIVRE I, CHAP. XX. magîstres *^, sus ce poinct, feirent veu de ne soy xlescroter; maistre Janot avecques ses adherens feit veu de ne se mouscher, jusques a ce qu'il en feust dist par arrest difinitif. Par ces veuz sont jusques a présent demeurez et croteux et morveux ^7 : ear la court n'ha encores bien grabelé toutes les pièces. L arrest sera donné es prochaines calendes grecques ^^, c'est a dire janxais. Car vous sçavez qu'ilz font plus que nature, et contre leurs articles propres. Les articles de Paris chantent que Dieu seul peult faire vohis opto pluresy lui dit-il^ Qiiain sunU.» in Ungaria pediculi, in Parrhisia articuli. (L.) — Cest d* articles, pris dans le sens de chefit d'accusadion, que nous avons dit articuler des chefs d'accusation. *^ Les maîtres. *' La crasse, Tordure, les crottes, et la vermine, étoient comme inhérentes à la personne de messieurs nos maîtres, particulièrement du temps de Vives qui, parlant des robes des sorbonistes de Paris, témoigne qu'ils les portoient, crassas, detritas, laceras, lutulentas, immundas, pediculosas, Cest dans son Dialogue des censeurs, où, par rapport au portrait qu'il venoit de faire de ces gens-là, il les compare aux anciens cyniques et à de vrais pouilleux. Du reste rano* nyme^ qui fit imprimer pour la première fois à Lyon, in-S**, i56o, une traduction des Dialogues de Vives, a rendu le mot lutulentas par croteuses; mais dans une autre traduction des mêmes dialogues Yauf teur, qui est Benjamin Jamin, frère du poëte Amadis Jamin, an lien de croteuses a mis crotées. D'où j'infère que croteux y qui étoitbon encore en i56o, pouvoit avoir vieilli en 1678, lorsque cette traduction fut imprimée pour la première fois à Paris, in-16. (L.) ** Cest un proverbe, dit l'alphabet de l'auteur, pour signifier une impossibihté, d'autant que les Grecs ne comptaient point les jours par kalendes, nones, ides , comme les Latins, mais par la nouvelle lune.

 ehoses infinies. Nature, rien ne faict immortel : car elle met fin et période a toutes choses par elles produictes : car omnia orta cadunt, etc^^. Mais ces avalleurs de frimars font ^° les procez devant eulx pendens , et infinis , et immortelz. Ce que faisans ont donné lieu, et vérifié le diet de Chilon^' lacedemonian , consacré en Delphes, disant : misère estre compaigne de procez, et gens plaidoyens misérables. Car plutost ont fin de leur vie que de leur droict prétendu. *^ Omniatjue orta occidunt, dit Salluste au commencement de son Bellum Jugurthinum. (L.) ^** * Rabelais appelle ainsi les gens de robe encore au chapitre lit suivant, et dans le prologue du livre III, parcequ*allant de bonne heure au palais ils sont sujets à gober le brouillard froid et épais, qui tombe en abondance dans les matinées du mois de mars. (L.) — « Avalewrs de frimars, pàrceque , dit aussi l-ëditeur de ' 1 7S2 , les pr^ «dents, conseillers, et autres gens de robe, n'ayant point de carrosse en ce temps-là, s'en alloient à pied, ou montés sur une mule, au palais, dès les six heures du matin, pendant les froids les plus vifs. M Mais c'est plutôt pàrceque les suppôts de la justice ne vivent que de brouilleries, des brouillards de la chicane et des procès. ' ' Pline , liv. VII , chap. xxxii. (L.) 24.

37a LIVRE I, CHAP. XXI. CHAPITRE XXI. , L'estade de Gargantua, selon la discipline de ses précepteurs sophistes '.

COMMENTAIRE HISTORIQUE ET SOMMAIRE DE CE CHAPTTRE.

Les cloches remises en leur place , et les citoyens de Pari$^ s'étant chargés par reconnoissance de nourrir la jument de Gargantua, tant qu'il lui plairoit , notre héros ne songe qu'à se livrer à l'étude; mais il faut auparavant, par le conseil de Ponocrates, qu'il oublie tout ce qu'il a appris sous ses anciens précepteurs. La manière dont son qovl' * Bemier remarque que le chapitre xxi , qui a pour titre , De tédu' cation et diette de Gargantua y selon les préceptes de ses précepteuri sophistes, a, dans rëdition gothique de i535 (qui est la première), au lieu de sophistes, sorbonnastres. « Sur quoi, dit-il, on peut encore observer que Rabelais a malicieusement joué sur le lacus Serbonis ou SirboniSy l'appelant le puant lac de Sorbonne , en certains chapitres de quelques éditions, sur ce quil en a lu dans Strabo, cap. vi, Geograph. Mais, tout habile homme qu*il étoit, il n'a pas découvert, comme a fait Salmasius sur ce chapitre, que Strabon a confondu le lacus Serbonis in JSgypto avec le lac Asphaltite de la Galilée, à cause de la ressemblance de leurs eaux bitumineuses et de semblables quahtez, pernicieuses à bêtes et gens. » De là il suit que, par sophistes, Rabelais entendait les sorbonnastres^ les docteurs de Sorbonne; et, par lacus Serbonis, la Sorbonne.

GARGANTUA. 873 vemeur Finstruit est une critique des études, et Rabelais , ainsi qu^Érasme et les autres savants qui eurent part à la renaissance des lettres, indique Fëtude des anciens comme le seul moyen de sortir de la barbarie. Le ^enre d'études que Rabelais fait suivre à son géant , est celui qu'a suivi François P'. Il se levoit tard, s'habilloit négligemment $ déjeùnoit copieusement/ puis étudiait quelque méchante demi^heure, son ame était à la cuisine. Ce chapitre, dit Rernier, est d'un orateur qui sait peindre de la manière qu'il lui platt , car il nous fait voir là Gargantua tel qu'il a voit été sous de méchants maîtres, en peu de temps tout autre par les soins de Ponocrate; en un mot, un grand prince, tout jeune qu'il est. A la vérité ce n'est qu'une idée, mais tout en est si bon, si bien traité , que Grand dommage est que cela soit sornette. u Les chapitres xxi à xxiv, dit Le M otteux , nous offrent deux objets à comparer : Yestude de Gargantua selon la discipline de ses précepteurs sophistes y et l'estude du même Gargantua selon la discipline de Ponocrates. La comparaison de l'une avec l'autre fait voir en général combien les leçons d'un bon précepteur sont préférables à l'ennuyeuse méthode des écoles; et combien l'éducation de la jeunesse protestante , dans ces premiers jours de la réformation, étoit plus bell» que l'éducation ordinaire de la jeunesse catholique. Mais cette même comparaison nous fait voir combien peu Henri d'Jllbret eût été un prince éclairé s'il s'en fût tenu aux lumières que son éducation catholique pouvoit lui avoir données. Il est vrai qu'il n'osa jamais se déclarer protestant : c'eût été pour lui un obstacle de plus au recouvrement de la Navarre, dont tout le peuple étoit papiste ; mais il n'en haïssoit pas moins les principes du papisme. C'étoient ces principes-là qui avoienl

374 LIVRE I, CHAP. XXI. dicté rexcommunication de son père, et qui avoient encouragé à l'usurpation de son royaume Ferdinand , le catholique. Aussi voyons-nous que dès que ces principes furent ouvertement attaqués par les réformateurs, son épouse au moins, Marguerite de Valois y se déclara assez hsiutement en faveur de leurs idées, et protégea leur parti le mieux qu'elle put. Il y a dans ces chapitres divers traits qui ne permettent pas de douter que Rabelais n'eût en vue un prince catholique qui participoit à la réformation de l'église.... Si V Ellébore de Anticyre a guéri Gargantua de tout cela (de sa première éducation), il n'y aura nulle difficulté à dire qu'il s'agit d'un remède métaphorique. Les arguments des réformateurs contre les superstitions régnantes étoient un vrai remède dans le sens moral... et il faudra à ce compte, que le médecin qui guérit les esprits avec un tel remède soit quelqu'un de ceux qu'on appelle les médecins de l'ame. Le nom de Théodore que Rabelais lui donne, et qui veut dire don de Dieu, est très bien choisi pour désigner un habile théologien. Peut-être vouloit-il designer Berthaud, prédicateur de la reine Marguerite. » Mais, comme le remarque le traducteur de Le Motteux, il n'y a point ici de parallèle à faire entre la jeunesse catholique et la jeunesse réformée, puisque dans les premières années de Henri d'Âlbret, il n'étoit point encore parlé ni de réformation, ni de réformés en Ëul^ope. Luther ne se mit sur les rangs qu'en i5i7; et il ne fut question de ses sentiments en France qu'en iSît. Henri d'Albret avoit alors 19 ans, et il n'y avoit certainement pas alors des familles protestantes où l'on pût remarquer si la jeunesse étoit mieux élevée que dans les familles catholiques. Ainsi tout concourt à prouver qu'il ne s'agit point dans ce chapitre de l'éducation de Henri d'Albret.

GARGANTUA. SyS Les premiers jours ainsi passez^ et les cloches remises en leur lieu , les citoyens de Paris , par recong;noissance de cette honnesteté^ s offrirent d'entretenir et nourrir sa jument tant qu'il lui plairoyt. Ce que Garg;antua print bien à gré. Et lenvoyarent vivre en la forest de Bière ^. Je croy qu'elle n'y soit plus maintenant. a* On lit Bière dans les vieilles éditions , et c'est comme on parloit autrefois. L'histoire de Charles VII, attribuée à Alain Chartier, mais qui est de Jacques le Bouvier, héraut d'armes, surnommé Berri : « et de là s*en vindrent lesdits Anglois et Bourgoingnons devant Meleun , du costé de la forest de Bière. » Elle est proche du village de Biévre (chap. Tii, sur tan 1420), où prend sa source la petite rivière de BièvrCf appelée plus communément le ruisseau des Gobelins. (L.) Il est important de savoir s'il faut lire ici la forest de Bière ^ ou la forest de Bièvre, « Suivant Le Duchat, dit le dernier éditeur, c étoit la foret de Bièvre. D'autres prétendent, avec plus de vraisemblance, qu'on doit entendre la forêt de Fontainebleau. » Gomment Le Duchat, dit l'éditeur de 1752, a-t-il pu croire que c*étoit la foret dé Bièvre, village, dit-il, à deux Ueues de Paris; et, afin qu'on ne s'y trompe pas, c'est qu'il a grand soin d'ajouter que c'est de là que part le ruisseau des Gobelins. Gela est d'autant plus surprenant qu'il allègue uu passage de Thistoire de Gharles VU, qui aurott dû lui faire apercevoir son erreur, et lui prouver que cette forêt étoit près de Melun. • Get éditeur a raison , Le Duchat s'est mépris sur la forêt dont il est question dans ce passage de l'histoire de Gharles VII; mais il a très bien vu que celle dont il s* agit ici est la forêt de Bièvre; au reste, lui-même en paroit persuadé dans sa préface (Voy. pag. 38). « On lit, dit-il, au chap. xxi du Uv. I, la forêt de Bière, nom que portoit autrefois la forêt de Fontainebleau, et au chap. xv du liv. II, on trouve la forêt de Bièvre. Gependant on ne peut pas douter en lisant le texte, que Rabelais n'ait en vue la même forêt dont il a parlé plus haut : et cela n'est point une faute d'impression, puisqu'on 1« trouve dans toutes les éditions, et qu'on ne manque pas d'expliquei

376 LIVRE I, CHAP. XXI. Ce faict, voulut de tout son sens estudier à la discrétion de Ponocrates. Mais ieelluy, pour le dans une note, que c*est le Bièvre, d*où sort le ruisseau des Gobelins. M Examinons donc la question. D'abord il est certain que fa forêt de Fontainebleau étoit nommée autrefois la forêt dé- Bière ou Bierre; que ce nom est une contraction de celui de Bièvre, étaient également de Biber^ Castor, Biévre, en vieux françois; que le nom de la rivière des Gobelins a pu, par conséquent, éprouver la même altération, et se dire autrefois indifféremment Iq Bièvre ou la Bière. Cette dernière orthographe, que suit ici Rabelais, ne peut donc pas suffire pour trancher la difficulté; mais trois observations, outre la découverte dont nous allons parler, doivent la résoudre : la première, c'est qu'il n^est pas vraisemblable que les Parisiens eussent envoyé dans la forêt de Bière ou de Fontainebleau, si loin de Paris et hors de leur territoire , la jument de Gargantua , pour lui témoigner leur reconnoissance ; la seconde, c'est qu'après avoir dit, liv. lï, chap. xv, que « Pantagruel, pour se recréer de son estude se pourmenoit vers les faulxbourgs Sainct-Marceau,' voulant veoir la folie Gobelin, » Rabelais nomme cette forêt la forest de Bievre; la troisième, c'est que dans le chap. xxii du même livre, il attribue le ruisseau de Bièvre à une pissade que firent des chiens à la porte d'une haute dame de Paris, de laquelle Panurge étoit amoureux. De plus Panurge étant le canlinal de Lorraine, comme nous le prouverons par la suite, cette haute dame, cpie Pantagruel et Panurge alloient voir sur les bords de la Biévre, ne peut être que Diane de Poitiers, dont ils étoient amoureux tous les deux, et l'une et l'autre doivent être la même par conséquent que la grande jument de Gargantua, que les Parisiens avoient envoyé vivre en la forest de Bière. Nous n'avons pu trouver à la vérité dans les mémoires du temps, que Diane de Poitiers ait eu quelque habitation le long de la Bièvre. Cependant tout nous portoit à le croire; d'abord ces mots de Rabelais: « Les citoyens de Paris, par reconnoissance de cette honnesteté (

GAUGANTUA. 877 commencement, ordonna qu'il feroyt à sa manière accoustumée^ affin d entendre par quel moyen, et Hy. II, cbap. xv et xxii). C'est d'après cette conviction que nous sommes allés les parcourir en 1 812. Nous ne recueillîmes alcnrs d'autre fruit de notre recherche que d'apprendre d'un paysan de Gentilly, que c'étoit une tradition dans ce villajye, qu'il y avoit existé un château sur les bords de la Biévre, qui avoit appartenu à une maîtresse de nos rois; mais. l'année d'après, nous fumes phis heureux. Le mardi 3 août, M. Ësmangart, conduit par son bon (vénie, alla se promener de nouveau à l'endroit indiqué par ce paysan; arrivé dans la prairie située entre Qentilly, la maison dite la manur facture et le moulin des Prés, sur la rive gauche, et à deux ou trois pas de la Biévre, il heurta du pied contre un morceab de métal enfoncé en terre. Il essaya de l'arracher, mais il ne lui resta dans la main qu'un fragment déjà éclaté. Un faucheur (Gilles Trouillard, jardinier et blanchisseur à Gentilly), qui fauchoit près de là, ayant été appelé par .lui, fit une tranchée, et tira un rouleau de cuivre de dix-huit pouces de long sur huit de large, couvert de boue et de vert-de-gris. M. Esmangart y apercevant des lettres, le prit, après avoir récompensé cet homme de sa peine , et s'en retourna bien vite h Paris pour me le montrer. 11 ne connoissoit pas encore tout le prix de la découverte qu'il venoit de faire, lorsqu'ayant remarqué des chaudronniers à la porte de la boutique d'un serrurier du faubourg Saint-Jacques, il y entra, y fit dérouler et fourbir ce rouleau. Qu'y vit-il? une inscription en quatre vers françois, qui prouve que Diane de Poitiers avoit en effet une maison de plaisance sur les bords de la Biévre, en i527, et que François I'" y alloit souvent la voir. Voici la copie exacte et figurée de cette inscription : DAns Ce pourPris le grAnd FraNçois preMier TreVue tonsJours jouissance noÛele QVil eSt hevRevx Ce liEu soVef reCele FlEvr De beaCJlte DiAne de PoicTierr Souef est un vieux mot qui vient du latin suavisy agréable; pourpris signifie, selon le dictionnaire de Trévoux, enclos, enceinte 9 clôture de quelque lieu seigneurial, château, maison noble.

 en si long temps, ses anticques précepteurs lavoyent rendu tant fat, tant niays, et ignorant. Il G>mme cette découverte est vraiment extraordinaire, et qu'elle a excité un grand enthousiasme , je crois devoir ajouter , afin qu'on ne doute pas de son authenticité, que le lendemain du jour où elle a été faite, je suis retourné sur les lieux, avec mon ami, pour la vérifier; que j'ai vu les traces encore fraîches de la fouille; que j'ai parlé au faucheur qui a aidé à déterrer la plaque de cuivre, et qui demeuroit alors dans la maison dite la Manufacture, située près et en face de l'endroil de la prairie où elle a été trouvée ; que j'ai parlé. également au serrurier qui a déroulé et fourbi le rouleau; que ce monument précieux est dans mon cabinet, où l'on peut le voir encore ; que d'après l'annonce que j'en ai faite dans le Journal de l'Empire, il est venu plusieurs curieux le voir au musée des Petits-Augustins, où je demeurois alors; que le concieiige l'a fait mouler, et en a vendu un grand nombre de plâtres ; enfin que M. Le Bas de Courmont, amateur et littérateur distingué, a mis l'inscription en musique. La décoi;iverte de cette inscription est d'autant plus singulière qu elle est moins due à un hasard aveugle qu'à la. recherche opiniâtre de celui qui l'a faite. Elle est d'autant plus importante qu'aucune histoire, aucun mémoire, aucune géographie, aucune description de Paris et de ses environs, aucune carte topographique ne fait mention de cette habitation de Diane de Poitiers ; que l'abbé Lebeuf, qui a donné la description du diocèse de Paris, et Sauvai, celle des maisons de plaisance des maîtresses de nos rois, n'en parlent pas, quoique ce dernier fasse mention des trois hôtels que cette maîtresse de François I"' avoit eus à Paris; quoique Garnier (tome XXVI. pag. 44 ®t 4^) nous apprenne, dans la vie de Henri H, que ce prince la gratifia d'hôtels, de châteaux, et de nombre de terrains vagues, dans et hors l'enceinte de la ville de Paris. Je soupçonnai aussitôt que la maison de plaisance de Gentiily, dont l'inscription nous révéloit l'existence, pourroit bien être celle qui avoit appartenu aux jésuites, et dont Sauvai cite la description suivante, qui a été faite en 1639, par Fauteur du Supplément à Dubreul : « Elle est, dit ce dernier, le séjourle plus agréable qui soit dans les environs de Paris, et qui contient en son pourprii les deux tiers du village, en

GARGANTUA. 879 dispensoyt doncques son temps en telle façon , que ordinairement il s esveilloyt entre huict et neuf fermëé dans un long tour de murailles garnies de plusieurs pavillons... Le jardin a de grandes allées couvertes, d'autres nues; quantités de cabinets, fontaines, statues, carreaux, bordures, arbres fruitiers, glacières, canaux, couches de fleurs, et un agréable bocage de haute futaye. Ce beau lieu est à présent aux pères jésuites du collège, qui l'ont acheté pour envoyer leurs écoliers se divertir en temps d*été. » Il étoit facile de se tromper dans le choix de tant de maisons de plaisance de Gentilly, dont André. Duchesne, Malingre, Sauvai, Lebeuf, etc., nous of&ent des descriptions, et il sembloit que j'aurois dû préférer le château seigneurial. Mais je l'avois rejeté, parcequ*il étoit séparé des bords de la Biévre , par la rue principale et par un rang de maisons, et j'avois deviné juste. Car étant allé à Gentilly une troisième fois avec M. Esmangart, cinq jours après sa découverte, pour rechercher la maison de plaisance qu'elle indiquoit, du plus loin que j'aperçus, en arrivant par les prés, au coin de la première rue à gauche, dite la rue du Pont, un pavillon bâti en pierres et en briques, dans le style du seizième siècle, à une portée de fusil de Tendroit où l'inscription avoit été trouvée, je m'écriai: Voilà la maison de plaisance de Diane de Poitiers. Et en effet y étant entrés nous vîmes un grand parc traversé par deux bras de la Bièvre, qui y forment un beau et grand bassin; des arbres de haute futaye ^ et à l'autre encoignure, du côté de Bicétre, au nord-est, un second pavillon semblable au premier ; j'y suis retourné seul plusieurs autres fois depuis, et j'achevai de me confirmer dans cette opinion; mais je n avois encore vu que la moitié du pourpris^ parceque cette propriété avoit été divisée, il y a cent ans, par un mur, entre deux propriétaires. Je trouvai dans l'autre moitié qui est au sud, non seulement la chapelle que les jésuites y avoient fait construire au milieu, mais à l'extrémité sud-est, une belle terrasse en grandes dalles, d'une magnificence royale, et l'ancienne habitation à porte cochère bâtie en pierres de taille, qui est aujourd'hui celle du fermier; tandis que les deux propriétaires en occupent de plus nouvelles sur la rue. On ne peut donc plus douter que Diane de Poitiers n'ait eu une

 heures ^, feust jour ou non : ainsi Favoyent ordonné maison de plaisance à Gentilly ; que la plaque de cuivre qui nous l'apprend, ou plutôt qui nous le confirme en provient; qu'eUe y a été attachée probablement au-dessus de la porte d'entrée de cette maison qui existe encore, puisque cette plaque a huit petites entailles pour recevoir les crampons. Lorsque cette ^inscription fut posée, Diane de Poitiers devoit avoir vingt-sept ans, puisqu'elle étoit née en i5oo, et François I**^ trente-trois ans d'âge et doute ans de régne, puisqu'il étoit né en 1494? ^^ ^*^^ étoit monté sur le trône en i5i5. Il est donc de plus en plus certain que la grande jument de Gargantua est Diane de Poitiers , qui , à l'âge de vingt-trois ans , étoi; connue à la cour, sous le nom de grande sénéchale; que Gargantua est François T**, et que Pantagruel , qui avoit son logis et faisoit de fréquentes promenades sur les bords de la Biévre, est Henri II, qui devint amoureux de Diane en i536; enfin que la forêt de Bière ^ où les Parisiens envoyèrent vivre la jument de Gargantua, est bien la forêt de Bièvre, et non celle de Fontainebleau. La foret de Biévre n'ezistoit peut-être déjà plus du temps de Rabelais, puisqu'il dit : « Je croy qu'elle n'y soit plus maintenant. » Mais le passage suivant de Yffistoire de Paris y par D. D. Félibien et Lobineau (tom. II, pag. 907), prouve qu'elle a existé au moins jusqu'au milieu du quatorzième siècle : « Tous les dons et octrois précédents furent confisqués par Philippe de Valois, l'an i33i. Il y ajouta le droit de paisson, dans la forêt de Biévre, sans payer aucun péage. » De plus l'on trouve dans le premier volume des pièces justificatives de cette histoire ^ à l'année i3a8, des lettres du même roi, qui confirment la concession 'de ti'ois cents charretées de bois par an, à prendre dans la forest de Biévre : c'est ainsi que ces deux savants historiens ont traduit, m foresta nostrà Bierriœ. Et après tout Rabelais auroit pu nommer la forêt de Bière ^ au lieu de la forêt de Biévre, pour dépayser le lecteur. Cette découverte est encore confirmée par le témoignage d'André Duchesne et de l'abbé Lebeuf, qui assurent que la plupart de nos rois de la première et de la deuxième race faisoient leur séjour à Gentilly, et par la lettre suivante, que M. Gault dp Saint-Germain a écrite le i4 août i8i3, au Journal de l'Empire: « La découverte d'une inscription sur les bords de la Biévre, relative aux

GARGANTUA. 3«i ses regens anticques^, alleguans ce que dict David : amours de François I*' et de Diane de Poitiers, publiée par M. Éloi Johanneau, dans votre feuille, vient à Tappui des autorités qui prouvent que sous les trois races , nos rois ont eu des palais à Gentilly. Une des plus respectables est celle du savant D. Mabillon, bénédictin, et de son collaborateur D. Michel Germain, dans la Diplomatique liv. IV, pag. 283. Ce dernier n'hésite point à placer Gentilly (Gentiliacum'^y au rang des palais royaux et terres domaniales. » Le fait est que Pépin y vint passer l'hiver en 762 , y célébra la fête de Noël et celle de Pâque qui suivit; qu*en 766, il y vint célébrer encore cette dernière fcte, et y fit tenir un concile national. Or, « cette résidence du roi et de sa cour à Gentilly, dit Lebeuf, suppose nécessairement qu*il y avoit un palais, et même que c*étoit une des terres royales, villa dominica. » Le fait est que Charles V donna en 1371 , à Tévéque de Paris, son hôtel de Valois sis à Gentilly, et les dépendances de cet hôtel. Cest sans doute pour cela que Henri IV écrivant au roi d'Espagne , signa ainsi : Henry ^ par la grâce de Dieu y roi de Gentilly. En vain on objecteroit qu*il est singuUer qu'il y ait une capitale,au milieu de chaque mot de notre inscription , qu'on ne trouve d'exemples de capitales mêlées avec les petites lettres, que dans les chronogrammes. Je répondrois que cette fantaisie du graveur, quoique de mauvais goût, n'est point sans exemple; que j'ai vu des inscriptions semblables et du même temps, au château de Ghenonceaux^ tnr le Cher, qui a appartenu aussi à Diane de Poitiers, et que M. Esmangait en a vu une autre en vieux vers françois dans la chapelle de Saint-Hippolyte de l'église de Saint^ean à Saint-Quentm. D'ailleurs la plaque^ quoiqu'elle ait été fourbie mal adroitement par le serrurier, offre encore une patine de vert-^le-gris qui est un cachet d'antiquité, et tous les lamineurs qui ont vu le cuivre, l'ont bien reconnu pour être ancien. Il n'y a donc qu'un homtme de mauvaiise loi, et jaloux des découvertes des autres, qui puisse nier celle-là^ quelle qu'étonnante qu'elle soit. ' Cétoit , dit de Marsy, se lever fort tard , dans le siècle de Rabelais : c'est comme qui se lèveroit aujourd'hui entre midi et une heure. ^ Dans l'édition de Dolet, au heu êianticques^ on Ut théologiens;

382 LIVRE I, CHAP. XXI. Vanum est tx>bis ante lucem surgere. Puis se gambayoy t , penadoy t et paillardoy t parmy le lict quelque temps ^, pour mieux esbaudir ses esperitz animaulx , et s habilloy t selon la saison ; mais voulen tiers portoy t il une grande et longue robbe de grosse frise ^, fourrée de regnards: après se pîmais quoiqu'ici ces deux mots soient synonymes, les rëgents de collèges étant autrefois tous ^adués en théologie, théologiens convient mieux ici avec le passage Vanum est etc. , que Rabelais met en la bouche de ces régents, et qui est pris du psaume 126 ou 127. (L.) ' Se gambayoit, c'est-a-dire gambilloit. Se penader, c*est étendre ses bras comme un oiseau déploie ses ailes pour prendre Fes^or. Se paillarder, c*est proprement se rouler sur la paille ou sur une paillasse; mais ici tout se dit figurément d*un paresseux qui prend ses aises en plusieurs manières ayant qu'il puisse se résoudre à quitter le lit. (L.) — « Penader y ajoute Le Duchat, dans Ménage, a deux significations. Tantôt il signifie se mirer dans ses plumes comme te paon; et alors c'est le paveneggiare des Italiens; par lequel mot Ant. Oudin a rendu se pennadery dans son dictionnaire françois-kaHen^ tantôt aussi il signifie étendre ses bras pour prendre ses aises et pour se délasser, et alors il vient de pennatàre, fait de penna, et s'est dit premièrement des oiseaux, qui avant que de prendre leur vol et de s'élever dans les airs, sont quelque temps à battre des ailes comme pour se dégourdir. Cette explication me paroit suivre naturellement des paroles de Rabelais : car quand il cGt que le jeune Gargantua, avant que de se lever, commençoit par se gambayery âe penader^' et se paillarder quelque temps dans son lit, il est clair que par ces trois choses, il entend que cet enfant mal élevé, s'étendoit les jambes, puis les bras, et enfih qu'il se rouloit tout le corps sur la paillasse'^ avant que de pouvoir se résoudre'^ qtdtterïe lit: >♦ De Marsy, dans son Rabelais moderne, a rendu pehadoit par vautroit. Ce qui prouve qu'il n'a pas entendu le mot penader y qui se disoit autrefois pour /pavaner ^ et qui vient également de paon y et non pas, comme le croit Le Dncbat, de pennatare^ mot imaginaire ^ fait de penna aile.

GARGANTUA. 383 gnoyt du pygue de Almaing7, cestoyt des quatre doigts et le poulce. Car ses précepteurs disôyent que soy aultrement pygner, laver et nettoyer, estoyt perdre temps en ce monde. ^ G*ëtoit cette robe de bachelier ou de maître-ès-arts qui par sa longueur faisoit que les uds et les autres étoient toujours crottés. Elle ëtoit d*une étoffe grossière, comme Vives nous apprend qu*étoienttous les autres habits des suppôts de l'université; et ce pour^ roit bien être le quartier de ces gens-là que, par rapport à leurs longues et amples robes de grosse frise , les rieurs appellent le pays (le Frise dans ces vers des droits nouveaux de Goquillart .* Que maistre Enguerrant Hartebise, Son ayeul , qui mourut transi L'antrejour au pays de Frise. (L>) '* Cest comme on lit dans l'édition gothique de i54a, au lieu ê^Almany que Dolet a mis dans la sienne de la même année, en un temps où Pon disoit Almaigne pour Allemagne. Si; conformément à rédition de i553, on lisoit ici avec les plus nouvelles Almain^ on pourroit croire que la malpropreté de Jacques Almain, ancien docteur de Paris, auroit donné lieu à cette façon de parler proverbiale, qui d'ailleurs paroit une inversion de la main y dans la signification de dentata manus. Mais ce proverbe regarde proprement les Allemands, non comme maussades, rien n'est plus propre que cette nation, soit à peigner à fond sa chevelure, soit à se laver souvent les mains, et même le visage tous les matins ; mais c'est que comme de tous les peuples civilisés de l'Europe, ils ont peut-être été les derniers à prendre la perruque, le François qu'on voit si souvent le peigne à à la main, se moquoit de voir un Allemand se servir de fois à autre des deux siennes pendant la journée, pour rendre aux cheveux de son front la séparation qu'il y avoit faite le matin avec le peigne^ Dans les dictionnaires françois-espagnol et françois-italien d'Oudin, le peigne d'allemand est expUqué par los dedos et le dita^ sans doute par cette raison-là. (L.)—« Ce peigne (fa/nuu'n 9 ajoute Le Duchat, dana Ménage, c'est dentata manus; et c'est ainsi que l'explique Simon de Val-Hébert, à la marge de cet endroit de son Rabelais, où on

384 LIVRE I, CHAP. XXI. Puis fian toy t , pissoy t , rendoy t sa gorge , rottoy t , petoyt, baisloyt, crachoyt, toussoyt®, sangloutoyt, et esternuoyt, et se morvoyt en archidiacre 9, et desjeunoyt pour abattre la rousee et maulvaisaer: belles tripes frites , belles carbonnades , beaulx jambons , belles cabirotades , et force souppes de prime '*'. Ponocrates lui remonstroyt que tant lit d'Almain. Mais une chose m* embarrasse, savoir si Ton doit lire almariy de l'italien a/man^ c'est-à-dire à la main, ou almain, du fîrançois à la main. Car d'un côté en disant peigne (TAlmany Rabelais peut avoir eu en vue de railler les Allemands sur leur malpropreté; et de l'autre, en disant peigne d'j4lmain, qui sait s*il n'aura pas prétendu se moquer d'un moine de ce temps-là, nommé Jacques Almain, docteur de Paris, qui, quoiqu'il ait beaucoup écrit, ne se peignoit peut-être jamais autrement qu'avec les quatre doigts elle pouce? On voit par le passage même, qu'en effet ses sembla^ blés avoient mis le jeune Gargantua sur le pied de ne se peigner que de la sorte. » De Marsy a mis, se peignait du peigne d'Adam^ et ajoute en note : Dans l'incertitude du véritable sens de cette expression, j'en ai substitué une plus claire et plus usitée. Plus usitée, soit, mais elle n'est pas plus claire, car il est évident que pygne de Almaing ou de Alman^ signifie peigne d'Allemagne où de Ailemand, et fait peut-être en même temps allusion au docteur Almain dont parle Le Duchat. ' Rien de ceci n'est dans l'édition de Dolet. Sanglouter, c'est roter. (L.) ^ Gomme un archidiacre, à qui sa prébende, plus considérable que les simples bénéfices de son chapitre, fournit les moyens de faire meilleure chère ^ et par conséquent d'amasser plus d'humeurs que ne font les simples chanoines. (L.) '^ Cette expression, qui revient souvent, s'entend à mon avis de certaines soupes, telles que les religieux en mangent à l'heure de primes y c'est-à-dire, à six heures du matin. (L.) — ' « Panurge, liv. III, chap. XY, les traite de soupes grasses, et il les y oppose,

GARGANTUA. 385 soubdain ne debvoyt repaistre au partir du lict , sans avoir premièrement faict quelcque exercice. Gargantua respondit : Quoy ! n ay-je faict suffisant exercice? Je me suis veautré six ou sept tours parmy le lict" devant que me lever. N'est-ce assez? Le pape Alexandre ainsi faisoy t ' ^ par le conseil de son medicin juif, et vesquit jusques a la mort en despit des envieux. Mes premiers maistres m'y ont accoustumé, disants que le desj entier faisoy t bonne mémoire, pourtant y beuvoyent les- premiers. Je m'en trouve fojt bien , et n'en disne que mieulx. Et me disoyt s^Hk Tubal (qui feut premier de sa licence a l^^^Hue ce n'est tout l'advantaige de courir bieD^mi, mais bien de partir de bonne heure : aussi n'est-ce la santé totale de nostre humanité, boyre a tas, a tas'^, comme ajoute Le Duckat dans Ménage, aux soupes de lévriers, qui ëtoient des soupes maigres, et telles qu'on en donne aux chiens. » " Cest tours qu'on doit lire, comme dans l'édition de Dolet; et non pas jours, comme on lit mal-à-propos dans presque toutes les autres. (L.) '* * Ceci doit regarder le pape Alexandre V, homme de grande chère, grand buveur, et de grands vins, dit son historien, Théodoric de Niem. Je ne sais plus où, mais j'ai une idée bien claire d'avoir lu que sur ses vieux jours ce pontife ne pouvant plus se tenir debout, tant il étoit devenu gros et pesant, Marsile de Parme, son médecin, lui ordonna de faire du moins quelques gambades de temps à autre dans le ht, par forme d'exercice, et qu'un joijr le saint père fut surpris dans cette posture. (L.) '^A grands coups.

 canes , mais ouy bien de boyre matin; unde versus: Lever matin n'est point bon heur^^, Boyre matin est le meilleur. Apres avoir bien a poinct desjeuné, alloyt a recclise , et luy portoyt on dedans un grand penier un gros breviere empantouphlé'^, pesant tant en gresse qu'en fermoirs et parchemin , poy plus poy moins, unze quintaulx six livres. La oyoit vingt et six ou trente messes'^ : cependant venoyt son diseur d'heures '7 en place, empaletocqué comme une duM^^, et très bien antidote ' ♦ Lever matin n'est] Mais venir à point Cest comme on lit ce proverbe dans le recueil de Pierre Grosnet; mais ici Rabelais l'a accommodé à son but. (L.) '^ Un gros bréviaire romain, autorisé par le pape, et pour ainsi dire scellé de sa pantoufle. Au chap. vu du liv. II, pantofla decretoruniy ce sont les décrétâtes, en tant que ces ordonnances papales ensei^ent à respecter le pape jusqu'à lui baiser la pantoufle» (L*}— Cest-à-^re enveloppé dans son sac. *® Cest ce que dit lliistoire : « Le roi, François I*"", a été très bon catholique, sans jamais s'être dévoyé de la sainte foi et religion... H aima, et embrassa fort l'église catholique apostolique et romaine, la servant fort révéremment. » (Brantôme y tom. VII, pag. aSy.) " Celui qui fait cette fonction auprès du roi, est son aumônier, appelé à cet égard orator régis, comme l'étoit ce M. de Rapin, qui, dans le seizième siècle, se qualifioit aumônier de Catherine de Médicis et orateur du roi. Voyez la vie de M. de Rapin , tom. X , pag. 2 , de son Histoire d'Angleterre. (L.) Par le noir, le blanc, et le cendré, qui sont les couleurs du plumage de la huppe, il semble que Rabelais veuille ici dépeindre cet aumônier de Gargantua comme un chanoine d'autrefois, véttt

 son halaine a force syrop vignolat '9. Avecques icelluy marmonnoyt toutes ses kirielles; et tant curieusement les espluschoy t , qu'il n en tomboyt ung seul grain en terre. Au partir de Fecclise, on lui amenoyt sus une traine a bœufs ^^, un foratz de patenostres de sainct Claude ^ ' , aussi grosses de son aumusse. Mais d*autre côté, empaletocqué veut dire affublé d'une façon de petit manteau, au derrière duquel pendoit un capuchon ; car tel étoit l'ancien paletot, fait exprès de la sorte pour pa rer du froid et de la pluie ceux qui le portoient. La duppe, communément appellée huppe, est cet oiseau niais, presque sans langue, et dont la vt)ix mal articulée, ressemble à celle des diseurs d'heures, qui marmonnent plutôt qu'ils ne parlent. (L.) — « Ce diseur d'heures {canoniales)^ ajoute Le Duchat, dans Ménage, étoit vraisemblablement quelque chanoine, aumônier de Gargantua (il devoit dire plutôt de François r*"). On sait que les chanoines étant à l'église en hiver, s'enveloppent pendant le chant des psaumes avec une aumusse de petit gris. Cette aumusse a l'air d'un petit manteau ou palletoc qui ne ressemble pas mal au plumage de la huppe, oiseau qu'on appelle aussi duppe, et c'est en ce sens que Rabelais dit que le diseur d'heures de Gargantua, étoit empaletocqué comme une duppe. De palletoc, on a fait empalletoqué , et aussi palletoquet, mot messin qui répond au frant^ois pallot, et qui se dit d'un jeune villageois grossier et niais. » Cest- à-dire encapuchonné comme une huppe. Le paUetot ou paletoc, étoit un habillement à capuchon, comme le manteau de quelque religieux. Quand le capuchon couvroit la tête, la pointe étoit élevée et ressembloit au bouquet de plume que la huppe ou duppe porte sur sa tête. Paletoc vient de palle {pallium), et toque, manteau court, qui sert de toque, qui couvre la tête comme la toge des Romains. '9 Du vin, par allusion à sirop violât. Siroter, c'est boire à petits eoups. (L.) — De sirop de vigne. ^^ Une charrette traînée par des bœufs. ** * Q-dessous encore, liv. IV, chap. l, ung grosfaratz de clefs. Ici <

388 LIVRE I, CHAP. XXt. chascune qu'est le moulle dung bonnet, et, se pourmenant par les cloistres, galeries, ou jardin, en disoyt plus que seze hermites. Puis estudioy t quelque meschante demie heure, les yeulx assis dessus son livre : mais (comme dict le comicque^^) son ame estoyt en la cuisine. Pissant doncques plein officiai ^^, s asseoyt a table. Et, parce qu'il estoyt naturellement phlecfaratz signifie sans doute un amas soit de patenostres, soit de clefe, de toutes sortes et de toutes (prandeurs; mais je ne sai de quelle pi*ovince est ce mot. En Languedoc, ils disent /ait/es pour hardes^ petitêtre de fero^ d'où aussi nous pourrions bien avoir fait fardeau. Or, comme nous disons transférer pour transporter ^ il y a de l'apparence qu'on aura dit aussi ferare pour ferre ^ et que faraty fait de ferra" ium dit pour feritum par métaplasme , aura signifié proprement toute sorte de fardeau. (L.) — Cest-à-dire que ces grains de chapelets étoient gros comme la tête. Par ces patenôtres de saint Claude, Tille où l'on en vend encore ; l'auteur veut peut-être rappeler ici -le pèlerinage que fit à Saint-Claude, en Franche-Comté, Anne de Bretagne , pour avoir des enfants de Louis XII ; de là sans doute aussi le nom de Claude , donné à sa fille aînée (Badebec), épouse du vrai Gargantua. Mézerai, in-fol. f7e d'Anne de Bretagne. Un faratz doit s'être dit pour un fatras y un amas, une charreté: c'est ainsi, qu'on dît du. feure pour du feutre. ^* Apparemment Térence ou Plante, mais plutôt Térence : Érasme dit apud Comicum, pour apuA Terentium. *' Cest comme on lit dans l'édition de i535, et dans celle deDolet, au heu d'urinal qu'il y a dans les autres : ce qui me fait croire qn officiai, en la signification d'urinal est un mot de Lyon, où ces deux éditions ont été faites. Ci-dessus , au chap. ix , Rabelais se moque de ceux qui appellent officiai un pot-de-chambre. Cest qu'il y avoit de son temps des gens qui croyoient parler fort pohment, en appelant ainsi ce vaisseau, sous ombre qu'il fait V office de garderol)e. {L.)

GARGANTUA. 889 maticque, commençoyt son repast par quelques douzeines de jambons , de langues de beuf fumées , de boutargues , d andouilles , et telz aultres avant coureurs de vin. Cependent quatre de ses gens luy jectoyent en la bouche ^\ l'ung après laultre continuement, moustarde a plenes palerees ; puis beuvoyt ung horrificque traict de vin blanc, pour luy soulaiger les rongnons. Apres mangeoyt, selon la saison, viandes a son appétit, et lors cessoyt de manger quand le ventre luy tiroyt. A bôyre navoit point fin ni canon ^^. Car il disoyt que les metes^^ et bornes de boyre estoyent quand, la personne beuvant, le liège de ses pantouphles enfloyt eji hault d ung demy pied ^7. ** « François I*' aima la bonne chère Quant à sa maison, jamais les ordinaires, ni saUes, ni tables, n'en approchèrent Ses tables étoient très bien servies, que rien n*y manquoit, et ce qui ëtoit très rare, c'est que dans un village, dans des forets, en l'assemblée, Fon y étoit traité comme si l'on eût été dans Paris » Brantôme, tome Vn,pag. 3oo. '* Ni borne, ni règle. (L.) — De 'canon, règle. ** De meta borne. '^ Cest-à-dire qu'il falloit que le vin qui sortoit par les pores du buveur, fit enfler le liège dont étoit en ce temps-là composée la semelle des pantoufles. (L.)

■^go LIVRE I, CHAP. XXII. CHAPITRE XXII. Les jeux de Gargantua. COMMENTAIRE HISTORIQUE ET SOMMAIRE DE CE CHAPITRE. Dans ce chapitre, l'auteur fait une très curieuse et longue ënumëration des jeux de son temps. Ces jeux sont au nombre de deux cent quinze, ou plutôt de deux cent quatorze, car celui à la chevesche y est répété deux fois dans plusieurs éditions; mais les doubles emplois diminuent beaucoup le nombre de ces jeux. On verra dans les notes que le même jeu est répété autant de fois qu'il avoit de noms différents dans les jargons des provinces. Il y donne à Gargantua ^ pour serviteurs et compagnons , des seigneurs qui composoient réellement la cour de François V\ tels que les seigneurs de Fou. de Gourville, de Marigny, et autres; trait remarquable, et qui prouve bien que Gargantua et François I" étoient le même personnage. Gargantua, ajoute-t-il, passoit sa jeunesse à se divertir et à dormir. L'histoire le dit aussi de celle de François I". Voici les divers jugements que l'abbé de Marsy, Bernier, et Dufreny, ont porté de ce chapitre : a Rabelais, qui avoit, dit l'abbé de Marsy, une prodigieuse mémoire, et qui quelquefois écrivoit indistinctement tout ce qu'elle lui dictoit, fait, dans ce chapitre, l'énumération ennuyeuse de plus de deux cent cinquante

GARGANTUA. Sgr jeux. Je n'aurois pu les supprimer tous, sans défigurer entièrement mon auteur. J'ai conservé les plus connus, dont on voit que l'origine est ancienne... Avant François I", les femmes de qualité vivoient tristement dans leurs duchés et dans leurs baronies, où elles se promenoient un faucon ou un épervier au poing. François les attira à la cour, et il fallut bien les amuser. Ce fut alors que l'amour du luxe, du plaisir et des amusements frivoles, s'introduisit en France. Le roi s'y sentoit lui-même porté par son humeur vive et enjouée, et naturellement enfantine. C'est à quoi Rabelais fait certainement allusion dans tout ce chapitre : c'est pour cela qu'il fait jouer à son Gargantua tant de jeux divers , et sur-tout tant de jeux d'écolier, comme la Savate, le Cheval fondu. Pet en gueule. Telle étoit l'humeur de François 1". Ce que j'en ai dit dans la clef du chapitre vu se rapporte parfaitement à l'idée qu'on en donne ici, et prépare les lecteurs à toutes les espièglerie que Rabelais lui fait faire dans ce chapitre. » u On voit ensuite, dit Rernier, un grand dénombrement de jeux dont nous ne connoissons plus qu'une partie, pour nous faire voir que le jeu étoit alors toute l'occupation des jeunes princes, d « J'ai connu, dit Dufreny dans son Parallèle d'Homère et de Rabelais, un Rabelaisien outré, qui, dans une tirade de deux cents noms de jeux qu'on, apprend à Pantagruel (à Gargantua) j croyoit voir sur chaque mot une explication historique, allégorique et morale. Il est pourtant visible que Rabelais n'a eu aucun dessein, en nommant tous ces jeux, que de faire voir qu'il les savoit tous; car, dans ces temps où les savants étoient rares, ils se faisoient honneur de détailler, de dénombrer, de citer à tout propos, et d'étendre, pour ainsi dire, leur érudition jusque dans les moindres arts. Il faut croire, pour la justification d'Homère, qu'il vivoit dans un temps à-peu-près pareil, car

392 LIVRE I, CHAP. XXII. ((il est ^and enumerateur et grand detailliste, disoit Ba((bêlais; Homère et -moi pouvons être a bon droit paralleu lisez , en ce que sommes par nature tant soit peu beauu coup di(jressionneurs et babillards. » Le dernier éditeur de Rabelais a donné, dans la table des matières de son troisième volume , au mot Jeux, une longue liste des danses qu'un imitateur de Rabelais a dé^ nombrées au chapitre xvi des Navigations de Panurge» Nous y renvoyons le lecteur qui seroit curieux de connoître ces danses anciennes. Ce sotit ^ pour la plus grande partie; des espèces de rondes, dont les noms sont formés des premiers mots de la chanson que Toti chantoit en les dansant. Voici les noms des plus bizarres : les Six visaiges, le Trehory de Bretaigne, les Crapaulx et les Grues, Picardie la jolie, la Mousque de Biscaye, la Perronelle, Ghasteau bryant. N'y boutez pas tout. N'y boutez que le bout, le Bal d'Hespaigne. Mon con est devenu sergent, la Marguerite (danse historique qui existe encore parmi les enfants), etc., etc. Puis , tout lourdement grignotant d ung transon de grâces % se lavoyt les mains de vin frais, sescuroyt les dents avec ung pied de porc, et de' Encore, liv. II, chap. \iy je grignote d*ung transen dequelcque missijicque precation. Grignoter c'est ronger, et trançon ou transon c'est une petite tranche. Ainsi, il y a ici une double métaphore; et c'est comme si Rabelais disoit que Gargantua, assoupi qu'il étoit de sa débauche du dîner, faisoit entre ses dents un petit bout de prière, à -peu-près comme VEt heata viscera, etc., du baron de Féneste. (L.) — Grignottant quelques mots de grâces, c'est-à-dire murmurant entre ses dents et machinalement ses grâces, après le repas.

GARGANTUA. SgS visoyt joyeusement avecques ses gens. Puis , le verd estendu ^, Ion desployoyt force chartes , force dez, et renfort de tabliers^. La jouoyt^ Au flux 4, A la prime 5, ' Cest le tapis vert, pour jouer. — ^ Damiers ou échiquiers. * Sorte de jeu de cartes. Rabelais le met à la tête de tous les autres, comme étant en vogue, même à la cour, dès le régne de Louis XII. Hubert Thomas, Vie de Félecteur palatin Frédéric II. Francf., in-4°, 16249 P^G* ^4 9 ^^^^ l'année i5oi : « Rex yero LudoM vicus et plerique alii, spectantibus militibus, coronatorum chartis « ludebant , ludo ea tempestate frequentissimo , quem etiamnum « hodieFLUEREappellant. » (L.) — Louis XII, comme on voit, jouoit au flux y dans son camp, à la vue des soldats. Ce jeu devint encore plus à la mode sous François V'^ qui établit des cercles réglés à sa cour. C'est donc parcequ'il plaisoit fort à ces deux rois, que Rabelais le met à la tête de tous les jeux auxquels joue Gargantua. Ce ' jeu a donné naissance à la prime, au berlan, et aux autres jeux où le nom de flux est employé. Flux se dit encore en plusieurs jeux de carte, quand il y en a plusieurs de suite de même couleur. Au jeu d'hombre être àjîuxy c'est n'avoir que des triomphes, et ne pouvoir lâcher. On joue le flux à quatre, et on y donne quatre cartes à chacun. Celui des quatre qui a le plus de cartes d'une même couleur, a le flux, et gagne l'enjeu. Ce jeu est encore en usage parmi les paysans et dans les cabarets des environs de Cognac et de Fontenay-leComte, ainsi que plusieurs autres jeux de Gargantua, à ce que nous a assuré M. Bcauséjour, député de la Charente-inférieure, qui nous a donné des renseignements précieux sur quelques uns. ' Il y a la gi*ande et la petite prime ^ et l'une et l'autre est un jeu de cartes à quatre personnes. A la grande, on joue avec les figures, mais à la petite, où on donne à chaque joueur quatre cartes, une à une , la plus haute des cartes est le sept , qui vaut vingt et un points ; celle qui suit est le six, qui en vaut dix-huit, et la suivante est le cinq, qui en vaut quinze. L'as vaut seize points; mais les autres cartes, c'est-à-dire le deux, le trois et le quatre, ne valent qu'autant de . points qu'ils en marquent. A toutes ces cartes on ajoute, si l'on veut,

394 LIVRE I, CHAP. XXII. A la vole ^, A la triumphe 8, A la pille 7, A la picardie 9, uu quinolaf qui est ordinairement le valet de carreau, qu*on fait yaloir pour telle carte et en telle couleur qu*ou veut. Après quoi chacun des joueurs ayant étalé ses quatre cartes, celui dont les cartes sont des quatre couleurs gagne la prime ; et si elles sont de même couleur, il gagne le flux. (L.) — Ce jeu étoit autrefois fort en vogue : c'est pour cela, et à cause de son ancienneté, que Rabelais le met un des premiers. Il se jouoit encore en France sous Louis XIV. Avoir prime f c*étoit avoir ses quatre cartes de différentes couleurs. La prime l'emportoit sur le point. On disoit jouer à la prime, perdre son argent à la prime. Il y avoit la grande et la petite prime. La grande étoit celle qui étoit composée de plus de trente points. ^ La vole est encore un terme de jeu de cartes, qui se dit quand quelqu'un fait toutes les mains ou levées des cartes, à l'hombre, à la béte, à la triomphe, etc. ; et alors chacun des joueurs lui doit une marque, f^o/e vient du latin t;o/a, paume de la main. Cest parceqne ce mot avoit le même sens, et parceque, dans le jeu de cartes, on dit la vole, lorsqu'une personne fait toutes les mains, enlève tout, qu'on en a fait vol, voler et voleur. En effet, le voleur enlève et ravit avec la vole ou la main : c'est ainsi qu'on a fait de paume, empaumer pour voler, et empoigner de poigne. Nous ferons remarquer à cette occasion que les journaux qui ont expliqué par empoigner le vieux mot empugner, en citant un marquis de Foucault qui a empugnéla place forte de Brouage, se sont trompés : empugner signifie ici impugnare, attaquer, prendre d'assaut, qui vient àepugna, combat, et non de pugnus^ poing. ^ Piller se dit encore en certains jeux de cartes, comme à la triomphe, quand celui qui a fait découvre un as, il a droit de prendre l'as et les autres cartes de même couleur qui suivent après, et d'en remettre d'autres en leur place. On a dit aussi pille pour butin pris sur l'ennemi. ' La triomphe est un jeu de cartes qu'on joue un contre un, ou deux contre deux. Triomphe se dit aussi de la couleur de la carte qu'on retourne, après qu'on a donné aux joueurs le nombre de cartes qu'il leur faut, ou de celle que celui qui fait jouer a nommée, et qui emporte toutes les autres : c'est la même chose qu' à-tout. C'est

GARGANTUA. SgS Au cent »°, A la malheureuse ", A l'espinay « ', Au fourby '3, de là que \dent le nom du jeu de la triomphe, et qu on dit le roi, la dame de triomphe ; j'ai trois triomphes eu main; la triomphe est cœur. Ce jeu est encore fort en usage dans ce qu'on appelle, par un abus honteux, les académies de jeux, ^ Le traducteur anglois du Rabelais a rendu le nom de ce jeu par Atihe prick and spare noty c'est-à-dire, pique et n'épargne point, ou pique hardiment. Ce qui me fait croire qu'à ce jeu les enfants, ou piquent dans un hvre avec une épingle , ou montent les uns sur les autres comme sur des chevaux. (L.) — Picardie vient donc de pique hardie : c'est ainsi qu'on appeloit cotte 'hardie une espèce de cotte, et qu'on disoit^ d'après les Curiosités françoises d'Oudin, des picards pour des poux y parcequ'ils piquent. Si ce jeu consistoit, comme le croit Le Duchat, à piquer dans un livre avec une épingle 9 ce seroit, dit Adry, dans les jeux de l'enfance, ce tju'on appelle tirer à la belle lettre ou à la blanque. Mais comment s'en rapporter à un traducteur qui doit entendre Rabelais encore moins que nous ! '^ Aujourd'hui jouer un cent de piquet, c'est jouer une partie de cent points au piquet. Cest un jeu de cartes dans lequel on fait des mariages , toutes les fois qu'on a en main le roi et la dame de la même couleur. Le premier qui fait cent, gagne : de là le nom de ce jeu, et celui de mariage, qu'on lui donne aussi. Ce jeu est également resté sons ces deux noms et sous celui de grande brisque, dans la Charenteinférieure. ' ' Ce jeu seroit-il celui de l'instrument de musique appelé aujourd'hui épinette, ou un jeu analogue? ** Ce jeu est le même que le malheureux, le hère, et le maucontent qu'on voit ci-dessous. Aussi n'en est-il point fait mention dans Fcdition de Dolet. (L.) — Ainsi ces quatre jeux , qui n'en font qu'un? sont des doubles emplois qtii proviennent de l'ignorance des premiers éditeurs, qui ont cru enrichir par là une nouvelle édition, et non du fait de l'auteur. On trouvera encore d'autres exemples de ces répétitions du même jeu sous des noms différents et sous le même nom. '^ Cest-à-dire, au fourbe y selon Le Duchat. Voilà, dit l'éditeur de 1 762 , un jeu fort singulier, et qui doit sans doute son origine aux Normands et aux Gascons.

396 LIVRE I, CHAP. XXII. A passe dix '4, A troys cens , A trente et ung »5, Au malheureux '7, A pair et séquence J^, A la condemnade 'S, '^ G est un jeu à trois dés, où Von parie que les trois ensemble passeront dix points. Il faut pour cela qu il y ait deux dés qui marquent autant l'un que Vautre. Quand ils marquent tous trois également, cela s'appelle rafle. '^ C'est apparemment, dit de Marsy, le jeu que nous appelons trente et quarante, où celui qui a trente et un y ou qui en approche le plus, a gagné. '* Voyez à la séquence ^ note 27. '" Cest, dit Bemier dans ses Additions, le hère, appelé en Languedoc le malouroux ou malencontreux, et en Auvergne l'asne. Voyez à la malheureuse, note 12. '* Jeu de cartes à trois personnes. Celle à qui il n'appartient ni de donner ni de couper, nomme une carte, et celui-là gagne, à qui cette carte arrive, et l'on donne des cartes jusqu'à ce qu'elle soit tirée. On voit dans les œuvres de Marot une Épitre qu'il perdit a la condemnade contre les couleurs d'une demoiselle; et des auteurs italiens, plus anciens que Marot et Rabelais, font mention du même jeu, qu'ils nomment condennata. Jean Marot, pag. 4' de la nouvelle édition de ses œuvres : C'est mal joué le jeu de condemnade , A qui roy vient quant ung vallet demande. Autre jeu de la condemnade qui se joue en Languedoc, et qui n'est pas un jeu de cartes. Il s'agit de savoir qui paiera des oublies pour toute la compagnie. L'oublieur qui les débite s'adrcssant, l'un après l'autre 9 à quelqu'un de la troupe, lui commande ceci ou cela, puis venant à celui à qui il lui plaît d'endosser l'écot, vous paierez, lui dit-il, par une manière d'arrêt, que ceux du pays nomment condemnade, comme qui dh*oit condamnation. (L.) — m Je me souviens, dit Ménage, d'avoir lu condemnata^ en la même signification, dans des auteurs- italiens plus anciens que Marot et Rabelais : ce qui me fait conjecturer que ce jeu nous étoit venu d'Italie. Jean de La Case en fait mention dans son Capitolo délia stizza. » Coquillart, dans ses

GARGANTUA. 397 A la charte virade '9, A qui ha , si parle ^^ Au maucontent ^^ A pille, nadejocque, fore ^4^ Au lansquenet *% Au mariage 2^, Au cocu 22j Au gay ^% Droits nouveaux, en parle aussi : Puis quant la bourgeoise est en galles , Une caterve, une brigade, Vient jouer an son des cymbales, Au glic , ou à la comlampnade. On lit dans la Nouvelle xxiii de des Périers : « Ilz s*adviserent de jouer leurs bottes a belle condemnade. » '• A la carte tournée. *** C'est le hère, appelé malheureux en Languedoc, et ici mau^ content, parcequ'à ce jeu celui qui est mécontent de sa carte, la change s*il peut; faute de quoi il est malheureux et devient le hère. (L.) *' Jeu de hasard qui se joue avec cinquante-deux cartes oM un jeu entier. On y donne à chacun une carte sur laquelle on met ce qu*on veut ; celui qui a la main se donne la sienne ; il tire ensuite les cartes, et, s'il amène la sienne, il perd: s'il amène quelqu'une des autres, il gagne. Ce jeu est défendu. *' Cest encore le hère, selon Bemier et Le Duchat. Voy. notes 1 2 et 20. ^' Encore le hère, en tant que celui qui le donne à son voisin doit dire en changeant de carte. Hère court. (L.) ** Encore hv. II, chap. xi, à tant ^ pille, nade ,jocque , fore. Cest le jeu du toton. Pille , de l'italien pigliar, c'est RCcipe: nada en espagnol veut dire nihil. Jocquc^ de l'italien giuoco, c est pone, ou mettez au jeu : et fore, de l'italien /uora, signifie totum, c'est-à-dire que tout est gagné ^ et qu'ainsi on est dehors, et le jeu fini. (L.) — n y a, dit Adry, sur les faces du toton, P, qui signifie en italien pigliar, prendre; N, nade, en espagnol, tien; J^jocque^ en italien giuoco y au jeu, mettez au jeu; F^fore, qui vient defuora, dehors. Cest donc de ces quatre mots inscrits sur le toton que vient le nom de ce jeu. *' Cest un jeu de cartes fort connu.
.1

398 LIVRE I, CHAP. XXII. A Fopinion , A la séquence ^7, A qui fait Fung fait Faultre^ Aux luettes ^y '^ Au j'é, ou à yé fius et séquence y coinine on lit à la gasconne, liv. rV, chàp. XIV des Aventures de Féneste. On appelle j'ay, en Normandie, le jeu de brelan, parceque le joueur ait j'ai ^ lorsqu'il a deux cartes semblables. Dans le Rabelais de Hollande on htfé; mais dans l'édition de Dolet, suivant Tancienne orthographe, au lieu dej'oy, ou defény on lit gay avec un ^. Le poëte Guiot de Provins, dans l'un de ses Fragments cité par Fauchet, chap. vi du deuxième livre de son Recueil d'anciens poètes François : Pais les \i Dedans le terme tos morir De vU mort, car g'ez vi meordrir. G'ez^ c'est-à-dire, je les : et le patois messin parle encore de la sorte. (L.) — Bernier dit aussi que aujé est un jeu de basse Normandie: ainsi il faudroit écrire dans le texte auj'ay. ^^ Séquence est un terme du jeu de hoc, de l'impériale, et autres jeux de cartes: c'est une suite (sequentia) de plusieurs cartes de même couleur. Cest ce qu'on appelle au piquet, quinte y quarte tierce; et à d'autres jeux de cartes ,y7ttx. Voyez note 4* ^^ là on. dit une séquence de dames, de valets, de cinq cartes, de six cartes, etc. De là un autre jeu de Gargantua, nommé à pair et séquence. ^^ Encore livre II, chap. v, les gabarriers de Bourdeaux jouans aux luettes sus la grave. Et liv. Y, chap. xxiii, /orce dez, cartes y tarots y luettes, eschetSj et tabliers. On appelle luettes y en Bretagne, le jeu de la fossette y et ce jeu est commun à Nantes comme à Bordeaux; parceque les enfants y jouent volontiers sur le gravier, avec des coquilles que le rivage leur fournit en abondance. Je ne sais si luette, à ce jeu, ne seroit pas une corruption de louvettCy noui qui, aux luettes, désigneroit certaine coquille qui domineroit sur les autres plus petites. A Metz, les enfants jouent, sm* une espèce d'échiquier, à certain jeu qu'ils appellent loup, où les deux loups sont deux cailloux assez.gros en comparaison de bon nombre d'autres qu'ils nomment brebis^ et qui à peine peuvent éviter d'être toutes forcées ou prises par ces deux loups. (L.) — « Le commentateur de Rabelais, dit Adry, prétend que le jeu que celui-ci appelle luette doit peut-être

GARGANTUA. 399 Au tarau ^, Au beliné 3', A coquimbert, qui gaigne Autorment^^, perd ^ ; A 1 a ronfle ^, s'appeler louvetiCy et qu'alors ce seroic le jeu des deux loups. Il ne fait pas attention que Rabelais parle aussi du jeu de renard. » Cette objection seroit bonne, si le même jeu n ëtoit pas, comme ou Ta déjà TU, répété sous différents noms. Ainsi, elle ne doit pas empêcber de croire que luette ne vienne de louvette par contraction. La luette^ conmie on l'appelle en Saintonge , est un jeu de cartes encore usité parmi le peuple et sur-tout parmi les matelots de cette contrée. Rabelais dit ailleurs que Pantagruel trouva les matelots à Bordeaux, occupés à y jouer sur la grave. *' Les Paradoxes de Charles Etienne, déclamation v : « L'inventeur des chartes italianes, desquelles ou s'esbat au jeu appelé Tarault, feit, à mon avis, fort ingénieusement, quand il meist les deniers et les bastons en combat à l'encontre de force et justice ; mais encore mérita il plus de louange d'avoir en ce dict jeu donné le plus honnorable lieu au sot, ainsi que nous à l'az, que nous debvons appeler nars, qui signifie sot en allemand. » Selon Ménage, nous appelons tarots ces cartes, parceque afin qu'on ne puisse les recounoître, comme on fait les blanches, pour peu qu'on en ait joué, elles sont tarotées, c'est-à-dire, sursemées sans nombre d'une façon de ces tarières dont les charpentiers se servent à percer le gros bois. (L.) — Les tarots sont un jeu fort curieux et fort savant usité en Espagne, en Italie, en Allemagne, en Suisse, et même en France. On le joue avec une fois autant de cartes qu'il en entre dans nos jeux ordinaires. Ces cartes sont plus grandes, et marquées d'autres figures que les nôtres, comme copaSy dinerosy espadillos, bastos, etc., au lieu de cœurs, carreaux, piques et trèfles. Ces noms espagnols, qui signifient coupes, deniers, épées, bâtons, prouvent que ce jeu est d'origine espagnole. Ces cartes sont tarotées à l'envers, c'est-à-dire, marquées et imprimées sur le dos, de grisailles en compartiments. La luette^ comme on l'appelle en Saintonge, est un jeu de cartes usité parmi le peuple, et sur-tout parmi les matelots de cette contrée. Rabelais dit ailletu*s que Pantagruel trouva les matelots, à Bordeaux, occupés à y jouer sur la grave.

 Au glic ^, A la mourre ^, Aux honneurs ^^, Aux eschetz, 3e Jeu de damier où celui qui trouve le secret de perdre toutes ses dames, gagne la partie. (L.) — • « A Metz, ajoute Le Ducbat daos Ménage, les enfants jouent un jeu qu'ils appellent. C'est aujourd'hui la saint Humherty qui quitte sa place la perd : ce qu'ils disent en prenant sans façon 1e place de celui d'entre eux qui s'est levé. Ce que je remarque, continue-t-il, parceque comme à ce jeu le nom de Humhert rime avec perd; de même au jeu de coquimherty imberi est le nom propre Humhert: de sorte que le jeu de coquitnberty qui gagne perd, suppose que quelqu'un qui avoit pris ou trouvé le coq d'un nommé Imbert, croyant profiter de son larcin ou de son bonheur prétendu, trouve qu'il avoit plus perdu que gagné, en ce que ce coq lui coutoit plus à nourrir pendant l'hiver qu'il ne lui valut auprès de ses poules , ayant peut-être été repris par son maître à l'entrée du printemps. Le coquimbert est aussi un jeu de quilles de la Touraine. » Cette supposition gratuite est aussi ridicule qu'inutile : le nom du jeu de coquimbert ne vient pas de coq imbert. Il est la contraction de giuoco di chi vincCy perde y qui est le nom qu'on lui donne en italien, ou même une corruption de qui gagne ^ perd^ son nom françois. Ainsi il n'est pas besoin de supposer une historiette pour en donner l'origine. « Ce jeu, dit Adry, est moins un jeu particulier qu'une certaine manière déjouer différents jeux, comme les dames, le billard, les cartes. Celui qui force son adversaire de le vaincre, a gagné. Les Espagnols appellent ce jeu la gana pierde ; mais ils n'y jouent qu'au jeu de carte appelé le reversis, ^' Encore liv. II, chap. vu, le beliné de Court, Et au prologue du liv. rV, beliné, corbinéy trompé y et affiné. Je crois que c'est une espèce de boutehors, où l'on traite les gens en béliers y qu'on tire parles cornes pour les faire sortir de la bergerie. (L.) — Sans adopter ni nier l'origine que Le Duchat donne à ce jeu, nous ferons remarquer qu*on a dit en vieux françois belin pour mouton , pour sot et pour sorcier, parceque le mouton est le symbole de la stupidité, et que les bergers passent encore pour des sorciers parmi le peuple^ sans doute parceque Apollon, dieu des devins, a été berger. De belin on a fait heliner, qui s'est dit pour tromper, attraper, et pour s'accoupler à la

GARGANTUA. 4oi Au regnard ^7, Aux vascheâ %, Aux mare] les ^, A la blanche 4», manière des béliers avec les brebis. Bel in et bélier doivent venir du latin bulloy ornement en forme de cœur qu'on pendoit au cou des enfants comme une amulette, pour les préserver des sortilèges^ et qui ressembloit au];relot qu'on pend au cou du bélier : ce qui le prouve, c'est que le mot anglois 6e//, cloche, en vient évidemment, et que les cloches passent encore pour avoir la vertu de conjurer les orages et les sorciers qui sont dans les nuages « ^* Sorte de jeu de cartes. (L.) ^^ « La ronfle, en Italie et en France, dit La Monuoye sur la vingtneuvième Nouvelle de des Périers, étoit une sorte de jeu aux cartes. Gomme le principal avantage étoit d'y avoir le point, de là est venu qu'on a dit avoir la ronfle quand on avoit le point : et peut-être avoit-on donné le nom de ronfle à ce jeu, parceque le joueur qui avoit le plus haut point l'entonnoit avec une espèce de ronflement pompeux. Aussi dit-on burlesquement qu'un homme fait ronfler ses qualités , quand il les annonce avec pompe. Ici jouer à la ronfle n'est autre chose, par allusion à cet an

4o2 LIVRE I, CHAP. XXII. Ala chance 4', Aux tables 43, A trois dez ^\ A la nicque nocque 44, bonne fortune , parceque la glique, comme on parle, vaut plnsMors points, lorsqu'un des joueurs n a pas une glique plus forte, auquel cas trois rois empêchent trois darnes^ et trois dames' trois valets; comme aussi quatre valets, qui rompent trois rois, sont infirmés par quatre dames ou par quatre rois. (L.)**— « Ce mot est pur alleman {sic)^ ajoute Le Duchat, dans Ménage, et signifie chance ou plutôt hasard heureux. A Metz, où ce mot s'est conservé, et où on le prononce g lit par corruption, il ne désigne aucun jeu particulier; mais c'est un des plus fréquents incidents d'un certain jeu de cartes appelé le dix-'croix. »i — Coquillartle nomme augUr. Voy. note i8. Ces changements du c ou A: final en t et en r sont assez ordinaires dans notre langue. Gliick^ en Allemand, signifiant en effet bonheur, fortune, le jeu du glic devoit être le même que celui de la chance^ qui est plus bas. ^^ Les honneurs^ au jeu de cartes, ce sont les figures, le roi, la dame, le valet, les matadors à l'hombre. ^^ Ce jeu est fort commun en ItaUe, ou on l'appelle morra : deux personnes le jouent ensemble, en se montrant les. doigts en partie élevés et en partie fermés, et en devinant en même temps le nombre de ceux qui sont élevés. Ce jeu, qui étoit aussi connu des Romains, s'appeloit en latin micatio digiiis. Son. nom italien doit venir d*amory l'amour, par la perte de l'a initial, qui s'est contracté avec l'a final de l'article la» C'est en effet un jeu muet des amants. Polydore, Virgile, et Ange de.Rocca, appellent ce jeu un jeu de fous,.et dérivent son nom du grec fcotfoc, fou oujM»fUy folie. Mais ce qui confirme noire étymoiogie, c'est que Nonnus, dans son poëme des Dionysiaques, fait jouer l'amour et l'hyménée à un jeu semblable à celui de la mourre. ^^ Autrement le jeu de la poule et du renard, quand une dame qu'on appelle le renare/ attaqué et prend douze pions qu'on nonune poules. Voy. du Cange au mot Fulpes, et Furetière aux mots Poule et Rerard. Agrippa, grand plagiaire, a parlé de ce jeu, chap. xrv de son de Fanitate Scientiarum ; mais ce qu'il en dit là est tiré fort fidèlement de Jean de Salisberi, chap. v du liv. I, De nugis Curial. (L.) — Le Duchat

GARGANTUA. 4o3 Au lourche 45, Au barîgnin 4;, A la renette 4^, Au trictrac, se trompe 9 selon Adry, lorsqu'il cite Jean de Salisberi ^omme parlant du jeu de renard : par le mot dé vulpes, dont celni*«i se sert, il est certain qu'il faut entendre un certain èoup de dé. On joue à ce jeu sur un damier, avec douze dames qui peuvent avancei* et aller de cote , mais jamais reculer. Celui qui les conduit cherche à les mener à l'autre extrémité du damier ou du poulailler. Un renard qui a ulie forme particulière, mais qui peut, être représenté par une dame damée, cherche à croquer quelque poule; ce qu'il fait, lorsqu'il peut sauter sur quelqu'une qui a derrière elle une case découverte. Ce renard peut aller en tout sons. Ot^ cherche à l'empéchcr de. prendre les poules, à le faire reculer, ou même à lenfermer, en serrant telleHient les poules autour de lui, qu'il ne puisse plus ni avaiicer ni cecuW« Alors il est, comme dit La Fontaine, • Hontenx comme un renard qu'une jièale'auroit pris. On appelle aussi ce jeu le jeu de la poule et du renard. '* Le jeu des marelles ou merelles est un jeu de petits garçons, qui consiste en une manière d'échelle faite avec de la craie sur la terre, et où les enfants marchent à cloche-pied, en poussant avec le pied un petit palet. Cest aussi un jeu d'écoHers qu'on joue à deux sur un tablier distingué par plusieurs lignes, et dans lequel un des joueurs emploie des dames, ou marques rouges, et l'autre des blanches. Pour gagner, il faut qu'il s'en trouve trois en ligne droite. Ce jeu est fort ancien : Ovide en a parlé; et Guyet elLpliqne par le jeu des merelles le passage de Lucain que d'autres entendent du jeu des échecs. Les anciens rob de N'àvarre aVoient pour armes des merelles; et l'on doit s'étonner que Le Motteux n ait pas songé à s'en prévaloir, pour prouver que Gargantua étoit un roi de Navarre. L'auteur (lu glossaire de la langue romanche trompe, quand il dit qu'on appeloit marellier ou merellier le jeu des merelles : ce devoit être le tablier sur lequel on le joue qu'on appeloit ainsi. Adry distingue deux manières différentes de jouer aux marelles, qu'il décrit très au long dans son Dictionnaire des Jeux de Cenfance : nous y renvoyons le lecteur. 26.

4o4 LIVRE I, CHAP. XXII. A toutes tables 4«, A reniguebieu ^ Aux tables rabatues 49, Au forcé ^'^ '^ C'est un jeu d'enfant, où l'on dit, selon Furetière, porter à la vache morte, quand on porte quelqu'un sur son dos, avec la tête pendante en bas. Seroit-ce le même jeu que celui qui est nommé pïus bas a la beste morte ? '. *** Espèce de bUnque, que les enfants du Languedoc jouent à tiret* dans un livre avec une épingle. (L.) — Si ce jeu est le même que celui qui est nommé plus bas h la hlanque, c'est encore un double emploi: ne s'agiroit-il pas ici de tirer à la carte blanche y c'est-à-dire à la carte où il n'y a pas de figure, ou de jouer à la reine blanche, à la veuve habillée de blanc? Nous n'osons pas le croire : il est plus simple de supposer que ce n'est qu'une variation de noms^ celle de blanque à blanche, *' C'est un jeu de dés qui se joue avec certaines règles, et qui ne tombe que sur certaine chance de points. On appelle aussi chance un premier coup de dés qu'on jette pour en faire jouer un autre, ou pour jouer soi-même. Ainsi on dit livrer chance à quelqu'un, pour lui donner lieu de jouer un coup ensuite, et amener chance , quand on l'amène pour soi-même. De là chance se prend pour un coup heureux, qui dépend du hasard. Voyez au glic, note 34. ** On dit encore ^ouer h trois dez : c'est un jeu où l'on joue avec trois dés, et où l'on met son argent au hasard du sort de ces trois dés. ^^ On appeloit autrefois le jeu de dames, les tables^ et le damier, tablier : Ils ne hobent * de leurs maisons : Là , jouant eu toutes saisons , Aux quilles , au franc de carreau , Au trinc , au plus près du couteau , Aux dés , au glic , aux belles tables. Livre de la Diablerie. Au trictrac, dit l'Académie, on appelle tables les pièces plates et rondes avec lesquelles on joue à ce jeu. On les nomme plus ordinairement dames. ** Encore liv. II, chap. vu, la nicquenocque des questeurs, etc. A • Bougent.

GARGANTUA. 4o5 Aux dames , A primus secutidus ^\ A la babou ^\ Au pied du Cousteau ^4, Louduu^ on appelle niquenoques des chiquenaudes. (L.) — Ce jeu.doit faire un double emploi avec ceux aux croquinolles , h la nàzàrdey aux chinquenaudes. La chiquenaude consiste à appuyer ferme le bout du doigt du miheu sur le bout du pouce, et à desserrer, avec efïbrt, le doi{jt du milieu contre le nez. ou le front de quelqu'un. Gomme Rabelais dit chinquenaudes , il paroît, dit Adry, que, dansrori(rine, c'étoit un coup de l'arrête du poignet sur les cinq nœuds {quinque nodi) de la main. Le Duchat se trompe, selon lui, en disant que le jeu de croquignoHes est différent de celui des chiquenaudes. Selon Le Duchat, liv. II, chap. vu, note loi de son édition, la nicquenocque est aussi une sorte de jeu où Ton se joue de quelqu'un, en le balotant; mais le passage de Baïf qu'il cite, ne prouve pas que ce soit un autre jeu que celui des chiquenaudes ou des nazardes. ^' Encore liv. III, chap. xu^ je pensais au jeu du lourche et triquetrac. M. de La Noue, pag. 48 du Dictionnaire de rimes françaises qui lui est attribué, appelle aurche le même jeu ; et il dit que c'est un jeu de tablier, c'est-à-dire, une sorte de jeu de trictrac. Nicot dit la même chose, et le Dictionnaire anglois et françois de Miège rend par bredouille y ou partie double, le mot anglois lurchy que cette nation a pris de nous , et qui a passé jusque chez les Allemands dans la même signification. Ne viendroit-il pas d'orca, mot qui, dans les Satires de Perse, signifie une espèce de cornet dont les Romains se servoient à remuer et à jeter leurs taies (dés) ? Quoi qu'il en soit, le jeu du lourche a produit lourché, mot qui s'est dit d'un homme qui^ par la mauvaise conduite de sa femme, étoit devenu Jan ou double Jany comme on parle, et il se lit dans dans cette signification dans le 52 des Arrêts et amours, ajouté aux 5i de Martial d'Auvergne, par Gilles d'Aurigni, dit le Pamphile, avocat au parlement de Paris. Pâquier, lettre xiii du dix-neuvième livre, a dit demeurer lourche^ pour être frustré de son attente, être dupe, être le sot. (L.) — Lourche étant le même mot que aurche contracté avec l'article le, doit en effet venir du latin arca. On trouve ce jeu nommé lourche dans Nicot, au mot Trictbac, dans Duez et dans Oudin, qui l'écrit aussi ourche, et place ce mol à la lettre O, après l'avoir mis à la lettre L;

4o6 LIVRE I, CHAP. XXII. Aux clefz ^^, A pair ou non ^, Au franc du quarreau ^, A croix ou pile ^^ ce qui a été fait aussi dans le Dictionnaire de Ménage ; et ce (jai est une preuve qu'on nommoit autrefois ce jeu indifféremment lourche et ourche: cette seconde orthographie confirme donc notre étymologie de /ourcAe. Ce qui la confirme encore, c'est que Le Duchat ajoute dans Ménage, au mot Oitrcbe^ qu'on lit dans Calepin, au mot Orca : « Quidam etiam orcam àccipiunt pro vasculo lusorio , quo conjecti « taU, agitatique emittuntur in tahulam aleatoriam ; quod à Mai^ ■.tiale dicitur turricula. » Persius, sat. m : Àngastae collo non fallier orcae. « In hoc t^men loco Persii scribit Cornutus, orc^m^ vasis genus «.esse, coUo apgusto,. in quo nuces jaciebantur distanti ex loco; et ■ qui certo jactu mittebat, victor habebati^. » ♦^ Autre jeu de trictrac, duquel et du lourche Nicot fait mention au" mot Trictrac.' Coquiliart, dans ses Droits nouveaux. Quand nos mignons chaulx et testas Jouent au glic on à la roynette, Hz emprunteront dix escus Dessus la clef de leur bougette. Le traducteur anglois du Rabelais a expliqué la renette du trictrac par h dames doubles^ ou h doubler les dames , ce qui me persuade que renette en ce sens pourroit bien être une corruption de rdienette^ pour dire à nettoïer les raies, à vuider les cases. Je ne sais au reste si ce jeu a conservé son nom de renette encore long-temps depuis Rabelais; mais si, autant qu'on en peut juger par Gaule-bon-tempsy mot de Dijon , Desaccords , lui-même Dijonnois, et mort à Dijon l'an i Sgo, a fait cette épitapbe , qui se lit dans ses œuvres : Cy gist un vray Gaule-bon-temps , Qui a pris tous les passetemps De la gueule et de la brayette , Des jeux de carte et de rend te. On peut conclure que le jeu de la renette s'est joué sous ce nom-là, au moins en Bourgogne, jusqu'en l'année 1690. (L.) — La renelte

GARGANTUA. 407 Aux martres %, A la bille, Aux pin(][res 60, Au savatier 6» , est, selon Saumaise, sur Vopicus, dans Proculus, c. xxziii, une espèce de jeu de dames ou de trictrac. On gagnoit à la reinette , quand on prenoit toutes les pièces de son adversaire : ainsi c'est une espèce de jeu de dames ou d'échecs plutôt que de trictrac. Ce jeu prenoit son nom d'une des pièces qui s'appeloit reinette, c'est-à-dire^ petite reine. LVtymolo{pe qu'en donne Le Duchat est ridicule et absurde. ^^ Les Italiens appellent sbaraglino une sorte de jeu de trictrac , que l'abbé Gnyet, dans les notes marginales de son Rabelais, prend pour le 6an^n

 Auhybou^^ Alatirelitantaine^, Audorelotdulievre^^ A cochonnet va devant ^^, noncez babaou)^ dit le Dict. de Trévoux, est je ne sais quel fantôme imaginaire dont les nourrices de Languedoc et pays voisins se serveiit pour faire peur aux petits enfants. On appelle babau généralement tout ce dont on fait peur, sans jamais pourtant faire de mal. C'est ainsi que l'explique de La Peyre dans ^on Anti-Babau, qui, selon lui, ne veut dire autre chose que chasse frayeur, n « Sur pliisieurs pierres gravées antiques, dit Adry, on trouve^ entre autres jeux d'enfants, celui où un petit enfant se couvre la tête avec un masque hideux qui fait fuir ses camarades. La moue est comme une imitation de ce petit masque. Quelquefois les enfants barbouiiloient l'un d'entre eux pour imiter ce masque, et ils s'en* fuyoient ensuite de peur, à la vue de leur propre ouvrage. Quelquefois les enfants se moquoieut de l'un d'entre eux par des signes de dérision, dont le plus en usage chez les anciens étoit de former avec l'index et le pouce une espèce de bec de cicogné derrière la personne dont ils se moquoient; ce qu'on appeloit pinsare, pinsitare; ce qui fait dire à Perse, en parlant de Janus, qui avoit deux visages : Félix à tergo quem nuUa ciconia pinsit. ^^ Encore liv. II, chap. xviii. Ainsi passa la nuit Panurge a chopiner avec les paiges, et jouer toutes les aiguillettes de ses chausses a primus et secundus, et a là vergette- C'est un jeu que deux écoliers jouent tête à tête, en tournant les feuillets d'un livre dans lequel ils auront caché quelque chose qu'ils veulent jouer. (L.) — Sans doute, dit Adry, qu'ils les tournent l'un après l'autre, et que l'un dit toujours primus, et l'autre secundusy jusqu'à ce que l'un des deux ait ouvert la page où est l'enjeu. ** Ce jeu paroît être, dit Adry, celui où Ton pique un couteau, et quelquefois un cIqu, au bord d'une table, au milieu d'un des côtés : les joueurs jettent leur palet ou écu, et celui qui est le plus proche du pied du couteau, gagne, pour\Ti que son écu ne tombe point à terre. — Ce jeu est encore usité en Saintonge. Dans nos anciens poètes, il est appelé au plus près du cousteau. Voyez note 43 et note ^5.

GARGANTUA. 409 Aux pies , Au beuf violé ^, A la corne, % Ala chevesche^, ^'^ Jeu qu'on joue sur une table, à qui poussera une clé plus près du bord. Matthieu Cordier, chap. xxxviii, n. 43, de son De corr. serm. entend. y édition de iSSg, fait mention de ce jeu; et Alex. Morus, pag. 4i 6t 4^ de son Panég. de Calvin, remarque que Calvin jouoit quelquefob à ce jeu-là pour se délasser. (L.) — On y joue , dit Adry, encore de la même manière en Bourgo(pe et ailleurs, et là table est un peu en pente. On la mouille quelquefois, pour que la clé glisse plus aisément. Il y a encore deux autres sortes de jeux de clé, dont l'une consiste à cacher une clé, l'autre à sifOer deilans. ^^ Jeu où Ton jette une pièce de monnoie en guise de palet sur un quarré qu'on a tracé en terre , et divisé par ses diamètres et diagonales. Celui qui met sur les lignes gagne quelque avantage. Le livre de la Diablerie y cité par Ménage, au mot Tables : Là joUant en toutes saisons Aux quilles , au franc du quarreau. (L.) — D'autres disent au franc de quairreau , au franc carreau. Suivant LeDuchat, c'est une espèce de marelle. Il se trompe encore, dit Adry, et le Dict. de Trévoux explique mieux ce jeu : c'est un carré marqué sur la terre ou sur un plancher, dans lequel on tâche de jeter un palet ou une pièce de monnoie. Il faut éviter de jeter le palet sur les lignes, et on doit tomber au milieu du carreau, comme cela se pratique aussi à la marelle, qui d'ailleurs est un jeu différent : à la marelle, on trace différents can'és ou triangles ordinairement sur la teire; au lieu qu'au jeu du franc carreau, on joue sur les pavés égaux et réguliers d'une rue ou d'un appartement. Celui-là gagne dont la pièce est franchement sur le milieu d'un pavé, ou le franc du carreau^ sur l'endroit le plus éloigné des raies ou bords du carreau. *^ Platon, Aristote, Aristophane, Horace, Ovide, parlent de ce jeu. Horace dit luderepar impar, jouer à pair ou non. On disoit autrefois pair ou sol. On y jouoit avec des osselets, des pièces de monnoie, des noix, des fèves, des amandes, etc. Auguste, selon Suétone, écrit qu'il envoie à chacun des convives deux cent cinquante deniers, pour jouer aux osselets, aux dés, ou bien à pair ou non; mais on n'est pas d'accord, dit Adry, sur la manière de lire et d'expliquer ce

 A je te pince sans rire ®, A aeferrer Pasne ^, A picoter, Al^jautru^ passage. Il consiste aujourd'hui à deviner si le nombre de billes, par exemple , que quelqu'un a mis dans sa main ou cache sous son chapeau est en nombre] pair ou impair. Le Dictionnaire des jeux de FEjicycl. méth. décrit un jeu nommé pair et impaify qui se joue avec trois dés et un tableau divisé en deux parties , dont Tune représente imprimé le mot pair^ et l'autre le mot impair. On verse les dés avec un cornet dans un double entonnoir, d'où ils tombent sur le tapis. La ponte se met sur pair ou impair. ^^ Le côté de la monnoie sur lequel est l'effigie du prince, s'appeloit croix y parceque anciennement il y avoit une croix en place de cette effigie. On appeloit pile le côté opposé, qui étoit celui de l'écusson où étoient les' armes du prince. De là vient le nom de ce jeu, qui se joue en jetant en l'air une pièce de monnoie,' et en devinant avant qu'elle soit retombée , sur lequel des deux côtés elle doit tomber. Celui qui devine le côté qui paroit quand elle est à terre, a gagné le pari. Sur les anciennes monnoies , dit Adry , il y avoit , d'un côté, une croix, et de l'autre, un vaisseaïï. Les Romains jouoient à ce jeu, qu'ils nommoient, caput aut navia, ou navis, tète ou navire, parceque d'un côté de leurs anciennes monnoies étoit la tête de Janus, et de l'autre un vaisseau. Cest ce que txous apprend Macrobe, Uv. L Saint Augustin parle aussi de ce jeu. En Italie, on dit Jleur ou saint ^ parceque d'un côté des monnoies de Florence et de quelques autres villes est une Jleur de Us, et de l'autre la tête d'un saint. En Espagne, ce jeu s'appelle Castillo y Léon y parceque, sur les monnoies d'Espagne, on trouve d'un côté un château,, qui sont les armes du royaume de Castille, et de l'autre un lion^ armes du royaume de Léon. Gomme croix et pile désignent les deux côtés de la monnoie, on dit qii'un homme n'a ni croix ni pile, pour dire qu'il n'a point du tout d'argent. On dit aussi par alluslan au jeu de croix et pile, jeter à croix et à pile, pour dire mettre une chose au hasard. Les Anglois appellent le côté dé la tête king side, le côté du roi; et le revers cross side, le côté de la croix, comme nous. Cet usage vient de ce que, sur leurs anciennes monnoies, aussi bien que sur les nôtres, il y avoit une croix au revers.

 4ii Au bourry bourry zou7**, A la barbe d'oribus?», A je m'assis , A la bousquine 7^, '^ Jeu qui ne se trouve point dans l'édition de Dolet. On joue aux martres ayec de petites pierres rondes qu'on jette en l'air comme les osselets. (L.) — On voit, par le Roman de la Rose y qu'on disoit aussi aux marteaux : Et cioq pierres y met petites Du rivage de mer eslites. Dont les enfants aux marteaux jouent Quand rondes et belles les trouent *. César Oudin^, dans son Diet. firanç. esp., explique martres par osselets; et à Gaen, le jeu des osselets s'appelle m,âtres^ martes^ ou mat^ ires; en Anjou, on dit jouer aux pingres : d'où il suit que le jeu des martres et celui des pingres sont le même jeu que celui des osselets; et que ces deux noms font encore un double emploi daQS Rabelais. Martres doit donc s'être dit par métathèse pour madrés^ des cailloux madrés, marbrés, pu veinés de différentes couleurs, comme le marron, dont le noin vient du même radical, par la perte du d. ** Ci-dessous encore, liv. IV, chap. xiv, les damoiselles jouaient atcjc pingres, c'est-à-dire, selon moi, jouoient aux osselets, aux martres avec leurs épingliers, qui leur tenoient lieu de ces petites boules rondes avec quoi on y joue, et qu'à Metz on nomme pinglers^ sans doute d*épinglier, parceque autrefois, comme encore aujourd'hui, plusieurs de ces épingliers sont de forme ronde, comme des étuis à savonnettes. On appelle pm^res, en Anjou, ce qu'on appelle à Paris le jeu des osselets. A Bourges on le nomme cohles, de cubuItu, diminutif.de cuhus. A Caen, ce jeu s'appelle maires, martres, et martes. (L.) — « Dans le Rabelais anglois, liv. IV, chap. xiv, ajoute Le Duchat dans Ménage, le mot pingres est traduit par celui de de pu5A-pm, c'es.t-à-dire,jeu d'épingles. Et je ne doute point que pingres ne vienne effectivement de spina , d'où notre mot épingle : soit que par te jeu de pingres on entende un jeu dt épingles, ou le jeu des osselets ; auquel jeu des osselets on peut avoir joué avec des os de V épine de certains aniïnaux : spina signifiant tantôt une épine.,, et tantôt l'échiné ou épine du dos. » Voyez la note précédente. Les trouvent.

4i2 LIVRE I, CHAP. XXII. A tire la broche , A compère prestez moy A la boutte foyre 7^^, vostre sac , *' A la savate. Matt. Cordier, chap. xxxviii, n. a5 de son De cor. serm. emend. Jouons à la savate. Ludamus solea detrita. (L.) — Plusieurs enfants sont assis en rond, les genoux levés; Tun d'eux est debout au milieu, et cherche une savate que les autres se passent sous leurs jarrets, couverts de leurs habits, et dont ils le frappent quand il a le dos tourné. Celui entre les mains duquel il prend la savate , se met à sa place , et la cherche à son tour. ®* Seroit-ce le même jeu qu*à la chevesche? Voyez note 67. ®^ Au charme du lièvre, dit le Rabelais aiiglois, c'est-à-dire à imiter la chasse du lièvre charmé. On peut voir la description de cette chasse dans les Essais des merveilles de la nature. (L.) — Dorelot a dû signifier au propre un petit sommeil léger : il signifioit au figuré un mignard, un mignon, un enfant gâté, un homme qui se délicate, qui a trop soin de lui, d'où dorloter et se dorloter, dans le même sens : cette mère dorlote ses enfants, ce vieillard se dorlote fort; et l'on dit dormir de lièvre y pour dormir les yeux ouverts. Dorelot et dorloter sont donc des diminutifs de dormir. ** Ce doit être un jeu à se tirailler l'un l'autre. Le traducteur du Rabelais en anglois a rendu le nom de ce jeu par h tire-le un tantinet. G'étoit aussi le refrain d'un vaudeville dont parle Charles Fontaine en son Quintil censeur, pag. 196 de* l'édition de i556. (L.) *' Jeu de boule, ou de palet, auquel l'endroit où s'arrête la boule ou le palet de celui qui joue le premier sert de but pour lui-même et pour les autres. (L.) — On appelle cochonnet une petite boule d'os ou d'ivoire , taillée à douze faces pentagones, marquées de points depuis un jusqu'à douze. On la roule sur une table pour jouer, comme si c'étoit un dé ; mais à cochonnet va devant, on la roule devant soi en se promenant, et on change à chaque coup de but : c'est sans doute parcequ'elle se souille comme un goret, un petit cochon, en roulant, fpi'on la nomme cochonnet. Est-ce le même^eu que celui que Montaigne appelle, liv. III, chap. xiii, à cornichon va devant? ^^ Ou vielle, comme l'abbé Guyet a remarqué jju'on parle aujourd'hui, et comme Bouchet, Sérée xxix, appelle déjà ce jeu. On appelle à Angers bœuf violé ou vielle, un bœuf que les bouchers y

 A la couille de bélier 74, A fig[ues de Marseille, A boute hors , A la mousque 7^, promènent pendant les jours gras. Ce bœuf, qu'ils ont pris soin de parer de rubans et de bouquets , est par eux accompagné pendant ces jours-là au son des violons ou des vielles, après quoi ils le tuent, et en envoient des morceaux à leurs principaux chalands, qui, par reconnoissanee, leur font des présents qui servent à les indemniser de ce que valoit le bœuf, et des frais de la fête. Les enfants s' étant avisés de parer de même et de promener un de leurs camarades, qu'ensuite ils faisoient semblant d'égorger, on a appelé cette farce , jouer au bœuf violé ou vielle. (L.) — Le Duchat, dans Ménage, donne avec raison comme une conjecture ce qu'il avance ici comme un fait. « Il y a de l'apparence, dit-il, qu'au jeu de bœuf violé les enfants imitant cette coutume (d'orner de fleurs la tête du bœuf gras, et de le conduire par la ville au son de la viole ou de la vielle) , oriioient de fleurs la tête d'un de leurs camarades, et le conduisoient en cet état par les principales rues du lieu de leur demeure au son de quelques instruments, et faisoient ensuite semblant de le tuer, comme à un autre de leurs jeux, appelé par Rabelais, au pourceau mory. » ^^ La chevêche est le même oiseau que la chouette. On appelle au jeu de piquet, /aire la chouette, jouer seul contre plusieurs qui jouent alternativement. Cette locution vient sans doute de ce que les pipeurs imitent le cri de la chouette pour prendre les petits oiseaux. Ce jeu est-il le même que celui qui est nommé plus haut au hybou? ^^ Chacun pince le nez ou le menton de son voisin à droite; et s'il rit, il donne un gage. L'attrape de ce jeu consiste en ce cpie deux personnes de la société se sont entendues pour avoir un bouchon brûlé dont elles se noircissent les doigts. Ceux dont elles pincent le visage sont barbouillés de noir, et prêtent à rire d'autant plus que chacun croit que l'on rit de l'autre. ^^ Nous ne savons en quoi consiste ce jeu. Seroit-ce de feindre , en jouant, d'ôter le soulier, en levant le pied à un enfant, comme on le lève au cheval pour lui ôter son fer ou lui en mettre un? On dit figurément qu'on a déferré un homme des quatre pieds, pour dire qu'on l'a rendu muet, déconcerté, interdit; qu'il s'est déferré^

4i4 LIVRE I, CHAP, XXII. A l'archer tru 7^, A Ja ramasse?^, A escorcher le re^nard 77, A croc madame 79, quand il est interdit et confus en parlant à quelqu*un ; enfin on dit de ceux qui se fourrent dans quelque chose où on ne les appelle pas, qu'ils se mêlent toujours des fers à Tâne. Or, tout le monde sait qu'on ne ferre pas les ânes. ^° Jeu où Fun des joueurs, qui se cache, est cherche par les autres, qui souvent le laissent là, et s'en vont. Les mots de ce jeu me paroissent corrompus d'autres qui, en allemand, signifient le caché soitf ou reste cûché. (L.) — Bourrir est un terme de chasse qui se dit en parlant du bruit que font les ailes des perdrix^ et surtout des rouges^ quand elles partent. Le nom de ce jeu pourroit bien en yenir plutôt que de mots allemands que Le Duchat n'a pas même cru devoir citer ; et le jeu pourroit bien être aussi une imitation du bruit que font les perdrix en s' envolant. ^' Jeu où l'on bande les yeux à quelqu'un de la compagnie, puis, sous ombre de vouloir lui faire une barbe dorée, on le barbouille avec de l'ordure. On appelle dans le même sens poudre d^oribus, la poudre que, liv. it, chap. xxx, Rabelais nomme diamerdis: et au chap. XXII du même livre, l'auteur voulant nous donner une idée désavantageuse de certain sorboniste de son temps, a cru ne pouvoir lui donner un sobriquet plus convenable , par rapport soit au mérite, soit même au nom du personnage, que celui de notre maître Doribus. (L.) — On traite de barbe d'oribus, dit encore Le Duchat dans Ménagé, iin jeune homme à qui la barbe commence à poindre, parceque les jeunes barbes sont blondes et dorées. On SL de là appelé barbe d'oribus^ un jeu où les enfants, sotis le semblant de faire uùe barbe à l'un d'entre eux qui a les yeUx bandés , lui en font une avec de la merde. Le traducteur anglois à rendu à la barbé d'oribus par h la bathe qui commence à pousser, ^' A l'ancienne mode, dit le Rabelais anglois. (L.) ^' Si, comme il y a de l'apparence , /oire ici vient de foras, ce jeu doit être une espèce de boutehors, (L.) — Le Duchat a raison: la boutefoyre et le boute-hors doivent être un même jeu sous deux noms différents. « Le boute-hors ou boute-dehors, dit le Dictionnaire de Trévoux, est une espèce de jeu qui n'est plus en usage: au fi

GARGANTUA. 4i5 A vendre Tavoine , Aut reiSpOnsailles *>, A souffler le charbon ^ Au juge vif et jug^e mort , gnré on dit de deux hommes qui tâchent de se débusquer Tun Tautre de quelque emploi, de quelque charge (du ministère par exemple), qu'ils jouent au houte-hors. » Mais M. Beatiséjour, députe de la Gharentc^inférieure , nous apprend que ce jeu est encore en usage dans son département, où on l'appelle boute^dehors, qu'il consiste en ce que les enfants se mettent plusieurs sur un banc, et tâchent, en se pressant, d'en faire sortir un. Il est aussi usité dans l'Orléa* nois et la Touraine, et nous y avons joué nous-méme an collège. ^* Jeu de ballon, auquel on joue avec la bourse des testicules d'un bélier. Les pages du roi Henri II y jouoient entre eux, témoin ce que raconte Brantôme d'une des filles de la reine, à qui, en se levant de terre , où elle étoit assise dans la chambre et en présence de cette princesse , il arriva de faire bondir de dedsous ses jupes , une de ces balles belinières, bien pelue et bien yelue, qu'un, gentilhomme y avoit fait couler pour lui faire pièce. (L.) ^' L'abbé Guyet croyoit que ce jeu pouvoit être celui de la mouche, duquel Rabelais parle, liy. III, chap. Ixxyiii, où il en fait dérivei^ le nom par Bridoie h Musco inventore. En ce cas-là, ce seroit te même jeu qu'Érasme en ses Adages, au mot proteo mutabilior, et Mat. Cordier, chap. xxxviii, note 12, de son De cour, sertn. ementf. ont appelé Empusœ ludus, parcequ'on y joue à cloche-pied. (L.) — « Mouche, dit le dictionnaire de Trévoux, est un jeu d'écoliers, où l'un d'eux, choisi au sort, fait la mouche^ sur qui tqus les autres frappent , comme s'ils la vouloient chasser. Rabelais (liv. UI , chap. XXXVIII), dit de quelques ofBciers, qu'ils jouoient à la Mous* che avec leurs bourelets, et que c'est un exercice salubre, h Mosco inventore. Ce jeu vient ordinairement des Grecs, qui avoient fentre leurs jeux, ceux qu'ils appeloient fet/à^'?)! , fjtuin^Ay etc. •» PoUux, dit Adry, appelle ce jeu chalce muya^ mouche d'airain, et Hesychius, muynda, la mouche. On bandoit les yeux à un enfant qui crioit : « J'irai à la chasse d'une mouche d'airain. » On lui répondoit: «Vous irez à la chasse de cette mouche, mais vous ne prendrez rien. » Alors on le fîrappoit avec des cordelettes jusqu'à ce qu'il eut pris quelqu'un. Si on découvroit ses yeux avant de deviner, on recom

4i6 LIVRE I, CHAR XXII. A tirer les fers du four, Aux cailletaux 8», Au faulx villain , Au bossu aulican ^^, mençoit. Ce jeu s'appelle aujourd'hui l'aveugle. On bande les yeux à un enfant qui cherche à attraper les autres, qui le lutinent. pendant ce temps-là. Celui qwil attrape se met à sa place. On donne aussi quelquefois le nom de mouche au jeu de colin-maillard; les Italiens disent a//a moscola, omosca cieca^ la mouche aveugle. Cest peut-être le mousco-dabit (^musca-vadit) des Lan{]fuedocien5 qui appellent aussi le colin-maillard, ^ar/am&ostt. Parmi les jeux de Stella, on trouve la mouche. Un enfant tient en main un vase plat ou assiette; un de ses camarades tourne autour du pot, bourdonne, et contrefait la mouche : ce seroit la mouche d'airain, si l'enfant avoit les yeux bandés. '^ Nous n'avons pu découvrir quel étoit ce jeu. Nous avons seulement appris de M. Beauséjour que le trut est un jeu encore usité en Saintonge; qu'on le joue avec trois cartes; que lorsqu'on a un certain point on frappe sur la table, et on dit trut. En effet en languedocien, tnœ, signifie un coup donné ou reçu, trucuy frapper, donner des coups, heurter contre; se trucay se donner un coup, se cogner, se heurter; paga truquet^ ^ayer comptant; trucal, une butte; trucO'taoulié y un batteur de pavé, un vagabond, un ivrogne qui se heurte à droite et à gauche, et à qui les enfants crient: A moi muraille! Cependant nous devons faire remarquer, i° qu'on a dit en vieux françois truy par contraction, pour tr'd)ut, impôt, et pour trou y prison, d'où estre en truage, pour être en prison, et trouge, trou, caverne, par contraction aussi de truage; a° que cette signification de tru, prison, paroit en rapport avec celle d'archer. 7^ Pour retourner un renard comme on en retourne la peau, il faudroit que la queue lui passât par la geule. Or, comme les fusées que fait 'un ivrogne qui vomit, ont quelque rapport avec la grosse et longue queue du renard, de là est venu, à mon avis, qu'on a appelé renarder et écorcher le renard le vomir des ivrognes. Je ne sais au reste, quel peut être ce jeu, qui, pour le dire en passant, se trouve bien dans l'édition gothique, in-12, 1642, et dans celle de i553, mais non dans l'édition de i535, ni dans celle de Dolet. Peutêtre consiste*t-il à contrefaire les grimaces et le hoquet d'un ivrogne

GARGANTUA. 417 A sainct trouvé ^ Au poirier ^, A pinse morille^^, A pinpompet ^^^ qui rend gorge (L.) — ^Écorcher le renard , est une locution proverbiale qui signifie vomir après avoir bu (en parlant d'un ivrogne), par al>lusion sans doute au renard qui passe pour aimer le raisin; mais nous ne savons pas non plus en quoi consistoit le jeu du même nom. 7' Jeu qui imite la manœuvre qu^on pratique dans les Alpes, en

4i8 LIVRE I, CHAP. XXII. Au triori ^, A la truye ®®, Au cercle ^, A ventre contre ventre, ventus et de monasterium^ couvent et monstier, ainsi qu'on écriToit et prononçoit anciennement ces deux mots. (L.) ^' Aux petits cailloux y ou à mettre neuf pierres dans un sac y dit le traducteur ançlois ce qui suppose qu'ici cailleteau vient de cal" culettellus diminutif du diminutif calculettus. (L.) — Cailleteaux si^ifie aussi jeunes cailles ; mais il est plus probable qu'il s'agit ici de petits cailloux. '^ Si, conformément à la traduction angloise, ce jeu consiste à contrefaire le bossu et le boiteux, il semble que ce soit ici une corruption d'au bossu niai ingambe. Dans l'édition gothique de i543, sans nom de lieu ni d'imprimeur, il y a au bossu d^alican. (L.) — La conjecture de Le Duchat sur la corruption d^aulican ne nous paroit pas heureuse; aulican, peut venir du latin aulicus, de cour, courtisan; ce seroit alors un bossu ou un fou de cour, aulican peut s'être dit aussi pour au lit camp, au Ht de camp; quant à bossu, c'est ainsi, selon le dictionnaire de Trévoux , qu'on appelle en Touraine la monnoie de billon qu'on nomme à Paris sou-marqué: mais il est plus naturel de croire qu'il s'agit ici d'un jeu où l'on contrefait le bossu. '^ Ce jeu se joue encore dans la Saintonge : on pince le bras, en disant pince morille, nous apprend M. Beauséjour. "^ Rabelais, dans la nombreuse liste des jeux auxquels il fait jouer Gargantua, dit également : à V arbre fourchu , au chêne fourchu , au poirier fourchu ; et c'est en effet, selon Adry, le même jeu, qui consiste à se tenir sur la tête et les mains, tandis que les pieds sont en l'air et écartés. Dans le Languedoc, on l'appelle fa las candelétos. ' ' Al.Pimpompimpet, dit l'abbé Guyet, à la marge de son Rabelais. (L.) — Bemier met en note dans ses additions : Alias pinpontpinpet; mais la leçon ou l'orthographe de Guyet nous paroit préférable. Le nom de ce jeu doit tenir à pimpant, pompon , pompe. On a dit pimpousaicy pimpousée, pimpesouée , femme qui fait la pimpante j comme une épousée de vUlage : ce mot doit être par conséquent composé de pom/^e et épousée, et faire allusion à la locut^n que nou«

GARGANTUA. 419 Aux combes 89, Au palet 9°, A la vergette , Au j'en suis 9», Tenons de citer, et à VépomUfÊtu mois de mai, espèce de jeu où les petites filles parent une d'elles comme une mariée. ^^ Sorte de pas et de sauts, qui inûtent les trioris de Bretagne, ainsi nommés de t^i;|^o^iov, parceque les airs en sont à trois temps fort vîtes. Voyez la tablature de ces branles, fol. 8i verso, de FOr* chésographie de Thoinot Arheau, anagramme de Jehan Tabourot. (L.) — Le In'ort ou trehori de Bretagne, est une ronde ancienne usitée encore en Bretagne, dont le nom vient en effet du grec ift^^fia., triple choeur : on devroit donc écrire trihori par une h. « ^' Dans Stella, le jeu du cercle^ quil distingue du jeu du cerceau, consiste à tenir un cercle, et à le tourner autour de soi, de manière que le corps passe dedans. C'est, dit Adry, comme le jeu de la corde, mais le jeu du cercle est plus dangereux. '* On appelle encore ce jeu ainsi, nous a dit M. Beauséjour, dans la Charente-inférieure. Il se joue dans les prés. Il consiste à chasser une boule dans un trou avec une sorte de crosse ou pedum , nommée ricoche : ce seroit alors à-peu-près le même jeu que celui de CQchonet va devant ^ et son nom de truie auroit la même origine: Il est encore un autre jeu du même nom qui se prononce treu en Sologne , et qu on appelle loup à Paris. Ce jeu consiste à faire tourner autour de soi un bout de latte dentée attachée à une corde : ce qui produit une sorte de grognement semblable à celui de la truie ; de là son nom. '^ Combes, signifiant vallées; il est plus que probable que ce nom est altéré, et que combes est ici pour combles

420 LIVRE I, CHAR XXIL Au f oucquet 9^, Au rapeau 9^, Aux quilless^, A la boulle plate 9^, l6 plus proche. Galloche, signifie j^fj^ment talon de bois d'un soulier et d'un sabot : on s'en servoit sans doute autrefois pour but. bombiche ^ient de bomber y un but qui bombe. ^' Jeu de pelotte ou de balle entre deux personnes qu'une troisième \ient croiser en disant j'en suis, au moment que de sa raquette elle a attrapé la balle ou la pelotte que l'une des deux premières alloit recevoir sur la sienne. Mat. Gordier appelle ce jeu colludere pila certatim excipienda. « Hic enim, dit-il^ certatur uter, aut quis(si multi sint) pilam excipiet, meliorque censetur ejus conditio qui excipit quàm qui mittit. Hic enim est tanquam minister, Hle quasi dominus. Unde qui pilae exceptorem detrusit, solet dicere, ego sumijen suis, cest-à'dire y je suis enjeu: pro eo quod latine dici potest; sum pilae excepter. » (L.) ^* Voici conmie j'ai vu pratiquer le jeu de fouquet à des paysans. Ils prennent une poignée de filasse qu'ils tordent en long, et qu'ils se fourrent par un bout dans l'une des narines, mettant le feu au bout d'en bas de la filasse. Le feu monte : eux cependant disent toujours/oii^uet, fouquet y et soufflent en même temps par la narine qui est libre ; en sorte que ce double vent empêche que le feu, qui gagne le haut de la filasse , ne leur brûle ni la bouche ni le nez. On voit, par là, d'où a pris son nom le jeu de fouquet; mot qui néanmoins dans la signification de feuquety c'est-à-dire de petit feu, vient de foquetus diminutif de focus. La manière au reste dont j'ai dit que se pratiquoit ce jeu est différente de celle que décrit Rabelais au prologue du liv. IV, mais il n'est pas extraordinaire qu'un même jeu se pratique différemment. (L.) ®' Ce jeu est trop connu pour le décrire : il consiste à abattre successivement une quantité de quilles fixée, avec une grosse boule qu'on lance et fait rouler d'un but assez éloigné ; les quilles sont au nombre de neuf, et rangées debout dans un carré, à une certaine distance Tune de l'autre ; la quille du milieu, qu'on nomme en Sologne le Colas y abattue seule, compte pour neuf, autant que les neuf. Ce nom de Colas pour Nicolas y est très remarquable, il se donne en général, dans les jeux d'enfants, à celui qui se tient au mi

 Au vireton 9^> A touchemerde 9^, Au picquarome 97, A angenart 99, lien des joueurs, qui est le but et le plastron des autres, le niais; et c'est sans doute le rapport de ce nom et de nigaud son synonyme avec celui de Nicolas, qui est la cause de Fabus qu'on fait de ce nom de saint: c'est ainsi, et pour la même raison, qu'on dit JVicodéme pour niais, ^* Jeu de quilles du Dauphinë et de l'Auver^pae, à qui en abattra le plus du premier coup. Brantôme parle de deux princesses , dont de son temps les soldats s'entredisoient, que si l'une jouoit bien aux quilles, l'autre ne rempelloit pas moins bien. Voyez ses Dames galantes y tom. n, pag 4^5. (L.) — £n Languedoc, ce jeu se nomme rampeu. « Il peut se faire, dit Adry, qu'on y joue en Dauphiné et en Auvergne, de la manière que le dit Le Duchat; mais il est certain qu'on y joue tout autrement dans le Poitou et dans plusieurs autres provinces; et on doit remarquer que Rabelais, voisin du Poitou (qui de plus a été moine à Fontenai-le-Gomte)^ étoit très éloigné des deux provinces dont parle le commentateur. » Voici comment on joue ce jeu dans le bas Poitou, d'après M. Beauséjour : on range trois quilles sur une seule ligne, qu'on tâche d'abattre avec une boule; quand on n'en abat pas, on est expulsé du jeu; pour y renti*er il faut déposer une somme égale à l'enjeu total, ce qu'on appelle ivmpeler: celui qui abat les trois quilles prend tout. Gomme on a dit rapeau pour rappel y réclame, ainsi qu'on le voit dans nos anciens lexicographes, entre autres dans Duez, dans Oudin, etc., il n'y a pas de doute que rempeler ne soit pour rappeler au jeu, et non pas pour revenir en peau , et que rampeau ne se soit dit également par corruption pour rapeau. On trouve dans le glossaire de la langue romane : rapeau .f renvi au jeu; appeau pour siffler les oiseaux. Cest donc dans ce sens de rappeler avec un appeau y que Brantôme, en parlant de deux femmes galantes , dit que si l'une jouoit bien aux quilles, l'autre ne rempelloit pas moins bien. Ainsi rapeau est mieux dit que rampeau , et doi^tre^ la vraie leçon. ®* Jeu d'Auvergne, selon Bernier. Seroit-ce le même que le jeu de siam? r . '* Ne seroit-ce point cet amusement que prennent les enfants h.

4m livre I, CHAR XXII. A la courte boulle '«>, A la requoquîllette ï*»^, A la griesche'o*, Au casse pot »®3^ faire virer ou tourner un peson sur une petite cheville qui le traverse ?(L.) — Adry dit qu'on y joue encore aujourd'hui; que ce jeu est différent du tourniquet; et qu'on l'appelle aussi pirouette. Vireton étoit une petite flèche , un petit trait d'arbalète, parcequ' elle tournoit et viroit en l'air, à cause des ailerons qui y ëtoient att^^hës. Ce mot vient du latin verutum broche, ou c'est le diminutif du vieux franc ois vire, flèche, dard, forme de veru. ^^ Un écolier courbé et appuyé des mains sur les reins de son camarade, qui se tient debout devant lui, et qui lui tourne le dos, reçoit en cet état sur son dos un autre de ses camarades, à qui il dit de piquer, et qu'ils vont à Rome. (L.) — « Ce jeu, dit encore Le Duchat, dans Ménage, consiste à s'asseoir sur son camarade, comme sur un cheval , et à lui donner du talon dans les flancs , en faisant semblant d'aller à Rome. » En Sologne, les enfants appellent piquarome , un autre jeu dans lequel on ^t^ue un petit bâton pointu en terre, et on envoie à Rome celui dont le piquet a été arraché, en lançant ce piquet le plus loin qu'on peut. Cest ainsi que dans les jours de ténèbres où les cloches sont remplacées par des crécelles et des maillets, le peuple dit que les cloches sont allées à Rome. Voyez aupicquet, note iio. *• Ce proverbe, non plus que le précédent et le suivant, n'est pas dans l'édition de Dolet. Cest celle de i553 qui les a introduits. (L.) ^^ Nous ne savons pas en quoi consiste ce jeu, mais angenart doit venir d* engin ruse, finesse, subtiUté, tromperie, engan en provençal ancien, engano en espa{jnol, inganno en italien, engigner, engeigner, engeiner, engener, tromper, amuser, subtiliser, engigneour, engignour, engigneur, engignere trompeur, du latin inqe^ nium. '*** Jeu de boule dont l'espace est fort court et fort limité, pour le distinguer du jeu de la longue boule. '**' Cest comme un volant se nomq^e ««i Anjou, à cause qu'on l'y fait de plumes de perdrix grises, qui s'appellent en ces quartiers-là ^nejc/tes. (L.) — On dit en Anjou, youer à la gruesche, pour dire jouer au volant. Dans Rabelais il y a à /a griesche^ en quel

GARGANTUA. 4^3 I Â montalant io4, Aux jonchées i^, A la pyrouette »°5, Au courtbaston '®7, ques éditions : ce qui me fait croire, dit Ménage,, que ce jeu a été ainsi appelé parcequ on y joue ordinairement avec un volant fait d'ailerdè perdrix ^nescAes. On l'appelle au Maine co^uantin, parcequ*on faisoit aussi des volants de plumes de coq. Ce mot se trouve aussi dans Rabelais. Voyez à Im pyrouette, note io5. '^^ Nous n'avons pu découvrir en quoi ce jeu consiste; mais son nom vient de recoquiller, retrousser par les bords en forme de CO' quille; et Ton dit recoquiller les feuillets d'un livre, les bords d'un chapeau, les feuilles des arbres; les vers de terre, les fleurs se reco^ quilleni; le recoquillement d'une feuille, d'un vers, etc. '°^ Au pot cassé, dit Mat. Gordier, chap. xxxviii, note a6, de son De corr.serm. entend. On pend an plancher, avec une corde, un vieux pot de terre, puis on bande les yeux à tous ceux de la compa< gnie, lesquels en cet état vont tour-à-tour, un bâton à la main, tâcher d'atteindre ce pot, au hasard que les éclats en volent sur eux : ce qui cause un tintamarre où il y a toujours du danger. Scarron, chap. xviii, de la première partie de son Roman comique, parle d*une antre manière de jouer au pot cassé. (L.) — Ce jeu doit être Je pot au noir. Peut-être aussi, dit Adry, ne s*agit-ii que d'un pot fêlé ou un peu ébréché, que des enfants placent sur une hauteur, et achèvent de casser en jetant des pierres d'une certaine distance. Le vainqueur est celui qui a achevé la destruction totale. On voit par-là que Jes enfants sont déjà de petits hommes, comme les hommes ne sont que de grands enfants. '^^ Pour à mon talent; c'est-à-dire pour en faire à mon désir, à ma volonté, à mon plaisir. Talent ou talant avoit autrefois cette signification. Mais quel est ce jeu? '°' La pirouette est une pièce de bois, de métal, ou d'ivoire, ronde et percée, au travers de laquelle passe un pivot sur lequel on la fait tourner, pour divertir Jes enfants; mais le jeu de la pirouette de Gargantua, doit être celui qu'on joue encore en Sologne sous ce nom, avec des palettes de bois^ et avec un volant dont les plumes sont piquées sur un petit cylindre de bois également , que les enfant:^ •appellent une drue ou une gi'ucy au jeu de palet : ce qui nous fait

424 LIVRE I, CHAP. XXII. Au pirevollet »o8, Aupicquet"% A cline mucette >

 Ah f uron " ', . Au chastelet » »4, A la seguette "^, A la rengee "^^ particulière, comme enfin ce jeu consiste à tirer du jeu un honchet, sans faire repiuer les autres, il est ëTident que jonchées et jonchets •ont pour honchets, honchets pour hochets, et que jonchets ainsi que hochets vient de hocher et non àejonc. Cest donc honchets ou hochets qu'il faut dire. Ces honchets sont donc les oscilla des anciens , qui étoient des petites figures humaines qu'on faisoit mouvoir comme nos marionnettes et nos pantins, d'où on a dit en latin oscillare osciller, oscillatio oscillation, dans le même sens étymologique que celui que nous assignons à jonchets ou honchets. On faisoit mouvoir ces marionnettes aux saturnales, en mémoire des enfants emmaillotés que Saturne avoit dévorés; et notre jeu des honchets, vient évidemment de cet usage antique et payen. Voy. note iSy. "*' Dans Stella, on trouve ce jeu ainsi figuré : deux enfants assis face à face, empoignent un bâton, chacun tire de son côté, et s'efforce d'enlever de terre son compagnon. '^* Le Rabelais anglois a traduit At the whirling gigge, comme qui diroit : h la toupie tournante. Je crois que c'est proprement, ou à faire voler sa toupie, du pavé ou du plancher sur la paume de la main, sans qu'elle cesse de tourner; ou a faire sauter cette toupie du pavé ou du plancher sur la paume de la main (vola)^ sans qu'elle cesse de pirouetter. La chose est facile, et il n'y a qu'à prendre bien son temps. (L.) — « Pirevollet, ajoute Le Duchat, dans Ménage, peut aussi venir de pirouetter et de voler. Le saut de la toupie sur la main semble un vol, tant ce saut est subit. » En Saintonge, nous a dit M. Beauséjour, ce jeu consiste à lancer en l'air un bâtonnet à l'extrémité duquel sont implantées deux plumes de coq, et à le faire retomber en pirouettant sur sa pointe. Voyez h la pyrouette, note io5. '"^ G est comme on parle en Anjou, mais à Paris on prononce et on écrit cligne mussette, des verbes cligner et musser; parcequ'en ce jeu, pendant qu'un des enfants cligne, c'est*à«dire ferme les yeux, il donne le temps de se musser ou cacher à ses compagnons, qu'il ▼a ensuite chercher. (L.) — Dans ce jeu d'enfants, selon le dictionnaire de Trévoux, qui le nomme cligne^musette ou climusette, l'an

426 LIVRE I, CHAP. XXII. A la foussette » »fi, A la trompe » »®, Au ronflait » *7, Au moyne » >9, d'eux ferme les yeax, tandis que les autres se cachent en dÎTers endroits, où il est obligé de les chercher pour les prendre. La Monnoie, dans son glossaire bourguignon, dit que « ce jeu s'appelle en bourguignon bouchau, parcequ'un des joueurs s'y bouche les yeux, pendant que ses compagnons se cachent. Cest Vapodidrascinda des Grecs, a Ainsi, à ce jeu, un enfant cligne les yeux, et les autres se mussent ou se cachent. Il les cherche, et s'il en attrape un, celui-ci «e met à sa place. Cest donc ime corruption que de l'appeler climu' sette, comme dans le savant de société : le vrai nom est cligne-mur sette. En Languedoc on le nomme le claquet, le cache-cachette; en Sologne,youerà iâ cachette. "^ Ce n'est point ici ce jeu de cartes, qui nous est venu d'Espagne vers le milieu du dix-septième siècle; c'en est un auquel les enfants jouent avec des bâtons semblables à des piquets. (L.) — Bemier dit aussi dans ses additions qu'on joue à ce jeu avec des bâtons ou piquets : c'est donc le même que celui qu'on nomme piquarome en Sologne. Voyez au picquarome , note 97. "' « On appelle aussi ce jeu, selon Adry, piquer t épingle. Les enfants tirent dans un hvre avec une épingle; on se sert d'un hvre dont toutes les pages sont blanches, à l'exception d'un petit nombre où l'on a écrit quelques petits lots, comme de cinq, de dix épingles, que l'on gagne si on place l'épingle sur ces pages écrites ; si on n'attrape rien, on dit : Blanque, ce qui veut dire page blanche. Ce jeu est différent de celui où l'on tire à la belle lettre dans un livre imprimé. « En Sologne les enfants jouent à la blanquey en piquant une épingle dans un papier sur lequel sont écrits plusieurs nombres par dessous; si l'épingle pique un de ces nombres, on gagne autant d'épingles ; on perd son épingle , si on pique dans le blanc. Le dictionnaire de Trévoux dit que la blanque est une espèce de loterie où l'on achète certain nombre de billets, dans lesquels, s'il y ev a quelqu'un noir, ou marqué de quelque meuble qui est à l'étAlage, on en profite ; s'il n'y en a point , on perd son ai^gent ; et alors on dit qu'on a trouvé blanque, d'où ce jeu a tiré ce nom, qui vient de l'italien bianca. Ce jeu, selon Pasquier, Rechjrrches, liv. Vlli,

GARGANTUA. 427 Au tenebry "«, A la soulle «^a^ A Fesbahy «^i, A la navette , chap. XLix, a été introduit en France par les Italiens. Ce mot blan^ que y se dit pour blanche; c'est le même |eù que celui que Rabelais appelle plus haut à la blanche. Voyez pour la manière de jouer cette espèce de loterie, le dictionnaire des jeux de FËncyclopëdie méthodique. '" Ce jeu doit être le même que celui qu'on nomme aujourd'hui furet du bois joli ^ dans lequel on se passe un sifBetde main en main, et dont chacun joue de manière à n'être pas vu de celui qui cherche le sifflet. On dit en jouant : « Il a passé par ici le furet du bois joli; n de là le nom de ce jeu. Quelquefois on attache le sifflet derrière celui qui cherche, et alors ce n'est plus qu'un jeu d'attrape. "^ Nous ne connoissons pas ce jeu. Seguette^ seroit-il le diminutif de seguCy qu'on trouve dans Nicot pour ciguë; ou faut-il lire segnette, de seigner marquer, désigner, signet ou sinety diminutif de signe ^ billet signé, cachet, marque? "^ Trois jeux que les enfants jouent avec des noix ou avec des chiques f s'il m* est permis d'appeler encore aujourd'hui de ce nom de petites boules de marbre ou de terre cuite qui ne sont d'usage qu'à des jeux d'enfants. Ils jouent même quelquefois à la fossette avec de petites coquilles de limaçons. Au jeu du châtelet ils font un triangle de trois chiques ou d'autant de noix, et mettent au-dessus une quatrième qui fait une espèce de petit château^ que gagne celui qui a l'adresse de le démolir avec une chique ou une noix qu'il y darde de quelques pas. A la rengée, les enfants disposant tout autant qu'ils veulent de chiques ou de noix sur une même ligne ; chacun à son tour roule sa chique ou sa noix contre la rangée^ et emporte toutes celles qui suivent la chiqué ou la noix qu'il a déplacée avec la sienne. A la fossette, ils jettent avec le creux de la main une poignée de chiques, de noix, ou de coquilles, dans une petite fossé qu'ils ont creusée au pied d'une muraille, et gagnent toutes celles qu'ils y ont fait entrer de plus que leurs compagnons. (L.) — Le jeu du châtelet ou château de noix, est encore en usage en Saintonge; il étoit connu du temps des Romains, et Ovide le range parmi les différents jeux de noix : « D place, dit«il, une noix sur trois autres, en forme

4a8 LIVRE I, CHAP. XXII. A fessait, A saine t Cosme^ je te viens Au ballay »^', t'adorer i^, de château, qu'il renverse en jetant une ou plusieurs noix dessus.* Philon, le juif, le décrit de la même manière. "'Ce jeu, dans Stella, est nommé le jeu de la rangette. U est composé de cinq châteaux de noix , rangés de front à quelque distance Fun de l'autre : les joueurs essaient de les abbattre avec une noix lancée d'un but marqué. Voyez au chastelet, note 1 14* Cest de là qu'on a dit h la rengette^ pour tout de suite, qu'on trouve dans Clément Marot. "^ On y joue aussi avec des billes, des amandes, des pois, etc. A Bordeaux et à Nantes, on y joue avec des coquilles, sur le gravier et le sablé. M* Guillaume nomme ce jeu à la fossette aux esping les. Dans Stella, on y joue avec une balle dans neuf trous, espacés comme les quilles au jeu de boule. Les vers qui sont an bas de la (pravure, prouvent qu'il y a avantage à mettre dans le trou du milieu. Une autre gravure représente la fossette aux noyaux; mais il n'y a qu'un trou. On jouoit aussi à la fossette chez les Grecs et chez les Romains. "^ Cest dit-on le sabot qu'on tire avec une corde. Si cela est, ce jeu est alors le même que le suivant. "^ Au sabot, sorte de toupie. Ce terme est de la Touraine et de l'Anjou. (L.) "^ Encore le sa6ot. Ce terme est du Dauphiné, où joaer au moine c'est jouer au sabot. (L.) — Le Duchat se trompe : tous les écoliers savent que le jeu de moine est différent de celui du sabot. "° Au ténébreux, à l'esprit, dit le Rabelais anglois. Maître Éloi d'Amerval, liv. Il, chap. cxvii de sa Diablerie, écrit tonnebri, et c'est aussi comme Lambert Daneau a appelé certain jeu qu'il prétend ilhcite, à cause des indécences qui s'y commettent devant des femmes. Voyez sa Remontrance sur les jeux du sort ou de hasard , imprimé en 1578, pag. 23 et 24. Le Voyage de M* Guillaume en l'autre monde, Paris, 1612, p. 71, fait mention du jeu a cache cache mon canehry: d'un antre jeu appelé, a monte, monte Veschelette, montez-la; et d'un troisième qu'on appelle, a lamasle, masle broche en cul. '{h.) — Ce jeu consiste, ajoute Le Duchat dans Ménage, à

GARGANTUA. 4a6 A escarbot le brun, A bien et beau s*en va (jua\j A je vousprenssansverd"^, resme»^, contrefaire Tesprit foUet. Atgohling, a dit le traducteur du Rabelais anglois, c'est-à-dire, au gobelin. '*' On met de la farine dans une assiette, dont on forme une pile avec un verre à liqueur; on retire le verre, on met dessus une pièce de monnoie. Chaque joueur avec un couteau enlève un peu de farine , celui qui à la fin fait écrouler la {>ile et la pièce est tenu d'en-» lever avec ses dents la pièce : ce qui lui barbouille le visage de farine. Ce nom d'esbahi, qui si^poifie étonné , surpris, vient de ce que celui qui fait écrouler la pile et la pièce l'est en effet. *** A se souiller, à se salir, dit la même traduction. (L.) — La soulle est un ballon ou grosse balle de foin couverte de cuir, que l'on jette en l'air : le vainqueur est celui qui parvient à s'en saisir. Ce jeu est particulier à la Bretagne : on l'appelle soûle dans la haute ^ mell dans la basse. Voyez les dictionnaires bretons de Rostrenen et de Lepelletier. Il y a donc de quoi rire de voir le traducteur du Rabelais anglois rendre ce mot par souiller, salir^ et Le Duchat adopter cette exphcation ! Cet exemple suffit pour prouver combien ce dernier interprète a tort de s'appuyer aussi souvent qu'il le fait sur l'autorité de la traduction angloise. « La soûle, dit Adry, est un jeu de balle très connu dans la basse Bretagne. Le P. Lafitau dit qu'il approche fort, 1° du jeu décrit par Antiphane dans Athénée; a^ de Vourania, décrit parPoUux; 3*^ d'un jeu de balle des sauvages. » Il a raison, d'après la description qu'il fait du premier et du troisième de ces jeux. Il ajoute que le jeu de soûle on de ballon étoit appelé rabote chez nos ancêtres. De soûle on a dit soûler, pour jouer au ballon, et non pas à la boule, comme l'explique le glossaire de la langue romane. "^ Ce jeu consisteroit-il à aller à cheval sur un balai? Cest un jeu d'enfants fort connu; et l'antiquité cite des grands hommes qui n'ont pas dédaigné d'y jouer avec leurs enfants. De plus , le peuple croit que les sorciers vont aussi à cheval sur un manche à balai. ' "^ On bande les yeux à quelqu'un qu'on a fait asseoir dans un fauteuil. Saint Came, je te viens adorer, lui dit un autre qui, dans le moment, lui présente au visage une chandelle allumée. Celui-ci veut

 Au chesne forchu ^^7, A la queue au loup '^9, Au chevau fondu »=*8, A pet en gueuUe »^o, Tempoigner, mais à la place de ce cierge, on coule dans la main du personnage un bâton tout enduit d'ordure. De là vient sans doute le proverbe à saint Breneux chandelle de m.... Au même jeu d'autres ajoutent à la cérémonie du cierge une seconde pièce plus risible et moins vilaine que la première. Sous ombre de caresser le saint Gôme, qui a les yeux bouchés, ils lui noircissent le visage avec du charbon ou de la suie. De là vient quW la vingt-neuvième des Sérées de Bonchet il est parlé d'un More qui, dans Poitiers, fut pris pour un ramonneur de cheminées, ou pour quelqu'un qui venoit de jouer à saint Côme^je te viens adorer. (L.) "^ On sait que ce jeu -consiste à convenir entre personnes d'une même société, que celui qu'on surprendra sans verd^ c'est-à-dire sans une branche de verdure, pendant le mois de mai, paiera une amende ou donnera un gage. '^^ On joue à ce jeu en Daupfainé , sur la fin du carême. (L.) "' Un petit garçon appuyé sur ses mains se tient debout sur sa tcte et écarte ses jambes. Par derrière en vient un autre qui s'élance au travers de l'autre c6té, et il prend exprès cette route, de peur que, venant à faire mal son saut, celui qui contrefait le chêne fourchu ne vienne à recevoir quelque coup de pied dans le ventre ou dans les bourses. (L.) — Dans ce jeu, des enfants sautent entre les jambes écartées de celui qui fait le chêne ou arbre fourchu; ce qui est bien plus dangereux, dit Adry, malgré la précaution qu'ils prennent de sauter de derrière en avant, pour ne le point blesser. Au chêne fourchu y au poirier fourchu , h V arbre fourchu y sont le même jeu : « A cette heure fais bien a poinct l'arbre fourchu , les pieds a « mont, la teste en bas, » dit Rabelais, liv. IV, chap. ix. Les vieux poètes appeloient arbre fourchu^ \m lai, un virelai, à cause des petits vers qui étoient au milieu des grands, et faisoient une espèce de fourche : on employoit ce petit poème pour des sujets lugubres. Cétoit donc, ainsi que le jeu de l'arbre ou chêne fourchu , un même symbole que la fourche patibulaire. "* Personne n'ignore ce jeu, qui, pour le dire en passant, est de l'ancien temps, où les singuliers, qui aujourd'hui se terminent en al se ter min oient en an. Il est seulement à remarquer qu'ici fondu se

GARGANTUA. 43 1 A Guillemin baille my ma A la brandelle i^^, lance * ^ ' , Au treseau * ^, prend à la même simplification que lorsque d'un nayire abymé dans la mer, on dit qu'il y est fondu. Cest la raison pourquoi Mat. Cordier, chap. xxxviii, note a4 ^^ ^^^ ^^ corr. serm. emend.^ appelle ce jeu certare equuleo depresso. (L.) — A ce jeu , un enfant se baisse et présente son dos sur lequel monte un de ses camarades qui se fait porter ainsi. Parmi les jeux de Stella , le cheval fondu est celui où plusieurs enfants courbés à la file , et le premier, appuyé sur un mur ou sur un banc, reçoivent leurs camarades sur leur dos ou leur croupe. Fondu est un terme de marine qui signifie coulé à fond, enfoncé, abaissé. Dans le Languedoc ce jeu se nomme cabalet de san Jorgi , c'est-à-dire, le petit cheval de saint George. '** Ce jeu est trop connu pour le décrire. Nous nous contenterons de faire remarquer qu'on l'appeloit aussi et qu'on l'appelle encore a la queue leu-leu; qu'en Languedoc on dit, h louhet loubet (au petit loup loup), on fa a las auquetoSy jouer aux oisons; et qu'on dit encore saint Leu pour saint Loup. ' ** Ce jeu , dans certaines provinces , est plus badin que violent quand on a les reins souples; et s'il y a quelque chose à craindre pour les joueurs, c'est quelque mauvais vent, dont il leur est difficile de se garantir. Ailleurs il consiste uniquement à qui fera le plu» de bruit, lorsqu'en enflant les joues on s'en frappe l'une avec les cinq doigts en pointe. A Metz, où, avant que de se frapper ainsi sur la joue enflée, les enfants font couler légèrement les extrémités de» doigts sur la lèvre d'en bas, afin que venant à se refermer, elle rende déjà successivement quelques petits sous comme de tambour; par onomatopée ce jeu se nomme en patois bristempogné y c'est-à-dire, brise ton poignet, parcequ'à cette petite manœuvre le poignet se brise comme pour battre sur une guitare. (L.) — Ce jeu indécent est figuré sur le guidon de la mère foUe de Dijon. Voyez pi. vu des Métn. de la fête des fous y par du Tillot, 174^ 9 in-4'" En Languedoc on ait jouga à quatre pipots y iouer aux quatre petits tonneaux , figurés sans doute par les quatre fesses : c'est ainsi qu'il est nommé dans Goudouli. On peut en voir la description dans Adry. '^' Autrement, 72o6m y etc., dit l'abbé Guyct à la marge de son Rabelais. On bande les yeux à l'un de la troupe, lequel on traite de

432 LIVRE I, CHAP. XXII. Au boleau »'4, A la mig^ne migné beuf ^36^ A lamousche»^'», Au propous '^7, « chevalier. En cet état il commande à son écuyer, soit Guillemin oii Robin, de lui bailler sa lance. Attendez^ monsieur^ rëpond l'ëcuyer, je vous fagence. L'écuyer disant ensuite à son maître qu'il lui présente effectivement une lance : dans le temps que monsieur le chevalier ouvre la main pour empoi^er cette lance, son écuyer lui met en main un bâton qu'il a pris le loisir d'enduire de m... , à l'endroit que l'autre doit toucher. (L.) '^* Cest sans doute le jeu de la brandilloire : ce jeu est aussi usité au Tunquin, selon le P. Marini, dans sa Relation du Tunquin. Son traducteur le nomme Brandillon. '^^ Autrement, au ireseau fourni , dit l'abbé Guyet à la marge de son Rabelais. On appelle treseau^ en Anjou, trois hommes qui battent des gerbes ensemble. (L.) — Selon le Dict. de Trévoux, treseau est un assemblage de trois gerbes ensemble, qu'on laisse sur le champ après qu'elles sont liées , jusqu'à ce qu'elles aient été dimées ; et tre^ zeau se dit de trois hommes qui battent du blé dans une aire : mais ces deux mots n'en faisant évidemment qu'un sous deux orthographes, ils doivent avoir la même signification. On appelle, selon le même Dictionnaire, trezeaux ou treizeauXy en Normandie, des monceaux de gerbes de blé amassées dans les champs , parcequ'ils étoient composés de treize gerbes, afin que la dime de la treizième gerbe fût levée. Trezeaux ou treizeaux ^ient donc de treize ^ tandis que treseau ou trezeau vient de trois. ' '* Au boleau seroit-il pour au bouleau, et ce jeu seroit-il le même que celui qui est nommé plus haut au balai? Il y a des balais de hou* léau. '^^ Ce jeu est-il le même que celui qui eât nommé ci-dessous à la mousque? Nous ne le pensons pas; car il y a même sous ce nom de mouche plusieurs jeux différents. Voyezà la mousque^ note yS. Voyez le Dict. des jeux de l'Encyclopédie, pag. i84; celui d'Adry, pag. 176 et i8i , et le Dict. de Trévoux. '^® Une cramichel que nous avons entendu chanter à Romorantin, commence ainsi : A la mine minebœnf , ...

GARGANTUA* 433 A neuf mains '^^^ Au pontz cheU2 ^ Au cbapifou ^^% A colin bridé ^4»^ Madame qui est auprès da feu , Qui mange du pain et de Tc^uf , J'y en ai demandé : Elle ma dit , non fré *, Qtie la paresse la tenoit, Un li , un la , Galmi , galma. Saint GiUe Quipotille*% Petit pont f Cours à mont, etc. On appelle cramichel une chanson que chantent les enfants avant de jouer à cache-cache, afin de savoir sur qui tombera le sort, soit pour aller se cacher, soit pour, aller chercher ceux qui doivent se cacher. 11 paroit que saint Michel pfësidoit à ce jeu, comme Mercure aux jeux d'exercices, et ëtoit invoqué dans cette chanson, avant de commence^ le jeu. On sait que saint Michel a aussi remplacé Mercure , pour peser les âmes , et les conduire les unes en paradis , les autres en enfer. Dans la chanson que nous venons de citer, et que nous avons recueillie comme un monument des anciens usages, il paroît que c'est saint GiUe qui remplace saint Michel. En effet, ce saint est toujours honoré avec saint Loup, sous le nom de saint Leu et saint Gilles, dans une même ëglise, et Mercure étoit représenté avec une tête de loup ou de chien. Cette substitution de saint Gille à saint Michel n'est donc point extraordinaire. Quant kmignebeuf^ il est évident que c'est pour mine bœuf, mine de bœuf, et que par con-* séquent c'est Bacchus Hébon ou à tête de bœuf, dont Mercure étoit le père nourricier, qui est invoqué au commencement de cette chanson. Mercure étoit aussi le compagnon inséparable dé Bacchus, comme saint Leu ou saint Loup de saint Gilles, dont le nom latin jEgidiuSy est composé du grec «it^oç «7(^oç, à mine de chèvre; et Bacchus étoit aussi représenté vêtu de la nébrisse. Mais o'est assez pour faire sentir que ces jeux nous viennent des anciens, et tiennent à leur mythologie et à leurs symboles. * Ferai. — ** Fait de petiu pets.

434 LIVRE I, CHAP. XXII. A la grplle ^^^, • A Colin maillard, Au cocquantin i^^, A mirelimofle '^^^ '" Au cocq-à-l'âne, au propos interrompu. (L.) — Tous les enfants connoissent ce jeu. Ceux qui ne le connoitroient pas en trouveront la description dans le Dict. des jeux de Tenfance, à ce mot, et dans le Savant de société, tom. I, pag. 91. '^* Ce doit être le jeu que nous nommons aujourd'hui au pied de bcsuf: c'est aussi l'opinion de de Marsy. 1^9 Encore liv. Y, chap. xxvii, Vous eussiez pensé que fussent gents jouants au chapifou ; c'est le colin-maUlard. En Normandie on nomme ce jeu capifolel; mais capifol est l'ancien mot. Le Blason des fausses amours : Qui pour {^Uer et frigaler l^ent galeux n est-il pas Hen fol? Qui tant vealt pour f«Bme foler, Que femme le faict afokr, JotLem-ils pas au capifol? (L.) — Chapifou, capifol^ capifolet^ signifient tête folle. Ce jeu fait double emploi avec celui que Rabelais nomme plus bas colin-maillard. On dit en Italie a la gatta orba ou cieca ^ à la chatte aveugle ; en Languedoc on le nomme, selon Adry, capitorbo^ ou catitorho, ou catihorbo. Le nom italien prouve que ces trois noms, quoique altérés, doivent signifier chat aveugle^ car on dit encore en languedocien orbo pour aveu£^e et gat ou gato poiu* chat. On appelle aussi ce jeu en languedocien tartanis-tartancu, ou cartanis-cartanas et caS' eana. Le P. Boulanger croit que c'est le même jeu que celui que les Grecs nommoient collabismos^ dans lequel Pollux dit qu'un des joueurs se fermoit les yeux avec ses mains, qu'un autre le frappoit, et lui demandoit qui l'avoit frappé, comme les soldats de la Passion. Ce jeu allégorique est donc bien ancien. Le grand Gustave, ce puissant et redoutable fléau de la maison d'Autriche, s'est souvent égayé à jouer à colin-maillard avec ses principaux officiers, parmi ses plus grands triomphes : cela passoit alors pour une galanterie admirable. '*^ Adry pense que ce jeu est peut-être encore le même que celui que Rabelais appelle, colin-maillard et chapifou. Colin est pour JVicolaSy pris dans le sens de niais; ainsi Colm-Atridé doit avoir le sens

GARGANTÙAi 435 A mouschart, Au piston , Aucrapault^ Aubilleboucqueti4^, A la crosse «44, Aux roynes, ^oisonhridéy c'est-à-dire de sot, d'homme qui n'a point yq. lé monde, qu'on déniaise, qu'on attrape. On dit brider la bécasse, pour attraper, tromper. '^' Rabelais, liv. IV, chap. lu, appelle groUe le blanc, le centre d'une sible. Ici jouer à la grolle ne seroit-ce pas tirer au blanc? (L.) — Nous ne savons pas en quoi consistoit ce jeu ; mais la grolle est le QOm de la corneille en Saintonge et pilleurs. Ce nom, qu'on écrit graule et graille, vient par contraction de graculus, et non pas de garrula, comme on le croit. Cest de là que vient grailler^ crier comme la corneille. '^' On appelle cocquantin^ dans le Maine ^ ce qu'on nomme à Paris un volant; et on l'appelle de la sorte, parceque autrefois on se servoit de plumes de cocq à faire des volans. (L.) — Voyez h la griesche, note loi, et au picandeau, note 169; ce sont les mêmes jeux. '^^ Ce nom doit être composé de mire lui le mouffle ou muffle^ comme on dit bride lui le nez, mirlicoton, mirlipot, mirlirot, mir-^ liton. Mais quel est ce jeu? *** G est ce que Mat. Cordier, chap. xxzviii, note 40 de son Dé corr. serm. etnend.y appelle liulere clava. Hic ludus, dit-il, clava et pila constat. On joue à la crosse avec une boule qu'on pousse de toute sa force avec un bâton courbé par un bout en forme de crosse. (L.) — On voit ce jeu figuré dans Stella. Cest à-peu-près le jeu de mail, sinon que des enfants se renvoient les uns aux autres une petite boule qu'ils poussent avec un bâton recourbé. On l'appelle aussi le jeu du petit mail, pour le distinguer du jeu de mail, qu'on jouoit avec un maillet ferré, du latin malleus. Il y avoit autrefois, dans presque toutes les villes, des jeux de m^, ordinairement sur les remparts. On a appelé Mail le heu où l'on y jouoit : c'est pour cela que dans plusieurs villes, comme à Orléans, la promenade extérieure s'appelle le Mail, et qu'il y a encore à Paris la rue du Mail, parceque cette rue est sur les anciens remparts. '*^ On appelle communément 6i7/e6o^ue£ un bâton court, creusé 28.

436 LIVRE I, CHAP. XXIL Aux mestiers '4^, Au pinot »48^ A teste a teste bechevel i^?, A maie mort '49, en rond par les deux bouts, et au milieu duquel est une, corde, à laquelle est attachée une balle de plomb qu'on jette en l'air et qu'on reçoit alternativement dans les concavités des deux bouts. Cest un mot composé de bille, en la signification de petite boule, et de bo~ quety c'est-à-dire un petit h-agment de bois. A Metz, les jeunes garçons prennent un morceau de bois long d'un demi -pied plus on moins, gros à-peu-près comme le pouce , et pointu par les deux bouts. Ils posent ce bois sur le pavé, et frappent d'un bâton sur l'un des bouts : en sorte que l'ayant fait sauter, ils lui donnent pendant qu'il vole un autre coup pour le jeter à leurs compagnons, qui doivent le leur renvoyer de la même manière; et ce jeu, qui est proprement celui du court-b/iton y est nommé le jeu du biUebo Henri III portoit quelquefois à la main un bilboquet, dont il sejotioit, est-il dit dans le journal de ce prince, par L'Étoile. Ce jeu, dit Adryi reprit faveur vers le milieu du siècle de Louis XV, et on voyoit sur le théâtre des actrices jouer au bilboquet, lorsque les intervalles de leur rôle le leur permettoient. A-peu-près dans le même temps , les petits-maîtres portoient par-tout des bilboquets. Plus tard, on les a vus de même jouer à l'émigré. '^^ Les enfants, pour jouer à ce jeu , se divisent en deux bandes. On tire au sort celle qui jouera la première. Alors les deux bandes se retirent à Fécart chacune de son côté, ayant un chef à sa tête. La bande qui doit jouer choisit quelque métier, et après avoir distribué les rôles, et s'être un peu exercée, elle appelle l'autre, devant laquelle la première représente, en pantomime, tous les mouvements et toutes les opérations du métier choisi. Si l'autre parti devine, il joue à son tour. '*^ Jeu que les enfants jouent avec deux épingles, que Tun d'eux cache dans sa main : après quoi il donne à deviner à l'autre, si ces épingles sont placées ou tête à tête, ou à béchevet, c'est-à-dire à contresens, en sorte que la tête de l'une soit tournée vers la pointe de l'autre. « ^esc/iet/et,ditMonet, que Ménage devoit citer, c'est double chevet en un ht, un à la teste, l'autre aux pieds. Lits h beschevet, coucher à beschevet. » Le même, au mot Chevet, pour donner à entendre ce que c est que lit à double chevet, renvoie à Bécheybt.

GARGANTUA. 437 Aux croquinolles i^, Au belusteau ^^i, A laver la coiffe madame, A semer Favoyne, D*Aubigné, liy. I, chap. i de sa Confess. Gath., dit à bechenez; mais cet ouvrage a d'abord été imprimé si peu correctement, qu'on ne sauroit imputer à Fauteur tant de fautes grossières qui s'y trouvent. Au lieu de béchevel, comme on lit dans le Rabelais de Dolet, dans l'édition de i553, et dans l'édition de 1626, faite sur celle de 1 55a, on dit aujourd'hui béchevet , comme il y a dans celles de 1 559 ^^ ' ^7^ > et on parle de la sorte, parceque les anciens diminutifs en el, conune ici chevel fait de chef y sont absolument hors d'usage. Exemple en Capely dont Villon a autrefois usé pour Capet dans le vers suivant : Se feusse des hoirs lAue-Capel. (L.) — On dit aujourd'hui télé h tète béchevet y et par corruption , en Sain> tonge, tête à biche. De béchevet on a fait le verbe béchevetety et par contraction, en Sologne, béchouetter et bichouetter. Nous ne pensons pas que beschevet vienne de bis caput, ou double chevet y comme le prétendent Nicot, Ménage et Le Duchat : ce mot doit venir de biais chevet y chevet de biais, de travers. Cest ainsi qu'on a dit bestourné pour mal tourné; qu'on nommoit à Paris Saint-Benoit le bestoumé l'église de Saint-Benoit, dont le chevet ou le chœur étoit à l'occident, et par conséquent à contresens, au lieu d'être à l'orient. '** Au pivot ou pibot, dit l'abbé Guyet à la marge de son Ra»^ bêlais. (L.) — Pinot doit être en effet une mauvaise leçon pour pivot ou pibot contraction de pied bot, c'est-à-dire pied boiteux : pinot ou plutôt pineau est le nom «Fune espèce de raisin : et non pas d'un jeu ; ce doit donc être le jeu de cloche-pied y non pas parceque, comme le croit Adry, on y tourne comme sur un pivot y mais parceque, comme je viens de le dire, on a fait pibot de pied bot y par contraction, et ensuite pivot, soit par le changement ordinaire du 6 en Vy soit par la confusion de ces deux mots. On disoit autrefois jouer à couké^ pour dire à cloche-pied, sans doute pour h clouquer^ cloquery clocher. ^ '*^ On a dit malemort de mala mors, mort funeste. "° Ces deux jeux (du n° i5o et le suivant), ni le précédent, ne sont ni dans l'édition de 1 535 , ni dans celle de Dolet ; mais bien dans celle de i553. (L.) — hacroquignole, qu'on disoit autrefois craqui

438 LIVRE I, CHAP. XXII. A briffault «5», A defsndo »54, Au molinet »53, A la virevolte »5'>, qnoUy est la chiquenaude cpi'on donne sur la tête avec le second et le troisième doigt fermé ou tendu avec ressort. On voit, dit Adry, ^ que ce n est point un jeu, et que si c'en est un, il est du nombre de ceux que le proverbe appelle , jeux de prince, qui ne plaisent qu'à ceux qui les font. '^' Deux enfants se placent face à face l'ui^ de Tautre, et s* entrelaçant en cet état les mains de l'un avec celles de l'autre, ils se poussent tous les deux tour-à-tour, en sorte qu'ils semblent bluter, (L.) *'^* Briffaut^ adjectif dérivé de briffer, signifiant vorace et grand mangeur, et étant le nom d'un chien de chasse, à briffault doit signifier à manger goulûment, ou à imiter le chien nommé briffaut. ' '^*Des enfants se divertissent à courir contre le vent avec de petits moulinets qu'ils fout de deux morceaux.de cartes à jouer, on, avec deux petits ais croisés l'un sur l'autre , et attachés avec une épingle au bout d'un bâton. C'est la même petite machine que cidessus, chap. XI, Rabelais nomme virolet. (L.) — Quoique molinet et moulinet soient un même mot, il ne faut pas confondre le jeu du molinet avec celui de moulinet - Le Duchat a très bien décrit le preinier, ainsi qu'Adry à Moulins (petits); le second consiste à faire tourner rapidement comme un moulin , entre ses mains, un bâton on toute autre arme , pour empêcher son adversaire d'avancer : c'est le rotare ensem de Virgile. Les Bas^Bretons sont très habiles dans cet exercice. Le bâton, dit Adry, est entre leurs mains une excellente arme défensive : entre les mains des enfants, ce n'est qu'un petit amusement, un tour d'adresse. '^* Ne seroit-ce pas le même jeu que celui de cache-cache, où les enfants qui ne veulent pas être pris par celui qui les cherche, disent : Je m*en défends? ils le disent aussi à tous les jeux où l'on court. Je m'en défends, mon corps et mon sang; celui qui me touche est un serpent (un traître), disent-ils, quand ils jouent à cachette ou à colin -maillard, et qu'ils veulent cesser un instant de jouer, sans être pris. Adry pense que c'est le même jeu que celui de la pirouette, qu'on nomme aussi vireton. Voyez la note io5. Virevolte ou vire

GARGANTUA. 4S9 Aux escoublettes enrai- A la beste morte, gee8'56^ A monte monte l'escheA la bacille ' V lette ^^, Au laboureur, Au pourceau mory i^, voûte signifie circonvolution, tours et retours faits de suite et avec vitesse , volteface. '^^ A se heurter de la tête Tun contre l'autre, comme font les béliers,

 Au cul salle, Au tiers '^', Au pigeonnet'^, A la bourrée '^, monte monte Veschelette, montez là. Il y a dans ce petit liTre qm est rare et plaisant une liste de seize jeux dont plusieurs ne sont pas dans celle de Babelais, et dont les noms sont pour la plupart très libres; la voici : « Les dames passent leur temps aux petits jeux da temps passé : ^ux dames poussées , A la masle masle broche en col , Aux dames rabatuës , A remuer par commandement, A la fossette aux espingles , A la beste a deux dos » Au trou madame , A tappe cul , A Margot la fendue , A gratte chonse , A monte monte l'eschelette, montez la, A labourer en la raye, A pince maurille , A planter un honune , A cacbe cache mon cannebry, A enter des femmes en escusson, et à d'autres jeux que Ton apprend en hantant bonne compagnie. » Voyez le Voyage de maître Guillaume, i6i i, in-8*», pa^;. 66. * '* A contrefaire le pourceau mort, ou qu'on va tuer. (L.) — On a dit morie pour béte morte, morier, morir pour mourir. Ce doit donc être le même jeu que celui à la heste morte. ^^° Ce doit être le jeu à pigeon vole. On lit au pignonet^ dans Le Duchat. '^' Le cinquante-unième des Arrêts d'Amour. « De la partie dudict amoureux fut deffendu au contraire. £t disoit que les hommes n'estoieut point tenus d'endurer des dames, se il ne leur plaist: car elles sont subjectes, et ne leur appartient de venir mettre dans leur dos aucunes l^erbes, soit par esbat ou autrement: car ce qui leur plaist en une manière , il desplaist aux autres. Or estoit vray que ceste dame de son authorité, et sans dire qui avoit perdu ou gaignë, Iny estoit venu jetter dedans le dos en joiiant au tiers, une poignée d'horties, et d'ordure, où il y avoit des fourmys parmy, qui le piquoient, et faisoient si grand mal qu'il ne pouvoit durer. Et à ceste cause, comme tout esmeu par chaude colle la vint frapper et décoiffer ainsi qu'il ha esté dict. (L.) '^* En Sologne, planter la bourrée, ou comme on l'appelle en Saintonge, par corruption, la porrée, c'est se dresser sur ses main^

GARGANTUA. 44i Au sault du buisson i^, A la maille bourse en cul ^^\ A croyser, Au nid de la bondree, A la cutte cache >^, Au passavant ^^^ la tête en bas, et les pieds en haut, contre un mur, comme une bourrée ou un fagot. Cest un jeu de petit polisson. '^^ Les enfants jouent à ce jeu, dit Adry, en sautant sur un petit buisson, ou ce qui est moins dangereux, sur un petit monticule de sable. «r '** Je crois qu'ici cutte Tient de cutis, et que c'est le jeu qu'en Lorraine on appelle cache^mains y parcequ'on est obligé de cacher ses mains, à peine d'y recevoir des coups de verge. (L.) — Quoique Adry ait adopté ici l'opinion de Le Duchat, nous ne pensons pas que ce jeu soit celui qu'on appelle cache-mains : ce doit être le même que celui de la cachette^ ou de cache-cache niçois ou mitoulas, qui est appelé h cache cache mon cannehry, dans M* Guillaume, et que les Italiens nomment cache-lièvre. Les enfants disent à Orléans jouer h cucute^ à Paris jouer h la cute-cute, et crient quand ils sont cachés, il est eute ; dans le Maine, ce jeu s'appelle eut; de plus, en vieux François cute a signifié caché,- lieu caché, cuter cacher; en breton cuz signifie cache, cuxa cacher, discuta , discuda ou discuz^ découvrir; en gallois cudd occultatio, absconsio, cuddio abscondere, occultare; le tout du grec Jtfvd» occulto, abscondo, mvdo; cavema, latebra. Dans cutte-cache, cache est donc la traduction et la répétition de cutte ^ comme dans cute'Cute. '^' Le Duchat, dans Ménage, pense que ce pourroit être le même jeu que celui que Rabelais nomme plus haut h la maille maille^ et que le jeu de hasard qui est nommé le jeu de boune en courrojre^ dans ces vers du Boman de la Rose y fol. ^2^ verso : De fortune la sommeilleuse. Ne de sa roë menreillease Tous les tours compter ne pourroye. Cest le feu de bourse en courroye , Que fortune sut si partir, Que nui devant ny an partir. N'en peult avoir science experte, S'il y prendra ou gaing on pertex

442 LIVRE I, CHAP. XXII. A la figue, A la recheute »®, Aux petarrades, Au picaudeau i^, A pile moustarde, A crocque teste "?•, A cambos »^, A la grue '7», ce doit être aussi le même que celui qui est appelé à la masle masle broche en cul ^ dans maître Guillaume. '^' Ce jeu est nommé. poussavant, liv. U, chap. v : c*est selon Le Duchat, sur cet endroit, tantôt un jeu de boule du Dauphiné, tantôt le jeu d* amour appelé assez librement poussavantydans une vieille chanson réimprimée en i549. M. Beauséj dur pense que c'est un jeu qu'on joue en Saintonge , comme le cheval fondu^ en posant les deux mains sur les épaules d'un autre , qui s'incline et en sautant pardessus SB. tête. Passavant étoit le cri d'armes de Thibaut, comte de Champagne. '^^ Ne seroit-ce pas pour h campas? Donner campoSy en terme de collège, c'est donner congé aux écoUers de sortir, d'aller aux champs âe divertir; avoir campos^ c'est avoir la clé des champs y la permission de se promener : c'est ainsi que ce mot latin est expliqué dans Trévoux, dans Oudin, dans Oudez, dans Le Roux, etc. Le f> se change souvent en b. Ou bien ce jeu seroit-il celui du croc enjambe? on disoit cambe et gambe autrefois pour jambe. '^^ Seroit-ce le même jeu que celui qui est notomé pag- 4^^ ^^ pont cheuz ? '^^ Au volant. PicanJeau est du lyonnois, où peut-être le volant est fait de plumes de pie noires et blanches. (L.) — Cest le volant des Lyonnois, dit Bemier, dans ses additions; ce que répète Adry, d'après lui et Le Duchat, sans les citer : il trouve cependant qu'il est difficile de croire que Rabelais ait voulu parler du même jeu, sous trois dénominations différentes. Mais il y en a bien d'autres exemples dans cette liste, et puis c'est un fait attesté par Bemier : il est facile de le constater. "° Un jeune garçon se tient debout, dans l'attente que son compagnon lui saute par-dessus la tête ; mais, comme le plus souvent il la tient trop droite, en sorte que s'il ne la cburboit, celui qui doit sauter pourroit la heurter du pied, on lui crie coupeteste en Lorraine, ailleurs crocque-téte , c'est-à-dire, de s'avaller la tête, de

 A taiIl€COu|>, Aux allouettes, Aux nazardes^?^, Aux chinquenaudes ^l\ Apres avoir bien joué , sassé , passé et bejjité temps' 74^ cou vcnoyt boyre quelque peu : c estoyent peur qu'elle ne lui soit croquée, (L.) - Le P. de Rostrenen dit la même chose, au mot €!oupPE-TâTE. '" Seroit-ce ce que nous 2^j>elons faire le pied de grue? Chez les Grecs, au rapport de PoUux, les enfants se di^utoient à cpii resteroit le plus long'temps dans cette attitude. Ce seroit alors le cloche-pied. Ou seroit-ce un jeu semblable au taui décrue ou à /adanse de la grue des anciens, notnmée yifAiocy parceqti*an imitoit en la dansant le vol des grues qui vont en troi:^e triangulaire, con* duites ou précédées par une seule , et dont les figures imitoient les détours du labyrinthe ? Les jeunes Athéniennes partagées en deux bandes la dansoient tous les ans à Delphes le jour des Délies, autour de l'autel d'Apollon. '^' Cest le même jeu que celui que Rabelais appelle plus haut aux crocquignoles y et plus bas aux chin

444 LIVRE I, CHAP. XXII. unze peguadz'7^ pour homme ; et , soubdain après bancqueter, c estoyt sus ung beau banc^ ou en beau plein lict'76 sestendre et dormir deux ou troys heures, sans mial penser aiy mal dire '77. Luy, esqu^iine même chose. En effet, comme peisser le temps , c'est proprement le faire écouler sans qu*on s'en aperçoive, l'auteur a cru pouvoir dire dans le même sens sasser, beluter le temps , parceque sasser^ bluter la farine^ c'est la faire passer par une infinité de petits pertuis, à-peaprès de même que Gargantua avoit forcé son temps à s'écouler en quantité de toutes sortes de jeux d'enfants. Ci -dessous, livre Y, chap. XXI, lorsqu'il est dit de la dame Quinte-Essence, qu'accompagnée de ses damoiselles et des princes de sa coar, elle tamisoit, belutoit, et passoit le temps avec un grand et beau sas de soie blanche et bleue, c'est-à-dire, comme il est dit plus bas, qu'eUe jouoit avec eux à de. certaines danses antiques comme la Gordace, l'Emmélie, et mille autres semblables. (L.) — Gomme on sasse et on blute le blé. '^^ he pegad est une mesure de vin, ainsi appelée de picatum^ à cause de la poix avec laquelle on enduit intérieurement les pièces de cette sorte de vaisseau, qui, sous le nom de Kann^ est connu dans une grande partie de l'Allemagne pour un vaisseau à bière. On prononce pega à Toulouse, où Ton appelle de la sorte la plus grande mesure de vin, c'est-à-dire le pot de vin, plus grand d'un quart que le pot de Paris. (L.) — En effet pega ou pegaou en languedocien est un broc, un pot de vin; à Toulouse c'est une mesure pesant huit livres ; et ce mot vient du languedocien pego poix, pegas emplâtre de poix, pega poisser, enduire de poix^ du latin pix poix. "® Cest en qu'il faut lire, conformément aux éditions de 154^, et non un comme dans les nouvelles , qui ont fait cette faute sur l'édition de i553. (L.) *^' Cest comme on lit encore liv. II, chap. xii, et il faut lire de la sorte conformément à l'édition de i535, et à celle de iB^2. Si l'un des deux mal pouvoit se supprimer, ce seroit le dernier, non le premier. (L.)

GARGANTUA. 445 veillé , secouoyt ung peu les aureilles : cependent estoyt apporté vin fraiz ; la beuvoyt mieulx jque jamais. Ponocrates luy remonstroyt que c estoyt maulvaise diète ainsi boyre après dormir. C'est , respondoyt Gargantua, la vraye vie des Pères '7®. Car de ma nature je dors salle , et le dormir m'ha valu autant de jambon. Puis commençoyt estudier quelque peu , etpatenostres en avant; pour lesquelles mieulx en forme expédier, montoyt sur une vieille mulle "79 ; "' Cette pensëe de Gargantua fait allusion au quarante-deuxième chapitre de la - règle de saint Benoit, qui veut que les moines de rOrdre, mox ut surrexerint h cœna (du dîner) sedeant omnes in unum., et légat unus coUationeSy vel Vitas Patrum : aut certè aliquid quod œdificet audientes. Elle est fondée sur ce qu* après cette lecture les moines alloient boire un coup dans le réfectoire. Or, Gargantua se croyoit en droit de boire comme eux à Fheure de vêpres, parceque encore qu*il n'eût fait que dormir pendant que ces moines stétoient altérés à lire la Vie des Pères et les collations ou conférences de Cassien, comme sa nature étoit, disoit-il, de dormir salé^ il ne se sentoit pas à cette heure-là moins ahéré qu'eux. (L.) '79 * Suivant l'idée qu'on s'est faite jusqu'à présent de la mule ou jument de Gargantua, on pourroit croire qu'il dit ici son chapelet sur le pied du poco di hene^ poco di maie de la courtisane italienne; mais ce n'est ici qu'une simple allusion à l'ancienne coutume des conseillers du parlement de Paris, lesquels, au rapport d'André Du Chêne, montés comme ils étoient sur leurs mules, disoient leur chapelet, tout en allant au palais. Cest cette manière de dire son chapelet que Rabelais appelle expédier en forme ses pate^ nôtres, c'est-à-dire les rouler chemin faisant, à la mode des conseillers et d'une façon aussi authentique que l'expédition d'un arrêt ou d'une commission en forme. (L.) — Ceci, dit l'abbé de Marcy, pourroit bien regarder Diane de Poitiers, duchesse de Valentinois,

The text on this page is estimated to be only 23.94% accurate

446 LIVRE I, CHAR XXII. laquelle avoyt servi neuf roys : ainsi maruiotantde la bouche , et dodelinent ' ®^ de la teste , alloy t veoir prendre quelque connil'®' aux filetzv. Au retour se transportoyt en la cuisine pour sçavoir quel roust estoyt en broche. Et souppoyt tresbien par macoiiscience, et voulentiers convioy t quelques, beuyeurs de sea voisina, avecques leaquelz beuvant d autant , comptoyent '^^les vieux jusques es nouveaulx. Entre aultres avoyt pour domesticques lessei-< gneurs du Fou , de Gourville , de Grignault , et de Marigny '**. Apres souper venoyent en place les qui accorda saccessivemeot ses faveurs à François V^ et à Henri II. Cest peut-être là ce qu*entend Rabelais par cette vieille mule U^ quelle avoit servy neuf roys. Sur ce pied Gargantua disoit ici son chapelet, dans le goût de la courtisane italienne, qui étant dans les bras d*un homme, récitoit dévotement ses patenôtres, et alléguoit pom* raison, un pQco di bene, un poço di maie. Le^présomp* tueux et super^ciel auteur des notes de Tédition 4e 1762, se moque de ceux qui voient. Diane de Poitiers dans la grande jument, et il attribue cette opinion à Le Motteux qui n*én dit pas un mot, et dit la Coutume de Bretagne, art-Sg.!..!! y a à Amboise, sur la croupe du coteau, tine tombeUe druidique appelée la Motte aux eonnins. Cest comme on doit lire, conformément aux éditions de iS^i, Messieurs du Fou et de Gourville étaient de bons gentilshommes du Poitou : et quoique le château du Fou, qui, soit dit en passant, appartenoit , en i539, au seigneur de Mompezat, soit dans le voisinage

GARGANTUA. 44; beaulx évangiles de boys*®^, c'est a dire force ta- 1) bliers, ou le beau flux^ ung, deux, troys, ou a toutes restes pour abréger, ou bien alloyent veoir les garses '^^ d entour, et petitz bancquetz parmy, collations, et arrière collations. Puis dormoyt sans desbrider, jusques au lendemain huict heures. de Poitiers, Jean da Fou, qui en étoit seigneur, fut fait sous-maire de Bourdeaux en i452. Un Jacques du Fou, capitaine d*une grande réputation, plein de vertus, dit Tannaliste Bouchet, et homme d*une grande religion, étoit sénéchal du Poitou en i486. Un seigneur de Orignaux (Grignault peut-être) étoit chevalier d'honneur d& la reine Anne de Bretagne, femme du roi Louis XII. Et Gourville est mis au nombre desL petites villes de TAngoumois, dans un ancien Guide de chemins, imprimé à Paris chez Charles Etienne, Tan i553. (L.) — Tous ces seigneurs étoient de la cour de François V : Grignault étoit un seigneur angevin, Marigny un seigneur normand; il y avoit un François du Fou, capitaine et gouverneur du château de Lusignan en i53i. Voy. Histoire généalogique de France, par le P. Anselme. "^ Les dames en général se nomment bois en termes de trictrac. Gela fait que , comme d'ailleurs le tablier du trictrac ressemble par ses bords à un gros et grand livre, les profanes ont appelé Évangiles de bois ce tablier, sur lequel on joue encore à quatre différents jeux. Quant à ce qu'il est dit, que cétoit après souper qu*on apportoit ces beaux Evangiles^ c'est par rapport à un statut de la Régie de saint Benoît, qui veut qu'avant que de se coucher les moines de l'ordre lisent entre eux un certain nombre de chapitres des Évangiles. (L.) — « Il y avoit, dit l'éditeur de i75a, des moines qui, au lieu de lire la Vie des Pères ou l'Évangile avant que de se coucher, dinsi que la règle le prescrivoit, jouoient aux dames ou aux échecs, et appeloient un damier, l'évangile de bois. » "^ * On sait que François I**^ aimoit à courir les ruelleç : ses aventures avec la belle boulangère et avec la belle Féronnière ne le prouvent que trop.

,%^%/%/%/%^\/%/%/%.%^*/\.^/\/%'%f%/^'%/%/%/%/%^%,^/m^^/%/%.^ ^%/%/*/%/\f%/%/%'\/%/*^'*M/%'%^/^^>*^'^^*/^>^'*' CHAPITRE XXIII. Gomment Gargantua feut institué par Ponocrates en telle discipline , c[u*il ne perdoyt heure du jour. COMMENTAIRE HISTORIQUE ET SOMMAIBE DE CE CHAPITRE. Les chapitres précédents ont fait voir que Gat'gantûa eixt d'ahord une éducation très négligée, Dans celui-ci et le suivant, son nouvel instituteur, PonocrcUes, le forme à tous les exercices utiles de Fespritet du corps ; ce qui est encore parfaitement conforme à l'histoire de la jeunesse de François!". «Rabelais, partisan secret des nouvelles opinions, dit Fabbéde Marsy, fait instruire son élève selon la méthode des protestants: il veut qu'on lui lise Fécriture sainte, et même qu'on lui expose les points plus obscurs et difficiles. Sons maître Thubal Holophemes, et sous Jobelin- Bridé, personnages choisis par Rabelais, pour désigner deux pédants imbéciles, on le menoit à Féglise, « et luy portoît on deu dans un grand panier un grand bréviaire... là oyoyt vingt « et six et trente messes.... puis on luy amenoyt ses pâtées nostre^, et en disoyt plus que seize hermites. » Il est visible que Rabelais affecte de tourner en ridicule toutes ces pratiques. Sous Ponocrates, point de kyrielles ni de patenôtres, point même de messe. On se borne à lire au jeune Gargantua quelque page de la divine escriture. Notre auteur exclut indirectement toutes les autres pratiques, n

GARGANTUA. 449 « On sera tout surpris, dit Ginguené, de trouver dans Rabelais {dans ce cliapitre et dans le suivant), non plus une satire contre les mauvaises éducations, mais un plan régulier dUnstitution domestique. Ponocrates commence par bien purger le cerveau de son élève, et lui faire oublier tout ce qu'il avoit appris ; il distribue ensuite l'emploi de sa journée, .de manière qu'il n'y ait pas une heure de perdue. Les lectures utiles, la toilette, les repas, les exercices du corps , se succèdent , et quelquefois s'unissent ensemble.'. . Après le repas, on apportoit des cartes, non pour jouer, mais pour y apprendre mille petites inventions et gentillesses d'arithmétique; ce qui lui fit prendre goût à cette science... La musique n'étoit pas oubliée dans cette éduca-* tion libérale»,* Venoient ensuite les exercices du corps, sous la direction dePécuyer Gymnaste. Monter un cheval léger à la course, le faire voltiger, franchir les fossés, sauter des palis, etc., diasser, jouer au ballon, et le lancer en l'air autant du pied que du paing^ tout cela ne formoit qu'une partie des exercices de Gargantua; l'autre partie, presque inconnue dans l'éducation de nos enfants, et sur-tout dans celle des enfants de nos rois, n'en seroit pas pour cela moins utile. Il luttoit, couroit, sautoit, etc; après plusieurs autres jeux de cette espèce, u passant par quelques 0'prés ou autres lieux herbus, visitoient les arbres et les « plantes , .les conférant avec les livres des anciens qui en a ont escript, eic; et en emportoieiit leurs pleines mains au « logis. » Le souper étott comme le diner, accompagné de lectures^ et de propos instructifs, suivi de musique vocale et instrumentale, ou de petits passe-temps avec des cartes et des dez. Quelquefois ils alloient visiter les compagnies des gens de lettres , ou dés gens qui eussent tu les pays étrangers, n tt La nuit venue, avant de se retirer, ils alloient au lieu du logis le plus découvert: là ils contemploieitt le cours I 29

45o LIVRE I, CHAP. XXIII. des étoiles, etc. Le maitré et relève récapituloient brièvement ce qu'ils avoient vu, lu, fait et entendu ^ans la journée ; puis ils prioient Dieu et s'alloient coucher. Lorsque Tair étoit pluvieux et ne permettoit pas la promenade et les exercices après le dîner, ils demeuroient ;à la maison.,. , étudioient la peinture et la sculpture ; ou alloient voir comment on tiroit les métaux, ou comment on fondoit l'artillerie^ ou alloient visiter les lapidaires, orfèvres^ chimistes et monnoyeurs..., et autres sortes d'ouvriers; et partout donnant le vin^ apprenaient et considewient fOnduS' trie et ^invention des mestiers, Alloient ouyr les leçons publiques, les actes solemnels, les répétitions, les déclamations , les plaidoyers des avocats , les sermons des prêcheurs évangéliques... ; et, au lieu d'herboriser, visitoient les boutiques des drogueurs, herbiers {herboristes)^ et apothicaires, et soigneusement considéroient les fruits, racines, feuilles, gommes, semences, et ensemble comment on les préparoit. Toutefois Ponocrates, pour délasser son élève de cette continuelle intention (tension) des esprits, choisissoit, une fois le mois , quelque jour bien clair et serein, auquel ils sortoient au matin de la ville, et alloient à GentiUy, à Boulogne, à Montrouge, etc. et là, passoient toute la journée , jouant , chantant , dansant , se vautrant en quelque beau pré; dénichant des passereaux, prenant des cailles , péchant aux grenouilles et écrevisses. Mais encore que cette journée fût passée sans livre et lectures, point elle n'étoit passée sans profit* Car en ce beau pré ils récoloient par cœur quelques plaisans vers de l'agriculture, de Virgile ou d'Hésiode, etc. » «Ainsi fut élevé Gargantua; et continuoit ce procez (ce procédé) de jour en jour, profitant comme entendez que peut faire un jeune homme de bon sens, en tel exercice; lequel , combien qu'il semblât pour le commencement difficile, fut en la continuation tant doux, léger et délectable,

GARGANTUA. 45i que mieux ressembloit un passe^tems de roi, que Pëtude d'un écolier, n a Ainsi, continue Giilguené, ne furent jamais élevés nos fils de rois; et je ne prétends pas donner pour un parfait modèle d'éducation royale cette institution rabelaisienne ; mais on neferoit pas si mal d'en adopter une partie; et si, par exemple , on tiroit ainsi une instruction utile des plus communes actions de la vie, si on entreméloit de cette manière les exercices de l'esprit et ceux du corps , il est à croire que les rois ne s'en porteroient et n'en vaudraient que mieux, n Quand Ponocrates congneut la vitieu^ manière de vivre de Gargantua , délibéra aultrement le instituer en lettres ; mais pour les premiers jours le toléra, considérant que nature ne endure muta-* tions soubdaines sans grande violence. Pour doncques mieulx son oeuvre commencer, supplia ung sçavant medicin de ceUuy temps , nommé maistre Théodore % a ce qu'il considerast si possible estoyt * * Par le nom grec de ce médecin, Rabelais donne à entendre que ce fat par un don de Dieu que Gargantua fut mis enfin sous d* autres maîtres que ceux qui jusque-là lui avoient gâté Fesprit et corrompu les mœurs. (L.) — « Il faut, avoit dit déjà Le Motteux^ que le médecin qui guérit Fesprit avec un tel remède, soit quelqu'un de ceux qu*on appelle les médecins de Famé. Le nom de Théodore , que Rabelais lui donne, et qui veut dire don de Dieu, est uès bien choisi pour désigner un habile théologien. Peut-être Rabelais vouloit-il désigner Berthaudy prédicateur de la reine Marguerite, épouse de Henri d*Albret. • Ce maître Théodore, savant médecin que consulte Ponocrates pour former et instruire Gargantua, et qui le purge 39

452 LIVRE I, CHAP. XXIII. remettre Gargantua en meilleure voye. Lequel le purgea canonicquement avec elebore de Anticyre^, et, par ce médicament, luy nettoya toute l'altération et perverse habitude du cerveau. Par ce moyen aussi Ponocrates luy feit oublier tout ce qu'il avoyt apprins soubz ses anticques précepteurs, comme faisoyt Timothee^ a ses disciples, pour le mettre en meilleure voie, pourroit bien faire ici allusion à Théodore, savant médecin du septième siècle, introduit près de Ghaggan, roi des Huns ou des Avares, pour lui adoucir les mœurs. L* auteur, en plaçant à la cour de Louis XII, ce médecin du roi des Avares, est bien capable de l'avoir fait avec malice, et par une autre allusion à l'avarice qu'on reprochoit à ce premier roi. Mais nous pensons qu'il désire plutôt, sous le nom de Théodore, le célèbre médecin Femel, qui étoit alors très en vogue, et qui fut le réformateur de la médecine. * On s'en purgeoit lé cerveau pour mieux vaquer à l'étude. Pline, Hv. XXV, chap. XXV ; et Aulu-Gelle, iiv. XVII, chap. xv. (L.) — On dit que Gaméades, avant que d'écrire contre les Stoïciens, prenoit de l'ellébore, afin de se purger le cerveau et de se rendre l'esprit plus propre à l'étude et à la dispute; et Horace {Art poétique) semble indiquer qu*on ne prenoit de l'ellébore, ou qu'on ne faisait voile vers AnticyrCy que pour guérir de la folie, tribus Anticyris caput insanahile. ^ Quintilien, Iiv. II, chap. m, rapporte que ceux qui vouloient qtfe ce fameux musicien leur enseignât la musique, étoient obligés de lui donner un double salaire, s'ils avoient déjà reçu d'ailleurs quelque teinture de cet art; parceque Timothée commençoit par leur faire oublier ce que d'autres maîtres leur avoient appris. Dans toutes les plus vieilles éditions on lit Thimote, sans doute après quelque méchant vieux Quintilien, comme déjà plus haut, au chap. X, Polycrate, après le vieux Aulu-Gelle, in-4*, imprimé à Paris, chez Jean Petit, i5o8. Lisez Timothée, conformément à l'édition de 1626. (L.') — C'est Timothée de Milet, fameux musicien

GARGANTUA. 455 qui avoyent esté instruictz soubz aultres musiciens. Pour mieulx ce faire , Tintroduisoyt es cornpaigiiiies des gens sçavans qui la estoyent, a Femu* lation desquelz luy creut lesperit et le désir d estudier aultrement, et se faire valoir. Apres , en tel train d'estude le mist qu'il ne perdoyt heure quelconcque du jour : ains tout son temps consommoyt en lettrés et honneste sçavoir. S'esveiUoyt doncques Gargantua environ quatre heures du matin. Ce pendent qu'on le frottoyt , luy estoyt leue quelque pagine^ de là divine escripture , haultement et olerement, avecques pronunciation compétente a la matière , et a ce estoyt commis ung jeune paige natif de Basché^, nommé du temps d'Alexandre-le-Grand : on dit que la douceur de sa musique au(];mentoit le courage de ce prince, et qu'il exigeoit un double salaire de ceux qui vouloient 1* avoir pour maître, s'ils avoient pris des leçons de quelque autre. Gomme il falloit leur ôter les mauvais principes que ces maîtres ignorants leur avoient donnés, c'étoit une peine de plus , et il étoit juste qu'on la payât. ^ Quelques pages. ^* Ce jeune page est vraisemblablement Pierre Gastellan, ou Du Ghâtel, fils d'un gentilhomme Wallon, natif de Baschy. (Voyez le Dictionnaire des Gaules, au mot Bascht). François T", connoissant les talents et le mérite de ce jeune homme, le fit d'abord son anagnostes (en grec , ÀvA>v«r«C) lector) , et le nomma aux évêchés de Maçon, d'JOrléans, etc. Sa place de lecteur de François T"*, et sa qualité déjeune gentilhomjne, sont sans doute ce qui lui fait donner celle de jeune page, par Habelais, qui cherche toujours à déguiser ses allusions. On voit figurer ce même évéque de Mâcon,>dans le chapitre Tiii du hvre V, sous le nom de Michel de Matiscone.

454 LIVRE I, CHAP. XXIIL Anagnostes. Selon le propous et argument de ceste leçon , souventes foys se adonnoy t a révérer, adorer, prier et supplier le bon Dieu , duquel la lecture montroyt la majesté et jugemens merveilleux. Fuis alloyt es lieux secretz, faire excrétion des digestions naturelles. La^ $on précepteur repetoyt ce qu'avoyt esté leu , luy exposant les poincts plus obscurs et difficiles. Eulx, retournans, consideroyent lestât du ciel, si tel estoyt comme lavoyent noté au soir précèdent, et quelz signes entroyt^ le soleil, aussi la lune pour ycelle journée. Ce faict, estoyt habillé, pygné, testonné®, acoustré et parfumé , durant lequel temps on luy repetoyt les leçons du jour d avant. Luy mesme les disoyt par cueur ; et y fondoyt quelques cas praticques concernens lestât humain , lesquelz ilz estendoyent^ aulcunes foys jusques deux ou troys heures; mais ordinairement cessoyent lors qu'il estoyt du tout habillé. Puis, par trois bonnes heures, luy estoyt faicte lecture. Ce faict, issoyent hors, tousjoùrs • Gabriel Biel croit qu'à l'exemple du pape Grégoire I*"", qui en uçoit ainsi, op peut sans scrupule chanter les psaumes partout, même à la garderobe. Voyez le Ménagiana, Paris, I7i5, tom. I, pag. 365. (L.) 7 Rabelais emploie encore ce verbe à l'actif, chap. xxviii : Ceux nui estoyent entrés le clous, ainsi que le verbe sortir, chap. l. • Coiffé. 9 Les éditions modernes, depuis celle de 1^53 inclusivement, disent i7 entendoity mais mal. Cest ils estemloient , qu'on doit lire, comme dans l'édition de i535, et dans celle de i54a- (L.)

GARGANTUA. 455 conferens des propous de la lecture , et se desportoyent en Bracque '°, ou es prez, et jouoyent a la balle , a la paulme , a la pile trigone " ; gualantement sexerceans le corps, comme ilz avoyent les âmes auparavant exercé. Tout leur jeu n*estoyt qu'en liberté : car ilz laissoyent la partie quand leur plaisoyt , et cessoyent ordinairement lors que suoyent parmy le corps, ou estoyent aultrement las. Adoncq estoyent tresbien essuez et frottez, changeoyent de chemise , et doulcement se pourmenans alloyent veoir si le disner estoyt prest. La attendens, recitoyen tclerement et eloquentement quelques sentences retenues de la lecjon. Cependent monsieur lappetit venoyt , et par bonne opportunité s asseoyent a table. Au commencement du repast estoyt leue '^ quelque histoire plaisante

'^ Jeu de paume dans le faubourg Saint-Marceau, à Paris. Un cbien braque y pendoit alors pour enseigne. (L.) — Cesl-à-dire se transportoient au jeu de paume de ce nom, et non pas comme Ta cru un commentateur, couroient et sautoient, pour se divertir, comme les cbiens bracpies. ' ' N^est point dans l'édition de 1 535 , ni dans celle de Dolet. Cest un jeu ancien de la paume , à trois personnes placées dans les coins d*un triangle, ai où elles se renvoyoient réciprocpiement la balle. Martial, Épigr. 19 du liv. IV. Sen lentam ceroma teris , tepîdamTe trigona. (L.) — Ce nom de pile trigone, vient de ce (pie les trois joueurs étoient rangés triagonalement. '^ * Le parallèle de Gargantua avec François V est ici frappant :

456 LIVRE I, CHÀP. XXIII. des anciennes prouesses, jusques a ce qu'il eust pripsson vin. Lors» (si bon s©mbloyt)Qncontûmoy t la lecture, ou commençoyent a devi^ier joyeuse* ment ensemble, parlans, pour 1^ premiers motz ' ^ de la vertu , propriété efficace et nature de tout ce que leur estoyt servi a table. Du pain, du vin, de leaue , du sel, des viandes, poissons, fruictz, herbçs, racines, et de Vapprest d y celles. Ce que faisant , apprint en peu de temps tous les passaiges a ce competens en Pline, Athen^, Dioscorides, Ju lius Pollux, Galen, Porphyre, Opian'^, Polyhe, Heliodore, Aristoteles, Elian, et aultres. Iceulx propous tenuz, faisoyent souvent, pour plus estre ass^urez, apporter les livres susdictz a table. Et si bien et entièrement retint en sa mémoire les choses dictes que , pour lors , n estoyt medicin qui en sceùst a la moitié tant conune il faisoyt. Apres , devisoyent des leçons leues au matin ; et , parachevans leur rèpast par quelque confection de co« toniat'^, sescuroyt les dens avecques ung trou *^ toute sorte de questions, principalement touchant les choses de physique, comme la vertu des plantes, des oiseaux, des animaux, et du cours des astres... » Mézebai, Vie de François h^y tom. 2, pag. 1045. ' ' D*autres lisent les premiers mois, ^* Cest Oppien, poète Sicilien, qui florissoit dans le deuxième siècle. Il composa des Traités de la pêche, et de la chasse. ' ^ Confitures de coins, autrefois coudignac, codi^nac, et codignaty aujourd'hui coHgnac : les pédans disoient cotoniat fait de cotonium dit pour cotoneum. (L.) — Ce passage fait voir que cotignac vient

The text on this page is estimated to be only 26.52% accurate

GARGANTUA. 467 4e lentisçe , se lavoy t le$ mains et les yeulx de belle eaue fraisehe, et rendoyent grâces a Dieu par quelques beauk canticques faietz a la louange de la munificence et bénignité divine. Ce faict , on apportoyt des chartes, non pour jouer, mais pour y apprendre mille petites gentillesses et inventions nouvelles. Lesquelles toutes yssoyent de arithme^ ticque. En ce moyen , entra en afiection d'icelle sqience numérale, et, tous les jours après disner et souper, y passoyt temps aussi plaisantement qu'il souloyt '7 en dez ou es chartes. A tarit sceut d'ycelle et theoricque et praticque , si bien que Tunstal*®, angloys, qui en avoyt amplement esde coing. Liv. I, chap. xviii, liv. II, chap. xxviii, et liv. IV, chap. XXXII, Rabelais se sert du mot coudignac^ qui en est une autre variation : boistet de coudignac. '^ Dans les plus anciennes éditions, au lieu de tronc on lit trou y par le chan^rement de \n en u, comme en couvent et en trou de chou. Le lentisçe, arbre d'où découle le mastic, servoit aux /Romains de cure-dents dont ils s'accommodoient mieux que de ceux de plumes. Martial, épiçr. xxii du liv. XIV : Lentisciim melius : sed si tibi frondea cuspis Defuerit, dentés peona levare potes. (L.) —Les Romains se servoient du lentisque pour cure-dent, parceque le boi3 en est à*la-fois souple et odoriférant. On a dit trou de lentisçe, comme Von dit trou de choux pour tronc ou tronçon de choux, qu'on trouve aussi dans Rabelais, Hv. V, chap. xviii. '7 Qu'il avoit coutume, en maniant des dés ou des cartes. '• Cuthbert Tonstal, évéque de Durham en Angleterre, et premier secrétaire de Henri VIII. Le Traité dont parlé ici Rabelais fut imprimé in-4*, à Londres, l'an iSaa, et réimprimé en même vo-»

458 LIVRE I, CHAP. XXIII. cript, confessa que vrayement, en comparaison de luy, il n y entendoyt que le hault alemant '9. Et non seuUenient d y celle, mais des aultres sciences mathematicques , comme géométrie , astronomie et musicque. Car, attendens la concoction et digestion de son past, ilz faisoyent mille joyeulx instrumens et figures geometricques, et de mesme praticquoyent les canons astronomicques. Apres, s esbaudissoyent a chanter musicalement a quatre et cinq parties ^*^, ou sus ung thème, a plaisir de gorge. Au reguard des instrumens de musicque, il aprint jouer du luct, de lespinette , delaharpe, delà flûte d'alemant,eta neuf trous^*, de la viole, et de la sacqueboutte^^. lume à Paris chez Robert Etienne Tan 1 529, sons le titre de Cuthberti Tonstalli de arte supputandi libri quatuor ^ avec une ëpitre dëdicatoire de l'auteur à Thomas Morus. L'an i53i , Nicolas Léonic dédia au même Tonstal, ses trois livres de varia Historia. (L.) — Selon M. D. L., l'édition de Londres est de i5o2, in-4°9 et en trois livres, et celle de Paris, in 8^. '^ Les François ont eu de tout temps beaucoup moins de Commerce avec les peuples de la Haute-Allemagne qu'avec ceux des Pays-Bas. C'est de là sans doute qu'est venue cette façon de parler proverbiale, d'autant plus juste que les peuples de la Germanie supérieure et ceux de la Basse-Allemagne eux-mêmes ne s'entendent qu'à demi les uns les autres; témoin l'aventure de trois Bavarois, au liv. III, des Facéties de Bebelius, chap. de tribus Bavaris. (L.) '*** Brantôme (^Vie de Charles IX) nous apprend que Henri II aimoit beaucoup à chanter au lutrin , se méloit familièrement avec les chantres, et chantoit la taille et le dessus fort bien. Le roi Robert en faisoit autant. Peut-être, dit de Marsy, que François I^ avoit le même goût.

GARGANTUA. 469 Geste heure ainsi employée, la digestion parachevée , se purgeoyt des excremens naturels : puis se remettoyt a son estude principal par troys heures ou dadvantaige; tant a repeter la lecture matutinale, que a poursuivre le livre entreprins, que aussi a escripre, bien traire ^^ et former les anticques et romaines lettres. Ce faict, yssoyent hors leur hostel , avecques eux ung jeune gentilhomme de Touraine, nommé lescul^W Gymnaste*^, lequel luy monstroyt Fart de chevalerie. Changeant doncques de vestemens , montoyt sus ung coursier, sus ung roussin , sus ung genêt , sus ung che" Cest la flûte à bec, la flûte douce. ** Instrument de musique à vent , espèce de trompette btirmonique difFéreqte de la militaire : on F allonge et la raccourcit Selon T acuité ou la gravité des sons : elle est ordinairement de huit pieds lorsqu'elle n*est point allongée; mais tirée de toute sa longueur, elle va jusqu'à quinze pieds. (L.) — La sacqueboutte étoit alors un instrument fort à la mode. Cest le trombone des Italiens, le posaune des Allemands. En Normandie on appelle saquebute im petit canon de sureau, avec lequel les enfants jettent de Teau au nez des passants. Ce nom est le même mot, et il a la même origine, sacquer et bout ou but, qui tire au but. On lit plus bas sacquoit de Vespée h deux mains; et quelques lignes plus loin, tiroità la brette. *' Tracer. *^* Vescuyer Gymnaste doit être Louis de La Trémouille (sans peur et sans reproche), second du nom , qui servit sous Charles VIII, Louis XII, et François I"; et qui fut tué à la bataille de Pavie, en i5a5. Il possédoit en Touraine, entre autres possessions , la baronnie de Montrichard, File Bouchard, etc. Il a certainement pu donner, conjointement avec Claude Gouffier (Boissy) , grand écuyer de France, son beau* frère, d'excellentes leçons de gymnastique à François V\ et m^me à Henri II, qui naquit en i5i8.

The text on this page is estimated to be only 29.46% accurate

46o LIVRE I, CHAP. XXIII. val barbe ^^, cheval legier^ et luy donnoyt cent quarrieres, le faisoyt voltiger en Faer, franchir le foussé, saulter le palys^^, courttourner ^7 en ung cercle, tant a dextre comme a senestre. La rom* poyt, non la lance (car c'est la plus grande resve* rie du monde dire : j ay rompu dix lances en tour* noy ou en bataille ; ung charpentier le feroy t bien), mais louable gloire est d'une lance avoir rompu dix de ses enneniys^ De sa lance doncques asseree^^, verde et roide, rompoyt ung huys^^, enfonçoyt ung hamoys, aculoyt^® ung arbre, enclavoyt ung anneau , enlevoy t une selle d'armes , ung aubert, ung gantelet. Le tout faisoyt armé de pied en- cap. Au reguard de fanfarer '^', et faire les petitz popismes ^^ sus ung cheval , nul ne le feit ^^ Les mots cheval barbe ne sont pas dans l'édition de Dolet 1542, quoiqu'ils soient dans la igpthique, in-ia, de la même année. Dans Fédition de iSSg, il y a cheval bardé ^ mais c'est barbe qu'il faut lire. (L.) ^^ Lapalissade. '^ Tourner court en un cercle, tant à droite qu'à gauche. ""* Acérée, dont la pointe étoit très aiguë et d'un acier fin. Voyez la note ^%. '® Une porte. ^^ Le renversoit, le déracinoit à demi. (L.) ^' « Fanfare, dit iVicot, c'est proprement quand ceux qui veulent jouster, se monstrent en la lice avec trompettes et clairons ; et fait" farery c'est faire de telles /an/are5. (L.)^— Fan/arer sur un cheval, c'est, dans le sens de Rabelais, dit de Marsy, le faire bondir, sauter, se dresser, et autres pareils mouvements qui font briller le cavalier. ^' TluTrvvtriJM d'où popismCy est une onomatopée qui exprime le

The text on this page is estimated to be only 27.59% accurate

GARGANTUA. 4^ mieulx que luy. Le voltiger de Ferrare^^ n'estoyt qu ung cinge en comparaison. Singulièrement es^ toyt apprins a saulter hastivement d ung cheval sus Faultre sans prendre terre. Et nommoyt on ces chevaulx desultoires ^^, et de chascun cousté, la lance au poing, monter sans estrivieres; et, sans bride , guider le cheval a son plaisir. Car telles choses servent a discipline militaire. Ung aultre jour s exerceoy t a la hasche , laquelle tant bien couUoyt ^^, tant verdement de tous pics resserroyt, son de pfo^ pf^y ^^^^ leqael on flatte les chevanx qoi ne sont pas accoatnmës à être montes. (L.) — Cest proprement le son, le sifflement qni se fait en serrant les lèvres,^ lorsqu'on baise quelqu'un. Il doit s'entendre ici dans le sens que l'explique Le Duchat. ^' Un autre Italien de Bologne la Grasse, faisoit les mêmes choses à la cour de France, en l'année iSSs. Voyez le Journal du régne de Henri III, sur cette annëe-là. (L.) — Ne fandroit-il pas lire plut6t le voltigeur de Ferrare, et l'entendre d'un Toltigenr italien qui sans doute amnsoit la cour de François l'"? f^olûger^ c'est aller sur les voltes, tourner çà et là, souTent^ et ^ite, faire des tours de sou plesse. ** On dit en latin detultorius, qni sert à voltiger; desultorii equi^ chevaux de main, sur lesqneb on saute de l'un sur l'antre , et dont on change dans l'occasion ; desultor, cavalier qui saute d'un cheval sur un autre, comme les Numides, et les cavaUers gaulois, qui, ainsi que les Tartares d'aujourd'hui, avoient chacun une ordonnance de trois chevaux, que Pansamas (Uv. X), appelle rfifÂtLftuaU. " An crouloit? dit Fabbé 6ujet à la marge de cet endroit de son Rabelais. Mais je crois qu'ici coullery c'est proprement tusener sur le cou y et que ce mot vient de collare d'où fitalien eollata^ dont nous avons fait collée et aecollée dans la signiflcation de coup d'épëe frappé sur le cou. Il se peut aussi que l'ancienne, hache nommée francisque étant une espèce de halebarde, couler ^entende ici na

Ip2 LIVRE I, CHAP. XXIII. tant sôupplement avalloyt en taille ronde ^^, que il feut passé chevalier d armes en campaigne , et en tous essais. Puis branloy t la pieque , sacquoyt de lespee a deux mains ^7^ de lespee bastarde^®, de l'espagnole , de la dague , et du poignard , armé , non armé, au boucler, a la cappe^^, a la rondelle. Couroyt le cerf, le chevreuil. Tours, le dain, le sanglier, le lièvre, la perdris, le faisant, Totarde. Jouoit a la grosse balle, et la faisoyt bondir en laer autant du pied que du poing. Luictoyt, couroyt, saultoyt, non a trois pas ung sault , non a clochepied , non au sault d alemant (car, disoyt Gymnaste , telz saults sont inutiles, et de nul bien en guerre), mais d'ung sault turellement d'un coup léger qu'on coule avec cette arme. (L.) — De Marsy évite l'obscurité de cet endroit, en le traduisant, ou plutôt en l'abrégeant ainsi : « Un autre jour, s'exerçoit à assener la hache, à branler la pique, à s'escrimer de l'épée, de l'espadon, de la dague, et du poignard. » L'éditeur de 1762 paroît préférer, avec raison, la première explication de Le Duchat : « Tous ces termes, ditil, et les suivants sont des termes des anciens combats, qu'il importe assez peu de connoître (oui, mais qu'il seroit bon pourtant de bien entendre). Nous remarquerons seulement que V accolade étoit un coup d'épée coulé ou frappé légèrement sur le col. » '^ Terme de l'ancien combat de la hache d'armes. (L.) ^^ En faisoit le moulinet à droite et à gauche. (L.) ^* On appeloit épée bâtarde celle qui n'étoit ni â>ançoise, ni espagnole, ni proprement lansquenette, mais plus grande, dk ailleurs Le Duchat, que pas une de ces trois sortes d'épéës. ^^ Il s'entortilloit le bras gauche avec le manteau, qui, de cette manière, lui servoit de bouclier. (L.)

GARGANTUA. 463 persoyt^*^ ung foussé, voUoyt sus une haye, montoyt six pas encontre une muraille, et rampoyt en ceste façon a une fenestre de la haulteur d une lance. Nageoyt en profonde eaue, a l'endroit, a l'envers, de cousté, de tout le corps, des seulz pieds, une main en l'aer, en laquelle tenant ung livre , transpassoyt toute la rivière de Seine sans icelluy mouiller, et tirant par ses dents son manteau, comme faisoyt Jules Gesar^', puis d'une main entroy t par grande force en ung basteau , d'icelluy se jectoyt de rechief en leau , la teste première : sondoyt le parfond, creusoyt les rochiers, plongeoyt es abysmes et goufres. Puis icelluy basteau tournoyt, gouvernoyt, menoythastivement, lentement, a fil d'eaue , contre cours , le retenoyt en pleine escluse, d'une main le guidoyt, de l'aultre s'escrimoyt avec ung grand aviron, tendoyt le vêle, montoyt au matz par les traits ^^, couroyt sus les branquars^^, ajustoyt la boussole, contreventoyt les boulines ^^, bandoyt le gouvernail. *'* Franchissoit an fossé. *' Platarque, dans la vie de cet empereur. (L.) ** Par les cordages du vaisseau. *' Sur de grosses branches. (L.) — Ne seroit-ce pas les vergues? ^* Contreventer les boulines^ c'est, selon M. Beaoséjour, tendre les voiles quand on est au plus près du vent (quand on va contre le vent) y et leur. faire présenter une surface plane, afin de mieux

464 LIVRE I, CHAP. XXIII. Yssant de Teaue roidement, montoyt encontre la montaigne, et devalloyt aussi franchement; gravoyt^^ es arbres comme ung chat, saultoyt de lune en laultre comme ung escurieux^^, abbattoyt les gros rameaulx comme ung aultre Milo^7 : avecques deux poignards assefez^® et deux poinsons esprouvez montoyt en hault d une maison comme ung rat, descendoyt puis du hault en bas, en telle composition des membres que de la cheute nestoyt aulcunement grevé» Jectoyt le dard, la barre 4^, la pierre, la javeline, lespieu, la haiebarde , enfonçoy t l'arc , bandoyt es reins les fortes prendre le vent, c*est-à-dire pour que Fangle cpie fait la direction de la quille du vaisseau avee celle du vent soit le moindre possible. ^' Gravissoit aux arbres. Graver pour grimper est encore usité un Saintonge, à ce que nous assure M. Beauséjour. Rabelais se sert de gravant y au chapitre vi, dans le même sens. Voyez la note 17. *® UnécureuU. ^' « Milon de Grotone tua , aux jeux Olympiques , un taureau d'un coup de poing, puis le porta sur ses épaules la longueur d*un stade, ou de cent vingt-cinq pas , et le même jour le mangea tout entier ; mais en sa vieillesse^ éprouvant sa force, il fendit un arbre en deux, et ses mains demeurèrent prises dans l'éclat, dont il mourut, n Alph. de l'Auteur. *^ Il n'y a guère de barbets ni d'autres montagnards qui n'en sachent faire autant. Poignard asseré^ comme Rabelais orthographie par-tout, est un poignard de fift acier. Dans l'édition de 1^669, il y a poiynanSy mais c'est poignards qu'on doit lire, «conformément à toutes les plus anciennes. (L.)— Voyez la note aS ci-déssil9. ^^ Ge jeu, selon M. Beauséjour, est encore usité en Saintongs (par conséquent à Gognac, où François!®' est né), pour exercer et montrer sa force et soU adresse. Il consiste à làncdr une barré de fer à une grande distance ou à une grande élévation. Il faut que cette

 arbalestes de passe ^® , visoyt de larquebouse a loeil , afFeustoy t le canon , tîroy t a la butte , au barre, qui pèse de dix à quinze livres, et qui a trois pieds et demi de long, en retombant, se trouve la pointe en bas, et se pique en terre. Celui qui la jette le plus haut ou le plus loin gagne le vin. On se sert de cette barre pour planter la vigne. Ainsi ce devoit être encore un jeu en Thonneur de Bacchus , à la fête des Bacchanales. ^^ Et, liv. IV, chap. xxxi, comme une arhaleste àe passe. Il n'y a homme, si fort soit-il, ni géant , dit Brantôme, qui pût de sa main bander Farbaleste de passe; mais, continue-t-il, avec une poulie elle se bandé fort aisément. Voyez ses Capit» etr., tom. I, pag. 97 et 98. Le président Fauchet, parlant de ces arbalètes, qui étoient en usage du temps de nos pères : « Ils avoient, dit-il, aussi des instmmens appeliez ribaudequins et arbalestes de passe, à la façon des anciens instrumens appeliez scorpions parce qu'ils piquoient plus mortellement que les bétes venimeuses : lesquels instrumens avoient l'arc de douze ou quinze pieds de long, arrêté sur un arbre (ainsi appeloit-on la longue pièce où tenoit l'arc) long à proportion convenable, pour le moins large d'un pied, et creusé d'un canal, pour y mettre un javelot de cinq ou six pieds de long, ferré x et néanmoins empenné aucunes fois de corne (car j'en ai vu un ainsi accoustré) tenue comme celle des lanternes , ou de bois léger, pour le faire plus aisément voler, ainsi qu'une sagette avec la plume, lesquels ribaudequins, pour leur pesanteur, demeuroient sur les murs des forteresses. Et à l'aide d'un tour, manié par un, oU deux, ou quatre hommes, selon sa grandeur, on bandoit ce grand arc, pour lâcher le javelot, qui bien souvent perçoit trois et quatre hommes d'un seul coup, n A Cologne sur le Rhin, où l'on conserve encore de ces prodigieuses arbalètes , il s'en voit une entre autres qui a son arc de baleine de douze pieds de long, huit pouces de large, et quatre d'épaisseur. (L.) — « M. de La Noue, pag. i la de son Dict. des rimes françoises, continue Le Duchat dans Ménage, dit qu'on a appelé arbaleste de passe , une sorte d'arbalète, parcequ'elle faisoit une grande passée y ou passait fort avant : ce qu'il a pris du président Fauchet, en son traité De la Milice et des Armes, où fol. 629, recto, parlant de ces sortes d'arbalètes, il donne à entendre qu'elles lanI. 3o

466 LIVRE I, CHAP. XXIII. papegay, du bas en mont, d'amont^' en val, devant, de cousté, en arrière, comme les Parthes. On luy attachoyt ung cable en quelque Kaulte tour pendent en terre : par icelluy avecques deux çoient fort loin le javelot. Mais ce n'étoit point par rapport à la force dont se dëbandoit cette machine, qu on Tappeloit arbaleste de passe ^ tnais parcequ on appeioit passe certaine machine de bois sur laquelle on la montoit. Ce que je prouve par Froissart, lequel, au volume II de son Histoire, fol. 23 1 , verso, de Tédition de Verard, dit que ce que nos anciens appeloient passe, ëtoit un engin de bois à plusieurs ëtages, et monté sur des roues. On mettoit dans chacun de ces éta^^es certain nombre d*arbalétiers ; après quoi on l'approchoit des murs d'une ville assiégée, et ces arbalétiers détachoient les arbalètes de passe , qui étoient d'une grosseur extraordinaire, sur ceux qui'défendoient la place. De dire présentement pourquoi on appeioit passe cette machine, je ne le sais point; mais il y a bien de l'apparence que c'est du latin passer, et que c'est ce qu'en terme de fortification Rabelais appelle moineau, au prologue du troisième livre: «Enduisoyent courtines, produisoyent moineaux, taluoient M parapects. » Lequel terme de moineau, H. Etienne, pag. 287 de son Traité de la précellence, etc., prétend répondre à l'italien cazc' inate; mais ce que, dans le passage ci-dessus rapporté, Rabelais dit qu'on les produisoit, prouve, à mon avis, que H. Etienne s'est trompé, puisqu'il n'y avoit que des engins montés sur roue, comme les passes ou moineaux anciens, qu'on put produire ou faire avancer par-tout où l'on en avoit besoin. On se servoit de cette sorte d'arbalète dans la Grande-Bretagne. Voyez le roman de Perceforest, vol. I, chap. Lxxxiii. » En effet, on a dit passe en vieux françois pour passereau, moineau. L'étymologie de Le Duchat nous paroît donc certaine. " Amont et aval, terme de bateliers, pour dire monter et descendre. Il y a des provinces où l'on distingue encore, dit l'éditeur de 1762, les baillages par amont, c'est-à-dire au nord, et les baillages par aval^ ou du midi. Faute de connoître la différence de ces deux mots, il y a des voyageurs qui se sont trompés dans leurs relations.

GARGANTUA. 467 mains montoyt, puis devaloyt si roidemeut et si asseurement que plus ne pourriez panny ung pré bien eguallé. On luy mettoyt une grosse perche appuyée a deux arbres , a y celle se pendoyt par les mains , et d y celle alloy t et venoy t sans des pieds a rien toucher, que a grande course on ne leust peu aconcepvoir^^. Et, pour s'exercer le thorax et pulmon, crioyt comme tous les diables. Je l'ouy une foys appellant Eudemon, depuis la porte Saint Victor jusques a Montmartre. Stentor ^^ n'eut oncques telle voix a la bataille de Troye. Et, pour gualentir^^ les nerfe, on luy avoyt faict deux grosses saulmones de plomb, chascune du poys de huict mille sept cens quintaulx , lesquelles il nommoyt altères ^^. Ycelles prenoyt de terre en chascune main , et les eslevoyt en l'aer au dessus de la teste ; les tenoy t ainsi sans soy remuer " Raneindre, rattraper, rejoindre à la course, â^adconcipere. Ce terme, qui revient encore au chapitre xxv de ce livre, et livre V, chapitre xxxix, est particulier à Rabelais dans cette signification. On disoit autrefois Acconsuivre. (L.) — Voy. chap. xxv, note 47* *^ Cëtoit un Grec qui avoit la voix si forte qu'elle surpassoit la voix de cinquante hommes^ comme dit Homère, Iliade y V. D'où vient le proverbe, Stentore clamosîor, dans Juvénal, sat. xiii. Alph. de l'auteur. ^^ Fortifier, de valentire fait de valens dans la signification de robuste. (L.) — Pour garantir^ par le changement ordinaire d'r en /. "Ce que Rabelais nomme altères après les anciens, c'étoient de grosses masses de plomb, qui leur servoient de contrepoids et de 3o.

468 LIVRE I, CHAP. XXIII. troys quarts d'heure et dadvantaige, que estoyt une force inimitable. Jouoyt aux barres ^^ avecques les plus fortz. Et, quand le poinct advenoy t , se tenoy t sus ses pieds tant roiddenient qu'il se abandonnoyt es plus adventureux, en cas qu'ik le feîssent mouvoir de sa place, conmie jadis faisoyt Milo. A l'imitation duquel aussi tenoyt une pomme de grenade en sa main, et la donnoyt a qui luy pourroyt ouster. Le temps ainsi employé, luy froté, nettoyé, et refraischy d'habillemens , tout doulcement retournoyent, et, passans par quelques prez ou aultrès lieux herbus, visitoyent les arbres et plantes, les conferens avec les livres des anciens qui en ont escript, comme Theophraste, Dioscorides, balanciers dans les sauts auxquels ils s'exerçoient. Martial, Épigramme 49 ^^ liv. xrv : Qnid pereont stulto fortes haltère lacerti? Plus haut l'auteur appelle saulmones de plomb ces altères de Gargantua, parcequ' encore qu'il y eût aussi d'autres altères^ comme de fer, de pierre, celles du géant Gai^gantua étoient proprement de ces masses de plomb qu'on nomme saumons à cause qu'elles sont àpeu-près de la forme et de la grosseur du sauinon. (L.) — « Rabelais auroit dû écrire haltère^ dit très bien M. D. Lv, puisque ce mot vient du latin halter, contre-poids, et qu'on appeloit halteristes ceux qui les portoient. n Ce mot doit en effet s'écrire par h en françois et en latin, car il vient du grec etXTio/xfiti, salio. ^® * « A l'âge de vingt et un ans, François I" (le vrai Gargantua) tua d'un seul coup de coutelas, un énorme sanglier, et lorsqu'il tomba , il le releva à force de poignet de l'autie côté. » Essais de SaintFoix sur Paris, tom. II, pag. i68.

 Marinus^7^ Pline, Nicander, Macer et Galen; et en emportoyent leurs pleines mains au logis; desquelles avoyt la charge ung jeune paige nommé Rhizotome^®, ensemble des marrochons^^^ des pioches, cerfouettes, bêches, tranches ^° et aultres instrumens requis a bien arborizer^'. Eulx ar'7 Galien parle souvent de lui. Voyez en l'index. Naudé, pag. ^i de son addition à l'Histoire de Louis XI , rapporte quelques paroles comme prises de la vie de Proclus écrite par le philosophe Marin. (L.) '^^* Botaniste, du grec |îi^oTO/«of , qui coupe des racines, tels que les herboristes, les apothicaires, et les droguistes. Ce Rhizotome est sans doute Léonard Fusch, né en i5oi , auteur d'une Hisforia stirpium y ou Daléchamps, né en i5i3, auteur aussi d'une Historia plantarum , ou enfin Conrad Gçsner, célèbre botaniste , né en i5i6, surnommé le Pline de l'Allemagne. ^^ En Saintonge, nous a dit M. Beauséjour, c'est un petit instrument de jardinage qui sert à sarcler les légumes : on le nomme aussi bidochon, qui est un dérivé diminutif du latin pedum houlette, petite houe. Marrochon est le diminutif de mare, outil à labourer la terre, d'où on a fait marrer et marrevur^ en auvergnat, marrer dans, ce dernier sens. ^** La tranche est également un outil servant- à labourer la terre; on s'en sert pour cultiver la vigne dans une partie de la Saintonge. *' La grant Nef des fous, au chapitre des fous et insavants m.édecins, folio 36 verso, de l'édition de i499- I^s ars de Polidore, de Galien et (THypocras ne querent point teh gens ^ mais ung grant tas de livres

470 LIVRE I, GHAP. XXIII. rivez au logis , cependent qu'on aprestoy t le soupper, repetoyent quelques passaiges de ce que avoyt esté leu , et s asseoyent a table. Notez ici que. son disner estoy t sobre et frugal ; car tant seulement mangeoyt pour refréner les aboys de lestomach 'mais le soupper estoy t copieux et large. Car tant en prenoyt que luy estoyt de besoing a soy entretenir et nourrir. Ce que est la vraye diète , prèscripte par l'art de bonne et seure medicine , quoyqu'ung tas de badaulx medicins, herselez en l'officine ^^ des sophistes, conseillent le contraire. ^* Par ces sophistes, ou Arabes^ comme on lit dans l'édition de Dolet, Rabelais entend Avicenne et ses sectateurs, et par ceux de la saine opinion Galien et ses disciples. Ce cpi*il y a de constant, c'est que ce furent les Goths qui introduisirent l'usage de dîner et de souper, c'est-à-dire de se rassasier deux fois le jour. £n quoi l'on s'éloigna de l'ancienne coutume qui étoit de dîner fort légèrement, mais de souper à fonds. Herselez dans l'officine des sophistes, signifie instruits et yersés dans leur doctrine. Herseler ou harseler, qu'on écrit aujourd'hui harceler^ signifie ici agacer, provoquer à la dispute. Voyez plus bas la note sur herseléy chap. XL, (L.) — Pour harcelés y c'est-à-dire exercés et rompus à la dispute dans l'école des Arabes. Le Duchat explique ce mot, dans Ménage, par bâtis à la fourche, et pohs comme avec une herse; et il ajoute que herselé s'est dit aussi pour piqués de toutes parts, comme avec les dents d'une herse. « On est aujourd'hui en France, dit l'éditeur de 1762, terriblement éloigné de cette bonne manière (de dîner légèrement et de bien souper), conseillée par Galien; mais en AngleteiTC, à force d'avoir reculé l'heure du dîner, on s'en est en quelque sorte rapproché; car les Anglois déjeunent à dix heures, et dînent à cinq: ce qui revient à dîner légèrement et à souper à fond. » On sait que les François ne méritent plus ce reproche, et qu'ib ont encore imité en cela les Anglois. En V officine y signifie en la bouUque : du latin officina.

GARGANTUA. 47; Durant icelluy repast estoyt continuée la leçon du disner, tant que bon sembloyt : le reste estoyt consommé en bons propous tous lettrez^** et utiles. Apres grâces rendues , se addonnoyent a chanter musicalement, a jouerd'instrumens harmonieux^ ou de ces petits pa$se temps qu'on faict es chartes, es dez , et guobeletz : et la demouroyent faisans grand chiere, sesbaudissans aulcunes fbys jusr ques a l'heure de dormir; quelquefoys alloyent visiter les compaignies des gens lettrez, ou de gens qui eussent veu pays estranges. En pleine nuict, devant que soy retirer, alloyent au lieu de leur logis le plus descouvert veoir 1^ face du ciel : et la notoyent les comètes ^^ si aulcunes estoyent, les figures, situations, aspectz, oppositions et conjunctions des astres. Puis, avec son précepteur, recapituloyt briefvement, a la mode des Pythagoricques^^, tout ce ^'* François r' ayoit beaucoup de goût pour l'entretien des sa* vants, comme le remarque de Marsy. Pendant ses repas, sa conversation rouloit ordinairement sur des sujets de science qu'il proposoit lui-même, et qu'il faisoit discuter par les plus habiles gens de son. royaume. « Lesquels, dit Brantôme (sur François V')^ il entretenoit toujours de discours très grands et très savants, leur en baillant la plupart du temps les sujets et les thèmes , et y estoit reçu qui venoit... De telle façon que la table du roy estoyt une vraye escole. » ^^11 fait ailleurs ce mot masculin : ce qui prouve que le genre n'en, ëtoit pas encore tixé, parcequ'on en faisoit alors peu d'usage. ®' Pythagoriciens.

472 LIVRE I, CHAP. XXIII. qu'il avoy t leu , veu , sceu , faict et entendu au decours de toute la journée. Si prioyent Dieu le créateur en l'adorant , et ratifiant leur foy envers luy, et le glorifiant de sa bonté immense: et, luy rendant grâce de tout le temps passé, se recommendoyent a sa divine clémence pour tout Tadvenir. Ce faict entroyent en leur repos.

GARGANTUA. 473 CHAPITRE XXIV. Gomment Gargantua empioyoyt le temps quand Faer estoyt pluvieux. COMMENTAIRE HISTORIQUE RT SOMMAIRE DE CE CHAPITRE. Ce chapitre n'est qu'une suite du précédent. L'auteur paroit avoir eu pour but principal, dans ces deux chapitres, de mettre en pratique le plan d'une bonne éducation, et de donner une idée des progrès des sciences et des arts sous François P'. On diroit que Rrantôme a calqué ce qu'il dit de Henri II sur ce chapitre : u Quand il pleuvoit et ne pouvoit (Henri II) sortir dehors, il falloit au dedans choisir force autres passetemps, singulièrement dont il n'y avoit point manque, ou à jouer avec les dames et gentils-hommes, tirer des armes, qu'il avoit bien en main, etc. » Voy. Hommes illustres, tom. XIII, p. lo. S'il advenoyt que l'aer feust pluvieux et intemperé, tout le temps devant disner estoyt employé comme de coustume, excepté qu'il faisoyt allumer ung beau et clair feu, pour corriger l'intempérie de l'aer. Mais, après disner, au lieu des exercita

474 LIVRE I, CHAP. XXIV. tions, ilz demouroyent en la maison, et, par manière d'apotherapie', sesbatoyent a boteler du foin, a fendre et scier du boys, et a battre les gerbes en la grange. Puys estudioyent en l'art de paincture et sculpture ; ou revocquoyent en usage lanticque jeu des taies*, ainsi qu'en ha escript ' Tout ceci manque dans l'édition de Dolet, mais on le trouve dans celle de 1 553 , d*où a coulé aussi apotherapic qu'on lit dans les nouvelles , au lieu d^apotherapie qu'il faut lire , du {p*ec Àw^^t^ttirkut. Voyez le Scholiaste de Hollande. (L.) — « Tout ceci (depuis et par manière^ jusqu'à grange^ manque, dit de Marsy, dans l'édition de Dolet^ qui avoit supprimé ce passage , pour les mêmes raisons qui m'ont enga{];é à le retrancher de mon texte. » Le Duchat renvoie pour l'explication d*apothérapie au Scoliaste de Hollande qui l'explique fort mal, ainsi que l'éditeur de 1753, à son exemple, par l'issue et la 6n de l'exercice : ce mot grec si(piifie curatio, ÈanatiOy guérison, et par manière et apothérapie y par manière d'hygiène ou de régime pour conserver la santé. ^ tSi Àç'fAyaiKeùi. Ludus talarius. Car ce n'est point tables qu'il £aut lire ici, comme dans toutes les éditions, mais taies ^ comme ci-dessous, Uv. IV, chap. VII. Celui que Rabelais dit avoir écrit de ce jeu étoit Nicolas Leonic Vénitien, savant professeur à Padoue, où il mourut non âgé de soixante et quinze ans, ni l'an i533, comme l'a cru Bulcholcer; mais de deux ans plus jeune, l'an l53i , au mois de mars. Le Bembe, liv. VIII de la deuxième partie de ses Lettres ita-: liennes, dans une lettre à Vettor Soranzo du a 8 mars i53i : // nostro buon messer Leonico Valtro dïfini la sua vita. Le traité qu'il fit du jeu des taies est un dialogue intitulé : Sannutus sive de ludo ialarioy dédié l'an i5a49 ^ Renaud Polus, avec neuf autres imprimés, chez Simon de Colines, in-fol., i53o et depuis in-8^, à Lyon, chez Seb. Gryphius, en t53a et 'i542. Du reste, le jeu des taies, très ancien à la vérité, s'il est sûr, comme on le prétend, qu'il étoit' en usage chez les Lydiens, dès avant la guerre de Troye, ne cessa d'être en vogue en Italie, sous le nom de parelles, qu'environ Tannée 1 484; depuis

GARGANTUA. 476 Leonicus , et comme y joue nostre bon amy Las- 0 caris ^. En y jouant, recoloyent les passaiges dès auteurs anciens esquelz est faicte mention-, ou prinse quelque métaphore sus icelluy jeu. Semblablement, ou alloyent veoir comment ontiroyt les metaulx , ou comment on fondoy t l'artillerie : ou alloyent veoir les lapidaires, orfebvres, et tailleurs de pierreries, ou les alchemistes et monnoyeurs, ou les haultelissiers, les tissoutiers^, les veloutiers , les horlogers , niirailliers ^ , imprimeurs, organistes, tincturiers, et aultres telles sortes d'ouvriers , et, par tout donnans le vin , apprenoyent et consideroyent Tindustrie et invention des mèstiers^. lequel temps il est croyable que ce furent les guerres d'Italie qui jetèrent les Italiens dans des occupations plus sérieuses. (L.) — 7Vzlarius est Fadjectif de talus dé ou osselet. ^ Cétoit André Jean de Lascaris, que Louis XII avoit envoyé en ambassade à Venise , bibliothécaire de François I"^ , ami particulier de l'auteur et de Naudé. * Les tisserands. ' L'édition de i553, et après elle les éditions modernes avoient retranché les mots de mirailliers et de teinturiers , qu'on lit dans celle de i535, et dans les trois de i542. On disoit mirait de l'italien mira' g Ho miroir; ainsi les mirailliers ce sont les miroitiers. (L.) ®* Ce trait, comme le remarque l'abbé de Marsy, dési^pie encore François V. Ce prince étoit fort curieux de toutes ces connoissances mécaniques. « Il n'y avoit pas, dit le P. Daniel, jusqu'aux arts les moins di^es de sa connoissance (quels arts sont indices de la connoissance d'un roi? de la pratique, passe) dont il ne sût les termes, et dont il ne connût les instruments et leur usage, prenant plaisir, quand l'occasion s'en présentoit, à s'instruire de tout ce détail. *

476 LIVRE I, CHAP. XXIV. AUoyent ouyr les leçons publicques, les actes solennelz, les répétitions, les déclamations, les plaidoyez des gentilz advocatz^, les concions des prescheurs evangelicques. Passoyt par les salles et lieux ordonnez pour lescrinie : et la , contre les maistres , essayoy t de tous bastons®, et leur montroyt par évidence que autant , voyre plus , en sçavoyt qu'iceulx. Et , au lieu darborisers, visitoyent les bouticques des drogueurs, herbiers, et apothecaires, et soigneusement consideroyent lesfruictz, racines, feuilles, gommes, semences, axunges peregrines '°, en^ * C'est ce que faisoit en effet François r*". Il dit un jour aux membres du parlement : « Qu'il étoit délibéré de venir dans ladite cour (du parlement), deux ou trois fois la semaine, assister aux plaidoyeries et au conseil... (en i557). Garnier, Vie de François F", tom. XXIV, pag. 3oi. * Furetière a décidé qn au propre bâton ne se disoit que des seules armes montées sur un fut ou sur une hampe. Ici, et plus bas, au chap. xlvii, où ce mot se prend au figuré, il désigne une épée, témoin ce qu'en ce chap. xlvii, il est dit qu'après que Toucquedlllon eut transpercé d'une épée le capitaine Hâtiveau, Picrochole voyant cette épée que Grandgousier avoit donnée au meurtrier, dit à Toucquedillon ; T'avoit-on donné ce baston pour en ma présence tuer malignement mon tant bon amy Hastiveau? (L.) ^ Rabelais a dit de même ar&orûer dans le chap. xxiii, pour /terboriser, et Ronsard arboriste pour herboriste. Le Duchat a très bien prouvé que c' étoit l'ancienne prononciation qui étoit la bonne, (fa herboriste est une corruption au contraire d* arboriste^ qui est évidemment dérivé d^arbor^ tandis qvL herboriste ne peut pas s'être formé d'herba. Voyez chap. xxiii, note 6i. '** Espèce dégraisse, la plus molle et la plus humide du corps

GARGANTUA. 477 semble aussi comment on les adulteroy t ' ' . Alloy t voir les basteleurs , trej ectaires ' ' , et theriacleurs ' ^, des animaux, et la manière dont on faîsoit des remèdes composés de toutes ces drogues. (L.) — Onguents, baumes étrangers, du latin axungia, oing, graisse, saindoux, suif. " Gonune on falsifioit ces fruits, ces racines, etc. Un interprète de Rabelais explique ici adultérer par enter, greffer; et cite Pline, livi XII, (jui a employé, dit-il, dans le même sens adultérin arborum, pour les entes, les greffes des arbres; et adulteratur atnygdala nuce. Mais il est évident que Rabelais ne parle pas ai arbres ici, puisqu*ar&or»er y signifie herboriser (Voyez la note 9), et qu'il y s* agit de fruits, de racines, de feuilles, de gommes, etc. Ce n'est donc pas le cas d'y rapporter le passage de Pline. '* On lit tragetairesy à la gasconne, liv. II, chap. vi de Féneste. L'Italien appelle tragettatore un joueur de passe-passe, de iragettare passer et repasser. Le françois vient de trajectarius^ et l'italien de trajectator^ l'un et l'autre formés de trajectare augmentatif de trajicere. (L.) — « Dans l'édition de 1 642 , dit Le Duchat , dans Ménage, on lit trajectaires ; mais d'Aubigné fait dire tragétaire{k la gasconne), à son baron de Féneste, liv. II, chap. vi; ce qui me fait croire qu'il faut prononcer trajectaire ou trajetaire^ et non pas trejectaire ; du reste, ce mot signifie un joueur de passe-passe ; et les Italiens disent tragettatore y dans la signification de bagatelliero ou de giucator di mani. Les Italiens appellent tragettator un bateleur et un batelier, mais ils appellent un batelier traghettiere , de trajectarius , et c'est de ce mot latin que nous avons fait trajectaire , dans la signification d'un homme qui fait des tours de passe-passe, c'est-à-dire qui revient imperceptiblement à l'endroit d'où on l'avoit vu partir. » En effet tragettarCy ainsi que le fréquentatif latin trajectare, dérivé de trajicerey signifie passer et repasser, et c'est de trajettare que vient l'italien trajettatore : c'est donc un faiseur de tours de passe -passe. '^ Selon l'analogie il devoit dire thériaqueurs y et non theriacleurs y comme portent toutes les éditions , excepté celle de Dolet où on lit thriacleurs. Ce dernier est aujourd'hui le mot d'usage, cependant theriacleurs lui doit être préféré, tant à cause du grand nombre d'éditions qui le favorisent, que parceque Rabelais aime à consci^er

478 LIVRE I^ CHAP. XXIV. et consideroyt leurs gestes, leurs ruses, leurs sobressaulx et beau parler : singulièrement de ceulx de Ghaunys'^ en Picardie, car ilz sont de nature grands jaseurs et beaulx bailleurs de bailliyernes dans les mots qui viennent du ^ec la trace de leur étymologie. Thériacleur de même que thiiacleur est un terme de mépris (L.) < — ThéiiacleurSy signifie marchands de thériaque^ vendeurs d'orviétan. '^ On dit en effet, encore aujourd'hui, les singes de Chauny; ce dicton tient à Tanecdote suivante qui est assez plaisante et de la plus ancienne tradition. « La municq[)alité de Chauny arrêta un jour dans son conseil y qu'il seroit mis dans les eaux environnant la ville, et pour en faire l'ornement, un certaine quantité de cignes. La tnanicipalité écrivit en conséquence à Paris pour qu'on leur en procurât; mais comme les officiers municipaux d'alors, n'étoient probablement pas grands grammairiens, ou peut-être aussi par un lapsus calamiy ils mirent cinges, dans leur lettre, au lieu de cignes (le mot singe s'écrivoit alors par un c). Les Parisiens auxquels ils s'étoient adressés pour cela, quoiqu' étonnés qu'on letir demandât un aussi grand nombre de singes, ne laissèrent pourtant pas de les envoyer. On peut juger de la figure des maire et échevins de Chauny, à l'arrivée de la charretée de singes, et des rires de la populace; ce qui donna lieu au dicton. » Mémoires de l* Académie celtique , n° i6, pag. 95. « Brantôme, dit l'abbé de Marsy, fait un portrait tout pareil d'un peuple très voisin des Picards dont parle Rabelais. Ce sont les habitants ^Arras^ grands causeurs de tous temps y dit-il, et grands hauguineurs; ils s'avisèrent un jour de vouloir plaisanter sur le compte du connétable de Montmorency, que Henry II avoit rappelé à la cour, après la mort de François Y^' Ils firent le rébus suivant. Ils représentèrent un âne, à qui l'on avoit mis le mors à rebours; deux hommes le conduisoient; celui qui marchoit devant, disoit : Qui a mis mon mors ainsi : l'autre qui étoit derrière, et qui touchoit l'âne, répondoit : ffary, hary. Voilà, ajoute Brantôme, la plus sotte et fade plaisanterie dont on ouït jamais parler, qui cousta bon pourtant quelque temps après y par les beaux feux qui s y firent h /'enfour.»

 en matière de cinges verdz'^. Eulx, retournez pour soupper, mangeoyent plus sobrement que es 'aultres jours , et viandes plus dessicatifVes et exténuantes '^, affin que Tintemperie humide de laer, conununiquee au corps par nécessaire confinité ^ feust par ce moyen corrigée , et ne leur feust incommode par ne soy estre exercitez, comme avoyent de coustume. Ainsi feut gouverné Gargantua , et continuoyt ce procez'7 de jour en jour, proufitant comme entendez que pçult faire ung jeune homme selon son eage '® de bon sens, en tel exercice, ainsi coni5 Ces mots en matières de cinges verds ne sont point dans Tédition de i535, non plus que dans celle de Dolet, ou de i54^ ; mais on Ta ajouté dans celle de i553i Un bailleur de balivernes, c'est un conteur de sornettes, un faiseur de contes bleus, tel que seroit quelqu'un qui raconteroit avoir vu des singes verds en certain pays des Indes. Je parle après Rabelais qui ignoroit qu'il y en eût de tels, comme madame de Rohan en avoit un à Laval, vers Tan 1684. Au liv. rV, chap» XXXII, il est dit de Qnaréme-prenant, que s'il subloit c'étoient bottées de situes verds y c'est-à-dire qu'il ëtoit toujours prêt à siffler quiconque auroit voulu lui donner pour vraie une chose dont il n avoit pas encore ouï parler. (Ij.) — «Ce qui fait voir, ajoute Le Duchaty dans Ménage, que des singes verds sont proprement des contes bleus ou jaunes^ appelés de la sorte, parcequ'on les trouve ordinairement dans de petits vieux romans réimprimés, qu'on ne daigne relier qu'en papier bleu ou jaune. » Il paroit, par ce passage^ dit M. D. L., que du temps de Rabelais, les singes verds étoient mis au rang des merles blancs, des êtres imaginaires. '® Plus sèches et moins nourrissantes. " Ce procédé. N'est point dans l'édition de Dolct. Il paroit par le chap. xiv 18 •

 tinué. Lequel, combien qu'il semblast pour le commencement difficile , en la continuation tant doulx feut, legier et délectable que mieux ressembloyt ung passe temps de roy que Testude d'ung escholier. Toutesfoy^, Ponocrates, pour le sejour' précédent, que Gargantua, en 14^0, avoit employé à Fétnde cinquante-trois ans dix mois et deux semaines. Il avoit tout au moins cinq ans lorsque maître Thubal lui donna les premières instructions; mais ne comptons que cinquante-huit ans. On lui fait lire depuis l'an i4^o, le Supplementum chronicorum , qui pour la première fois ne parut que soixante-cinq ans après, en i435. Joignez ces soixantecinq aux cinquante-huit précédents, et vous trouverez que le jeune homme Gargantua n* avoit pas moins de cent-vingt-trois ans, même avant qu il se mît sous la discipline de Ponocrate. Mais c'est que l'adolescence de Gargantua devoit durer à proportion de la vie de ce prince. Or elle fut fort longue, puisque liv. II, chap. 11, on voit qu'il avoit cinq cent vingt-quatre ans lorsqu'il engendra Pantagruel. (L.) — Puisqu'il est ici question de Tâge de Gargantua , nous croyons en devoir profiter par anticipation , pour donner une dernière preuve incontestable que Gargantua est bien François T", et Pantagruel Henri II. La voici : Gargantua avoit cinq cent vingt-quatre ans lorsqu'il engendra Pantagruel; en effet François ,1*"^ étant né en 1494? et Henri II, son fils, en i5i8 ; le père avoit, non pas cinq cent vingtquatre ans, mais vingt-quatre ans, quand le fils est né. Rabelais a seulement ajouté cinq cents ans à Tâge de son héros, tant parcequ'il en fait un géant, que pour qu'on ne le reconnût pas assez clairement pour lui faire un crime d'une satire dont les deux principaux personnages étoient deux rois ses contemporains. C'est pour le même motif qu'il retranche au contraire i Soo et 7 années de 1 5a3 , dans la dixième strophe du chap. 11 , 1 000 ans de 1 524) dans le chap. v de la Prognostication, et i5oo années encore de i5o5, dans le chap. XIII du liv. I. Voyez les notes sur ces endroits indiqués; tous ces calculs d'une rigueur mathématique sont des coups de massue pour ceux qui prétendi-oient encore que le roman de Rabelais n'est pas l'histoire satirique de son temps.

GARGANTUA. 48i lier '9 de ceste véhémente intention des esperitz, advisdyt une foys le moys quelque jour bien clair et serain, auquel bougeoyent'® au matin de la ville, et alloyent a (îentily ^% ou a Boloigne, ou a Mont rouge , ou au pont Charanton , ou a V anves, ou a Sainct Clou. Et la pâssoyent toute la journée a faire la plus gj^de chiere dont ik se pouvoyent adviser : raillaifl^gaudissans , beuvans d autant; jouans, chantans, dansans, se veaultrans en quelque beau pré, denicheans des passeraulx^^, prenans des cailles, peschans aux grenoilles et escrevisses. Mais encore que ycelle journée feust passée sans livres et lectures, point elle nestoyt passée sans prouffîct. Car, en ce beau pré , ilz recoloyent par cueur quelques plaisans vers de FAgricuIture de Vergile, de Hésiode, du Rusticque^^ de Polidan; descripvoyent quelques plaisans epi grammes en '* Le délasser, le reposer. '^ Partoient. Bouger est encore employé habituellement en Saintonge pour partir. *' * L'auteur laisse percer dans nombre d'endroits de son ouvrage , la prédilection de Gargantua et de Pantagruel pour les lieux traversés par la Biêvre, sans doute à cause du séjour que faisoit à Gentilly la grande jument. '* Des moineaux, du latin passer. Cest ainsi qu'on nomme encore en Saintonge les moineaux quand ils sont jeunes. *' Du poëme rustique ou champêtre de Politien. Un interprète sans critique prend ce poëme de Politien pour Rusticus, poëte et médecin de Théodoric, roi des Goths !

 latin , puis les mettoyent par roudeaulx et ballades en langue francoyse. En bancquetant, du vin aigué^^ separoyent leaue, comme l'enseigne Gaton de re rusL, et Pline, avecques ung guobelet de lierre '*^, lavoyent le vin en plein bassin d'eaue, puis le retiroyent avec ung embut^^; faisoyent aller leaue d'ung voyrre en au^e, bastissoyent plusieurs petitz engins autom4R^7, c'est a dire soy mouvens eulx mesmes. ^* Mêlé d'eau. Ce mot est encore en usage dans une partie de la Gascogne, et à Lyon ; où les bateliers disent : Beau Rousseau Toulezvous passer V aiguë, pour dire la rivière? (L.) *' Pline, liv. XVI, chap. xxxv, après Caton, chap. cxi, de Re Bust. (L.) '* On se sert encore de ce mot dans le Languedop pour dire Un entonnoir. (L.) — On s'en sert aussi en Saintonge, pour désigner un grand entonnoir de bois, avec lequel on entonne le vin dans les futailles aux vendanges. On y donne aussi ce nom à tout autre entonnoir. Ce mot est composé de la préposition en et de botte tonne ou tonneau, radical de bouteille , comme entonnoir est composé de la même préposition et de tonne, qui verse dans la botte ou dans la tonne. '^ On peut voir là-dessus Léonic, liv. I, chap. vu, de son de varia Historia.(^ L.) FIN DU PREMIER VOLUME

TABLE DES CHAPITRES CONTENUS DANS CE VOLUME.

Avertissement del^diteurs. page i. Vie de Rabelais. iij. Bibliographie de ses œuvres. LA VIE DE GARGANTUA ET DE PANTAGRUEL EH CINQ LIVRES. Commentaire historique et sommaire général. ^ Livre I". La vie treshorrificque du grand Gargantua^ père de Pantagruel, jadis composée par maistre Alcofribas, abstracteur de quinte essence, livre plein de pantagruelisme. — Dixain aux lecteurs. j Prologe de l'autheur. 1 1 Ghap. V\ De la généalogie et anticquité de Gargantua. 36 Ghap. II. Les Fanfreluches antidotees, trouvées en ung monument anticque. 4? GuAP. IIL Gomment Gargantua feut unze moys porté on ventre de sa mère. 95 Ghap. IV. Gomment^argamelle , estant grosse de Gargantua, mangea grand planté de trippes. 1 1 1 Ghap. V. Les propos des beuveurs. 121 Ghap. VI. Gomment Gargantua nasquit en façon bien estrange i44 Ghap. VII. Comment le nom feut imposé a Gargantua, et comment il humoyt le piot. f 05 Ghap. VIII. Comment on vestit Gargantua. 174 Ghap. IX. De» couleurs et livrée de Gargantua. 197

484 TABLE. Chap. X. De ce qu'est signifié par les couleurs blanc et bleu. 211 Chap. XI. De l'adolescence de Garg;antua. 2^3 Chap. XII. Des chevaulx faictices de Gargantua. 236 Chap. XIII. Comment Grandgousiercongneutl'esperit merveilleux de Gargantua , a l'inYention d'ung torchecul. / 249 Chap. XIV. Comment Gargantua feut institué par ung sophiste es lettres laftnes. ^ 269 Chap. XV. Comment 0argantua feut mis soubz aultres pédagogues. *• 291 CuAP. XVI. Comment Gargantua feut envoyé a Paris, et de l'énorme jument qui le porta : et comment elle deffeit les mousches bovines de la Beauce. 3oi Chap. XVII. Comment Gargantua paya sa bien-venuë es Parisiens, et Comment il print les grosses cloches de Tecclise Nostre Dame. 3 18 Chap. XVIÏI. . Comment Janotus de Bragmardo feut envoyé pour recouvrer de Gargantua les grosses cloches. 333 Chap. XIX. La harangue de maistre Janotus de Bragmardo, faicte a Gargantua pour recouvrer les cloches. , 3451Chap. XX. Comment le sophiste emporta son drap, et comment il eust procez contre les aultres maistres. 359 Chap. XXI. L'estude de Gargantua, s^n la discipline de ses précepteurs sophistes. ; 37a Chap. XXII. Les jeux de Gargantua. 390 Chap. XXIH. Comment Gargantua feut institué par Ponocrates en telle discipline, qu'il ne perdoyt heure du jour. 44^ Chap. XXÏV. Comment Gargantua employoyt le temps quand Faer estoyt pluvieux. 4?^ FIN D£ LA TABLE.

The text on this page is estimated to be only 7.00% accurate

•k' • "^S^ . ■i. \ \

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

^c